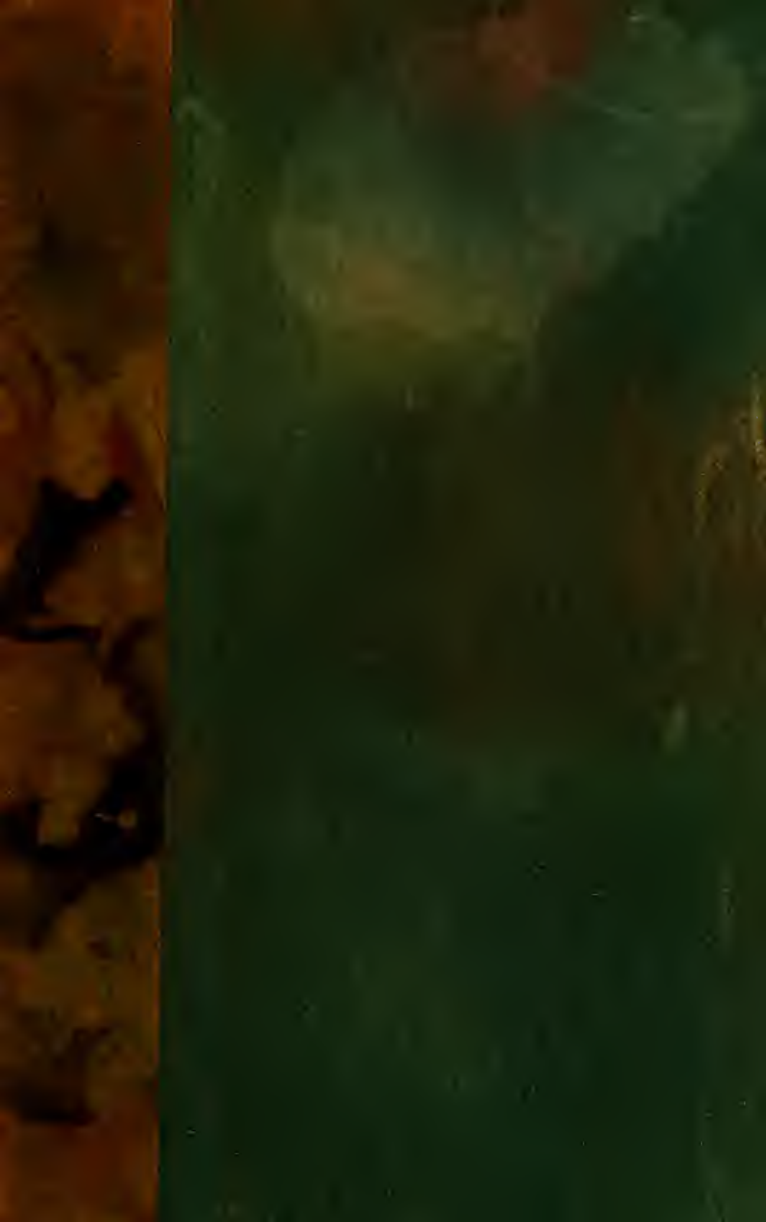


DC
118
.A5
A2
1893
v.6
SMC

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

TOME HUITIÈME

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

SOUVENIRS HISTORIQUES

SUR NAPOLÉON, LA RÉVOLUTION

LE DIRECTOIRE

LE CONSULAT, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION

TOME HUITIÈME

PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoiresdemadam08abra

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

CHAPITRE PREMIER

Réflexions sur la destinée de Napoléon. — L'union *morganatique*. — L'Autriche. — Le père et la fille. — Lettre du marquis d'Alorna. — Le Portugal volcan. — Le beurre frais. — La laine des moutons. — *Le sébastianiste* : ce n'est pas le général Sébastiani. — La prophétie. — Napoléon et le Maure de Ceuta. — Le noir du Japon. — Léonidas et les trois cents hommes faisant l'armée de défense. — Le gouverneur *patriarche*. — Murat et le jeune Polonais. — Admirable dévouement. — Le baron de Strogonoff. — Le jeune Russe prisonnier. — Castaños. — Les épreuves. — Admirable caractère. — Les guérillas et leur tribunal. — Épreuves du sommeil et de la potence. — Le général Franceschi. — Le *Capucino*. — Le prisonnier. — Le mari mort d'amour. — La veuve morte d'amour. — L'excommunication. — L'enfant et le couteau. — *C'est pour tuer un Français!* — Victoire d'Espagne. — Le maréchal Suchet et le maréchal Ney. — Le chevalier Suchet, frère du général. — Le bulletin de Tarragone. — Le café brûlant. — Burgos. — Bal chez le général Solignac. — La Chartreuse. — Junot, Soult et Ney. — Départ pour Astorga. — L'assassin de Valladolid. — L'assassin de Lisbonne. — Junot est sauvé du poignard de l'un et de la balle de l'autre.

Il est dans la vie de Napoléon des époques tellement étonnantes de fatalité malheureuse, qu'il est

presque impossible de ne pas croire à cette influence extraordinaire de l'étoile d'un homme sur sa destinée — car enfin il faut accorder au génie de cet homme un coup d'œil assez habile pour juger son sort dans ce qu'il pourrait être — et cependant que de fois, dans les années qui ont précédé notre malheur plus que le sien peut-être, a-t-il constamment voulu suivre une route étrangère à tout ce qui pouvait le sauver et jonchée des écueils qui devaient au contraire le perdre! Je ne parle pas ici de cette guerre de la Péninsule. La trop malheureuse preuve de sa mauvaise influence était déjà reconnue à l'époque où nous sommes arrivés. Mais il était une autre preuve que l'empereur ne pouvait repousser, parce qu'elle était acquise par avance, c'était l'alliance étrangère qu'il voulait contracter. Ses résultats funestes n'étaient que trop prédits à la France, et pourtant rien ne put l'arrêter.

Ce fut à Burgos que je reçus la première nouvelle de cette étrange union. Les lettres qui m'en parlaient et dont l'une était d'un ami qui devait connaître tous les rouages qui avaient fait mouvoir en cette occasion la volonté de l'empereur, me la présentaient comme un événement des plus heureux. L'autre, plus raisonnable et surtout plus clairvoyant, et m'arrivant d'ailleurs par une occasion sûre, me parla du mal que pourrait exercer ce mariage d'une princesse d'Autriche sur la destinée de Napoléon; car Napoléon était bien empereur des Français, mais il était aussi le *général Bonaparte* vainqueur dans plus de vingt batailles rangées des armées autrichiennes, ayant fait fuir la famille impériale deux fois de son royal séjour. Ces offenses-là sont indélébiles dans leurs taches. Elles ne

s'effacent jamais. Puis il y avait, dans cette sorte de sacrifice fait par un père, quelque peu d'un odieux égoïsme qui faisait présager que plus tard la voix de cette même fille priant pour son fils et son mari ne serait pas plus écoutée que priant pour elle-même. Il était visible que l'Autriche, mutilée et encore sanglante de toutes ses défaites, voulait que ce mariage, qui n'était, comme le disait fort bien un homme méchant, mais bien spirituel, « pas même *morganatique* », servît *d'appareil au moins momentané* à ses blessures. Napoléon ne vit rien. Il crut consolider par là ses alliances du Nord déjà bien assurées du côté de la Russie et poursuivre plus en paix ses funestes opérations de la Péninsule. Une fois entré dans ces fausses routes, on pouvait prévoir que tout devenait péril désormais à côté de la gloire.

En parlant de *prévoir*, il vient de me tomber sous la main diverses pièces intéressantes, en mettant en ordre mes documents pour ces deux volumes-ci. Mais comme dans des Mémoires il est toujours temps de revenir, je vais les transcrire maintenant.

L'une est une lettre du marquis d'Alorna, l'un des grands de Portugal, dont l'esprit et les rares moyens eussent été pour sa patrie d'une immense ressource, s'il n'avait eu dans ses perceptions une étrangeté qu'il prétendait être une seconde vue, et que pour moi je ne sais en vérité comment nommer, mais que dans mon scepticisme je ne puis cependant totalement refuser de croire au moins comme une de ces choses que nous voyons chaque jour et que notre superbe et bien humble entendement confesse ne pas pouvoir comprendre.

Le marquis d'Alorna était le père de ce jeune en-

fant qui périt d'une manière si malheureuse à Villaviciosa à la suite d'une prédiction. Cette lettre du marquis d'Alorna, que j'ai en original sous les yeux, est fort extraordinaire. Le marquis avait de l'esprit, des moyens remarquables, une grande religion, mais une profonde superstition. Voici ce qu'il écrivait au colonel Caillié de Geisne, lieutenant-colonel au service de Portugal, en 1807. La date est à remarquer. C'est du colonel lui-même que je tiens cette lettre.

« 18 novembre 1807, à Villaviciosa.

« Mon cher Caillié,

« Vous me parlez dans votre dernière lettre de la perte du Portugal, comme si un volcan était prêt à éclater et à bouleverser la nature de ce pays; mais, même si cela devait être, *je n'émigrerais pas*. Au surplus je crois que le mot *perte* a une autre signification. Je ne l'atteins pas, car je me suis fait le principe d'avoir la vue basse en politique. Nous avons fermé nos ports aux Anglais. Dieu en soit loué! Nous mangerons du beurre frais tiré du lait de nos vaches. La laine de nos moutons nous couvrira du moins, sans avoir besoin de voyager comme auparavant sur mer[1]. Croyez-vous que les Français achèteront nos fabriques pour le brûler, comme ont fait les Anglais? Non,

[1] Il ne faut pas s'étonner des légères fautes qui se trouvent dans cette lettre, à l'époque surtout où elle fut écrite; les hommes de l'âge du marquis d'Alorna savaient peu le français à Lisbonne. La jeune génération le parle bien, mais chez leurs pères il était étonnant et rare d'en trouver qui le parlassent comme M. d'Alorna.

non. Si nous devenons non seulement alliés de la France mais fédérés avec elle, soyez assuré qu'elle pensera à nous comme l'Angleterre le fit à Utrecht et dernièrement. Et puis quel mal peut-il y avoir à ce que nous nous rapprochions des Français? Si nous avions embrassé leur cause pour la succession d'Espagne, au commencement du dix-huitième siècle, nous serions maintenant et plus longs et plus larges. Mais laissons les considérations et allons aux faits. Je veux vous conter quelque chose de très plaisant. Vous savez qu'il y a toujours eu des sébastianistes[1] en Portugal? Eh bien, à présent il y en a plus que jamais, et le nombre en est devenu très grand, c'est même à la mode d'être sébastianiste. On a *débusqué* des vieux papiers de prophéties de *Bandarra*, du noir du Japon, du Maure de Ceuta, etc., etc. Ce sont des espèces de Nostradamus, où l'on trouve tout plein de choses étonnantes, parce qu'elles nomment les personnes par leurs noms et qu'elles se vérifient. Cependant presque toutes les prophéties finissent par des obscurités et prêtent aux interprétations. Mais voici une singulière et drôle de prophétie. Il y est dit *Que Napoléon, sortant de Corse, est descendant et représentant de Sébastien. Il sera donc le chef du cinquième empire. Il fera sortir du port de Lisbonne une expédition composée de Portugais et des aigles du Nord vers l'Asie, qui sera conquise et* CATHOLISÉE. *Après quoi, le retour de l'âge d'or.*

« Napoléon est donc d'origine portugaise et non pas

[1] Qu'on n'aille pas croire que c'est le général S... Le pauvre homme ne s'avise pas d'être aussi important. Après sa mort, je ne dis pas.

française. Si l'Europe civilisée trouve dans ses fantaisies un petit goût barbare, elle n'a pas tort. Au reste, le barbarisme n'est pas si mauvais à certains égards. Adieu, mon cher Cailhé. Je me trouve sur les frontières, commandant UNE ARMÉE de six cents fantassins et cinq cents chevaux! Tout le reste m'a été arraché pour garnir les côtes. Au reste, Léonidas n'avait que trois cents hommes, par conséquent j'aurais tort si je disais que je ne veux pas me battre faute d'armée. Aussi je ne dis pas cela. Mais je crois que je ne me battrai pas, faute d'ennemis. Des proclamations furent faites dernièrement. Nos ennemis sont les Anglais; nos amis, les Français et les Espagnols. Or, comme les insulaires ne viendront pas par terre, je me trouve ici comme un patriarche. Je ne serais pas fâché, par exemple, d'aller à Lisbonne et d'être chargé de la défense du port. Mais, comme je suis exilé, il n'y faut pas penser. Nous avons dix vaisseaux de ligne russes. Adieu, encore. Mille choses à mon cher cousin et ami Fuentes[1].

» Le marquis d'ALORNA. »

Cette lettre[2] est bien étrange depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Il faut songer que c'est un des hommes les plus importants du Portugal par sa naissance, sa position et son esprit, qui l'a écrite et, à part ce qu'il dit du Nostradamus — ce qui pourtant

[1] Le comte Armand de Fuentes, dont j'ai souvent parlé dans les précédents volumes, ainsi que de son frère.

[2] Cette lettre est entre les mains de celui à qui elle fut écrite, le commandeur Cailhé de Geisnes, demeurant actuellement à Paris.

est aussi fort extraordinaire — son opinion sur l'état intérieur du Portugal est un fait important à consigner. Il n'était pas le seul qui pensât ainsi. Et, en effet, le marquis d'Alorna n'émigra pas lorsque le prince quitta Lisbonne.

La dernière ligne de sa lettre fait tourner ma pensée vers cet homme qui fut en partie cause des malheurs qui, depuis 1808, arrivèrent à Junot, c'est l'amiral Siniavin. Et cette pensée amène à son tour le souvenir d'une des actions les plus remarquablement belles dont un homme puisse se glorifier. J'aurais dû la placer dans un précédent volume, mais, comme je l'ai toujours dit, on peut revenir facilement, s'il est défendu d'anticiper sur le temps.

Lorsque Murat était à Madrid, il eut besoin d'envoyer des dépêches à Junot. Mais elles étaient importantes, et déjà toutes les routes qui conduisaient à Lisbonne étaient couvertes par les guérillas, et surtout les troupes commandées par les hommes les plus importants de l'Espagne dans sa révolution et qui composaient alors l'armée de Castaños. Murat parla de son embarras au baron de Strogonoff, ambassadeur de Russie à la cour d'Espagne et qui était demeuré à Madrid. On sait que la Russie était, à cette époque, *l'amie* plus encore que l'alliée de la France. M. le baron de Strogonoff dit au grand-duc de Berg que rien n'était plus facile à exécuter que ce qu'il voulait faire.

— L'amiral Siniavin est dans le port de Lisbonne, dit l'ambassadeur, donnez-moi le plus intelligent de vos lanciers polonais. Je lui mets un uniforme russe, je le charge de dépêches pour l'amiral. Vous lui donnerez les vôtres verbalement, et tout sera bien quand

il serait pris vingt fois d'ici à Lisbonne, car l'armée insurgée est trop désireuse d'obtenir notre neutralité pour commencer elle-même par fournir un motif de rupture.

Murat fut ravi de ce moyen, qui, au fait, était bien ingénieux. Il demanda au chef des Polonais, qui, je crois, était Krasinski lui-même, de lui procurer un jeune homme intelligent et brave. La chose était commune parmi les lanciers polonais, mais ici il fallait plus qu'une chose ordinaire. Deux jours après, le chef amena chez le grand-duc de Berg un jeune homme de son corps dont il répondait sur sa tête. Il s'appelait *Leckinski et n'avait que dix-huit ans.*

Le grand-duc de Berg fut ému en voyant un si jeune homme demander, pour ainsi dire, à braver un péril certain, car, s'il était connu, son sort était arrêté d'avance. C'était la mort. Murat, qui la bravait sans pâlir, ne put s'empêcher d'observer au jeune Leckinski le péril qu'il allait courir. Le jeune Polonais sourit.

— Que Votre Altesse Impériale me donne ses ordres, répondit-il respectueusement, et je lui rendrai bon compte de la mission dont elle veut bien m'honorer. Je la remercie de m'avoir choisi parmi mes camarades, car tous auraient brigué cette faveur.

Le grand-duc augura bien de la résolution sans forfanterie du jeune homme. Il lui donna ses instructions. Le baron de Strogonoff fit ses dépêches pour l'amiral Siniavin. Le jeune Polonais fut habillé à la russe, puis il partit et prit la route du Portugal.

Cette route était, comme je l'ai dit, couverte de troupes espagnoles. Les deux premières journées se firent assez paisiblement. Mais le troisième jour, vers l'après-midi, Leckinski se vit entourer par une troupe

d'Espagnols qui, l'ayant terrassé et désarmé, l'entraîna devant le général qui commandait les troupes qui se trouvaient là. Heureusement pour le brave et aventureux jeune homme que c'était Castaños lui-même.

Cependant, quel que fût le chef qui devait l'interroger, Leckinski comprit qu'il était perdu s'il était reconnu pour Français. En conséquence sa détermition fut prise, à l'heure même, de ne pas prononcer un mot en français et de ne parler que le russe ou l'allemand, qu'il possédait également bien. Les vociférations que poussaient avec rage ceux qui le traînaient devant Castaños lui révélaient son sort par avance. Et puis l'horrible assassinat du général Réné, qui périt au milieu des tortures en allant précisément joindre Junot, venait d'avoir lieu depuis seulement quelques semaines et suffisait pour glacer la pensée, car la mort elle seule peut ne pas effrayer un grand cœur, mais la recevoir à la suite d'un raffinement de torture, c'est plus que la force humaine ne peut en supporter.

— Qui êtes-vous? demanda Castaños au jeune Polonais.

Et cette question, il la lui adressa en français qu'il parlait parfaitement, ayant été, comme on le sait, élevé à Sorèze [1].

Leckinski regarda l'interrogateur, fit un signe, et répondit en allemand :

— Je n'ai pas entendu.

[1] Ce fut ce qui causa le malheur de Marescot. Il avait été à Sorèze avec le général Castaños; et le général Dupont, qui savait cette circonstance, en voulut profiter pour obtenir de meilleures conditions, et la bonté de *Marescot* lui fit faire une démarche que le *grand-officier de l'empire* devait rejeter.

Castaños comprenait et parlait l'allemand. Mais il ne voulut pas figurer plus longtemps probablement dans cette affaire et il appela un des officiers de son état-major, qui continua l'enquête. Le jeune Polonais répondit alternativement en russe et en allemand, mais jamais il ne se laissa aller à une seule intonation française. Cependant il pouvait se troubler, car, dans une chambre assez petite, il était entouré, pressé par une foule avide de son sang — on peut dire ce mot — et qui attendait avec une impatience féroce qu'il fût reconnu coupable, c'est-à-dire Français, pour se jeter sur lui et le massacrer.

Mais l'effervescence s'accrut au point de ne pouvoir plus être maîtrisée par le général lui-même, par un incident qui vint jeter sur le malheureux jeune homme un réseau dont rien ne paraissait pouvoir le tirer. Un aide de camp de Castaños, homme *fanatiquement* patriote comme il y en eut tant dans la guerre d'Espagne et qui, dès le moment où Leckinski avait été arrêté, s'était prononcé contre lui en disant qu'il était un espion français, accourut dans la salle où se faisait l'interrogatoire, tenant par le bras un paysan vêtu de la veste brune et coiffé du chapeau à haute forme surmonté de la plume rouge. L'officier fend la foule et, plaçant le paysan devant le Polonais :

— Regarde bien cet homme, lui dit-il, et dis ensuite s'il est vrai que ce soit un Allemand, un Russe C'est un espion, je le jurerais sur mon salut, poursuivit-il en frappant du pied.

Pendant ce temps, le paysan regardait attentivement le jeune Polonais. Mais l'examen ne fut pas long. A peine eut-il jeté sur lui quelques regards, que son œil noir s'alluma et lança des étincelles de haine.

— Es un Francès, es un Francès ! s'écria-t-il, en frappant ses mains l'une contre l'autre.

Et il raconta que, quelques semaines avant, il avait été à Madrid pour conduire de la paille coupée, ayant été requis dans son village, ainsi que tous les habitants, pour porter des fourrages dans les casernes de Madrid et des environs.

— ... Et je reconnais cet homme, poursuivit le paysan, pour être celui qui a reçu mon fourrage et m'en a donné un reçu. J'ai été près de lui pendant une heure et je le reconnais. Quand nous l'avons arrêté, j'ai dit à mes camarades : « Cet homme est l'officier français à qui j'ai livré mon fourrage. »

C'était vrai.

Castaños vit probablement la vérité. Mais il était un noble et généreux adversaire, et ce n'était pas par les massacres qu'il voulait cimenter l'édifice de la liberté espagnole, qui se serait élevé beau et durable, si des hommes tels que lui et la Romana, Palafox et quelques autres, eussent dirigé ce grand vaisseau qui s'en allait à la dérive. Il voyait bien que cet homme pouvait n'être pas Russe, mais il redoutait les excès auxquels on se livrerait s'il était reconnu pour être Français. Puis il y avait le doute et surtout l'apparence. Il proposa de lui laisser continuer sa route, car Leckinski persistait à soutenir qu'il était Russe et ne comprenait pas une parole de Français. Mais au premier mot qu'il fit entendre, mille voix menaçantes s'élevèrent aussitôt et le nom de traître fut murmuré à son oreille. Il n'y avait pas moyen de songer à la clémence. L'homme devient féroce quand il craint pour lui-même.

— Mais voulez-vous donc vous exposer à une rup-

ture avec la Russie, dont nous demandons la neutralité même avec instance ?

— Non, répondirent les officiers, mais laissez-nous éprouver cet homme.

Leckinski entendait tout, car il savait l'espagnol. Il fut emmené et jeté dans une chambre qui ressemblait à un cachot du temps le plus affreux de l'inquisition.

Au moment où les Espagnols l'avaient arrêté, le jeune homme n'avait pas mangé depuis la veille au soir et, lorsque la porte de son cachot se referma sur lui, il y avait dix-huit heures qu'il n'avait pris de nourriture. Il faut y ajouter la fatigue, l'angoisse, l'anxiété de sa cruelle position et l'on comprendra que le malheureux se laissa tomber presque évanoui sur le grabat qui était à terre dans un des coins de sa prison. Le soleil n'était pas encore couché, il le voyait par la petite lucarne percée dans le haut du mur, et sa lumière, si brillante dans cette belle Estramadure, réjouit encore quelque temps les regards du pauvre prisonnier. Mais bientôt il se retira. Le ciel devint plus sombre, la nuit vint tout envelopper et Leckinski se retrouva entièrement seul vis-à-vis sa terrible position. Et il la jugeait ce qu'elle était, presque sans espoir. Sans doute il était brave. Mais mourir à dix-huit ans, c'est bien jeune ! Il lutta pendant quelque temps contre les visions qui se succédaient comme une fantasmagorie devant lui. Puis la jeunesse et la fatigue cédèrent au sommeil et peu de temps après il fut enseveli dans un sommeil si profond, qu'il était presque l'image de la mort.

Il dormait depuis deux heures environ, lorsque la porte de son cachot s'ouvrit lentement et quelqu'un

y entra en marchant avec précaution. On mettait une main devant la lumière de la lampe pour en cacher la flamme, puis on se pencha doucement sur le lit du prisonnier.

Alors la main qui interceptait la lumière se retira tout à coup. Elle alla frapper l'épaule de Leckinski et une voix argentine, sonore et douce, une voix de femme lui dit :

— Voulez-vous souper?...

Le jeune Polonais, réveillé en sursaut par l'éclat de la lumière, le contact de la main et les paroles de la jeune femme, se lève sur son séant, et, les yeux à peine ouverts, dit *en allemand :*

— Que me veut-on?

— Qu'on donne sur-le-champ à manger à cet homme, dit Castaños, en apprenant le résultat de cette première épreuve, et puis, qu'on fasse seller son cheval et qu'il poursuive sa route. Il n'est pas Français. Comment aurait-il été maître de lui à ce point? C'est impossible!

Mais Castaños n'était pas seul. On donna bien à manger à Leckinski, mais son cheval ne fut pas sellé et il demeura dans son cachot jusqu'au matin. Alors on le conduisit dans un lieu où il pouvait voir les cadavres mutilés de dix Français qui avaient été horriblement massacrés par les paysans de Truxillo. Là, pendant toute une journée, on lui fit redouter la mort et une horrible mort. Sans cesse entouré de pièges, écouté par des oreilles avides de saisir un son, regardé par des yeux perçants qui voulaient recueillir un mouvement, le noble et courageux jeune homme avait donné sa parole *de ne point faillir* et non seulement il la voulut tenir, mais il voulut aussi

remplir sa mission, et jamais un seul geste, un seul accent ne purent le faire soupçonner.

Enfin, au bout de plusieurs heures des plus cruelles épreuves, il fut reconduit dans sa prison et put réfléchir dans un terrible loisir au danger de sa position.

— Messieurs, dit le général Castaños, je sens, comme vous, toute l'importance d'empêcher les communications entre les différents chefs d'armée français qui sont en Espagne. Mais ici, dans la position où se trouve cet officier, nous ne pouvons le traiter comme espion sur la simple assurance d'un de nos hommes. Cet homme peut se tromper, une ressemblance peut l'abuser, et alors nous serions *meurtriers*. Ce ne doit pas être notre rôle, messieurs.

L'officier qui avait été choisi par le paysan pour recevoir sa déclaration était de ces hommes passionnés qui s'identifient avec la position qu'ils ont provoquée. Ainsi donc, il avait posé la question de cette manière, que cet homme devait être un *espion français*. Dès lors il prenait, lui, l'attitude d'un personnage important. Et, même pour la vie d'un homme, il n'aurait certes pas échangé cette position. Et puis, après tout, disait-il, quand il serait Russe ! Eh bien, ces Russes sont hérétiques et les alliés des Français !

Leckinski, rentré dans sa prison, la revit presque avec joie; le malheureux n'avait eu pendant près de douze heures que des gibets devant les yeux, des cadavres hideux et sanglants ! Et ces objets sinistres lui étaient montrés par des hommes au regard de démon, à la physionomie infernale. Ses idées étaient comme sous la puissance d'un charme venu de l'enfer. Il croyait voir se projeter sur les murs crevassés

de son cachot les ombres fantastiques des victimes qu'il venait de voir accrochées aux arbres de la route! Ce fut entouré de ces prestiges lugubres qu'il s'endormit et même d'un sommeil profond, car la nature et la jeunesse avaient besoin de réparer en raison de ce qu'elles avaient souffert. Puis, encore une fois, au milieu de son sommeil, de ce repos de mort qui affaissait tous ses membres, la porte s'ouvrit doucement. On approcha de sa couche et une voix, toujours la même voix douce, prononça à demi-voix :

— Levez-vous et venez. On veut vous sauver! Votre cheval est prêt!

Et le courageux jeune homme, réveillé par ces paroles : « *On veut vous sauver! Venez!* » répondit toujours en allemand :

— Que me veut-on?

Castaños, en apprenant cette nouvelle tentative et son résultat, dit que le jeune Russe était *un noble jeune homme.*

Il l'avait deviné, lui!

Mais son opinion ne put influencer en rien cette commission qui voulait trouver le jeune homme coupable, qui ne le pouvait pas et qui était toute rugissante de fureur de son impuissance devant cet innocent qu'elle voulait trouver criminel. Il y a dans la passion de l'esprit de parti, et de l'esprit de parti tel qu'on le sent en Espagne, une fièvre à redoublement qui trouble la raison. Ces hommes, ainsi aux prises avec cette volonté qu'ils ne pouvaient satisfaire, n'étaient plus des hommes. C'étaient les mêmes juges qui avaient fait scier Réné, mettre le colonel Pavetti dans un four et mourir Franceschi de douleur, comme devant souffrir *plus douloureusement*, parce qu'il

aimait avec amour et même avec délire dans sa patrie.

Et cependant c'est une grande et belle nation que la nation espagnole. Oui, sans doute, mais une fois ses passions éveillées, précisément parce que cette nature d'hommes est taillée sur un patron à grandes proportions, tout ce qui se meut dans ce vaste cadre est gigantesque comme lui. Et l'amour de la patrie, celui de ses rois, étaient deux affections premières pour l'Espagnol et son devoir de leur vouer un culte dans un temps où tous deux étaient attaqués et envahis.

Leckinski, bien persuadé de la légitimité de leur conduite, savait aussi combien il leur importait de connaître le sort qu'on réservait à l'armée espagnole que Junot avait sous ses ordres. Sa position recevait par là un nouveau danger qu'il pouvait mesurer dans toute son étendue. Il le vit, et ne pâlit pas devant ce danger, bien qu'il fût seul alors. Mais il se raffermit encore dans la résolution de ne pas faillir, car maintenant pour lui il y allait de la mort ou de la vie.

La nuit qu'il passa fut cruelle. Le matin, à peine le soleil était-il levé que quatre hommes, dont faisait partie celui qui prétendait l'avoir vu à Madrid, vinrent le prendre pour le conduire devant une sorte de tribunal composé de plusieurs officiers de l'état-major de Castaños. Pendant le court trajet qu'ils avaient à faire, ils lui adressaient les plus terribles menaces. Mais, fidèle à sa résolution, il ne paraissait rien entendre.

Arrivé devant ses juges, il parut comprendre ce qu'il voyait plutôt par l'appareil qu'on y avait mis

que par ce qu'on disait autour de lui et il demanda, toujours en allemand, où était son interprète? On le fit venir et l'interrogatoire commença.

Il eut d'abord pour objet son voyage de Madrid à Lisbonne; il répondit en montrant les dépêches de l'ambassadeur de Russie à l'amiral Siniavin et son passeport. Il est certain que, sans la rencontre malheureuse du paysan, qui déclarait l'avoir vu à Madrid, ces preuves étaient plus que suffisantes. Mais l'assertion de cet homme qui soutenait son dire avec une fermeté extraordinaire et cependant naturelle, puisqu'il avait raison, jetait un jour sur le jeune Polonais qui le faisait envisager, par ces hommes passionnés, comme espion, et dès lors sa situation devenait alarmante. Cependant il soutint toujours également *ses dires* et ne se coupa dans aucune réponse.

— Demandez, lui dit enfin le président de la commission, s'il aime les Espagnols puisqu'il n'est pas Français?

L'interprète transmit la question.

— Oui, sans doute, répondit Leckinski, j'aime la nation espagnole, et je l'estime pour son beau caractère. Je voudrais que nos deux nations fussent amies.

— Mon colonel, dit l'interprète au président, le prisonnier dit qu'il nous hait parce que nous faisons la guerre comme de vrais bandits. Il nous méprise et son regret, a-t-il ajouté, est de ne pas pouvoir réunir la nation dans un seul homme pour terminer cette odieuse guerre d'un seul coup.

Et tandis qu'il parlait, tous les yeux de ceux qui composaient le tribunal suivaient attentivement la

moindre expression de la physionomie du prisonnier, pour juger de l'effet que produirait sur lui l'infidélité de son interprète. Mais Leckinski, en venant au tribunal, s'attendait à quelque épreuve et il s'était fortifié encore dans sa résolution de déjouer toutes les attaques.

— S'ils me tuent, se disait-il, ils tueront un homme non seulement innocent, mais innocent par l'apparence et ils auront tout l'odieux de ma mort.

Dans le fait réel, il n'était pas coupable, car il n'était pas espion. Il traversait ainsi l'Estramadure, mais ne cherchait à rien surprendre.

— Messieurs, dit le général Castaños, qui avait assisté à cette épreuve, tentée malgré lui, mais dont il ne faisait pas partie, il me semble que ce jeune homme ne peut être soupçonné. Le paysan se sera trompé. Que la liberté soit rendue au prisonnier et qu'il poursuive sa route. En rendant compte de ce qui lui est arrivé, il voudra bien songer au péril continuel de notre position. Il fait excuser la rigueur que nous sommes forcés d'employer.

On rendit à Leckinski ses armes, ses dépêches, on lui donna un *laissez-passer* et le noble jeune homme sortit ainsi victorieux de l'épreuve la plus forte, bien sûrement qu'on puisse présenter à une âme humaine[1]. Pour en sortir ainsi triomphant, il faut être plus qu'un homme. Il arriva à Lisbonne, remplit sa mission et voulait encore retourner à Madrid, mais Junot ne le voulut pas permettre.

C'est une belle et vaillante nation que les Polonais. Quel immense parti l'empereur Napoléon pouvait

[1] M. Leckinski est en France en ce moment.

tirer de son intime alliance, comme nation, comme puissance, au lieu de les ajouter comme troupes auxiliaires à ses nombreuses phalanges ! Mais il faut se taire avant de prononcer sur le plus ou le moins de raison de ce qu'a fait Napoléon. Les mystères du génie de cet homme sont immenses et, pour qu'il n'ait pas relevé le dé que la fortune avait jeté devant lui, c'est que les combinaisons de son jeu ne le lui commandaient pas.

Puisque j'ai prononcé le nom du général Franceschi, je vais raconter son histoire.

Le général Franceschi avait épousé la fille du général Mathieu-Dumas et l'aimait avec délire. Elle le lui rendait de tout l'amour de son cœur et ils étaient heureux du bonheur des anges, quand la guerre d'Espagne commença. Le général Franceschi fut pris par la bande du *Capucino* et enfermé dans le vieil Alhambra. Son échange fut longtemps sollicité par le roi lui-même, dont il était aide de camp, mais toujours infructueusement. Le pauvre captif dessinait admirablement et, pour tromper les longues heures de la prison, il dessinait sur les antiques murailles. On voyait le *Capucino* avec la robe de son ordre et coiffé du shako de hussard du général Franceschi. Le captif avait saisi son geôlier dans toutes ses positions et dans tous ces costumes burlesques. Ce misérable n'était son ennemi auparavant que comme son adversaire. Il le devint *comme homme* et, dès lors tout espoir d'échange fut interdit[1]. Le pauvre Franceschi était ma-

[1] Le général Franceschi fut malade dangereusement, au point d'intéresser le général anglais sir Arthur Wellesley (lord Wellington). On sollicita son échange de la Junte, elle refusa. Il ne

lade. En apprenant qu'il ne reverrait la France qu'à la fin de la guerre, il devint plus mal, puis plus mal encore et, au bout de quelques semaines, il mourut.

Ce n'est pas lui qu'il faut plaindre — il recevait la liberté par la mort — mais sa femme, sa pauvre femme, qui, chaque jour, trompée par son père et par sa sœur[1], et, croyant voir arriver son mari, écoutait le bruit de la rue pour y distinguer celui d'un fouet de poste, le roulement d'une voiture ! Et, pour remplacer ces moments espérés par une âme passionnée d'amour, que lui arriva-t-il ? Un cadavre embaumé ! Pauvre jeune femme ! Comme elle fut malheureuse ! Nous avons toutes vu son désespoir. Elle demeura pendant des mois entiers, passant les nuits sans dormir, sans entrer dans son lit, échauffant son sang en se privant de nourriture, ayant trop de vertu pour se donner la mort et n'ayant pas le courage de vivre, ne voulant pas se tuer et voulant mourir ! Si jeune encore, et déjà si malheureuse ! Hélas ! une si frêle structure ne pouvait longtemps résister à une telle souffrance ! Et le jour du malheur vint aussi pour le père, et le jour du malheur sans espoir. Elle se repentit alors, mais trop tard, car elle sentit qu'elle était aimée et que ce qu'elle souffrait elle allait le faire souffrir.

voulut pas quitter dix-sept officiers français, prisonniers comme lui, et il fut jeté avec eux dans la citadelle de Carthagène, où il mourut, dans les bras de M. Bernard, son aide de camp, au moment où sa femme allait le trouver dans sa prison. Le général Franceschi était un homme remarquable sous tous les rapports.

[1] L'autre fille de Mathieu-Dumas était Mme de Saint-Didier. Son mari était préfet du palais.

J'étais encore à Burgos lorsque la nouvelle du sénatus-consulte organique, qui sanctionnait la réunion *définitive* des États romains à la France, parvint en Espagne. Je voyais alors assez souvent deux ou trois Espagnols de distinction, dont l'un était, je crois, le frère ou le cousin du marquis de Villacampo, et l'autre, un chanoine de la cathédrale, hommes des plus instruits, parlant plusieurs langues, et notamment le français, avec une grande facilité. Ils étaient bons Espagnols, mais ils gémissaient sur les maux de leur patrie et comprenaient très bien que l'Espagne gouvernée par de sages lois et un souverain comme l'empereur, par exemple, ils redevenaient encore les hommes du temps de Charles-Quint et d'Isabelle, sauf la modification des temps. Ils n'avaient aucune superstition, aucun fanatisme, ils étaient enfin *monarchiens*[1]; mais ils connaissaient leurs compatriotes. Et le jour où la nouvelle de ce *sénatus-consulte organique* fut annoncée en Espagne, ils vinrent chez Junot et lui demandèrent si elle était vraie. Nous avions reçu le *Moniteur* et elle n'était que trop véritable. Rome et les États romains formaient deux départements et toute puissance temporelle était détruite sous l'empire français. Du reste, le pape avait le choix de sa résidence et *pouvait conserver* un palais à Rome et à Paris.

Il est difficile de rendre l'effet de cette nouvelle. A peine y fut-elle connue que des milliers de copies de

[1] On appelait *monarchiens* à l'Assemblée constituante ceux qui étaient pour le roi et la Constitution de 91. C'est l'abbé Raynal qui s'est le premier servi du mot *monarchiste* et il a été consacré depuis.

la bulle d'excommunication y furent également répandues. Le moindre enfant, celui même en bas âge, pouvant à peine parler, balbutiait contre nous d'horribles invectives. Qui n'a pas vu de près ce contre-coup terrible ne peut avoir une idée juste de ce que l'empereur fit alors comme faute. Je ne sais quelle était celle qu'il avait à reprocher au pape. Je ne me chargerai pas de cette enquête. Mais, quelle qu'elle fût, elle n'est pas en raison suffisante pour excuser ce qui fut fait ensuite. L'Espagne n'a été le tombeau de quatre cent mille Français que par cette funeste faute de la prise de possession de la ville de Rome, et surtout de la captivité du pape. Ce n'est pas celle de Ferdinand VII, et 1823 l'a suffisamment prouvé, c'est l'*excommunication* lancée sur la tête de Napoléon et portant sur chacune de celles de ses soldats.

J'étais quelques mois après à Salamanque, dans la jolie maison du marquis de La Scala. Sa femme de charge avait une petite fille de deux ans et demi à peu près, jolie comme les anges et que j'aimais beaucoup. Elle avait aussi une grande affection pour moi, ou plutôt pour mes bonbons, et surtout pour mes *ellemas* [1] d'Elvas. Elle venait souvent auprès de moi tandis que je travaillais à ma layette dans le jardin de la maison et, là, elle babillait tout à son aise.

Un jour elle s'approcha de moi et grimpa sur mes genoux. Comme j'étais enceinte de mon fils Alfred et assez avancée dans ma grossesse, je la remis à terre. Mais l'enfant m'aimait et, jetant ses petits bras autour

[1] Grosses prunes confites. C'est la plus délicieuse confiture sèche que l'on puisse manger. La prune est très grosse, longue et d'un très beau vert.

de mon cou, elle ne voulut pas me quitter. Je laissai alors mon ouvrage et la remis sur mes genoux. En causant avec elle et en riant, je jouais aussi avec les mille et une choses que les enfants espagnols ont après eux.

Tout à coup je tirai de sa petite poche une chaîne d'argent, à laquelle était suspendu un couteau (le cuchillo). Une telle arme dans la main d'un enfant si jeune me parut une imprudence et je voulus le lui ôter Mais la petite se jeta sur mes mains, en s'écriant avec une expression remarquable à tout âge, mais surtout au sien :

— *Dexa lo*[1] *! dexa lo ! es por matar un Francès !*

La pauvre enfant ne savait pas ce qu'elle disait seulement, mais elle répétait là ce qu'elle entendait dire toute la journée à son père, à son oncle et à tous ceux qui habitaient Salamanque. Le mouvement de sa petite main surtout était inconcevable en me disant :

— *Es por matar un Francès !*

Ce fut peu après que parvint également en Espagne la nouvelle aussi bien importante qui annonçait que l'Amérique espagnole du Sud formait un gouvernement fédératif, sous le nom de *Confédération américaine de Venezuela*. C'étaient les provinces de *Barinas*, *Caracas*, *Truxillo*, *Margarita*, *Cumana*, etc., etc. De semblables révolutions devaient bientôt suivre et montrer le Nouveau-Monde aussi inquiétant, pour la conquête de l'Espagne, que pouvait l'être la mère patrie, car l'Espagne sans ses possessions d'Amérique, n'est qu'un grand corps décharné dont les

[1] Laisse-le ! laisse-le ! c'est pour tuer un Français !

os tiennent à peine entre eux... Sans doute, il peut se raffermir et redevenir ce qu'il était avant la découverte de ses fleuves d'or et de ses montagnes de pierreries. Mais alors l'Espagne avait les Maures et des rois comme Alphonse X et Ferdinand d'Aragon.

Cependant nous remportions de grandes victoires en Espagne, c'est-à-dire que, selon le *Moniteur*, nous prenions des villes et des provinces. Nous les prenions bien, en effet, mais qu'est-ce que cela voulait dire ? Rien du tout pour la conquête de l'Espagne. Et la suite a prouvé ce que je dis. Nous prenions des villes, c'est vrai. Mais, une fois maîtres de ces villes, nous ne pouvions nous promener au delà des murs sans courir le risque d'être pris par les guérillas, ainsi que je le raconterai tout à l'heure pour moi. L'Espagne pouvait être *conquise*, mais *jamais soumise*, comme je l'écrivais à une de mes amies, après la prise d'Astorga.

Voici néanmoins une petite anecdote qui montre à quel point l'empereur portait sa volonté *conquérante* de l'Espagne et surtout combien il voulait qu'on le sût en France.

Il avait fait dire au général Suchet qu'il voulait que toutes les places de l'Aragon et de la Catalogne fussent soumises et rangées à l'obéissance du roi Joseph dans un délai assez court. Il faut ici rendre justice à la mémoire du maréchal Suchet. Sa conduite en Espagne fut des plus remarquables. Il est vrai de dire aussi que lui seul fut en mesure de faire de pareille besogne, parce que lui seul fut en face de places fortes et de troupes réglées. La guerre des guérillas et des provinces insurgées était une tout autre guerre...

L'empereur avait donc spécifié que plusieurs villes surtout devaient être prises. C'étaient Lérida, Mequinenza, Tortose, mais surtout Tarragone.

— Le bâton de maréchal est dans Tarragone avait dit l empereur.

Lérida fut pris d'abord. Cette place, fameuse par le siège de M. le Prince, fut emportée après un siège de quinze jours de tranchée ouverte. Trois semaines avant le général Suchet avait défait le général O'Donnell [1] et s'était ainsi frayé le chemin de la place. Puis tombèrent Tortose, Mequinenza, Sagonte et enfin Tarragone.

En apprenant sa reddition, l'empereur fut tellement content qu'il ordonna l'ordre de faire faire un article sur le général Suchet et la prise de Tarragone et de le faire insérer dans le *Journal des Débats*. L'article, en effet, fut mis dans le journal et surprit même les amis du général Suchet. Il avait été écrit par Étienne *et par ordre*. Le frère du maréchal lut cet article le matin en déjeunant et l'on pense s'il en fut heureux, car tous ceux qui, comme moi, connaissaient les deux frères, savent combien ils s'aimaient et combien ils étaient unis [2]. Cet article lui fit donc une grande joie. Puis en le relisant, il y vit une louange qui était sans doute méritée, mais il y avait presque des comparaisons, sur de grandes renommées anciennes et modernes, qui pouvaient prêter à de la

[1] Il était au service de l'Espagne.

[2] J'ai ouï dire que dans les deux ou trois dernières années de sa vie, le maréchal n'était plus le même pour son frère. Cela m'étonne après ce que je sais du dévouement de l'un et de l'attachement reconnaissant du maréchal pour son frère. Il faut que pour cela il y ait eu une influence étrangère et malveillante.

malignité. Il monta en cabriolet et s'en fut chez Fouché pour connaître l'auteur de l'article. Ce fut là qu'il apprit d'où venait la louange dont *l'excès l'avait effrayé* et qu'alors il en fut tout à fait heureux. Il dinait chez le ministre des finances. Là il reçut un accueil franc et amical et un compliment dénué de fausseté, car le duc de Gaëte était un homme que la gloire de la patrie touchait au cœur. Plusieurs amis l'entourèrent et lui serrèrent la main en le félicitant.

Mais parmi les convives était un homme dont la gloire cependant ne redoutait celle de personne et qui pourtant ne pouvait s'habituer à entendre louer un fait militaire de quelque renom. Son front était soucieux et il paraissait même fortement agité. Après le dîner, au moment où l'on repassait au salon, le maréchal Ney s'approcha de M. Suchet et lui dit avec un ton d'aigreur très remarquable :

— Je vous fais mon compliment, monsieur, voilà une belle affaire, mais encore un plus bel article. En vérité, on est heureux d'avoir un frère qui fasse *mousser* à ce point ce que son aîné fait de bien.

— Monsieur le maréchal, je vous jure que je suis parfaitement *innocent* de ce dont *vous m'accusez*. Je me sers de ces expressions, par ce que je suis certain que mon frère me désavouerait fort s'il savait que je l'eusse fait.

Le maréchal Ney leva les épaules et sourit avec amertume.

— Ce n'est pas vous ? Comment donc un étranger ferait-il pareille chose sans un intérêt direct ? Allons donc !

M. Suchet s'approcha du maréchal et lui dit à demi-voix :

— Monsieur le maréchal, j'ai été comme vous surpris de l'éloge de la conduite de mon frère. J'ai voulu en connaître l'auteur et savez-vous bien quel il est?

Le maréchal regarda M. Suchet avec un air de doute interrogateur :

— C'est l'empereur!

Le maréchal fit un mouvement si violent qu'il pensa jeter à terre sa tasse de café.

— L'empereur! s'écria-t-il. Ce n'est pas possible!

— J'ai l'honneur de vous l'affirmer, monsieur le maréchal.

Le maréchal Ney jeta sur M. Suchet un regard de colère comme s'il était coupable de la bienveillance de l'empereur et il s'en alla en avalant sa tasse de café, sans même souffler dessus, au risque de se brûler la langue et de ne pouvoir renouveler la parole énergique qui lui était échappée.

Je trouve que cette colère, presque envieuse, dans un homme aussi remarquable que le maréchal Ney, est un texte bien fort pour développer à nos yeux une partie des mystères qui nous paraissent obscurs dans les malheurs de l'empereur et ceux de la patrie.

J'ai déjà dit, je crois, que nous avions trouvé le général Solignac à Burgos, qui venait y prendre le commandement de la 2e division du 8e corps. Quoiqu'il n'aimât pas beaucoup plus Junot à cette époque qu'il ne l'aima plus tard, parce que alors, comme dans un autre temps, Junot ne put faire revenir l'empereur sur la prévention qu'il avait contre lui, il voulut me fêter et il me donna un bal dans la maison qu'il occupait à Burgos. Ce bal est un des souvenirs les

plus étouffants que j'aie conservés dans ma pensée. On était entassé dans trois petites chambres où l'on se voyait à peine. Et puis, au milieu de cette vapeur presque fétide qui vous enveloppait et vous prenait à la gorge, on voyait s'agiter des officiers faisant danser des *senoritas* qui s'en acquittaient Dieu sait comment. Et puis enfin, pour compléter le divertissement, venait une *dona prudentia* qui dansait le bolero, le fandango, je ne sais quoi, avec des bas et des souliers sales, et cela dans un pays où la plus pauvre fille est chaussée comme une pairesse d'Angleterre. C'était une chance. Mais ses *mines*, ses grâces étaient encore bien autrement burlesques. Malgré la joie qu'elle me causa d'abord, en la voyant ainsi se démener dans sa parure terne et fanée, je ne pus tenir dans ce lieu méphitique et je me retirai avant minuit.

Le lendemain de ce bal, nous eûmes, je ne sais pourquoi, un *Te Deum* chanté dans la magnifique cathédrale de Burgos. Je m'y rendis seule, parce que Junot y était dans toute sa pompe militaire. J'étais habillée à l'espagnole. J'aimais cet habit et je le portais souvent. Comme je parlais l'espagnol, j'étais ainsi rapprochée des femmes que je rencontrais et cela établissait une sorte de rapport qui ne pouvait être qu'heureux dans ses résultats, d'autant que ces mêmes rapports n'étaient établis par moi que dans le but de leur faire du bien. C'est ainsi que je sauvai la vie à trois jeunes paysans qui avaient été condamnés à être fusillés, parce qu'ils avaient défendu leur père attaqué dans son lit par onze soldats qui l'avaient déjà blessé au front. Le vieillard avait quatre-vingt-deux ans ! En voyant couler le sang de

leur père, les fils, qui travaillaient dans un champ qui était derrière la chaumière — c'était dans le village qui tient à ce qu'on appelle la *Cartuga*, la Chartreuse — et qui avaient encore à la main les instruments aratoires dont ils se servaient, frappèrent les soldats et en tuèrent deux. Avaient-ils tort? Non. Aussi pris-je leur défense avec une telle chaleur que Junot les fit gracier. Non pas qu'il s'en rapportât à moi pour savoir si les coupables méritaient ou non punition, mais parce que, à force de le supplier de faire revoir l'affaire, il envoya sur les lieux et parvint à connaître la vérité. A quelque temps de là, nous quittâmes Burgos et nous fûmes à Valladolid, Junot ayant ordre d'établir là le quartier général du 8e corps. Le général Reynier et le 2e corps étaient vers le Tage, et le maréchal Ney avec le 6e corps était à Salamanque. Le général Kellermann, comte de Valmy, était alors gouverneur de Valladolid et de tout le royaume de Léon, ainsi que des Asturies et d'une partie de l'Estramadure espagnole.

Je fus reçue à merveille par lui. J'allai descendre au palais de Charles-Quint situé sur la place, en face de Saint-Paul, jadis le séjour inquisitorial Le palais est beau et le général Kellermann l'avait fort bien fait arranger. Il n'avait pas conservé toute sa magnificence du séjour de l'empereur, mais, tel qu'il était, il était encore fort beau, surtout pour celle qui, comme moi, venait d'habiter une prison comme Burgos. Aussi, bien que je fusse fort souffrante, je jouis pleinement de me retrouver, pour la première fois depuis mon départ de Paris, dans un lieu qui me rendait mes habitudes familières.

Ce fut à Valladolid que pour la première fois j'eus

le spectacle vraiment curieux de ce que pouvait produire la vanité blessée et, plus que tout, la volonté de garder et d'exercer une autorité que l'empereur déléguait à ses généraux et qu'ils ne voulaient tenir que de lui.

Junot avait reçu de Paris une lettre du prince de Neufchâtel, dans laquelle il lui disait que l'empereur, ayant donné l'ordre au général Suchet de pousser vigoureusement les sièges de toutes les villes de la Catalogne et de l'Aragon, Sa Majesté désirait également que les villes de l'ouest qui résistaient encore tombassent en même temps, qu'en conséquence, Junot devait prendre Astorga le plus tôt possible.

En recevant cette lettre Junot fut joyeux et les ordres furent donnés au colonel Valazé[1] et au général Boyer, chef d'état-major, pour que tout fût prêt et le plus promptement possible. Il allait partir pour Astorga, lorsqu'il reçut des ordres de Madrid qui lui disaient d'aller à Salamanque remplacer le maréchal Ney, qui à son tour allait je ne sais où. En lisant cet ordre je vis Junot plus en colère que je ne l'ai vu, je crois, pendant les quatorze années de notre union. Il se levait, s'asseyait, froissait le papier dans ses mains, le jetait à terre, accompagnant le tout de paroles très énergiques. En le voyant dans cet état, je fus à lui et, lui prenant les mains :

— Pourquoi cette agitation? lui dis-je, comment peux-tu être ému un moment par ces ordres qui semblent contradictoires et qui, au fait, ne le sont pas? Car tu ne peux les suivre tous deux. Écris au maré-

[1] Il n'était encore que chef de bataillon du génie. C'est lui qui est aujourd'hui le général Valazé.

chal Ney, tu verras ce qu'il te répondra. Sa conduite doit marcher avec la tienne et la tienne avec la sienne.

Junot me baisa les mains plus de dix fois et s'en fut écrire à Ney. Comme Valladolid est près de Salamanque, il eut la réponse en deux jours. Elle était fort *tranchée* dans sa couleur et n'avait pas la moindre nuance de cette docilité dans la vie militaire qu'il est si urgent de mettre en pratique.

Ney disait à Junot qu'il avait des ordres du major général de *l'armée française*, du prince de Neufchâtel, que les ordres ne lui disaient certes pas de se replier sur Valladolid, qu'il voyait que lui aussi était dans le bon principe d'aller selon les ordres de Berthier et que lui et l'empereur étaient *leurs seuls chefs*.

En conséquence de cette résolution *de son camarade*, Junot se résolut à aller faire le siège d'Astorga. Et voilà comment marchaient en Espagne les généraux que l'empereur mettait sous les ordres les uns des autres. On en verra bien d'autres lorsque Masséna y sera venu.

Junot quitta Valladolid le 14 avril pour se rendre à Astorga[1], où il arriva le 17. Comme il passait sur le pont de Léon, une balle vint tomber à quelques pas de son cheval, entre lui et son premier aide de camp. Le coup de fusil avait été tiré du haut de la colline, à droite du chemin. Deux officiers gravirent aussitôt jusqu'au sommet, mais une fois là, on ne vit personne. On fit faire des perquisitions, mais on ne

[1] Astorga (Asturica-Augusta) c'était une place très forte avant l'artillerie. Ce fut à Astorga que l'empereur s'arrêta de 1808 à 1809, lorsqu'il était à la poursuite de Moore.

put rien découvrir, Si le jour eût été avancé et que l'assassin vît plus clair, Junot était perdu, car il l'avait bien visé.

Junot arriva devant Astorga le 17 avril. Il établit son quartier général à *Castrillo*. Les ouvrages de tranchée continuèrent pendant deux jours, puis le 20, Junot fit commencer le feu à 5 heures du matin. Le soir, à 7 heures, la brèche était ouverte. Le lendemain 21, Junot commande l'assaut à 5 heures du soir. La brèche était emportée par le bataillon d'élite, aux ordres de M. de Lagrave, aide de camp du duc, brave et excellent homme, aussi bon, loyal, que vaillant et homme d'habileté dans sa profession. Junot l'aimait beaucoup, et je le conçois. C'est une bonne fortune pour un général en chef que d'avoir un officier comme M. de Lagrave dans son état-major.

Le 22 avril, à 4 heures du matin, la ville demanda à capituler et à une heure après midi, la garnison, forte de 3,508 hommes, défila devant le duc et fut dirigée sur la France. Voici la lettre que je reçus de Junot, après qu'il fut entré dans la ville :

« Astorga, le 23 avril 1810.

« Quoique je sois dans Astorga depuis vingt-quatre heures, ma chère Laure, je n'ai pas encore pu t'écrire, tant j'ai eu d'occupations. C'est une belle affaire que cette prise et je peux t'assurer que mes généraux et tous mes officiers n'ont eu peur que pour moi et qu'ils se sont brillamment conduits. Quant à moi, je compte sur ma fortune et j'ai réussi. Je t'envoie le rapport de Lagrave ; si tu peux le lire, il te paraîtra intéressant. Plus de 3,500 hommes ont défilé devant

moi, bien habillés et bien armés, presque propres. Ce sont les plus beaux soldats espagnols que j'aie vus. J'ai perdu 160 hommes et 400 blessés. Lagrave s'est couvert de gloire. Je resterai deux ou trois jours à Astorga, pour donner tous les ordres nécessaires pour les cantonnements de l'armée, ensuite je retournerai à Valladolid.

« Astorga est aussi tranquille que Valladolid pour le moins, à bien peu de chose près, mes soldats n'ayant pas pris une piastre. Les habitants sont tout étonnés de cette discipline, et les soldats aussi. Mais j'y tiens la main.

« Valazé a reçu deux balles à la tête. Mais il se porte bien et j'espère qu'elles lui vaudront une épaulette de plus. Il sort déjà.

« On m'avait arrangé près de la batterie de brèche des créneaux en sacs à terre, pour voir la brèche. Je regardais avec ma lunette, lorsqu'une balle est venue dans le même créneau et m'a effleuré l'œil. Deux lignes plus à gauche et j'étais tué ou borgne. Mais je n'ai rien, ce qui est bien différent, etc., etc.

« Le duc d'Abrantès. »

Pour en finir avec Astorga, je dirai que le jour où la première colonne des prisonniers arriva à Valladolid, M. Magnien m'engagea à monter en calèche et à les voir défiler. Il faisait beau, et le commencement de notre promenade fut assez bien, mais la fin devint un peu lugubre. J'entendais depuis quelques moments des coups de fusils à peu de distance et que les collines assez rapprochées de la route en cet endroit me renvoyaient distinctement.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je à M. Magnien.

Il n'en savait rien et s'adressa à un chef de bataillon, qui commandait le convoi des prisonniers.

— Oh ! ce n'est rien, répondit-il négligemment, il y a quelques-uns de ces coquins-là qui font semblant d'avoir mal au pied et qui prétendent ne plus pouvoir marcher. J'ai donné ordre qu'on mît tout en règle. Parbleu oui, mal au pied ! Si on les écoutait, tous seraient boiteux et ils reprendraient leurs bonnes jambes pour rejoindre don Julian, quand nous aurions passé le détour de la route !

Je crus avoir d'abord mal compris ; mais le chef de bataillon me dit très clairement *qu'on fusillait* ceux qui *ne pouvaient pas marcher*, afin qu'ils ne rejoignissent pas les guérillas.

Dans ce même moment, je tournais l'angle de la route et je vis tomber deux hommes. Le coup me frappa pour ainsi dire au cœur. Je pâlis et me sentis presque mourir.

— Retournons, retournons, dis-je à Magnien ; mon Dieu, quelle horreur !

— Et croyez-vous donc, madame, dit alors le chef de bataillon, que nos prisonniers soient mieux traités à bord des pontons de Cadix ! mon frère y est mort, lui, le malheureux !

Et dans sa voix, dans son regard lancé avec haine sur les captifs qui passaient devant nous, il y avait anathème de mort !

— Oh ! dis-je alors en levant les mains au ciel, tous malheureux, nous le sommes tous également.

Ce qui arriva à Junot le jour de son départ de Valladolid, me rappelle une aventure semblable qui arriva à Lisbonne. Les aides de camp du duc avaient plusieurs fois repoussé un homme qui voulait s'introduire

auprès de lui, sous des prétextes tout à fait frivoles et qui devaient mettre en méfiance de lui, dans un pays et dans un moment où tous les poignards se dressaient contre un cœur français. Enfin, un soir, cet homme fut arrêté par M. Hersant, chef de bataillon et aide de camp de Junot, au moment où il cherchait à s'introduire furtivement dans les appartements intérieurs. Il fut fouillé et l'on trouva sur lui un poignard et un couteau. Il ne nia même pas son intention, croyant que la présence des Anglais pouvait le sauver. Mais — il faut leur rendre la justice qui leur est due — ils ne cherchèrent même pas à intervenir dans cette affaire, si ce n'est pour presser la punition du coupable.

— Eh bien! dit Junot, c'est donc à moi de le juger. Va-t'en, dit-il à l'assassin, éloigne-toi et que ton sang ne retombe pas sur moi. Qu'on lui donne vingt piastres, ajouta-t-il, et tu pourras dire à tes compatriotes que j'en promets CENT à celui qui te remplacera.

— Mais c'était encourager le crime, m'écriai-je lorsque l'on me raconta cette histoire à La Rochelle

Junot sourit.

— Tu vois bien qu'ils ne sont pas revenus. Jamais je ne leur ai fait de mal aux Portugais, et ils étaient déjà bien assez ingrats comme cela sans y ajouter l'horreur du nom de meurtrier. Il ne faut jamais se défier de son innocence.

Il avait raison.

CHAPITRE II

Evasion miraculeuse de six cents Français prisonniers. — Conduite admirable de M. *le chevalier de Faurax*. — Ils échappent aux tortures des pontons espagnols. — Réunion à la France de la Hollande et de l'Italie. — Nous sommes le premier peuple de l'univers. — Bernadotte, roi de Suède. — Prise d'Astorga par Junot. — Fêtes à Paris. — Chagrins qu'éprouve Marie-Louise de quitter Vienne. — Berthier la trouve en larmes. — Elle regrette ses parents, ses dessins, ses tapis, ses oiseaux et son chien. — Résolution subite de Berthier. — Arrivée de Marie-Louise. — Rencontre à Compiègne. — Saint-Cloud. — Enthousiasme du peuple aux Tuileries. — Journées de délices. — Le cabinet. — Les tapis, les dessins, les oiseaux et le chien sont ici. — Es-tu contente, Louise ? — C'est Berthier qui en a le mérite. — Embrasse-la, mon vieil ami. — Et voilà cet homme qu'on a abandonné ! — Fêtes à Valladolid. — La marquise d'Arabecca. — Elle aime à rire, elle aime à boire. — Elle me prête son piano. — Je trouve des cigaritas sur les cordes de basse. — Elle aime à rire, elle aime à boire.

Il arriva vers cette époque un événement vraiment admirable et dont notre nation doit être fière à jamais. Six cents prisonniers français attachés, pour ainsi dire, sur un ponton dans la baie de Cadix, formèrent le projet de se sauver et le mirent à exécution. Il s'agissait cependant de traverser deux escadres ennemies et surveillantes ; il fallait le faire sur une mauvaise carcasse de navire sans agrès, sans voiles, sans aucun moyen de la gouverner. Et cela, il le fal-

lait tenter sans connaissance de la mer et sans aucun secours. Ces six cents Français étaient presque tous des officiers. Ils firent usage de leurs connaissances en mathématiques, prirent le vent et arrêtèrent enfin le moment de leur délivrance, du moins celui où ils la tenteraient. Mais ils ne pouvaient rien espérer, si leurs compatriotes, campés sur la terre ferme, de l'autre côté des *puntalès*, n'étaient pas prévenus de leur tentative. L'un des prisonniers, dont le nom mérite d'être à jamais consacré, M. le *chevalier de Faurax*, se jeta à la mer et traversa à la nage une distance de plus de quinze cents toises pour aller prévenir le maréchal Victor, dont le corps d'armée pouvait leur prêter secours. Le courageux jeune homme eût le bonheur de résister non seulement à la fatigue de cette course aventureuse où chaque vague offrait un double péril, mais il échappa à la surveillance des deux flottes, au feu de plusieurs chaloupes canonnières, qui l'eussent foudroyé s'il eût été aperçu, et à l'ouragan. Ce n'était rien pour ses camarades d'infortune. Cependant, il fallait doubler leur courage en leur apprenant que des dispositions de secours étaient faites en leur faveur par le maréchal Victor. Il n'hésite pas un instant quand il voit qu'un seul signal peut tout perdre, il se rejette à la mer, traverse avec le même bonheur l'espace qu'il vient de parcourir et retourne à ses malheureux compagnons pour les amener sur une terre libre ou pour partager de nouveau leur terrible sort.

Ils furent tous sauvés! Ah! que cela fait du bien au cœur de penser que de si nobles victimes ont échappé à *ces tortures de la vie de pontons!* C'était une éducation de barbarie que les Anglais donnaient

aux Espagnols, car jamais cette nation, passionnée il est vrai, mais grande et généreuse, n'aurait employé ainsi la pointe du poignard pour tourmenter ses ennemis. Elle eût ouvert leur poitrine de son tranchant, sans épuiser ainsi leur sang goutte à goutte. C'est l'idéal de la cruauté que le récit de ce que nos prisonniers ont souffert en Angleterre sur les pontons. C'est fabuleux dans l'horrible.

Du reste, à cette époque, les événements les plus extraordinaires passaient devant nous comme une fantasmagorie évoquée par un de ces enchanteurs dont les vieilles chroniques bercèrent notre enfance et qu'elles nous représentaient soulevant le monde d'un coup de leur baguette d'or et de fer. Ingénieuse allusion au bien et au mal. Dans les premières années du siècle, en vérité c'était à croire à un pareil prestige, quand on voyait les trônes s'écrouler, s'élever, d'immenses destinées apparaître tout à coup, puis s'obscurcir avec la même rapidité, et tout cela à la voix d'un seul homme !

Ce fut alors que, presque le même jour, moururent, l'un à Londres, l'autre à Paris, deux êtres qui, bien qu'ils fussent hors de la sphère de sa domination, n'en appartenaient pas moins au merveilleux qui entourait son nom. C'étaient le chevalier d'Éon et M. de Mongolfier. L'un, moitié femme, moitié homme, au sexe ambigu, demeuré comme un témoin frappant du scandale de la politique du cabinet de Versailles et de la France dégénérée sous Louis XV et son *ministre Pompadour*. La physionomie morale de la nation à cette époque s'était conservée dans cet être, quel qu'il fût, aventurier ou aventurière, pour nous faire rougir de ce que nous avions été naguère.

L'autre, au contraire, hardi novateur, semblait n'être né que pour le bien de la science. Se frayant des routes inconnues là où nul mortel n'avait encore été, il avait contraint les éléments à lui obéir et paraissait aussi, lui, réaliser la fable de cet enchanteur que je signalais plus haut. Puis c'étaient nos dernières colonies[1] perdues, et tout aussitôt, comme par une compensation subite, la Hollande réunie à la France. Et l'on entendait nommer à la fois le département du *Zuyderzée* et celui du *Tibre*. Nous perdions des îles lointaines, mais la France avait alors *trente-six mille lieues carrées*, cent trente départements et au delà de quarante-trois millions d'habitants! Ah! si alors Napoléon avait su conserver de telles conquêtes, s'il avait compris que, parvenu à ce point de sa miraculeuse carrière, l'affermissement de ce qu'il possédait était plus urgent que de nouveaux efforts pour agrandir cet immense empire, qui ne demandait plus que perfection et solidité, nous eussions été longtemps encore ce qu'il voulait faire de nous, le premier peuple de l'univers!

Je reçus alors de Paris une lettre qui d'abord me parut bien extraordinaire. Puis, en y réfléchissant, en me rappelant tout ce qui m'avait été dit mille fois de Bernadotte, je ne fus plus étonnée. Il était question de son adoption par le roi de Suède, Charles XIII. Mais je parlerai plus tard de ce fait avec quelques détails, maintenant il faut marcher avec les événements d'Espagne.

[1] Bourbon et l'Ile-de-France prises l'une en juillet et l'autre en octobre 1810. La réunion de la Hollande et du Brabant est du même temps.

Junot prit Astorga, ainsi qu'on l'a vu plus haut, puis il revint à Valladolid. Les nouvelles devenaient inquiétantes du côté de l'Ouest. Le général Kellermann avait défait l'armée du duc del Parque, mais cette armée était presque plus dangereuse étant disséminée que ralliée sous un chef *faisant la guerre.* On n'osait pas sortir de la ville. Je me rappelle qu'un jour, me promenant au bord de la rivière, presque dans Campo-Grande[1], dans un jardin attenant aux portes de la ville, qui appartenait autrefois au collège des Irlandais et que j'aimais fort, parce qu'il y avait de l'ombrage et de l'eau, je faillis être prise par des guérillas qui s'approchaient de la ville habillés en paysans. Rien ne les trahissait. Le maréchal Ney était toujours à Salamanque et le général Reynier du côté du Tage. On ne savait pas encore qui prendrait le commandement de l'armée de Portugal, et pourtant cette armée devait bientôt marcher. Tandis que nous attendions, les fêtes du mariage avaient lieu à Paris et les relations que je recevais étaient de vrais contes de fées. Et pourtant c'était réel. Je n'étais pas alors à Paris. Je ne me mêlerai donc pas de parler avec détail de ce que je n'ai pas vu. Je vais seulement rapporter, à propos du mariage, une anecdote qui lui est relative.

On sait que le prince de Neufchâtel fut chercher l'impératrice à Vienne pour la conduire à Paris. Lorsqu'elle eut été épousée par son oncle le prince Charles et que toutes les cérémonies d'étiquette furent achevées, ce qui, à Vienne, comme on le sait, n'est pas sitôt terminé, il fallut songer au départ. Les prépa-

[1] Grand espace entouré d'arbres, qui sert de promenade à Valladolid. Il y a treize couvents bâtis autour de Campo-Grande.

ratifs se firent et, tandis qu'ils avaient lieu, la jeune Marie-Louise, dont on ne pouvait blâmer les regrets, pleurait chaque jour à la seule pensée de quitter sa famille. On sait qu'en Autriche les liens de parenté ont quelque chose de sacré qui nous semble peu bienséant à nous autres gens de France. Mais il est de fait que, même sous Marie-Thérèse et sous la sèche et astucieuse politique du vieux Kaunitz, ces liens de famille étaient chers et respectés. Marie-Louise, élevée dans ces principes, pleurait non seulement à la pensée de quitter ses sœurs et son père, et peut-être même sa belle-mère, mais aussi à celle de venir auprès d'un homme qui devait être pour elle un objet presque de terreur. Aussi n'est-ce pas de cela que je puis la blâmer, et si jamais elle n'avait été coupable que de ces larmes-là, j'en verserais aujourd'hui sur elle. Mais elle les a remplacées depuis par de doux regards, des paroles d'amour, des sourires de tendresse... Voilà ce que je ne lui pardonnerai jamais, d'avoir non seulement oublié, mais dénié. Voilà ce que mon âme recueillera éternellement comme une marque de perfidie envers celui qui l'aima avec amour ! Mais laissons ces idées, elles brûlent le cœur.

Le jour du départ arriva enfin. L'impératrice prit congé de son père, de sa belle-mère, de ses sœurs et de ses frères, puis elle se rendit dans son appartement pour y attendre Berthier, qui, selon l'étiquette, devait aller l'y prendre pour la mettre en voiture. Lorsqu'il entra dans le cabinet où elle s'était retirée, il la trouva tout en larmes et, la voix brisée par les sanglots, elle lui dit qu'elle était bien fâchée de lui paraître aussi faible.

— Mais jugez si je suis excusable, lui dit-elle,

voyez, je suis ici entourée de mille choses qui me sont précieuses. Ces dessins sont de mes sœurs, cette tapisserie a été faite par ma mère, c'est mon oncle Charles qui a fait ces tableaux.

Et, continuant l'inventaire de son cabinet, il n'était pas jusqu'au tapis de pied qui ne lui vînt d'une main chérie. Et puis, les oiseaux qui étaient dans une volière, une perruche. Mais la pièce la plus importante et la plus regrettée faisait à son tour autant de bruit dans ses plaintes, et *cette pièce* c'était un chien.

On n'avait pas laissé ignorer à la cour de Vienne combien ces malheureux chiens de Joséphine, à commencer par *Fortune*, qui eut l'honneur de faire une partie des campagnes d'Italie et qui eut les reins cassés par un gros chien mal élevé, avaient été déplaisants à l'empereur. Aussi, en père prudent, François II eut-il soin que sa fille laissât son chien à Vienne et n'emportât aucune de ses bêtes avec elle. Mais la séparation n'en était pas moins cruelle, et la jeune impératrice et son chien faisaient un duo de regrets.

Il y avait toutefois dans ces mêmes regrets une preuve de bonté de cœur qui fut comprise par Berthier, qui lui-même avait de la bonté. En voyant tout ce deuil, là où il aurait voulu ne voir que joie et transport, il lui vint une idée qu'il accueillit aussitôt.

— Je venais au contraire prévenir Votre Majesté, dit-il à Marie-Louise, qu'elle ne partira que dans deux heures. Je lui demande la permission de la quitter jusqu'au moment du départ.

Et, s'éloignant aussitôt, il fut rejoindre l'empereur, à qui il confia son plan. François II est le meilleur des hommes et des pères, il comprit à merveille ce qu'on lui demandait. Berthier donna ses ordres et, au

bout de deux heures, ainsi qu'il l'avait dit, tout fut prêt. Il fut prendre l'impératrice. On partit... Elle arriva en France... Là elle vit des fêtes, des merveilles, et elle oublia un peu le chien et la perruche. Puis on arriva à Compiègne. Vous savez comment la voiture s'arrêta, comment un homme y monta sans rien dire et prit place à côté de celle qui n'était encore que sa fiancée, et à laquelle il avait déjà voué une fidélité qui ne fut *jamais violée par lui* jusqu'au moment de sa mort, de cette mort devenue un bienfait pour lui et que des années d'agonie lui faisaient appeler à grands cris. Puis vinrent les jours de miel pour la jeune épouse. Tout le bonheur qui l'entourait était si radieux que ses paupières s'abaissèrent à son éclat! On vint à Saint-Cloud, puis à Paris... C'est là qu'un des derniers sourires de la fortune tomba sur la tête, entourée d'une auréole de bonheur, de son favori, lorsque, prenant par la main cette jeune femme qu'il croyait un gage de paix et d'éternelle alliance, il la présenta au peuple rassemblé en foule au-dessous du balcon impérial des Tuileries! Comme dans cette journée de délices les cris de : *Vive l'empereur!* ébranlaient les fondements mêmes du vieux Louvre!

— *Vive l'empereur ! vive l'impératrice !* criaient cent mille voix.

Et lui, tout tremblant de bonheur, ivre d'une joie jusqu'alors inconnue, qui venait inonder son cœur, il pressait entre les siennes une toute petite main, qui alors savait bien lui répondre et lui répondre avec amour.

Quand ils se retirèrent du balcon, il lui dit :

— Viens, Louise, il faut que je te paie du bonheur que tu viens de me donner.

Et l'entraînant rapidement dans un de ces corridors sombres qui, même en plein jour, ne sont éclairés que par une lampe, il la faisait marcher à grands pas.

— Où donc allons-nous? disait l'impératrice.

— Viens toujours, que crains-tu avec moi? as-tu peur?

Et il rapprochait de lui la jeune femme en la serrant contre son cœur, qui battait avec une émotion délicieuse. Tout à coup il s'arrêta devant une porte fermée. Un bruit se fit entendre. C'était un chien qui avait entendu, ou plutôt qui avait *senti* ceux qui s'approchaient. Il grattait de l'autre côté de la porte. L'empereur l'ouvrit et poussa doucement l'impératrice dans une pièce très éclairée, où l'éclat du jour l'empêcha d'abord de distinguer ce qu'elle voyait. Puis les objets devinrent plus distincts, il se détachèrent en lames de feu pour la frapper au cœur. Elle se pencha sur la poitrine de Napoléon et fondit en larmes.

Savez-vous ce qui causait cette émotion? C'est que Marie-Louise, impératrice du premier des empires, retrouvait au milieu des pompes triomphales, des gloires partagées d'un époux le plus grand homme de l'univers, Marie-Louise retrouvait, par lui, de ces joies de l'enfance, de ces délices de famille, de ces souvenirs qui lui garantissaient que celui auquel son père avait fié son bonheur lui en rendrait fidèle et bon compte. *Elle sentait* encore à cette époque et elle le montra dans la vive émotion qu'elle manifesta. L'empereur la serrait contre sa poitrine et baisait doucement ses joues si fraîches toutes baignées de larmes C'était bien du bonheur qu'ils avaient alors tous deux Dans ce moment d'extase l'annonce d'une victoire eû peut-être trouvé Napoléon sourd à sa voix. Cependan

l'impératrice parcourait avec ravissement le cabinet meublé avec ses fauteuils, son tapis, les dessins de ses sœurs, ses volières et jusqu'à son chien ! La pauvre petite bête semblait craindre d'approcher.

— Es-tu contente, Louise ? lui demanda l'empereur.

Pour réponse, elle se jeta de nouveau dans ses bras. Ils étaient alors près de la fenêtre et, quoiqu'elle fût fermée, on vit ce mouvement du dehors et des acclamations à faire trembler les murs furent poussées jusqu'au ciel par le peuple. Marie-Louise se retira, en rougissant, dans le fond du cabinet. Napoléon se mit à rire et fut l'embrasser dans le coin où elle s'était réfugiée. Dans ce moment un léger bruit se fit entendre à la porte entr'ouverte et la tête de Berthier se laissa voir. L'empereur lui prit la main et le fit entrer.

— Tiens, Louise, dit-il à l'impératrice, j'ai eu la récompense et il en a le mérite. C'est lui qui eut l'idée, en voyant tes larmes, de transporter ici ce qui pouvait adoucir tes regrets, du reste si justes. Allons, embrasse-le aussi lui, pour qu'il soit récompensé.

Berthier avait les larmes aux yeux. Il prit la main de Marie-Louise, mais l'empereur la poussa doucement vers lui :

— Non, non pas ainsi ! Embrasse-la, mon vieil ami.

Et voilà cet homme que l'un a abandonné et que l'autre a oublié, à peine était-il dans la nef de l'exil !

Nous eûmes aussi des fêtes à Valladolid. Le général Kellermann me donna un charmant bal, très bien ordonné et qui eût été parfaitement bien, même à Paris. Je dansai, mais peu, parce que ma grossesse commençait à être avancée et que je ne conçois pas qu'une

mère puisse faire courir un danger même incertain à l'enfant qu'elle peut mettre au jour. Aussi je ne valsai pas et je me contentai de danser quelques contre-danses. Il en fut de même chez moi, où je donnai une belle fête aux femmes de Valladolid, parmi lesquelles il y en avait alors de fort jolies.

Je me rappelle entre autres la jeune comtesse de Valloria, nièce du *duc del Parque*. Elle avait surtout une beauté rare en Espagne. C'était une fraîcheur merveilleuse, c'était un bouquet de roses blanches et roses. Mais le défaut ordinaire à ce genre de beauté se faisait déjà sentir, quoiqu'elle eût à peine quatorze ans. Elle était énormément grasse pour son âge.

Une autre femme assez jolie, et surtout élégante à la manière des élégantes de province en Espagne, c'était l'intendante de la ville, *la marquise d'Arabacca*. Elle était jeune et très gaie. Souvent, en entendant parler d'elle aux officiers de l'état-major du duc, je leur demandais quelques renseignements sur elle et l'un d'eux me répondit un jour par cette ancienne chanson :

Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous.

Ayant appris qu'elle avait un fort bon piano dont elle ne faisait rien, je lui écrivis pour la prier de me le prêter. Elle me répondit aussitôt un petit billet, très bien tourné en espagnol. Quand je dis un petit billet, c'était une lettre de trois lignes, mais écrite sur du papier à lettre presque grand comme du papier à ministre. C'est la coutume dans le midi de l'Europe. En Italie, c'est la même chose, les femmes ne savent

pas ce que c'est qu'un billet du matin. La marquise d'Arabacca m'envoyait en même temps l'objet de ma demande. Je l'essayai sur-le-champ et je le trouvai très bon. Seulement il avait à la basse un son que je ne pouvais comprendre. Je l'ouvris et je trouvai sur les cordes le plus joli petit paquet de cigaritas (paquillas) qu'il soit possible de voir. Cela m'expliqua le parfum très *méphitique* pour moi dont était imprégné le billet de la marquise... mais aussi :

Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous !

CHAPITRE III

Nomination du prince d'Essling. — Mécontentement de Junot et de Ney. — Arrivée du prince à Valladolid. — Réception. — Le jeune officier de dragons. — La croix de la Légion d'honneur sur un cœur de femme. — Le palais de Charles-Quint. — Le général Fririon. — Le général Eblé. — Scandale de Masséna. — *Diviser pour régner.* — L'ancien serviteur. — Le maréchal Ney. — Sa colère. — Il a raison. — Le sabre du vieux soldat de Gênes. — *Mes béguins.* — Portrait de Masséna. — *Fra Diavolo.* — Siège de Gaëte. — M. d'Almeida. — Son histoire. — Celle de Fra Diavolo. — Attaque d'Itri. — Le portrait en bracelet de la reine de Naples donné à Fra Diavolo. — M. de Haupt. — Il est fusillé. — L'Ordre du Christ. — Les douze Corses. — Le sergent. — Fra Diavolo et sir *Hudson Lowe.* — Capri. — Mort de Fra Diavolo. — Il est pendu.

Un jour je vis Junot préoccupé après avoir reçu l'estafette de Paris. Comme je savais qu'il se tourmentait aisément de tout ce qui lui venait des Tuileries, je lui demandai ce qu'il avait...

— Nous avons un général en chef de l'armée de Portugal, me dit-il avec un sourire contraint. L'empereur ne croit pas que le maréchal Ney ou moi nous soyons capables de conduire nos troupes. Nous sommes en tutelle.

Je craignis un moment que ce fût ou Bessières ou Davout. Je dis que je le craignis, parce que, connaissant leur humeur peu traitable réciproquement, je

prévoyais de grandes difficultés si la chose allait ainsi. Je le lui dis.

— Non, me répondit-il, je ne puis même me plaindre du choix qui a été fait. C'est Masséna. Il est notre ancien. Dieu veuille seulement que Ney s'en arrange aussi bien que moi !

Il parlait ainsi. Mais je lisais dans son âme et je voyais combien il souffrait, comme cela devait être, de se voir sous les ordres d'un autre dans un pays où il avait été aussi puissant qu'un roi. L'empereur devait lui épargner cette pénible sensation. Jamais Junot ne s'en est plaint à moi, mais je suis certaine que cette pensée lui fut longtemps amère...

Le soir il y avait du monde chez moi. On parla de cette arrivée du prince d'Essling. Le général Reynier était venu nous voir de son quartier général, le général Clausel, le général Sainte-Croix, le général Fouché, général de l'artillerie du 8e corps, le général Treilhard, commandant la cavalerie, le général Boyer, chef d'état-major du duc, des officiers généraux, des colonels se rendirent ce soir-là même chez moi et causèrent de cette arrivée du vieux vétéran de l'armée d'Italie. Enfin ils venaient peut-être un peu aussi en partie pour deviner ce qui se passait dans l'âme de Junot. Mais il fut bien plus qu'impénétrable, car il fut naturel et dit tout simplement ce qui était vrai, c'est qu'il respectait le choix de l'empereur. Le lendemain on reçut une lettre de Vittoria qui annonçait l'arrivée du prince d'Essling, pour la fin de la semaine. Aussitôt les ordres furent donnés pour que la moitié du palais que nous habitions fût préparée pour lui, car nous ignorions alors quelle étrange compagnie il traînait après lui et, le supposant seul, Junot et le comte

de Valmy pensaient que la moitié de ce vaste palais lui suffirait.

Le jour de son arrivée, il faisait un temps admirable. Junot monta à cheval non seulement avec son état-major, mais avec tous les généraux du 8e corps. Le général Kellermann fit également prévenir de se préparer à l'accompagner tout ce qui avait droit à être présenté au maréchal, et l'on partit en cortège. Il y avait au moins deux cents personnes.

A une lieue de la ville, on aperçut les équipages du maréchal. Il était en avant de toutes ses voitures, dans une petite calèche découverte, en raison de la beauté du temps, et il y était seul avec un très jeune officier de dragons qui, malgré sa grande jeunesse, avait cependant la croix de la Légion d'honneur. Comme on ne la donnait pas alors comme on l'a prodiguée depuis, tant à l'époque de la Restauration, où elle était donnée à des hommes qui l'obtenaient seulement parce qu'ils n'étaient pas lâches, que depuis trois ans, parce qu'on n'est quelquefois rien du tout, l'étoile même d'argent frappait alors les yeux Le compagnon du maréchal n'était pas, au reste, disposé à braver l'attention du public et, lorsque le maréchal et lui aperçurent de loin la troupe brillante qui s'approchait, ils voulurent abaisser la capote de la calèche. Mais il n'était plus temps, les trois généraux en chef mirent leurs chevaux au galop et joignirent le prince avant qu'il pût prendre un parti.

La réception qu'on lui fit fut amicale et cordiale. Junot avait trop de loyauté pour ne pas abandonner toute prétention, malgré ses sentiments. Ney avait quelquefois de bons mouvements et Reynier était trop prudent pour témoigner la moindre émotion pénible.

Cependant Masséna paraissait mal à l'aise. Il jetait souvent sur son jeune compagnon de voyage des regards de détresse qui amusaient fort les uns, et n'étaient pas du tout compris par les autres. Quant à celui-ci, il paraît qu'il savait qu'il devait baisser les yeux et regarder la pointe de ses bottes. Aussi, était-ce son rôle. Masséna n'osait pas quitter sa calèche, parce qu'il aurait fallu que le jeune officier la quittât aussi. Enfin c'était un vrai supplice pour lui. Aussi était-il temps qu'ils arrivassent à Valladolid.

— Monsieur le maréchal, lui dit Junot, ma femme sera charmée de vous faire les honneurs du palais de Charles-Quint. Nous espérons que vous y serez bien.

— Comment! s'écria Masséna dans une détresse évidente, M^me^ Junot est à Valladolid?

— Sans doute, dit Junot, fort étonné lui-même *de l'étonnement* du maréchal.

— Mais alors, dit Masséna, après avoir réfléchi un instant, il m'est *impossible* d'aller demeurer dans le palais. Cela ne se peut pas.

— Si vous craignez de ne pas avoir assez de place, dit Junot d'un ton piqué, c'est à ma femme et à moi à vous céder le terrain. N'êtes-vous pas notre chef?

— Mon Dieu, ce n'est pas cela, s'écria Masséna, ce n'est pas cela! C'est que...

Il n'acheva pas. Mais Junot eut envie de rire, parce que dans le même moment on venait de lui dire que le compagnon de la calèche était une jeune et jolie femme et il comprenait toutes les agitations du pauvre vieillard amoureux, en voyant son trésor en butte à tous les regards et terriblement exposé à côté de toute cette troupe dorée et pimpante qui contrastait terriblement avec lui. Ce fut en luttant ainsi avec lui-

même que le vieux vétéran vint mettre pied à terre au bas du grand escalier. A peine fut-il libre qu'il pria Junot de le conduire à mon appartement. Il vint à moi avec cette franche manière qui le caractérisait, me prit les mains et se félicita de me rencontrer. Je crois qu'il était bien aise que Junot eût une gardienne de son cœur, car j'ai su depuis que lui, le général Clausel et le général Kellermann lui causaient des insomnies et des cauchemars. Quant à cette femme, elle se retira aussitôt dans son appartement et, pendant les trois semaines que le prince d'Essling passa à Valladolid, je ne l'aperçus qu'une seule fois. Elle avait ordre de lui-même de se cacher.

Le prince me présenta le général Eblé, le général Fririou et quelques-uns de ses aides de camp, parmi lesquels était son fils aîné [1]. Le général Eblé commandait toute l'artillerie de l'armée de Portugal, et le général Fririon était chef d'état-major général. Quels souvenirs aimables tous deux m'ont laissés!... Le général Eblé, que je connaissais depuis Paris et qui avait beaucoup d'amitié pour moi, ce que je lui rendais fort, me parut bien malheureux d'être venu en Espagne. C'était un homme d'un haut mérite sous le rapport de la science comme sous celui de la moralité. Et voilà encore un nom qui se trouve sur les tables de mort depuis vingt ans...

— Le maréchal est bien contrarié, me dit-il... Je ne sais même s'il se décidera à rester au palais...

[1] Ce fils aîné est mort dans un état singulier de marasme et de souffrances. J'aurai à en parler tout à l'heure. Masséna avait proposé un mariage entre lui et ma fille et ce mariage était arrêté.

— Mais aussi... lui répondis-je en riant.

Et je n'achevai pas ma phrase.

— Que voulez-vous ? Est-ce que nous n'avons pas usé de tout notre ascendant sur lui pour l'empêcher à son âge de donner un pareil scandale ! Rien n'a pu le retenir. Oh ! je vous dirai de singulières choses à cet égard !

Masséna est un des hommes les plus remarquables de notre révolution. Il n'était pas Français. Son caractère était naturellement acerbe, et ses manières peu façonnées pour le monde. Rapidement porté en un lieu où de l'intelligence pouvait obtenir justice, il devint fameux parmi les braves, et ce fut lui que Napoléon Bonaparte remplaça dans le commandement de l'armée d'Italie. C'était un homme assez mystérieux, intéressé par nature et âpre dans la conquête. L'empereur l'estimait à un très haut prix comme homme d'épée, mais il gémissait en même temps sur l'obligation où lui-même se trouvait d'être sévère envers lui. Il en avait donné un exemple dans la campagne de 1806, lorsque Masséna fut à Naples et chacun sait l'histoire des banquiers de Milan. Cette affaire, dans laquelle le général en chef fut impliqué, avait été provoquée par un homme que l'empereur avait alors retiré de l'armée et que Masséna reprit avec lui lors de la rentrée en Espagne. Cette démarche lui fit un bien grand tort. On présuma que c'était dans le même but, et lorsqu'on vit ce même homme *vouloir diviser pour régner*, le blâme devint universel. C'est à lui, à la mésintelligence qu'il a maintenue parmi les chefs de l'armée, qu'on peut attribuer le mauvais succès de la troisième guerre de Portugal.

Le maréchal Ney vint faire une visite à Masséna,

mais il y vint en grondant. Jamais il ne s'est vu d'homme plus en fureur d'être sous les ordres d'un autre. Et je pense bien que cette humeur violente a été pour beaucoup dans sa conduite ultérieure et j'en ai pu juger dans la conversation que j'eus avec lui lorsque je le vis à Salamanque à son retour en France. Masséna était blessé de la conduite de Ney. Mais, plus dissimulé que lui, il cachait sa rancune sous un air d'indifférence dédaigneuse dont au reste je ne fus jamais la dupe.

Un jour il était chez moi, le matin, à Valladolid et et il revenait d'un petit voyage à Salamanque où il avait été rendre au général Ney la visite qu'il en avait reçue. Junot avait été avec lui. Le matin même il avait reçu une lettre de l'empereur, toute entière de sa main. Cette lettre était une de ces flatteries irrésistibles que l'empereur savait si bien employer pour s'attacher ceux dont il avait besoin. Masséna, tout rusé qu'il était, ne fut pas à l'abri de la magie de ces paroles toutes de miel dont l'enchanteur avait seul la puissance.

— Et comment voulez-vous, disait Masséna, comment voulez-vous que je puisse faire de la bonne besogne, avec un homme comme ce Michel Ney ? Un homme qui a l'air de me prendre pour un radoteur, qui ne m'écoute pas quand je lui parle ! C'est que j'ai été au moment, vois-tu, Junot, de lui envoyer ma main au travers du visage, quitte à lui en demander pardon avec mon sabre. Celui du vieux soldat de Gênes a encore le fil[1]...

[1] On m'a raconté, mais je ne garantis pas le fait, que M. de Marbot, qui n'était pas alors aussi fier qu'aujourd'hui mais qui

Tout cela venait de plusieurs discussions qui s'étaient déjà élevées relativement au siège de Ciudad-Rodrigo, dont le maréchal Ney était chargé et qu'il voulait conduire à sa volonté. C'est ici que commencent les torts personnels de Ney et rien ne peut les excuser. S'il ne pouvait souffrir une autre domination que celle de l'empereur, il devait donner sa démission et ne pas mettre obstacle aux opérations de l'armée par sa mauvaise volonté. J'ai vu de près et de mes propres yeux toutes ces misérables querelles qui ont amené la ruine d'une des plus belles armées que l'empire ait opposées à l'ennemi.

Masséna avait assez de confiance en moi et me portait autant d'amitié, je crois, qu'il pouvait en avoir pour quelqu'un qui ne lui était bon à rien. Il venait souvent le matin causer dans ma chambre, tandis que je faisais mes béguins et mes brassières, mais *en cachette*. Et il nous faisait bien rire, Junot et moi, par cette crainte qu'avait un homme de son âge d'être grondé par une femme. J'avoue que ces conversations avaient un grand charme pour moi, en ce qu'elles me faisaient connaître un homme qui, je crois, l'est fort peu de tous ceux qui ont fait de lui des biographies. Je ne sais peut-être pas aussi bien qu'eux *le jour du mois où il est né*, mais je crois aussi pouvoir mieux que personne parler de son caractère.

Avec l'apparence de la simplicité, il avait beaucoup d'orgueil, et, dans le fait, il lui était permis. Mais il fallait deviner cet orgueil placé derrière un rempart

était aussi brave, avait proposé à son général (il était aide de camp de Masséna) de se battre avec lui et que l'autre avait accepté.

d'apparente bonhomie rustique, de mépris pour les grandeurs, tout en étant entouré de froideur pour la fortune, tout en la poursuivant. Et puis, avec un physique qui ne fut jamais agréable, ce goût effréné pour les femmes, passion qu'il porta dans sa vieillesse jusqu'à une sorte de folie, au point, comme on l'a vu, de se faire suivre à l'armée par une femme habillée en homme, et cela aux yeux d'une troupe de jeunes gens en tête desquels était son fils aîné.

Ce sujet était un de ceux que nous ne traitions jamais dans nos causeries intimes du matin lorsque le vainqueur de Gênes et de Rivoli me tenait un écheveau de fil pour que je le dévidasse. J'éloignais toujours un pareil texte, par la raison toute simple qu'alors comme aujourd'hui j'avais une antipathie méprisante pour les *vieilles amours*. C'est pour moi un son dissonnant, une couleur fausse, une odeur désagréable. Cela produit sur mes nerfs toutes les sensations que peuvent provoquer les désappointements que je viens de nommer. Un vieil amoureux, une vieille amoureuse, sont pour moi deux êtres qui émeuvent ma bile et pour lesquels je n'ai pas d'excuse. La folie est la seule admissible. Mais quand on est sain d'esprit il faut fuir même l'apparence du ridicule à cet égard.

C'était donc de ses campagnes d'Italie et de Suisse que je faisais causer le prince d'Essling, et sans aucune flatterie, alors, je pouvais lui dire combien sa conversation m'intéressait. Il me parlait surtout de *Fra Diavolo*, cet homme qui a tant fait pour les romanciers et pour les mélodramaturges. C'était bien remarquable, ces récits faits par le général en chef de l'armée qui conquit le royaume de Naples en faisant seulement promener son armée d'un bout à l'au-

tre des Calabres ; car, excepté le siège de Gaëte, que fit le général Gardanne, il n'y eut *d'affaire* que la capitulation de Capoue. Et, chose étrange, nous étions déjà maîtres de l'armée du roi de Naples, lorsqu'il était à peine à Palerme. C'était le prince de Philipstadt qui commandait dans Gaëte. La reddition de cette place eût coûté bien du temps sans un coup de canon des plus heureux qui fit en même temps brèche et mit le gouverneur hors de combat, dans le même moment que le général du génie qui dirigeait les travaux du siège fut blessé mortellement. Gaëte était une forteresse de premier ordre.

C'était un singulier homme que ce *Fra Diavolo*. Son véritable nom était *Michele Pezza*. Il avait déjà été fameux par ses massacres *à Itri*, lors de la campagne de Naples, commandée par Championnet. Dès cette époque il inquiétait les derrières de l'armée française, organisait des masses d'insurgés dans les deux Calabres, dirigeait une vaste conspiration contre les Français[1] et leur causait autant de mal qu'il

[1] M. d'Almeïda, alors major de la place de Naples, m'a raconté tous les détails de cette conspiration, qu'il fut, *lui*, spécialement chargé de découvrir. Une lettre interceptée annonçait la présence d'un nommé Frédéric M...en à Naples, et son accord intime avec l'Autriche. C'était le prince Esterhazy, je crois qui était ambassadeur de Vienne. Mais il avait suivi la cour à Palerme. C'était le comte de *** qui le remplaçait, mais seulement pour veiller à la légation, et il devait même partir pour la Sicile le jour ou le lendemain, car nous étions en guerre avec l'Autriche. Il ne répondit rien d'abord à M. d'Almeïda. Puis, après un moment de réflexion, il lui demanda de faire retirer ses grenadiers. Il y en avait dix dans le cabinet.

— Monsieur, lui dit-il, je ne puis vous donner aucun renseignement sur la personne dont vous me parlez. Mais je puis

pouvait leur en faire. Il était né à Itri (*terra* di Lavoro) et il gardait les chèvres dans sa jeunesse. Il entra en religion dans un couvent et, ce qui est bizarre, il prit alors le nom de *Fra Angelo*. Mais sa mauvaise conduite le fit chasser du couvent. Alors il se jeta

autre chose, c'est de vous offrir ces dix mille francs pour vous engager à dire que vous n'avez trouvé personne à l'ambassade. Cela sera d'autant plus facile que j'ai mon passeport pour Palerme et que je comptais m'embarquer ce soir. Je partirai trois heures plus tôt.

Et, tandis qu'il parlait, il avait ouvert un tiroir, y prenait la somme annoncée et la présentait à M. d'Almeïda, qui le regardait en souriant.

— N'est-ce point assez? Prononcez vous-même.

— Monsieur le comte, vous me donnez plus que jamais le désir de terminer ma mission, répondit M. d'Almeïda.

Et il marcha vers la porte.

— Arrêtez! s'écria M. le comte de ***, je double la somme!

M. d'Almeïda ouvrit la porte et fit rentrer les grenadiers dans le cabinet. Une voix secrète lui disait qu'il y allait du sort de l'armée française.

— J'ai fait mon devoir et vous faites le vôtre, dit le comte de ***. A présent je dois vous dire, monsieur, que l'individu que vous cherchez n'appartient pas à ma cour. Il est attaché à la Russie. On le trouvera à bord du bâtiment qui devait me transporter en Sicile. Ma cour ne doit pas avoir plus longtemps la responsabilité du sort de cet homme.

M. d'Almeïda se rendit à l'heure même à bord du bâtiment et prit M. Frédéric M...en comme un lièvre au gîte; il le conduisit au quartier général avec un portefeuille contenant une immense correspondance officielle du commandant de la flotte russe, aux cours de Vienne, Berlin et Londres, pour les tenir parfaitement au courant des événements de l'intérieur de l'Italie des succès de *Souvarow* et des tentatives mises en œuvre par les Napolitains eux-mêmes, à la tête desquels était *Fra Diavolo*.

— Toute cette correspondance, me dit d'Almeïda, fut envoyée en France à M. de Talleyrand, alors ministre des relations extérieures.

dans les montagnes et devint un déterminé scélérat. Il ne vécut que de rapines et chacune de ses journées fut marquée par un nouveau meurtre. Il se mit à la tête d'une compagnie de contrebandiers et répandit la désolation dans le pays. Le gouvernement du roi Ferdinand le condamna à être pendu et sa tête fut mise à prix.

Mais la reine Caroline, femme de Ferdinand, était une personne qui savait se servir de toutes les armes. On *amnistia Michele Pezza* et on lui donna le commandement de tous *les forçats libérés* pour attaquer les derrières de l'armée française, depuis *Fondi* jusqu'au *Garigliano*.

Tandis que les Français prenaient Gaëte et Capoue, *Fra Diavolo* s'établit à *Itri*, sa patrie, et y commit toutes les horreurs imaginables. Il égorgeait les isolés, les escortes peu nombreuses et, pour peu qu'un habitant fût riche et qu'on prononçât seulement son nom, il était égorgé et ses biens pillés. Bientôt *Itri* ne fut plus peuplé que des créatures de *Fra Diavolo;* et, lorsque des voyageurs, allant de Naples à Rome, et comptant que ce lieu d'étapes était un lieu de sûreté, s'arrêtaient pour y passer la nuit, ils s'y endormaient d'un éternel sommeil. Il y avait même, dans l'art qu'employait cet homme pour attirer ses victimes, une finesse et une recherche remarquables. L'entrée des villages voisins était gardée. Rien ne paraissait éveiller l'inquiétude et les malheureux s'avançaient avec sécurité dans un lieu où la mort les attendait.

Ils étaient attirés dans les maisons d'Itri et n'en sortaient plus.

Un officier d'état major de l'armée, M. Leone d'Al-

meïda [1], était parti de Rome pour se rendre à Gaëte. Il était dans sa voiture avec M. de *Haupt*, ancien officier, et deux employés de l'administration civile de l'armée. Un domestique était en avant conduisant les chevaux de main. Ils couchèrent à *Fondi*, où les voyageurs passèrent la nuit chez le syndic, qui probablement d'accord avec le chef des bandits, assura M. Leone que la route était parfaitement sûre, et le seul chemin direct pour gagner Gaëte.

Cependant, comme la route passait au travers des bois, M. Leone monta à cheval quelque temps avant d'arriver à Itri et se fit accompagner par un officier napolitain qui était également du petit convoi. Ils parcouraient la route au galop, ayant mis d'avance le sabre à la main — car dans ce malheureux pays un peu d'expérience apprenait à ne se fier à aucune sécurité, — lorsqu'ils furent assaillis tout à coup par une grêle de balles presque tirées à bout portant des buissons serrés qui bordent le chemin. M. Leone reconnut à l'instant une force majeure embusquée dans les ruines d'un petit retranchement, appelé le fort Saint-André, que les Français avaient négligé d'abattre en l'abandonnant; il jugea tout à la fois plus convenable et plus prudent de retourner à sa voiture, sans engager le combat dans le lieu où il était alors, et ils retournèrent à Fondi. Mais Fra Diavolo, qui avait vu

[1] Celui-là même qui a été major de la ville de Naples et dont j'ai parlé tout à l'heure. Il a été depuis employé sous l'empire et je l'ai retrouvé lieutenant du roi à Aigues-Mortes en Provence. Il est maintenant à Montpellier et doit aller de là à Florence sans crainte maintenant d'y trouver un bourreau comme Fra Diavolo, sur la *grande route au moins*... Les victimes seules sont demeurées.

à combien peu de monde il avait affaire, poursuivit le petit convoi. M. de Haupt, plus mal monté que les autres, fut malheureusement atteint par ces misérables, renversé de son cheval, terrassé et enfin fusillé. N'étant pas garrotté, il plaça, presque machinalement, au reste, ses deux mains sur son cœur. Il fut blessé, mais non pas mortellement. Il tomba. Les brigands s'élancèrent sur lui pour le dépouiller, et ce fut alors qu'ils s'aperçurent qu'il respirait encore.

— *A mort! à mort!* s'écria Fra Diavolo en tirant son poignard.

Et il allait le percer au cœur, lorsque, ouvrant avec violence sa veste et son habit, il aperçut la décoration de l'ordre du Christ sur sa poitrine! Au même instant, le poignard s'abaissa. Fra Diavolo regarda sa victime avec incertitude.

— Êtes-vous Français? demanda-t-il à M. de Haupt.

— Je suis Allemand, répondit le vieillard tout tremblant, quoique la griffe sanglante du tigre le pressât moins fortement.

A peine Fra Diavolo l'eût-il entendu qu'il l'enleva dans ses bras, le porta dans sa maison d'Itri, où il fut parfaitement soigné pendant plusieurs jours. Peu de temps après, M. Leone revint avec des forces suffisantes, attaqua Itri et délivra M. de Haupt.

C'était le général Olivier, ce bon et brave général Olivier que nous avons tous connu et que par conséquent nous avons tous aimé, qui, alors, commandait à Gaëte. Étant prévenu qu'une horde de bandits était à *Itri*, il envoya un régiment polonais pour soutenir le jeune officier d'état-major qui, voyant dans cette expédition un motif presque chevaleresque d'agir, expo-

sait sa vie avec un merveilleux courage. Il parvint à chasser Fra Diavolo d'Itri et à le pousser dans les bois. Mais Fra Diavolo était brave et tout aussi chevaleresque à sa manière, ou plutôt à la vraie façon du moyen âge. Il revint, rentra dans Itri, s'y laissa attaquer même avec du canon et fit un affreux carnage de tous ceux qu'il prenait. La petite chapelle placée près du pont fut le théâtre de bien des atrocités! On se battit dans Itri même. Les maisons furent crénelées. Fra Diavolo fit alors ce que plus tard on fit à Saragosse. L'idée était la même et cet homme à la tête d'une armée eut été un homme habile, tandis qu'il ne fut qu'un bourreau fanatique et cruel en dirigeant les paysans de son village. Enfin, une seconde fois ils furent repoussés dans les montagnes et la route fut encore libre, mais ce fut au général Olivier qu'on le dut. A peine le convoi et son escorte, qui s'était si vaillamment battue, étaient-ils hors du sentier qui conduit de la grande route de Naples à Molo-di-Gaëta, que deux mille insurgés se montrèrent de nouveau. Le général Olivier envoya contre eux deux escadrons et un bataillon de polonais, qui les dissipèrent et s'en furent eux-mêmes occuper *Itri*. Fra Diavolo ne résista plus alors. Il abandonna *Terra di Lavoro* et s'en fut infester les Calabres et les rendre de nouveau le théâtre de ses meurtres et de ses atrocités.

Pourra-t-on croire jamais dans la suite des âges qu'un homme comme Fra Diavolo ait été dans la haute faveur des souverains de la Sicile? La reine Caroline lui envoya un bracelet avec son portrait! L'Angleterre le nomma *major* dans les armées britanniques! Mais, comme on ne peut penser à tout, on oublia, en lui faisant don de tant de choses, de lui

donner la vie... Cette vie, souillée de tant de crimes, était celle d'un relaps, d'un contrebandier, d'un assassin! Et cette vie appartenait au bourreau, par un arrêt qui condamnait à mort le chef de contrebandiers Fra Diavolo et qui mettait sa tête à prix. Salicetti se rappela cet oubli, lorsque, en 1806, on arrêta Fra Diavolo.

— L'influence de cet homme, me disait Masséna, fut immense dans les deux occupations de Naples par les Français, parce que les habitants des montagnes où il faisait sa demeure habituelle, aussi cruels que lui, suivaient avec joie un chef qui ne les menait qu'au pillage et au meurtre. Une fois, cependant, il voulut se montrer plus noble dans ses volontés. Il fit un débarquement à Itri[1], par la faute, par exemple, du général Girardon, qui commandait à Capoue et qui, refusant de croire à tous les rapports qui lui avaient été faits par le commandant d'Itri, laissa la côte dégarnie de troupes. *Fra Diavolo* opéra son débarquement au milieu de la nuit, massacra sans pitié tout ce qui lui résista et fit le reste prisonnier. Une particularité assez remarquable de sa part fut ce qui arriva à deux femmes d'officiers supérieurs du 2e régiment suisse qui se trouvait à Itri. *Fra Diavolo* les em-

[1] Comme je suis un peu Corse, il est juste que je parle de mes compatriotes quand j'en ai à dire du bien. A ce combat d'Itri, il se trouvait douze Corses qui se défendirent dans la cour de la maison du commandant, mais en vrais *disperati*. Ils tirèrent, quoique blessés, tant qu'ils eurent des cartouches. Quand elles furent finies, ils tombèrent accablés par le nombre, parmi les ruines et les cadavres de leurs camarades et de tous ceux qu'ils avaient tués. Un seul sergent survécut à cette boucherie.

mena avec lui dans la montagne avec tous ses brigands; ensuite il les renvoya à Naples après avoir exigé d'elles un certificat qu'*elles avaient été respectées*. Mais ceci n'est pas le plus curieux, ce fut que les deux femmes se firent donner une copie de leur certificat contresigné par Fra Diavolo.

Lors de la seconde occupation de Naples par nos troupes, Fra Diavolo, chassé de la terre ferme, se réfugia à Capri ; ce fut alors que sir Hudson Lowe probablement eut la gloire de le commander avec ses hommes. Comme le nom de sir Hudson Lowe était trop obscur de toute façon pour m'occuper à l'époque où je faisais tant de questions à Masséna, je n'ai pu m'enquérir de ce fait par avance, mais je le crois positif.

On sait comment Fra Diavolo fut arrêté à Salerne par un garçon apothicaire. C'est une triste fin pour un homme comme lui. Toujours est-il qu'il fut conduit à Naples et que, sans assembler les juges, on prépara la potence, « car il n'y avait, pour le hisser au haut, disait Salicetti, qu'à revoir la condamnation du roi très juste et de la reine éminemment équitable, Caroline et Ferdinand ». Mais voici le plus curieux de toute l'histoire. Les Anglais, dont les vaisseaux croisaient incessamment devant la baie de Naples, envoyèrent un PARLEMENTAIRE pour réclamer le major britannique, *Michele Pezza*, prisonnier de guerre, menaçant, si on le leur refusait, d'user de représailles envers tous les prisonniers français et napolitains qu'ils feraient. Je ne sais comment allait la pendule de Salicetti, je crois qu'elle avançait un peu, je crois même qu'elle avançait beaucoup, car il répondit aux Anglais qu'il était *désespéré*, mais qu'il ne

connaissait aucun major au service de l'Angleterre qui eût été pris par les troupes de Sa Majesté le roi Joseph ; que, cependant, s'ils voulaient parler d'un bandit n'ayant aucune commission, aucun caractère, ni militaire, ni politique, qu'on appelait dans le pays *Fra Diavolo*, il avait été *pendu* la veille en vertu d'un ancien jugement rendu contre lui par les tribunaux du roi Ferdinand, lesquels l'avaient condamné comme meurtrier, relaps, incendiaire et contrebandier!

Et voilà l'histoire véritable de Fra Diavolo.

CHAPITRE IV

Le Colonel Valazé. — Ses voyages. — Le maréchal Ney. — Sa lettre à Masséna. — *Michel Ney rebelle.* — *Le petit homme.* — *La vieille moustache.* — *On ne peut rien faire de cet homme-là !* — Le général en peinture. — Le général M... — *Holopherne.* — Copie du roi de Naples. — Les plumes et les *shapskas.* — M. de Metternich. — Le général Sainte-Croix. — Son caractère. — M. de Marioles. — Mme de Sainte-Croix. — *La mère.* — La veille de la douleur. — Mort de M. de Marioles.

Le lieutenant-colonel Valazé était extrêmement aimé du duc d'Abrantès. Il lui portait cette amitié paternelle qu'il vouait à ceux qu'il aimait et lui accordait un patronage actif tel qu'il convient que même les meilleures renommées en aient. Junot présenta le jeune ingénieur à Masséna, en lui demandant pour lui un moyen sûr et glorieux d'avancement; c'était de lui faire faire le siège de Ciudad-Rodrigo. C'était une faveur à la manière de celles qu'on postulait à l'époque de notre gloire. Alors, c'était la mode d'agir ainsi. Le maréchal Ney n'avait avec lui qu'un officier qui pouvait être bon, mais Valazé était jeune et convenait sous tous les rapports demandés. Masséna répondit qu'il ne demandait pas mieux, et Valazé partit pour Salamanque après avoir reçu ses instructions du général en chef.

Deux jours après, Masséna était dans mon salon,

occupé à faire partie de je ne me rappelle plus quel jeu avec Junot, lorsque Valazé revint à Valladolid. Le maréchal Ney n'en voulait pas. Il n'avait rien à dire contre lui, mais il avait ses officiers :

— Et le prince d'Essling, tout prince qu'il est, n'est pas fait pour venir bouleverser mon état-major, disait-il.

Le lendemain matin, Masséna eut avec Junot une conversation dans laquelle Junot eut toutes les peines du monde à le calmer. Il voulait renvoyer le maréchal Ney en France.

— Vous verrez, vous verrez, s'écriait-il, que cet *orgueilleux-là* nous fera manquer toutes nos opérations par son entêtement et sa sotte vanité !...

Junot n'approuvait ni ne blâmait, quoique cependant il eût été blessé d'un propos du maréchal Ney, que quelqu'un eut l'imprudente sottise de lui répéter.

— Je n'ai pas besoin que le duc d'Abrantès vienne m'ennuyer de ses protégés. S'ils sont bons, qu'il les garde pour lui.

En me redisant ces paroles, Junot ne pouvait s'empêcher de lever les épaules.

Et Junot avait raison. Ces propos, ces démêlés pitoyables plaçaient le maréchal Ney dans un jour qui n'avait rien du héros, lui qui en était un, bien véritablement.

Valazé fut renvoyé une autre fois à Salamanque. Le pauvre jeune homme était comme un volant sur une raquette. En le voyant, le maréchal devint furieux. Il serait trop long de rapporter tout ce que lui fit dire la colère. Je vais seulement transcrire ici quelques paragraphes d'une lettre que le maréchal Ney écrivit à Masséna, et que je copiai aussitôt :

« Monsieur le Maréchal,

« Je suis duc et maréchal d'empire, comme vous ; quant à votre titre de prince d'Essling, il n'a d'importance qu'aux Tuileries. Vous me dites que vous êtes le général en chef de l'armée de Portugal. Je ne le sais que trop. Aussi, lorsque vous ordonnerez à Michel Ney de conduire ses troupes à l'ennemi, vous verrez comment il obéira. Mais lorsqu'il vous plaît de bouleverser l'état-major de l'armée, formé par le prince de Neufchâtel, vous comprenez que je n'écoute pas plus vos ordres que je ne crains vos menaces. Tenez, demandez au duc d'Abrantès ce que nous fîmes, lui et moi, lorsque, il y a quelques semaines, nous reçûmes, *de cet autre*, qui est major général et qui a fait de si belles choses là où nous allons, des ordres tout différents de ceux que nous avions reçus de Paris, et conséquemment de l'empereur. Savez-vous ce que nous fîmes? Nous obéîmes aux ordres de Paris, et nous fîmes bien, car on nous loua, et beaucoup[1]. Je reçus des lettres de Madrid où l'on m'appelait, je crois, rebelle[2]. Comme c'est à peu près comme si on m'appelait *poltron*, je n'y ai fait aucune attention et le général Junot aura sûrement fait de même. Adieu, monsieur le maréchal. Je vous estime et vous le savez. Vous m'estimez, et je le sais... Que diable! n'allons pas mettre la zizanie entre nous pour un caprice, car enfin comment voulez-vous savoir si votre

[1] De cela, je n'en sais rien par exemple.

[2] Cette phrase est bien extraordinaire lorsqu'on songe au genre de mort du malheureux maréchal.

petit homme lance une bombe mieux que ma vieille moustache, qui est, je vous l'assure, un solide garçon. On dit que le vôtre danse bien, tant mieux pour lui; mais ce n'est pas une raison pour qu'il fasse danser ces enragés d'Espagnols, et c'est ce qu'il nous faut.

« Recevez, monsieur le maréchal, etc.

« Maréchal Ney. »

Dire la colère de Masséna à la lecture de cette lettre, qu'il commença chez lui et vint finir chez moi, ne serait pas une chose possible.

— Vous voyez bien qu'il est impossible de rien faire de cet homme-là, disait Masséna en se promenant à grands pas et criant comme un sourd!

Je cherchais à le calmer, mais tout était inutile. Valazé, qui sentait sa dignité compromise à être ainsi repoussé, ne voulait plus de l'honneur de conduire le siège. Le prince se fâcha.

— Suis-je donc un général en chef *en peinture?* s'écria-t-il, lorsque Junot lui parla la première fois de tous ces ennuis. Je veux que ce jeune homme fasse le siège, et, de par le grand diable d'enfer, M. Ney ploiera le genou devant ma volonté, ou je ne m'appellerai plus Masséna.

Le fait est qu'il cria beaucoup, et qu'en définitive il fallut qu'*il allât lui-même* à Ciudad-Rodrigo, pour que Valazé pût y être. Tout cela était de bien triste augure pour la campagne qui allait s'ouvrir.

Nous partîmes pour Salamanque. Comme le chemin passe toujours au travers de grandes landes sablonneuses, la route ne me fatigua pas beaucoup;

cependant j'étais déjà pas mal avancée dans ma grossesse. J'étais grosse de quatre mois et demi...

Il y avait à l'armée de Portugal, ainsi que je l'ai déjà dit, un général divisionnaire pour l'artillerie (le général Eblé), un pour la cavalerie (le général M...) et un autre comme chef d'état-major général (le général Fririon). Le général M... était la parfaite caricature de Murat. Il se coiffait avec des shapskas chargés de plumes. Il portait une polonaise garnie de fourrures et ses bottines étaient fort souvent rouges. Mais il n'était pas beau garçon comme Murat, et la seule ressemblance qu'il y eût entre eux c'est qu'ils étaient grands et que tous deux aimaient les polonaises garnies de fourrures et prenaient un air théâtral. Le général M... n'était pas beau, il avait une chevelure comme Holopherne, auquel du reste il ressemblait assez. Il singeait le roi de Naples jusque dans sa manière de monter à cheval et de se battre. Quant à cela, ce n'est pas ce qu'il faisait de plus mal, et il était remarquablement brave. Mais pour le reste, il était du dernier ridicule en voulant faire le grand monsieur et ne l'étant que parce qu'il avait cinq pieds sept ou huit pouces.

Un jour, pendant la campagne de Wagram, il se trouvait commander dans un château où passa M. de Metternich, tandis que la gendarmerie française l'escortait à son retour dans sa patrie. Le général M... commandait non seulement en maitre dans ce château, mais il y joignait des façons de conquête d'autant plus pénibles, pour M. de Metternich, que le château où ils se trouvaient appartenait à M^me^ de Metternich. Après avoir exercé l'hospitalité à sa manière, le général dit *au ministre prisonnier :*

— Je vous demande pardon, monsieur le comte, si j'étais chez moi, *je vous recevrais mieux*[1].

Il était d'une très grande bravoure. Mais j'ai déjà dit qu'à cette époque-là on parlait de ceux qui n'étaient pas braves et jamais de ceux qui l'étaient; il fallait pour cela qu'ils fussent d'une vaillance hors de toute ligne.

La galerie de tableaux qu'on pourrait présenter des hommes qui composaient cette armée de Portugal, ainsi que celle qui est venue la secourir — le corps du comte d'Erlon — serait une chose bien remarquable si j'avais le temps de la faire. Je me bornerai aux plus marquants.

Dans le nombre, il faut parler du général Sainte-Croix. C'est un homme de la plus vaste capacité et d'une nature tellement supérieure dans tout ce qui fait l'homme habile, que l'empereur, après l'avoir disgracié pour un duel qu'il eut avec son colonel, l'avait placé dans une si haute estime dans son esprit, qu'il *l'accabla* sous le poids de ses faveurs pendant une seule campagne.

Le général Sainte-Croix était le second fils du marquis Descorches de Sainte-Croix, autrefois ambassadeur à Constantinople. Sa mère, l'une des personnes les plus remarquables de notre temps, était sœur de M. Talon, avocat général, et par conséquent tante de M^me^ du Cayla, dont le général Sainte-Croix était cousin germain.

Charles de Sainte-Croix était le favori de sa mère. Elle avait reconnu en lui l'homme supérieur et, en

[1] Le mot m'a été répété par deux officiers qui furent témoins du fait.

mère et en femme habile, elle dirigea ses études de manière à aider la nature et à produire un homme qui marqua parmi les hommes...

Le résultat passa ses espérances. A vingt ans Charles était déjà ce qu'un être ordinaire ne peut atteindre après toute une vie de travail.

Il devint aide de camp de Masséna. A voir sa construction délicate, son visage blanc, sa chevelure blonde, sa petite stature, des mains de femme, son sourire doux et fin, on ne pouvait d'abord présumer tout ce que cette frêle enveloppe renfermait de feu et de grandeur de pensée; mais aussitôt que la parole animait son regard, il flamboyait, et sa tête était alors à dix pieds du sol. Pauvre Charles! je l'aimais bien. Sa mère était mon amie, et ce titre est une gloire pour moi.

Charles de Sainte-Croix avança rapidement. Le général Masséna, dont il était aide de camp, le devina, comme l'empereur, comme sa mère, comme tous ceux qui avaient leur intérêt à le faire, soit pour eux, soit pour lui, et il était, quoique bien jeune encore, chef d'escadron dans un régiment dont je ne me rappelle plus le nom, mais dont M. *de Marioles*, cousin de l'impératrice Joséphine, était colonel. Il eut avec Charles des manières qui déplurent à celui-ci. Il y eut des explications. Elles ne firent qu'irriter les esprits. Enfin, Charles, se trouvant offensé, donna sa démission et appela M. de Marioles en duel.

Oh! que sa pauvre mère souffrit en apprenant que son Charles allait dans quelques heures offrir sa tête à la balle d'un ennemi! Elle ne le sut certes pas par lui, mais elle l'apprit. Elle l'apprit, parce qu'il faut toujours qu'un cœur de mère reçoive toutes les dou-

leurs, même de l'enfant qu'elle aime le plus justement.

Elle a souvent décrit toutes les angoisses qu'elle éprouva dans cette horrible nuit où elle entendit son fils marcher dans la chambre au-dessus d'elle, et marcher avec cette agitation inséparable des dernières dispositions que prend un homme qui va à la mort et qui dit le dernier adieu à tout ce qu'il aime. Elle avait évité de parler à Charles de son duel, elle le savait inévitable[1]. L'offense voulait du sang et un mot à cet égard eût attendri tous deux trop fortement. Mais quand elle fut seule, seule avec sa terreur de mère, qui lui montrait son enfant bien-aimé étendu mort devant elle, alors elle devenait frénétique de douleur.. Vers le matin, elle n'entendit plus rien dans la chambre au-dessus de la sienne. Elle jugea qu'il dormait. Elle monta doucement, ouvrit la porte et vit Charles devant son bureau, dormant la tête appuyée sur ses mains. Il avait écrit, puis s'était endormi. La mère désolée referma doucement la porte et redescendit chez elle. Là, les yeux fixés sur sa pendule, elle voyait en frémissant l'aiguille s'avancer vers l'heure fatale. Bientôt du mouvement eut lieu dans la maison. Un vieux valet de chambre monta chez Charles pour l'habiller. Cet homme l'avait élevé et voulait le suivre au bois de Vincennes, où il devait se battre. Lorsqu'il fut prêt, il descendit doucement l'escalier. Alors sa mère ne put vaincre l'émotion terrible qui vint l'envahir. Elle ouvrit la porte de son cabinet de toilette et se présenta tout à coup devant son fils en lui ouvrant ses bras, mais en si-

[1] M. de Sainte-Croix avait frappé M. de Marioles.

lence et sans prononcer une parole. Charles s'y précipita, étreignit fortement sa mère et partit comme l'éclair avec une force, me disait-il, « presque surnaturelle ».

Il était alors six heures du matin. *Ce ne fut qu'à midi* que Mme de Sainte-Croix apprit que M. de Mariolles avait été tué. Le cœur de la mère bondit de joie. Mais M. de Mariolles était cousin de l'impératrice! Charles fut non seulement longtemps malheureux des suites de cette affaire, mais il le fut injustement et, à l'époque de la campagne de Wagram, il ne comptait plus parmi les officiers en activité.

Ce fut alors que Masséna le retrouva.

— Je ne puis vivre ainsi, lui dit le brave jeune homme... Toutes les fois que j'entends crier un bulletin, mon cœur bat à rompre ma poitrine. Emmenez-moi comme volontaire, mais emmenez-moi.

Masséna l'emmena et le *Moniteur* de cette campagne raconta bientôt comment un jeune homme traversait chaque jour le Danube pour porter des nouvelles et rapporter des ordres. Enfin, tant de bravoure, d'audace et surtout de sang-froid frappèrent l'empereur. Il demanda le nom de ce jeune homme. Masséna nomma M. de Sainte-Croix. L'empereur fronça d'abord le sourcil. Mais ce n'était pas lui qui avait la faiblesse de laisser le talent mourir sous une prévention. Charles fut réintégré dans son grade. Il devint colonel dans la même année et, lorsque l'armée d'Allemagne, l'année suivante, envoya *un détachement* en Espagne, Charles se trouva être du nombre de ceux qui furent appelés. Junot, qui l'aimait comme un frère, le demanda pour commander une brigade de cavalerie de son corps d'armée, car

cet homme qui, l'année précédente, avait quitté Paris sous le poids d'un jugement, disgracié, sans grade pour ainsi dire, y rentrait au bout d'un an, *général de brigade*, *comte*, avec une dotation de trente mille francs de rentes et le grand-cordon de Bavière!

Il était un dimanche aux Tuileries. L'empereur passait devant lui. Il s'arrêta, lui sourit et, lui frappant légèrement sur l'épaule, il regarda autour de lui, et dit :

— Messieurs, c'est avec pareille étoffe que je fais mes maréchaux.

Et bien certainement Charles l'eût été s'il eût vécu. Il était spirituel, doux et fin dans ses reparties, ne cédant jamais qu'à une conviction, mais discutant poliment, sans aigreur, et toutefois ne cédant, même vis-à-vis de ses chefs supérieurs, que lorsque la raison était pour eux. Il avait des ennemis, et cela devait être. Quel est l'homme supérieur qui n'en trouve pas en son chemin? Je n'aime pas ceux qui sont aimés de tout le monde, cela annonce une flagornerie basse employée pour conquérir. Il avait alors pour aide de camp un homme que la Restauration a rendu bien puissant un moment. C'était son cousin germain M. Talon. Il était alors, je crois, ou lieutenant ou capitaine. Il était poli, modeste, mais vivant fort retiré. Je me rappelle l'avoir vu souvent se promener solitairement sous les allées de *Campo-Grande*. On en faisait beaucoup l'éloge au quartier général. Il avait quelque peu de ressemblance avec une figure chinoise, en raison de ses longues moustaches blondes qui tombaient sur sa poitrine, comme celles du général Treilhard et le faisaient, ainsi que lui, ressembler à un mandarin.

Nous avions avec nous un homme dont le nom a été bien connu en Égypte et sur tous les rivages lointains. C'est le général Boyer. J'ai rencontré peu d'hommes doués comme celui-là l'a été par la nature, et qui aient profité de ces dons avec une rare sagacité. Le général Boyer parle non seulement toutes les langues vivantes, mais celles qui sont dialectes dans quelques provinces de l'Asie, de l'Amérique et de l'Afrique. Il dessine et peint à merveille, il est fort habile dans la gymnastique, aux armes, à tous ces exercices que les hommes devraient posséder et que tous ne possèdent pas bien. Enfin, comme je le disais tout à l'heure, *il est doué*. C'était, comme on le voit, une agréable partie de notre société. Comme chef d'état-major du duc, il vivait dans notre plus grande intimité. Le duc d'Abrantès l'aimait beaucoup, et je l'appréciais aussi tout ce qu'il valait. C'est un des hommes les plus remarquables de notre temps. Il m'est doux de penser qu'il nous est demeuré attaché et je me plais à répéter ici qu'il peut également compter sur moi comme sur une amie, ainsi que sur mes enfants.

Venait ensuite le maréchal Clausel, qui alors était général de division et en commandait une dans le 8e corps. Le général Clausel est un homme à qui j'ai voué une sincère amitié, parce que j'ai eu mille occasions pendant mon séjour en Espagne, là où les hommes dans sa position se montraient sans masque et sans manteau, j'ai eu mille occasions, je le répète, de l'estimer, et de l'estimer profondément. Quant à ses qualités comme militaire, il serait absurde à moi de le louer, parce qu'une femme n'a rien à voir à de telles questions, mais elle peut répéter ce qu'elle en-

tend dire autour d'elle, et ce que j'ai recueilli à cet égard de tous côtés était, comme aujourd'hui, toute la louange du maréchal Clausel. Junot en faisait le plus grand cas. Le maréchal Marmont l'estime au plus haut degré, et pour terminer son apologie, je citerai la phrase de l'empereur en parlant de Clausel, de Gérard, et de deux autres dont est, je crois, le général Maison :

— *J'avais là de la graine de maréchaux...*

Et puis le général Clausel a une urbanité dans ses manières, une façon toute courtoise, qui fait que les personnes les moins disposées à entourer quelqu'un de bienveillance ne peuvent pourtant la lui refuser. C'est aujourd'hui la perte de cette urbanité qui entraîne le brisement de tous les liens sociaux. Chacun vit pour lui dans sa grossièreté, sans avoir pour cela plus de franchise ; au contraire, car sans s'en rendre compte, tout individu se trouvant en butte à une malveillance qu'il provoque comme il la rend, se tient dans une continuelle réserve et craint de s'avancer parce qu'il sait que les autres lui sont hostiles. Cependant le général Clausel est d'un caractère aussi ferme que sévère, mais il *comprend* le monde comme IL EST, et non pas comme il sera ou comme il a été il y a cinq cents ans.

Nous avions aussi alors au 8e corps un homme dont la destinée a bien grandi en peu de temps, c'est le general Coutard. Je ne pouvais pas croire que ce fût le même homme que j'avais vu à Valladolid en 1810 et 1811 colonel du 65me régiment de ligne, qui fût commandant de la première division militaire, presque gouverneur de Paris enfin, en 1824, et cela

au travers de dix ans de paix [1]. Il était cousin du maréchal Davout, portait une petite perruque *gazonnée*, jouait aux échecs assez bien pour me gagner, avait le plus beau régiment de l'armée, dont une fois il avait perdu l'aigle [2] — ce qui, soit dit en passant, avait fort déplu à l'empereur — et portait toujours des gants jaunes d'une extrême propreté. Voilà, avec une grande politesse autour de sa personne, le souvenir qui m'était demeuré de M. le colonel Coutard[3]. Il s'y joignait une autre chose dont ma reconnaissance ne doit pas être oublieuse, c'est que la musique de son régiment était admirablement bonne et qu'elle a bien souvent charmé mes heures de tristesse au jour tombant, lorsque, assise à la petite fenêtre de ma chambre, à Ledesma, je regardais au loin dans les plaines stériles qui l'entourent, en rêvant à la France.

Le maréchal Ney est un homme dont certes la mémoire est bien grande et le nom bien fameux. Je l'ai vu de bien près, j'ai été également à même de le juger par sa correspondance, et moi aussi j'ai porté mon jugement sur lui, c'est-à-dire sur l'homme privé, car, pour l'homme à mousquet, je m'en mêle d'autant moins que la renommée de celui-là est certes faite et bien complète. Mais, comme particulier, je crois qu'il lui faut une palette à part. Sans doute sa gloire était grande, et il la voyait telle, ce qui devait être, parce

[1] Il était du reste excellent militaire et fort estimé. Je n'en ai que sur la paix et les grades; moi qui ai passé ma vie à les voir gagner à coups de mousquet.

[2] Ce fut dans la première guerre de Russie.

[3] Le hasard m'ayant mise en position d'avoir besoin du général Coutard, je lui écrivis et je ne puis dire combien il apporta de sécheresse dans ses rapports avec moi.

que rien n'est plus permis que l'appréciation de soi-même, quand il y a autant de bien à récolter d'une pareille enquête. Mais chez le maréchal Ney il se joignait à ce sentiment de son mérite une trop grande aversion peut-être pour toute autorité au-dessus de la sienne. Toute lui était pesante. Celle de l'empereur même commençait à être importune. J'en ai jugé ainsi dans quelques mots qui lui échappèrent dans une longue conversation qu'il eut avec moi lorsqu'il passa par Salamanque pour retourner en France, et ce qu'il me reste à dire sur lui, lorsque je vais parler de la guerre de Russie, fera voir que je ne me trompais pas.

Son physique était mieux que ne le représentent ses portraits[1]. Il avait une expression qui l'embellissait fort, non pas dans le sens que pourrait l'entendre une personne qui a parlé de lui plus tendrement que je n'ai, *moi*, à en parler. Mais, lorsqu'il parlait, il s'animait graduellement, et sa physionomie devenait vraiment belle. Il avait beaucoup gagné dans ses manières de parler et d'agir. Son accent seul lui était demeuré, encore était-il fort adouci. C'est un homme que le maréchal Ney, et bien curieux à étudier pour l'histoire, bien important surtout... plus qu'aucun de ceux qui formaient le collège noble de l'empire. Je m'expliquerai plus tard.

Enfin le siège de Ciudad-Rodrigo se fit. Les trois généraux en chef partirent de Salamanque et furent investir une vraie bicoque, car Ciudad-Rodrigo n'est pas autre chose, et le siège commença, dirigé par Valazé en grande partie. Masséna était furieux contre

[1] Excepté celui de Gérard et que possède la maréchale. Celui-là est même flatté.

Ney, mais il ne disait rien. Les cartes commençaient aussi à se brouiller entre Junot et le vieux vétéran de l'armée d'Italie, parce que Junot prenait le parti de Ney, qui, au fait, avait raison. Quelquefois le duc rentrait chez lui d'une humeur presque effrayante. Il s'asseyait à mon bureau, prenait une grande feuille de papier à ministre, puis écrivait à l'empereur pour lui offrir sa démission. Il était mécontent. Masséna ne trouvant pas cette obéissance presque passive dont il s'était flatté, devenait à son tour plus impérieux et ne faisait par là que faire rougir les barres de fer qu'il ne pouvait faire ployer, de sorte qu'il n'y pouvait plus toucher. Il était en outre excité par un homme qu'il avait pris avec lui, malgré le peu de goût de l'empereur pour cet homme. Le duc était convaincu que toute l'aigreur qui existait entre Masséna et lui était provoquée par cet individu, que je regrette fort que, selon mes conseils, il n'ait pas cessé de voir dès Salamanque, après une scène qui eut lieu entre le prince d'Essling et mon mari, et dont voici le sujet.

Les troupes commençaient à défiler sur Ciudad-Rodrigo. On en prenait dans chaque corps d'armée, et celui de Junot, comme le deuxième et le sixième, fournit son contingent. Dans le courant de ces mouvements, il y eut quelquefois des lettres dont Junot se formalisa. Une entre autres occasionna même une explication assez vive entre Masséna et lui... L'aigreur qui suit toujours de pareilles choses n'était pas encore dissipée lorsqu'il survint un nouveau motif de discorde. Il s'agissait d'une compagnie d'artillerie, de son corps d'armée, qui reçut ordre de filer sur Rodrigo. En l'apprenant, le duc demanda au général Fouché et au général Boyer s'ils avaient reçu et donné l'or-

dre de faire partir cette compagnie. Et, sur leur réponse négative, il rentra dans mon appartement dans une telle colère que je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu ainsi. Il ne me reconnaissait même pas. Je fus effrayée. Il prit son chapeau et son sabre, et en agrafant son ceinturon, il dit, heureusement assez haut pour que je l'entendisse :

— Il faut en finir[1]... tout cela m'ennuie... un bon coup de sabre égalisera tout...

Quoique je fusse déjà grosse de plus de cinq mois, je m'élançai au devant de lui avec une légèreté inconcevable dans ma position, et, étendant mes bras pour lui barrer le chemin, je m'opposai à lui avec courage.

— Où veux-tu aller ? lui demandai-je avec un ton d'autorité qui devait nécessairement lui imposer.

En effet il s'arrêta, et me regarda avec une sorte d'égarement, mais ce ne fut pas long. Il me prit par le bras et me poussa de côté :

— Laisse-moi, Laure, ce sont des questions qui ne te regardent pas. Laisse-moi ! Mon honneur est attaqué par cette démarche du prince d'Essling. Il connaît mon caractère, il sait que je ne supporte pas une offense, et c'en est une de prendre des troupes dans mon corps d'armée sans m'en prévenir. Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, et j'ai un compte à régler avec lui. Laisse-moi, te dis-je !

Et sa main serrait la poignée de son sabre. On voyait qu'il avait soif d'un duel.

— Tu ne sortiras pas de cette chambre, lui dis-je.

[1] Cette scène eut lieu le 10 ou le 12 juin. Nous étions arrivés le 1er à Salamanque.

La maison où logeait le prince d'Essling était si près de nous, que cinquante pas de faits, ils étaient en présence, et j'étais convaincue qu'à la première parole, Masséna aurait mis habit bas, et se serait battu.

— Tu ne sortiras pas de cette chambre! dis-je à Junot.

Et, en parlant ainsi, j'avais gagné la porte et je m'étais collée dessus. Mais c'était une défense trop faible pour un homme comme Junot. Il me prit dans ses bras, malgré ma résistance, m'embrassa deux fois avec étreinte et, me déposant sur un fauteuil, il ouvrit la porte et voulut sortir. Mais dans le salon il trouva le général Boyer, Magnien, l'ordonnateur en chef, Michaud, le colonel Grandsaigne, M. Fisson, enfin, excepté un seul homme, des amis.

Cet homme que je nommerais, s'il n'était pas malheureux aujourd'hui, parce que dans plusieurs lettres du duc, dont je donnerai la copie, il est également nommé, a fait bien du mal à mon mari et au maréchal Ney.

Quant à moi, je m'étais empressée d'accourir et, parlant à ces messieurs que je savais être les plus dévoués à Junot, je les engageai à user de tout leur ascendant sur lui. Mais il n'en était déjà plus besoin. Le premier mouvement était avec Junot la seule chose à craindre. Il comprit qu'il ne pouvait aller défier le vieux vétéran de gloire de Rivoli. Mais il ne put retenir des paroles terribles contre lui. Masséna les connut, non seulement le même jour, mais elles avaient été envenimées et le prince d'Essling, me répétant ce qui lui avait été dit à cette époque, me fit entendre des mots que jamais Junot n'avait proférés. Ce fut

dans ces dispositions, presque hostiles, que l'on partit de Salamanque pour aller prendre Ciudad-Rodrigo. Les Anglais, ayant Wellington à leur tête, venaient, de leur côté, d'Almeida, pour défendre la place et faire une diversion.

CHAPITRE V

Correspondance de France avec La Valette. — Fêtes de l'Hôtel-de-Ville et de l'École Militaire. — L'empereur et l'impératrice en Belgique. — Abdication de Louis, roi de Hollande. — Projet de traité avec l'Angleterre. — Dispute de l'empereur et de Louis. — M. de Labouchère à Londres. — Louis accuse l'empereur. — Colère de Napoléon. — Dubois découvre le nœud de l'intrigue. — Fouché. — Le chevalier Fagan. — Il est au Temple. — Trahison. — *L'impératrice répudiant l'empereur.* — Bernadotte en Suède. — Rêve de l'empereur. — Les deux vaisseaux. — Le brouillard. — Salamanque. — La petite orpheline. — Le jour de la Saint-Jean. — Le corrégidor. — Lettre du duc.

J'avais conservé une correspondance fort active avec plusieurs personnes de mes amis ; et chaque estafette m'apportait des nouvelles bien plus importantes que le *Moniteur*, parce qu'elles étaient vraies. Aussi, malgré mon éloignement de la France à cette époque, je n'en étais pour ainsi dire pas absente. Cet excellent La Valette m'envoyait mes lettres avec une grande sûreté et je recevais ainsi des nouvelles fraîches et certaines presque tous les jours, tant que je fus à Valladolid et à Salamanque. Les relations étaient brillantes de féerie à cette époque. C'étaient les fêtes du mariage. Celle du prince de Schwartzenberg n'avait pas eu lieu et l'on pouvait se réjouir encore sans frémir au souvenir d'un air de danse. La fête de l'Hôtel-de-Ville, dont le rapport m'appar-

tenait un peu, fut une des plus belles de celles qui furent alors données, même à l'École Militaire, où cependant la garde impériale s'efforça de rappeler la magnificence de la distribution des aigles lors du couronnement.

L'empereur avait emmené la jeune impératrice en Belgique quelques semaines après le mariage et lui avait ainsi varié le bonheur de la lune de miel. Marie-Louise recevait tous les hommages avec une sorte d'indifférence, d'après tout ce qu'on me disait, et rien ne faisait même présumer qu'elle serait plus tard une souveraine aimable, accueillant et protégeant la joie dans la cour...

Mais, ce qui me causait le plus profond étonnement, c'était tout ce qui se faisait alors en France. Parmi les événements qui jetaient une sorte de vertige aux yeux de ceux qui voulaient les considérer, un surtout me frappa, et d'abord je n'y voulus pas croire ; ensuite je le sentis douloureusement au cœur. Ce fut *l'abdication forcée* de Louis, comme roi de Hollande. Louis était très aimé de ma mère, et son caractère doux et bon m'avait attachée à lui. Sa conduite, que les uns ont blâmée et d'autres ont louée, est toujours celle d'un honnête homme. Il avait auprès de lui des amis qui lui étaient attachés de cœur et qui étaient aussi les miens. J'eus par eux, à cette époque, les détails de cette révolution de Hollande, — car cette circonstance de l'abdication mérite le nom de révolution — et j'avoue que j'en ai souffert...

Louis comprenait bien le système continental de son frère, mais il comprenait encore mieux les besoins du peuple qu'on lui avait donné. Ce peuple, qui ne connaissait pas les douanes et qui était jadis

le plus florissant du monde dans son commerce, dépérissait sous le régime terrible des confiscations et des prohibitions. Louis se refusa à être plus longtemps l'instrument d'une tyrannie qui tuait la Hollande. Alors l'empereur fit marcher une armée commandée par le maréchal Oudinot. A l'approche d'une armée française, Louis abdiqua, mais en faveur de son fils. L'abdication fut rejetée. Le maréchal Oudinot entra dans Amsterdam, et bientôt l'Europe apprit que la Hollande était incorporée à l'empire français !

Lorsque l'empereur vit que son frère ne voulait pas *obéir* à sa volonté, il demanda, ou plutôt il ordonna l'abdication. Louis était bon, doux même. Mais lorsque l'on exigeait de lui une chose qui pouvait être nuisible à ses enfants, ou bien à un peuple qu'il regardait aussi comme ses enfants, il avait alors une force de volonté très grande. Et il le montra dans cette circonstance. Il consentit à l'abdication, mais à des conditions, et fut même jusqu'à dire à son frère qu'il fallait parler à l'Angleterre, que l'on pouvait lui mettre cette affaire de la Hollande devant les yeux, comme une condition du marché, et que la paix pouvait encore être faite, si la France concédait dans le sens que Louis le disait. L'empereur le voulut bien et le roi de Hollande envoya en Angleterre M. Labouchère pour traiter de cette affaire. C'est alors le marquis de Wellesley qui était premier ministre. M. de Labouchère est, comme chacun sait, l'un des premiers banquiers de l'Europe. Ses relations avec l'Angleterre y sont aussi étendues qu'honorables et toutes facilités lui étaient donc accordées. Il vit ceux qu'il devait voir et l'affaire marchait à souhait, lorsque, dans une entrevue que le roi de Hollande eut

avec son frère (je crois que c'est à Anvers), il lui demanda pourquoi, dans une telle occurrence, lorsqu'il y allait de son bonheur à venir et de l'honneur de sa couronne, il le trahissait aussi froidement et l'exposait à des paroles doublement fâcheuses de la part de l'Angleterre. L'empereur le regarda avec surprise. Il ne comprenait pas.

— Oui, poursuivit le roi de Hollande, tandis que moi, rempli de bonne foi, j'envoie en Angleterre un homme d'une probité reconnue, dont la parole et la présence même garantissent mes intentions, vous envoyez, vous, un homme obscur, un intrigant enfin, car il ne peut être autre chose celui qui accepte une telle mission, et vous traitez pour vous et sans moi.

— C'est faux, s'écria l'empereur le visage enflammé de colère, c'est faux!

Et ses yeux lançaient la foudre.

— Et moi je vous dis que c'est vrai, repartit son frère. J'en suis sûr. M. Labouchère en a été prévenu.

— Mais, de par le grand diable d'enfer! s'écria l'empereur au plus haut degré de colère, je ne connais pas cet homme! Je ne connais pas son nom! Qui donc l'aurait envoyé?

— Et quel autre que votre ministre Fouché? dit Louis. Je vous répète que l'on traite en ce moment pour vous à Londres et que l'on y traite, que l'on y discute les intérêts, les mêmes intérêts dont la base est dans notre projet de traité. Et c'est ainsi que je dois croire à une parole de frère!

L'empereur était pâle et il tremblait à faire croire qu'il allait s'évanouir. Il pressait son front, il s'as-

seyait, se levait et semblait agité par un rêve infernal. Enfin, s'approchant de son frère :

— Écoute, lui dit-il, je vois qu'il y a dans tout ceci une trame criminelle. Mais je n'y suis pour rien, je t'en donne ma parole d'honneur, de roi et de frère. Me crois-tu ?

Louis est bon, et surtout si honnête homme ! Une parole d'honneur, et donnée par son frère, était pour lui parole venue de Dieu.

— Je vous crois, lui dit-il. Mais alors il faut que vous fassiez découvrir l'auteur de cette infamie. Vous me le devez à moi-même, vous le devez à votre propre honneur. Comment peut-on se servir ainsi de votre nom ?

L'empereur ne répondit pas, mais il était aisé de voir qu'un orage s'amoncelait grand et terrible, dans son âme. Ses sourcils froncés, sa bouche presque contractée, tout indiquait en lui qu'il y aurait une irruption de fureur et qu'elle serait terrible.

— Tu peux t'en reposer sur moi pour découvrir ce tissu d'indignes tromperies, dit-il à son frère. Je crois connaître le serpent qui m'enlace de ses nœuds. Mais, si je ne puis me défaire de lui par les moyens ordinaires, je le couperai en mille morceaux.

De retour à Paris, l'empereur mit l'affaire dans les mains de Dubois. Celui-ci, habile et prompt dans ses démarches, eut bientôt découvert que Fouché envoyait en Angleterre beaucoup plus souvent que ses besoins de police l'exigeaient. De là à connaître la vérité il n'y avait qu'un pas. Bientôt il tint non seulement le bout du fil, mais toute la pelote et l'émissaire fut arrêté par ses agents à lui-même et sur-le-champ conduit au Temple.

Cet homme était un émigré rentré, un *chevalier Fagan*, qui croyait fermement agir au nom de l'empereur et qui n'agissait que pour Fouché ! Pour Fouché ! Et pourquoi faire, bon Dieu ? Que voulez-vous que je vous dise ? Et moi aussi je n'en sais rien. Il aimait tant l'empereur, que peut-être il voulait jouir de l'émotion qu'il produirait sur son visage en lui apprenant que la paix était faite. Toujours est-il que c'est un singulier mystère.

Quand M. Fagan se vit au Temple, il eut peur. Mais Fouché lui fit dire que l'empereur serait très en courroux si son nom était prononcé dans un interrogatoire et qu'en conséquence il lui fallait se taire s'il voulait conserver sa tête. L'autre crut toute cette belle histoire. Aussi lorsque Réal fut l'interroger, il parla de choses qui ne pouvaient en rien compromettre Fouché et persista à dire qu'il était en Angleterre pour son compte et pour des affaires à lui. Mais Dubois, qui était la malice même et qui savait toute l'affaire, s'y prit de manière qu'un homme sûr parvint auprès de M. Fagan et lui raconta comme quoi Fouché se moquait de lui. En entendant ce nouveau coup de cloche, le Fagan ouvrit de grandes oreilles et de grands yeux. Il ne comprenait pas qu'un homme pût aussi gaillardement en faire fusiller un autre, le tout pour son passe-temps. Cela changea sa gouverne. Il parla tout autrement, raconta tout ce qu'on voulut savoir et finit par faire tout le contraire de ce que son maître en diplomatie, Fouché, lui avait montré pour sa plus grande instruction. Le résultat de toute cette belle affaire fut la disgrâce de Fouché, dont voilà la véritable cause, très peu connue du reste, parce qu'alors les journaux étaient muets et que

depuis Fouché lui-même s'est opposé à ce que ce fût connu. Du reste, cet homme, qui avait après tout un talent réel, était presque nécessaire à l'empereur, et je n'en veux pour preuve que toute cette histoire, celle de l'impératrice, bien d'autres encore après lesquelles l'empereur a reçu encore cet homme dans sa grâce. M. de Talleyrand avait bien moins de bonheur, et jamais l'empereur, s'il ne l'eût nommé grand dignitaire, ne l'aurait ainsi conservé auprès de lui. Au lieu qu'avec Fouché, ils avaient beau se rendre *lettres et portraits*, ils se raccommodaient toujours. C'est vraiment comique.

C'est une singulière histoire que celle de l'impératrice Joséphine et de Fouché. Quand l'empereur en parlait, il disait :

— Comme le jour où Fouché voulait me faire *répudier par ma femme*[1].

A peu près dans le même temps, des événements d'un autre genre quoique pour le même objet, car dans ce temps-là tout le monde jouait à la couronne, comme jadis on jouait à la bague, d'autres événements également curieux avaient lieu dans le nord de l'Europe. Bernadotte était choisi par la Suède, parlant par ses états généraux rassemblés à *Orebro*, et le roi Charles XIII l'adoptait pour fils.

Je possède des lettres bien curieuses sur cette histoire de Bernadotte. C'est dans l'expression de l'opinion de ses camarades, de ses frères d'armes, qu'il faut voir celle de l'empereur. Je ne sais vraiment pas comment il a pu se décider à le laisser aller

[1] Je la conterai plus tard cette histoire avec celles de M. de Talleyrand et de Fouché, découvertes par Dubois.

d'après les sentiments qu'il avait même laissé voir sans beaucoup de feinte. Il est vrai que celui qui m'écrivait alors n'aimait pas Bernadotte, mais j'ai su de lui des mots de l'empereur vraiment étonnants de pressentiments. Il y eut surtout un rêve que Napoléon fit à cette époque, qui me fut raconté à mon retour en France et qui m'étonna plus par l'importance que l'empereur y mit, que par ce qu'il pouvait signifier, car il n'était pas surprenant que, très préoccupé de cette aventure de Suède, Napoléon s'en occupât plus particulièrement que d'autre chose. Il rêva qu'il voguait sur une mer sans horizon, lui dans un vaisseau et Bernadotte dans un autre ; que les deux vaisseaux marchèrent d'abord de concert ; puis, que celui de Bernadotte s'éloigna et que, malgré que l'empereur le suivît avec sa lunette, il ne distingua plus sa figure qu'au travers des nuages et des brouillards qui tout à coup s'étaient élevés entre les deux vaisseaux.

Ce qui me ferait croire à la vérité de ce songe, c'est que Napoléon exigea longtemps le plus grand secret sur ce rêve, et ce ne fut qu'au retour de Russie qu'on me le conta, et encore sous le sceau du secret.

Lorsque Bernadotte fut aux Tuileries pour annoncer à l'empereur que les états généraux de la Suède l'avaient choisi pour le successeur de Charles XIII, Napoléon ne parut pas disposé à le laisser aller régner aussi loin. Bernadotte, aussi rusé et aussi fin qu'homme au monde, et déterminé à saisir la couronne que lui offrait la fortune, dit avec un accent très marqué de raillerie :

— *Votre Majesté veut-elle donc me placer au-dessus d'elle en me forçant à refuser une couronne?*

L'empereur s'arrêta, le regarda fixement pendant quelques instants, puis, reprenant sa promenade, il lui dit :

— Eh bien ! soit ! Allez ! Nos destinées doivent s'accomplir.

Et il partit. On a vu plus tard combien les pressentiments de l'empereur étaient justes.

Mais ce qui fit alors un bien mauvais effet en France, et je le vis par mes lettres non seulement de Paris, mais de Bordeaux, de Bayonne, de Lille et d'Arras, ce fut le décret impérial qui ordonna le brûlement de toutes les marchandises anglaises qui seraient trouvées non seulement en France, mais en Hollande, dans toutes les villes hanséatiques, et enfin depuis le Mein jusqu'à la mer [1].

Lorsque le duc partit de Salamanque, je résolus de quitter la maison que j'occupais près de la porte de Zamora, pour aller en occuper une fort jolie, mais trop petite pour mon mari et moi, qui appartenait au marquis de la Scala. On me l'avait fort vantée et elle était encore plus charmante. Le salon était garni de belles glaces et puis peint sur les murs avec une couleur gaie. Le plancher était couvert par un beau tapis de Turquie et les trois fenêtres qui donnaient sur le jardin étaient entourées de jasmins, de rosiers et de frangipaniers. La chambre à coucher était également jolie, ainsi que deux autres pièces où logèrent mes femmes. Lorsque je fis demander au marquis de la Scala s'il voulait me loger dans sa maison, il vint lui-

[1] J'ai appris depuis que les Anglais avaient dès le dernier siècle donné l'exemple de cette violence dans les procédés. Ce n'était qu'une représaille .

même au même instant pour m'assurer combien il en serait content, mais qu'il me demandait le temps d'y faire rétablir l'ordre, parce que la moitié des meubles en avait été emportée par le général M...n au siège de Ciudad-Rodrigo avec toute la batterie de cuisine, ainsi que les matelas; tandis qu'une autre partie avait été mise dans les fourgons du général et dirigée sur la France.

Je m'informai de la chose. Elle était vraie...

Et voilà comment nous nous faisions détester des Espagnols. Et voilà comment une bonne action n'était pas même appréciée par eux. En voici la preuve.

J'occupais encore ma maison de la rue de Zamora. C'était le jour de la Saint-Jean. Il faisait chaud et nous étions dans une salle basse, dans un *dolce far niente*, buvant des eaux glacées et devisant entre nous sur la haine des Espagnols, qui, depuis le départ du prince, affectaient de remplir les églises et de prier pour la délivrance de Ciudad-Rodrigo. Souvent même on entendait sonner à grandes volées dans le courant de la semaine.

— Pourquoi ces cloches? demandai-je un jour à la vieille maîtresse de la maison où je logeais.

— *Por Ciudad-Rodrigo, senora*, me répondit-elle, *por Ciudad Rodrigo! y por los Ingleses tambien*[1].

Et ses yeux me lançaient des éclairs.

C'était vrai, le peuple priait hautement et publiquement *contre nous*. Il avait raison. Or, ce même soir de la Saint-Jean dont je viens de parler, j'étais donc assise dans une salle basse avec M. Michaud, commis-

[1] Pour Ciudad-Rodrigo, madame, pour Ciudad-Rodrigo! Et pour les Anglais aussi.

saire ordonnateur en chef du 8e corps, le général Joseph Lagrange, gouverneur de Salamanque, M. Magnien et le doyen du chapitre. Il était près d'onze heures du soir. La ville est ordinairement fort calme dans ce moment de la journée et le moindre bruit s'y fait entendre. Au milieu du demi-silence qui règne quelquefois dans la conversation de cinq ou six personnes, je crus distinguer les vagissements d'un enfant. Je fis signe à ces messieurs de se taire et j'entendis alors très distinctement le même bruit. Je sonnai aussitôt et j'envoyai mon valet de chambre voir ce que ce pouvait être. Il revint et me dit qu'il n'avait rien vu. Comme les cris avaient cessé et qu'ils étaient si faibles que l'oreille seule d'une femme, et d'une femme qui avait été mère, pouvait les avoir compris, ces messieurs me dirent tous que je m'étais trompée. J'étais sûre du contraire et, quelques moments plus tard, en effet, les cris recommencèrent, et de manière à se faire entendre.

Cette fois je ne voulus m'en rapporter à personne. Je priai ces messieurs de m'accompagner et, me faisant éclairer, j'allai dans la cour, car c'était de là que venaient les cris. Lorsque j'y fus entrée, ils devinrent presque perçants et me guidèrent jusqu'à ma calèche qui était sous une remise. Là, sur les coussins mêmes de la calèche, nous trouvâmes un enfant ayant à peine quelques jours, mais charmant et fort proprement arrangé. Je le pris aussitôt dans mes bras et l'emportai dans le salon. J'avais hâte de voir de plus près cette pauvre petite créature qui, depuis qu'elle était portée, ne criait plus que si doucement qu'il semblait qu'elle me remerciât. Elle était fort proprement vêtue, arrangée à l'espagnole et ayant sur sa

poitrine un papier sur lequel était écrit, également en espagnol, ce que je donne ici traduit :

« Une mère au désespoir confie à Votre Excellence ce qu'elle a de plus précieux, son enfant, sa fille, celle qui devait être la consolation et le soutien de ses vieux jours. On sait à Salamanque que Votre Excellence aime à faire le bien, et dans la position où elle est elle-même, étant prête à devenir mère... j'ose espérer que vous adopterez ma pauvre enfant et ne l'abandonnerez pas. Puisse son père rougir du parti qu'il me force à prendre. »

L'écriture était espagnole, mais assez belle. Le papier était bien. Tout cela uni à la sorte d'élégance, pour ainsi dire, des vêtements de l'enfant, nous fit soupçonner que la petite pouvait être à quelque jeune fille de la ville, séduite par un Français. La dernière phrase du billet le faisait croire au moins. Lorsque mon valet de chambre vit la petite et qu'il se rappela son premier voyage dans la cour, il me dit qu'il avait vu une *forme* qu'il croyait être une femme, la tête couverte d'une longue mantille, passer près de lui et sortir de la maison. Et, en rappelant ses souvenirs, il dit ensuite qu'il en était sûr. C'était probablement la mère de l'enfant, qui était demeurée près d'elle jusqu'au moment où on était venu la prendre. Pauvre mère !

Je déshabillai l'enfant et j'acquis la preuve, par l'état du nombril, qu'elle ne pouvait pas avoir au delà de huit jours. Elle était charmante, cette petite, mais la pauvre enfant mourait de faim. Comme il ne fallait pas songer à avoir une nourrice à cette heure de la nuit, je lui mis du lait dans une bouteille d'eau de Cologne vide que j'arrangeai avec du coton, et ma femme de chambre et moi passâmes la nuit presque entière

auprès d'elle. Cette bonne action me semblait commandée non seulement par l'humanité, mais bien encore par la position où je me trouvais. Chaque mouvement que faisait mon enfant me semblait une demande adressée par lui-même de ne pas abandonner l'orpheline. Le lendemain, à peine fit-il jour que j'envoyai chercher le prêtre qui desservait une chapelle à l'église de San-Marcos. C'était un prêtre français, émigré, presque naturalisé Espagnol, et je fis prévenir le corrégidor de la ville, après avoir pris la précaution de faire chercher une nourrice pour ma pauvre orpheline. Lorsqu'ils furent tous là, je donnai les noms du duc et les miens, et je fis baptiser l'enfant, aimant mieux courir le risque de doubler le sacrement que de l'en priver tout à fait. Je lui donnai les noms de *Laure* pour moi, *Juana* pour le duc qui s'appelait Jean, et *Marie* en mémoire de ma mère et de ma belle-mère qui toutes deux s'appelaient Marie. Ensuite je fis acheter des étoffes pour lui faire une petite layette. Puis je donnai de l'argent au corrégidor pour payer longtemps la nourrice, lui donnant par écrit, et de ma main, tous les renseignements possibles pour me faire parvenir en France des nouvelles de cette enfant dont je voulais à l'avenir soigner le sort, puisque le hasard l'avait jetée dans mes bras. Il devait m'écrire quand elle aurait trois ans pour que j'eusse à la faire venir près de moi.

Lorsque tout fut réglé, je regardai le corrégidor et lui dis en souriant :

— Eh bien ! vous voyez que nous ne sommes pourtant pas si méchants, nousautres Français, car voilà une de vos compatriotes qui avait abandonné son enfant, et moi je lui ai peut-être sauvé la vie.

Le corrégidor me regarda à son tour, mais avec une sévérité dure que rien ne semblait devoir désarmer. Il y avait de la haine dans son regard. Enfin il me dit, toujours avec la même expression :

— Votre mari tue assez d'Espagnols pour que vous en sauviez un.

Et voilà tout le remerciement qu'il a jugé à propos de me faire. Eh bien, j'aime cette rudesse et cette franchise...

Un jour je reçus de Junot une lettre en réponse à celle où je lui écrivis le détail de cette aventure et où lui me parlait du siège de Ciudad-Rodrigo... Je la transcris en entier pour donner une idée de la manière de penser des généraux français sur leur général en chef.

« San-Felices et Chico, le 28 juin 1810.

« J'ai reçu ta lettre, ma chère Laure, et tu dois penser que j'ai reconnu mon amie dans la bonne action qu'elle a faite pour cette pauvre petite orpheline. Je pense qu'elle ne peut pas porter un nom qui lui convienne mieux que le tien. Il lui rappellera toujours à qui elle doit la vie, et par la suite l'existence.

« Je t'ai envoyé des lettres de France, je pense qu'il y en a qui te donnent des nouvelles de nos enfants. Écris-moi ce qu'ils font.

« Nous avons toujours ici beaucoup de chaleur, grande quantité de coups de canon et très peu de chose à manger. Les légumes surtout me manquent, ce qui m'est fort désagréable. Heureusement je puis avaler de la poussière autant que je veux, et déjà deux coups de soleil m'ont écorché les oreilles et une partie

de la figure. J'espère être un peu moins laid quand je te reverrai, mais la couleur n'y fera rien. Notre-Dame de Lorette était, dit-on, noire comme le diable, et elle a fait beaucoup de passions. Ma Laure est brune, et elle est pourtant aussi jolie que les plus jolies blanches.

« Les murs de Ciudad-Rodrigo tombent *bien doucement*. Nous avons des ennemis qui nous inquiètent *bien doucement*. Quand nous les attaquons, nous le faisons *bien doucement*. Nos soldats, par exemple, ne couchent pas *bien doucement;* et quant aux vivres, ils arrivent *bien doucement*. Je voudrais bien que l'ordonnateur ne vînt pas *aussi doucement*[1]. Quant à nous[2], lorsque nous discutons, ce n'est pas toujours *bien doucement*. Pour moi tout me serait égal, ma Laure, si je pouvais être *bien doucement* auprès de toi..., et que le soir, après la fatigue du jour, je pusse me reposer *bien doucement* auprès de toi...

« Adieu, ma Laure, je t'embrasse mille fois et vais aller aux avant-postes des Anglais pour voir de près leur figure.

« Ton ami, etc. »

On voit, d'après cette lettre, avec quelle sorte de mollesse agissait Masséna. L'ironie qui est dans les paroles de Junot l'indique assez. C'était avec raison qu'il n'était plus appelé que *le vétéran de gloire de l'armée d'Italie*. C'était le nom qui devait lui rester.

Enfin Ciudad-Rodrigo fut pris après un siège qui prit plus de temps que celui de Tarragone!... Cepen-

[1] M. Michaud, ordonnateur du 8e corps.
[2] Le maréchal Ney, Masséna et Junot.

dant à ce siège il y avait trois grands officiers de l'empire et une armée nombreuse. Quelques biographies disent que le maréchal Ney commandait ce siège. C'est vrai, si l'on considère que le maréchal Ney fut appelé au siège de Ciudad-Rodrigo pour le faire. Mais du moment où le général en chef de l'armée fut au camp, il commandait de fait et de droit, et les fautes commises ne peuvent tomber que sur lui pour le blâme qu'elles ont valu à nos armes.

Voici la lettre assez burlesque que Junot m'écrivit lorsque la ville fut en notre pouvoir. Ils étaient si charmés de n'être plus retenus dans ces plaines stériles, où bêtes et gens mouraient de faim, qu'ils prenaient de la joie pour revenir seulement à Salamanque. Junot s'était battu d'ailleurs, et pour lui c'était une sorte de fête ; il avait combattu les Anglais et les avait *rossés*, comme il me le disait en termes du métier. Mais le repos devait être court.

« N° XI *de la correspondance d'Espagne.*

« Ciudad-Rodrigo, le 11 juillet 1810.

« Troie est soumise. Mais les dieux ne permettent pas encore à Achille d'y faire venir son Iphigénie. Calchas prépare un sacrifice pour rendre le *ciel* favorable. Déjà nos *chevaux* sont prêts et, sur sa parole, ils se tournent vers Salamanque... Qu'avec transport je parcourrai les chemins de cette vieille Castille[1] ! Je demanderai ma Laure à tout ce que je verrai, mais non pas à ces vilains déguenillés qui ne la connaissent

[1] Il se trompait, Ciudad-Rodrigo est royaume de Léon.

pas, car je veux pas qu'il y en ait un seulement qui la regarde. Leurs vilains yeux souilleraient de leurs regards sinistres les traits charmants de mon amie...

« Je crois donc, ma chère Laure, que je serai à Salamanque le 15 ou le 16 au plus tard; prépare-toi, parce que nous partons aussitôt pour Ledesma, où je vais avec mon corps d'armée. Ciudad-Rodrigo est encore plus maltraité que Saragosse. Cependant on y trouvera un logement pour toi, quand nous devrons marcher en avant.

« Bien leur a pris de se rendre. Une demi-heure plus tard ils étaient pris d'assaut sans pouvoir l'empêcher. La brèche pouvait se monter et descendre à cheval. Elle n'était pas défendue intérieurement, et la garnison n'est pas plus forte que celle d'Astorga.

« J'espère faire la route d'ici à Salamanque un peu lestement. Si en arrivant je suis un peu fatigué, un baiser de toi me remettra et tes soins achèveront de me remettre des fatigues et des privations que j'ai éprouvées depuis vingt jours.

« Adieu, ma Laure. Je t'embrasse un million de fois et t'aime de cœur. »

« Sois prête à partir, ma chère Laure, me dit-il dans une autre lettre; nous allons à Ledesma, et je ne demeurerai à Salamanque que le temps nécessaire pour t'attendre. »

Le marquis de la Scala était chez moi lorsque je reçus cette lettre. Je lui demandai ce que c'était que Ledesma.

— Un lieu épouvantable, me dit-il. Figurez-vous un rocher en forme de pain de sucre au sommet duquel est bâtie une ville; mais une ville comme on

les construisait il y a trois cents ans en Espagne et même au delà, car on la croit arabe. Elle domine une plaine aride où il ne croît que des bruyères et des plantes sauvages... c'est un triste séjour.

Quand il sut que j'allais y demeurer, il se récria et me dit que j'avais tort, surtout dans ma position, de m'aventurer dans un semblable désert... Mais depuis longtemps mon parti était arrêté et je répondis à Junot qu'il me trouverait prête à le suivre.

Ce qu'on me disait de Ledesma me fit quitter Salamanque avec regret, quelque triste que fût son habitation. Il y avait d'ailleurs des choses si remarquables à voir, que les notes que j'ai conservées de mon séjour à Salamanque sont peut-être plus intéressantes que celles de Burgos, et bien autrement importantes que tout ce qui regarde Valladolid. J'ai surtout regretté la belle place de Salamanque. Je crois n'avoir joui nulle part du jour et du soleil comme au milieu de cette belle enceinte, où la lumière jaillissait de toutes parts, et venait inonder de ses bienfaits des yeux fatigués de l'obscurité des rues étroites et malsaines de la ville de Salamanque. Ce n'est pas que sa situation soit mal choisie. Jadis, lorsque les environs étaient cultivés, je suis certaine que Salamanque était une des plus charmantes cités d'Espagne. Lorqu'on aperçoit de loin ses clochers se dessinant sur un horizon pur dans ses lignes, on trouve à cette ville, dans une plaine entourée par les méandres de la Tormès[1] une grande ressemblance avec Tours. Mais

[1] La Tormès. Ses bords sont peu agréables à Salamanque, ils le sont davantage pour un botaniste, parce qu'il offrent des plantes rares et tout à fait inconnues en France.

les belles cultures de France ne se retrouvent plus autour de Salamanque et le prestige disparaît aussitôt que les regards s'abaissent vers la terre.

Tandis que le duc était à Ciudad-Rodrigo, il arriva une petite aventure dans notre intérieur qui peut donner une idée de la sûreté qui nous entourait à Salamanque, tandis que nous étions au milieu d'une armée de près de quatre-vingt mille Français.

On a entendu parler d'un homme très audacieux, très habile comme partisan, nommé *don Julian Sanchez*, qui donnait à lui seul plus d'occupation à nos troupes que l'armée espagnole régulière. Cet homme avait une troupe formidable pour un partisan et, se répandant dans la plaine, il y exerçait tout ce que des hommes comme lui et ses soldats pouvaient tenter et commettre sur des vainqueurs détestés. Mais bientôt les rapports devinrent inquiétants pour *moi personnellement*. En apprenant que l'un des généraux en chef avait sa femme avec lui, don Julian résolut de la prendre, surtout en apprenant que j'étais enceinte et jeune.

— Car, dit-il fort judicieusement à celui qui nous rapporta le fait, son mari tiendra d'autant plus à elle.

Son but était donc de me prendre, de me préserver, par exemple, de toute insulte et puis, de la caverne, de la forêt, de je ne sais quel désert où il m'aurait conduite, d'écrire au duc d'Abrantès :

« J'ai pris votre femme. Vous êtes un des hommes que Napoléon aime le plus. Eh bien ! dites-lui qu'il me rende le duc de l'Infantado, ou le duc de San Carlos, et je vous rends votre femme *saine et sauve*, et surtout sauve de la moindre offense. »

Et comme l'empereur était assez peu galant pour

ne pas s'arrêter à des considérations aussi frivoles que celles de la sûreté d'une femme qui, au fait, n'avait qu'à demeurer chez elle et ne pas courir dans les routes mal frayées du royaume de Léon, alors don Julian aurait demandé une rançon proportionnée au prix que mon mari pouvait attacher à ma personne. Voilà quel était son plan, et au fait il n'était pas mauvais.

Lorsque j'appris cette nouvelle, qui me donnait une inquiétude bien autrement directe que toutes celles que j'avais eues jusqu'à présent, je devins malheureuse. Je n'aurais pas fait attention à la chose par elle-même si j'eusse été dans mon état naturel, mais j'étais grosse et je devais sauver mon enfant.

Le résultat de cette belle nouvelle fut de m'empêcher de me promener. Je n'allais plus que dans cette longue allée d'arbres qui borde la route, un peu montueuse, qui, de la porte de Zamora, va jusqu'au poteau de justice [1].

Un jour, me trouvant fatiguée je rentrai de bonne heure et M. Magnien, qui était avec moi dans ma calèche, demeura dans la promenade pour jouir des derniers moments d'une belle soirée du mois de juillet ; il regardait la campagne du haut de la colline, lorsque du sommet d'une autre colline, à gauche de la route, il vit descendre un homme monté sur un fort beau mulet. Cet homme était vêtu de brun, portait un chapeau retroussé, avec la plume rouge. Enfin,

[1] Ce poteau de justice est fait comme un petit colombier, seulement il n'est pas creux. Tout autour sont des crochets de fer auxquels étaient appendus les cadavres qu'on exécutait d'abord, puis qu'on exposait ainsi pour l'exemple. C'était hideux.

il était parfaitement semblable aux guerillas de don Julian. Magnien regardait toujours la campagne de l'œil droit, tandis que son œil gauche suivait les mouvements de l'homme au mulet. Bientôt il fut suivi d'un second, puis d'un troisième, d'un quatrième. Enfin il en compta jusqu'à cinq, qui descendaient doucement la colline et venaient à lui. Magnien prit d'abord tout cela pour une vision, car le moyen de penser qu'à la porte même de la ville don Julian aurait la témérité de se hasarder? Mais, comme il n'avait aucune des vertus qui auraient pu faire un second Daniel, Magnien pensa très modestement que l'événement était fort naturel et que c'étaient bien vraiment des guérillas qu'il voyait devant lui. Alors, il se repentit, un peu trop tard, de ne pas l'avoir jugé ainsi d'abord. Mais, comme il est toujours temps de chercher à sauver sa vie, il y procéda à l'instant. Il se mit à descendre la colline et à revenir vers la ville, en doublant le pas, puis un peu plus vite, ensuite beaucoup plus vite. Mais les mulets, dont problablement c'était alors la volonté de marcher, doublèrent aussi leurs enjambées sous le coup de talon de leurs maîtres, et Magnien allait être atteint avant d'être en vue de la sentinelle de la porte de Zamora, lorsqu'il s'imagina, fort heureusement pour lui, de courir, en passant alternativement entre chaque arbre, ce qui empêchait l'homme au mulet de le joindre. Il ne craignait pas un coup de carabine, parce que le bruit aurait fait sortir le poste, et les guérillas ne voulaient pas s'y exposer. Enfin, Magnien aperçut la porte de Zamora, puis le factionnaire. Il se jeta dans ses bras avec un abandon de tendresse tout à fait touchant, ce qui prouve, quoi

qu'il en ait pu dire, qu'il avait eu fort grand'peur. Deux soldats du train, qui se promenaient dans la campagne, furent moins heureux que lui. L'un fut pris et emmené par les Espagnols, l'autre, percé d'un coup de lance, fut porté le même soir à l'hôpital, où il mourut deux jours après.

Nous apprîmes plus tard que don Julian, qui avait plus d'espions dans la ville que nous n'avions d'habitants pour nous, avait été prévenu de ma sortie. Comme je me promenais toujours pendant une heure au moins, il avait cru avoir le temps d'arriver, et ce n'était qu'à l'état de souffrance que j'avais éprouvé que je devais de ne pas être tombée dans ses mains. Cette aventure me rendit longtemps craintive.

L'empereur avait pensé qu'en donnant à l'armée de Portugal une portion des troupes et des officiers portugais, que Junot lui avait au contraire envoyés pour ôter au pays des éléments de révolte, il faisait une chose de saine et de haute politique. En conséquence, nous avions vu arriver à Salamanque une foule d'officiers portugais, qui, du reste, prouvèrent, en grande partie, que l'empereur avait eu raison de se fier à leur parole, mais dont plusieurs firent beaucoup de mal en passant à leurs compatriotes, ce qui devait arriver, et dont le reste fut d'un faible secours, parce qu'on ne pouvait pas exiger que des Portugais tirassent sur des Portugais. Parmi eux étaient plusieurs de mes amis, et je fus heureuse de penser plus tard que ce fut parmi eux aussi que se trouvèrent les plus braves et les plus distingués par le courage et par l'honneur, comme le comte Sabugal et le marquis de Valença.

Le général commandant les troupes portugaises

était le marquis d'Alorna, dont j'ai rapporté une lettre contenant une prophétie sur l'empereur. Le marquis d'Alorna était un homme fort spirituel et qui avait même cet esprit de la cour de France lorsqu'elle était spirituelle. Il parlait bien français, et puis il était d'une originalité remarquable. Il était en même temps et de bonne foi, libéral dans ses sentiments et fanatique dans ses opinions. Aussi grand seigneur qu'on puisse l'être par sa naissance, il était simple et sans aucune feinte. Il avait de la bonté, vous parlait de l'état misérable du peuple portugais, de ses projets d'amélioration pour le rendre heureux. Et puis, la minute d'après, il racontait que la veille il avait parlé à la sainte Vierge. Et cela, sans folie, sans aucune monomanie. Il était bien amusant. Je l'aimais beaucoup. Il était au siège de Ciudad-Rodrigo ; Junot le voyait intimement.

Ce fut à cette époque que je reçus de Paris des lettres qui me racontaient l'effroyable malheur du bal du prince de Schwartzenberg... Je reçus plus de vingt relations différentes de cet événement affreux, dont le souvenir sera lui seul un éternel malheur !... J'ai conservé une partie de ces relations, ainsi que mon journal d'Espagne fait au moment même où je reçus cette nouvelle, et je puis donner les diverses versions que chacun donnait alors sur un accident où les uns voulaient voir un augure funeste, les autres une conspiration, et qui n'était qu'un horrible malheur produit par une cause tout ordinaire, ainsi que cela arrive presque toujours.

Ce fut un dimanche (1er juillet) qu'eut lieu ce désastre vraiment d'un sinistre augure. On sait que les appartements n'étant pas assez grands pour contenir

la foule immense des personnes invitées, l'ambassadeur avait fait construire une salle en planches dans le beau jardin de l'ancien hôtel Montesson qu'il occupait alors et qui est situé rue de Provence. En relisant la description que chacun s'accordait à faire de ce lieu magique, on croit lire un conte oriental et fantastique.

Tous les souvenirs éveillés pâlissaient devant ce palais de fées. C'étaient des fleurs par corbeilles, *des fleurs à payer un palais*[1], des parfums enivrants, des lumières d'opale et de rubis, des sons surhumains. Et puis ces femmes presque toutes jeunes, presque toutes belles, mises avec ce luxe élégant que je ne connais qu'aux Françaises et qui dans cette soirée semblait encore plus ravissant. Et puis il y avait comme de la magie dans ce palais improvisé, dont les murs de sapin étaient recouverts par de riches tentures, des brocarts d'or et d'argent, des draperies, des gazes étincelantes rattachées par des nœuds de fleurs, et tout cela éclairé par des milliers de girandoles dont le cristal renvoyait tous les feux du prisme.

« Quant à moi, j'étais comme un fou, m'écrivait un vieil ami, bien que je ne danse plus et que toutes les joies de ce monde ne me touchent plus guère. »

« J'ai été longtemps sans t'écrire, disait à Junot une lettre d'ami plus confidentielle, mais j'ai été si malheureux de ce que j'ai vu, moi soldat, moi accou-

[1] Il y a peu de temps qu'un homme fort spirituel, mais n'ayant rien de cette excessive sensibilité qui fait venir les pleurs, en lisant cette pièce de vers de Victor Hugo, intitulée *les Fantômes*, fondit en larmes et ne put continuer. Cela est arrivé chez moi à M. d'Ar...y.

tumé à voir tomber les hommes devant moi, que je n'ai pu vraiment de longtemps donner d'attention suivie à une chose quelconque... Mon cher Junot, c'est après avoir vu l'empereur dans cette soirée, qu'il faut l'aimer bien plus qu'on ne l'aimait encore. Jamais il n'avait été plus gai, plus heureux. Il excitait tout le monde à danser... Il accueillait toutes les demandes. C'est au point que même des ennemis bien reconnus obtinrent des faveurs que nos femmes et nous demanderions en vain[1]. Enfin pendant les deux heures qui s'écoulèrent avant que le malheur éclatât, il fut joyeux, content!

« Tu auras vu dans les journaux comment cela arriva. La chose est naturelle, sans doute. Si on pouvait en douter, il y aurait de quoi mettre à son tour le feu dans toute l'Europe. Dumanoir et Tropbrillant se sont fort bien conduits. ».

Quant à l'impératrice, sa conduite en effet fut admirable. Au moment où le feu prit, l'empereur faisait le tour du cercle de femmes qui étaient dans cette malheureuse salle, qui n'avait pour issue qu'une immense porte sur le jardin en face le trône, placé contre la porte des appartements et la galerie en planches, qui joignait, pour ainsi dire, la salle à la maison. C'est dans l'angle de cette petite galerie, tout à fait au coin, que prit le feu. On dansait une anglaise, et c'était la première du bal. On a beaucoup dit qu'on avait perdu la tête et qu'on aurait dû se jeter dans les appartements. Mais après avoir vu le plan détaillé de l'appartement et du local que me dessinait encore dernièrement une femme de mes

[1] Je n'ai jamais pu comprendre cette phrase.

amies, je ne trouve pas cela du tout. On aurait au contraire perdu la tête, en allant vers le feu, puisqu'il venait de la maison, ou du moins en apparence. Au moment où le feu éclata, l'impératrice faisait aussi le tour des femmes de son côté. Elle fut s'asseoir sur le trône, et *là* attendit l'empereur. C'est du sang-froid... peut-être du courage même ! Mon Dieu ! si elle avait pu en avoir seulement la moitié moins, le 28 mars 1814 !

Quant à l'empereur, il fut là ce qu'il fut tant de fois dans sa vie. Il fut sublime. Il emmena l'impératrice dans la première voiture qu'il trouva dans la cour, la conduisit jusque sur la place Louis XV, puis revint à l'hôtel de l'ambassade donnant des ordres, s'occupant des blessés, ayant pour tout ce monde effrayé, surtout de douces paroles et des mots rassurants, activant les secours malheureusement tardifs. Quand on songe que LES POMPIERS n'étaient pas là !

Ce fut à grand'peine que Regnault de Saint-Jean-d'Angely, dont l'hôtel était en face de celui de l'ambassadeur d'Autriche, put les avoir dans sa propre cour, et encore n'y étaient-ils pas à six heures du soir le jour de la fête !

Un des premiers magistrats de Paris, et chargé à cette époque de veiller sur Paris, me disait, il y a peu de jours, en me parlant de cette malheureuse fête, que le prince de Schwartzenberg avait voulu trop viser à l'économie et s'était servi d'un décorateur qui lui avait donné de vieilles choses pour sa fête. Je ne crois pas que ce soit une raison de malheur, si ce n'est pour le prince, qui certes pouvait faire pour cette occasion, la plus belle de sa vie de diplomate et de général tout ensemble, ce qu'il aurait

fait à Vienne ou bien à Pétersbourg. Je n'admets donc cette raison que comme grief contre le bon goût du prince. Et puis cela ne s'accorde pas avec toutes les relations que j'ai eues, si ce n'est cependant la lettre d'une femme très spirituelle de mes amies qui me dit :

« Ne vous laissez *pas berner* par toutes leurs visions de palais de fées. Ce n'étaient que des oripeaux. On aurait pu croire vraiment qu'en les mettant le maître avait dit :

« — Ce n'est bon que pour le feu... »

Les Autrichiens parlaient hautement, le lendemain, de l'admiration que leur avait inspiré l'empereur, par sa noble confiance en revenant au milieu de la nuit dans le lieu d'un si étonnant désastre et n'ayant pas d'autre entourage que toute l'ambassade de Vienne. Il y demeura jusqu'à trois heures et demie du matin, pour veiller, comme le dernier magistrat de Paris, aux besoins que réclamait tout ce qui était là — car ces femmes semblaient un troupeau de biches effarouchées. Mon Dieu, quelle étrange nuit! Et quel est donc ce langage d'infortune qui sert d'épithalame! Et les roses de cette adorable princesse de Schwartzenberg, dévorées par le feu, étant encore toutes fraîches.

On dit que c'était un spectacle si lugubre, que les cœurs les plus indifférents en étaient brisés. Lorsque le lendemain de la fête on revint dans cette même maison, où les tentures de deuil étaient attachées aux murs avec les guirlandes de fleurs de la veille, encore fraîches, encore odorantes! Et la victime, pauvre mère! pauvre femme! Elle mourut en entrant dans cette fournaise, que cinq minutes

avaient transformée en une salle de fête de Lucifer. Elle y cherchait son enfant qui était sauvé. Un lustre lui tomba sur la tête et lui fendit le crâne ! Elle tomba dans un trou fait au plancher par le feu, et ce fut ce qui lui conserva une partie du bras et du sein. Mais tout le reste était méconnaissable, calciné en charbon ! On ne la reconnut qu'à une petite chaîne d'or à laquelle étaient suspendus plusieurs petits cœurs en pierres précieuses formant un mot, comme cela se faisait alors. Elle était une des plus charmantes femmes que l'on puisse voir, si aimable, si gracieuse, si jolie ! Ce fut un holocauste bien précieux que Dieu demanda à la famille Schwartzenberg...

Une chose pénible à dire, c'est que la conduite des hommes fut indigne dans cette nuit désastreuse. Ce fut au point qu'on en vit prendre des femmes par le bras et les repousser dans la salle embrasée pour passer plus vite et surtout plus sûrement. Il y en eut pourtant quelques-uns, mais *quelques-uns !* Leurs noms sont trop honorables pour ne pas les citer. C'est le général Hulot, qui avec son seul bras sauva plus de victimes que vingt autres avec leurs deux mains. C'est le général Edouart Colbert, c'est M. Emmanuel Dupaty, c'est M. Tettenborn, qui n'était pas seulement, comme on le voit un mangeur de cœurs, mais qui les sauvait très bien, sauf à les croquer après. Il y a bien encore quelques hommes parmi lesquels je dois placer en tête M. de Rambuteau, qui se conduisit admirablement. Quant aux autres, je ne les nommerai pas. Cela laissera la masse dans le vague et leur amour-propre se sauvera par l'espoir d'être *soupçonné* d'une bonne action.

Le prince Eugène eut le bonheur d'apercevoir une

petite porte dérobée qui avait été pratiquée derrière le trône pour faciliter le service des rafraîchissements et venir de l'intérieur de la maison. Le vice-roi l'avait vue lorsqu'on avait apporté des glaces. Ce fut par là qu'il eut le bonheur de sortir et de sauver la vice-reine.

Le supplice le plus horrible fut enduré par la malheureuse princesse de *la Leyen*, nièce du prince primat. Elle aussi, ayant vu sa fille dansant l'anglaise, voulut aller la reprendre et se précipita dans l'enfer brûlant, qui aurait repoussé tout autre qu'une mère. Sa fille était sauvée! Son père et elle, ne voyant pas la princesse, crurent qu'elle était retournée à Passy, où ils demeuraient. Mais la maison était déserte. Alors le prince et sa fille entrevirent un affreux malheur! Le père rassura sa fille. Il quitta son habit brodé, ses décorations et partit pour Paris, pour y faire des recherches.

Pendant ce temps, un officier étranger, — un Suédois, je crois, — avait trouvé parmi les décombres un fantôme, un débris de femme, mais vivant, souffrant et poussant des plaintes inarticulées. Ce spectre était noir et presque en charbon. Son diadème de pierreries avait subi une telle action sous le feu, que l'argent de la monture des diamants avait coulé et s'était incrusté dans les os du crâne! L'officier suédois, en entendant sortir des gémissements de cette masse informe, voulut, s'il était possible, tenter de la sauver. Il la porta chez un épicier voisin de l'hôtel de l'ambassadeur[1]. Là, on essaya d'interroger le spectre

[1] Cet homme se conduisit admirablement dans cette soirée désastreuse. Son souvenir doit être gardé comme celui d'un homme de bien. Voilà le vrai Samaritain.

souffrant. Mais longtemps ses paroles furent indistinctes. Enfin on entendit le mot de *Passy*. Alors, l'officier suédois, voulant accomplir son œuvre charitable, prit une voiture et, montant avec son malheureux fardeau, il s'en fut à Passy demandant à chaque maison un peu remarquable, si l'on était inquiet de quelqu'un... Ce fut ainsi qu'il atteignit la demeure de la princesse de la Leyen. Ce ne sont pas des mots qui peuvent rendre l'effet terrible d'un pareil moment! Déjà depuis quelque temps le cadavre encore vivant, voyant que son dernier soupir s'exhalerait sur le cœur de ceux qu'elle aimait, remerciait comme elle le pouvait l'homme pieux qui avait pitié des mourants. Ses doigts calcinés essayaient de serrer sa main, tandis que de ses yeux, dont les paupières étaient brûlées, coulaient encore quelques larmes sur ses joues, que le feu avait entièrement corrodées.

La malheureuse femme vécut encore vingt-quatre heures et mourut le lendemain dans un bain d'opium, où elle avait été mise pour adoucir ses souffrances.

Une femme de mes amies, qui avait assisté à cette scène dramatiquement tragique, me racontait dernièrement encore qu'un spectacle vraiment unique était celui qu'offrait la demeure du prince de Schwartzenberg pendant toute cette nuit. Les cris d'effroi, les cris de douleur, les *cris inutiles* se croisaient, se répandaient et formaient une harmonie infernale, tandis que des femmes couvertes de diamants et de fleurs couraient ça et là comme étant attaquées de folie et ne pouvant surmonter une terreur qui les privait de leur raison. L'une d'elles fut trouvée sur le chaperon du mur à l'extrémité du jardin, à cheval sur ce mur

et ne pouvant dire comment elle y était grimpée, et ne voulant d'abord pas en descendre. Un autre effet de la peur fut celui-ci. Il a eu lieu sur une personne que je connais et qui me l'a raconté elle-même. C'est M^me^ la baronne de Bre..., dame pour accompagner Madame mère.

M^me^ de Bre..., quoiqu'elle ne dansât plus, n'en allait pas moins au bal, et était à celui de M. le prince de Schwartzenberg. Au moment où le feu éclata, elle ne se leva pas assez vite, voulut ensuite sortir et, se trouvant pressée par la foule, elle tomba et fut quelque temps foulée aux pieds. L'amour de la conservation est si puissant qu'elle fit des efforts surhumains pour échapper à ce double danger qui l'accablait. Elle se traîna, comme elle put, jusqu'à une banquette pour s'y mettre à l'abri des piétinements terribles qui la broyaient. Mais avant qu'elle ne l'eût atteinte, le plancher manqua sous elle, et elle tomba dans un trou obscur et frais, dans lequel elle se crut d'abord en paradis après la chaleur infernale qu'elle éprouvait à l'heure même. Cependant une sorte d'instinct lui disait que sa retraite actuelle n'était sûre que momentanément. Le bruit assourdissant qu'elle entendait au-dessus de sa tête avait quelque chose d'horrible. Elle se traîna sur ses genoux et sur ses mains, rencontrant parfois des obstacles qui lui écorchaient les bras et déchiraient ses vêtements. Enfin elle revit, non pas le jour, mais cette lueur sinistre de l'incendie qui éclairait, comme une torche funéraire, tous ces débris d'une fête royale. Elle était dans le jardin. Le lieu où elle était tombée était, à ce qu'il paraît, un bassin qui était heureusement à sec. M^me^ de Bre... fut sauvée, mais elle porta longtemps les terribles

marques de cette soirée, sur les bras et sur les épaules, dont les cicatrices douloureuses lui rappelèrent encore, après bien des mois, la fête de l'ambassadeur d'Autriche [1].

[1] Je suis en général si peu offensante dans mes Mémoires, que je suis sans pitié ensuite pour les gens qui viennent me chercher, moi, pauvre personne, pour me dire des choses déplaisantes sans aucun fondement. Je voulais répondre à Mme de Bre... dans le volume précédent, mais je n'avais pas de place, et j'ai remis cette reponse à celui-ci.

Je reçus un jour une lettre inconcevable, et, en vérité, si mon nom n'avait pas été sur l'adresse je ne l'aurais pas crue pour moi. Cette lettre était de Mme de Bre... Comme la lettre est fort curieuse, j'avais bien bonne envie de l'insérer tout entière, mais la place me manque. Mme de Bre... me dit dans cette lettre que mon *imagination brillante* m'a entraînée jusqu'à m'occuper de M. de Bre... qui, né en 1753 — autant que je puis me rappeler — *se porte fort bien, avantage qu'il doit à une vie exemplaire, à de bonnes mœurs et un bon estomac; lequel dernier avantage lui procure aussi de belles dents et une haleine pure.* Enfin, par *post-scriptum*, Mme de Bre... me dit que jamais M. de Bre... n'a dîné chez moi et qu'il ne connaît pas Mme Murat.

S'il faut dire la vérité, lorsque je lus cette lettre, ce fut pour moi un logogriphe, une énigme, tout ce qu'il y a de plus sphinx au monde. Enfin, à force de chercher, je trouvai qu'ayant parlé de Mme de Bre... dans le VIe volume de mes Mémoires (page 14), j'en avais parlé pour en faire un portrait même un peu idéal en bien. Quant à son mari, que je n'ai jamais vu, j'en avais d'autant moins parlé que je le croyais mort depuis au moins quarante ans, car jamais elle n'en parlait elle-même. Et lorsque je voulus remonter à la cause qui lui avait fait écrire cette drôle de lettre, je la trouvai dans la plus comique des erreurs. Mme de Bre..., comme beaucoup de gens qui n'aiment pas la lecture, se sera fait rendre compte des livres nouveaux qui paraissent. Mes Mémoires auront eu ce sort. Et comme la personne *chargée* de cette besogne aura aussi *chargé* une autre de la faire, il s'en est suivi qu'au lieu de M. de Fleu... dont je parle à la page et dans le volume cités par Mme de Bre..., le

Junot fut affecté, comme tous les amis de l'empereur, d'un semblable événement. On se rappelait, avec une terreur presque mystérieuse, les noces de Louis XVI et de Marie-Antoinette. On avait une crainte intérieure que personne n'osait se communiquer, et cependant on aurait voulu être rassuré. Je ne fus pas moi-même à l'abri de l'impression produite. Quant à l'empereur, ce qui assiégea longtemps son esprit, après cette funeste nuit, a été peu connu. J'en parlerai plus tard en son lieu.

Nous partîmes de Salamanque pour Ledesma par un temps superbe, mais une chaleur comme jamais je n'en avais éprouvé. La route passe quelque temps au travers des bois. Mais ces bois n'ont aucune fraîcheur et rien ne rappelle le bocage, dans ces troncs tortueux et ce pâle feuillage au revers noirâtre qui attriste l'œil bien loin de le réjouir. Parfois nous trouvions le beau pin pyramidal, le pin parasol d'I-

rendeur de compte aura vu M. de Bre..., *lequel a encore toutes ses dents, avec l'haleine pure*, et ne dine pas en ville, ce qui n'est pas l'affaire de M. de Fleu... qui n'avait plus que quatre ou cinq chicots qui sentaient très mauvais, fort mauvais même, et dinait souvent en ville... Cette lettre de Mme de Bre... m'a fortement blessée. Elle est écrite pour me faire une réclamation qui devenait de la dernière absurdité, puisqu'il n'est non plus question de son mari dans mes Mémoires que s'il n'existait pas, et dans le fait c'est bien la même chose pour moi, car il m'est aussi inconnu qu'un habitant des îles Sandwich. Et en vérité, si la matière me manquait — ce qu'à Dieu ne plaise — j'aurais d'autres sujets à traiter qu'un vieillard que je ne connais pas, *quoiqu'il ait toutes ses dents et ne sente pas mauvais*. Je n'ai pas même répondu à Mme de Bre... Mes Mémoires sont assez connus pour que quelqu'un se soit chargé de lui dire qu'à la page et au volume indiqués il n'y fut jamais question de son mari, non plus que dans tout l'ouvrage.

talie, mais rarement, et plus rarement encore, nous rencontrions le cyprès de Portugal. Nous approchions de la chaîne de Gata, et le pays devenait chaque jour plus désert et plus aride...

Pour donner une idée de la vie que j'ai menée pendant deux mois à Ledesma, il me faudrait la peindre en entier, et ce serait rendre un mauvais service à ceux qui me liraient. Je leur dirai seulement que Ledesma est un gros bourg ayant encore un reste de fortifications mauresques et même romaines, n'offrant *aucune* ressource pour la vie sociale. J'habitais la meilleure maison du lieu, et cette maison ne serait pas bonne en France pour faire une habitation de jardinier dans le château un peu remarquable d'une de nos provinces. Je ne parle pas même des environs de Paris. J'étais souffrante de ma grossesse et cette souffrance prenait un caractère alarmant en raison de la maladie qui avait frappé le corps d'armée du duc[1]. Les malheureux mouraient presque tous de l'affreuse maladie nommée la *nostalgie ;* rien ne pouvait les sauver. Ils expiraient en tournant l'œil vers la France, et demandant la patrie et le toit paternel.

Souvent j'éprouvais aussi de ces mouvements impérieux qui me portaient à pleurer avec sanglots. Le médecin qui me soignait alors me dit que j'avais dû ma conservation à mon état de grossesse, qu'il avait combattu puissamment la maladie du pays. J'avais la nostalgie, mais mon enfant neutralisait le mal. La nature est si admirable! Ce n'est pas elle qui crée pour détruire.

[1] C'était une nostalgie profonde et terrible, surtout dans le désert où nous étions et environnés de périls.

Mon séjour à Ledesma fut marqué par une seule circonstance assez remarquable dans mes souvenirs. Quoique nous fussions mal, nous avions avec nous un luxe que rien ne pouvait ternir, c'était notre armée. Le jour de ma fête approchait, Junot voulut la célébrer militairement. Nous n'avions jamais vu de combat de taureaux, parce que lors de notre premier voyage en Espagne ils étaient défendus. Junot fut voir un cirque assez beau dans la place même de Ledesma et, l'ayant trouvé convenable, il prit ses mesures pour qu'il y eût, le 10 août, jour de saint Laurent, un combat de taureaux assez beau pour que la relation pût en être faite. C'était une chose fort chère, non seulement pour se procurer les hommes, mais pour avoir les animaux, quoique nous fussions alors dans la contrée où Madrid se fournissait jadis de taureaux pour les combats de ses plus belles fêtes. Enfin le corrégidor nous dit que, près de Ledesma était un homme qui maintenant était retiré, mais qui avait été d'abord un adjoint du fameux Pepe-Hillo[1], et qui de son temps même était appelé *secunda spada de Espana*. Le corrégidor se faisait fort de le faire venir à Ledesma. La chose fut arrangée, et le combat eut lieu, mais en règle, et comme un des anciens combats. Seulement on ne mit à mort que trois ou quatre taureaux. J'avoue qu'il y en eut assez pour moi. C'est un spectacle sans doute curieux, mais révoltant pour une femme, quoi qu'on en puisse dire, car il est odieux de voir autour de soi la terre trempée de sang et souillée de vestiges de cannibales.

[1] Josef Delgado (*vulgo* Hillo)... C'est celui que nous connaissons sous le nom de *Pepillo*

Cet homme, rival de Josef Delgado (*vulgo* Hillo, comme ils disent en Espagne), était fort bien vêtu et raisonnait de son art *en artiste* consommé. J'ai vu peu d'exemples de cette vanité. Talma était auprès de lui le plus modeste des hommes. Junot le fit venir avant le combat, pour l'entendre raisonner sur la *Tauromaquia o l'Arte de Torrear*, comme dit le fameux *Hillo*... La *secunda spada* d'Espagne nous raconta une foule de faits très curieux s'ils sont tous vrais. Mais il fit devant nous d'assez bonne besogne pour se faire croire. J'entendais alors assez bien l'espagnol pour le comprendre, si ce n'est pour les termes techniques de son art, qu'on me traduisait. Il parla savamment et avec respect de Josef Delgado (*vulgo* Hillo), qu'il mettait au-dessus de *Romero*, et j'ai pourtant entendu dire le contraire... Mais Pepe-Hillo était son maître, et la prévention était permise. Il demanda au duc s'il voulait voir de toutes les sortes de morts, parce qu'il serait bien aise de montrer son savoir faire à un personnage aussi éminent.

— Mon art a des préceptes, ajouta-t-il, ainsi que des règles que l'on doit observer, quand on se trouve en face d'un taureau, parce qu'il faut savoir à qui l'on a affaire.

On aurait dit qu'il parlait d'un adversaire et d'un duel. Mais, au fait, le taureau est pour cet homme un rival, et le duel est souvent à mort mutuellement. Pour nous autres Français, en voyant un combat de taureaux, nous ne voyons que l'animal frappé par le matador, et portant après lui une vingtaine de *banderillas*. Mais vraiment, il y a bien autre chose ! D'abord les espèces de taureaux sont très nombreuses et les hommes habiles en établissent d'abord la diffé-

rence avant de commencer le combat. Ainsi, par exemple, si le *toro es franco*, *boyante*[1], alors l'homme le combattra à *la suerte de la veronica*, c'est-à-dire que le *diestro*[2] se posera en face du *toro ;* avec le *toro que se cine*, c'est-à-dire ceux qui se précipitent dans l'objet qu'ils ont en regard, ils combattent de la façon qui s'appelle : *hartar los toros de capa*. Le matador agite la capa — qui est presque toujours rouge — et au moment où le taureau se précipite sur lui, il abandonne le voile rouge, dont le taureau demeure les cornes embarrassées : ils appellent alors cette capa : *el engano*[3].

Il y a aussi une espèce de taureau qu'ils appellent *toro de sentido*. C'est, avec le respect que je dois aux taureaux, *le fou* de l'espèce. C'est celui qui va à droite et à gauche sans se fixer à rien. Il se combat difficilement, parce que le grand art de l'homme qui combat est de deviner le taureau. Et comment voir dans son regard où il veut aller, quand lui-même n'en sait rien ? Il faut donc, ainsi que le disait *secunda spada*, *malicia y sagacidad por matar el toro de sentido*. Vient ensuite *el toro temeroso*, c'est-à-dire celui qui se dérangera toujours de son but avant d'y arriver. Puis *el toro brabucon*, c'est-à-dire poltron, parlant sauf respect, et le *revoltoso*, etc., car si l'on voulait tout dire, on n'en finirait pas. Il y a également plusieurs sortes de combattre même le même taureau *suerte de recorte*, *suerte a la navarra*, *suerte de espaldas*, *suerte de la torero*.

[1] *O sencillo.*

[2] Même chose que *torero*.

[3] On appelle aussi *engano*, *el capotillo* et *la muleta*. *El engano* est en général tout ce qui attire et trompe l'animal.

Una de las suertes de mayor destreza en el arte de torrear, es sin duda la deponer banderillas[1]. On connaît la *banderilla*. C'est une petite flèche ayant au bout un crochet de fer très aigu, ce qui, dans l'origine, lui avait fait donner le nom de *harpon*. L'adresse du *torero*, ou bien du *sequiente*, est de placer le plus de ces flèches, *banderillas*, sur le taureau. J'en ai vu jusqu'à vingt-cinq et même trente après le pauvre animal. Plus il fait de mouvements et plus la banderilla lui entre dans la chair. Il court, furieux, couvert de sang. Et souvent il y a de l'artifice dans la banderilla. Oh ! alors ce sont les grandes joies. Ils ont aussi la *lanzada a pié*. Cette façon est très curieuse. Le matador se met un genou en terre, en face du taureau, et il tient une longue lance faite d'un bois blanc qui rompt à la moindre résistance. Il attend de cette sorte que l'animal se précipite sur la lance, qu'il a soin de diriger de façon que le taureau se la plante entre les deux yeux. Cette manière est sans doute dangereuse, mais je crois qu'il n'en est aucune de plus périlleuse que de poser les banderillas, en raison des terribles *derrotes* que donne *le toro*[2], qui souvent attrapent les *chullos* comme les toreros.

Je pourrais remplir bien des pages si je voulais décrire les différentes façons de combattre, de *tourmenter*, de tuer le taureau. Mais je me borne à ra-

[1] Une des façons les plus adroites dans l'art de la *tauromachie* * est sans aucun doute celle de poser les banderillas.

[2] On appelle ainsi les coups de cornes que donne le taureau pour se débarrasser des banderillas.

* En espagnol *tauromaquia*.

conter ce qui est peu connu en France. On parle beaucoup du combat de taureaux et l'on ne dit pas comment on combat, si ce n'est qu'on représente un bel Andalous arrivant dans l'arène et tuant le taureau après quelques évolutions. J'ai donc dit ce qui l'est trop peu. Je pourrais encore parler de la façon navarraise de *mancornar el toro*, et puis dépeindre *la suerte avuela-piès*, *la estocada* fameuse, avuela-piès, dont l'auteur fut le célèbre *Joaquin Rodriguez* (*vulgo* Castillares). C'est la plus *majestueuse*, comme ils le disent et, à vrai dire, c'est une belle chose que de voir un homme affronter seul un animal furieux comme l'est le taureau dans ce moment, le frapper de son épée avec autant de calme que s'il eût été à l'abri de tout péril.

Les *piccadores* courent beaucoup moins de dangers. Ils sont à cheval, ensuite ils portent des *cuissarts*, si je puis appeler ainsi ce qui couvre la partie inférieure de leur corps jusqu'à leurs pieds, et qui est parfaitement rembourré de coton. C'est en général le cheval qui est le plus en péril. Aussi, dans *las fiestas réales*, comme on en donnait au temps de Charles II, périssait-il quelquefois vingt chevaux dans une seule journée. Ces fêtes, qui se donnaient alors sur la plaza Mayor à Madrid, étaient vraiment des *fêtes royales*. Tout le corps diplomatique y venait en cérémonie faire le tour de la place dans des équipages magnifiques. Puis l'alguazil mayor venait prendre *possession* du terrain. Tous ceux qui devaient combattre, *piccadores*, *toreros*, *matadores*, *chullos*, *siguentes*, faisaient après lui le tour de la place qui devenait arène. Et puis venait le roi. Il se plaçait à son balcon royal et, dès qu'il était venu, des hommes à sa livrée lai-

saient le tour des balcons et distribuaient aux femmes richement parées qui y étaient assises, de la part de Sa Majesté, des corbeilles où étaient des gants parfumés, des éventails, des essences, des pastilles d'ambre et une foule de choses, parmi lesquelles je vois avec étonnement, je crois que c'est dans *Mme de Villars*, distribuer des bas de soie. Ensuite, pendant la fête, on donnait des eaux glacées, des confitures, des œufs sous toutes les formes, surtout en *cheveux d'ange*. Le marquis de Louville, avec son esprit satirique, n'oublie pas, toutes les fois qu'il écrit à M. de Beauvilliers, de lui dire : « *Ne vous inquiétez donc pas des dames du palais ! On leur donnera double ration d'œufs filés, et tout sera dit.* »

Pourquoi donc y a-t-il un charme si puissant à rentrer dans le passé de cette Espagne, si belle de ses souvenirs étrangers à nos coutumes ? Serait-ce cela ? Je le crois. Labruyère a dit avec raison : « *Deux choses séduisent également l'homme, l'habitude et la nouveauté...* »

Retournons dans notre présent. Hélas ! ce présent est aussi bien loin de nous ! Et pourtant nous y avons assisté comme acteurs... Ces jours ont été les nôtres, sa vie est encore notre vie, et pourtant...

Le jour de combat de taureaux, donc, à Ledesma, ce matador, ce torero, rival de *Pepe-Hillo*, était magnifiquement vêtu du costume andalous, que portent, au reste, tous ceux qui combattent le taureau, soit qu'ils soient *piccadores*, *torreros*, *matadors*, *chullos* même. Ils ont tous le costume qu'on voit ici dans le *Barbier de Séville* à Figaro, avec cette différence que les ornements des manches et de la veste sont en or fin, et quelquefois en pierreries : Pepe-Hillo, par

exemple, les avait sûrement en aussi précieuse matière. La *secunda spada*, comme il se faisait appeler, était coiffé du rézédilla et portait un long manteau qu'il mettait et ôtait avec une bonne grâce qui m'a donné l'idée de ce que c'était que le manteau espagnol. Ceux qui combattirent à cheval avaient aussi la veste andalouse, mais leurs jambes et leurs cuisses étaient couvertes d'une peau de daim rembourrée, ce qui est défectueux à l'œil, et leur donne de la disgrâce. Les plus lestes de la troupe, ce sont ceux qui mettent au taureau les banderillas, avec des papiers de couleur, et de l'artifice pour exciter sa colère. Ils sont d'une légèreté et d'une souplesse admirables. Ils s'élancent sur le taureau avec la rapidité de l'éclair et lui appliquent deux flèches crochues avec de longs fers qui entrent dans la chair de ce malheureux animal et le rendent furieux. C'est peut-être une des choses les plus pénibles de la fête, que cette cruauté froide qui veut stimuler le courage de la victime pour la rendre plus digne du sacrifice.

Secunda spada tua trois taureaux de suite sans avoir besoin de leur donner un second coup. La manière dont il s'acquittait de son office est tout à fait curieuse.

Lorsque le taureau fut au plus haut degré de fureur, alors le matador fit un signe et s'avança majestueusement dans la lice, tenant d'une main sa muleta [1] et de l'autre son épée. Le taureau demeura alors silen-

[1] La différence de la *capa* à la *muleta*, c'est que la première est un manteau, une *capa* enfin, et l'autre est un petit drapeau rouge qui tient à un bâton autour duquel il est roulé. Les habiles mettent beaucoup de grâce à faire *jouer la muleta*.

cieux et observateur, comme cet animal l'est toujours lorsqu'un nouvel adversaire vient à lui. Le matador s'avança de quelques pas en agitant son drapeau rouge et le taureau mugit sourdement, mais sans remuer. Alors le matador fit un mouvement du bras. Aussitôt le taureau partit en poussant un mugissement terrible et, en courant autour de l'arène, il faisait voler la terre et les pierres sous ses pieds. Deux fois il fondit sur le torero, qui deux fois l'évita avec une rare adresse en se jetant de côté... A la troisième course fournie par le taureau, le matador l'attendit, puis, se détournant à demi, il lui plongea son épée dans l'épine dorsale, au défaut de l'épaule [1]. Le taureau fit encore un pas. Il chancelait. Les chullos accoururent, mais le matador avec un air tout royal étendit la main en leur disant :

— *Dexa lo! dexa lo!*

En effet le taureau fut tomber à quelques pas de là. Le coup avait été mortel.

Cette fête plut extrêmement aux soldats et aux officiers de l'armée. C'est un spectacle pour des hommes, et des hommes d'*épée*. En parlant d'*épée*, celle qu'avait le matador était grande comme la Joyeuse de Charlemagne au moins.

A quelque temps de là Junot reçut ordre de quitter Ledesma pour aller à *San-Felices-el-Grande* et je l'y suivis. Ma position était bien pénible alors. J'étais fort souffrante, et je n'avais aucun moyen de revenir en France ni d'aller à Madrid. Pour l'un et l'autre voyage il fallait une escorte trop forte pour que Junot pût la distraire de son corps d'armée :

[1] C'est l'estocada *à vuela-piès* dont j'ai parlé plus haut.

— *Le devoir avant tout !* disait-il.

Et puis nous avions la pensée d'arriver à Lisbonne avant bien peu de semaines. Que dis-je ? C'était même par jours que notre vanité comptait.

Nous étions alors dans l'automne. Les soldats toujours indociles quand on leur parle de régime, avaient été sourds à tous les ordres données pour ne pas manger de raisins ni de melons. Cette manière de vivre est des plus nuisibles non seulement partout, mais notamment en Espagne. Il en résulta donc que les soldats du 8e corps particulièrement furent presque tous attaqués d'une dysenterie de l'espèce la plus dangereuse et que les hôpitaux de Salamanque, de Zamora et de toutes les villes environnantes ne suffirent bientôt plus à contenir les malades et qu'on fut obligé de les mettre dans des maisons particulières. Junot devint triste, morose même et notre séjour à *San-Felices-el-Grande* ne fit qu'ajouter à cette disposition malade de l'âme.

Tout ce que l'imagination peut se figurer de plus mélancolique entourait cette habitation de *San-Felices*. Ledesma était un lieu enchanté auprès de ce village qui avait passé au travers de l'insurrection et de la guerre, et qui était demeuré comme frappé de la foudre. Sa position, au milieu de montagnes calcaires, nues et privées de toute végétation, n'était pas sombre et triste comme celle que j'ai souvent rencontrée au milieu des Alpes et des Pyrénées. Des torrents, des sapins, de noirs rochers, tout cela forme un ensemble trop souvent en harmonie avec la situation de l'âme, pour être repoussé par elle. Mais des montagnes arides... des masures à demi détruites, une maison dont les portes, les fenêtres,

dépouillées de leurs ferrements, n'étaient retenues que par de mauvaises attaches en bois; des murs noircis par la fumée des feux de bivouac, car les soldats trouvaient tous les lieux bons pour s'y établir; un village éloigné de plusieurs lieues de tout endroit susceptible de donner un secours : voilà la retraite dans laquelle je passai un mois, gisante sur un lit de douleurs et voyant venir la mort pour moi et pour mon enfant.

Junot devint alors presque frénétique d'inquiétude, ou plutôt d'alarmes. Il voyait plus loin que moi dans l'avenir et, tandis que je me berçais encore, au milieu de mes souffrances, de l'espoir de faire mes couches à Lisbonne ou tout au moins à Coïmbre, il voyait devant nous s'élever un mur d'airain que le canon lui-même ne pourrait abattre. Le maréchal Ney qu'il vit à cette époque et qui causa avec lui sur la position de l'armée, plongeait encore d'un regard plus sinistre dans cet avenir. Hélas ! tous deux avaient raison.

Mon état devint alarmant. Je ne pouvais plus me lever. J'avais heureusement mon lit de voyage et quelques meubles portatifs qui me suivaient toujours dans l'un de mes fourgons et qui rendaient à l'instant même une chambre habitable. Mais celle que j'occupais dans cette maison de San-Felices était sombre et humide, et ne recevait le soleil que par une petite fenêtre haute, à peine large de deux pieds, et de la terre battue formait seule le plancher. Quelquefois en me réveillant d'un sommeil qui jamais ne me rafraîchissait, je surprenais Junot, qui était entré doucement dans ma chambre, me regardant avec un œil désespéré qui rendait tout ce qu'il souffrait. Il gémis-

sait, il pleurait comme un enfant, prenait mes mains, toutes glacées qu'elles étaient dans l'intervalle de la fièvre, et les baisait en les mouillant de larmes.

— Et pas de moyen de te faire sortir de ce désert, s'écriait-il avec rage, aucun moyen ! Aucun ! J'aimerais mieux donner ma démission et te conduire moi-même que de te confier à une misérable escorte, qui peut être défaite par la première troupe de guérillas postée dans le bois de Matilla pour t'attendre. Mais je ne le puis, je ne le puis sans me déshonorer, car le canon va gronder tout à l'heure, et je ne puis tourner le dos à l'ennemi.

Je tâchais de le calmer. Je cherchais des paroles qui fussent à son cœur. Mais ce cœur était si parfait Il m'était si dévoué ! Et comment mettre un bandeau sur la vue de celui qui aime et qui aperçoit devant lui le précipice où peut tomber l'objet de son affection ? Et puis il était père. Avec moi, qu'il aimait, il avait encore à craindre un malheur, se doublant par lui-même... Et jamais il ne fut un homme [1] qui, plus que lui, ressentit les nobles affections de l'âme. Oh ! c'était une terrible et bien dramatique position que la nôtre dans cet instant.

On faisait alors le siège d'Almeida. Almeida était la première forteresse portugaise, comme Ciudad-Rodrigo était la dernière de l'Espagne. Masséna, sans s'apercevoir que Wellington l'attirait dans un pays

[1] En relisant l'ode de Victor Hugo sur la mort du roi de Rome, je me sens toujours prête à pleurer à cette admirable strophe :

Encore s'il n'avait rien aimé sur la terre,
Ce vainqueur ! Mais il aimait son fils !
Car les cœurs de lions sont les vrais cœurs de père, etc.

que les habitants ruinaient en se retirant, comme plus tard ils ont fait en Russie, le poursuivait toujours, mais lentement, et en s'épuisant à chacune des stations qu'il faisait devant ces malheureuses forteresses. Le siège d'Almeida durait depuis longtemps, lorsqu'un événement, qu'on ne peut qualifier d'heureux, termina d'un seul coup le sort de la ville et d'une partie de ses habitants.

Un soir, peu de temps après le soleil couché, la maison reçut une violente secousse.

— Est-ce un tremblement de terre, m'écriai-je tout effrayée, et faut-il donc redouter tous les dangers dans ce malheureux pays ?

Une seconde détonation se fit entendre. Cette fois je crus que la maison s'écroulait.

— C'est à la forteresse ! s'écrièrent tous les hommes !

Et Junot, le premier, se mit à courir vers une vieille tour ruinée, qui était sur le haut d'une colline, tout au bout du village.

— C'est un admirable spectacle, s'écria-t-il revenant presque aussitôt. Il faut que tu viennes voir cela, Laure, on va te porter. Almeida est en feu !

On me porta, en effet, dans la tour, et de là je vis une épouvantable merveille.

C'était un horizon tout de feu bordant un ciel ardoisé, et sur cette sombre tenture jetant parfois des gerbes brillantes, qui la sillonnaient en tous sens, cette lueur étincelante, cette nuit sombre, le vent sifflant au travers des montagnes et apportant par intervalles comme un cri de désespoir. Il y avait dans une telle vue de quoi frapper le cœur le plus intrépide.

Almeida avait sauté presque entièrement. Et c'était l'effet du hasard. Un canonnier allait quitter son

poste. Il avait encore une grenade à lancer, il l'envoie vers la ville sans viser, sans même être sûr du côté qu'elle va suivre. La grenade tombe devant la porte ouverte de l'arsenal, au moment où cent ouvriers étaient occupés à faire des cartouches et à diviser ainsi l'immense quantité de poudre qui était à Almeida. Mais ce qui fut affreux, c'est que tout ce qui avait pu se réfugier d'habitants dans les fossés du château avait été y chercher un asile dans les casemates. *Quarante familles* y étaient au moment de l'explosion et furent entièrement victimes de ce hasard terrible, qui n'est, au reste, qu'un exemple de plus de tous ceux qu'on voit à la guerre. L'effet de cette bombe ou de cette grenade fut tel, que la ville s'ouvrit de toutes parts et que dix brèches permirent à l'armée française d'y pénétrer. Des canons furent lancés dans la plaine à une distance inconcevable, des membres palpitants furent trouvés à plus de cinquante toises dans la campagne. Lorsque Junot revint le lendemain à San-Felices, après avoir visité toute la ville et vu les désastres produits par l'événement inattendu de la veille, il pâlissait au souvenir de tous les débris humains qui embarrassaient ses pas en marchant au travers des décombres noirs et sanglants de ce château, de cette ville, tombeau de tant d'innocentes victimes. Le canonnier prétendit qu'il avait eu l'intention de diriger son projectile sur l'arsenal où il savait qu'étaient les munitions. Mais le fait est qu'il n'y voyait plus clair et que ce fut l'effet du hasard. Il n'en eut pas moins la croix et une grande récompense.

C'était un commandant anglais qui était dans Almeida, le général Coxe, je crois. Le gouvernement

britannique voulait bien donner son argent et même ses troupes pour assurer la ruine de la France, mais il voulait que tout cela fût employé avec discernement. Et pour cela, il était urgent que la bonne volonté des Espagnols ne consistât pas seulement à se faire tuer pour Dieu et Ferdinand. Mais les Espagnols n'obéissaient pas, et les Portugais pas davantage. Voici deux extraits de lettres dont je puis garantir l'authenticité. Elles sont du général Moore et écrites à lord Castlereagh, alors ministre de la guerre en Angleterre. Ces lettres donnent la mesure de ce que le gouvernement britannique accordait d'intérêt à l'Espagne, et combien cet intérêt encore était subordonné à celui bien positif de l'Angleterre elle-même. Ce fut ainsi pendant toute la guerre de la Péninsule. Ces lettres sont curieuses.

L'Angleterre avait *un ambassadeur*[1] près de la junte centrale. Cet ambassadeur était le lord Bentinck. Il écrivait à sa cour :

« Je suis tous les jours plus convaincu qu'une confiance aveugle dans leurs forces et une mollesse innée sont les écueils contre lesquels le vaisseau risque de se briser. »

Et plus tard le général Moore écrivait à M. Freire, successeur de lord Bentinck lui-même :

« J'ai reçu avant-hier une lettre de lord Castlereagh par laquelle il m'annonce qu'il m'envoie deux milliers de dollars à la Corogne Mais il ajoute que la difficulté de se procurer de l'argent maintenant en Angle-

[1] L'ambassadeur anglais près de la junte, fut, après lord Bentinck, M. Freire, et puis le marquis de Wellesley (mais pas le ministre).

terre est si grande, que je ne dois m'attendre à aucun envoi d'ici à quelques mois. Il me démontre aussi la nécessité de me procurer de l'argent en Espagne. Mais l'imbécillité du gouvernement espagnol surpasse toute idée. A quoi sert l'admirable dévouement des habitants, s'il n'existe personne pour en faire usage? Jusqu'à présent, je ne suis en communication avec aucune armée espagnole régulière. Castanos vient d'être déposé et la Romana est allé Dieu sait où. »

Dans une autre lettre, datée de Salamanque, le général Moore, dont le courage et le talent ne s'effarouchaient pas beaucoup des difficultés qu'il trouvait en sa route, écrivait à lord Castlereagh à Londres :

« Si j'avais mieux connu la faiblesse de l'armée espagnole, l'apathie du peuple et l'égoïsme de son gouvernement, je ne me serais pas à coup sûr empressé de venir en Espagne. En un mot, je ne vois ici ni armée, ni généraux, ni gouvernement. Il faut s'attendre à des malheurs. Je n'ai pas un schelling pour subvenir à l'entretien de l'armée, etc.

« Tout ce que je puis répondre à la question que vous me faites relativement à la défense du Portugal, c'est que ses frontières ne sauraient être défendues contre des forces supérieures, les Français étant *victorieux en Espagne, on tenterait en vain de leur résister en Portugal.* On ne peut pas compter sur la résistance des Portugais. Dans ce cas, il faut que les Anglais prennent promptement des mesures pour évacuer le Portugal. »

J'ai cité ces fragments de lettres, pour deux raisons. Mais l'une des plus importantes, c'est qu'elles sont une preuve elles-mêmes de l'aveuglement où l'empereur était relativement à l'Espagne et combien il per-

sistait à n'écouter aucun des avis qui lui étaient donnés par de fidèles serviteurs, connaissant bien la position de l'armée et la situation du pays. Ce n'était que par l'Angleterre qu'il voulait connaître l'Espagne. Du moins sa conduite le fait bien croire, puisque ces lettres que je viens de citer furent elles-mêmes sa règle et sa boussole, malgré les rapports que plusieurs généraux lui envoyèrent, rapports faits par eux-mêmes, comme je puis le certifier au moins pour mon mari qui, l'envoyant par *triplicata*, m'en fit un jour copier un pour que la chose allât plus vite. Ces lettres du général Moore ne tombèrent que plus tard à la connaissance de l'empereur. Ce fut au moment où il envoyait Masséna en Espagne. Mais depuis que ces lettres avaient été écrites, il y avait eu bien du changement en Espagne. Cet enthousiasme que Moore n'y avait pas aperçu, mais qui existait dans toute sa force, s'était développé. Les guérillas s'étaient organisées et nous faisaient une guerre bien plus terrible qu'une armée régulière. Et la preuve, c'est que nos armes furent toujours triomphantes lorsque des troupes réglées leur furent opposées, tandis que nous disparaissions, sans combats et sans gloire, devant le poignard du paysan, les sources empoisonnées et la lance des guérillas. J'en reviens à ce que j'ai dit bien souvent, c'est que l'empereur n'a jamais compris la guerre d'Espagne. Le général Moore n'a pas compris davantage la nation espagnole. Lord Wellington a eu la vue plus juste que tous deux dans les affaires de la Péninsule.

Lorsque l'empereur vint faire la guerre *lui-même* en Espagne, lorsqu'il commandait en personne ses troupes, sa garde, ces phalanges invincibles marchant

de concert et écrasant sous leurs pieds d'airain tout ce qui ne fuyait pas à leur passage, lorsque l'empereur vit son canon détruire à son commandement cette armée anglaise dont le maréchal Soult acheva de jeter les restes dans la mer, il prit une opinion encore plus fausse de la guerre qu'on pouvait faire en Espagne. Il revint en France, croyant que quelques hommes, même d'une habileté ordinaire, termineraient une guerre aussi peu redoutable. Et lorsque ces lettres du général Moore tombèrent en son pouvoir, il ne songea même pas qu'il y avait deux ans qu'elles étaient écrites et il en citait des phrases entières dans les lettres qu'il écrivait à Masséna et à Junot ainsi qu'au maréchal Ney. Hélas! dans ce même moment où le *Moniteur* disait en France qu'il n'y avait en Espagne aucune force, aucune énergie[1], nous parcourions péniblement une contrée ravagée par ses propres habitants et où les premiers besoins de la vie nous étaient refusés.

J'ai déjà parlé de la position terrible dans laquelle je me trouvais. Elle devenait chaque jour plus anxieuse pour Junot, qui voyait avec terreur s'approcher le moment où il faudrait qu'il se séparât de moi. Nous avions toujours pensé que je pourrais facilement retourner à Valladolid pour y faire mes couches, et même à Madrid où j'aurais été sous la protection du roi Joseph dont la bonté parfaite m'eût certainement accueillie. Mais, je l'ai dit tout à l'heure, tout retour était impossible dans ma position, à moins d'une escorte au moins de cinq à six cents hommes. Junot, presque en délire de cette inquiétude affreuse pour

[1] Voyez le *Moniteur* de janvier 1811.

sa femme et l'enfant qu'elle allait mettre au jour, monta à cheval et fut trouver Masséna. Ils étaient bien ensemble à cette époque et Junot lui dit combien il était malheureux de songer qu'il allait être obligé de me laisser, au moment d'accoucher, au milieu de mille dangers, dans un village abandonné, sans moyens de défense et entouré de tout ce qui peut donner d'horribles craintes. Masséna avait alors un motif puissant de conciliation entre lui et moi surtout. Deux amis communs avaient parlé d'un projet de mariage entre deux de nos enfants. Dans mes causeries du matin avec lui, mon enfant à moi avait été si souvent l'objet de mes discours, qu'il en vint lui-même à me parler *d'elle*, de son éducation, de sa beauté, et enfin il me dit qu'il pensait qu'une jeune fille telle qu'il voyait que ma fille serait à seize ans, serait pour lui *une bru* comme il la désirait. Alors je lui montrai des lettres de ma fille. Ces lettres étaient des réponses à ce que je lui demandais sur ses études, sur son intérieur, qui alors avait été transporté pendant mon absence chez la sœur de mon mari. Mes enfants étaient là avec leur gouvernante. Ma fille, quoique enfant, était parfaite dans ses petits raisonnements. Tout cela avait amené une sorte d'intimité entre le vétéran d'Italie et moi, et cela à l'insu de *tous*, excepté de Junot. Ainsi donc Masséna, lorsqu'on lui parla du péril que je pouvais courir, ne voulut pas que cela fût même admissible.

— Que la duchesse vienne avec nous, dit-il à Junot.

— C'est impossible ! répondit mon mari. Songe donc qu'elle va accoucher dans six semaines et que dans ce moment elle est presque mourante.

— Eh bien, il faut la conduire à Salamanque. C'est le lieu le plus près et le plus hospitalier pour elle.

— Non, non, dit Junot, dont le front s'assombrit aussitôt. Je ne veux pas laisser ma femme à Salamanque. C'est une ville qui n'est pas à l'abri d'un coup de main. Don Julian y serait dans trois jours si ma femme y allait aujourd'hui.

— Diable! dit Masséna, tu as raison, mon pauvre Junot! Mais comment faire?

Et ces deux hommes, dont cependant les intérêts étaient en ce moment bien importants, étaient oublieux de ces mêmes intérêts pour s'occuper du sort d'une pauvre femme au moment de devenir mère.

— C'est affreux, dit enfin Junot, mais il n'existe qu'un asile où je puisse laisser ma femme sans mourir de mon inquiétude, c'est Ciudad-Rodrigo...

Masséna s'arrêta tout à coup et regarda fixement Junot.

— Ciudad-Rodrigo! s'écria-t-il.

— Oui! Ciudad-Rodrigo. Du moins derrière ses remparts elle sera à l'abri de toute insulte de ce don Julian et je la retrouverai avec mon enfant.

— Mais songe donc, lui dit le prince d'Essling, qu'il n'existe PAS UNE MAISON dont le plafond soit intact... partout les bombes ont fait un trou, partout elles ont démoli et Ciudad-Rodrigo est d'ailleurs dépeuplé d'habitants.

— J'aime encore mieux la solitude, dit Junot, que la crainte de la société des guérillas. La duchesse ira à Ciudad-Rodrigo. Seulement je vous demande de m'accorder une faveur pour elle. C'est de me permettre de lui laisser cent cinquante hommes du bataillon suisse de Neufchâtel. Ils feront sa garde et

lorsque sa santé le lui permettra et qu'elle voudra nous joindre, ils formeront son escorte.

Masséna y consentit aussitôt, et c'était une faveur en effet, car l'armée était peu nombreuse, quoique l'on répétât bien haut qu'elle était composée de trois corps d'armée. Junot revint aussitôt à San-Felices plus calme, mais ne sachant comment m'annoncer qu'il me fallait aller à Ciudad-Rodrigo, dont lui-même m'avait fait une si affreuse description...

J'étais tellement abattue par la souffrance, que je fis à peine attention à ce qu'il me disait. Ce qui me frappa seulement, ce fut d'apprendre que l'armée se mettait en marche dans deux jours et que le surlendemain nous serions séparés.

Ce fut alors que je connus une personne qui fut longtemps en Espagne ma compagne de malheur et qui ne m'a pas quittée pendant un an; c'est M^me^ la baronne Thomières. Son mari avait fait les deux campagnes de Portugal. Sa femme l'avait accompagné lors de la première, et elle ne voulut pas le quitter à la seconde. Le général Thomières était général de brigade. Junot l'estimait beaucoup et lui avait confié un poste important lors de la première expédition. Le général Thomières avait été aide de camp du maréchal Lannes. Or, l'on sait que celui-là n'avait pour officiers d'état-major que des hommes sur lesquels il pouvait compter. Le général Thomières se trouvait donc encore sous les ordres de Junot cette fois et il avait emmené sa femme avec lui. Ceux qui ont fait la guerre en Espagne savent que, pour peu qu'on soit éloigné de deux ou trois lieues, et dans les terres, il est aussi difficile de se joindre qu'il l'est ici de le faire quand l'un est à Caen et l'autre à Paris. Je ne

connaissais donc pas Mme Thomières. Mais lorsque Junot m'annonça qu'il y avait à trois lieues de moi une femme jeune, bonne, douce, aimable et Française, et que cette femme était celle de l'un de ses généraux, je le suppliai avec larmes de l'engager à demeurer avec moi pendant que j'allais passer les cruels moments qui s'approchaient. Junot s'en occupa sur l'heure même. La chose fut d'autant plus facile à conclure que le général Thomières pouvait difficilement emmener sa femme. Il voyait, en homme du métier, toutes les difficultés qui s'élevaient devant l'armée française. On entendait dire de tous côtés que lord Wellington ordonnait partout en Portugal de ravager et d'emporter tous les moyens de logement et de subsistances, et de tout détruire en se retirant sur Lisbonne. Ces mesures, qui multipliaient ses forces à l'infini, étaient terribles pour nous... Le succès, au reste, a justifié sa conduite. Ce sont ces mesures-là qui ont vaincu Masséna. Voilà le canon qui l'a tué.

Ce fut dans les premiers jours de septembre que l'armée française commença à défiler pour entrer en Portugal. Le 8e corps fit enfin sa manœuvre de route et le moment de ma séparation avec mon mari arriva. Il fut cruel! Lui, tremblait pour son enfant et pour moi. Moi, je craignais pour mon enfant et pour lui. Je craignais pour moi-même, quoique mes souffrances m'eussent alors donné un grand dégoût pour la vie, mais j'étais nécessaire à l'être que je portais et ma mort pouvait rendre orphelins les trois enfants qui priaient Dieu pour leur père et pour moi à cinq cents lieues du désert où je pleurais et priais pour eux...

Enfin nous nous séparâmes, lui pour entrer en Portugal, moi pour aller à Ciudad-Rodrigo. Le géné-

ral Cacault, qui y commandait alors, avait été prévenu et m'avait fait préparer un logement qui, disait-on, pouvait être convenable, c'est-à-dire que j'y étais à l'abri de la pluie, qui à cette époque de l'année tombe par torrents dans ces montagnes incultes et désertes.

Je puis parler de Ciudad-Rodrigo. Mais rien ne peut donner une idée de ce qu'était ce monceau de décombres, au milieu desquels on voyait comme à jaions quelques maisons encore debout, soutenues par d'énormes blindages, qui donnaient une obscurité sinistre aux rues étroites, aux maisons déjà sombres de ce lieu horrible et désolé. Lorsque j'y entrai, un serrement de cœur me saisit et me contraignit à fermer les yeux. Le général Cacault m'attendait à la porte de la maison qu'on m'avait préparée. C'était la meilleure de la ville. Elle avait été épargnée en raison de sa position écartée. Elle appartenait à un chanoine. Mais tout avait fui, tout était absent. On ne voyait errer sous les blindages que des soldats malades ou blessés, que Masséna avait laissés en arrière et qui ressemblaient plutôt à des ombres qu'à des êtres destinés à défendre une ville... C'étaient eux cependant qui devaient se battre en cas d'attaque.

Ciudad-Rodrigo est de toute la Péninsule le lieu le plus sauvage et le plus aride. Pas un arbre n'est autour de ses vieilles murailles. Un anathème de la nature est tombé sur cette malheureuse cité. On dirait, à voir les montagnes sans verdure, sans végétation aucune, que la malédiction de Dieu est venue tout dessécher. C'était, au reste, à Ciudad-Rodrigo[1]

[1] Ainsi qu'à Badajoz.

que la cour d'Espagne exilait autrefois les militaires dont elle était mécontente.

Mais cette vue désolée n'était pas le seul malheur de notre séjour. Nous n'avions *rien* et des poignées d'or ne pouvaient nous procurer la plus légère, la plus commune nourriture. Les paysans avaient fui. Tout le pays était désert.

Je m'étais arrangé une chambre dans l'étage supérieur de la maison, car les blindages rendaient le bas trop obscur, et là je travaillais à la layette de mon enfant, en mouillant bien souvent de mes larmes le fil qui cousait ses petits béguins. Je n'avais pas reçu de lettres de France depuis un mois que l'armée française était partie, et depuis cette même époque nulle nouvelle ne m'était parvenue de Junot, et même de l'armée!

C'est sans doute la première fois qu'on a vu une armée de soixante mille hommes passer une petite rivière, entrer dans un pays, et le lendemain de ce passage un silence profond régner après cette multitude d'hommes. Il ne s'entend au loin que le cornet des guérillas qui appelle et qui rallie ses bruns soldats sous la bannière de leurs chefs. Mais rien du côté des Français. Il semble que la mort les ait tous frappés. Le général Cacault était chez moi ce même jour dont je parle et il me paraissait plus inquiet qu'habituellement, quoiqu'il me fît la grâce de parler plus souvent qu'il ne l'aurait fallu, devant une pauvre femme dans ma position, des dangers que je pouvais courir dans Ciudad-Rodrigo.

— Car, ajoutait-il, don Julian sait que vous êtes ici et il veut vous prendre. Cela m'expose aussi, moi, ainsi que ma garnison.

Je ne pus m'empêcher de le regarder avec une expression qui lui fit baisser les yeux.

— Soyez tranquille, général, lui dis-je, si vous étiez attaqué, ce que je ne crois pas d'abord, je pense que les deux cents hommes que j'ai pour ma garde seraient plus utiles pour nous défendre même que les écloppés, que je vois errer dans ce moment comme des ombres sous ces blindages. Ainsi, je pense que vous êtes plus tranquille même depuis que je suis venue à Ciudad-Rodrigo. Je ne crois pas, en vérité, que vous ayez à vous plaindre de mon séjour.

— Mais, reprit-il, car il n'était pas autrement *courtois*, savez-vous bien, madame la duchesse, que je suis fort malheureux pour les vivres depuis que vous et votre suite êtes venus augmenter ma garnison!

Je ne répondis rien. Qu'aurais-je pu dire? J'ai toujours eu un premier mouvement assez vif et je me serais laissée aller à lui dire quelque mot peut-être un peu dur... Mais, à partir de ce moment, je fus assaillie de mille renseignements que je ne demandais pas et qui devaient m'alarmer... On parla de la peste ou de la fièvre maligne qui allait s'établir dans la ville, à cause de la multitude de cadavres qui avaient été enterrés presque à fleur de terre pendant le siège. On racontait que les chiens déterraient tous les jours des membres encore frais, et qu'ils les emportaient dans la campagne, qui était jonchée d'ossements humains, spectacle épouvantable que je vis, en effet, la première fois que je fus me promener sur un chemin assez battu et qui dure pendant deux cents toises le long d'un mur, à l'abri duquel les guérillas ne se pouvaient pas mettre, parce qu'il était en bon état... Le cœur était déchiré par une pareille vue.

Je reçus alors une lettre de Salamanque, dans laquelle on me donnait des nouvelles de ma petite orpheline, et où l'on me racontait une aventure qui me fit frémir.

La femme d'un officier français était grosse et logeait avec son mari dans un gros bourg, près de Zamora. Au moment d'accoucher, le chirurgien-major du régiment se trouva absent et cette jeune femme fut obligée de se servir d'une sage-femme espagnole. L'accouchement eut lieu, mais quelque apparence heureuse qu'il eût, l'accouchée n'en mourut pas moins immédiatement après l'enfantement et l'enfant la suivit au bout de quelques minutes. Le chirurgien-major inspecta les deux cadavres... Le pauvre innocent nouveau-né avait été étouffé et une hémorrhagie avait été provoquée chez la mère. Cet exemple n'est pas le seul qui ait eu lieu.

Cette même lettre m'annonçait une nouvelle qui me ravit. C'était l'arrivée à Salamanque de la nourrice française que j'avais demandée et de ma femme de charge, M^me^ Heldt, ainsi que d'une femme de chambre, ayant perdu la mienne.

C'est une femme dont il faut que je parle, que cette nourrice, car ce n'est pas une chose commune que d'avoir à dire d'une nourrice qu'elle était parfaite, et Rose l'était.

Lorsque j'accouchai de mon fils Napoléon, Junot, toujours très attaché à la Bourgogne, croyait que rien n'était bon s'il n'était bourguignon et il voulut que la nourrice de son fils fût Bourguignonne. Mes belles-sœurs m'en choisirent une et l'on mit à la trouver le même soin que s'il se fût agi de donner une épouse au Roi des rois. En raison de tous ces soins, de toutes

ces recherches, il m'arriva une grosse, grande et assez belle personne, mais qui ne donna à mon fils qu'un lait bien clair, bien mauvais, et l'enfant se mit à dépérir. Baudelocque, qui était un homme de coup d'œil, se mit à entourer la nourrice de son regard investigateur. Le résultat de l'enquête fut de m'apprendre qu'elle était grosse de trois mois.

Il y avait neuf jours que j'étais accouchée. Je ne voulus pas me fâcher. Seulement je demandai à mes amies de venir à mon aide. Toutes se mirent en chemin le lendemain matin et avant midi j'avais vingt nourrices dans mon salon. C'était comme au bureau des nourrices et cela sentait l'aigre à faire tomber de l'autre côté. Parmi ces femmes, il y en avait une grande, bien faite, ayant de belles dents, l'œil vif et riant toujours... Ses joues étaient rondes et vermeilles comme une pomme d'api... Elle avait une petite ou plutôt une grosse fille qui était énorme. Cette femme ne savait pas où elle était... On lui proposait un nourrisson et elle voulait, disait-elle, voir le nourrisson et savoir ce qu'on lui donnerait, car enfin, disait-elle, l'enfant peut mourir. Cette franchise me plut. Baudelocque la trouva aussi bonne que celles qui étaient là. Je la choisis aussitôt, et depuis ce moment jusqu'à celui où j'ai sevré mon fils, je n'ai jamais eu un reproche à lui adresser.

Lorsque Napoléon, mon fils aîné, fut sevré, Rose se retira chez elle. Sa nourriture avec les cadeaux nombreux que je lui avais faits lui formèrent une petite fortune. Un jour elle fût à l'hôtel pour savoir de mes nouvelles, car elle m'aimait, et me savoir en Espagne, au milieu de *ces démons*, comme elle les appelait, lui faisait l'effet d'un mauvais rêve. Elle monta chez l'in-

tendant et sut que j'étais enceinte et malade, et cela au fond de l'Espagne ! Elle demanda de combien j'étais grosse, on le lui dit. Elle s'en fut sans rien dire. Le lendemain, elle vint apporter une lettre pour qu'on me la fît aussitôt parvenir.

Cette lettre était bien touchante. Elle contenait la demande ou plutôt la prière que me faisait Rose de venir nourrir mon fils ou ma fille. Car elle savait bien, disait-elle, que, n'ayant pas nourri mon premier enfant, je n'en voudrais pas nourrir un autre. Elle se trouvait grosse comme moi et devait accoucher en octobre. Moi je devais être délivrée en novembre... La seule faveur que demandait Rose, c'était que je prisse à mon service son mari comme valet de pied. Elle ne pouvait le laisser en France. Mais elle ne pouvait, disait-elle, se résoudre à penser que j'accoucherais dans *ce pays perdu de l'Espagne*, sans avoir un bon lait bien français à donner à mon enfant.

Excellente femme ! On pense si j'acceptai son offre ! Son offre qui était elle seule une faveur pour moi plus que pour elle ! J'ordonnai que tout son voyage fût disposé pour qu'elle fût aussi bien que moi-même et elle eut le bonheur d'arriver à Ciudad-Rodrigo vers le milieu d'octobre, sans avoir souffert autrement que d'une grande fatigue.

Quand elle me vit, quand elle vit ce logement triste et misérable, quand l'heure du dîner vint et qu'elle vit ce que je mangeais, ma pauvre Rose fondit en larmes et ne pouvait me regarder sans que le cœur lui faiblît.

Quelle honnête et bonne créature ! Bonne Rose ! Voilà un cœur attaché et sur lequel je crois pouvoir compter.

A quelque temps de là, le général Cacault me dit avec un air mystérieux :

— Il y a de grandes nouvelles. On dit que Masséna a donné une grande bataille et qu'il a été écrasé...

Je ne pus retenir un cri !

— Calmez-vous donc, me dit-il. Le corps du duc n'a pas donné. C'est ce méchant maréchal Ney. C'est bien fait, il a de la jactance. Eh bien, il a été frotté comme les autres !

Malgré l'assurance que me donnait le général Cacault, je me sentis atteinte d'une de ces inquiétudes terribles qui vous privent de sommeil et de nourriture. Je faisais toutes les démarches possibles pour obtenir une seule nouvelle, un mot qui m'eût tirée de l'inquiétude où j'étais sur Junot. *Et rien... rien* ne me parvenait. Enfin, un jour j'étais plongée dans une rêverie plus sombre et plus sinistre encore, lorsqu'on m'avertit qu'un homme mal vêtu demandait à me parler. C'était un paysan portugais. Il m'apportait une lettre de Junot. Sentant par lui-même combien je devais souffrir de n'avoir aucune nouvelle, il m'écrivit trois lettres et en chargea trois paysans auxquels il promit que je donnerais douze cents réaux si la lettre me parvenait... c'était peu encore pour le bonheur d'un tel moment. Je mets ici la lettre de Junot; elle expliquera bien mieux que je ne le puis faire, comment se fit le malheur de la journée de Busaco.

« Le 28 septembre, au soir.

« Combien tu dois être inquiète, ma chère Laure, de n'avoir pas encore reçu de mes lettres ! Si celle-ci te parvient, tu verras que ce n'est pas de ma faute.

Je prends aujourd'hui le parti de t'envoyer un exprès pour empêcher que tu ne sois trop inquiète des bruits qui ne manqueront pas de se répandre sur la bataille d'hier. Nous avons attaqué l'armée ennemie dans une formidable position appelée la *Sierra d'Alcoba*, au couvent de *Bussago*, en avant du village de *Moïra*. Nous n'avons pas enlevé cette position, défendue par plus de 60,000 hommes. Deux divisions seulement du 2e corps ont donné, et une du 6e. Moi, je n'ai pas tiré un coup de fusil. Nous avons *quelques blessés*[1] qui nous embarrasseront et nous prenons une autre route. Voilà tout ce que je puis te dire en politique.

« Mais ce que je puis t'exprimer, ma chère Laure, c'est mon inquiétude de te savoir sans lettre de moi, sans lettres de tes enfants. Je t'en ai renvoyé plusieurs, mais elles n'ont pu te parvenir; si les dernières ne sont pas parties, je vais les faire demander et te les envoyer[2].

« J'ai promis 1,200 réaux aux deux hommes qui se chargent de cette lettre. Fais-leur compter cette somme bien religieusement. Ils m'auront rendu un trop grand service pour y manquer. Les 1,200 réaux sont pour tous deux, et non pour chacun d'eux.

« Nous sommes bien mal pour les subsistances. Nous n'avons *pas de pain* depuis quatre jours. La viande ne manque pas et l'on a trouvé des légumes. Au reste, je me porte bien. Il n'y a que Prévost[3] qui ait attrapé une balle dans le bras droit. Mais il n'a

[1] Junot avait souligné cette phrase.

[2] Elles étaient parties et furent prises par don Julian.

[3] Brave et excellent homme, qui était l'un de ses aides de camp.

rien de cassé, et ce sera l'affaire de quinze ou vingt jours.

« Il est neuf heures du soir. Je pars dans deux heures. Il fait noir en diable. Mais, n'importe, il faut marcher. Je vais me jeter sur la paille pendant cet intervalle. Si je peux m'y endormir, ce sera en pensant à toi, à mes enfants, en vous regrettant tous et en songeant que vous êtes les seuls êtres sur la terre qui occupiez essentiellement mon cœur.

« Adieu, mon amie, adieu, ma chère Laure. Je t'embrasse mille fois et t'aime de toute mon âme.

« Le duc d'Abrantès. »

Busaco est une montagne très escarpée, située au pied d'Alcobaça, à six lieues sud de Viseu. Voici ce que j'ai ensuite recueilli dans une longue conversation avec le maréchal Ney, lorsqu'il passa par Salamanque en revenant en France.

Le maréchal Ney disait que c'était une faute, et une faute capitale, que d'avoir attaqué l'armée anglaise, qui était postée sur des hauteurs presque inaccessibles, et retranchée par les difficultés de cette même position. On pouvait, dit-il, la tourner, et cependant elle fut attaquée de front, en plein jour, et par de petites masses isolées. On prétend que près de cinq mille hommes, tant tués que blessés ou prisonniers, ont été perdus dans cette attaque maladroite. C'était, par exemple, bien pour celle-là que l'empereur pouvait dire : *qu'il ne fallait pas prendre le taureau par les cornes*, comme il l'observait à Valladolid, dans sa conversation avec le général Thiébault.

Une chose remarquable, c'est que le lendemain de la bataille de Busaco, un paysan indiqua un sentier

qui tournait la position, et qui, s'il eût été connu la veille, pouvait décider l'affaire sans coup férir... On a remarqué comme un fait extraordinaire, dans le temps, que les Portugais employés dans l'armée française ne connussent pas eux-mêmes ce sentier. Cela n'a rien d'extraordinaire. Les officiers portugais étaient fort ignorants de la position topographique du Portugal, dont, au reste, il n'existe aucune carte même passable. Et puis ces officiers n'avaient parmi eux que quelques têtes capables, et celles-là étaient dévouées aux Français, comme, par exemple, deux ou trois que je pourrais nommer.

Maintenant il faut reprendre les événements d'un peu plus haut; pour expliquer plusieurs faits assez obscurs. Il y aura probablement des répétitions, mais qui sont utiles à l'intelligence des événements.

CHAPITRE VI

Prise de Ciudad-Rodrigo. — Sévérité du maréchal Ney. — Indulgence de Masséna. — Almeida et les Portugais. — Silveira et les Suisses.— *Promenade militaire* de l'époque de l'empire. — De la Saxe à Astorga ! — Prise d'Astorga.— Départ pour le Portugal. — Désastre de Busaco. — Horrible carnage. — Les martyrs. — Les rochers et la mitraille. — Masséna sur le Mondego. — Wellington plus habile que l'empereur. — Le maréchal Ney. — Le général Mermet. — Les âmes françaises sont des âmes de braves. — Perte du 8e corps, sans combattre. — Mort du général Sainte-Croix.

La prise de Ciudad-Rodrigo était, comme je l'ai dit plus haut, d'une extrême importance pour le résultat de la campagne à laquelle se préparait Masséna. La suite en était incertaine jusqu'au moment où cette ville serait en notre pouvoir, tandis que sa reddition devait aplanir tous les obstacles qui s'opposaient à l'invasion du Portugal par l'armée française. La garnison de Ciudad-Rodrigo fit autrement son devoir que celle d'Almeida. Elle résista un mois, après l'ouverture de la tranchée, et le commandant ne capitula que lorsqu'il ne put faire autrement. C'était le général Hervasti, homme de cœur et de résolution. Et, lorsque le 10 juillet il fit arborer le drapeau blanc, c'est qu'il ne lui restait aucun espoir d'être secouru. Le maréchal Ney, à qui Masséna avait laissé le commandement du siège, fut sévère pour cette garnison qui s'était vrai-

ment noblement défendue. Il ne voulait pas accorde de conditions, il entendait qu'elle se rendit à discrétion. Mais Masséna ne voulut pas, et comme, au fait, il commandait en chef, il eut la générosité, ou la politique si l'on aime mieux, d'accorder aux vaincus les honneurs de la guerre. Ensuite il s'occupa des dispositions ultérieures à prendre pour réunir toutes les forces afin de marcher sur le Portugal. Le général Reynier était alors en marche pour joindre l'armé de Portugal. Il avait passé le Tage et s'avançait pa. Almaraz et par Coria pour opérer sa jonction avec Junot et Ney. Lorsqu'une fois Masséna eut réuni ses trois corps d'armée, il divisa ses forces, ce qui fit présumer qu'il avait de vastes plans; j'entendis alors discuter souvent sur ce qui aurait lieu et je me rappelle que Junot prétendait que ce que Masséna pouvait faire de mieux, était de faire attaquer la division du général Hill par le deuxième corps (Reynier), parce que, si on attendait que les forces anglaises fussent réunies, la peine serait bien plus grande pour les détruire. J'ai encore un aperçu de cette opinion écrite par Junot. Le général Hill était alors, je crois, à Castel-Branco. Du reste, à cette époque, la confiance que l'armée avait encore dans Masséna était pleine et entière. On vivait dans le passé, et Junot et le maréchal Ney auraient insisté davantage, s'ils avaient pu savoir alors ce qu'ils surent trois mois plus tard. Une affaire brillante que les Français eurent alors, et dans laquelle ils battirent le général Crawfurd, dans les environs d'Almeida, donna, pour commencer, raison à Masséna. Ciudad-Rodrigo était pris. Nous avions contraint les Anglais à faire sauter le fort de la Conception; nous avions pris Almeida, et sa garnison avait

pris parti dans notre armée[1]. Tous les rapports qui arrivaient de l'ennemi ensuite, semblaient s'accorder sur un point : c'est que l'armée anglo-portugaise se retirait devant nous et se préparait à une retraite plus sérieuse encore. Masséna semblait donc autorisé en apparence à agir comme il l'a fait. Cependant les lignes inexpugnables de Torrès-Vedras étaient là et le pays qu'il fallait parcourir pour les atteindre était entièrement ruiné. Ce que je sais, c'est que j'ai entendu Junot, la veille du jour du départ *de San-Felices el Grande*, dire que l'armée serait bien heureuse si elle revenait avec le quart de son monde.

Ce fut vers ce temps que l'on apprit une nouvelle qui fit un effet désagréable, tant nous étions peu accoutumés aux revers. La troupe de *Silveira* ayant été attaquée à *Parba*, fut victorieuse de nos troupes et prit un bataillon suisse tout entier. Il n'était que de cinq cents hommes. Ce n'était pas l'importance de cinq cents hommes de plus ou de moins dans les rangs de notre armée, mais le moral de la chose était immense en mal de notre côté, en bien de celui de l'ennemi.

Pour dire la vérité pour tous, il faut aussi dévoiler bien des petites intrigues qui vinrent empêcher Masséna d'agir. Masséna prétendait, et avec raison, que, toute la Catalogne, l'Aragon et une partie de l'An-

[1] Un fait assez remarquable pour l'étude de la politique portugaise, c'est que lorsque lord Wellington, indigné de la conduite des troupes portugaises, reprocha cette lâcheté au gouvernement de Lisbonne, ils dirent que les Portugais avaient pris parti dans l'armée française pour avoir la facilité de *déserter* et de revenir chez eux. Notez qu'ils prêtaient serment, et volontairement.

dalousie étant entièrement libérées, toute la sollicitude devait actuellement se porter sur l'armée anglaise et surtout pour la forcer à évacuer la Péninsule. En conséquence, Masséna avait demandé avec instance qu'on lui envoyât le maréchal Mortier avec la plus grande partie de ses troupes. Mais le roi Joseph ne voulait pas dégarnir Cadix, qui avait devant ses murs alors une belle et forte armée.

Cependant Almeida, Ciudad-Rodrigo étaient en notre pouvoir et Masséna résolut de poursuivre les Anglais sans attendre les renforts demandés [1]. Mais il se plut à déranger les plans que l'ennemi avait formés d'après ses propres prévisions. Il craignait pour sa droite. Masséna l'occupa sur sa gauche, et s'amusait à lui faire quitter une position aussitôt qu'il l'avait prise. L'armée anglaise était alors forte de soixante mille hommes à peu près, c'est-à-dire en y comprenant les troupes portugaises; car il est bon de dire que toutes les troupes anglaises envoyées en Espagne n'étaient pas avec lord Wellington. Par exemple, dans ce même moment dont je parle, il y avait un corps très nombreux enfermé dans Cadix [2]. Ce que lord Wellington avait d'Anglais avec lui devant Masséna pouvait se monter à trente mille hommes à peu près, cavalerie, infanterie et artillerie. Le reste de son armée sous les ordres du général Hill et du général Leith, était détaché, et du côté, je

[1] Ils vinrent plus tard, mais de France. Ce fut un corps aux ordres du général Drouet, comte d'Erlon.

[2] On disait dix mille hommes, mais d'autres rapports plus exacts ont dit ensuite sept mille. C'est ce que j'ai vu du moins dans le rapport d'un espion, qui fut remis à Junot et qu'il envoya à Masséna à l'heure même.

crois, d'Almazar et de Coria. Quant à nous, nous n'avions pas plus de monde que les Anglais, quoiqu'ils se soient efforcés de dire que nous avions plus de soixante mille hommes. Et où donc auraient-ils été pris, bon Dieu? L'armée de Portugal ne se composait, après tout, que des trois corps de Junot, Ney et Reynier. Le corps de Junot, qui était de vingt-six mille hommes en entrant en Espagne, était diminué de plus du tiers depuis notre séjour, et seulement pour avoir combattu partiellement. Mais les maladies l'avaient décimé. Le corps de Ney était peut-être plus nombreux. Mais tout cela n'était pas présent, et de cela, il en était de même du 2e corps de Reynier. Voici, quant au corps de Junot, des renseignements certains.

Le 8e corps, qui maintenant allait combattre sur les bords du Tage et du Mondego, venait de Bayreuth en grande partie et ne s'était mis en route pour l'Espagne, en traversant Paris, qu'après *avoir été passé en revue par l'empereur*. Ce fut dans cette revue que l'empereur retint auprès de lui un régiment de ce corps d'armée et le mit à la suite de la garde. C'était le régiment des chasseurs à cheval de Berg. La cavalerie du 8e corps fut en partie réformée et refaite par douze régiments provisoires qui s'organisèrent à Versailles, Tours, Orléans, Angoulême et Saumur et se rendirent ensuite à Bayonne, où ils entrèrent avec nous en février 1810 en Espagne. Ce qui commença par faire un grand mal au 8e corps, ce fut le service auquel il fut d'abord commis à son entrée en Espagne, particulièrement tout ce qui fut envoyé à Logrono et qui fut spécialement employé à poursuivre les brigands. Ce genre de guerre fit une

vive impression sur des troupes qui venaient d'habiter l'Allemagne et qui avaient vécu au milieu des meilleures gens de la terre, et de la quantité de maladies du pays qui frappèrent de mort nos soldats. Je dis *nos* soldats, car les malheureux m'inspiraient une telle pitié, que je me regardais comme obligée de venir à leur aide, autant qu'il était en moi. Et toutes les fois que je pouvais leur être utile auprès de Junot ou de quelques-uns de leurs chefs, je n'avais garde d'y manquer. Heureusement pour le 8e corps, qu'il quitta Logrono pour se rendre à Burgos, ainsi que je l'ai dit plus haut[1]. Il fut alors réparti sur la communication de Madrid, par *Lerma*, *de Valladolid*, *de Santander*, de Bilbao, et toujours donnant des détachements pour poursuivre les brigands[2]. Le 8e corps demeura à Burgos depuis le 11 février jusqu'au 24. Le 24, il partit pour se rendre à Valladolid. Ce mouvement fut effectué en six jours, et nous arrivâmes dans cette ancienne capitale de l'Espagne le 1er mars. La deuxième division du corps d'armée occupa *Palencia* et *Rio Seco;* la première Benavente, la Baneza et Léon. Quant à la troisième, elle occupa Valladolid, où elle demeura avec le duc. Les brigades de cavalerie suivirent les divisions. La première, sous les ordres du général Sainte-Croix, la Baneza; le général Bessières[3] à Valladolid même, et le général Bron eut la correspondance entre la première division et le quartier général.

[1] Le 8e corps quitta Logrono le 8 février et arriva le 11 à Burgos.

[2] C'est ainsi que nous appelions tous les guérillas en Espagne.

[3] Frère du maréchal.

Ce fut dans les douze jours qui suivirent l'arrivée de nos troupes à Valladolid que la première division aux ordres du général Clauzel[1], se rapprocha de la place d'Astorga et releva les postes de la division Loison[2], qui à son tour se replia sur Salamanque, pour y joindre le 6e corps dont elle faisait partie.

Le 12 mars même, la première division s'empara des moulins autour d'Astorga et la place fut bloquée. Le 17, la tranchée fut ouverte, les ouvrages poussés avec vigueur et, le 6 avril, les munitions destinées à amener la reddition de la place se mirent en route. Junot partit de sa personne, le 14 au matin, de Valladolid. Il établit son quartier général à *Castrillo á los Polbazes* et reconnut lui-même la place le 19; le 20, le feu fut des plus vifs depuis cinq heures du matin jusqu'à sept heures du soir. Mais aussi la brèche était entamée.

Ce fut à ce siège, et le 21 avril, que la brèche fut emportée d'assaut par un aide de camp du duc, brave et loyal jeune homme s'il en fut jamais. C'est M. de La Grave. Sa conduite fut remarquable de bravoure et de bouillant courage, malgré son sang-froid habituel. Junot faisait de lui le plus grand cas.

Le 22, la place capitula, après trente-cinq jours de tranchée ouverte. La garnison, forte de quatre mille hommes, fut dirigée sur la France avec le général *Santosildès* qui commandait la place. Le corps d'armée reçut ordre de reprendre ses cantonnements et Junot revint à Valladolid, après avoir été seulement

[1] Aujourd'hui maréchal de France.

[2] Le général Loison retournait pour la troisième fois en Portugal, quoiqu'il y fût détesté.

passer quelques jours dans l'antique ville de Léon. La brigade Godard avait été détachée pour communiquer avec le général Bonnet dans les Asturies, et avait rempli sa mission. On voit que les troupes du 8e corps n'avaient pas un moment de repos. Je cite toute cette marche ainsi jour par jour, pour faire voir comment l'empereur *utilisait* ses hommes. Il est curieux de voir partir ce corps d'armée des frontières de la Saxe, où il est cantonné au mois de novembre, pour le suivre au mois de mars suivant au siège d'Astorga au fond du royaume de Léon en Espagne.

Ce fut à son arrivée à Valladolid que Junot apprit la nomination de Masséna. Le prince d'Essling arriva de sa personne le 12 mai à Valladolid. Sans revenir ici sur ce que j'ai déjà dit, je suivrai seulement l'itinéraire de marche. Le 29, Junot quitta Valladolid pour se rendre à Salamanque, où déjà, depuis le 19 ou le 20, la deuxième division s'était rendue avec le parc d'artillerie. La première division avait été à Ledesma et la troisième à Zamora et à Toro. Ce mouvement était destiné à remplacer le 6e corps, commandé par le maréchal Ney, qui s'approchait de Ciudad-Rodrigo pour en faire le siège. Masséna, qui vint avec nous à Salamanque, fut, le lendemain même de son arrivée, reconnaitre Ciudad-Rodrigo. Dans le même temps, les troupes de la troisième division avançaient toujours, et prenaient position en occupant Bejar, Endrinal, Linares et le col de Banos. On demeura ainsi jusqu'au 10 juin dans l'inaction. Le 10, on eut l'alarme faussement donnée que les Anglais voulaient reprendre Astorga. Les divisions Clauzel et Solignac reçurent ordre de s'y rendre, mais, dès le 11, cet ordre fut révoqué et il se borna

à *prévenir l'armée qu'elle aurait un mouvement à faire sur San-Felices el Grande* et *el Chico*, pour soutenir le 6e corps qui commençait ses opérations sur Ciudad-Rodrigo. Le général Sainte-Croix eut alors une belle affaire après avoir passé *la Tera*. Il battit l'ennemi et lui fit deux cents prisonniers après avoir tué cinq cents hommes. C'était à *Lianisas*.

Junot eut alors un déplaisir, ce fut de voir dissoudre la division Lagrange. Il aimait le général Lagrange, et j'avais aussi une grande amitié pour lui. Il fut alors nommé gouverneur de Salamanque. Tout cela fut l'effet des intrigues d'un homme qui devait faire faire bien des sottises à Masséna dans cette campagne. Du reste, l'événement fut heureux dans ses suites pour le général Lagrange, car il évita les désastres du Portugal.

Ce fut le 24, jour de la Saint-Jean, que Junot quitta Salamanque pour se rendre à *Santi-Espiritus*, et de là à *San-Felices el Chico*. On a pu voir précédemment dans les lettres de Junot tout ce que nos troupes eurent à souffrir pendant ce siège ; quant à lui, il passait l'Agueda, et reconnaissait l'armée anglo-portugaise. Il y avait toujours échange de meurtres *légalement faits*, et selon les lois de la guerre, dans ces rencontres, ou dans les reconnaissances sur Almeida. Le général Ménard, le général Taupin, appuyaient bien avec leurs brigades ; mais lorsque Junot était en tête d'une reconnaissance, il se souvenait encore des guerres d'Italie et son cheval n'était pas retenu. Ce fut ce qui arriva dans la reconnaissance du 15 juillet sur Almeida. Il y eut quatre hommes tués, quinze blessés, dont sept officiers. C'était la brave brigade Sainte-Croix et Junot com-

mandait la reconnaissance en personne. L'ennemi éprouva une grande perte et fut vivement ramené aux retranchements. J'ai déjà dit que Ciudad-Rodrigo capitula le 10 juillet, et j'ai dit aussi comment nous avions été à Ledesma, à San-Felices el Grande, puis enfin, comment, dans la première quinzaine de septembre, le 8e corps avait commencé son mouvement pour profiter de la prise d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo, et entrer en Portugal. Déjà depuis le 23 août la division Clauzel occupait *Barba del Puerco*, et le 6e corps avait passé la Coa et s'était emparé de *Pinhel*. Ce fut alors que l'armée anglaise fit de son côté ce mouvement, qui nous parut timide et n'était qu'un appât pour attirer au piège; lord Wellington se retira sur Guarda et Celerico.

A partir du 15 septembre, je ne vis plus rien par moi-même. Junot me quitta pour entrer en Portugal et, moi, je vins à Ciudad-Rodrigo. Le 8e corps suivit la route de Viseu en passant par Almofalo, Pinhel, Otogal. Mais que trouvait-il sur cette route? La disette et la mort pour ceux qui restaient en arrière. *San-Miguel d'Oteiro*, *Casalde Maria*, *Berbénosa*, n'offrirent pas plus de ressources. Et ce fut ainsi que le 8e corps, après avoir passé le 26 le torrent de la Crise, arriva le 27 septembre au pied de la sierra d'Alcoba, où il bivouaqua pendant la nuit, et le lendemain eut lieu cette terrible affaire dans laquelle l'armée de Portugal perdit de bons soldats et de bons officiers, pour exécuter une volonté insensée. J'ai entendu dire depuis, et en Espagne même, par des officiers anglais et portugais prisonniers, que lord Wellington avait été fort étonné que Masséna eût suivi la droite du Mondego et la

route de Viseu, parce que cette route étant fort mauvaise, il l'avait jugée impraticable, surtout pour l'artillerie. Mais les Français en avaient franchi bien d'autres lors de la première campagne de Portugal. En apprenant cette nouvelle, il paraît positif que lord Wellington, qui s'était retiré de Celerico et avait pris une autre position, repassa le Mondego, et vint alors prendre pied à Busaco, qu'il lui était loisible d'occuper après avoir opéré sa jonction avec les généraux Hill et Leith, chose des plus malheureuses pour nous et qu'on prétend que l'on pouvait empêcher.

Cette position de Busaco est formée par une montagne fort élevée, au sommet de laquelle est situé le couvent de Busaco, habité par des religieux trappistes. Cette montagne peut avoir quatre lieues de France, environ, d'étendue, depuis les bords du Mondego jusqu'à la route d'Oporto. Elle est sillonnée dans presque toute cette étendue par de profonds précipices et des défilés tellement étroits, que les troupeaux de chèvres n'y peuvent quelquefois passer que sur deux et trois de front. Ce fut cependant par ces défilés que Masséna fit passer ses soldats, au lieu de leur faire prendre la route de Mealhada pour tourner la gauche de l'armée anglaise, au risque de les faire foudroyer par les troupes qui occupaient le haut de la montagne. J'ai eu à cette époque en ma possession, et pendant fort longtemps, un plan et une vue de la montagne de Busaco. Ce plan était fait par un Français. Mais j'en avais un autre tout aussi curieux, car il était fait par un Anglais. Un jour, en 1812, quelque temps avant le départ pour la Russie, Junot me les demanda tous trois et il ne me les rendit pas. J'ai lieu de croire que c'était pour expliquer à l'empereur l'affaire de Busaco.

Un officier général anglais de mérite, et dont ses ennemis reconnaissaient eux-mêmes le talent, le marquis de Londonderry, dit dans son ouvrage sur la guerre de la Péninsule :

« Quand bien même Masséna aurait agi d'après les avis de Wellington, il n'aurait pu préparer sa défaite par un moyen plus efficace ».

Mais ce qui ne fut pas connu alors en France, parce que le silence de la tombe environna les cadavres des malheureuses victimes de Busaco, ce fut l'admirable intrépidité des régiments et des officiers généraux qui fournirent la première attaque faite le 27 à six heures du matin. C'étaient le 32e, le 36e et le 70e, qui, sous les ordres du général Merle, un de nos officiers généraux les plus distingués, entreprirent de forcer la position occupée par les Anglais. Ces héros admirables, sans faire un murmure, sans observer qu'ils marchaient à la mort, furent l'affronter avec le courage qui est un don du ciel dans des âmes françaises. Ils gravirent les rochers de Busaco sous une pluie de mitraille, une grêle de boulets qui les mettaient en morceaux! Les membres palpitants de ces infortunés tombaient sur le crâne déjà fracassé de leurs frères d'armes qui étaient au-dessous d'eux, et souvent des rangs entiers roulaient ensemble dans les abîmes. Cependant ils parvinrent au sommet du plateau, ces vaillants hommes et là, à peine échappés à une mort terrible, ils la retrouvèrent sous une forme encore plus certaine. Ils furent reçus par des troupes anglaises et portugaises. Là eut lieu un carnage affreux! Nos soldats, chassés par des forces supérieures, et d'ailleurs fatigués, essoufflés, n'en pouvant plus, furent culbutés par l'ennemi et roulèrent de rochers en

rochers jusqu'au fond des précipices dont les pointes aiguës portèrent, dans cette cruelle journée, d'affreuses et de sanglantes dépouilles, tandis que non seulement les sabres et les baïonnettes ennemis étaient rouges du sang français, mais les mains des soldats anglais en étaient baignées! Oh! ce fut une horrible journée!

Ce furent les troupes du général Reynier qui reçurent d'abord en ce lieu la couronne du martyre... Puis deux autres divisions de Ney, sous les ordres du général Loison, et l'autre du général Mermet, se portaient vers le corps du général Crawfurd [1]. Celui de Junot ne donna pas ce jour-là. Il fut mis continuellement en présence de l'ennemi. Mais comme lord Wellington, dans son plan de campagne, ne voulait qu'attirer son ennemi et ne pas combattre, autant du moins qu'il le pourrait, il paraît que l'arrière-garde anglaise avait ordre d'éviter tout engagement avec l'avant-garde française. Cela paraît si positif, qu'à Coïmbre et à Condeixa il y a eu un engagement très vif entre les deux partis, et que le huitième corps eut l'avantage, comme cela arrive toujours quand des troupes ont la volonté d'éviter une rencontre. Et à Condeixa les Anglais préférèrent abandonner leurs magasins de vivres, que de combattre pour les défendre. Cependant ils forçaient dans ce même moment les habitants d'abandonner leur asile, d'emporter jusqu'au dernier grain de blé ou de tout brûler, pour que

[1] Je ne sais pourquoi, à la suite du siège d'Almeida ou de Ciudad-Rodrigo, le général Crawfurd reçut de nos généraux le surnom de *brave étourneau*. Je l'ai entendu nommer ainsi par Masséna lui-même.

nous ne pussions rien trouver. Nos soldats, furieux de ne rencontrer qu'un sinistre isolement, marchaient encore sans murmurer, car dans de semblables situations le soldat français est sublime dans sa conduite. Mais sa physionomie devenait plus sombre et il y avait dès lors une méfiance dans l'armée qui ne pouvait qu'ajouter à ses autres malheurs.

On trouvait le long des routes des débris de meubles et de vêtements que les malheureux fugitifs, contraints par les Anglais d'abandonner leurs maisons, ne pouvant emporter avec eux, car les moyens de transport manquaient, préféraient jeter dans le Tage ou dans les torrents que de les laisser à l'ennemi commun, et que les vagues du Tage et les eaux des torrents repoussaient sur la rive, mais en lambeaux et hors d'état de servir. Souvent nos soldats prêtèrent assistance à de malheureux vieillards, à des femmes dont l'enfant se mourait sur leur sein où il n'y avait plus de lait, et qu'ils trouvaient dans les fossés, abandonnés de tous et sans secours! J'ai vu plusieurs exemples d'humanité vraiment admirables, lorsque le 8e corps revint en Espagne et que nous passâmes quelques semaines à Toro... Mais la conduite des Anglais ne fut pas, en cette circonstance, ce qu'elle aurait dû être, comme humanité et comme justice. C'est ainsi que lord Wellington se retira sur les fameuses lignes de Torres-Vedras et que Masséna, comme frappé de vertige, le suivit à travers un pays désolé et désert.

Le lendemain de la bataille de Busaco, Junot, qui ne savait déjà arrivée à Ciudad-Rodrigo, mais qui ne pouvait avoir l'idée de la privation totale de nouvelles dans laquelle nous étions et craignant que je n'en

eusse de fausses relativement à l'affaire du 27, fit venir trois paysans portugais et espagnols, et leur donna une lettre à chacun.

— Celui de vous qui arrivera le premier, leur dit-il, aura douze cents réaux. Si vous arrivez en même temps, la duchesse vous donnera la récompense promise. Soyez fidèles, et vous n'aurez qu'à vous louer d'elle.

Un seul de ces hommes parvint auprès de moi à Ciudad-Rodrigo, où j'étais alors dans des inquiétudes dont il faut avoir été victime pour en comprendre toute l'horreur. On était alors à la fin d'octobre et l'affaire de Busaco avait eu lieu à la fin de septembre. Un seul de ces hommes eut le bonheur de passer. Les deux autres périrent, l'un en passant un torrent, l'autre fut assassiné par les Espagnols, qui trouvant sur lui la lettre de Junot qu'il avait mal cachée, le traitèrent comme espion. La récompense promise fut presque doublée par moi à l'homme qui me donna la lettre qu'on a lue au commencement de ce chapitre. Hélas! c'était la seule consolation que je devais recevoir avant la naissance de mon fils...

Je terminerai cette relation, peut-être un peu longue pour ceux qui n'ont eu aucun intérêt dans la guerre de la Péninsule, mais qui, je crois, ne peut manquer d'être de quelque importance pour ceux qui y retrouvent et d'anciens souvenirs et des motifs de souvenirs par relations, par un tableau des pertes du 8e corps, depuis le jour seulement de son entrée en Portugal, c'est-à-dire du moment où il quitta San-Felices el Grande, jusqu'au 1er novembre :

A Coïmbre.	400 hommes.
Aux hôpitaux de Santarem. .	600 —
Prisonniers de guerre . . .	127 —
Tués à Sobral.	71 —
A Ferias	252 (d. 34 tués.)
Blessés à Sobral	163 hommes.
En arrière et assassinés. . .	946 —
TOTAL. . . .	2559 hommes.

Chevaux tués et morts, artillerie comprise, 419.

Et l'on remarquera qu'excepté à Sobral où la ville fut enlevée par la première division du 8e corps, il n'y eut que des engagements partiels, plus funestes, au reste, qu'une bataille rangée. Ce fut donc dans de semblables affaires que notre armée commença à laisser derrière elle des ossements français. Le reste périt par la misère, par le poignard, et pour achever sa ruine, le moment des pluies survint pendant le plus important de sa marche. Ces pluies, que connaissent seuls ceux qui ont été en Portugal, inondaient les plaines, détruisaient les routes, comblaient les ravins et les changeaient en torrents, tandis que les torrents eux-mêmes devenaient des cataractes effrayantes et presque impossibles à franchir. Oh! quels souvenirs! quels souvenirs épouvantables! Et pourtant, malgré nos désastres, malgré tout le poids du malheur qui pesait sur nous, il paraît positif que si Masséna avait poussé avec vigueur l'armée anglaise dans sa retraite et l'avait enfin poursuivie au lieu de se laisser attirer et de la suivre avec mollesse et indécision, il paraît que l'armée anglaise pouvait être perdue. Sans doute ses lignes de Torres-Vedras étaient

formidables, mais toutes les redoutes n'étaient pas défendues par des troupes anglaises, et à cet égard les antécédents devaient donner de l'espoir, au moins assez pour tenter ce qui pouvait sauver une armée et perdre l'autre, et leur faire ainsi changer de position à l'une et à l'autre. Cette opinion n'est la mienne, on le pense bien, que d'après l'avis bien souvent recueilli de personnes qui pouvaient certes le donner. Ce que je viens de mettre plus haut m'a été dit par un officier général anglais et par deux membres importants du parlement d'Angleterre. Quant à l'opinion des Français, j'ai été guidée dans la mienne par mon mari et le maréchal Ney. Celles-là en valaient bien une autre.

Un malheur particulier, mais qui fut vivement senti par l'armée, fut la mort du général Sainte-Croix, qui fut tué à Alenquer, sur les bords du Tage, tandis qu'il cheminait sans même songer à la mort. Un boulet parti d'une des chaloupes canonnières qui étaient sur le fleuve, frappe un rocher et vient, par ricochet, couper en deux le malheureux Sainte-Croix, qui tombe atteint mortellement, sans que le noble jeune homme entendît gronder le canon répondant à son dernier soupir. Ce n'était pas ainsi qu'il devait mourir.

Après ces divers événements, après la défaite de Busaco, après avoir passé le Mondego, avec une presque certitude de voir se lever sur les derrières de son armée une multitude de corps de partisans qui devaient couper toute communication, Masséna continua néanmoins de s'avancer et sa conduite fut vraiment inexplicable.

CHAPITRE VII

Je reçois une lettre de Junot. — Ma joie. — Elle est courte. — Don Julian *geôlier* de la route. — Larmes et chagrins. Mme Thomières. — Sa bonté. — Sa douleur. — M. Luuyt. — Ce qu'il était. — Impression de l'Espagne. — M. Lalance. — Ce qu'il était. — Sa femme. — Elle est jolie et bonne. — Son portrait. — M. Desanges, ami de M. Luuyt. — Son énergie le sauve. — Joie inattendue. — Armée du 9e corps. — Le comte d'Erlon. — M. de Montesquiou. — Le général Fournier. — Dîner burlesque. — Le 14 novembre. — Désespoir d'un homme brave. — Nous pleurons et pourtant nous chantons ! — Les premières douleurs.

Il faut avoir été dans la situation où je me trouvais, pour apprécier tout le bonheur que j'éprouvai en recevant la lettre que Junot m'écrivit par le paysan espagnol ! Un pareil moment compensait bien des mauvaises heures. J'étais joyeuse comme une enfant qui n'aurait eu que des fêtes pour le jour suivant... Cette joie ne pouvait être durable ; mais je fus bien heureuse un jour. Ce ne fut que le lendemain, lorsque, voulant répondre à Junot par le même aventureux courrier, qui répondait de passer, que je retombai dans toute ma tristesse. La lettre de Junot avait un mois de date. Que d'événements avaient pu se passer depuis lors ! Et moi, qu'avais-je à lui dire ? Depuis mon arrivée à Ciudad-Rodrigo, je n'avais eu qu'une fois des nouvelles de nos enfants ! Don Julian

était comme le geôlier du chemin par où passaient les courriers, nul ne sortait de la route si don Julian l'y avait vu entrer. J'écrivis. Mais je ne pus trouver de paroles pour peindre toute ma joie, si vive il n'y avait que quelques heures. Je ne pus que pleurer sur la désolation qui m'entourait et, si je n'écrivis pas un dernier adieu à mon meilleur ami, au père de mes enfants, c'est que je craignis de l'affliger, car j'étais sûre de mourir.

Oh ! que je souffrais dans de semblables moments d'une aussi terrible rêverie ! Alors, je posais la main sur mon sein, je sentais les mouvements de mon enfant ; et ce rapport, si parfaitement une joie du ciel dans la position ordinaire de la vie où sont toutes les mères, devenait pour moi un sujet de larmes amères. Comment mon enfant allait-il naître ? Le mettrais-je au monde même ? Non. Tout ce qu'une imagination délirante peut inventer pour donner des scènes d'émotions excitantes pâlirait devant le récit que je puis faire de ce que je souffris dans ces veilles de la douleur, où de longues nuits se passaient pour moi à prier Dieu, comme on le prie avant le viatique.

C'est ainsi que j'atteignis le 14 novembre. Ma vie était triste et monotone. Et n'eussé-je rien eu à craindre, elle n'en eût pas moins été insupportable. Le général qui commandait à Ciudad-Rodrigo était aussi désagréable pour moi qu'il est possible qu'un homme le soit. Je n'avais de société que M^me^ Thomières, dont e cœur était aussi plein de douleur et d'inquiétude que le mien, et que je devais plutôt soutenir et consoler, que je ne devais m'attendre à en avoir de l'appui, non qu'elle ne fût parfaite et bonne, mais elle était plus faible que moi. Junot avait aussi laissé à la

garde de mon amitié un homme aimable qu'il aimait beaucoup, c'était M. Luuyt. M Luuyt avait été chargé du ministère de la marine et de la guerre dans la première invasion du Portugal. C'était un homme d'esprit et de manières tout à fait *comme il faut*. Il m'aurait été d'une grande ressource ; mais c'était en lui qu'il fallait étudier l'effet de l'impression que produisait l'Espagne avec son insurrection effrayante, ses poignards, ses poisons et ses continuels dangers ! M. Luuyt était un homme de cœur de tête forte et carrée ; il connaissait le monde et avait beaucoup vu, savait beaucoup. Eh bien, il était tombé comme un faible enfant sur une couche de souffrances qui n'avaient d'autres causes qu'une terreur renouvelée sans cesse, et, depuis trois mois, il n'avait pas quitté son lit. Trop souffrante moi-même pour l'aller voir, puisque je sortais à peine pour prendre l'air, je ne l'avais pas aperçu depuis mon arrivée à Ciudad-Rodrigo. Je savais qu'il était parfaitement entouré, parce qu'il avait près de lui un ami, M. Desanges, qui le soignait comme un fils aurait soigné son père et qui lui communiquait en même temps un peu d'énergie de son caractère, ce que le pauvre malade avait une grande peine à comprendre. Je crois que c'est à M. Desanges que M. Luuyt doit la vie.

Il y avait encore à Ciudad-Rodrigo M. Lalance, inspecteur aux revues, avec sa femme, jeune et charmante personne. Mais que pouvaient ses talents dans un lieu où la vue ne se reposait que sur des cadavres à demi rongés par les chiens et sur des monceaux de décombres noircis par la fumée ou rougis par le sang ! Non, dans ce séjour affreux il fallait des larmes et rien que des larmes.

Un jour, c'était le 14 novembre, il faisait un temps assez beau, quoique froid. Un soleil pâle, comme s'il eût lui sur une province de la Sibérie, éclairait les environs désolés de ma triste retraite. Je fis mettre les chevaux à ma calèche et j'engageai Mme Thomières à venir faire une promenade jusqu'au bout du petit mur qui était en dehors de la porte de Salamanque. On plaçait d'avance deux ou trois piquets dans la campagne, et pendant une heure je pouvais au moins respirer un air plus pur que celui du cloaque de Ciudad-Rodrigo. M. Luuyt avait eu le courage de suivre dans sa calèche, que M. Desanges escortait à cheval. Nous cheminions ainsi tout paisiblement, lorsque l'un des hommes du premier piquet vint en courant avertir qu'on voyait au loin, dans le défilé qui termine la plaine, une multitude de troupes. Le premier mouvement fut de faire tourner bride aux chevaux. Cependant les Espagnols qui presque chaque jour venaient autour de la ville ne prenaient jamais cette direction, ils venaient par les hauteurs. M. Desanges, voyant l'incertitude inquiète où nous étions, piqua des deux sans rien dire et s'en fut tout simplement, lui tout seul en reconnaissance. Nous lui criâmes de revenir, mais il n'en tint compte. Et comme il est d'une bravoure même téméraire, il fit cette action tout naturellement. Nous le vîmes d'abord franchir la plaine comme une flèche, puis il ralentit son pas. Tout-à-coup il reprit sa course et joignit la troupe que nous apercevions enfin dans l'éloignement. A peine l'eut-il atteinte que nous vîmes la plus forte partie de ce groupe s'ébranler et se mettre au galop, en se dirigeant vers nous. A mesure que cette troupe approchait, il jaillissait des

éclairs étincelants de ses armes et des harnais de ses chevaux.

— Mon Dieu ! dis-je enfin, ce sont des Français !...

Et à peine avais-je parlé que ma calèche était entourée de ces uniformes qui alors nous faisaient palpiter le cœur de joie et d'orgueil, comme ils le faisaient battre de peur à nos ennemis. Et ma main était pressée par ce bon Eugène de Montesquiou, ce brave général Drouet, et vingt voix me demandaient avec intérêt comment je me trouvais dans ce désert, dans cette Thébaïde... et ces voix me parlaient avec l'accent de la patrie.. Oh ! que j'ai pleuré dans ce moment-là, mais pleuré de joie, de douce joie.

Le général Cacault arriva.

— Et comment ne m'avez-vous pas annoncé l'arrivée du général ? lui demandai-je en lui montrant le comte d'Erlon.

— C'était un secret, madame.

— Comment, un secret ! Vous êtes donc seul avec ces messieurs ? demandai-je au général Fournier qui était alors près de la voiture.

— Nous sommes 150,000, répondit poliment le général Fournier en levant les épaules.

— Mais êtes-vous seuls enfin ?

— Avec vingt mille hommes [1]. Et nous allons joindre le maréchal prince d'Essling, duc de Rivoli, pour lui prêter assistance.

C'était un singulier homme que ce général

[1] Il y en avait un bon tiers de moins, mais il me le dit le soir même. Il faut bien un peu mentir avec ses ennemis et, même, avec ses amis.

Fournier. Je parlerai de lui tout à l'heure plus en détail.

Je rentrai dans la ville avec ma brillante escorte. J'étais heureuse, mille fois heureuse! Je fis arrêter ma voiture à côté de celle de M. Luuyt et nous nous saluâmes avec un sourire de bonheur. M. Luuyt voyait ainsi que moi et mieux que moi, les résultats les plus heureux de cette arrivée du comte d'Erlon. Hélas! tout cet horizon qui nous apparaissait si radieux ne tarda pas à s'assombrir.

J'engageai tous les arrivants à venir dîner chez moi.

— Je vous ferai faire mauvaise chère, leur dis-je, mais à moins que vous n'ayez des provisions avec vous, c'est encore chez moi que vous ferez le moins chétif dîner.

En effet depuis quinze jours la surveillance exercée par don Julian était si forte, que les paysans n'apportaient plus rien à la ville. Nous avons quelquefois payé un œuf sept et huit réaux la pièce [1]. La volaille était non seulement d'un prix hors de toute proportion, mais il n'y en avait pas. Le pain était la seule chose qui fût bonne, et que nous eussions à discrétion; mais pour autre chose il fallait y renoncer; les légumes, par exemple, et les fruits, on en perdait là jusqu'au souvenir. Les jardins avaient été ravagés au moment du siège et, comme, depuis, les habitants avaient évité de rentrer dans la ville, rien n'avait été

[1] Quarante sous. La viande n'était plus supportable et cependant elle coûtait un prix fou. Celle que nous avions comme distribution d'armée n'était pas bonne, et cependant elle était la seule que nous eussions pour nous nourrir.

ensemencé ni replanté. Enfin, pour donner une idée de la manière dont nous vivions, lorsque mon cuisinier, désolé de ne pouvoir me donner que du mauvais bouillon, parce qu'un vieux taureau ou une mauvaise et maigre vache ne peuvent en donner de bon, lorsque cet homme voulait enfin ne pas *trop perdre sa main*, il envoyait mon chasseur avec un fusil se promener sur les bastions, les cavaliers encore couverts de décombres, et là il guettait ce qu'il appelait des alouettes et qui n'étaient que de détestables moineaux durs, amers et d'un goût sauvage. Mais il importait peu à *mon maître-queue*. Il arrangeait les oiseaux au gratin avec des croûtes bien façonnées, *servait chaud* dans une casserole d'argent et demeurait tout aussi content de lui que s'il m'eût servi des ortolans ou des becfigues. Ce pauvre Simon me rappela un jour le festin que Brand organisa chez le baron de Felsheim. Il avait eu un chevreau. Ce chevreau, qui pouvait passer pour une chèvre — et comme il était mâle, on sait comment cela s'appelle — était la seule pièce qu'il eût, et sur laquelle il devait *tailler* pour faire à dîner pour plusieurs personnes — nous étions déjà à Ciudad-Rodrigo. Il ne fut pas arrêté par cette difficulté et mit le chevreau à toutes les sauces et le tortura dans toutes les formes. Mais il eut beau faire, il fut impossible de mettre la dent au milieu d'aucun morceau. La chose en vint au point d'être risible.

Mon Dieu ! si nous n'avions pas eu d'autre sujet de tristesse que celui de privations aussi matérielles ! Mais celles-là étaient la conséquence de toutes les autres, et alors elles devenaient d'autant plus douloureuses.

En revoyant M. de Montesquiou, je n'avais d'abord songé qu'au plaisir de le retrouver dans ce désert, où depuis deux mois je pleurais l'absence de la patrie et de tous ceux que j'y avais laissés. Mais lorsqu'il revint pour dîner, lorsque je le regardai plus attentivement, je fus frappée du ravage qui avait bouleversé cette belle figure depuis qu'il avait quitté Paris. Ses yeux étaient caves et son regard presque farouche, ses joues plombées et le haut des pommettes d'un rouge vif et changeant. Sa parole était brève et son accent avait quelque chose de solennel qui allait au cœur. Il chantait les romances avec un goût et une grâce que je n'ai connus qu'à lui et à M. de Flahaut, avec qui, du reste, il avait assez de ressemblance. Il était moins régulièrement beau qu'Anatole, son frère, et pourtant il plaisait autant que lui. Eugène de Montesquiou était un homme dont l'âme a eu un côté mystérieux qui est descendu avec lui dans la tombe. Je l'ai connu, moi, ce mystère, quoique je n'y fusse que relativement intéressée et que même nous nous vissions moins souvent que je ne voyais d'autres personnes de ma connaissance. Mais il est mort sans m'autoriser à le dire et je ne parlerai pas. C'était un noble et digne jeune homme.

Nous ne nous étions pas revus depuis le bal de Marescalchi. Je lui en parlai, et lui en parlai en riant car, dans cette journée, en revoyant des Français, toutes mes idées étaient joyeuses et, toutes les fois que mon enfant faisait un mouvement, je serrais mes deux bras autour de ma taille comme pour lui donner une dernière caresse et lui dire :

— Sois tranquille, nous reverrons bientôt la patrie et tu connaîtras tes sœurs et ton frère.

Mais ce pauvre jeune homme ne partageait pas mes sensations joyeuses. Il me regardait avec une expression indéfinissable de tristesse agitée. Il portait ses yeux autour de la chambre mal *carrelée* dans laquelle nous étions alors, dont les fenêtres disjointes et évidemment faites pour une autre place, laissaient parvenir un vent glacé, dont le froid semblait plus piquant et plus âpre lorsqu'on pensait qu'on était en Espagne. Quelques chaises de paille garnissaient cette pièce qu'on appelait *le salon* et dans laquelle pourtant on voyait une épinette qu'on décorait du nom de piano.

— Et vous ne *mourez* pas ici ? me dit-il enfin, après m'avoir longtemps regardée avec une sorte de pitié presque indignée.

L'expression de sa voix, de son regard, me rappela à toute l'horreur de ma position. Je voulus lui sourire, je voulus lui répondre ; mais je ne pus parler, je ne pus sourire.

— On ne peut pas vivre en Espagne, ajouta-t-il en serrant avec une force convulsive la chaise qui était devant lui, il faut mourir lorsqu'une fois on y est entré.

Il m'effraya. Ses yeux étaient rouges, gonflés. Il y avait des larmes dans ses paroles. Je lui pris la main

— Qu'avez-vous ? lui dis-je tout bas.

Hélas ! je le savais bien ce qu'il avait ! Mais je voulais provoquer un mot qui, une fois dit, l'aurait soulagé, parce qu'il aurait dit toute la peine qui lui foulait le cœur, le malheureux, et qui l'a *tué* avant trente ans. Puis il s'en fut à l'autre bout de la chambre et s'assit devant le piano.

— Vous avez été surprise, n'est-ce pas, madame,

de voir Eugène dans cet état de marasme profond ? me dit le général Fournier qui s'approcha de moi quand l'autre se fut éloigné. Nous en sommes également étonnés. Mais ce qui vous surprendra bien plus, c'est que depuis le jour où il est entré en Espagne, il a dit avec un sérieux inconcevable qu'il n'en sortirait pas vivant. Je ne l'aurais pas jugé susceptible de superstition.

Dans ce moment, des sons doux, plaintifs même et d'autant plus harmonieux qu'ils étaient inattendus dans cette chambre dévastée, se firent entendre du côté du piano ; c'était M. de Montesquiou qui chantait une romance avec une voix tellement expressive que chacun fit silence et se rapprocha doucement du chanteur, car c'est une magie bien attractive que celle de la musique, et dans la musique c'est une autre magie plus attirante que celle du chant.

Je ne me rappelle plus ce qu'il chanta. Il me souvient seulement que je pleurai, mais que mes larmes ne me faisaient aucun mal. Le général Fournier chanta ensuite. Il avait une voix admirable, de ces voix de ténor, belles, pleines, sonores et harmonieuses comme *un harmonica*. Mais il chanta une chanson, *le Marquis Olivier*, composée par d'Alvimare. Et il aurait fallu en conscience avoir une ferme volonté de pleurer pour lui donner des larmes, tandis qu'en écoutant cette voix frémissante sous une vive émotion intérieure, on partageait cette émotion et on lui donnait toutes les siennes provoquées par ses chants si doux et si plaintifs. Voilà de ces souvenirs que rien n'efface. Bien des années se sont écoulées depuis ce jour-là Eh bien, je pourrais encore aujourd'hui retracer jusqu'aux plus légères impressions qui me frappèrent dans cette

soirée, et pourtant ce qui se passa quelques heures après était plus que suffisant pour éteindre en moi tout autre souvenir.

Avant que ces messieurs me quittassent, je voulus savoir du colonel Montesquiou quelques-unes des particularités de son départ de Paris. La faveur où son père et sa famille entière étaient auprès de l'empereur me paraissait plus que suffisante pour empêcher un voyage sans gloire dans ses résultats, tandis qu'il se présentait hérissé de dangers. J'appris de lui qu'il avait reçu l'ordre de partir sans s'y attendre et qu'aussitôt il avait été frappé de la pensée qu'il ne sortirait pas de l'Espagne.

— ... Car rappelez-vous bien mes paroles, me dit-il avec un regard qui m'a, depuis, longtemps poursuivie dans mes rêves, rappelez-vous que je ne sortirai pas de cet infernal pays. Si j'échappe au boulet, à la balle, au sabre, à la lance, je tomberai sous le couteau, je mourrai de poison, mais je mourrai. Que mon sang retombe sur ceux qui ont voulu le verser!

Il me parlait bas, très rapidement. Ce peu de mots fut dit en quelques secondes. Dans ce moment j'étais debout, appuyée contre une chaise. Le colonel me regardait et, malgré son émotion, il fut frappé du bouleversement de tous mes traits. Je pâlissais et ma main avait saisi la chaise en s'y cramponnant fortement. Une douleur venait de se faire sentir. J'allais accoucher, c'est-à-dire que le travail venait de commencer. Comment, grand Dieu, devait-il se terminer!

Je me hâtai de prendre congé de ces messieurs. J'avais heureusement préparé une lettre pour Junot dans l'intervalle de ma rentrée au dîner, parce que le comte d'Erlon m'avait annoncé qu'il partait le lende-

main au point du jour, pour joindre le prince d'Essling. Comme il laissait des troupes derrière lui, les communications allaient se rouvrir, du moins nous devions le croire, et j'espérais faire parvenir promptement enfin la nouvelle de mon accouchement à Junot, si je survivais à ce moment pour lequel on rassemble tant de soins autour d'une femme et qui pour moi allait se passer au milieu des premières privations !

Aidée de M. Magnien, qui jadis ayant été, je crois, chirurgien-major dans quelque régiment, lui avait donné des soins à sa manière, ma bonne Rose était accouchée heureusement, trois semaines avant d'une grosse fille qu'elle nourrissait en attendant mon enfant. Ses soins étaient le secours sur lequel je comptais le plus. Mais le ciel m'en envoya un autre auquel je suis convaincue que je dois la vie.

Il était onze heures du soir lorsque ces messieurs sortirent de chez moi.

— Priez pour moi, me dit M. de Montesquiou en me baisant la main, priez pour moi ! Je ne vous reverrai probalement jamais !

Je me sentis défaillir. Cette parole prononcée avec un ton d'assurance par un homme qui, en sortant de chez moi, allait monter à cheval pour affronter cette mort dont il parlait comme s'il la voyait à ses côtés, tandis que moi, pauvre femme, j'étais en ce même moment en face d'un danger positif et imminent qui plaçait un de mes pieds sur la terre et *l'autre dans la terre*, cette parole me frappa au cœur et, lorsque je fus retirée dans ma chambre, poussant des plaintes que la crainte d'être entendue ne me faisait plus retenir, alors cette vision de mort vint m'obséder et se placer entre mon lit et le berceau de mon enfant.

Les douleurs furent *d'abord* ce qu'elles furent au dernier moment. La nuit fut cruelle et le jour parut sans que le travail fût plus avancé. J'étais inquiète. Pour la première fois de ma vie j'eus peur pour moi Si je mourais dans ce travail d'enfantement que nul secours habile ne venait aider, que devenait le fruit que je portais, que je savais exister dans mes flancs, et que j'avais déjà sauvé de tant de désastres? Mais comme ce n'est pas *mon histoire* que j'écris, je dirai seulement que vers le matin on acquit la certitude que l'enfant était mal placé et que l'accouchement présentait une sorte de difficulté[1]. Alors je repris toute ma fermeté si elle m'avait un moment abandonnée. Et enfin, après des souffrances inouïes, je mis au jour un garçon que j'ai eu le bonheur de conserver et qui aujourd'hui contribue à augmenter le peu de joie et de bonheur que le ciel m'ait laissé.

C'est maintenant qu'il me faut parler de l'ange qui alors se trouva dans mon chemin et me soutint dans cette route si pénible. Il me faut dire qu'une femme fut pour une autre femme ce qu'aurait été une sœur, une mère, une fille et enfin l'amie la plus tendre. Et pourtant cette femme me connaissait à peine. Oh! les femmes, si elles sont haïssables et repoussantes quand elles sont comme quelques-unes que je pourrais nommer, comme elles sont adorables quand elles remplissent sans calcul, mais par effusion, la mission que Dieu leur a donnée en les mettant sur terre, celle de

[1] L'enfant était dans la position inverse de celle qu'il prend ordinairement au moment du travail. Si le pauvre petit être s'était placé quelques lignes plus à gauche ou plus à droite, nous étions perdus tous deux. Nous l'étions, je crois, également si j'eusse perdu la tête.

consoler, de soigner ceux qui souffrent; oh! celles-là doivent être aimées, et aimées de cœur!

J'ai parlé plus haut de la baronne Thomières, femme du général Thomières, qui, à la première invasion du Portugal, était déjà sous les ordres de Junot. A la troisième expédition, il joignit le 8e corps lorsque Junot était déjà à Burgos. Je ne sais alors où lui-même se trouvait. Le duc l'aimait et l'estimait fort. Aussi en 1808, lui avait-il confié le commandement de *Péniches*, en Portugal, comme l'un des points les plus importants de l'armée. A cette première campagne, sa femme l'avait toujours accompagné. Son affection pour son mari était une des choses les plus touchantes qu'il fût possible de voir.

Mme Thomières avait à cette époque quelques années de plus que moi, mais c'était, je crois, peu de chose. Elle était blonde, d'une physionomie douce et bonne, et d'une timidité gracieuse, qui avait beaucoup de charme. Sa parole ensuite en avait un puissant dans l'inflexion de sa voix et dans son accentuation. Elle était instruite, et d'une manière plus profonde que les femmes ne l'étaient ordinairement à cette époque. Elle dessinait et peignait bien, et faisait ensuite cette foule d'ouvrages de femme, pour lesquels il est nécessaire d'avoir de petites mains blanches et adroites, ce qu'elle possédait aussi.

Mais le vrai trésor de la femme qui était caché sous tout cela, c'était une exquise sensibilité, une âme ayant toujours une parole consolante à faire entendre à l'oreille de la souffrance, une continuité et une persévérance dans ce qu'elle entreprenait pour arriver à ce but, qui à elle seule consolait déjà. Il est si doux de voir s'occuper de soi lorsqu'on sent son

cœur saigner. Lorsque je me rappelle les soins dont elle m'entourait alors, dont plus tard elle entourait aussi le berceau de mon Alfred, je sens dans mon âme que les années peuvent s'écouler, les événements, la distance se placer entre deux êtres qui se sont aimés, mais que rien ne peut effacer de tels souvenirs.

Mon fils était faible au moment de sa naissance. J'avais tant souffert! Pauvre fleur, venue là au milieu des orages, dans un désert et sans le plus chétif abri. Oh! que de fois j'ai pleuré sur ton petit visage encore bleuâtre par les souffrances que j'avais éprouvées! Mais ces larmes, elles étaient bien douces. Elles remplaçaient d'autres larmes amères qui me brûlaient les joues. Maintenant je n'étais plus seule. J'avais un petit être auprès de moi auquel je me devais. Dans ces heures terribles, où il me semblait que tout avait péri dans l'univers autour de moi, cette gracieuse figure d'ange m'était envoyée par Dieu pour me dire de vivre et que je devais la ramener dans sa vraie patrie. Depuis deux mois je n'avais aucune nouvelle de France. Les estafettes allaient chercher Junot et mes lettres étant dans le paquet de l'armée, ou tout au moins du 8e corps, il me fallait attendre que j'eusse écrit en France pour que mes lettres me fussent envoyées directement. Depuis l'affaire de Busaco, je n'avais aucune nouvelle de mon mari et j'éprouvais tous les genres de tourments. Mais mon enfant était né et la plus douloureuse de mes peines était calmée.

Souvent, dans les jours qui suivirent d'abord mon accouchement, je me surprenais dans une délicieuse rêverie à contempler cet être adoré qui, pour moi, était plus qu'un autre enfant, ainsi que pour son père,

car il nous avait été donné par Dieu comme une compensation de souffrance dans ce lieu d'affreux exil. Junot avait désiré qu'il s'appelât Rodrigue.

— Nomme-le Rodrigue, m'avait-il dit. En me rappelant tout ce que sa mère a souffert, il aura lui-même le sentiment de tout ce qu'il te doit. Appelle-le Rodrigue.

J'avais voulu le nommer Rodrigue. Mais ensuite ce nom ne me plut pas et je l'appelai Alfred.

Avant que la fièvre de lait me privât des moyens de nourrir[1], que de fois en tenant mon fils dans mes bras, je le regardais avec une tentation frénétique de lui donner le sein. Je le serrais contre moi, je le baisais à le faire crier, pauvre amour! Et puis je le reposais sur mes genoux, et ma main allait machinalement dénouer le ruban de ma camisole de nuit, je dérangeais la double mousseline et le coton qui couvraient ma poitrine, et je voulais donner à teter à mon enfant. Je voulais être tout à fait mère et là, au milieu de ce désert, de cette Thébaïde, il me semblait que c'était l'ordre de Dieu.

Un jour la tentation devint si forte que la bouche de mon fils allait prendre mon sein, lorsque ma pauvre Rose se mit à genoux près de mon lit et me dit en pleurant:

— Et moi, j'aurai donc quitté mon pays, ma mère, ma maison, pour venir donner mon lait au frère de mon premier nourrisson, et vous me l'ôtez des bras.

[1] La mort de ma mère, dont la cruelle agonie dura plusieurs semaines, et une fièvre puerpérale m'empêchèrent de nourrir ma fille aînée Joséphine. Ne l'ayant pas nourrie, je ne voulus pas nourrir les autres.

Il a pourtant déjà teté de mon lait. Ne me l'ôtez pas, madame. Vous l'aimerez déjà bien assez, celui-là, vous l'aimeriez bien plus que les autres si vous le nourrissiez...

Je ne dis rien, mais je ramenai sur ma poitrine la mousseline ouatée. Je renouai le cordon de ma camisole, je baisai mon fils et je le donnai à sa nourrice. Mais mon cœur était froissé et bien gros de larmes...

Pauvre Rose!... elle avait raison de tenir à son nourrisson! Sa fille mourut à quelque temps de là. Il fut sa consolation.

Le jour où j'eus la fièvre de lait, j'avais, comme c'est assez ordinaire, un mal de tête violent, accompagné d'une sorte de vertige et d'un peu de délire. Cet état du reste fort naturel était augmenté par la privation de médicaments [1]. Nous n'en avions pas du tout. Et pour remplacer l'eau de cannes ou toute autre boisson qui se donnait alors dans de pareils moments, on avait pris d'une sorte de jonc qui croissait dans les fossés de la ville et dont on m'avait fait une tisane. Nous n'avions aucun sel, nulle chose et la nature agissait en souveraine. C'est bien la meilleure manière de gouverner sa personne. Mais, comme il arrive souvent qu'il faut guider un roi, tout absolu qu'il soit, ou peut-être parce qu'il l'est, il faut aussi un guide et un régent à la nature. Mais ici il y avait impossibilité, aussi fus-je très souffrante et fort tourmentée

[1] Car je n'appelle pas ainsi ce que contenait ma pharmacie portative. C'étaient de l'éther, de la fleur d'orange, du tilleul, et des niaiseries pareilles; on avait négligé d'y mettre ce qui eût été nécessaire, parce qu'on avait, comme je l'ai déjà dit, compté être à Lisbonne ou tout au moins à Coïmbre pour mes couches.

par mon lait. Dans une de ces rêveries douces qui présentent tant d'images fantastiques, je crus entendre des cris et reconnaître la voix qui les poussait !

— Mon Dieu ! me disais-je tout en retournant ma tête brûlante sur mon traversin, mon Dieu, il vient me chercher !

Et cette idée, chose étrange, me poursuivit avec une suite qui n'a pas ordinairement lieu dans un accès fièvreux, surtout de la nature du mien.

Le jour d'après, le souvenir de ce rêve vint m'obséder toute la matinée. Vers le soir[1], comme la ville était calme et qu'on n'entendait que le bruit régulier des sentinelles et des patrouilles, le même cri sauvage, aigu, douloureux, que j'avais entendu la veille, revint encore me frapper l'oreille. Je me soulevai, j'écoutai. Je ne me trompais pas.

— Mon Dieu, dis-je à M. Magnien, qui donc peut crier ainsi ?

— On ne crie pas, me dit-il, vous vous trompez.

— Non, non, lui dis-je, on crie, j'en suis sûre. Et... il me semble... que je reconnais cette voix.

— C'est impossible, s'écria-t-il.

— C'est celle du colonel Montesquiou, poursuivis-je d'un voix altérée, car je commençais à comprendre que c'était en effet lui que j'entendais.

— Non, non, mille fois non, me dit Magnien. Allons, dormez et ne rêvez plus ainsi tout haut.

Je passai une nuit étrange. Je n'avais plus la fièvre,

[1] C'était la nuit du même jour que Junot commençait à effectuer sa retraite par Alenquer, Golgão et Sobral. Le comte d'Erlon entra en Portugal par Fuentes de Oñoro et le colonel Montesquiou devait nécessairement être frappé par l'aspect sauvage de ce lieu, ayant déjà l'esprit prévenu.

et pourtant ce *rêve* me poursuivait toujours. Il me semblait même qu'autour de mon lit le nom d'*Eugène* était prononcé. Je croyais entendre des paroles de danger mêlées à ce nom. Le lendemain matin, je parlai à M. Magnien et je lui dis qu'il fallait qu'il me dît la vérité, car elle me ferait moins de mal que cette incertitude inquiète qui me tourmentait. Je n'avais plus de fièvre et tout cela pouvait me la redonner. Il le comprit et m'apprit ce qui était arrivé.

Le comte d'Erlon était entré en Portugal, le 15 au matin. C'était sans doute une grande chose que de tenter de forcer le passage pour parvenir jusqu'à Masséna. Mais on avait encore augmenté cette difficulté et, dans Ciudad-Rodrigo même, ceux qui n'auraient dû parler que pour encourager, travaillèrent comme de concert à doubler l'inquiétude de tout le 9e corps. Eugène de Montesquiou, déjà frappé qu'il n'en reviendrait pas, reçut avec avidité tout ce qui fut dit autour de lui et, lorsqu'on arriva le soir à Fuentes de Oñoro, le mal était déjà fait. La vue de ce lieu sauvage acheva de le perdre. Il en parlait au reste souvent dans son délire, et son aspect semblait en effet l'avoir vivement frappé. Je vais essayer d'en donner une esquisse.

Fuentes de Oñoro est un misérable village bâti dans le fond d'un vallée très agreste. L'intérieur du village est embarrassé par une foule de petits murs construits avec des pierres rocailleuses des montagnes environnantes et donne à son aspect quelque chose d'inquiétant pour celui qui, arrivant en Espagne, est prévenu que derrière le moindre abri se cache un homme pour donner un coup de couteau ou tirer un coup de fusil. Au milieu de la vallée coule un ruisseau

bordant un marais et un bois, qui tous deux se trouvent entre Ciudad-Rodrigo et Fuentes de Oñoro. Tout autour du village s'élèvent par gradins de petites collines pierreuses et arides qui offrent l'aspect de la désolation. La vallée est traversée par la route de Ciudad-Rodrigo à Gallegos. Mais ce qu'on ne peut rendre, tout en peignant ici la position topographique du pays, c'est sa physionomie lugubre et les dangers qu'en effet il peut masquer. Cependant il est peu de lieux en Espagne et en Portugal qui offrent, disent les militaires, plus de sécurité pour s'y défendre à celui qui l'occupe et plus de difficulté à celui qui l'attaque.

Je n'ai jamais revu le colonel Montesquiou, mais je suis sûre que la vue de ce lieu vraiment sinistre, où il devait, je crois, rester, avait contribué à faire déclarer la fièvre dont il fut attaqué le lendemain même. Il fut terrassé dès la première pulsation. Sa tête s'égara, un délire terrible s'empara de lui. Il poussait d'horribles cris et disait toujours qu'on allait l'égorger. Le malheureux fut aussitôt ramené dans Ciudad-Rodrigo, qui du moins offrait quelques secours plus efficaces que le lieu sauvage et dévasté où il était tombé frappé subitement par la maladie ! C'était bien lui qui j'avais entendu. Son premier cri m'était parvenu.

Ses souffrances furent cruelles. Son délire avait surtout quelque chose de déchirant, particulièremen. pour ceux qui pouvaient le comprendre. M. Magnien y avait été, par mon ordre, pour offrir à ses gens tout ce qui pouvait soulager son mal, du moins en ce qu'il m'était possible de faire, et je l'y envoyais plusieurs fois le jour. J'avais en outre de ses nouvelles d'une autre manière encore plus certaine, parce qu'elle

était naturelle[1]. J'ai donc suivi la maladie du malheureux jeune homme dans toutes ses phases avec l'intérêt le plus profond et le plus tendre.

Un jour il exigea de ses garde-malades — c'étaient des chasseurs de son régiment, et l'on ne pouvait en avoir de meilleurs — de le laisser habiller en grand uniforme. On le laissa faire. Et puis il manda tous ses médecins et leur dit :

— Jusqu'à présent vous avez cru que j'étais malade? Eh bien, vous êtes des niais! Je me suis moqué de vous, je me porte bien et vous allez me donner tout à l'heure un certificat de bonne santé.

L'infortuné avait une fièvre cérébrale jointe à une autre fièvre d'une espèce maligne, et toutes deux envenimées par cette pensée terrible : « Je n'en reviendrai pas! »

Il mourut au bout de huit ou neuf jours de maladie. Il était pieux comme un ange. Quelque temps avant sa mort, il eut sa connaissance, et profita de cet instant pour demander un confesseur. On eut grand'peine à en trouver un qui pût le comprendre. Mais enfin il l'eut et se confessa.

Il avait perdu, l'année précédente, un enfant qu'il adorait et qu'il regrettait avec passion. Dans son délire, il parlait continuellement de cet enfant :

— Il est au ciel, disait-il, il m'attend, il m'appelle! C'est un ange!

Après la mort de cet excellent et digne jeune homme,

[1] J'avais alors une femme de chambre qui avait été au service de Mme de Montesquiou, et Louis, le valet de chambre du colonel, venait lui donner des nouvelles de son maître. Cet homme fut un modèle de dévouement et d'attachement.

en voulut faire revenir son corps en France. Je ne sais pourquoi cela ne se fit pas. On dit dans le temps que l'empereur ne le voulut pas. Je le croirais assez. Il n'aimait pas qu'on fît *apparat*, pour ainsi dire, autour des cercueils qui se remplissaient à la guerre ou par suite de la guerre. Je conseillai alors aux personnes qui avaient été attachées au colonel Montesquiou de faire faire une boîte en vermeil, et d'y mettre son cœur, pour le rapporter à sa famille.

Ce fut au milieu de l'impression que m'avait fait éprouver cette mort si tragique, que je reçus une nouvelle attaque, mais plus directement sur moi. Le général C... envoya un jour chercher M. Magnien et lui dit, après quelques circonlocutions, qu'il souffrait de la rareté des vivres et que l'arrivée du comte d'Erlon lui ayant enlevé toutes ses réserves, il était presque obligé de me demander de m'en aller à Salamanque, moi et mes Suisses.

C'était bien mon intention. Je voulais partir, mais je voulais attendre au moins que les trois premières semaines fussent écoulées après mon accouchement, car j'étais accouchée le 15 novembre et nous n'étions qu'au 24. Mais la grossièreté du procédé me fit trouver des forces. Et puis ma nourrice souffrait de la mauvaise nourriture. Il me fallait trouver un meilleur pâturage pour mon pauvre agneau. Il pouvait, *lui*, voyager sans crainte, dès lors ma personne était bien peu de chose.

— Je ferai la route à cheval, dis-je à Magnien, cela me fatiguera moins que d'être cahotée sur cette horrible route.

Il y avait alors à Ciudad-Rodrigo un homme dont la bonté était presque proverbiale dans l'armée. C'é-

tait un général d'artillerie de la garde impériale, le général Coin. Je ne sais plus comment il était resté à Ciudad-Rodrigo, mais il y était. C'était le plus excellent et le plus digne des hommes. Il n'était plus jeune et avait toujours été fort laid. Mais il était si bon qu'on n'y prenait pas garde. Il me demanda de m'accompagner à Salamanque.

— Vous verrez que je maintiendrai votre escorte sur un pied respectable, me dit-il, et, lorsque les brigands sauront que vous êtes accompagnée par un officier général, ils se garderont bien de vous attaquer. Ils vous prendront pour une avant-garde.

J'acceptai, comme on peut le penser, avec reconnaissance. M. Luuyt fut prévenu et M. Désanges organisa le voyage de son ami. Quant à ma bonne Agathe, elle ne me quittait pas. Et pourtant, si ce n'eût été moi, elle suivait le comte d'Erlon, pour tenter de passer et de retourner près de son mari. Pauvre femme aimante et souffrante ! Elle avait perdu son unique enfant, sa mère ! il ne lui restait que son mari.

— Oh ! si je le perdais ! me disait-elle quelquefois !...

Pauvre Agathe ! Elle l'a perdu en effet.

Ce fut le 25 novembre que nous nous mîmes en marche pour Salamanque et que nous quittâmes Ciudad-Rodrigo, dont les murs seuls m'avaient été hospitaliers. Le général C... avait mis dans ses manières avec moi autant de mauvaise grâce que possible. Il ne réussit pas à me fâcher, mais, en revanche, il nous fit souvent rire par ses prétentions, comme GOUVERNEUR, et surtout quand il se mêlait de vouloir être affable. Ce fut le lendemain de mon accouche-

ment qu'il en donna la meilleure représentation. J'eus le malheur de ne la pas voir. Mais il eut pour auditoire la baronne Thomières, le général Fournier, le baron Lalance. Je ne compte pas ses aides de camp, ils étaient accoutumés à ces représentations-là.

Il s'agissait de l'état-civil de mon fils. M. Lalance, inspecteur aux revues, vint chez moi pour dresser l'acte qu'ensuite je devais changer en France pour l'extrait de baptême, autrement dit de naissance, à la mairie de mon arrondissement. On appela des témoins, et ces témoins furent le gouverneur de la ville et le général Fournier, qui, allant à Zamora, était demeuré encore ce jour-là à Ciudad-Rodrigo. Le général C... jugea qu'il était de sa dignité de signer l'acte de naissance du fils d'un grand-officier de l'empire, qui était gouverneur de Paris et, partant, son collègue, et il vint. Dire tout ce qu'il fit et ne fit pas serait trop long. Je rapporterai un seul fait.

On parlait de moi. Le général C... entendant dire à M. Magnien que la fièvre de lait me prendrait le soir même, s'en fut à M^me^ Thomières et, lui prenant la main avec un air doctoral tout paternel, il la pria de lui donner attention.

— Lorsque M^me^ C... se trouve dans le cas où est maintenant M^me^ la duchesse d'Abrantès, lui dit-il, elle fait toujours faire une omelette...

— Une omelette ?... s'écria Magnien.

— Voulez-vous me laisser achever ? dit le général. M^me^ C... fait faire une omelette avec des *violettes* bien fraîches, et puis elle l'applique sur ses... — et comme il ne trouvait pas de terme honnête, il fut longtemps à chercher — sur ses... mamelles. Cela conserve cette partie du corps de la femme.

Il y avait matière à rire même pour les plus sérieux. Le général Fournier éclata d'une façon à faire froncer le sourcil au général. Mais il n'était pas homme à s'en effaroucher et, le regardant ensuite d'un air moqueur, il lui demanda comment il ferait une *omelette aux violettes* dans sa bicoque écroulée où il n'y avait *ni violettes ni œufs*.

Le général C... le regarda sans rien répondre et puis il dit :

— Comment ! ni violettes ni œufs ? C'est parbleu vrai ! Mais écoutez donc, poursuit-il d'un air triomphant, je le crois bien ! Nous sommes en novembre.

— Ah ! Pour que les appas de madame votre femme soient conservés, il faut donc qu'elle accouche au printemps ?

Et pirouettant sur un pied, il passa devant le général C... avec cet air insolent qu'il avait presque toujours avec ceux qui l'ennuyaient.

Le fait est que Mme C... sera accouchée au mois de mars ou d'avril, qu'elle aura fait ce remède de bonne femme et que son mari, frappé seulement du fait, l'aura conservé comme *recette* n'importe à quelle époque de l'année.

Le jour de mon départ, il faillit causer un malheur en donnant ses ordres d'une manière obscure et bizarre. Il avait un aide de camp nommé M. Augier, fils de M. Augier de la Saushaye, homme de beaucoup d'esprit et de savoir. Ce M. Augier, aide de camp du général C..., était dès lors le mari d'une personne bien connue, qu'on appelait avant son mariage Mlle Lapleigne et qui est mère d'un fils de l'empereur, qu'on nomme M. le comte Léon. M. Augier s'en vint à la porte de Ciudad-Rodrigo, où je le vis

au moment où je la passais avec le doux espoir de ne jamais y revenir. Je pensai qu'il était là pour me faire politesse de la part de son général et, à vrai dire, cela me paraissait du Louis XIV tout pur, ce qui était surprenant de la part de gens qui avaient plutôt agi envers moi comme des habitants des îles Sandwich. Mais ce n'était pas cela. M. Augier était là pour *me conduire à Salamanque*, et, en conséquence des ordres de son général, il s'avança vers la tête de la colonne et voulut donner un ordre. Tout cela sans m'en parler, sans en dire un mot à Magnien, ou au général Coin.

Mes Suisses étaient commandés par un officier d'un grand mérite dont je n'avais eu qu'à me louer depuis le départ de Junot. Il avait choisi cet homme lui-même dans le corps d'armée, et il avait bien réussi. En voyant arriver auprès de lui M. Augier, il lui demanda ce qu'il lui voulait. L'autre le lui dit, avec peut-être un peu trop de légèreté. Le Suisse se fâcha, l'autre répliqua. Le Suisse dit que ses soldats étaient à lui et que nul autre ne leur dirait une parole, à moins que je ne lui donnasse l'ordre de le faire. M. Augier répondit que son général lui avait donné l'ordre de m'escorter à Salamanque et qu'il m'escorterait. Ils s'échauffèrent, tous deux étaient braves. Le résultat de cette lutte de paroles fut une autre lutte plus sérieuse. Ils se mirent derrière un mur, tirèrent leurs sabres, se battirent et M. Augier reçut un coup de sabre tout au beau milieu du front. L'affaire faite, on vint me demander ce que je voulais qu'il en advînt; je dis aussitôt que j'étais très fâchée que M. Augier eût reçu une telle apostrophe pour mon service, moi qui le connaissais à peine, mais que je ne

pouvais lui laisser commander mon escorte, que ce droit appartenait au chef des soldats qui m'escortaient et qu'ensuite il y avait là le général Coin, qui s'en chargerait encore avant tout autre. Et c'était vrai, il était là, le brave homme, écoutant et souriant. M. Augier rentra dans sa vilaine ville pour se faire panser, et moi je me mis en marche pour Alba de Tormès et pour Salamanque sous la garde de mes braves Suisses. A peine fûmes-nous engagés dans la route que nous vîmes au-dessus de nos têtes briller au soleil pâle de novembre les pointes aiguës des lances espagnoles, tandis que les plumes rouges des chefs voltigeaient au vent piquant du matin. Je jetai alors un coup d'œil sur la voiture qui renfermait mon fils, *mon trésor* à moi, ma vie. Le général Coin suivit mon regard.

Cet homme était vraiment un excellent homme. Il me comprit sans que j'eusse parlé. Nous étions alors près l'un de l'autre, et son cheval touchait le mien.

— N'ayez pas peur, me dit-il, ces hommes-là — et il me montrait les soldats — ces hommes-là ont vu naître votre enfant. Ils vous *ont vue vous* promener au milieu d'eux en le portant. Soyez sûre qu'ils le défendront bien. Mais nous ne serons pas attaqués. Voilà qui nous en empêchera, tenez.

Et il montra une pièce de campagne qu'il avait prise à Ciudad-Rodrigo. Un petit caisson suivait par derrière avec un canonnier. Je n'étais pas fort habile en affaires militaires, mais je lui dis cependant qu'un canon dans la position où nous étions était aussi utile que s'il eût été en ce moment sur les tours de Notre-Dame.

— C'est peut-être vrai ce que vous dites là, me répondit-il en riant, mais c'est toujours bon à une chose, à montrer qu'on veut se défendre.

Il avait raison, c'est beaucoup.

CHAPITRE VIII

Le général Thiébault remplace le général Lagrange dans le commandement de Salamanque. — Motifs de changements. — Les généraux Coin et C... — Convoi de malades. — Bois de Matilla. — Imprudence. — Halte! — Inquiétudes affreuses. — Souvenirs du général Thiébault sur notre passage dans le bois de Matilla. — Lettre du maréchal Bessières. — Nouvelles de France. — Ouverture du canal de Saint-Quentin. — Les villes hanséatiques et la Hollande réunies à l'empire français. — Rapport de M. de Sémonville. — Cent vingt mille conscrits. — Prise de possession du duché d'Oldenbourg. — Impression qu'elle produit sur l'empereur Alexandre. — *Maintenant le bâton de maréchal est dans Tarragone.* — Le prince de Galles est nommé régent par le parlement anglais. — Retraite du comte Dubois, préfet de police. — Duc de Rovigo. — Aperçu du général Thiébault sur les affaires de la Péninsule. — Don Julian.

Ce n'était plus le général Lagrange qui commandait à Salamanque, c'était le général Thiébault, à qui le roi Joseph avait confié avec raison le 7e gouvernement. La manière remarquable dont il avait conduit les affaires dans la Vieille-Castille, lorsqu'il avait le gouvernement de Burgos, justifiait entièrement une confiance absolue. Il y avait de plus une raison très forte. Le général Thiébault avait été avec Masséna, il connaissait l'homme et savait comment se conduire avec lui, et la chose était des plus importantes du moment où le 9e corps rouvrait les commu-

nications entre l'armée de Portugal et l'Espagne, la désunion des uns et l'insubordination des autres étant certainement une des causes des désastres de la Péninsule.

L'arrivée du 9e corps avait un peu éclairé la route de Salamanque à Ciudad-Rodrigo. Cependant elle était loin d'être sûre. Des coups de fusil furent tirés sur nos traîneurs dans la soirée du premier jour de marche. Nous protégions un petit convoi de malades que le général C... renvoyait à Salamanque. Comme il embarrassait prodigieusement notre marche dans ces défilés sauvages, le général Colin voulait que je refusasse et que le général C... attendît quelques semaines. Mais ces hommes étaient si mal à Rodrigo ! Ils étaient si mal, et méritaient d'être si bien ! J'avais tant appris à estimer le soldat français, à l'admirer pour sa noble conduite, que je ne voulus pas refuser à ces pauvres malades de leur procurer quelques jours plus tôt les soulagements que devaient leur donner les hôpitaux de Salamanque et de Valladolid [1]. Mais il est de fait que les charrettes où étaient les malades, n'allant que très lentement, pensèrent nous être fatales. Une autre circonstance tenant à l'insouciance du soldat faillit nous être encore plus dangereuse.

Le temps était sombre et mauvais le second jour de notre route. J'étais fatiguée comme pouvait l'être une pauvre femme relevant de couches et faisant quarante lieues à cheval dans un pays dévasté. J'avais donc grande hâte d'arriver à mon gîte pour rentrer à Salamanque le lendemain d'aussi bonne heure que cela pourrait se faire. Il fallait pour cela traverser les bois

[1] C'étaient presque en totalité des dragons et des chasseurs.

de Matilla, l'un des endroits les plus dangereux de l'Espagne [1]. Cela n'empêcha pas le général Coin d'arranger notre route de façon que nous entrâmes dans les bois de Matilla au jour tombant.

J'ai déjà parlé, je crois, de l'aspect sinistre d'un bois en Espagne, surtout dans la partie du nord, et je place les Asturies, Léon et la Vieille-Castille dans cette région relativement au reste de la Péninsule. L'impression qu'on reçoit en entrant dans une forêt de ces chênes verts est une des plus pénibles que j'ai ressenties de ma vie. Cette fois elle fut redoublée.

Les Espagnols ont une telle aversion pour tout ce qui est *chemin*, qu'à moins que le gouvernement ne leur fasse une route comme les *deux seules* qui existent en Espagne, ils n'ont soin ni cure de pareille chose, et de plus ils embarrassent celle que la nature a faite au milieu des bois, en coupant, comme les sauvages, les arbres à un pied de terre, de façon que les racines forment autant de petits tertres contre lesquels nos chevaux buttaient à chaque pas, ce qui devenait vraiment dangereux pour la calèche où était mon fils. C'était une voiture extrêmement légère, qui supportait très bien les cahots de la route, mais qui devait se briser contre de telles secousses. Je ne pus m'empêcher de témoigner mon inquiétude et, dans le moment, les soldats qui m'entouraient imaginèrent pour la calmer, un moyen qui l'eut bien redoublée si j'eusse d'abord compris tout son danger.

Il n'y a point d'herbe en Espagne dans ces tristes

[1] C'est près de Matilla que se trouvait la caverne des voleurs de Gil Blas. *C'était une belle tradition*. Mais ce qui était positif, c'était don Julian.

forêts de chênes verts. La terre est seulement couverte par une sorte de fougère qui alors était tout à fait sèche. Les soldats en ramassèrent plusieurs gerbes, battirent leur briquet et tout aussitôt le muletier qui conduisait la calèche put discerner parfaitement où il engageait ses mules. Je fus également ravie de voir où mon cheval posait le pied et je m'empressai de remercier les soldats de leur belle invention. Mais ce ne fut pas tout. Le bataillon entier, les muletiers des charrettes, tout le petit convoi enfin, éprouvait le même inconvénient. Ils jugèrent comme nous que le moyen était bon pour le détruire et tout aussitôt dans un intervalle que je ne puis décrire, notre petite ligne entière présenta la plus brillante illumination. Cela fut si promptement exécuté que le général Coin, qui marchait en tête de la colonne, ne put empêcher cette imprudence qui pouvait nous coûter la vie. En effet, quand on connaît les lieux et qu'on se rappelle comme il était facile à l'ennemi de descendre doucement et d'arriver près de nous à portée de fusil, et de là nous ajuster et tirer presque à bout portant sans que nous vissions seulement d'où venait la mort — car nos meurtriers étaient sauvés par l'ombre, tandis que la lueur que je jugeais d'abord libératrice ne servait en effet qu'à leur montrer où ils devaient tirer — je ne puis m'expliquer l'inaction des Espagnols que d'une manière.

Nous approchions de Matilla, toujours éclairés par nos torches de fougère sèche que les soldats avaient soin de renouveler, et nous cheminions en silence, lorsque tout à coup ce silence fut troublé par un bruit de chevaux au galop et le cri de *halte !* se fit entendre. Puis ce fut un bruit de voix, un tumulte, au milieu

duquel je n'entendis plus rien, car mon trouble me donna tout aussitôt la plus affreuse des visions. Je me vis attaquée, prise avec mon enfant, mon cher trésor que j'avais sauvé de tant de périls. Il me fallait le voir prisonnier des guérillas, lui qui ne comptait sa vie que par des jours et pas encore par des semaines. Ce moment fut court, mais il fut affreux. Je fus réveillée de ce cauchemar par des voix amies, des voix françaises. J'étais entourée de protecteurs quand je me croyais perdue. C'était enfin le général Thiébault qui était venu au-devant de moi en apprenant mon imprudence. Heureusement qu'il l'avait sue à temps pour faire flanquer la route aux environs de Matilla ; mais je vais le laisser parler lui-même [1].

« ... Je retrouve dans des matériaux pour mes souvenirs ce qui suit...

« M^me^ la duchesse d'Abrantès avait suivi le duc jusqu'à Rodrigo, où elle arriva grosse de sept mois. Forcée de s'y arrêter, elle y fit ses couches au milieu des décombres, des privations de toute espèce et d'une affreuse épidémie. C'est là que naquit son fils Alfred, que d'abord on nomma Rodrigo.

« Cette position n'était pas tenable. La duchesse vint à Salamanque, où je me trouvais alors comme gouverneur général du 7^e^ gouvernement du nord de l'Espagne. Mais j'ignore si sans moi elle y fût arrivée. En effet, informé de sa venue, je l'avais été égale-

[1] Le général Thiébault a conservé d'immenses notes qui doivent servir à un travail d'une grande importance; il a eu la bonté de m'en communiquer quelques-unes qui me concernent ainsi que le duc d'Abrantès, qui du reste avait pour lui la plus sincère amitié.

ment que don Julian, chef d'une formidable troupe d'insurgés, avait formé le projet de l'enlever dans les bois de Matilla. Je savais que l'escorte de la duchesse était insuffisante pour la défendre contre une pareille agression ; je fis donc aussitôt flanquer la route par quelques colonnes, et je montai moi-même à cheval pour aller au-devant d'elle. »

On voit par ce que je viens de transcrire que mon amitié et ma reconnaissance pour le général Thiébault sont fondées sur une base qu'une femme, une mère surtout ne peut jamais oublier. C'est pour moi un devoir sacré, dont, au reste, il m'est doux de m'acquitter.

Nous fûmes le reste de la route dans une entière sécurité. Nous couchâmes à Matilla et nous arrivâmes le lendemain matin à Salamanque.

J'occupai à Salamanque une grande maison située dans une partie de la ville fort retirée et qui avait été habitée par le maréchal Ney. Elle était dégarnie de meubles comme toutes les maisons espagnoles qui n'ont pas une spécialité d'élégance, ce qui ne se trouve guère qu'à Madrid, à Cadix, à Valence, ou bien encore à Barcelone. Du reste, le général Thiébault avait fait arranger ma demeure aussi bien qu'on le pouvait faire à Salamanque et je me trouvai à merveille. M^me^ Thomières fut également bien logée, au moins pour l'Espagne. Et certes, je n'eus pas à me repentir d'avoir choisi Salamanque pour mon lieu de retraite et d'attente. Peu de jours après mon arrivée, je reçus une lettre du maréchal Bessières. Il était alors à Valladolid et me pressait instamment de l'aller joindre.

« Vous aurez ici mille ressources pour vous et

votre fils, dans le cas où l'un ou l'autre vous auriez besoin de secours, et puis vous serez entourée d'une armée qui vous protègera. Vous aurez à l'instant une escorte pour la France si vous y voulez retourner au lieu d'attendre Junot. Et je puis ajouter que vous aurez auprès de vous un excellent ami pour vous garder et vous soigner. Venez, je vous le demande en grâce pour vous et votre enfant. »

« Mon cher maréchal, lui répondis-je dès le lendemain, je suis venue à Salamanque parce que je n'avais plus de pain blanc à donner à ma nourrice à Ciudad-Rodrigo et que, les blindages ayant été brûlés, je serais morte de froid et de faim dans cet odieux cimetière. Mais, une fois ici, je n'en sortirai plus qu'avec Junot et je l'y attendrai. Je lui ai écrit par le comte d'Erlon. Il doit compter sur ma parole. »

J'avais, en effet, écrit à Junot qu'étant malade à Ciudad-Rodrigo, il était possible que je le quittasse, mais seulement pour aller à Salamanque, et qu'il pouvait compter qu'il m'y trouverait et que la France ne me reverrait pas sans lui...

Mme Thomières était dans les mêmes sentiments que moi. Elle avait même fait un sacrifice à notre amitié et à sa bonté parfaite en venant avec moi à Salamanque. Elle voulait aller joindre le général Thomières avec le comte d'Erlon. Il est, au reste, bien heureux qu'elle n'ait pas pris ce parti, car le comte d'Erlon fut encore bien longtemps sans pouvoir passer.

Je fis donc toutes mes dispositions pour m'établir convenablement à Salamanque. Mon fils se portait à merveille et *venait*, comme disent les bonnes femmes, « comme un bouton de rose ». J'avais des nouvelles

de France, assez récentes et fort heureuses, de mes trois enfants. Nous avions l'espoir de voir s'ouvrir enfin ces murs vivants qui s'étaient élevés entre nous et l'armée du Portugal. Tout était beau dans l'avenir. J'étais jeune alors et je ne savais pas encore ce que j'ai appris depuis : c'est qu'il ne faut jamais bâtir sur ce qu'on croit une *certitude* de bonheur.

Les nouvelles que je reçus de France et qui me furent également données par le duc d'Istrie, avaient une singulière couleur. On pouvait surtout juger de cette *étrangeté*, lorsque, comme moi, on décachetait à la fois des nouvelles de plusieurs mois. C'était le plus extraordinaire mélange de succès, de revers, de pertes, d'accroissement, de disgrâces, de faveurs. C'était la disgrâce de Fouché, dont les détails ne nous étaient pas parvenus d'abord[1]. C'était la prise de l'Ile-de-France par les Anglais[2] et puis l'ouverture du canal de Saint-Quentin annoncée avec grande pompe, ainsi que le sénatus-consulte organique qui porte que les villes hanséatiques, la Hollande et une foule de petits États font partie de l'empire français. Tout cela proclamé

[1] Il fut disgracié en juin 1810. Je donnerai plus tard les détails *vrais* de cette disgrâce, qui n'ont pas été bien connus dans le temps.

[2] Les Anglais prirent à l'Ile-de-France cinq frégates à nous et vingt-huit bâtiments de leur Compagnie des Indes que nos corsaires avaient capturés. Quelqu'un m'écrivait à cette occasion que la perte de l'Ile-de-France ainsi que celle de l'île Bourbon entraînaient la perte de toutes nos possessions dans l'Inde. Et, en effet, Madagascar tomba au pouvoir de l'Angleterre avant la fin de la même année. M. Decrès a de grands reproches à se faire pour le dénuement total où il laissa toujours nos colonies ; on peut l'en accuser. Au surplus ce n'est pas le seul compte que nous ayons à régler avec lui.

à grand bruit pour couvrir les voix gémissantes de tous ceux qui perdaient leur fortune à ce bouleversement entier de choses qui meurent ordinairement comme Dieu les a créées. Dans le même temps nous prenions aussi le Valais, dont nous nous bornions à faire *seulement un département*. A cette époque l'empire français embrassait du 54e au 42e degré de latitude.. C'est alors aussi que M. de Sémonville disait dans un de ses rapports au Sénat :

« Après dix ans d'une lutte glorieuse pour la France, le génie le plus extraordinaire qu'ait produit le monde réunit dans ses mains triomphantes les débris de l'empire de Charlemagne ! »

Mais un autre *sénatus-consulte organique* proclamait aussi à cette même époque que l'État devait donner cent vingt mille conscrits de 1810[1] ; un autre sénatus-consulte, également du même mois, avait ordonné que les départements du littoral de l'empire cesseraient de fournir à la conscription de terre et donneraient pour le service maritime un contingent mis dès lors à la disposition du gouvernement. La promulgation de ce *sénatus-consulte* fut d'un effet tout autre que celui produit par la conscription ordinaire. Dans celle-ci, l'espoir d'un prompt avancement, celui d'être mis par le hasard sous les yeux de l'empereur, faisaient partir le conscrit avec moins de chagrin de son toit paternel. Mais ici, c'étaient des

[1] Ce sont ceux qui étaient nés du 1er janvier au 31 décembre 1791. Cette mesure fut bien nuisible et fit beaucoup de mal à l'empereur. Il faut y ajouter le *malheur* d'être mieux servi qu'il ne le demandait, par des préfets qui croyaient faire merveille en envoyant cinquante hommes, quand on en demandait vingt-cinq.

enfants de treize à seize ans! Ce sont les classes 1813, 1814, 1815 et 1816 qui sont accordées par ce sénatus-consulte! Qu'on juge de la douleur et, surtout, des pleurs et des plaintes des mères!

Voilà ce que me disaient les lettres que je recevais. Elles s'accordaient également sur un point, c'est que, depuis son mariage, l'empereur n'était plus le même sous beaucoup de rapports. Peut-être aussi sa position lui faisait-elle éprouver des inquiétudes. Plus le colosse de l'empire prenait d'accroissement, plus il étendait ses membres immenses autour de lui et plus il devait inspirer de soucis à celui qui l'avait ainsi amené à une si fantastique et si glorieuse puissance. On en était arrivé à ce point que les conquêtes elles-mêmes ne donnaient plus qu'une joie mêlée d'alar mes. Voilà du moins ce qui me fut dit lors de la prise de possession du duché d'Oldenbourg par notre empereur. Il avait bien un motif qui était toujours son système continental et son blocus continental sur tout le littoral de la mer du Nord, mais l'empereur Alexandre ne se pouvait payer de pareilles raisons. Le prince dépossédé était son beau-frère et, en apprenant cette nouvelle, il ne put retenir un vif mouvement de colère.

— *L'empereur Napoléon est aussi par trop égoïste*, dit-il à la personne qui était alors près de lui.

Ces paroles sont bien remarquables dans l'année qui précède les désastres de Russie.

La vie avait, à cette époque, un mouvement tellement actif qu'en vérité lorsque la pensée retourne pour fouiller dans ces temps extraordinaires, on est de nouveau travaillé par une fièvre de souvenirs. Notre gloire surgit encore souvent par éclairs. On est

fier du nom français. Ce nom prononcé faisait à lui seul ouvrir les portes et tomber les murailles. Suchet venait de prendre Tortose après treize jours de tranchée ouverte. La garnison était nombreuse, bien approvisionnée et le matériel contenu dans la place était immense.

— Maintenant, dit l'empereur, le bâton de maréchal est dans Tarragone.

Et Suchet s'en fut mettre le siège devant Tarragone.

— Oh ! pour celle-là, me disaient les Espagnols et les Anglais prisonniers qui étaient avec nous, pour celle-là, il ne la prendra pas !

Mais c'étaient des paroles magiques que celles dites par l'empereur à Suchet ! Le bâton de maréchal ! Rien n'arrête pour le conquérir. Aussi Tarragone tomba, comme les autres villes fortes d'Espagne, sous notre canon. Seulement ses décombres recouvrirent aussi bien des cadavres français [1] !...

Ce fut vers cette époque que le parlement d'Angleterre déféra, par un acte solennel, la régence au prince de Galles. J'ai déjà parlé, je crois, de la répulsion que Napoléon éprouvait pour lui et même pour les plus simples actions de sa personne. Il n'accueillait son nom qu'avec une épithète peu honorable. Le prince de Galles y répondait avec esprit, parce qu'il en avait, mais sans tact et comme malavisé, parce qu'il n'était pas à la hauteur d'un tel homme et que sou-

[1] Le siège de Tarragone dura plus de deux mois. On lui donna cinq assauts ; et Suchet perdit du monde à cette conquête, d'une haute importance il est vrai. Mais nous en arrivions au point de compter les hommes que nous perdions.

vent dès lors il ne le comprenait pas. Quand pareille chose arrive, il y a confusion complète et, lorsque des empires sont l'enjeu d'une telle partie, alors les peuples sont victimes et gémissent. Il est constant que les libelles qui se répandirent des deux côtés depuis la rupture de la paix d'Amiens ont puissamment contribué à envenimer des plaies déjà bien douloureuses[1]. Une particularité fâcheuse également eut lieu alors. L'une fut la retraite du comte Dubois, préfet de police de Paris, dont l'activité, le talent et l'attachement ne pouvaient être remplacés pour l'empereur ; l'autre fut l'arrivée de M. le duc de Rovigo au ministère de la police. Je développerai ces deux opinions plus tard et, par les preuves, *les résultats conséquences* de leur *départ* et de leur *venue*.

Pendant que la scène des événements voyait chaque jour se jouer un drame plus important que la veille, nous avions aussi nos représentations, et certes elles ne manquaient pas d'intérêt, d'autant plus que leur effet était contagieux pour le reste de l'Europe.

Une des parties les plus importantes de la guerre de la Péninsule et l'une des moins bien connues peut-être, c'est notre lutte avec les guérillas, c'est-à-dire que la chose mérite une telle attention, que je suis étonnée que quelque officier de mérite n'ait pas entrepris ce travail. Ce serait d'un intérêt bien curieux à suivre que cette marche toujours égale pour atteindre son but, et cela malgré les passions éveillées

[1] Ce ne fut qu'en 1812 que le prince de Galles entra en exercice de la puissance royale. Quelque limitée qu'elle soit en Angleterre, elle est encore assez étendue pour que celui qui l'exerce ait une grande influence en Europe, lui, de sa personne.

et dans toute leur frénésie. Sans doute il y a eu parmi ces bandes des hommes atroces qui ont commis des horreurs ! Mais il en est aussi dont on peut citer la conduite. Le marquis de Villa-Campo, le fameux don Julian, plusieurs autres furent plutôt *chefs de parti* que chefs de brigands, comme nous les appelions toujours en France, et même sur les lieux, parce qu'on mettait ensemble Mina, le vieux, le cruel Mina, et don Julian qui fut vraiment un homme distingué, auquel il ne manqua qu'un théâtre. Je sais sur cet homme un fait assez singulier par le résultat qu'il pouvait avoir sur les affaires françaises en Espagne. Je préfère laisser parler celui qui était le principal acteur en tout ceci. Cette aventure prouve à quel point la *séduction* et la CORRUPTION sont de puissants auxiliaires par tous pays et dans toutes les positions de la vie. Mais ceci est surtout curieux pour les affaires d'Espagne, et même d'un haut intérêt.

Je transcris ce que m'a donné le général Thiébault : c'est lui qui parle...

« ... Peu après avoir été investi du 7e gouvernement, je me trouvai avoir à peu près vingt mille hommes sous mes ordres, troupes formées et de celles de mon commandement et des bataillons, et des escadrons de marche des trois corps de l'armée de Portugal. Je n'étais aux prises qu'avec cinq ou six mille Espagnols et, quoiqu'ils formassent le corps de don Julian, chef intrépide, capable et actif, je n'en étais pas moins, dix fois pour une, en état d exécuter contre lui de ces mouvements dont partout les guérillas étaient l'objet, mais qui n'aboutissaient qu'à les aguerrir en fatiguant nos troupes. J'adoptai un autre plan. Je renforçai mes garnisons j'augmentai la force

de mes escortes de convois et de courriers, mais je ne mis pas un homme en campagne. Je disais au contraire que la guerre ne se terminerait en Espagne que par une entière conviction et le temps. Enfin, mon inaction devint totale. Ce fut au point que les autorités espagnoles, les *affrencesados* et des Français eux-mêmes blâmaient mon système. Et quant aux bandes de don Julian, elles parcouraient les campagnes en faisant des gorges chaudes de moi. Enfin, le duc d'Istrie, qui était alors à Valladolid, m'en écrivit. Lui-même n'eut pour réponse que cette phrase :

« *Je supplie Votre Excellence de permettre que* « *je garde le silence le plus absolu sur l'objet de la* « *lettre d'hier.* »

« Tandis qu'on commentait ma conduite et qu'ainsi que cela arrive toujours on me prêtait tous les motifs, excepté le véritable, j'avais complété mes dispositions, Et, à un jour donné, dix colonnes d'infanterie avaient débouché de Salamanque, de Lédesma, d'Alba de Tormès, et quatre bataillons, partis la veille de Salamanque même, sous prétexte d'aller renforcer les garnisons d'Almeida et de Rodrigo, et ayant couché à Matilla, s'étaient divisés en quatre colonnes mobiles agissant avec les dix autres. D'après le plan adopté et l'itinéraire prescrit, deux de ces colonnes longèrent la Tormès, brisèrent ou brûlèrent toutes les barques et gardèrent quelques ponts, après en avoir brûlé le plus grand nombre, tandis que les autres colonnes se jetèrent alors dans les parties boisées qui s'étendent entre *la Tormès* et *l'Agueda*, traquèrent dans tous les sens les bandes de don Julian, les forcèrent à se jeter dans la plaine, où neuf colonnes

de cavalerie, sous les ordres du général Fournier, les abîmèrent en quelques charges, car cette attaque n'avait été nullement prévue par eux. La terreur fut tellement forte qu'en peu de jours plus de dix-sept cents hommes firent leur soumission et que don Julian vit sa troupe réduite à deux mille cinq cents hommes, après l'avoir eue de la force d'une belle brigade.

« Mais quelque grand que fût ce succès, bien qu'il fût sans exemple même contre des guérillas, il ne remplissait pas mon espérance et n'atteignait pas mon but. En effet, au plus fort du bouleversement que don Julian avait éprouvé, un émissaire l'avait abordé et lui avait dit :

« — *Quel dommage qu'un brave homme comme vous ne consacre son courage, son activité, ses moyens, qu'à accroître les malheurs de son pays, quand il pourrait si puissamment contribuer à les terminer ! Tout le monde, et le gouverneur plus que personne, vous rend la justice que ce regret exprime. Si donc vous voulez quitter un parti dans lequel vous ne serez jamais qu'un paysan, vous rallier à une cause qui seule peut faire le bonheur de l'Espagne et terminer les calamités qui l'accablent, le gouverneur se ferait fort de vous faire nommer maréchal de camp, de vous faire donner une décoration* (c'était l'objet de son ambition), *de faire organiser et mettre sous vos ordres un corps régulier de six mille hommes, infanterie et cavalerie, de vous garder auprès de lui et, enfin, de ne conserver dans le gouvernement que le nombre de troupes nécessaires aux garnisons des places.*

« Ces offres faites d'une manière adroite flattèrent don Julian ; ce qu'on lui dit de mon estime pour lui le

toucha. Ce qu'il savait de mon caractère et de la manière dont je traitais les Espagnols, et notamment un escadron dont j'avais fait mon escorte, et auquel je me confiais entièrement, et dont plus tard, avec un autre chef que le général Dorsenne, j'aurais fait un régiment dévoué, fortifia sa confiance. Enfin, ébranlé peut-être aussi par la terrible leçon qu'il venait de recevoir, don Julian entra en négociations ! *Trois jours encore, et tout était conclu !* Et j'étais le seul chef français ayant rallié à notre cause une troupe nombreuse d'insurgés et une des plus formidables ! Et par cet effet je me trouvais avoir pacifié tout l'ouest de l'Espagne. Le résultat devait en être immense ! Il devait être décisif !

« Ce fut alors que le prince d'Essling évacua le Portugal et rentra en Espagne, poursuivi par l'armée anglo-portugaise aux ordres du duc de Wellington. Dès lors tout fut dit... et le fut d'autant plus irrévocablement que la guerre régulière, ayant recommencé au cœur de la Péninsule, rendit aux insurgés, avec l'espoir de voir triompher leur cause, un appui formidable dans l'armée anglaise, et ils le savaient bien ! Des hommes de don Julian, ayant tué des soldats de l'armée de Portugal, trouvèrent sur eux jusqu'à cent quatre-vingts quadruples ! La cupidité vint alors se joindre au patriotisme ayant pour auxiliaire une armée victorieuse forte au moins de quatre-vingt mille hommes. Ce fut au point que tous ceux qui avaient quitté les armes les reprirent à l'instant. De nouveaux enrôlements se multiplièrent et les assassinats devinrent plus fréquents que jamais. Ce triste résultat d'un plan bien conçu, bien exécuté, dont la réussite a tenu à si peu de moments, et à des circonstances que je ne

pouvais prévoir, a toujours été regardé par moi comme une des fatalités de ma vie, etc. »

Ce qu'on vient de lire est transcrit par moi sur une note que je possède entièrement de la propre main du général Thiébault[1].

Je terminerai ce chapitre par un fait qui me concerne et qui peut faire juger à quel point était cruellement agitée la vie qu'on menait en Espagne. C'est encore le général Thiébault qui parle.

« ...Peu après l'arrivée de la duchesse d'Abrantès à Salamanque, je résolus de conduire moi-même douze mille hommes de renfort à l'armée du maréchal Masséna à Santarem. J'allai en informer la duchesse et lui dire que cette résidence ne serait plus tenable pour elle, et que je regardais comme indispensable pour elle qu'elle se rendît à Valladolid. J'ajoutai que le petit nombre d'hommes que je laisserais à Salamanque devait, en cas d'attaque, évacuer la ville et se jeter dans le fort, où ils seraient à l'abri, mais qui ne pouvait lui offrir, à elle, un asile seulement supportable. J'ajoutai encore que je savais (ce qui était vrai) que toutes les bandes de guérillas la guettaient et rivaliseraient d'ardeur pour la faire prisonnière avec son fils. Enfin, je lui offris de lui donner par écrit toutes ces déclarations, dont mon respect pour elle, mon dévouement pour le duc, me faisaient un devoir. Mais quelque chose que je pusse faire et dire, elle fut inébranlable.

[1] Je n'ai mis cette note du général Thiébault que pour montrer dans tout son jour l'existence terrible qui était imposée à chacun, même à une pauvre femme, pendant cette guerre malheureuse.

« — Quoique je fusse bien mal à Ciudad-Rodrigo, me répondit-elle, je ne l'ai quitté que parce que le défaut de nourriture, et pour ainsi dire d'abri, m'y a contrainte. Mais, en venant à Salamanque, j'ai promis au duc de l'y attendre et de ne pas quitter *la ville sans lui*. Je le lui ai écrit par le comte d'Erlon, je tiendrai ma promesse. Je la tiendrai, quoi qu'il puisse m'en arriver. S'il survenait en votre absence un danger qu'il fallût éviter, eh bien, je saurais *moi aussi* me retirer dans le fort avec mon fils et m'y mettre sous la protection de ces mêmes soldats qui m'ont déjà sauvée. Je ne vous en remercie pas moins, général, de vos avis et de vos instances. Mais je vous prie de ne pas laisser ici un homme de plus à cause de moi. Le fort sera, en cas de danger, une retraite assez sûre.

« Mon départ n'eut pas lieu. Mais il n'en est pas moins vrai que M^me^ la duchesse d'Abrantès donna dans cette occasion la preuve d'un courage et d'une fermeté extraordinaires, car, pendant mon absence, presque tous les fonctionnaires devaient quitter Salamanque. »

CHAPITRE IX

Marie-Louise. — Le cardinal Maury. — Enthousiasme ridicule. — Amour de l'empereur. — Lune de miel. — Soirées des Tuileries. — Avis différents. — L'oreille de Marie-Louise. — Ordre de l'empereur. — Exil des hommes. — Colère de l'empereur. — Biennais. — Le serre-papier. — *C'est toujours un homme.* — Reproche de l'empereur. — Masséna et le général Foy. — L'armée portugaise. — Le comte Sabugal. — Le marquis de Valence. — Le général Fournier. — Blessure de Junot. — Le nez de M. *de Ville-sur-Arse.* — Le cousin de Marmont. — Lettre du duc de Wellington.

Toutes les nouvelles que je recevais me parlaient de la nouvelle impératrice. Et combien de sentiments différents émis sur son compte! Une lettre singulière à cet égard était une lettre du cardinal Maury :

« Ce serait une entreprise inutile que de tenter de vous faire comprendre combien l'empereur aime notre charmante impératrice, m'écrivait-il. C'est de l'amour, mais de l'amour de bon aloi, cette fois-ci. Il est amoureux, vous dis-je, et amoureux comme il ne l'a jamais été de Joséphine, car, après tout, il ne l'a jamais connue jeune. Elle avait au delà de trente ans quand ils se sont mariés. Au lieu que celle-ci est jeune et fraîche comme le printemps. Vous la verrez, vous en serez enchantée. »

Il paraît que ce qui avait séduit le cardinal était cette abondance de couleurs dont étaient couvertes les

joues de Marie-Louise. Quant à moi, je ne la vis qu'après ses couches, elle avait beaucoup pâli et je la trouvais encore bien trop rouge, lorsqu'elle avait chaud surtout, car c'était *rouge* plutôt que *rose* qu'elle était.

« Et puis, me disait encore le cardinal — il était fort son admirateur, quoiqu'il ait voulu faire épouser une grande-duchesse à l'empereur, — si vous saviez comme l'impératrice est gaie, *gracieuse* et surtout *familière* avec les personnes que l'empereur admet dans son intimité! Vous verrez comme elle est aimable. On parlait tant des soirées de la reine de Hollande, je vous assure que l'impératrice est charmante pour ceux à qui l'empereur a fait la faveur d'accorder les petites entrées aux Tuileries. On y va le soir faire sa cour, on joue avec Leurs Majestés, soit au reversis, soit au billard. Et puis l'impératrice fait *tant de petites grâces*, tant de petites gentillesses, qu'on voit aux yeux de l'empereur qu'il meurt d'envie de l'embrasser. C'est là où je vous désire, vous et M. le gouverneur de Paris, parce que vous verriez comme l'empereur est heureux. »

On m'écrivait en même temps d'un autre côté qu'un des grands plaisirs des soirées impériales, avant que l'empereur arrivât dans le salon, c'était l'impératrice qui le procurait, en faisant tourner son oreille sur elle-même. Cette faculté, au reste, est assez singulière et je crois bien qu'elle est la seule personne que je connaisse qui la possède [1].

[1] C'est-à-dire que par un mouvement de muscles de la mâchoire, l'impératrice faisait tourner son oreille presque en un cercle entier. Ce mouvement de rotation n'est pas fort compréhensible, mais elle en possède la possibilité.

L empereur avait voulu obvier, autant que cela pouvait s'accorder avec l'étiquette, aux inconvénients qui l'avaient si souvent, non seulement impatienté, mais rendu malheureux avec l'impératrice Joséphine. Je veux parler de son entourage. Marie-Louise étant jeune, ignorante des usages du monde, quoiqu'elle connût l'étiquette de la cour, et puis habituée à une grande retraite intérieure et à une vie toute de famille, celle qui lui fut prescrite ne l'étonna ni ne l'ennuya. L'empereur avait prescrit qu'elle ne devait *voir aucun homme* dans son intérieur. *Paër* était le seul excepté, parce qu'il était maître de piano, et encore fut-il ordonné à la dame du palais de service ou bien à une dame d'annonce de ne jamais quitter l'impératrice. Un jour l'empereur arriva à l'improviste chez Marie-Louise. C'était à Saint-Cloud. En entrant dans l'appartement, il aperçut à l'extrémité de la chambre un homme dont il ne reconnut pas d'abord les traits. Son premier mouvement fut celui de la colère. Il s'emporta jusqu'à dire un mot très dur à la dame de service. Je crois que c'était M^me^ de Brignole. Elle s'excusa en disant que c'était *Biennais*[1], qui avait dû *venir lui-même* expliquer à l'impératrice le secret d'un *serre-papier* qu'il venait de faire pour Sa Majesté.

L'empereur ne dit rien d'abord. Il regarda Biennais et puis se promena, mais le front toujours soucieux. Ensuite il dit toujours avec humeur :

[1] Biennais était orfèvre de l'empereur, comme Odiot et plusieurs autres. Mais il était surtout son marchand de nécessaires et de meubles dans ce genre là, que personne, au reste, n'a jamais faits comme lui. Il n'était plus jeune à cette époque et je pense que même à vingt ans il n'a pas été plus dangereux qu'il était alors.

— C'est égal, *c'est un homme*, et aux ordres que j'ai donnés à cet égard il ne peut exister d'exceptions, ou bientôt il n'y aura plus de règles.

Il avait raison, et la suite l'a bien prouvé.

Au reste, Paris était fort gai, m'écrivait-on, cette année là. On dansait beaucoup, la grossesse de l'impératrice s'annonçait de la manière la plus heureuse et l'avenir semblait être ce que jamais il n'avait paru en effet. Aussi chacun espérait-il enfin de meilleurs jours. Nous n'en étions pas là encore en Espagne. Les communications n'avaient pas été rétablies par le 9e corps[1]. Cette armée de Portugal, composée de trois corps d'armée, forte de plus de cinquante mille hommes, eh bien, elle était à cinquante lieues de nous, et nous n'en avions aucune nouvelle. L'empereur était aussi fort inquiet. Il en était au point d'avoir pris de l'humeur contre moi de ce que je n'avais pas envoyé la lettre que Junot m'avait écrite après la bataille de Busaco. La dépêche que Masséna avait expédiée en France ayant été interceptée par les Espagnols et remise aux Anglais. C'était une sorte de communication faite à Berthier, car il n'aurait pas osé annoncer d'aussi belle besogne à l'empereur. L'empereur ne sut donc rien qu'imparfaitement avant le général Foy. C'est pour cela que, présumant que Junot m'en disait sûrement beaucoup plus que Masséna ne lui en aurait raconté, il fut fâché que je n'eusse pas envoyé ma lettre à Duroc. Mais comment pouvais-je prévoir que

[1] Elles le furent, mais plus tard, et pas par le 9e corps. Ce fut la retraite de Masséna qui, forçant les troupes à se replier, concentra davantage les forces, et fit que les routes devinrent plus sûres.

ce que mon mari faisait pour moi, Masséna ne le ferait pas pour l'armée ? Quoiqu'il en soit, je reçus des reproches et assez vifs qui me parvinrent par M. de Narbonne, qui les tenait, *lui*, de Duroc.

Cette dépêche de Masséna à Berthier était du reste assez remarquable, d'après ce que m'ont dit des officiers anglais. Le prince d'Essling accusait assez juste le nombre des hommes qu'il avait perdus, c'est-à-dire qu'il disait quatre mille hommes, tandis qu'il est presque certain qu'il en a sacrifié six mille dans son attaque du rocher de Busaco. Il errait d'ailleurs, à ce que prétendaient les Anglais, dans tout ce qu'il disait de leur forces et de leurs positions.

J'avais revu à Ciudad-Rodrigo, quelque temps après mes couches, plusieurs de mes amis de Lisbonne qui faisaient partie de l'armée portugaise et qui avaient été envoyés par l'empereur pour parler au *moral du pays*. Quelques-uns d'entre ces Portugais étaient de nobles et de loyaux garçons, j'avoue que je fus glorieuse de trouver parmi eux mes amis et ceux que j'estimais le plus : c'étaient le comte Sabugal et le marquis de Valença. Le comte Sabugal a un esprit fort supérieur et n'approuvait aucunement la bêtise du gouvernement portugais ; il n'avait et n'a pas davantage à présent la stupide superstition et le fanatisme de plusieurs de ses compatriotes. Mais il ne voulut pas être un enfant parricide, et me montra toute sa douleur si on le forçait à entrer hostilement dans sa patrie. Il parlait à un être qui pouvait le comprendre. J'intervins d'abord auprès du général Cacault, qui voulait l'envoyer je ne sais où et ne parlait rien moins que de le fusiller s'il n'obéissait pas. J'écrivis au général Fournier, qui était alors à

Zamora et ne faisait plus partie du 9e corps, et je le priai de prendre avec lui le comte Sabugal, ce qu'il fit à l'instant même avec une grâce parfaite. Le comte Sabugal s'en fut donc à Zamora pour y attendre une occasion, soit de rentrer en Portugal, mais sans combattre, ou de revenir en France si la chose ne se pouvait faire. Quant aux autres, le marquis de Valença et le marquis de Ponte de Lima, le premier revint à Salamanque, où il demeura à la disposition du général Thiébault. Je ne puis dire du marquis de Ponte de Lima ce que j'ai dit des deux autres...

Ce fut alors que la nouvelle de la blessure de Junot me parvint. Elle me fut apportée par un jeune neveu de Casabianca, le sénateur, qui me remit en même temps une lettre de Junot, mais d'une écriture fort altérée. Cela était comprenable, puisque cette lettre était écrite deux heures avant l'opération: voici cette lettre :

N° XV de la Correspondance d'Espagne,

« Pernès, le 20 janvier 1811,

« Je m'empresse, ma chère Laure, de t'écrire moi-même pour te rassurer, car j'espère que cette lettre te parviendra avant que tu aies pu apprendre par un autre mon accident d'hier. J'ai été blessé au visage d'une balle, qui, en me cassant le nez, est entrée dans la joue droite et s'est arrêtée à l'os de la pommette. Ce coup est des plus heureux, puisque, un demi-pouce plus haut ou plus en face, j'étais mort. J'en serai quitte pour garder ma chambre quelques jours, et quelques instants de souffrance quand on

extraira la balle. Maintenant je suis très bien, et ne souffre presque pas, quoique j'aie fait hier quatre lieues à cheval après ma blessure, et aujourd'hui tout autant, dans des chemins affreux.

« On me fait espérer que mon nez restera plus droit que celui de M. de Ville-sur-Arse[1], ce qui me console, et pour la cicatrice de la joue, il suffira d'un bon baiser de mes enfants et de toi pour me la faire oublier. Voilà toute mon ambition, toutes mes espérances. Qu'elles se réalisent, que je lise dans vos cœurs que je suis nécessaire à votre bonheur, et je puis encore aimer la vie.

« Adieu, ma chère Laure. Fais donner de mes nouvelles à ma famille. Je ne puis plus écrire, car mes yeux sont tellement gonflés que n'y vois plus. etc., etc. »

Voici comment Junot avait reçu cette blessure.

Depuis le 14 novembre, Masséna se retirait devant le duc de Wellington, mais ce ne fut qu'au mois de janvier que sa retraite fut entièrement résolue par lui. Alors il voulut donner le change aux Anglais en faisant des démonstrations hostiles et les continuant sur le flanc gauche de la position de l'armée ennemie. Le duc de Wellington ne se laissa pas prendre à ce leurre tout au plus bon pour un sous-lieutenant. Il connaissait malheureusement trop bien l'état précaire et même malheureux de l'armée française, et il opposa à la grande reconnaissance de Junot, qu'il commandait en personne, les chasseurs de Brunswick

[1] Cousin du duc de Raguse et sous-inspecteur aux revues ; il a le nez tout à fait de travers. Il était attaché au 8e corps.

et les chasseurs à pied hanovriens, ainsi que quelques escadrons. Junot était à cheval avec le général Boyer, son chef d'état-major, un peu en avant Rio-Mayor, en face d'un bois assez épais. Il était en grand uniforme et son grand cordon par-dessus son habit. Aussi un chasseur de Brunswick, posté dans la forêt, l'ajusta parfaitement avec sa carabine et lui envoya sa balle juste au milieu du nez. Junot ne tomba pas ; il porta la main à son visage et dit aussitôt :

— Parbleu, Boyer, voilà des gens qui tirent mieux que vous. Ils ajustent mieux un homme que vous un lièvre.

Il voulut encore faire quelques pas, mais le sang coulait abondamment et en peu d'instants il se sentit défaillir. On fut obligé de le descendre de cheval et on le porta dans le village de Rio-Mayor. Là, il s'évanouit tout à fait. On le déposa dans un endroit clos, sur un tertre de gazon, et l'on fut aussitôt chercher le chirurgien en chef de l'armée, pour qu'il mît un premier appareil. Il s'évanouit encore pendant le premier pansement. Quand il revint à lui il tressaillit. On l'avait porté dans le cimetière et c'était sur une tombe qu'il avait reposé !

Ce ne fut que le lendemain qu'il put être opéré. Lorsque M. Malraison, chirurgien en chef du 8e corps, arriva auprès de son général pour extraire la balle qu'il avait reçue la veille au milieu du nez, il ne la trouva pas. Cependant le trou existait intact, et rien n'était refermé. Enfin, à force de chercher, la balle se trouva dans la pommette de l'os maxillaire de la joue gauche. Les os propres du nez avaient été écartés par le coup, sans que RIEN fût brisé. Il faut

pour cela qu'il ait été ajusté avec une admirable précision. La balle était entrée par l'effort de la déviation tellement avant dans la pommette, qu'il fallut un effort pour l'arracher, et un tel effort, que l'incision fit que *la tenaille* est encore marquée sur la balle.

Lorsqu'on fut au moment d'opérer Junot, M. Malraison lui demanda s'il voulait que l'extraction de la balle se fît à l'intérieur, ou bien s'il lui était égal qu'elle fût enlevée au dehors. De cette dernière manière, il aurait une cicatrice dans la joue [1].

— Cela m'est bien égal, répondit-il lorsqu'il sut qu'il était douteux que la plaie se refermât étant faite au dedans de la bouche. Une cicatrice de plus ou de moins ne m'est d'aucune importance. Je la verrai même avec une sorte de coquetterie.

Et il avait raison. Il y en avait effectivement à recevoir, à son âge et dans sa position, une balle dans une reconnaissance. J'ai conservé bien longtemps cette balle. Elle portait la marque de l'instrument de chirurgie qui l'avait enlevée. L'extraction en fut si douloureuse, que M. Prévost, cet aide de camp de Junot dont j'ai parlé plus haut et dont il tenait les mains au moment de l'opération [2], les eut malades pendant plusieurs jours de la terrible pression que la douleur fit faire au duc, parce qu'il ne voulut pas crier. Au reste cette blessure, en laissant de profondes et funestes traces, n'en fit paraître que de légères à l'intérieur. Junot ne demeura pas fort

[1] En opérant à l'intérieur, la plaie pouvait ne pas se refermer, en raison de l'humidité constante de la bouche.

[2] On sait qu'on donne souvent quelque chose à serrer à ceux qui subissent une opération douloureuse... et la main d'un homme dévoué était de ce qui pouvait certes le mieux convenir

changé par ces deux cicatrices. Seulement le nez fut légèrement enflé.

Il faut, à ce propos, que je raconte une anecdote tout à fait à la louange de lord Wellington et qui le montre sous ce jour favorable qui est vraiment la lumière qui éclaire le vrai gentilhomme anglais.

L'armée française était en pleine retraite au moment où Junot reçut sa blessure. Les désertions étaient assez fréquentes chez nous, et puis, le pays donnait à nos ennemis tous les renseignements qu'il nous refusait, de manière que les Anglais connaissaient parfaitement l'état de nos affaires, tandis que nous ignorions les leurs et même les nôtres. Lord Wellington savait tout cela. Il savait bien plus encore, il n'ignorait aucun des malheurs qui frappaient sur l'armée de Masséna et de ce nombre il faut certes mettre le défaut de médicaments. Cette connaissance de notre triste position porta le duc de Wellington à faire, auprès d'un homme qu'il estimait et dont il savait être estimé, une démarche dont je fus reconnaissante dans l'âme. Il écrivit au duc d'Abrantès, dont les troupes touchaient les siennes, la lettre dont je joins ici le *fac simile*.

Au quartier général, le 27 janvier 1811.

« Monsieur,

« J'ai appris avec grande peine que vous avez été blessé et je vous prie de me faire savoir si je puis vous envoyer quelque chose qui puisse remédier à votre blessure ou accélérer votre rétablissement.

« Je ne sais pas si vous avez eu des nouvelles de M^me^ la duchesse. Elle est accouchée à Ciudad-Ro-

drigo, à la fin du mois de novembre, d'un garçon, et elle a quitté Ciudad-Rodrigo et a été à Salamanque pour aller en France dans les premiers jours de ce mois [1].

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très obéissant serviteur.

« WELLINGTON. »

Et sur la suscription,

A monsieur

Monsieur le duc D'ABRANTÈS,

WELLINGTON.

De tous les hommes auxquels le duc de Wellington pouvait faire cette politesse de *frère d'armes*, Junot était peut-être celui qui devait le mieux le comprendre. Il ne perdit, en recevant cette lettre, aucune des douces impressions qu'elle devait faire éprouver à une âme comme la sienne. Mais si *l'homme* fut touché, *le Français*, *le soldat français* devait souffrir, et son orgueil ne parlait que militairement. Il répondit donc à lord Wellington avec reconnaissance, mais en refusant ses offres. Quant à ce qui me regardait, il répondit qu'il savait également que j'étais accouchée d'un garçon. Mais pour cela c'était vrai. Il le savait depuis le 25 décembre, jour auquel le comte d'Erlon rejoignit Masséna.

[1] J'avais fait en effet répandre le bruit que je retournerais en France dans les premiers jours de janvier. Je l'avais même dit autour de moi. Mais c'était par des considérations de sûreté qu'il est trop long et d'ailleurs inutile de retracer ici. Mon entretien avec le général Thiébault prouve le contraire d'ailleurs.

Jamais je n'oublierai cette conduite du lord Wellington. Maintenant, il me faut ajouter que j'ai appris depuis, et pas du tout par lui, qu'il avait fait dire à don Julian qu'on ne faisait pas la guerre aux femmes; qu'il était fort mécontent d'apprendre que j'étais exposée à quelque danger de la part de sa troupe et qu'il ne verrait qu'avec beaucoup de mécontentement qu'il m'arrivât la moindre chose.

En voilà plus qu'il n'en faut pour expliquer à beaucoup de gens, dont la conduite personnelle ne pourra jamais l'être, pourquoi lord Wellington fut accueilli par moi comme il le fut lors de son arrivée à Paris. Si Junot en avait été le gouverneur, sans doute le duc de Wellington n'y serait entré que sur son cadavre. Mais avant d'expirer, il ne lui en aurait pas moins serré la main, comme à un noble et généreux ennemi.

Tandis que les communications étaient interceptées entre la France et nous, tandis que je languissais sans nouvelles de mes enfants, il se passait dans ma famille un événement pourtant assez remarquable.

J'ai déjà dit que l'empereur ne faisait *de baptêmes* que lorsqu'il y avait un nombre suffisant d'enfants. Il était pour cela comme pour beaucoup de choses qui ont passé inaperçues dans sa vie toute immortelle. Il pensait avec justesse, qu'après la première il n'est rien de plus auguste, de plus grand que cette seconde paternité accordée par la volonté d'un roi au fils de son sujet. Il était donc indispensable d'entourer cette cérémonie, qui la sanctionnait, de tout le luxe, de toute la solennité convenable. Renouveler cette cérémonie et la faire comme il le devait devenait donc un objet excessivement coûteux, bien que l'empereur eût

tenu fort peu d'enfants, si l'on considère la foule immense des gens qui sollicitaient cette grâce de lui. Il n'ordonnait de baptêmes que lorsqu'il y avait à peu près douze ou quinze enfants à nommer. Cet intervalle, qui nécessairement devait être quelquefois entre le moment où l'empereur accordait, et celui où l'enfant était baptisé, fut cause d'une particularité singulière dans la vie de mon fils aîné le duc d'Abrantès... Il a pour marraines les deux impératrices, et voici comment.

On a vu dans un précédent volume, que Junot me chargea de demander à l'empereur de nommer son fils. L'empereur en l'accordant parut hésiter sur la marraine. Il me parla même de Madame Mère. Enfin, il choisit l'impératrice Joséphine. On sait que dans le *baptême* civil — si je puis dire ce mot — il n'y a pas de marraine, parce que la signature fait tout pour l'acte civil et légal. Mais en portant les registres aux Tuileries, pour que l'empereur signât sur celui de l'acte de naissance de mon fils, on le présenta à l'impératrice, comme cela se fait toujours, et elle signa. Ceci se passait un an avant le divorce. Comme il n'y avait pas assez d'enfants pour *faire une cérémonie*, l'empereur avait ajourné pendant deux ans cette cérémonie. Enfin, dans un voyage de Fontainebleau, et à l'époque de la grossesse de Marie-Louise, il s'informa, et sut que ses filleuls étaient en nombre suffisant. En conséquence, le vénérable troupeau fut convoqué, et comme mon fils était l'un des acteurs de cette jolie représentation, il reçut *sa lettre close*. Nous étions alors absents, et tous deux en Espagne, Junot et moi, et mes enfants étaient en Bourgogne. Mais il y avait chez moi M. Cavagnari, qui, en apprenant cette nou-

velle, calcule le temps qui lui restait, voit qu'il est suffisant, monte en voiture, court jour et nuit, en payant les guides le double et le triple, arrive à Dijon où mes enfants étaient avec ma belle-sœur, Mme Maldan, prend mon fils et sa bonne, les ramène à Paris avec une telle rapidité qu'ils versent en route et courent risque de se casser la tête. Mais il *fallait* arriver et ils surgirent sains et saufs. Une fois à Paris, on s'occupa de la toilette de l'enfant. M. Cavagnari fut aux informations, car il y avait bien *un costume* d'indiqué sur la lettre de convocation, mais depuis on avait changé deux fois d'avis, et cela fort heureusement, car les pauvres petits catéchumènes auraient eu l'air de *Mardi-gras;* et puis un autre point important, c'était de choisir une *mère momentanée* pour mon Napoléon. La saison n'était pas favorable. Tout le monde était à la campagne, on n'était pas revenu des eaux. La duchesse de Raguse comportait à cette époque tout ce que je pouvais désirer et demander. Elle était non seulement mon amie de cœur, mais celle de mon choix, et mon cœur et mon esprit étaient également fiers d'elle, mais elle était absente. Mme Lallemand était trop malade [1] pour soutenir une longue cérémonie. Ensuite d'autres femmes de mes amies qui auraient accepté avec plaisir cette tutelle temporaire du plus bel enfant qu'il y eût certainement alors à Paris, avaient elles-mêmes des présentations à faire. Enfin, M. Cavagnari aurait pu prendre Mme Juste de Noailles, qui venait d'être nommée dame du palais de Marie-Louise en même temps que son mari avait été fait chambellan

[1] Et puis elle n'était pas encore présentée à cette époque. Elle ne le fut qu'en 1812.

de l'empereur, et qui, en sa qualité d'amie d'enfance, eût été une vraie mère pour mon fils. Mais il n'y songea pas, non plus qu'à Mme la duchesse de Montebello, dont les vertus maternelles eussent été bien douces à mon pauvre enfant, alors orphelin. Mais du reste, il fit un choix dont mon fils fut très heureux, car elle lui donna tous les soins qu'il eût reçus de moi. Ce fut Mme la duchesse de Rovigo. Elle était bien belle alors, et ce fut un beau tableau que de la voir portant un amour comme l'était alors mon fils Napoléon. Le dernier costume finalement adopté était une chemise de batiste brodée et garnie avec une dentelle de point d'Angleterre. Mon fils avait une profusion de beaux et blonds cheveux, soyeux, bouclés, qui venaient entourer son col bien blanc et bien rond, et puis ses petits bras si potelés, si fermes, avec de charmantes petites mains, faisaient vraiment de lui une ravissante créature. Sa beauté frappa l'empereur.

— Mon Dieu! quel bel enfant! s'écria-t-il! Et depuis quand avez-vous un garçon, madame Savary? Et un beau garcon comme celui-là ?

Il fut dit alors qu'il était mon fils.

— Parbleu ! s'écria-t-il, ce Junot est bien heureux !

Et pendant toute la cérémonie, il ne cessait de regarder l'enfant, dont vraiment la beauté était merveilleuse avec sa tunique de lin, ses blonds cheveux et son rose et blanc visage. L'empereur en le regardant, parlait quelquefois bas à l'impératrice et le lui montrait de l'œil et du geste. Hélas! il lui parlait sûrement de celui qu'elle portait alors, de cet espoir de la France et du monde dont tous ceux dont il était entouré devaient être un jour les compagnons, comme leurs pères l'avaient été de lui-même. Oh!

comme il devait battre dans sa poitrine à de pareilles pensées, son noble et grand cœur [1]. Un fils, un fils à lui, à lui que j'ai entendu souvent souhaiter être père, l'être seulement quelques années, quelques mois, et puis que Dieu ajoutât à la vie de son enfant tout ce qu'il retrancherait de la sienne. Je suis certaine que cette journée de la cérémonie des baptêmes fut une des plus remarquables de la vie de l'empereur, et non seulement de sa vie intellectuelle, mais de sa vie *impériale et politique*. Que de rêves, que de plans ne dut-il pas faire en voyant autour de ce trône sur lequel il siégeait à côté d'une fille des Césars, portant dans ses flancs un enfant de lui, de lui, Napoléon, vainqueur du monde, et pouvant rallier à lui dans ses plans d'avenir toute une belle et florissante génération, qui par avance semblait venir se grouper autour de son héritier. Oui, oui, je le connaissais bien et je suis certaine que les émotions qui l'agitèrent dans cette journée furent à la fois des plus douces, et des plus immensément glorieuses.

La cour était alors à Fontainebleau. Aussitôt que la cérémonie fut terminée, M. Cavagnari adressa ses remerciements à M^me^ la duchesse de Rovigo, remit Napoléon et sa bonne en voiture, reprit la route de Bourgogne et mon fils se revit à Dijon, chez sa tante, après en avoir été absent seulement pendant huit jours.

La beauté de mon fils avait tellement frappé l'empereur que lorsqu'il me revit à mon retour d'Espa-

[1] Encore et toujours l'ode admirable de Victor Hugo, *Napoléon II :*

> Non, ce qui l'occupait c'est l'ombre blanche et rose,
> D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
> Gracieux comme l'orient, etc.

gne, dix mois après, ce fut le premier mot qu'il me dit, et pourtant alors il n'était nullement d'humeur gracieuse. Comme chacun sait, les affaires du Midi étaient bien mauvaises et celles du Nord commençaient à se gâter. *La spoliation* du duché d'Oldembourg — car enfin il faut nommer chaque chose par son nom — avait fait froncer le sourcil de l'autocrate du Nord, et ce n'était plus avec un sourire d'amitié qu'il accueillait le nom de Napoléon. Comment l'empereur ne fut-il pas averti par ces premières lueurs d'orage! Le tonnerre gronde toujours sourdement avant d'éclater. Mais il croyait que lui seul pouvait le lancer...

CHAPITRE X

Musique. — Autre passe-temps. — *Pauvre* voyageur. — M. Jules de Canouville. — Bal manqué. — *Armée perdue* ! — Talma. — Gianni. — La princesse. — Notre gaieté redouble. — Caractère de M. Jules de Canouville. — Brevet de proscription. — Pourquoi. — Fourrure de zibeline. — La revue. — Berthier. — Départ. — Tendres adieux. — Position homérique. — Tête et jambe perdues. — M. de S...

Nous étions en carême. Notre carnaval avait été assez triste comme on peut l'imaginer, et nos récréations n'avaient même pas changé depuis que l'austérité de l'époque semblait nous l'ordonner. On se réunissait chaque soir chez moi. Le général Thiébault et toutes les autorités françaises, ainsi que plusieurs Espagnols, venaient passer leur soirée à causer, entendre et faire de la musique, et jouer aux échecs. Le marquis de Valença, qui possède un des plus beaux talents de musique que je connaisse à un amateur et même à beaucoup d'artistes, chantait et jouait du piano. Puis il accompagnait le général Fournier, qui avait une voix ravissante, quoiqu'il chantât sans aucune méthode. Mais sa voix était si harmonieusement vibrante, il accentuait si dramatiquement ce qu'il chantait, qu'il causait un véritable plaisir. Le général

Thiébault[1], musicien consommé, qui a donné au public un ouvrage remarquable sur la musique, nous apportait de ses romances. On les chantait, nous causions, nous discutions sans jamais *disputer* — ce qui avait bien quelque mérite avec le général Fournier — nous lisions les journaux nouvellement arrivés, les lettres que chacun écrivait et qui se pouvaient communiquer. On jouait aux échecs, ainsi que je l'ai dit, et la soirée se passait encore avec quelque agrément.

Un soir, c'était le premier jeudi de carême, je finissais une partie d'échecs avec le général Thiébault et, comme je la perdais, j'y mettais une grande attention, dont le bruit qui se faisait dans le reste du cercle ne pouvait me distraire, lorsque tout à coup j'entends une voix dire d'un ton que rien ne peut exprimer :

— Veut-on, par charité, donner asile à un pauvre voyageur ?

[1] Le général Thiébault a eu la bonté de parler, dans ses *Souvenirs*, de l'agrément de ma maison à Salamanque. Je pourrais dire que lorsqu'une maîtresse de maison a le bonheur de voir chez elle des hommes comme lui, il faudrait qu'elle le fît exprès pour avoir une société déplaisante. Mais je dirai aussi et je l'ai éprouvé dans tous les différents lieux de l'Europe que j'ai habités, il est un sûr moyen d'avoir partout une maison agréable, c'est de donner une extrême liberté et de veiller à ce que jamais il n'y ait *licence*, ce qu'une femme peut aisément faire en veillant sur son cercle. Il est ensuite une condition de *rigueur*, c'est de l'indulgence pour chacun. Si vous n'en apportez pas dans la cotisation que vous devez fournir dans le monde vous y êtes détesté et bientôt abandonné. Jamais je ne fus ainsi et, si dans mon salon il y a eu quelque inconvénient de *tracasserie*, c'est que je l'ignorais et qu'il s'y exerçait une influence étrangère. Quand je m'en suis aperçue, j'y ai mis ordre. Ce qui est facile à une femme, parce que dans sa maison elle y doit être reine, et non pas reine *détrônée*. C'est notre seul royaume, notre intérieur.

Cette voix venait de la pièce qui précédait mon salon et dans laquelle se trouvaient mes gens. Je ne fis donc qu'une légère attention à ce qui avait été dit et je crus que c'était un de ces messieurs qui voulait s'amuser. Il y avait alors à Salamanque un gros capitaine qui faisait le ventriloque, ce qui, par parenthèse, était assez ennuyeux. Je crus que c'était lui. Mais après quelques minutes de silence, car chacun était fort étonné de ce qu'il avait entendu, on prononça, mais d'une voix plus haute et d'un ton plus suppliant:

— Madame la duchesse, ayez pitié d'un malheureux qui se meurt de fatigue et de faim!

— Mon Dieu, m'écriai-je, je connais cette voix!

Et, laissant là l'échiquier, je cours à la porte et je trouve là, mais à genoux, les mains jointes, avec l'expression la plus humblement comique, Jules de Canouville.

— Eh! mon Dieu! que faites-vous ici? lui dis-je en lui donnant la main pour le faire lever.

— Je suis un suppliant. Voulez-vous me recevoir et me donner à manger?

— Mille fois oui! Mais levez-vous donc!

Il se leva et s'avança dans le salon, mais avec la plus drôle de tournure que j'aie jamais vue, quoique je puisse dire aussi qu'il était bien le plus charmant jeune homme, non seulement de son époque, mais de toutes celles qui l'ont suivie, il venait, nous dit-il, de Paris *à franc étrier* et il était crotté depuis les pieds jusqu'à la tête — c'est bien le cas de le dire, — sa belle pelisse était déchirée, souillée, ses cheveux tout bizarrement arrangés, et puis sa physionomie si expressive et si drôlement pathétique dans le même moment, qu'il n'y avait pas moyen d'y résis-

ter. Mon ancienne gaieté eut le dessus et je me mis à rire. Ce fut un écho général.

— Oui, oui, riez bien, dit M. de Canouville, si comme moi vous veniez de faire trois cents lieues sur un mauvais bidet de poste...

— Oh ! par exemple pour mauvais ! nous écriâmes-nous.

— Allons donc ! reprit-il, n'allez-vous pas me parler de vos rossinantes, de vos mazettes espagnoles ? Mais, permettez, est-ce que j'ose ?

Il regardait ses bottes chargées de boue, ses vêtements crottés et, en même temps, le fauteuil qui était le plus près de lui. Mais, en voyant qu'il n'était que de jonc des Indes, comme beaucoup de meubles en Espagne, il fit un mouvement de tête qui redoubla notre joie et se laissa tomber dedans comme un homme qui n'en peut plus.

— Oui, riez bien de moi, nous dit-il, nous verrons si vous rirez toujours quand je vous raconterai tous mes malheurs. Figurez-vous, poursuivit-il en me prenant les deux mains et secouant lentement la tête, figurez-vous que *moi*, *moi*, le plus infatigable danseur, et je puis ajouter le plus agréable, je crois, de tous leurs bals, eh bien, ils m'ont fait partir le jeudi gras. Le jeudi gras ! Il y avait un bal délicieux chez la reine Hortense. Oh ! Et le prince qui n'a pas le pouvoir de défendre ses officiers, qui ne peut pas les empêcher de partir pour un coupe-gorge comme cette Espagne, quand on entend l'air de la *Mazourka* !

Pour le coup, il n'y avait plus moyen d'y tenir. Berthier, accusé de n'être pas sensible à l'air de la *Mazourka*, pour empêcher un des aides de camp de

partir pour affaire de service, nous parut si bouffon, que ce fut un rire, mais de ces rires qui font tant de bien. Quant à M. de Canouville, il était sérieux et paraissait réfléchir comme s'il eût cherché la solution d'un problème.

— Ah çà ! et où allez-vous ! lui demandai-je enfin.

— Eh ! mais, où je vais ? Chez le maréchal Masséna, prince d'Essling, duc de Rivoli, apparemment. Il faut bien que je vienne savoir ce qu'il est devenu, puisqu'on n'en sait rien à Paris, et qu'on affiche : « *Une armée perdue* ! »

Et me voilà à sa quête. Pas volontairement, par exemple. Mon Dieu, que j'ai faim ! Je vous en prie, madame la duchesse, faites-moi donc donner à manger !

— Mais voilà une heure qu'on vous a dit que vous étiez servi.

— Ah ! c'est différent. Je n'avais pas entendu. Je croyais que vous repoussiez un malheureux exilé !

— Comment ! vous êtes exilé ? m'écriai-je.

— Oh ! si vous saviez comme le grand homme me persécute ! Je vais vous dire tout cela, mais n'en parlez pas !

Il croyait peut-être qu'il parlait bas, mais tout le monde l'entendait. Au surplus, comme il contait ses affaires à tout le monde aussi, il était égal qu'il fixât le diapason de sa voix. Nous assistâmes à son souper... C'était merveille de le voir manger. Il dévorait et, pendant ce temps, il parlait toujours. Mais, entre une aile de perdrix et l'autre, il n'y avait pas moyen de saisir le sens de ses paroles. Avide de nouvelles comme je l'étais, et devais l'être nécessairement, j'a-

vais beau placer mes questions par ordre, je n'en obtenais pas davantage. Il me parlait de Talma, qui lui montrait à déclamer le français, de Gianni, qui lui apprenait *à improviser en italien*, de l'empereur, *de la princesse*. Oh ! la princesse surtout, c'était comme le disait le général Fournier, *son grand cheval de bataille*.

— Ah çà ! lui dis-je enfin, pourquoi êtes-vous venu ici ? car ce n'était pas uniquement *pour retrouver* le prince d'Essling.

Il me regarda, puis, clignant de l'œil, il me dit avec un sérieux impayable :

— En parlant de celui-là, je vous dirai qu'on le pendra quand il sera retrouvé. Je sais cela de lieu sûr.

Et il remuait la tête du haut en bas, avec une expression d'importance.

— Bon, mais cela ne me dit pas pourquoi vous êtes ici.

— Ah ! ah !

Et il mit sa tête entre ses deux mains, en soupirant encore de manière à éteindre les bougies.

Lorsque nous fûmes de retour dans le salon, il me fit une histoire dans laquelle il jouait le rôle de Galaor. Ce n'est pas qu'il ne fût assez joli garçon pour cela, car je n'ai jamais vu, je le répète, une plus charmante figure, une tournure plus distinguée, et puis, joignant à cela beaucoup d'esprit, beaucoup de bravoure, une extrême insolence avec ceux qui l'ennuyaient et une politesse recherchée pour ceux qui lui plaisaient. Tout cela faisait de Jules de Canouville un jeune homme fort agréable et le plus amusant du monde. J'avais beaucoup d'amitié pour lui,

parce que sa malice n'était pas méchante. *Il jappait sans mordre.*

Mais s'il ne me dit pas son histoire tout à fait comme elle était, je la sus presque en même temps et d'une manière tout aussi sûre.

Quoique l'empereur fût certes bien le maître de former l'état-major du prince de Neufchâtel comme bon lui semblait, puisque cet état-major était presque le sien, il est de fait que parmi tous les jeunes aides de camp du major-général, il en était fort peu qui eussent le bonheur de lui plaire. Et plus ils étaient jolis garçons, agréables dans leurs manières, leur tournure, plus il les avait dans une sorte de grippe. MM. Jules de Canouville, Fritz Pourtalès, Alexandre de Girardin, Achille de Septeuil, Sopranzi, Ferreri, Lecoulteux de Canteleu, Flahaut, une foule d'autres jeunes gens élégants, agréables, qui composaient l'état-major de Berthier, étaient un peu sous l'anathème de l'empereur et en avaient reçu un brevet de proscription. Toujours est-il que cette sorte de prévention ne diminua pas en faveur de Jules de Canouville, lorsque l'empereur le vit distingué par l'une de ses *parentes*.

Alors la prévention *se motiva* et la colère du lion n'était pas facile à braver. Mais M. de Canouville était amoureux, et amoureux véritablement. Celle qu'il aimait, eût-elle été dans la condition la plus obscure, eût été préférée, et le pauvre jeune homme se donna à elle avec abnégation même de sa vie. Ce n'était pas là un de ces amours de princesse, où l'amant dit qu'il aime parce qu'on le lui ordonne. C'était de l'amour, et de l'amour de cœur celui-là... La princesse le lui rendait à sa manière, cependant il

n'y avait pas de *parité*. Un jour l'empereur de Russie envoya à l'empereur Napoléon un présent de fourrures, de ces martres zibelines, qu'on ne peut pas même payer, car les Samoïèdes qui les donnent en tribut au czar, ne les vendent pas même pour le poids de l'or. Aussi la valeur de ces fourrures est-elle exorbitante, et leur beauté en effet très remarquable. L'empereur en envoya à toutes les princesses de la famille impériale et, comme il connaissait le goût de l'amie de M. de Canouville pour tout ce qui tenait à la toilette, il eut soin de choisir la pièce de fourrure la plus belle et la plus fournie. Dans le même moment, M. de Canouville faisait faire un uniforme de hussard. La princesse et lui trouvèrent que la belle fourrure ferait admirablement sur la pelisse, et tout aussitôt elle fut coupée par bandes et appliquée, et la pelisse précisément prête le jour d'une revue dans la cour des Tuileries. Ce même jour, M. de Canouville montait un cheval anglais d'une grande beauté et équipé je ne puis expliquer comment. Mais ce que je sais, c'est qu'il ne l'était pas comme l'ordonnance le voulait, et surtout l'empereur, car l'ordonnance n'aurait rien dit. Or donc le cheval, les étriers, la selle, la bride, l'aide de camp, la pelisse, la fourrure surtout, enfin tout cela, l'un portant l'autre, se trouva dans la cour des Tuileries de service auprès de son prince. Chacun sait que, lorsqu'on est amoureux, on est d'une difficile humeur et que la contrainte surtout qui vous retient loin de ce que vous aimez est un supplice dont il faut se venger sur ce qui est le plus près de vous...M. de Canouville ne pouvant s'en prendre qu'à son cheval, s'en prit si bien à lui, que le cheval qui ne pouvait, *lui*, se plaindre et demander ce qu'on lui

voulait positivement, ennuyé d'être *picoté*, tracassé, fut se mettre dans la tête qu'on lui demandait de reculer. En conséquence, et en cheval bien appris, il se mit en effet à reculer, mais si bien que son maître ne put lui faire comprendre que ce n'était pas cela qu'il lui voulait. Le cheval s'en alla toujours, toujours, et si bien toujours, qu'il arriva dans le groupe principal où il mit un affreux désordre, car il alla donner du derrière dans le flanc même du cheval de l'empereur. Je laisse à penser quelle fut la colère de Napoléon.

— Quel est cet officier? s'écria-t-il.

Mais sa vue perçante avait à l'instant reconnu le jeune aide de camp, et le même regard d'aigle avait aussitôt envahi toute sa personne et distingué la fourrure, l'équipement du cheval et tout ce qu'il y avait pour provoquer sa colère. Après la revue il fit appeler Berthier.

— Que font ici tous ces étourneaux que vous avez autour de vous? lui dit-il avec humeur. Pourquoi ne sont-ils pas à l'école de la guerre? Que signifie cette inaction quand le canon gronde quelque part? Voilà comment vous êtes, vous, Berthier. Il faut tout vous dire, et vous ne voyez rien. Ce n'était pas à moi à faire partir ce jeune homme...

Berthier s'inclina en rongeant ses ongles. Il était dans une perplexité tout anxieuse, car la *grande dame* lui avait demandé avec instance déjà deux ou trois fois de ne pas faire partir M. de Canouville, ce que du reste celui-ci ignorait entièrement. Berthier se savait coupable et tremblait que l'empereur le sût. Heureusement que Napoléon ne le savait pas...

— Que M. de Canouville soit parti ce soir même

pour l'Espagne. Il y a, je crois, des dépêches à envoyer au prince d'Essling, que ce soit lui qui les porte.

Berthier s'inclina, sans oser dire un mot en faveur de son aide de camp et s'en revint chez lui tout heureux d'en être quitte pour une ou deux paroles un peu dures. Et tout aussitôt les ordres furent expédiés. Hélas ! ce même soir où il fallut quitter Paris était en effet le jeudi gras 1811. M. de Canouville pensa devenir fou de désespoir en recevant ces ordres. Il courut chez le prince et voulut lui parler. Il ne put entrer. Enfin il le joignit.

— Je n'y peux rien, je n'y peux rien, s'écria-t-il du plus loin qu'il le vit. C'est l'empereur qui le veut, c'est l'empereur qui le veut. Aussi, que diable allez-vous porter ces choses-là ! Allez-vous-en, allez-vous-en et partez plutôt avant minuit qu'après.

Le pauvre Jules vit bien qu'il n'avait aucun secours à attendre de son général. Il courut chez la princesse et la trouva tout en larmes. Duroc en sortait et lui avait porté deux lignes terribles de l'empereur. Ils pleurèrent tous deux et se consolèrent en pensant qu'en faisant diligence on pouvait être de retour avant quinze jours. Jules sauta de joie.

— Une carte, un livre de poste !

Et le voilà mesurant, comptant, additionnant et trouvant au fait que, en arrivant auprès de Masséna et le suppliant de ne pas le retenir plus de temps qu'il n'en fallait pour écrire sa réponse, il pouvait être de retour en 15 jours. Quant le bouillant jeune homme eut trouvé cette possibilité, le chagrin disparut. Il riait, baisait les belles petites mains de la princesse, qui, émue elle-même, se sentait doucement heureuse d'être aimée ainsi.

— Mais pour revenir il faut partir ! dit-elle enfin...

Cette raison était sans réplique. M. de Canouville lui-même, tout en enrageant, n'y trouvait rien à dire. Et il partit. On prétend — c'est-à-dire lui — qu'il fut au bal de la reine Hortense et que l'empereur n'en sut rien. Cela, je ne l'affirmerai pas. Je le rapporte d'après son propre dire.

M. de Canouville s'en fut avec le général Thiébault, qui exerçait envers lui *les devoirs de l'hospitalité*. Ils s'en allèrent avec le général Fournier et quelques autres. Dans le court trajet qu'ils avaient à faire de ma maison à celle du gouverneur, M. de Canouville les arrêta plus de vingt fois.

— Savez-vous bien que ma position est *homérique*, leur disait-il.

Et il déclamait des vers français, latins, italiens, tout cela mêlé ensemble. Ce n'est pas qu'il n'eût de l'instruction, et surtout beaucoup d'esprit, mais il avait aussi une tête fort exaltée.

Arrivé chez le gouverneur, au lieu de dormir — ce dont il avait passablement besoin — il se mit à déclamer et à montrer au pauvre général Thiébault, qui tombait de sommeil, comment Talma lui enseignait la déclamation[1], et puis il lui fallut entendre le récit détaillé de sa disgrâce, de ses amours et des perfections de la princesse. Enfin, à trois heures du matin, la politesse exquise du général Thiébault n'eut plus la force de faire bonne contenance, il donna le bonsoir, ou plutôt le bonjour au conteur, et le força à dormir. Le lendemain, à huit heures du matin, il

[1] Je ne répondrais pas que *Lafont* ne lui eût également montré *quelque rôle*.

était à ma porte pour prendre une lettre pour Junot, tant il avait hâte de partir afin de revenir plus vite pour retourner à Paris.

Deux jours après il était de nouveau dans mon salon, me demandant mes commissions pour Paris.

— Pourquoi faire?

— Parce que j'y retourne.

— Mais vous n'avez pas vu le prince d'Essling?

— Ce n'est pas ma faute, on ne peut pas le trouver.

— Vous ne l'avez pas cherché?

— On ne peut pas passer.

— Mais ce ne sont pas là des raisons dont se contentera l'empereur. Je crois que vous avez grand tort de repartir...

— Oh! ne me dites pas cela. Je mourrais si je restais ici deux jours de plus. On m'enterrerait comme ce pauvre Eugène! Deux jolis garçons comme nous en trois mois! Hum!

Et il se regardait avec complaisance dans un immense miroir de Venise, à bordure en filigranes d'argent, que je trouvais horrible à cette époque et que je trouverais charmant à avoir à présent dans ma chambre, tant le bien ou mal des modes est relatif.

C'était un bien agréable jeune homme que Jules de Canouville, spirituel et original autant qu'homme de France. Je le regardais en ce moment, et il paraissait tout différent de ce que je l'avais vu la veille au soir. Sa physionomie animée avait une expression touchante qui trouvait une sympathie, parce qu'on voyait qu'elle était vraie. Je lui donnai le conseil de retourner sans perdre une heure auprès du comte d'Erlon, et d'y attendre que les communications fus-

sent rouvertes. C'était déjà beaucoup qu'il fût revenu à Salamanque. Mais au premier mot que je prononçai il bondit de colère.

– Moi retourner dans cette Thébaïde, attendre là qu'il plaise à ce vieux fou de donner de ses nouvelles! s'écria-t-il. Non, non. Je me ferais plutôt sauter la cervelle.

Et il partit en effet pour Paris. Mais ma prédiction se réalisa. Quelques semaines n'étaient pas écoulées que M. de Canouville était revenu au quartier général du duc d'Istrie, à Valladolid. Cette fois il n'était pas seul. M. Achille de S... l'accompagnait, ou bien il accompagnait M. de S..., c'est comme on voudra. Hélas! les pauvres jeunes gens pouvaient dire que l'amour d'une princesse était plus amer que doux! Pour avoir été remarqués, pour avoir été aimés d'elle, l'un y perdit sa jambe, l'autre y perdit sa tête.

A cette époque, M. de S... était déjà fort attaché à M^me^ de S..., et cela je le conçois, car elle était gracieuse en même temps que belle et jolie. C'était une charmante personne. Et puis le regard et le sourire si fins. Aussi M. de S... l'aimait-il et il faisait bien. Ce fut au beau milieu de cet amour, quand lui-même était un de nos plus agréables jeunes gens, que la princesse Borghèse le distingua. Elle lui croyait le cœur libre, il ne l'avait plus. Il n'y a rien de plus désagréable qu'un homme poursuivi par une femme quand il en aime une autre. La princesse s'en aperçut. Elle n'avait aucune patience et l'humeur la prit. Je ne puis raconter beaucoup de détails relatifs à cette affaire, mais le résultat fut triste. L'empereur, impatienté des rapports continuels qui lui arrivaient par les soins d'un homme qui passait sa vie à s'occu-

per de l'intérieur de chacun, ignorant ce qui se passait dans le sien et qui se laissait enlever et mettre à la Force, donna l'ordre au prince de Neufchâtel de faire prompte justice. Et, pour qu'il n'y manquât rien, la belle et bonne M^me^ de B... fut exilée dans sa terre d'A... J'eus, à cette occasion, en 1812, une conversation fort curieuse avec la princesse Borghèse, me trouvant avec elle aux eaux d'Aix, en Savoie.

CHAPITRE XI

Maréchal Jourdan. — Soult. — Ses succès sur les bords de la Guadiana. — Anecdote. — Oporto. — Ney évacue. — La Galice. — Ordre d'obéir. — Colère. — Lettre du maréchal Soult au maréchal Ney. — J'OBÉIS. — Bataille de Talaveyra. — Campagne de Wagram. — *Mangeurs de cœur.* — Le colonel Bory de Saint-Vincent. — Coup d'œil sur son ouvrage intitulé : *Résumé géographique*, etc. — Combats de taureaux. — *Tu n'iras pas plus loin..* — Réflexions de Junot sur les opérations militaires. — Olivenza. — Force de caractère du maréchal Soult. — Siège de Badajoz. — Journée de Gebora. — Général Gérard. — Noms des braves. — Menacho. — Extrait d'une lettre de lord Wellington. — Lettre du major Hill.

Tandis que ces mille intérêts privés agitaient les salons de Paris, nous avions en Espagne bien d'autres affaires à débrouiller. Ces affaires ont eu assez de célébrité pour mériter d'être présentées sous leur vrai jour.

C'était le maréchal Jourdan qui, ainsi que je l'ai dit, était major général du roi Joseph. C'était lui qui commandait à l'affaire de Talaveyra. Peu de temps après, Soult fut nommé major général et Jourdan rappelé. Toutes ces menées passaient comme inaperçues pour ceux qui ne savaient ces changements que par le *Moniteur*. Mais pour ceux qui habitaient l'Espagne, tous les rouages étaient à découvert, et c'est une curieuse étude que celle de l'histoire de ce temps

pour qui peut lire dans les pages de son livre. C'est l'époque des premières colères du maréchal Ney. Depuis, elles ne firent que s'accroître, ainsi que le mécontentement qu'il donna à l'empereur. Mais son rare mérite rachetait tant de défauts, qu'il n'en fut pas moins brillamment, mais justement récompensé dans sa retraite de Russie, car ce fut son admirable sang-froid et son courage qui sauvèrent l'armée.

J'étais depuis quelques jours seulement à Salamanque, lorsque nous apprîmes les succès du maréchal Soult sur les bords de la *Guadiana*[1]. C'était un grand événement dans la position respective de chacun. Mais pour qu'il soit jugé comme il doit l'être, il faut reprendre les affaires à une époque plus éloignée et antérieure à celle où le malheureux Masséna se trouvait enfermé entre les formidables lignes de Torrès-Vedras, qu'il ne pouvait franchir, et soixante lieues d'un pays dévasté, désert et peuplé seulement de milliers d'assassins qui ne nous apparaissaient que pour donner la mort...

Il avait tenu à bien peu que le maréchal Soult ne prît Wellington et son armée, non seulement anglaise, mais espagnole; les dispositions précipitées que prit le maréchal Jourdan perdirent tout en sauvant l'armée anglaise. Tout en parlant de la *prévision*, de la *sagesse des mouvements* de lord Wellington, les relations anglaises ne parlent jamais du piège dans lequel il était complètement, lorsque, s'avançant sur Madrid

[1] C'est la belle affaire de Gébora... Je répète ce que j'ai dit souvent, c'est que tout ce qui a rapport à la guerre m'a été communiqué par des hommes habiles de l'armée d'Espagne. Je n'ai pas le ridicule de juger de pareils faits.

dans une entière sécurité, il avait ses derrières coupés par le maréchal Soult qui arrivait par le col de Baños. A la vérité, Wellington savait bien, disait-il, qu'il y avait *quelques milliers d'hommes* dans le col de *Baños*, mais que ce n'était *qu'un parti français*. Il est constant, et les Anglais ne le peuvent nier, que, si la précipitation du maréchal Jourdan n'eût pas tout perdu, Soult arrivait en ligne et prenait les Anglais et les Espagnols au même piège, car ils se trouvaient entre lui et le maréchal duc de Bellune. Le combat de l'Arzobispo fut le seul résultat des savantes combinaisons du maréchal duc de Dalmatie; encore l'avantage en fut-il annulé par les mauvaises dispositions prises antérieurement.

A cette époque, le maréchal Jourdan était major général de l'armée d'Espagne. Le duc de Dalmatie commandait le 2e, le 5e et le 6e corps, ayant sous ses ordres les maréchaux Ney et Mortier.

Et à propos de ce commandement il me faut conter ici une anecdote assez plaisante.

On sait que le maréchal Ney[1] n'aimait pas en général tous ceux qui venaient prendre autorité sur lui. Les soldats eux-mêmes le savaient et disaient, dans leur jargon, *qu'il n'était pas bon coucheur et voulait toujours tirer toute la couverture à lui.* Mais cette sorte d'éloignement fut plus sérieuse pour le duc de Dalmatie et pour le prince d'Essling. Celui-ci ne vint qu'après l'autre.

Au moment de la fameuse retraite d'Oporto, lors de tous les bruits qui coururent sur la royauté de Por-

[1] Lui, ainsi que tous les autres, car Junot ne pouvait pas supporter non plus un autre chef que l'empereur.

tugal, le maréchal Ney le prit sur un ton plus haut que la rumeur publique et accusa le maréchal Soult avec une prévention qui ne pouvait que lui avoir été inculquée. Non seulement il écrivit en Allemagne, où l'empereur était alors, mais il envoya son chef d'état major, le général Jomini, qui disait et racontait comme quoi le maréchal Soult était rentré en Espagne *plus en chef de partisans qu'en chef de corps* et que, après avoir pillé le pays et l'avoir fait ravager par ses troupes, attirant ainsi l'ennemi sur ses traces, il l'avait évité pour se porter par *Orense* et la *Puebla de Sonobria*, dans la province de Salamanque, sans l'avertir de ce mouvement, lui, commandant le 3e corps, et le laissant ainsi exposé (le 3e corps était très faible) à la Romana, aux Anglais et aux Portugais qui « pouvaient tous l'attaquer à l'improviste et l'écraser », disait-il...

Dans le même moment, et sans s'être concertés ensemble, par une coïncidence bizarre en raison de ce qui suivit, le duc de Trévise, dont la bonté égale cependant le talent et l'estime qu'il est fait pour inspirer, alarmé en quelque sorte par les bruits qui couraient alors, fit également partir son chef d'état-major pour rendre compte à l'empereur de ce qui se passait. Il ne lui parlait pas, il s'en fallait, sur le ton du maréchal Ney, qui ne concluait à rien moins qu'à une très grande rigueur. Il disait seulement tous les bruits qui circulaient et qui racontaient que le duc de Dalmatie s'était fait *couronner* à Oporto[1] ; qu'alors ses soldats s'étaient révoltés et l'avaient quitté ; *que le*

[1] J'ai entendu le général Loison en parler comme s'il l'*avait vu*, et quant à cela ce n'est pas vrai.

maréchal Soult, effrayé de l'abandon de son armée, avait couru après elle et l'avait rattrapée comme elle passait les frontières de l'Entre-Douro et Minho; qu'il avait supplié ses soldats, et qu'ils étaient retournés à lui[1].

« Je ne crois pas à de tels bruits, ajoutait la correspondance, mais après la déroute d'Oporto, les causes qui ont déterminé cette prétention à la couronne, il me paraît positif que le duc de Dalmatie a perdu la confiance de ses soldats. Il ne saurait non plus être employé autre part en Espagne, tandis que ses services seraient si utiles ailleurs. Quant à ses troupes, elles ne seraient pas de trop pour renforcer le corps d'armée que j'ai l'honneur de commander et qui est très faible, » etc., etc.

Dans ce moment le maréchal Ney, après avoir fait partir son chef d'état-major pour joindre l'empereur là où il le trouverait, évacuait à son tour la Galice pour se replier sur *Benavente*. Je tiens de plusieurs officiers alors attachés à son état-major, qu'on y croyait fermement au rappel de Soult et surtout à sa disgrâce, et à sa disgrâce éternelle. Lorsque la réponse de l'empereur parvint à Ney, cette réponse ne contenait qu'une phrase assez courte, mais de nature à fournir de longs commentaires à un homme tel que Ney. C'était *l'ordre d'obéir* au maréchal duc de Dalmatie. Le maréchal duc de Trévise reçut également la réponse de l'empereur. C'était *l'ordre d'obéir* au maréchal duc de Dalmatie[2] !

[1] La dépêche fut en effet remise à l'empereur telle que je la rapporte ici.

[2] Le 6e, le 5e et le 2e corps. Cette conduite de l'empereur ne

Soult était appelé en effet au commandement en chef des trois corps d'armée.

Ce n'est pas Napoléon qui aurait voulu laisser croire à l'Europe que son plus habile lieutenant pouvait avoir la pensée de le trahir !...

Mais ce qui est hors de la portée de toute possibilité, c'est de rendre la colère du maréchal Ney ! Il s'écria que l'empereur était *devenu fou*, qu'il le fallait *interdire*[1] ! Et sans écouter aucune représentation il laissa là son corps d'armée et partit aussitôt pour Madrid, afin, disait-il, d'obtenir justice du roi Joseph. Il poursuivait tranquillement sa route, lorsqu'à Valladolid il reçut une lettre du maréchal Soult, qui, faisant courir après Ney, lui écrivait :

« Comment ! mon cousin, vous vous en allez ! Vous ne savez donc pas que j'appelle tout votre corps d'armée sur le Tage et qu'avant huit jours nous nous battrons contre les Anglais qui marchent en force sur Madrid. »

A la pensée d'une bataille donnée sans lui, Ney se mit à rugir comme un lion. Madrid, le roi Joseph, la justice qu'il voulait demander, tout fut oublié [2].

— J'obéis, dit-il.

Et deux jours après il était à la tête de son corps.

peut se traduire que d'une seule manière, c'est son intime conviction du talent du maréchal Soult.

[1] Il répéta le même mot un jour en soupant avec le duc de Valmy dans une petite ville de la Saxe au retour de la campagne de Russie, mais avec d'autres circonstances bien remarquables.

[2] Il était arrivé à Valladolid à midi, il avait dîné à cinq heures et à sept il était à cheval, n'ayant pris ni sommeil ni repos.

Voilà du sublime ! Je ne connais rien de plus beau dans *les Hommes illustres* de Plutarque ! C'est le plus noble, le plus admirable courage ! C'est du sublime enfin.

C'est à la suite de ces allées et de ces venues qu'eut lieu la bataille de Talaveyra, où les Anglais perdirent tant de monde, tout en nous en tuant. Puis Arzobispo, dont j'ai parlé plus haut. Ce fut à la suite de cette dernière affaire que le duc de Wellington fut en pleine retraite sur le Portugal, où il se sauvait comme une souris dans son trou quand nous étions par trop méchants. Là, le maréchal Ney en revint à ses anciennes coutumes et, pour avoir refusé de passer le gué à San Toril, sous Alcantara, il ne prit pas tous les fuyards qui devaient lui tomber dans les mains. Après ces différentes affaires les trois corps reprirent leurs cantonnements.

Pendant ce temps, l'empereur était en Allemagne, livrant, comme on l'a vu dans les chapitres précédents, toutes les batailles de la campagne de Wagram. Mais son œil d'aigle n'en parcourait pas moins les plaines de l'Estramadure et de la Castille. Il jugea de ce qui avait été fait, avec son génie et non d'après ce qu'on voulait lui faire croire. Il discerna de grandes fautes au travers du voile *brillant* qu'on avait jeté sur les mêmes fautes. Ainsi la bataille de Talaveyra lui parut *ce qu'elle était en réalité*, ainsi que le combat d'*Almonacid*, où le général Sébastiani[1] fit bien mousser

[1] Ceci est écrit depuis longtemps et imprimé. En lisant le journal, où la bonne lettre de Berthier à Sébastiani, pour retenir sur ses appointements les canons qu'il *s'était laissé* prendre a été insérée, j'ai vu qu'on n'avait pas eu si tort de me raconter l'affaire sous un jour aussi burlesque.

une grosse bêtise (à ce que prétendent tous les officiers généraux que j'en ai entendu parler, du moins, car moi je ne me mêle en rien de pareilles matières, si ce n'est pour rapporter ce que disent ceux dont la renommée autorise le jugement).

Alors l'empereur se fâcha. Il fronça le sourcil et le plissement de son front présagea la tempête. Il annonça publiquement son mécontentement, rappela Jourdan et nomma le duc de Dalmatie à sa place comme major général de l'armée d'Espagne.

Celui-ci était alors au milieu de l'Estramadure[2], dans un méchant village nommé *Oropesa*, ou *las Calçadas de Oropesa*, où il avait établi le centre de ses cantonnements. Pendant ce temps, le roi Joseph en recevait la nouvelle à Madrid et il se passait à ce propos une scène curieuse.

Après l'Arzobispo, le maréchal Ney était allé à Madrid. Je ne sais s'il y était seulement de sa personne ou avec ses troupes, mais toujours est-il qu'il y était et qu'il dînait même chez le roi lorsque Sa Majesté reçut de l'empereur la nouvelle de la nomination de Soult à la place de Jourdan. Les nouvelles de cette nature étaient destinées à produire un singulier effet sur le maréchal Ney. Quant à cette fois, ce fut si fort qu'en sortant de table il partit à Paris sans demander une permission, sans donner un seul acte de soumission. L'empereur le reçut fort mal. Il avait de l'humeur contre lui doublement, parce que le général Marchand, à qui il avait laissé la garde de son corps d'armée, venait de se faire battre à *Tamamès*.

[1] Las Calçadas de Oropesa. C'est un mauvais village pas bien loin de la venta d'Almaraz.

L'empereur ordonna au maréchal Ney de repartir sous *vingt-quatre heures* et ne voulut entendre aucune représentation.

Ce fut après cette affaire de Tamamès que le duc de Valmy rendit encore témoignage de son talent, à la fois militaire et politique. Le duc del Parque, après cette expédition contre le corps de Ney, se promenait autour de Valladolid et de Salamanque. Le duc de Valmy rassembla toutes les troupes dont il put disposer dans son gouvernement et fut à la poursuite ou bien à la rencontre, si l'on veut, du duc del Parque, le joignit à Alba-de-Tormès, le battit complètement et détruisit même son corps d'armée. Il n'avait pas hésité un moment, parce que après la défaite du général Marchand, il était de la plus haute importance pour nous d'être vainqueurs d'un corps victorieux.

Le maréchal Ney revint donc en Espagne, quoiqu'il eût dit en quittant Madrid à l'un des officiers de son état-major :

— Je quitte cet odieux pays pour n'y plus revenir. Il faudra bien que l'empereur me donne une autre destination, ou bien... Mais je ne reviens pas ici. C'est la cour du roi Pétaud.

Cependant il se calma et obéit encore. Il fit bien, car la barre de fer dont l'empereur se servait pour sceptre de discipline était pour le moins aussi bien trempée que celle que Ney pouvait lui opposer. Ce fut après cette dernière scène qu'il eut le commandement du 6e corps et qu'il passa sous Masséna.

J'ai dit comment le maréchal Soult avait eu le grade de major général de l'armée. Voici maintenant quelles en furent les conséquences.

Il y eut à l'heure même plus d'activité dans les dis-

positions. On fit des plans pour aller danser l'hiver suivant à Lisbonne et à Cadix. Les dangers étaient les mêmes, mais, comme il y avait plus de confiance dans la réussite, ils devenaient moins redoutables. La bataille d'Ocaña, gagnée par le général Mortier, commença la série de conquêtes qui ne cessèrent de suivre nos armes. Nous occupâmes toute l'Andalousie vers la fin de l'automne. Le général Dessoles était à Cordoue avec une superbe division. Le général Sébastiani occupait Grenade, faisant l'Abencerrage à tout son bien-aise, à condition qu'il ferait aussi le général et observerait Murcie. Pendant ce temps-là le duc de Bellune faisait le siège de Cadix, étant de sa personne au port Sainte-Marie et contenant *Tariffa* et Gibraltar, tandis que le maréchal Mortier, après sa victoire d'Ocaña, s'était sur-le-champ avancé en Estramadure et menaçait Badajoz. D'une autre part, des colonnes mobiles parcouraient fréquemment les campagnes intérieures. Le commandement en était donné à de jeunes officiers qui se riaient des dangers comme des alcades, dont ils prenaient les maîtresses et les femmes quand elles étaient jolies, se battaient avec les guérillas *et les battaient*, puis s'en retournaient à Séville pour danser chez le maréchal, qui tenait là cour plénière, et faire l'amour sous la jalousie comme de vrais courtisans du temps de doña Padilla.

Le maréchal avait fort peu pensé néanmoins à ce que les officiers de son état-major fussent ou non des *mangeurs de cœurs*. Ce qu'il avait exigé en les choisissant étaient d'autres qualités plus positives. Ainsi par exemple, lorsque le maréchal Ney quitta aussi brusquement Madrid, il recueillit promptement plusieurs officiers de mérite que le départ du maréchal

laissait dans un isolement momentané. De ce nombre était un homme que je suis heureuse et fière de nommer mon ami, c'est le colonel Bory de Saint-Vincent, qui, alors âgé seulement de vingt-cinq ans, était capitaine d'état-major, avait fait le tour du monde, était correspondant de toutes les sociétés savantes de l'Europe et donnait assez de jalousie, par son savoir, pour exciter les intrigues de ceux qui devaient le redouter.

Le genre des connaissances du capitaine Bory de Saint-Vincent était précisément celui que devait rechercher le maréchal dans un pays dont tant de gens ont parlé, et sur lequel si peu ont dit la vérité. M. Bory s'occupait déjà de remplir les profils si admirablement tracés *de Tofino* et à dresser une carte de toute la Péninsule qu'il avait déjà parcourue en tous sens. Le duc de Dalmatie reconnut qu'il était fait de toutes manières pour commander les colonnes mobiles qu'il envoyait dans le pays, et ce fut lui qui fut en grande partie chargé de ce travail à la fois périlleux, parce qu'à chaque pas il fallait payer de sa personne, et important par ce qu'il fallait de plus rendre compte de l'état politique et administratif du pays. Le capitaine Bory a fait sur l'Espagne un ouvrage que je regarde comme une des plus excellentes choses qui aient été faites sur la Péninsule, sans parler de cet ouvrage sous le rapport scientifique[1], ce qui est pourtant d'une

[1] M. Bory de Saint-Vincent a été loin dans la science, en faisant cet ouvrage intitulé: *Résumé géographique de la Péninsule ibérique.* Ceux qui, comme moi, ont été en Espagne et en Portugal, peuvent, surtout s'ils s'occupent d'histoire naturelle, apprécier cette œuvre de talent à toute sa haute valeur. Je ne lui connais, moi, qu'un défaut, c'est de dire trop de bien de plu-

première importance. Je puis affirmer que cet itinéraire est le plus sûr, le plus détaillé, le plus pittoresquement fait que nous possédions. On voit que l'auteur dessine, lève des plans, fixe le cours des rivières, trace le versant des montagnes, et tout cela se juge dans la voiture, en lisant même le petit format de l'ouvrage et sans voir l'atlas, parce que c'est si bien écrit qu'on est obligé de voir se classer devant soi, villes, rivières et montagnes. Il ne s'est pas borné à *l'histoire physique* de la Péninsule, il a fait aussi son *histoire morale*, et il est merveilleux de trouver dans ce volume une peinture parfaite des mœurs, du gouvernement, de l'administration, de la religion. Et puis cette peinture d'abord sérieuse s'anime en parlant des combats de taureaux, que du reste l'auteur peut bien décrire puisqu'il a lui-même combattu avec le costume de *majo* et qu'il est descendu dans l'arène *por torrear* [1], et cela *de franc jeu*, ce qui est une résolution remarquable, comme le savent ceux qui ont vu les combats véritables livrés dans un des cirques de l'Espagne. Il peint admirablement ces scènes si colorées par elles-mêmes, et leur donne cependant une nouvelle chaleur... et puis, changeant de ton, il

sieurs auteurs qui ont écrit avant lui sur l'Espagne, et sur lesquels il pourrait tomber de tout le poids de sa science et de la force de son esprit fin et railleur.

[1] Il faut avoir vu un combat de taureaux dans les règles, non pas un *toro* simplement tourmenté, mais un combat véritable, pour connaître le péril positif, et de tous les instants, que court l'homme qui combat le taureau. Je conçois mieux qu'une autre aussi pourquoi le colonel tient si fort à mépris les coups de corne impuissants de quelques animaux métis qui se croient redoutables parce qu'ils courent sur vous.

trempe ses pinceaux dans des couleurs plus sombres et plus énergiques encore en parlant de l'Inquisition et des *autodafés* [1]... et tout cela après avoir tracé un tableau rapidement composé, des Aborigènes, des Phéniciens et des Carthaginois, des Romains et des peuples du Nord, et enfin de la domination musulmane dans la Péninsule. Oui, c'est un excellent livre que celui de M. Bory de Saint-Vincent. Je le dis sans prévention d'amitié, je le dis parce que C'EST VRAI.

C'est ainsi que je l'ai décrit plus haut que Soult passa presque au delà d'une année en Andalousie. Pendant ce temps Masséna prenait des villes, s'avançait en Portugal et chassait lord Wellington devant lui. Cela avait bien un peu l'air d'un piège, mais néanmoins il avait pourtant la couleur d'un homme qui en poursuit un autre. Si l'on considère qu'alors Cadix était bloqué, que le maréchal Suchet prenait des villes avec tant de facilité qu'on finissait par ne plus y songer, qu'il gagnait une bataille rangée par semaine, que le maréchal Bessières était à Valladolid avec un corps d'armée respectable ; si l'on considère toutes ces choses, dis-je, on ne peut comprendre comment, dans ce même temps, nous n'étions maîtres que de l'espace que nous occupions et comment il se pouvait que des courriers ne pussent porter des nouvelles d'une distance à une autre à peine de quelques milles sans être égorgés ou tout au moins arrêtés.

C'est un texte bien susceptible de vastes et de profondes remarques que celui que je viens de tracer en peu de lignes, et dans ce moment surtout où l'Es-

[1] Voir la description d'un autodafé dans un précédent volume.

pagne est minée de toutes parts et où la mèche s'allume à un feu qui n'est peut-être que celui des autodafés, que l'Inquisition avait seulement couvert.

Masséna s'était donc, comme je l'ai dit, bien avancé en Portugal et, arrivé devant les lignes de Torres-Vedras, il s'était arrêté, parce que celui qui paraissait l'avoir défié à la course s'était subitement retourné et avec un rire moqueur lui avait dit:

— *Tu n'iras pas plus loin.*

Et pour compléter la raillerie, savez-vous bien devant quelle sorte *de redoute* il semblait ainsi se rire de nous? Devant le col d'un isthme, à l'extrémité duquel est situé Lisbonne[1]. Son diamètre, depuis le Jézandra jusqu'à la mer[2], est de six à sept lieues de France.

C'était le long de cette ligne que les Anglais avaient établi cent huit redoutes, lesquelles étaient garnies de quatre cents pièces de canon du calibre le plus fort. Ensuite, pour donner une *contre-protection* à ces mêmes redoutes chargées de foudroyer l'ennemi, on avait pratiqué au-devant et autour d'elles des moyens d'inondation, des escarpements sur le flanc des montagnes, réunissant ainsi les deux forces de la nature et de l'art.

J'ai entendu, après cela, dire néanmoins à Junot, et cela plusieurs fois, que la position de *Torres-Vedras*, qui paraissait inexpugnable, pouvait être forcée quand on connaissait le pays et que *lui* se ferait fort de passer entre Maffra et la mer si on avait voulu lui donner de bonnes troupes.

[1] Torres-Vedras est à sept lieues de Portugal de Lisbonne.
[2] A Alhandra, sur le Tage.

Ce fut le 14 novembre que l'armée française commença sa retraite sous la *protection* du maréchal Ney et de Junot. Ney fut sublime, à ce que me dit mon mari, dans cette retraite. Mais ce n'en était pas une à bien dire jusqu'au moment où Masséna se détermina à rentrer en Espagne. Il le fit au moment de l'arrivée du 9e corps. Mais ce n'est pas là le reproche qu'il mérite, il n'y avait plus de vivres. Depuis longtemps les soldats n'avaient pour subsister que ce que la maraude leur procurait. On avait été obligé de la tolérer, et c'est la première fois, certes, qu'on a vu mettre dans un ordre du jour:

« *Tel bataillon sera de maraude!* »

L'arrivée du 9e corps n'était donc qu'un malheur de plus... Ce fut le 27 décembre que la division Conroux joignit l'armée de Portugal[1] et le 29 que le comte d'Erlon arriva lui-même à Torres-Novas. On prit quelque temps position, mais enfin la pénurie des vivres devint telle que le prince d'Essling résolut enfin d'effectuer tout à fait sa retraite. Il convoqua une sorte de conseil, si je puis appeler ainsi la conférence qui eut lieu à Gollegaõ, quartier général de Masséna. Je possède une pièce curieuse qui est relative à cet objet: c'est la conférence de Gollegaõ, qui fut remise, écrite comme elle l'est, à chaque chef de corps d'armée, avec l'invitation de mettre au bas son avis. L'exemplaire que je possède est celui qui fut remis au duc d'Abrantès et au bas duquel est apposée une apostille de sa main. C'est une pièce pour l'histoire. Le maréchal Ney doit en posséder une semblable.

[1] A Castel Branco.

Résumé de la conférence de Gollegaõ.

« On y fait d'abord l'examen de la *situation actuelle de l'armée*. On y annonce que toutes les denrées sont consommées et que pour aller chercher des vivres les troupes en ramènent à peine pour le nombre de jours qu'elles mettent à faire leur route [1]. Le 6e et le 9e corps peuvent encore tenir quelque temps, mais le 8e et le 2e ne le peuvent pas. Le 8e ne reçoit que les trois quarts ou même les sept neuvièmes de ses rations, et le 2e corps n'en reçoit que les sept douzièmes, ou à peu près la moitié.

« Les chevaux d'artillerie, tous ceux de la cavalerie, y est-il dit plus loin, ne peuvent plus trouver de fourrages et en sont réduits à *brouter* un peu de mauvaise herbe. Ils meurent journellement en grand nombre et ceux de l'artillerie deviennent chaque jour moins capables de traîner les pièces et les fourgons. L'armée ne peut donc rester dans la position où elle est. Il faut prendre promptement un parti. Quel sera-t-il ?

Différents partis proposés.

« 1° Quitter les bords du Tage pour aller prendre position sur le Mondego. Rétablir les communications avec Almeida.

[1] Elles occupaient alors *Portodemoz, Alcaubete, Leyria, Santarem* *, *Punhete, Pernès* **, *Pombal, Thomar* *** et *Martinhel*. Elles envoyaient chercher leurs vivres jusqu'à Alcobaça et sur les bords du Mondego.

* Quartier général du 2e corps ; général commandant en chef, le général Reynier.

** Quartier général du 8e corps ; duc d'Abrantès.

*** Quartier général du 6e corps ; maréchal Ney.

« 2° Forcer le passage du Tage à *Punhete* pour aller dans l'Alemtéjo et rétablir les communications avec Madrid et le 5e corps, par Badajoz[1].

« 3° Réunir à Santarem deux corps d'armée pour occuper l'armée ennemie, tandis que le reste de l'armée forcerait le Tage et tenterait d'envoyer des partis pour joindre le 5e corps, en même temps qu'il fournirait des vivres à ce qui serait à Santarem. Mais ne le quitter pour aller sur le Mondego que lorsqu'on ne pourrait plus faire autrement[2].

« 4° Prolonger la situation de l'armée dans la position où elle se trouve. Attendre de nouveaux ordres ou des nouvelles du 5e corps, qui a ordre lui-même de s'approcher par l'Alemtejo, et attendre qu'on soit réduit à la dernière misère avant de prendre un des partis ci-dessus proposés.

Comparaison des partis proposés avec les intentions de l'empereur.

« Il y a opposition, dit le résumé de la conférence, avec les volontés de l'empereur dans le premier parti proposé, en ce qu'on abandonnerait le Tage à l'ennemi, ainsi que toute la ligne, que l'on délaissait.

« Le second est plus conforme *aux ordres de l'empereur*, dit le prince d'Essling. Cependant on y voit encore de grandes difficultés, toujours à cause des *positions occupées actuellement* et qu'il faudrait abandonner. Il est donc également rejeté.

[1] L'événement a fait voir qu'il est malheureux que cet avis n'ait pas prévalu, et beaucoup plus tôt.

[2] On voit qu'à cette époque Masséna savait très bien qu'on faisait le siège de Badajoz.

« Le troisième parti proposé est celui, à ce que déclare encore le prince d'Essling, le plus en rapport *avec les volontés de l'empereur*, en ce qu'il remplit le double but *d'occuper l'ennemi*[1] et de faire vivre l'armée en la mettant en rapport avec le 5e corps et Badajoz. Cependant ce parti n'est pas encore celui qu'on doit suivre. On préfère le quatrième, qui s'accorde tout à fait avec les *intentions de l'empereur*...

« Nous savons, est-il dit plus bas, que le maréchal Soult fait le siège de Badajoz. Ce ne peut être qu'avec le 5e corps et des détachements du 1er et du 4e corps. Il est probable *qu'après la prise de Badajoz*, le 5e corps fera le siège d'Elvas, mais qu'avant la prise de cette ville, celle d'Estremoz et celle de Portalegre, le 5e corps, qui n'a pas de rapport exact sur notre position, ne s'avancera pas, dans la crainte d'être *écrasé* par lord Wellington, à moins que nous ne jetions des troupes sur la rive gauche du Tage. *Mais ce projet offre de grandes difficultés*[2]. Je crois donc qu'il vaut mieux *gagner* du temps et attendre, pour prendre un nouveau parti semblable à celui qu'on nous a proposé, que nous soyons réduits à une extrême misère. Il faut aussi attendre *de nouveaux ordres de l'empereur*. Si les officiers qui sont partis avec le général Gardanne[3] ont pu passer, ils seront de retour du 10 au 15 du mois prochain. »

[1] Il y a ici une particularité extraordinaire. Il paraîtrait positif que l'empereur avait ordonné à Masséna de fatiguer son ennemi par une obsession continuelle, et que ces ordres, probablement secrets, lui enjoignaient de se conduire ainsi. Du moins les réponses faites aux différents partis proposés l'indiqueraient assez.

[2] J'espère que voilà une opinion bien motivée.

[3] Celui qui est allé en Perse. Les soldats, qui cherchent tou-

Tel est le *résumé du résumé* de la conférence. Je l'ai dépouillé de beaucoup de répétitions diffuses et ennuyeuses. Maintenant voici les deux paragraphes de la fin que je transcris en entier.

« Nous, maréchal, prince d'Essling, commandant en chef l'armée du Portugal, avons interpellé MM. les officiers généraux qui étaient à Gollegaõ avec nous, dans la journée du 15 février, de prendre connaissance de l'écrit ci-dessus, contenant huit pages, et intitulé : *Résumé de la conférence de Gollegaõ,* en les invitant d'émettre leur opinion sur l'exactitude des faits qui y sont énoncés.

« Torres-Novas, le 20 février 1811.

« *Signé* : Masséna. »

Maintenant, à cet *exemplaire* du résumé de la conférence de Gollegaõ, voici ce que je trouve au revers de la page où Masséna a écrit ce que je viens de transcrire plus haut :

Opinion du duc d'Abrantès, commandant en chef le 8e corps de l'armée de Portugal, sur l'écrit ci-dessus.

« Quoique la réunion de Gollegaõ ait plutôt donné lieu à une *conversation* qu'à une conférence d'importance, puisqu'on n'y a pris l'avis de personne et que chacun a émis ses opinions sans ordre, néanmoins

jours à rire et sont parfois très plaisants, disaient : *Le général Lannes est bien à plaindre,* il a perdu le général Kilmaine; mais il est content tout de même, car il lui reste le général Gardanne.

j'ai été assez attentif à ce qui s'est dit pour pouvoir assurer que l'écrit ci-dessus, contenant à peu près ce qui a été dit à Gollegaõ, renferme cependant des propositions *qui n'y ont point été discutées, et qu'il y a eu des observations de faites et des objets discutés qui n'y sont pas énoncés.*

« Pernès, le 21 février 1811.

« *Le général en chef du 8e corps,*

« Le duc d'Abrantès. »

Le sens de l'opinion du duc d'Abrantès, qui d'abord paraît obscur, s'explique tout naturellement lorsqu'on voit la conduite du prince d'Essling ultérieurement. Il est notoire pour chacun des intéressés, qu'il a voulu prendre l'avis de tous ses généraux en chef pour n'en suivre aucun. Du moins voilà ce qui me fut dit par le maréchal Ney et par Junot, et je sais que le général Reynier pensait comme eux. Quant au comte d'Erlon, je ne sais s'il était de l'avis de ses collègues. Toutefois je ne l'ai pas revu au retour de la campagne.

Malgré cette belle résolution qui avait l'air de traiter de *faibles*, d'*incapables*, d'*ignorants*, tous ceux qui parlaient d'une retraite, cette retraite eut lieu presque *immédiatement* après la conférence de Gollegaõ, puisque l'armée se mit en mouvement, le 6 mars. Le même jour, le duc quitta également Pernès et fit sauter le pont avant son départ. A peine le 8e corps eut-il commencé son mouvement que la cavalerie anglaise parut sur sa gauche et le suivit toujours dans sa marche.

Voici maintenant un moment bien glorieux pour

le maréchal Ney. Il a sauvé l'armée. Et cependant le prince d'Essling fut constamment peu bienveillant pour lui et souvent *très malveillant*. Dans une lettre de Junot, que je reçus par un officier qui passa au mois de janvier, il me disait[1] :

« *Il paraît positif qu'on est décidé à rejeter sur Ney et sur moi ce qui a été fait de mal dans cette campagne*; *mais je suis enfin décidé à ne pas me laisser attaquer ainsi plus longtemps sans me défendre. Il faudra que l'empereur m'entende, il faudra qu'il sache enfin la vérité.* »

On voit, par cette phrase, que non seulement le maréchal Ney sentait la conduite de Masséna envers lui, mais que ses camarades la jugeaient ainsi. Cependant il rejeta loin de lui, au moment du péril, toute pensée de vengeance. Tout entier au salut de l'armée, sa conduite fut admirable. Faisant continuellement l'arrière-garde, il soutint constamment le feu de l'ennemi. Ses attaques et sa bravoure, et sa fermeté imposèrent aux Anglais et sauvèrent l'armée de Portugal d'une ruine entière. Ce qu'on lui a reproché a

[1] Cette lettre a huit pages ; elle me fut écrite de Pernès, le 6 janvier, et ne me parvint que longtemps après. Elle était fort importante en ce qu'elle parlait des affaires privées de Junot et en même temps des affaires de l'armée. Je la donnai en 1819 à Sa Majesté Louis XVIII et, depuis, elle est devenue un autographe assez curieux, parce que le roi souligna à l'encre rouge tout ce qui lui parut mériter quelque attention relativement à Masséna et à mes propres affaires. Cette lettre fut ensuite envoyée à M. de Villèle, lorsqu'il était président du conseil, quelques années après. Jamais depuis je n'ai pu la ravoir. Maintenant je l'ai demandée à M. Humann. Il m'a répondu qu'on *ne pouvait la trouver*. Comment une lettre de huit pages peut-elle s'égarer ?

l'affaire de Pombal était ordonné par les circonstances[1]. Ce fut le 10 mars que Pombal fut brûlé et le 12 Ney était obligé de livrer son brillant combat de Redinha, le 14, *à Miranda da Corvo*. Le 15, il protégeait le passage de la Segra et il avait encore un combat *à Foz d'Arience*. Le 16, il protégeait encore le passage des troupes à *l'Alva*, tandis qu'au milieu des grands périls dont l'armée était entourée, Masséna, si différent de ce qu'il fut jadis, voyant cependant tous les malheurs qui pouvaient l'accabler au milieu d'une marche de nuit faite dans le bas pays, tandis que l'ennemi, occupant les hauteurs, pouvait aisément suivre jusqu'à nos moindres pas, eh bien, Masséna, insoucieux de TOUT dans un pareil moment[1], insoucieux de notre salut et du sien, était auprès d'une femme, lorsque l'ennemi, surprenant tout à coup le quartier général, fut au moment de prendre le général en chef! Masséna, obligé de se jeter, à peine vêtu, sur un cheval, fut contraint à fuir — fuir, lui! — pendant une nuit sombre, obligé de presser le galop de son cheval pour que les Anglais ne se rient pas de lui devant ses cheveux blancs!

Le maréchal Ney était à peu de distance. Accablé de fatigue, ainsi que ses troupes, il prenait un repos bien nécessaire pour recommencer le lendemain au point du jour sa mission libératrice On court à lui, on l'éveille, on lui annonce que le prince d'Essling est peut-être pris.

— Pris! s'écria-t-il, en s'éveillant tout à fait à

[1] C'était à *Chao de Lamas* et les Anglais occupaient les hauteurs de *Fuente-Cuberta*. Le maréchal Ney eut une belle conduite là.

cette nouvelle, pris ! Pardieu ! tant mieux ! Il faut s'en réjouir, et s'en réjouir doublement, car l'armée est sauvée. Hum ! Aussi pourquoi dormait-il ? Ne faut-il pas que chacun veille ?

Et pourtant il montait à cheval et repoussait les Anglais, étonnés de le retrouver toujours le même, toujours prêt à combattre, même au milieu du sommeil, cet homme qu'ils avaient tout le jour en face et qui leur apparaissait ainsi comme un être des temps fabuleux.

Mais Masséna, déjà ulcéré contre Ney par cette lutte continuelle établie entre eux depuis le commencement de la campagne, fut au comble de l'irritation pour cette affaire de *Chao de Lamas*, parce qu'il était de ces hommes qui se fâchent quand ils ont tort. Et pourtant Masséna, tout vétéran qu'il était comparativement à Ney, devait aussi apprendre, quoiqu'il fût vieux, que des hommes tels que ceux que l'empereur lui avait donnés pour composer le grand état-major de son armée étaient d'une nature assez supérieure pour n'être pas traités en enfants et de manière à sentir journellement une flèche aiguë blesser leur amour-propre. Je ne puis même décider, après avoir entendu Junot proclamer hautement que l'armée n'avait été sauvée que par le maréchal Ney, en faveur du prince d'Essling. Qu'a-t-il fait pour cette armée ? Le siège de Ciudad-Rodrigo a été conduit par Ney et Junot[1]. Celui d'Ameida ? Une bombe a fait rendre la place. La bataille de Busaco ? Mais le 6e et le 2e corps

[1] Junot protégeait les opérations de siège en passant l'Agueda et occupant les Anglais, comme on l'a vu dans les lettres de Junot.

ne lui ont même pas l'obligation d'avoir donné une sépulture chrétienne aux milliers de cadavres que sa faute a fait massacrer à la Sierra d'Alcoba ! Et leurs crânes blanchis, qui roulent aujourd'hui dans la montagne en servant de jouet aux lynx et aux ours, prouvent que sa gloire ne doit pas s'enorgueillir de cette fatale journée. Est-ce dans sa conduite à *la Fabius ?* Mais lord Wellington a été bien autrement habile, et de ce côté toute la gloire est pour lui [1]. Est-ce dans la retraite que fit l'armée française ? Mais, sans Ney et sans Junot, cette armée était perdue, perdue à jamais !

Non ! non, il faut que son ombre fasse silence si elle ne veut pas que celles des deux autres se lèvent pour l'accuser.

Enfin, l'armée arriva à Celerico et, là, on put enfin respirer. Alors le maréchal Ney regarda autour de lui. Il vit que ses frères d'armes n'avaient plus besoin de ses secours.

— Je te laisse avec eux, dit-il à Junot.

Et il partit pour la France.

Je le vis à son passage. Il était bien ulcéré contre Masséna ! Et il avait raison. Cependant, lorsque l'on était seul, on réfléchissait et l'on voyait que la passion montrait peut-être à Ney ces mêmes objets dans un de ces miroirs qui doublent et grandissent les choses.

Oh ! que je fus heureuse de revoir Junot et de lui

[1] Pour en donner une idée, voici un fait sur mille. Quelques jours après que le maréchal Ney eut quitté l'armée, le 6e corps ayant, comme de coutume, envoyé *à la maraude* — c'était à *Urgeira*, près de Guarda, qui venait d'être surprise par les Anglais — les Anglais survinrent, l'armée redoubla de vitesse et laissa les maraudeurs. Ils étaient 1,200 !

mettre son fils entre les bras! Il était si excellent père! Il sentait si bien le bonheur[1]! Mais comme il avait souffert! Grand Dieu, comme il était changé! Etait-ce donc pour avoir des jours aussi assombris à cette époque de sa vie que son sang avait baigné les champs de l'Afrique et de l'Italie, et tout récemment encore ceux de l'Espagne? Je le questionnai. Il ne me répondit pas avec clarté. Mais je vis, moi qui connaissais son âme, qu'il souffrait et qu'une main bien chère ne fermait pas la blessure qu'elle avait faite sans intention, j'en suis certaine, mais enfin qu'elle AVAIT FAITE, et Junot pouvait être bien malheureux d'une semblable souffrance.

Aussitôt après l'arrivée de Junot à Salamanque, où du reste il ne venait que pour me chercher, nous partîmes pour Toro. L'armée de Portugal était en pleine dissolution. Elle n'avait plus de cavalerie, son artillerie était presque toute démontée et l'infanterie dans l'état le plus déplorable. Le 8e corps surtout était abîmé par les maladies et le manque de vivres. Le pays de Toro est fertile. Il aurait pu s'y rétablir. Mais tout aussitôt qu'il y fut, sa mission le mit sur les routes pour escorter les convois sur Rodrigo, que les Anglais devaient reprendre quelques semaines plus tard, garder le pays et faire un genre de service qui devait achever *de le fondre*, car il devenait pour ainsi dire colonne mobile.

En passant à *Martin del Rio*, Junot apprit une

[1] Comme il serait heureux aujourd'hui en voyant cet enfant né au milieu des dangers et des larmes, sauvé comme par miracle de la mort, être un grand garçon, la joie, le bonheur et l'orgueil de sa mère!

Junot arriva à Salamanque le 23 avril.

nouvelle qui fut d'un augure fâcheux, ce fut la désertion du chef de bataillon Fitz Henry. Chef de bataillon dans le régiment irlandais, il avait non seulement déserté, mais emmené avec lui quatre-vingt-quatre hommes de son régiment, qu'il avait ainsi que lui, livrés à don Julian, près de la *Boreda de Castro*. Cette nouvelle fit une profonde impression sur Junot. L'abandon des troupes étrangères faisait présager que l'orage pourrait bien enfin demeurer stationnaire et gronder sur nos têtes du moment que le vent des destinées ne le pousserait plus sur celles de nos ennemis.

Dans le même temps, lord Wellington qui avait toujours suivi nos traces était déjà devant Almeida, cette malheureuse ville abimée par deux sièges, deux explosions[1], dont chaque monceau de décombres recouvrait cent cadavres et qui devait avant peu succomber sous un nouveau malheur.

C'était le général Brenier qui était dans Almeida. C'était un homme loyal, brave, résolu, grand comme un jeune garçon de dix ans, mais ayant dans cette enveloppe la valeur et toutes les nobles qualités que pouvait avoir un officier de la grande armée ayant fait les guerres de la république. Aussi était-on sûr qu'Almeida tiendrait tant qu'elle pourrait tenir. Mais il était de son destin de *mourir* en l'air. Dans la nuit du 10 au 11 mai, une effroyable explosion se fait entendre. C'est encore Almeida! Cette fois, les forti-

[1] La première fois qu'elle fut attaquée, il y eut déjà une très forte explosion ; la seconde eut lieu lorsque le général Coxe y commandait, et la troisième et la dernière fut celle du général Brenier.

fications sont détruites. Tout est ravagé. Mais la garnison s'échappe dans l'ombre, gagne *Barba del Puerco*, où elle est recueillie par le 2e corps. Le général Brenier a perdu quatre cent cinquante hommes à cette aventure. Mais l'honneur de la garnison est sauf, et puis *une sortie*, plusieurs assauts auraient bien frappé autant de têtes.

Un matin, Junot entra chez moi en tenant une lettre qu'il me donna à lire. Elle était de Masséna. Il lui annonçait qu'il quittait l'armée et le priait d'aller le voir avant son départ pour la France. La lettre de Junot en contenait une autre pour moi. Comme les parties, du moins le plus grand nombre, n'existent plus maintenant, je puis dire quelle était la cause de cet adieu plus spécial.

C'était un projet d'union entre nos deux familles. Il s'agissait d'un mariage entre deux de nos enfants. Son billet d'adieu était aimable. Il m'y demandait la permission d'aller porter lui-même de mes nouvelles à mes enfants à son arrivée à Paris.

— L'un d'eux m'appartient autant qu'à vous, me disait-il, je veux le lui prouver. Autorisez-moi à aller *lui* porter une petite lettre de vous ou de son père.

Mes enfants étaient alors en Bourgogne chez leur tante — une sœur de leur père, et j'ai toujours eu de l'humeur de ce contre-temps — je ne pus donc donner à Masséna la lettre qu'il demandait. Je suis sûre qu'il prit mon refus pour un caprice excité par l'humeur que j'avais de ses querelles avec le duc. Et puis, en joignant à cela *une voix ennemie*, qui ne cherchait qu'à souffler un feu de discorde, l'on aura facilement la traduction de beaucoup d'incidents qui vont être connus incessamment. Je lui répondis une

lettre que je fis le mieux qu'il me fut possible et que Junot lui porta.

Je demeurai alors seule à Toro, avec Mme Thomières, mon ange consolateur, et gardée par la première division, dont le général Clauzel (aujourd'hui maréchal) était le chef. J'étais charmée de l'avoir près de moi. J'ai déjà parlé de la haute estime que Junot lui portait. Mais ce que je n'ai pas dit, c'est combien il est d'un charmant esprit, d'une conversation qui est tout à la fois instructive et amusante; instructive, parce qu'il a beaucoup vu; amusante, parce que son esprit fin et prompt dans son regard sait saisir tous les aspects d'une chose, et vous la présenter avec d autant plus d'art que j'ai connu peu d'hommes avec l'apparence d'un plus grand naturel. J'ai fort appris à l'apprécier, et les années écoulées n'ont fait qu'ajouter à mon estime et à mon attachement pour lui, dont, au reste, j'ai hérité de mon mari.

Toro est un des plus singuliers séjours que j'aie eu occasion d'habiter pendant mes campagnes. C'est une vieille ville située dans le royaume de Léon, sur la rive droite du *Douro*. C'est l'*Abocella* des Romains. La ville est jolie, assez peuplée pour une ville d'Espagne, et si ce n'étaient ces éternels couvents [1], qui donnent un aspect toujours si sérieux à la ville, on s'en arrangerait assez bien. Une particularité philan-

[1] On compte à peu près huit mille habitants à Toro. Mais cette immense quantité de couvents, en renfermant un grand nombre de ses habitants, lui donne un aspect désert; il en est de même à Valladolid et à Salamanque. Valladolid surtout est plus frappé de ce vrai fléau! On y comptait quarante-sept couvents en 1805, et il n'y avait pas 30,000 âmes.

thropique est attachée à cette ville de Toro. C'est là que furent souvent convoquées les Cortès et que les lois, les Constitutions les plus libérales de l'Espagne y furent promulguées, et sont toujours reconnues sous le nom de *lois de Toro*.

La campagne qui entoure Toro est fertile et riante comme l'est toujours une plaine arrosée par un beau fleuve. Il est donc assez agréable de s'y promener à cheval. Mais le moyen de prendre ce divertissement, certes bien innocent, lorsque les guérillas nous entouraient au point de venir jusqu'au pont du fleuve! Cependant on s'y prenait de façon à pouvoir prendre l'*air* au moins et, après avoir doublé le poste du pont, placé quelques hommes dans un bois, ou plutôt un bocage formé de quelques massifs, on pouvait faire quelque temps le galop. Encore, pour en arriver là, fallait-il faire une grande opération. C'était presque aussi habile qu'une ramasse du Mont-Cenis. Pour ceux qui connaissent Toro et le pain de sucre sur lequel il est bâti, il n'est besoin de rien ajouter; pour ceux qui ne le connaissent pas, il est bon de savoir que la montagne sur laquelle se trouve la ville est positivement, comme je le disais tout à l'heure, *un pain de sucre*. C'est comme Angoulême, ou bien comme Laon. Mais la montagne de Toro est bien plus rapide que celle de ces deux villes et il était désagréable, pour des femmes, de la descendre à cheval à cause de la fourche de la selle. Je descendais donc en calèche, me donnant des airs de fashionabilité comme au bois de Boulogne et montant mon cheval à l'extrémité du pont.

Un jour je proposai à M^me^ Thomières de faire une

promenade un peu longue. Le temps était beau comme il l'est dans les jours de printemps, où tout ce qui vous entoure est lumière et fleurs, où tout est clair et parfumé. Alors il y a du bonheur dans cette atmosphère qui nous presse. Vous aspirez la vie, et une vie presque heureuse à chaque mouvement de votre cœur. Aussi Ramond[1], *en remerciant* une violette de lui rappeler plusieurs printemps, ne dit pas : « *Ce printemps qui fut heureux* », il dit : « *plusieurs printemps* ». Oui, cette époque est toujours belle, fraîche, heureuse ! Le printemps de l'année, le printemps de la vie, le printemps de l'amour, ils sont tous également frais et doux.

Ce fut donc par une belle journée de mai que nous fîmes la partie, M^me^ Thomières et moi, de parcourir les campagnes qui bordent le Douro. C'est un beau fleuve, surtout au-dessous de Toro. J'avais envie d'aller à Tordesillas[2] pour y voir le vieux château dans lequel mourut Jeanne la Folle, fille de Ferdinand et d'Isabelle, et mère de Charles-Quint. Millin m'avait écrit de Paris pour me demander un renseignement que je ne pouvais avoir que sur les lieux et je voulais m'acquitter de ma commission. Toutefois je n'avais encore rien de bien déterminé lorsque ce beau soleil, ce doux air parfumé, ce beau ciel bleu, lorsque tout cela se déroula autour de moi, je demandai mes chevaux et nous descendîmes la montagne.

[1] *Impressions en revenant de Gardani*, par Ramond.

[2] C'est la Turris Syllæ des Romains. Tout le royaume d'Espagne est en général fort curieux pour les antiquités qu'il renferme. Il n'y a guère de ville qui n'offre des vestiges antiques plus curieux encore du temps des Romains que de celui des Maures.

Mme Thomières était aussi gaie que moi, nous étions comme des jeunes filles sortant de captivité. Nous descendîmes de calèche et nous montâmes à cheval à la tête du magnifique pont de pierre qui est sur le Douro au bas de la montagne ; puis, nous nous avançâmes dans la campagne tout en continuant une conversation intéressante que nous avions commencée dans la calèche.

Nous parlâmes longtemps, et l'on sait que l'on peut avancer assez loin tout en demeurant au pas de son cheval. Ce fut ce qui nous arriva. Mon cheval, qui était une bête ardente et toujours alerte, me pressait de partir; je regardai Mme Thomières et, rendant la main à *la Biche*, nous partîmes au galop de course dans cette belle plaine, où c'était plaisir, en vérité, d'aller à ce train.

Il y a un charme indicible à être emporté ainsi rapidement à une distance éloignée, de franchir des lieux inconnus, de gravir à des hauteurs immenses, de descendre dans de sombres profondeurs, et tout cela est facile avec un cheval sûr et de l'adresse. Cette volonté satisfaite, ce mouvement donné au corps, cet air fendu par la vitesse de la course, tout cela est fantastique et plaît surtout à l'homme parce que, un moment, il a l'illusion de la souveraine puissance, il croit dominer la nature. Il tient une baguette de commandement[1].

Le jour dont je parle j'éprouvais ce charme dans

[1] Les hommes doivent bien mieux apprécier cela que nous. Ils peuvent être SEULS, et nous il nous faut continuellement être obsédées par un domestique qui nous suit et une personne qui nous accompagne. Cette *société forcée* empoisonne tout le plaisir de cette exécution de volonté dont je parle.

toute sa force et je m'y abandonnais avec une volupté d'autant plus douce, que depuis longtemps je n'avais été aussi loin dans mes courses et avec une aussi entière liberté. J'arrêtai mon cheval après une longue traite, et rejetant mon voile en arrière je respirai avec délices l'air embaumé de cette Espagne toujours chargé de parfums et d'une si douce langueur.

— Mon Dieu, me dit alors M^me^ Thomières qui comme moi sentait bien les charmes de cette belle matinée, quel adorable temps, quelle charmante promenade! Quel dommage qu'on ne puisse goûter ce plaisir qu'en tremblant et qu'on ait toujours peur des brigands!

A peine eut-elle dit ce mot que je m'arrêtai court et que moi et mon cheval nous fîmes un groupe *équestre*. Je regardais M^me^ Thomières et n'osais lui répondre, car, tout en parlant *de sa peur*, elle croyait encore que le poste accoutumé était dans le petit bois auquel nous touchions en ce moment. Mais il n'en était rien, et si dans ce moment il y avait un poste, il n'était pas des nôtres.

Le fait est que, dans la disposition d'esprit où j'étais le matin en voyant ce beau temps, ce beau fleuve, ce pays si riche et si fertile, cette campagne parlant d'abondance et de paix, et ne rappelant aucun danger, le fait est que j'avais mis en oubli bien plus qu'en mépris, car je ne veux pas du tout me faire ici plus brave que je n'étais, mais j'avais oublié pour quelques moments qu'il y eût des brigands en Espagne et que, surtout, les brigands me guettaient depuis un an pour me prendre. J'étais donc descendue pour faire ma promenade sans prendre aucune précaution, et dans ce moment nous étions sous la seule

garde de la Providence. Ce qui n'est pas tout à fait assez en Espagne.

Lorsque j'eus dit cela à Mme Thomières, l'excellente femme ne me fit pas un reproche. Seulement elle me dit avec sa douce voix :

— Allons-nous-en.

C'était bien ce qu'il y avait de mieux à faire. Mais nos chevaux, ayant été menés excessivement vite, ne pouvaient évidemment, fournir une autre course dans cet instant. Et puis en regardant autour de moi, je ne vis que les belles eaux du fleuve, le ciel bleu, les masses verdoyantes du bois qui était en face de nous et je mis en oubli de nouveau les brigands et les dangers.

Allons, allons, dis-je à Mme Thomières, ne démentons pas notre réputation de vaillance. Continuons notre promenade.

— Je le veux bien, me dit-elle, mais le ciel sera tout aussi beau sur notre tête en retournant de ce côté.

Et elle me montrait la ville.

Dans ce moment mon piqueur s'approcha de moi et me dit à voix basse :

— Madame veut-elle regarder derrière elle ?

Madame regarda et ce que *madame* vit ne fut pas de nature à la tranquilliser. C'était un homme à cheval qui venait, au moment même, de sortir du bois. Il était sur la lisière et paraissait attentif. Mme Thomières avait de très bons yeux.

— Chère Agathe, lui dis-je, il n'est plus heure de rire. Regardez bien cet homme, n'a-t-il pas la plume rouge, n'a-t-il pas la veste brune ?

Mais tandis que je parlais, un second homme était

venu joindre le premier, puis un troisième, puis un quatrième. Enfin un cinquième vint compléter le groupe. Il fallait partir. Je rassemblai bien ma bête et, lui appliquant fortement un coup de cravache, je l'excitai de toute ma puissance. M^me^ Thomières me suivit. Elle montait parfaitement à cheval, et je n'avais pas peur pour elle.

— Madame, me dit mon piqueur, ils nous suivent !

Je tournai la tête et je vis en effet le groupe d'hommes qui s'avançait sur nous et gagnait du terrain.

— En avant, Agathe ! lui criai-je tout essoufflée, car la rapidité de la course me coupait la voix.

Dans ce moment je sentis que mon cheval faiblissait et que son galop n'était plus aussi rapide. Je tournai encore la tête et, cette fois, je crus apercevoir que l'un des hommes me faisait signe d'arrêter. Je suis fâchée pour lui qu'il m'ait jugée assez bête pour croire que je lui obéirais. Et, comme on peut le penser, je n'en courus que plus vite. Ils ne gagnaient plus de terrain, mais nous avions encore assez de distance à franchir, lorsque tout à coup je vis ma calèche s'ébranler de sa place et venir au-devant de moi en deçà du pont. Je fis faire un dernier effort à *la Biche* et je joignis la calèche dont le valet de pied tenait la portière ouverte. Je m'y élançai. M^lle^ Thomières me suivit. Mon cocher fouetta ses chevaux, qui, frais et reposés, et n'ayant qu'une voiture légère à traîner, partirent comme l'éclair. Les deux piqueurs suivirent, tenant en laisse nos deux chevaux, qui eux-mêmes, n'ayant plus personne à porter, coururent comme s'ils avaient eu aussi peur des brigands.

Quant à ceux-ci — car c'étaient bien eux — ils avançaient, et en vérité ils avançaient bien. Cependant nous pouvions nous rire d'eux, lorsqu'un des palonniers de la calèche vint à casser. Je n'oublierai jamais l'effet que me firent le craquement du bois et l'imprécation du cocher. Nous allions sur la terre et le bruit m'en parvint tout entier. Dire comment cela ne nous empêcha pas d'arriver au pont, je n'en sais rien. Le fait est que nous y arrivâmes. Le poste était sorti et tout prêt à recevoir les brigands. Mais, lorsque ceux-ci me virent à l'abri, ils ne tentèrent même plus de courir après moi et ils tournèrent bride aussitôt vers le petit bois dans lequel ils rentrèrent. Et nous, plus mortes que vives, nous remontâmes dans notre nid d'aigle, remerciant Dieu qui m'avait vraiment bien conservée dans cette occasion-là.

Ce qui m'arriva quelques jours après en est bien une preuve. Le général Clausel me proposa une promenade dans la campagne, mais pour laquelle on prit cette fois quelque précaution. Le temps était beau et nous sortîmes.

Nous avions déjà fait près de deux lieues et nous nous disposions à rentrer, lorsque le général Clausel, s'arrêtant tout à coup au milieu de son discours, me dit avec cet air sérieusement doux et spirituel qu'il a :

— Madame la duchesse, savez-vous qu'il est une chose qui m'étonne fort ?

— Mais il en est par ici un bon nombre qui peuvent y donner matière. Qu'est-ce que c'est?

— C'est que vous ne soyez pas tombée depuis que j'ai l'honneur de monter à cheval avec vous. Toutes les fois que je suis l'écuyer d'une femme, toujours elle tombe...

Nous nous mimes à rire.

— Ne riez pas, nous dit-il toujours fort sérieusement, car c'est sans doute mon influence, puisque, dans ce nombre de chutes, il y en a un grand nombre de faites par des femmes qui montaient à cheval presque mieux que moi...

J'ai déjà dit que ce jour-là le temps était admirable, le soleil se couchait et, comme il se couchait derrière nous, il éclairait sans nous gêner toute cette belle campagne de Toro, et les eaux du fleuve étincelaient comme si elles eussent roulé des paillettes d'or. Nous cheminions tranquillement au pas, et dans ce balancement qui est si doux après une course rapide. Tout à coup mon cheval, dont j'étais parfaitement sûre et qui était une bête excellente du haras de Pless, et parfaitement dressée, fit un écart de gauche à droite. Cela me surprit, parce que c'était la première fois que cela lui arrivait.

— Eh bien, qu'est-ce donc? dis-je en la flattant de la main.

Mais, avant que j'eusse fini la seconde parole, la maligne bête avait renouvelé son écart. Et comme cette fois il avait été de droite à gauche et que le premier avait légèrement dérangé mon équilibre, le résultat de cette seconde sottise fut de me jeter à bas de mon cheval, et d'une telle manière, que jamais il ne fut de chute plus complète. Je fus d'abord un peu étourdie du coup. Mais, comme je portais toujours un petit chapeau de castor et qu'il ne quitta pas ma tête, le coup fut très amorti. Lorsque la belle demoiselle rua sur moi pour me faire ses adieux, elle le fit d'assez loin pour ne pas me maltraiter.

Lorsque je fus un peu remise — car enfin c'est une

chose qui dérange l'équilibre général qu'une chute de cheval — je ne pus m'empêcher de rire en voyant l'air tout pantois du général Clausel.

— Eh bien, vous voyez, me dit-il, je vous avais prévenue ! C'est un sort attaché à moi !

Il en avait l'air si convaincu que ma gaîté en revint tout à fait. Mais mon piqueur venait de trouver la raison des écarts de la Biche. La pauvre bête venait à l'instant même de prendre *la vue grasse*[1] et l'effet s'en était manifesté d'une étrange façon. C'était ma personne et ses deux oreilles qui lui avaient semblé singulières probablement, à défaut même d'un brin d'herbe, car en ce moment nous suivions un chemin dégarni même d'un buisson.

J'en fus quitte pour quelques contusions et pour me faire saigner. Mais ce qui demeura dans ma mémoire pour en être à jamais reconnaissante, ce fut ce que je devais à Dieu de ce que ce malheur ne m'était pas arrivé le jour où j'étais poursuivie par les brigands.

Junot revint de Salamanque. Il avait vu Masséna et il avait repris pour lui sa vieille amitié. Ces deux pères, dont l'un était jeune et l'autre vieux, se trouvaient en même ligne, par ce rapprochement que produisaient leurs deux enfants et ce projet d'union : c'est ainsi que les jeunes générations dominent les anciennes.

Avant de quitter le commandement de l'armée de

[1] On appelle ainsi une maladie qui prend instantanément aux chevaux et se jette sur leurs yeux ; ils voient double et les objets prennent presque une autre forme. Ma jument était une bête excellente, qui fut perdue à compter de cet instant.

Portugal, Masséna eut une visite qui lui déplut beaucoup. Ce fut celle du maréchal Bessières, qui fut à Ciudad-Rodrigo avec une division de la garde impériale.

— Si l'empereur m'avait donné de telles troupes, disait Masséna, s'il m'avait donné des hommes et non pas des enfants et des conscrits, comme une partie de ton corps d'armée... hum !

Et lorsqu'il avait de l'humeur, alors il frottait son œil[1]. Il semblait par là adresser un reproche tacite à Napoléon. Du reste, il fallait que le prince d'Essling fût en grande confiance pour parler sur ce sujet. Il n'aimait pas que les gens qu'il ne connaissait que depuis peu de temps même le missent dans le cas de s'expliquer sur une chose qui lui était évidemment pénible.

Junot et Masséna reparlèrent encore de leur projet de mariage et ce fut alors que celui-ci écrivit à ma fille cette lettre toute paternelle, à laquelle répondit Joséphine sans savoir ce qu'elle écrivait, bien que cependant à cette époque elle comprît déjà la différence d'une lettre d'elle à un étranger ou à son père. Mais comme elle l'écrivit sous notre dictée, elle ne put apprécier cette différence.

Masséna repartit pour la France et quitta le commandement de l'armée de Portugal le 15 mai de cette même année 1811 et le maréchal Marmont le prit à

[1] On sait que ce fut à une des chasses de l'empereur (je crois dans la forêt de Rambouillet) que, plusieurs personnes se trouvant placées en rond, ou plutôt en demi-cercle un grain de petit plomb creva l'œil de Masséna. L'empereur dit que c'était Berthier, Berthier que c'était un autre. Le fait est que c'était l'empereur.

sa place. Une lettre de *l'empereur lui-même* avait annoncé à Junot qu'il avait un autre commandement dans le nord et que le 8e corps allait être fondu dans une nouvelle organisation de l'armée de Portugal. Il pouvait donc quitter l'Espagne et revenir en France.

Il faut avoir subi un long exil, loin de la patrie, pour apprécier l'harmonieuse magie de ces paroles :

— Laure, nous retournons en France !

Je fis un bond de ma chaise au cou de Junot. Je l'embrassai en pleurant, en riant tout à la fois. Il y avait une douce folie dans un tel moment. Toutes les douleurs sont oubliées. Toutes. On en accepterait pour ainsi dire de nouvelles pour l'avenir d'un pareil instant.

Tous nos préparatifs se firent avec une célérité facile à comprendre. Le maréchal Marmont, qui venait d'arriver à Salamanque, vint à Toro pour voir son vieil ami, *son féal*, son frère d'armes, celui qui, s'il vivait, lui aurait conservé comme moi, estime, amitié, et amitié profonde, parce qu'il aurait toujours vu en lui ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il sera, un homme habile, un homme de cœur et d'honneur, dont les événements ont maîtrisé la destinée et qui fut constamment victime de l'ineptie des uns et du despotisme des autres. Avant de jeter ainsi à la tête d'un homme malheureux la pierre qu'on s'empresse d'abord de ramasser pour l'accabler, il est bien naturel cependant de consulter un peu, par un regard en arrière, de quelle nature sont les jours de sa vie passée. Quand cet examen est fait, c'est alors qu'il faut rendre une justice impartiale. C'est alors qu'il faut lancer la pierre vengeresse : « *Elle ne doit l'être que par une*

main pure », a dit Notre Seigneur. Si la loi était suivie, combien de pierres retomberaient sur la terre ! Quelquefois j'entends des voix s'élever contre le vieux soldat exilé. Et quelles sont ces voix ? Celles de quelques hommes qui ont blanchi sous les vingt-deux gouvernements que nous avons eus depuis quarante ans et qui toujours ont eu des serments pour chacun d'eux. Ou bien des inconnus dont la vie est non seulement obscure aux yeux de la patrie, mais dont ils seraient repoussés comme enfants parricides eux mêmes, si cette vie était exposée au jour lumineux de la justice.

Ces choses-là me révoltent ! Pauvre duc de Raguse ! Lui si fidèle à ses amitiés du champ de bataille et de la tente, lui dont le souvenir peut invoquer tant de jours glorieux, il se trouve condamné au silence par des hommes dont le front devrait rougir devant lui !!! Oh ! c'est à la fois odieux et stupide !

Il vint dîner avec nous à Toro. Lorsqu'il vit cette longue chambre parquetée et boisée d'un bois de chêne que le temps avait noirci et qui servait de salon, cette autre chambre si petite et si sombre, qui était ma chambre à coucher :

— Eh quoi ! me dit-il d'un air touché, c'est ici que vous demeurez !...

— Oh ! vous n'avez rien vu, lui dis-je en riant. Si vous étiez venu à Ciudad-Rodrigo, à San-Felices el Grande, à Ladesma même, c'est alors que vous auriez pu comparer ma demeure avec celle de la petite-maîtresse de Paris !

— Et vous riez, et vous êtes gaie ?

— Je ne l'ai pas toujours été. Mais nous retournons en France.

Ce lieu où il me voyait lui paraissait presque une prison, et pourtant je disais vrai. Il était un palais en comparaison de ceux que j'avais habités depuis mon départ de Salamanque l'année précédente.

Enfin, nous partîmes. Junot commandait lui-même notre escorte, laquelle était composée en grande partie des cadres de son corps d'armée. Il s'y joignit beaucoup de personnes, qui, charmées de faire la route avec sécurité, demandèrent et obtinrent la permission de nous suivre. Nous formions donc une petite armée. La chose était nécessaire, car la route de Burgos à Bayonne paraissait être excessivement dangereuse, surtout dans sa dernière partie. Nous emmenâmes avec nous Mme Thomières, quoiqu'elle suppliât son mari de la laisser en Espagne. Il ne le voulut pas. Le général Thomières prévoyait une nouvelle campagne en Portugal, plus terrible peut-être que les deux premières, et il ne voulait pas exposer sa femme aux horreurs d'une retraite précipitée comme celle d'Oporto, ou bien d'une retraite escortée de la famine et de l'assassinat, comme celle qui venait de se faire. Il nous confia sa femme et nous l'emmenâmes. Elle pleurait à sanglots en quittant l'Espagne.

— Je ne reverrai plus mon mari, nous disait-elle au milieu de ses larmes, je ne le reverrai plus!

Hélas! la pauvre femme avait un pressentiment qui n'était que trop vrai. Le général Thomières fut tué, comme un brave homme qu'il était, aux Arapiles[1]!

La première partie de notre route se fit très tranquillement. Nous nous arrêtâmes à Valladolid chez le

[1] Ce qu'on appelle la bataille de Salamanque, livrée le 22 juillet 1812.

maréchal Bessières, à qui nous l'avions promis, et y passâmes deux jours. Il était établi parfaitement au palais, sur la place Saint-Paul, et tenait là une sorte de cour.

— Vous voudrez bien me faire le plaisir de faire les honneurs de chez moi, n'est-il pas vrai? me dit-il.

— Comment donc! Mais cela va de soi-même... et que me faut-il ordonner?

— Oh! rien du tout. Seulement, en votre qualité de maîtresse de maison, il vous faut attendre avec patience.

Et il me montra la pendule, qui en effet marquait six heures.

— Et qui attendrai-je?

— Une bien jolie femme.

— Ah! ah!... est-ce que la maréchale est ici?

Il faut dire que la maréchale Bessières, dont la physionomie agréable et douce avait seulement été remarquée lors de son mariage, comme elle-même l'était pour une charmante et gracieuse personne, était devenue depuis peu de temps d'une beauté très positive. Elle avait engraissé et, comme toutes les lignes de son visage étaient parfaitement pures, elle était vraiment belle et la chose m'avait frappée. Je répétai ma question.

— Elle aurait eu l'honneur de vous recevoir, me dit le maréchal en riant... Non, ce n'est pas elle, c'est M^me^ la comtesse De..., femme d'un colonel de la garde. Vous devez connaître son mari?

— Il faudrait, pour que je ne le connusse pas, que je n'eusse jamais regardé devant moi quand il passait. Mais je pense que les ennemis le connaissent encore mieux.

Le colonel De... était énormément grand et mince, et je crois qu'un coup de sabre, appliqué par son poignet, qui venait au bout d'un bras long, lequel tenait à une épaule non moins longue, devait assommer, s'il ne pourfendait pas son homme. C'était une des braves colonnes de la garde impériale.

— Et sa femme est jolie? demandai-je au maréchal.

— Charmante. Mais elle est souffrante en ce moment et c'est peut-être pour cela qu'elle se fait attendre.

Il regarda à la pendule une seconde fois, elle marquait six heures et demie. Il consulta sa montre. C'était bien pis, sept heures moins un quart. Il laissa échapper un mouvement d'humeur.

— Il faut l'excuser, lui dis-je. Dans ce moment de l'année, le jour trompe beaucoup.

Et en disant cela, je pensais que cette même raison devait avertir la jeune femme paresseuse, car je voyais le gothique portail de Saint-Paul, dont les admirables sculptures étaient en face de moi, recevoir graduellement l'ombre du soir qui descendait sur elles.

Enfin, comme sept heures sonnaient, les deux battants s'ouvrirent, et on annonça M^me^ la comtesse De...

Je vis entrer une jeune femme fort jolie, dont la beauté froide et régulière était pourtant positive, au point qu'on ne pouvait la nier. Mais que cette beauté pût plaire, c'était une autre chose. Aussi, tout en convenant qu'elle était belle, je dis qu'elle ne me plaisait pas.

Ensuite il y avait eu, à cette malheureuse entrée, quelques *incidents faits* pour influer sur une décision à porter sur une femme. C'était une longue attente. Et puis au bout de deux heures perdues à regarder une aiguille de pendule, on voir arriver une grande

et vigoureuse personne appuyée sur un long, long mari, de sept pieds onze pouces *onze lignes et demie au moins*, qui murmure d'une voix faible, qu'elle est si languissante qu'elle ne peut marcher. Et puis des flacons de sel, des boîtes à vinaigre, des mouchoirs, des pastilles de menthe. C'était toute une pharmacie ambulante que la poche du colonel De...

— Vous devez savoir ce que c'est que l'état où je suis, madame, me dit-elle d'une voix languissante, car l'état d'une jeune femme... en Espagne!

— Oui, madame, je viens de l'éprouver. Mais je n'avais pas le temps de penser à ses douleurs, je n'ai senti que ses joies.

Pauvre femme! Elle venait me parler de ses *souffrances de femme* à moi! A moi, contrainte de mettre mon fils au jour dans une masure ouverte pour ainsi dire à tous les vents, de passer, avant ce cruel jour, des mois entiers, errant de village en village, au travers des coups de fusils des guérillas, privée souvent de la nourriture la plus nécessaire à mon état, sans cesse entourée de périls, réveillée au milieu de mon sommeil par des attaques imprévues, obligée de fuir à moitié vêtue. Et c'est assise dans un fauteuil de velours, au moment de se placer devant une table couverte d'une vaisselle d'or, entourée de tous les soins, qu'elle venait m'offrir une comparaison de nos deux états! Oh! je n'ai pas de pitié pour des maux imaginaires. On avait dit à M^me^ la comtesse De...

— *Vous serez bien mal en Espagne! Oh! mon Dieu, mais vous y mourrez!*

Et elle se croyait en effet déjà morte[1].

[1] Le lendemain, le maréchal me fit dîner avec une femme

Nous repartîmes de Valladolid avec Mme Thomières qui ne nous quittait pas et nous fîmes la route paisiblement jusqu'à Burgos. Mais une fois arrivés à Bribiesca, nous n'entendîmes plus que des paroles d'alarmes. Les uns disaient que le pont de la Bidassoa était brûlé par Mina; les autres que la ville de Vittoria était saccagée, que le général Caffarelli avait été massacré et que les insurgés étaient maîtres de tout le pays. Ces nouvelles étaient terribles ! Je les ignorai pendant quelque temps. Junot me les cachait pour ne pas me faire mal. Et surtout on évitait que la nourrice en sût rien, pour que son lait n'en souffrît pas. Mais son mari allait et venait. On ne pouvait l'empêcher d'entendre ni de parler à sa femme, et, quoique Junot lui eût fait sa leçon et que lui-même eût du cœur, il ne parut plus devant sa femme qu'avec un visage allongé et une expression tellement extraordinaire, qu'elle vit bien qu'il y avait des inquiétudes à avoir. Elle m'en parla comme à une personne aussi intéressée qu'elle.

— Je n'ai plus que lui, me dit-elle en embrassant mon fils; je ne crains plus pour ma pauvre Laure (c'était la sœur de lait de mon fils; elle était morte à Salamanque). Elle est en terre maintenant et les monstres d'Espagnols ne peuvent plus lui faire de mal ! Mais vous, madame, mais mon petit Rodrigue?

Et elle serrait son nourrisson sur son cœur ! Elle avait une haine contre les Espagnols que rien ne peut

bien agréable qui était alors à Valladolid. C'était Mme la baronne Lepic, femme du général Lepic. Elle était jolie, douce et charmante. Son mari était avec justice l'un des officiers de la garde le plus estimés de l'empereur.

rendre et en même temps une terreur de leur cruauté qui redoublait encore cette haine.

Junot la rassura. Mais on voyait qu'il était inquiet. Il avait des nouvelles sûres. Il payait grandement ses espions et, quoique en Espagne on trouve moins de facilité pour la trahison que dans un autre pays, on en trouve cependant, et là, comme ailleurs, la clef d'or ouvre toutes les portes et délie toutes les langues.

Il savait donc l'épouvantable massacre de Salinas. Qu'on juge de son inquiétude! Enfin, nous arrivâmes à Vittoria, où Junot trouva avec un véritable plaisir un ancien ami, un frère d'armes de l'Égypte et de l'Italie, le général Caffarelli.

Ceux qui le connaissent en savent assez pour que je n'aie pas besoin de faire et son portrait et son éloge. C'est un homme brave, c'est un brave homme. C'est un homme enfin, possédant toutes les vertus, les qualités qui faisaient estimer la vraie noblesse au temps jadis. Les Caffarelli portent un nom cher à tout ce qui les a connus. Celui qui mourut en Égypte était fort aimé de l'empereur. Celui-ci était un de ses aides de camp favoris. Il l'avait donné à Eugène pour être ministre de la guerre en Italie.

Au moment où nous sommes, il était, en Espagne, gouverneur des trois provinces[1] et assez ennuyé de cette guerre sanglante, qui ne produisait aucun laurier au milieu de ses désastres sur cette terre arrosée de sang.

Quelques jours avant notre passage il avait expédié sur France un convoi de malades, de prisonniers et

[1] Appelées les Vascondages. C'est l'Alava, la Biscaye et le Guipuscoa.

de voyageurs. C'était l'adjudant-commandant d'H... qui commandait le convoi.

Pour comprendre toute l'horreur de ce désastre, il faut connaître les lieux. Je vais au moins tâcher d'en donner une idée. La plaine de Vittoria est immense. Ce n'est qu'à son extrémité qu'on retrouve les rochers escarpés qu'on a cru laisser pour toujours derrière soi à Pancorvo. On retrouve à *Salinas de Lecy* les mêmes roches sauvages avec plus de facilité pour une embuscade, pour envelopper ceux qui sont sur la route. Elle présente d'abord assez de largeur et monte doucement; puis elle redescend très rapidement à Salinas, mauvaise bourgade où se trouvent quelques maisons misérables et une *fonda*[1]. Il y a pourtant quelques voyageurs qui lui ont donné le nom de *ville*. A la bonne heure! Le fait est que c'est une bourgade moins grande que Bribiesca même. Quelques mines de sel qui sont aux environs lui ont fait donner son nom de *Salinas*. Mais la production la plus abondante du pays c'est le fer. A Mondragon, à Bergara, dans toutes les petites villes qui sont au bord de l'Eva on voit des usines en grande activité, et le fer que l'on en tire est parfait. On y trouve même une mine d'acier naturel. Les habitants de la Biscaye sont intelligents et rien de ce qui peut produire chez eux n'est perdu pour l'industrie. Leur caractère est aussi tout différent de celui des autres Espagnols, et dans ce moment, où cette partie de la Péninsule est en butte à une attaque plus directe des maux que produisent les partis en guerre civile, j'en vais dire quelques mots.

[1] La différence de la *fonda* à la *venta* et à la *posada*, c'est que la *fonda* est établie par un privilège royal.

La Biscaye, quoiqu'elle soit *Espagne*, est en quelque sorte hors de ses limites *morales*. Les Biscayens portent l'amour de leur indépendance aussi loin que des peuples peuvent le porter. Ils lui ont sacrifié plusieurs fois leurs intérêts et même leur vie. La cour d'Espagne, même au temps de l'ancienne dynastie, ménageait leurs privilèges et avait pour eux des égards vraiment témoignages d'une sorte de déférence, si ce n'était une crainte. Ainsi, par exemple, leurs impôts ne portaient que le nom et le caractère de *don gratuit*. Lorsqu'il fallait des soldats, le contingent des provinces de la Biscaye ne se fournissait qu'en étant demandé *à leur gouvernement*, qui le répartissait également sur les communes, mais d'après leur possibilité et non d'après la volonté d'un intendant ignorant. Le port de Bilbao, celui du Passage, Saint-Sébastien, avaient tous des franchises extraordinaires et tout le monde sait que, avant la guerre, l'Alava, le Guipuscoa et la Biscaye [1] n'avaient pas de douane. En 1718, un ministre voulut les contraindre à en recevoir. C'était un nommé *Palinho*. Le pays fut au moment de s'insurger. Il fallut abandonner le projet. Plus tard, en 1778, lorsque Florida-Blanca voulut étendre à plusieurs ports de la mère patrie le commerce de l'Amérique espagnole, on *proposa* à la Biscaye de participer aux bienfaits de cette union commerciale [2], en admettant volontaire-

[1] Ce sont les trois provinces appelées Vascongades.

[2] Dans les derniers temps du ministère du prince de la Paix, ce bien leur fut enlevé, et le tabac et les mousselines furent prohibés, tant la liberté est un bien précaire. Mais il est à remarquer dans ce moment important où les yeux de l'Europe sont arrêtés sur l'Espagne, que les trois provinces vascongades sont

ment les douanes chez elle. La Biscaye refusa. En 1804 on mit un nouvel impôt territorial en Alava. Une insurrection fut au moment d'éclater. On ne la comprima que par l'exil de plusieurs propriétaires influents et déterminés à soutenir les droits de leur Constitution. C'est donc en tous points un peuple fort excellent que les Biscayens... Ils joignent à cet amour de la liberté, une volonté ferme, une industrie toute nationale et une grande sobriété.

On peut présumer, après cette esquisse, de l'impression que dut faire sur eux la conquête de l'Espagne par l'empereur... Ils avaient d'abord été les plus vifs admirateurs de sa gloire; ils devinrent ses ennemis d'autant plus déterminés, qu'ils se virent doublement menacés dans leurs fortunes et dans leurs libertés... Ils se soulevèrent dans l'intérieur du pays avec une ardeur que facilitaient encore les localités... Leurs rochers escarpés, la rareté de leurs routes, la disposition de la contrée, tout les protégeait[1]. Ils profi-

en avance de *cent ans* sur le reste du pays, relativement aux belles et bonnes idées.

[1] Ils étaient tellement désireux de faire *par eux-mêmes*, qu'il y avait à *Bergara*, petite ville près de Mondragon, une *école patriotique* où la métallurgie était enseignée par les maîtres les plus habiles. Nous avons eu un Français, M. *Proust*, qui a été leur donner ses lumières, et qui depuis a passé à l'école de Ségovie. Les jeunes gens de la Biscaye ont en général un grand goût pour l'étude de la chimie, et plusieurs ont été faire des voyages en Suède et en Allemagne, pour y exercer une *pratique* qui éclairât la *théorie*. Il est de fait, comme l'a observé un homme de beaucoup de talent qui a bien connu l'Espagne, que la *patrie* n'est pas un vain mot pour les Biscayens. Aussi, comme je le remarque ici, il y a une plus grande volonté de résistance dans les trois provinces biscayennes que dans le reste de l'Espagne. Je l'ai observée, même avant la guerre de l'indépen-

tèrent de tout. Plusieurs chefs de bandes qui étaient naturels du pays, en connaissaient mieux les *replis*, si l'on peut s'exprimer ainsi, devinrent pour nous des génies malfaisants. Bientôt on ne se borna plus à de simples assassinats, à des enlèvements de courriers, on attaqua des convois aussi forts qu'une petite armée et Mina — celui qui était alors la terreur de l'Espagne — se leva et arbora la bannière de la plus insurrectionnelle des révoltes.

Ce fut alors que ce convoi, dont j'ai parlé tout à l'heure, se mit en route pour la France. C'était par une admirable journée, le soleil brillait sur les armes des soldats de l'escorte et, longtemps après que le convoi eut quitté la ville, les habitants purent distinguer sa marche, car il paraissait comme un ruban diapré, tramé d'or et d'argent, se dessinant au travers de cette riante campagne de Vittoria. Il se dirigea vers les rochers de Salinas, puis on le vit ensuite disparaître dans ces gorges profondes, où, véritable convoi mortuaire, il ne devait trouver en effet que la mort.

Les Français sont toujours aussi imprudents qu'ils sont braves et, cela, par une suite de cette même bravoure. M. d'H... était en tête de la colonne du convoi. J'ai beaucoup entendu parler de cette terrible affaire du massacre de Salinas. Le pinceau de plusieurs artistes du premier mérite a conservé sa mémoire [1],

dance, cette volonté. L'empereur aurait tout obtenu d'eux en faisant faire le procès au prince de la Paix : ils ne demandaient que cela.

[1] Il faut placer au premier rang le tableau du général Lejeune, dont l'admirable talent a rendu ce moment terrible avec une vérité effrayante.

et les veuves et les orphelins qu'il a faits l'ont encore plus solennellement consacré. Je n'ajouterai donc rien à ce qui fut dit sur le peu de soin que le chef du convoi eut du dépôt sacré qui lui fut confié, bien que j'aie entendu là-dessus des paroles partant de bien haut, mais cela ne conduirait à rien aujourd'hui.

Les Espagnols laissèrent engager les Français dans la gorge de Salinas. La route, fort belle du reste, comme toutes celles de ces montagnes, est cependant fort étroite. D'un côté elle est bordée par la rivière bouillonnante et peu profonde de l'*Eva*, et de l'autre par des rochers à pic, que l'on ne peut gravir, mais que l'on peut descendre avec une grande facilité, surtout lorsqu'on est de la race chevrière, comme les Biscayens. Mina fit donc coucher ses hommes dans les buissons, derrière les rocs qui dominent la route... puis, lorsque le dernier Français fut entré dans le piège, *ils se levèrent alors* et le massacre commença !

Les horreurs qui furent commises dans cette journée n'ont jamais été bien connues, parce que l'empereur ne voulait pas effrayer par une description trop vraie, ceux qui devaient retourner en Espagne. On n'a jamais su par quelles affreuses tortures des femmes étaient arrivées à la mort ! A la mort qu'elles devaient regarder comme un bien désirable ! Des malades sans forces, sans armes, massacrés dans leurs charrettes, des enfants égorgés, avec un raffinement de barbarie que les cannibales les plus féroces de l'Amérique ne connaissent peut-être pas. Ils ne voulaient aucun prisonnier. Le colonel Lafitte[1], ayant ONZE BLESSURES, fut

[1] Colonel de dragons. Sa bravoure imposa sans doute à ces hommes qui n'étaient pas féroces par nature et dont les passions soulevées faisaient seules toute la violence.

pourtant épargné par eux! Ils l'emmenèrent dans la montagne, lorsque, après s'être soûlés de carnage, ils eurent teint en rouge, et en rouge de sang, les eaux si claires de l'Eva...

Sur cette route si étroite, bordée par une rivière et par des rochers à pic, s'était donc engagé tout le convoi sans ordre et sans suite, et il occupait, comme on peut en juger par ce que j'ai dit, une longueur de plus d'une lieue, car il y avait DES GENS du convoi arrivés à Salinas, et qui même y déjeunaient, lorsque les premiers cris de mort se firent entendre.

Il y avait un fort détachement de prisonniers espagnols confié aux soins du chef de convoi. Ils furent délivrés. Encore des ennemis de plus.

Le récit de ce malheur nous avait été fait assez imparfaitement. Le général Caffarelli nous en donna le détail avec vérité, et il eut raison. Il voulait nous engager à demeurer quelque temps à Vittoria, mais Junot pensa fort judicieusement que c'était aussitôt après un événement semblable que la route était parfaitement sûre. En effet, Mina avait emmené sa prise et s'était retiré dans les hautes vallées. C'était du moins ce que nous dirent les espions qui nous apportèrent des nouvelles...

Nous partîmes. Ce que j'ai souffert dans l'espace de quelques heures ne peut se comparer qu'à ces moments d'un effrayant délire qui trouble la raison et vous transporte au milieu de ces cimetières bouleversés par les Goules, les Djinns, quand ces monstres d'enfer viennent y faire leurs odieux festins.

J'ai déjà dit que la route était étroite et qu'on s'était battu dans l'espace d'une lieue. Après le combat on avait donné la sépulture à une partie de ces cadavres,

mais beaucoup avaient été enterrés sur les bords du torrent! D'autres étaient demeurés dans les hauteurs de la roche, où la balle de nos soldats avait été les frapper, car nous n'étions pas tombés sans vengeance. Mais le plus odieux, c'étaient des dépouilles fraîches encore et qui étaient demeurées suspendues aux branches des buissons de la montagne! Partout la mort avait inscrit son passage d'un doigt ensanglanté, partout elle avait poussé son cri et partout l'écho en vibrait encore. *Mort*, *massacre*, *carnage*, tous ces mots qui renferment le même sens se reproduisaient pour moi sur chaque pierre, sur chaque tertre élevé au bord de la route!

La nourrice de mon fils était avec moi dans ma voiture. Cette femme, dont le courage avait toujours été ferme depuis son entrée en Espagne, commençait à faillir depuis la mort de sa fille. Elle n'avait plus pour véhicule de sa force qu'une affection qui, enfin, quelque douce qu'elle soit, n'est pas celle de la mère pour son enfant. Elle ne sentit plus autant le besoin de sa conservation et elle ne vit autour d'elle que des dangers sans espoir de délivrance. Une fois que le découragement se fut emparé d'elle, elle devint encore plus malheureuse...

Ce fut dans cet état qu'elle entra sous les roches de Salinas.

La chaleur était extrême à cette heure du jour, car nous étions partis assez tard de Vittoria. A peine fûmes-nous dans le défilé qu'une fraîcheur, dont le charme nous eût ravis dans d'autres lieux, dans d'autres temps, vint nous envelopper et nous saisir comme le froid glacial d'un caveau des morts. Junot était à cheval, allant partout, jetant un coup d'œil

rapide sur les hauteurs que parcouraient des hommes à lui depuis le lever du jour et revenant me tranquilliser par un mot ou par un regard. Sans doute il y avait un grand charme à se voir l'objet d'une aussi tendre sollicitude! Mais pouvait-il détruire l'impression des lieux ? Pouvait-il effacer les traces sanglantes que les pluies d'automne n'avaient pas lavées et qui, toutes fraîches encore, rendaient presque palpitants les débris demeurés près d'elle? Ah! ce souvenir est affreux!

Nous avions déjà parcouru un tiers de la route, lorsque Rose, me regardant avec une expression d'autant plus remarquable que son œil allait à la fois de mon fils à moi-même, me dit :

— Mon Dieu, que madame est pâle!

Je craignais tant de l'effrayer, que je voulus sourire. Mais, en la regardant à mon tour, je fus effrayée de la lividité de sa figure! C'est que la même impression nous avait saisies, c'est que le prestige qui agissait sur notre raison était arrivé à son plus haut degré d'intensité, c'est que nous étions presque folles, non de crainte, comme de faibles femmes, mais de terreur, mais d'une horreur profonde! Et malheur à tout être humain dont le cœur fût resté ferme devant ces bras rongés par les chiens, ces jambes à demi-putréfiées, ces peaux de crâne encore saignantes et revêtues de leurs chevelures! Car voilà les objets hideux que Rose et moi nous apercevions mutuellement sans oser nous les montrer l'une à l'autre, tandis que l'odeur fétide, épouvantable, d'un charnier imprégnait l'air que nous respirions et nous étouffait.

Lorsque je sortis enfin de ce cloaque infernal, je joignis les mains et je remerciai Dieu. Puis j'embrassai

mon pauvre enfant; je le serrais convulsivement contre moi. Il me semblait qu'il venait d'échapper à une mort certaine. Je le regardais et je croyais voir sur ses joues rosées l'impression produite par ce souffle empesté. Hélas! je ne me trompais pas! L'instinct maternel est toujours sûr.

Nous traversâmes la Biscaye sans aucune rencontre fâcheuse. Seulement, les bruits les plus alarmants nous étaient rapportés dans tous les endroits où nous nous arrêtions. Je tâchais de les dérober à Rose et à son mari. Mais la chose était impossible. Enfin, à Hernani, on nous dit si positivement que le pont de la Bidassoa était brûlé, que Junot prit le parti d'y envoyer un exprès pour s'assurer du fait. Il revint au bout de quelques heures, précédant un régiment de dragons qui venait d'entrer en Espagne et dont le colonel donna à Junot tous les renseignements dont nous avions besoin. Le pont avait été attaqué en effet par la troupe d'Espoz y Mina, mais les Français l'avaient forcée à la retraite. Cependant les Espagnols avaient eu le temps de jeter des fascines et des matières combustibles sur le pont, qui, étant en bois, avait déjà commencé à céder au feu. On l'éteignit toutefois à temps et les solives rouges du pont furent seulement noircies par la fumée.

Nous le passâmes enfin deux jours après, et nous quittâmes l'Espagne.

— Dieu veuille, dit Junot, lorsque nous fûmes de l'autre côté du pont[1], et en jetant un dernier

[1] J'avais voulu passer le pont de la Bidassoa à pied.

regard sur Irun, Dieu veuille que nous soyons plus heureux que dans les années qui viennent de s'écouler !

Hélas ! il quittait les orages du Midi pour aller chercher les tempêtes du Nord !

CHAPITRE XIV

Espoz y Mina. — Son portrait. — Las partidas. — Un mot sur les chefs de guérillas. — Lettre du prince de la Paix. — Note à lire.

J'ai parlé tout à l'heure d'un homme bien remarquable dans la guerre d'Espagne, d'un homme qui fut mal connu et mal jugé par beaucoup de Français. Comme il lui était indifférent que cette opinion changeât, il ne fit rien pour la détruire et il passa longtemps pour ce qu'il ne fut jamais. Cet homme, c'est Espoz y Mina, oncle et successeur du jeune Mina l'étudiant.

Avant de donner un aperçu de son caractère, il me faut parler de ces *guérillas*, ainsi qu'on les a d'abord nommés en France, et que nous avons continué à appeler ainsi.

L'armée espagnole fut toujours au-dessous des forces qui étaient dénoncées dans les journaux des différents partis. L'Espagne, et c'était avec raison, les faisait monter à un numéro qui était presque le double de la vérité. La France, pour avoir plus de mérite à vaincre dans les batailles de l'Aragon et de la Catalogne, plaçait dans ses bulletins vingt mille hommes là où il n'y en avait pas dix mille. L'Angleterre mentait également par la même raison que l'Espagne. Le fait est que l'Espagne, au temps où elle était vrai-

ment forte, n'a jamais pu mettre en campagne au delà de cent mille hommes d'infanterie et peut-être dix mille hommes de cavalerie [1]. Tout cela avait pour chefs, Blacke, le duc del Parque, Ballesteros, la Romana, Venegas, Caro, frère de la Romana, et enfin pour commander tous ces hommes-là, dont le plus faible valait mieux que lui, ce malheureux *Cuesta*, qui perdit les affaires à la bataille de Talaveyra.

Blacke ne fit pas mieux que lui à Belchitte [2], où le général Suchet le battit si complètement, que le pauvre Blacke s'en allait demandant son armée à tous venants. De toutes ces défaites, de toutes ces prises de villes et de garnisons, il s'ensuivit une dépopulation de soldats, mais non pas de combattants. La nation avait été défiée tout entière, la nation tout entière releva le gant, et cela devait être pour ceux qui connaissaient l'Espagne. Les rangs des régiments s'éclaircirent à la vérité; mais tout auprès s'éleva aussitôt une force redoutable pour l'Espagne elle-même, ce furent les *partidas*.

Il est bon de dire également un mot sur l'état moral de l'Espagne insurgée, à cette époque.

[1] J'ai déjà dit que, ne me mêlant pas d'expliquer les affaires militaires, je n'offrais que l'avis de ceux qui pouvaient le donner, et, à cet égard, mes renseignements viennent d'un lieu qui ne me permet pas de douter de leur exactitude.

[2] A Belchitte, six lieues de Saragosse, le 18 juin 1809. Le 15, le général Blacke avait été déjà battu devant Saragosse même. J'eus cette nouvelle aux eaux de Cauterets, où j'étais alors, sans qu'elle vînt de Paris, par mon médecin, qui avait des relations constantes avec les contrebandiers français et espagnols et avait des nouvelles très sûres et très fraîches presque tous les matins. Ce médecin était M. Labbat, médecin des eaux de Cauterets.

La présence de l'empereur y avait produit l'effet presque surnaturel que cet homme surnaturel lui-même amenait avec lui, pour l'imposer là où il paraissait. Mais une fois la première stupeur dissipée, et lorsque les revers de Baylen, d'Oporto, de Séville, eurent relevé le courage des Espagnols, ils prirent une confiance dans leur position qui les perdit. Ils s'abusèrent presque volontairement sur nos ressources, crurent, parce qu'ils le voulaient bien, que notre armée était réduite à rien, tandis que nous avions encore deux cent mille hommes d'infanterie en Espagne, et sans vouloir juger des véritables causes de la nonchalance de nos troupes, ils l'attribuèrent, Dieu me pardonne de le dire, je crois, à *de la peur*, et cette pensée leur troubla le cerveau. Ils se crurent à leur tour invincibles. De là, toutes les mille sottises, non seulement des chefs espagnols dans leur conduite avec l'Angleterre, comme je l'ai dit plus haut en citant une lettre de lord Wellesley. Mais les deux juntes enchérirent sur les généraux, et ce fut dès lors le plus beau des tumultes, et une confusion qui fait pâlir celle du camp d'Agramant[1]. La Romana, le seul homme que la Péninsule ait pu avoir à la tête de ses affaires et qui les eût bien menées, était haï et redouté de la junte suprême autant qu'il l'avait été de l'ancienne junte de Séville. Cuesta était également dans une complète dissidence avec la junte et toujours en querelle avec Venegas, que la junte n'avait

[1] Quand on pense qu'à cette époque ils avaient en leur pouvoir toutes les forteresses et les places du Sud et du Midi, et par conséquent toutes les fortes et les importantes, Girone, Cadix, Carthagène, Lérida, Tarragone, Tortose, Valence, Badajoz, la Corogne, le Ferrol, etc., etc., c'est inconcevable.

nommé que pour opposer un rival à Cuesta, ce qui n'était pas difficile pour la belle besogne qu'il faisait. Les juntes provinciales n'étaient pas plus unies avec le pouvoir militaire, qui pourtant était le seul qui pût sauver la patrie. Ce n'étaient pas ici des raisons métaphysiques qu'il fallait opposer aux malheurs de l'Espagne, c'était une ferme volonté et du canon.

Il y avait alors un agent de l'Angleterre près de la junte, qui s'appelait, je crois, M. Frère. C'est à cet homme que l'Espagne doit non seulement en partie ses malheurs passés, mais à qui elle peut reprocher tous ceux qui la menacent aujourd'hui. Mais il faut finir maintenant l'origine des guérillas.

Ce M. Frère était fort lié avec le duc d'Albuquerque et encore plus, disait-on, avec une personne que le duc aimait avec passion. Cette femme, dont l'esprit était fort remarquable, donnait de l'ombrage à la junte parce qu'elle protégeait la France, d'après les accusations du *comité de salut public* que la junte avait établi et qui ressemblait comme deux gouttes de sang à celui que nous avions à l'époque anodine de 93. Et puis cette femme, jugeant des moyens et de la capacité du duc d'Albuquerque, qui en avait de réels, le poussa à faire des démarches pour obtenir des troupes de *Cuesta* et de *Venegas*. Ceux-ci, furieux de la crainte de perdre un seul homme des troupes qu'ils employaient du reste si bien, s'unirent entre eux et avec la junte, bien que Cuesta fût son ennemi, pour s'opposer à Albuquerque [1] : alors ce fut une confusion plus complète que jamais, et l'on ne s'entendit plus :

[1] A cette époque il fut très près de faire sa soumission au roi Joseph.

l'incapacité ne fut même plus la seule chose dont l'Angleterre eût à se plaindre, et la corruption s'introduisit dans les séances de la junte. La Romana le dit lui-même en termes très amers à une personne de mes amis qui me l'a répété.

Ce fut donc alors, quand l'armée fut débandée et presque sans chef, lorsque la junte, qui ne s'entendait en rien en administration, ou qui ne voulait pas s'y entendre, fit des réquisitions absurdes et hors de propos, des démarches contraires au bien du pays, ce fut alors que les *partidas* commencèrent la *guerilla* ou petite guerre. Les bandes qui formèrent les premières troupes se composèrent de mauvais sujets, de moines ennuyés de leur couvent, de forçats libérés et de déserteurs fuyant la discipline militaire; les contrebandiers en formèrent d'autres plus redoutables par leur nombre et par leur ensemble. On appelait ces troupes-là *quadrillas*. Ce furent eux et ceux que j'ai nommés plus haut qui formèrent la masse des *partidas*. Il y eut ensuite d'autres troupes, comme celles de quelques chefs dont les noms sont fameux, même parmi nous. C'est tout autre chose. Dans le cœur des chefs de quelques corps de partisans il y a eu de nobles et grandes passions pour véhicules; la vengeance, l'amour de la patrie et l'esprit ambitieux d'entreprise.

Les plus remarquables de ces chefs sont : Longa et le *Marquisetto* (Parfies)[1], les deux Mina, Renovales[2], don Julian (Sanchez)[3], l'*Empecinado* (Juan-Marti-

[1] Les Asturies et la Biscaye.
[2] Navarre et Aragon.
[3] Sierra de Gata, Salamanque, Toro et Burgos.

nez)[1], el Médico (Juan-Paladea)[2], *El Principe*[3], Juan Abril[4].

J'ai été longtemps, je puis le dire, la *voisine* de don Julian et, à part la terreur qu'inspiraient ses hommes, terreur qui n'était même fondée sur aucun récit effrayant, je n'en ai autre chose à dire sur lui, si ce n'est qu'il avait une grande réputation de bravoure et même de probité. Il avait de l'ambition ; et quel est après tout l'homme qui n'en a pas? Mais c'était même un honnête homme. Je n'ai eu qu'à m'en louer, car il pouvait exécuter son projet de me prendre en sacrifiant plusieurs personnes de mon escorte, et je lui sais gré de ne pas l'avoir tenté[5].

Renovales était officier dans l'armée. Il n'eut pas de bonheur dans ce genre de guerre, étant probablement trop habitué à une attaque plus régulière. Il fut bientôt battu et il quitta le commandement de sa *guerilla*. Le jeune Mina, étudiant au moment de l'insurrection, avait, dit-on, des talents et du mérite. Mais il est un homme qui devait faire pâlir toutes ces réputations d'hommes de guerre des montagnes, et cet homme, c'est *Espoz y Mina*, oncle de l'étudiant et qui lui succéda.

Mina est un homme qui rappelle tout ce que l'antiquité nous raconte de beau, de sublime même,

[1] Madrid.

[2] Tolède, Ocana et Aranjuez.

[3] Castilla-Viéjà.

[4] Ségovie et Castilla-Nueva.

[5] J'ai su depuis que j'avais l'obligation de cette courtoisie au duc de Wellington : « *Songez*, lui avait-il dit, *que nous ne faisons pas la guerre aux femmes.* » Je n'en ai pas moins une grande reconnaissance à don Julian.

lorsqu'elle parle de ces patriotes servant leur pays pour le pays lui-même, versant leur sang parce que ce sang doit cimenter ses libertés... c'est l'homme du pays, l'*homme du sol*, le martyr de la patrie. Sans nul doute Mina fut souvent cruel, féroce même dans sa conduite, mais d'après les nombreux renseignements que j'ai eus sur son compte, son caractère était grand et généreux. Naturellement ignorant, il ne connaissait pas la façon de faire la guerre : mais il était brave, avait un jugement prompt et lucide et une persévérance à l'épreuve de tout ce qui peut abattre les plus forts.

Il était paysan, comme on le sait sans doute. Soit que sa naissance lui eût donné de l'aversion pour la noblesse, il ne voulut jamais admettre un grand seigneur, ni même un noble dans sa troupe. Il se tint presque toujours dans les provinces voisines de l'Èbre. Ce fut en 1809 qu'il créa sa troupe, c'est-à-dire qu'il la prit après son neveu, et en 1812 il avait une armée complète, puisqu'on la portait à près de douze mille hommes, qu'il payait *régulièrement*. Voici un fait remarquable de cet homme que nous avons appelé brigand bien libéralement. Il ne voulut pas avoir recours à l'Angleterre pour le paiement de sa troupe. Il ne voulait avoir affaire *qu'à lui*, et il se créa des ressources. Un bruit qui courut à cette époque en Espagne, et que je suis fondée à croire vrai, mais que je n'ose prendre sur moi d'affirmer, c'est que *Mina* avait fait un marché avec les généraux français, pour que tout ce qui n'avait pas rapport à la guerre et qui *venait* de France, fut escorté par lui Mina, ou par *ses guerillas*, en payant une sorte de redevance qu'il employait à payer ses troupes.

D'après ce que je sais de lui, la chose ne m'étonnerait pas.

Mais si Mina lui-même n'était pas d'un naturel féroce, il laissa faire des atrocités par ses troupes, en bien des circonstances, et notamment dans celle de l'attaque du convoi. Néanmoins, avant de l'accuser, *lui* personnellement, il faut réfléchir à ce que les guerres de partis ont d'horrible dans leurs scènes, et combien les instruments employés par les chefs sont difficiles à diriger.

Le mal produit dans la guerre d'Espagne par les *partidas* est immense. Les Anglais ont voulu le nier, et je ne conçois pas pourquoi, car l'évidence est positive. Quelle fut la véritable cause des malheurs de la troisième expédition de Portugal? Ce fut précisément cette interception de nouvelles, cet empêchement de faire communiquer un corps avec un autre, et cela sur la surface entière de la Péninsule! L'impossibilité de faire passer une dépêche autrement qu'avec une escorte de deux cents hommes, tandis que les Espagnols et l'armée anglaise correspondaient télégraphiquement, l'autre impossibilité de faire passer des convois de vivres sans un bataillon pour les défendre, tandis que les ennemis avaient leur pain cuit, coupé et prêt à être mangé à chaque village. On a évalué le nombre des hommes des guérillas à soixante mille, je le crois aisément.

Maintenant que j'ai assez parlé de l'Espagne, pour avoir, je crois, donné une idée assez juste de son état intérieur, voici une pièce assez curieuse écrite *deux mois* plus tard que l'époque à laquelle nous sommes arrivés, et dans la même année. On sait que le roi et la reine d'Espagne étaient alors à Marseille, le séjour

de Compiègne ne leur ayant pas convenu. Cette lettre est, j'espère, une réponse à tout ce qu'on peut dire contre l'empereur dans sa conduite envers les souverains espagnols. Et en tout état de choses, je sais bien quelles réflexions cette lettre peut suggérer[1].

Marseille, le 30 novembre 1811.

« J'ai mis sous les yeux de Leurs Majestés, monsieur le colonel, votre lettre du 21 du courant.

« Le roi et la reine sont infiniment satisfaits des détails intéressants qu'elle contient. Ils en ont fait plusieurs fois la lecture et n'ont pu y voir sans *attendrissement* la constante bienveillance de Sa Majesté l'empereur et roi pour eux et pour leur famille.

« Ils ont reconnu dans cette circonstance une nouvelle preuve des bonnes dispositions de Son Excellence le duc de Rovigo à leur égard, en même temps que votre zèle, et la sagesse de votre conduite dans tout ceci. Je me plais d'autant plus à vous le témoigner que c'est leur intention. Continuez donc à répondre de cette manière à la confiance que le roi et la reine ont en vous.

« Vous connaissez assez la position gênée dans laquelle se trouve le roi sous le rapport de ce qu'il doit et sous celui de ses finances.

« Tâchez, monsieur le colonel, d'engager Son Ex-

[1] Le prince de la Paix a dit dernièrement qu'il ne savait pas comment *j'avais des lettres de lui.* Je pourrais lui en montrer un grand nombre toutes écrites de sa main s'il veut se donner l'ennui de les relire. J'ai même fait la générosité d'en donner pour des recueils d'autographes. Ces lettres sont adressées à mon mari, dont j'ai les papiers.

cellence le duc de Rovigo à provoquer une prompte réponse de Sa Majesté l'empereur sur la lettre du roi. Vous concevez que les dispositions à arrêter pour notre départ, fixé au 6 avril prochain, sont naturellement subordonnées au secours *extraordinaire* que Sa Majesté sollicite de la bienveillance de Sa Majesté l'empereur.

« Telles sont, monsieur le colonel, les bases des nouvelles demandes que vous avez à faire, et sur le prompt succès desquelles vous apprécierez aisément notre impatience.

« Je suis, monsieur le colonel, votre affectionné.

« LE PRINCE DE LA PAIX. »

Cette lettre a été copiée par moi-même sur l'original qui existe à Paris, et est entre les mains de celui à qui elle fut adressée[1].

On peut ajouter que l'empereur fut toujours à merveille pour les souverains espagnols. Une fois le paiement ne se fit pas exactement pour leur pension, et le colonel Caillié fut envoyé près de l'empereur pour solliciter ce paiement.

— A l'instant même, me dit-il, l'empereur le fit ordonnancer.

Je rapporterai plus tard une nouvelle preuve de *sa bienveillance*, comme ils l'appellent, mais plutôt *de sa coquetterie* envers eux.

[1] M. le commandeur Caillié de Geisne, colonel au service de Portugal.

CHAPITRE XV

Joie de la France. — Naissance du roi de Rome. — Mme Durand. — Ses *Mémoires*. — Ils sont excellents et vrais. — Mon arrivée à Sèvres. — Réception des dames de la Halle. — Conversation de Junot avec elles. — Leur bonté et leur esprit naturel. — Mes enfants. — Rencontre du roi Joseph à Poitiers. — Ma joie de le voir. — Ses mots sur l'empereur. — Je me sépare de Mme Thomières. — L'empereur et le roi de Rome. — La tête blonde et rose. — Victor Hugo.

Nous trouvâmes la France encore dans l'ivresse de la joie la plus délirante, de la naissance du roi de Rome[1]. Hélas! c'était le dernier sourire de la fortune à Napoléon. Mais combien il fut heureux de cette dernière faveur! Comme il en jouit! Il faut l'avoir vu auprès de son fils, l'avoir vu dévorer de caresses cette ravissante *tête blonde et rose*, et lui adresser dans un regard toutes les félicités qu'un tel homme pouvait promettre à sa race, pour avoir ensuite une idée juste de ce que dut souffrir l'infortuné sur son roc de feu, lorsqu'il n'avait plus seulement que le portrait de l'ange qu'il ne devait plus jamais revoir.

A Bayonne, je me séparai avec grand regret de Mme Thomières, qui s'en fut au Mans, et moi je me

[1] Les détails les plus admirablement faits comme vérité, sur cet événement, se trouvent dans un ouvrage intitulé *Mémoires de Mme Durand*, veuve du général Durand, dame d'annonce de Marie-Louise.

dirigeai vers Paris, où j'avais une extrême hâte d'arriver, car une vive douleur s'était emparée de ma joie et l'avait anéantie à peine mon pied avait-il touché la terre de France...

La terreur continuelle qui avait dominé la nourrice de mon fils avait produit sur elle l'effet que j'en avais redouté. Son lait s'était passé. Ce fut en pleurant qu'elle montra son sein, dans lequel le pauvre enfant ne trouvait plus qu'une nourriture sans saveur et sans force. Déjà on s'apercevait d'un changement en lui, et l'œil d'une mère surtout l'avait remarqué dès le premier instant. Ma pauvre tête se perdait. Aussi la route de Bayonne à Paris se fit-elle rapidement.

Il était dit que je rencontrerais souvent ce que j'aimais dans mes voyages, car bien que Jérôme ait été peu reconnaissant de l'amitié maternelle de ma mère, je n'en ai pas moins gardé de l'attachement pour lui. Mais pour le roi Joseph, c'est une autre affaire. Mon attachement, mon amitié, mon dévouement, tout est demeuré de même qu'aux jours de ma jeunesse et de mon enfance. Combien fus-je donc surprise agréablement, lorsque, arrivée à une poste dont j'ai oublié le nom, mais qui est près de Poitiers, j'aperçus à la porte de l'hôtel de la poste une grande quantité de voitures et beaucoup de foule. Cette foule s'ouvrit devant un homme dont je ne distinguai pas d'abord les traits et qui s'avança vers ma voiture. Mon mari le reconnut le premier. C'était le roi d'Espagne! Junot s'élança hors de la voiture. Je voulus en faire autant, mais le roi ne le permit pas. Il y monta lui-même, s'assit en face de moi, et je revis en lui l'ami de ma mère, l'ami de mon frère, celui que nous avions toujours trouvé aussi bon, aussi parfait dans la rue du

Rocher qu'il l'était dans sa maison d'Ajaccio, et sur le trône des Espagnes et des Indes comme il était dans la rue du Rocher. C'était cette même bonté, cette même bienveillance dans les souhaits de bonheur et surtout cette même loyauté de cœur, qui lui a conservé dans l'injuste adversité du sort, autant d'amis qu'il en avait lorsqu'il portait une couronne.

Il venait alors de Paris, où il avait été pour le baptême du roi de Rome, dont il était un des parrains avec Madame mère. Il nous dit que jamais on n'avait vu un plus bel enfant que le roi son neveu :

— C'est un amour de l'Albane, nous dit-il.

Le roi d'Espagne paraissait non pas soucieux, mais triste, de cette tristesse comme son caractère la lui imposait. On voyait qu'il souffrait. Junot lui fit quelques questions sur Paris, sur l'impératrice. Et lorsqu'il arriva à l'empereur, le visage du roi prit à l'instant même une expression singulière.

— On dit qu'il se porte à merveille, dis-je alors pour détourner une pensée qui ne paraissait pas douce...

— Oui, répondit le roi d'Espagne, il se porte bien, mieux que jamais. Et cependant, madame Junot, vous le trouverez bien changé.

Il souriait tristement en parlant et il était facile de comprendre de quel changement il entendait que nous serions frappés. Il me dit adieu après être demeuré encore quelques instants avec moi et descendit de ma voiture après m'avoir embrassée, comme un frère plutôt que comme un roi. Junot le reconduisit et causa un peu avec lui. Lorsque nous fûmes remontés en voiture et roulant chacun de notre côté, Junot me dit qu'en effet le roi d'Espagne avait été

frappé du changement qui s'était opéré dans l'empereur depuis son second mariage.

— Tu ne retrouveras plus le Napoléon de l'armée d'Italie, mon pauvre Junot, avait-il dit à celui-ci. Non, il n'est plus le même!

Oh! que de fois je me suis rappelé ces paroles!...

Nous arrivâmes à Paris. Avant d'y entrer, nous eûmes une scène assez plaisante à Sèvres. *Les dames de la Halle* — je fais ici une différence — ayant appris que Junot et moi nous revenions d'Espagne, s'informèrent à mon hôtel par quelle route nous devions venir de Bayonne et, ayant appris que c'était celle de Chartres, elles vinrent au nombre de quinze ou vingt avec des bouquets magnifiques, car on était alors dans la belle saison des fleurs. Aussitôt que nous fûmes arrivés devant l'hôtel de la poste, elles eurent à la portière de la voiture une conversation avec Junot, mais tellement plaisante, qu'il eût fallu plus que du sérieux pour y résister. Elles prétendaient qu'elles ne pouvaient qu'être très fâchées de ce qu'*un de leurs petits gouverneurs* était né chez *ces sauvages d'Espagnols.*

— Mais qu'est-ce que cela te fait, à toi? lui dit Junot. Mon fils n'en est pas moins Français, n'en est pas moins Parisien, pour être né en Espagne.

— Oh! que non, répondit l'orateur en chef, ce n'est pas la même chose. Où est-il, ce cher enfant?

Il était dans une seconde voiture avec la nourrice. Junot lui cria de le leur montrer, afin qu'elles vissent bien qu'il était aussi bon Français que s'il fût né dans la rue des Champs-Élysées. Aussitôt elles coururent toutes à la voiture de mon fils et l'entourèrent avec grand bruit. Le pauvre petit, qui était déjà un

peu souffrant, les accueillit à son tour par des cris de mélusine.

— A la bonne heure au moins, disait la première de ces dames, voilà un enfant bien portant! Il crie au moins!

Toutes se mettaient aussi à crier autour de cette voiture et il y avait une sorte de charme à voir cet enfant accueilli par le peuple de Paris, qui lui souhaitait la bienvenue, tandis qu'il revenait ainsi prendre son rang de Français, après être né au milieu de la mitraille ennemie dans une terre étrangère.

Enfin, nous entrâmes dans Paris. Je revis ma maison, j'embrassai mes enfants. Ils se portaient bien tous trois. Mon fils Napoléon était d'une beauté merveilleuse. Je passai ce jour-là de douces heures! Hélas! elles ne devaient pas avoir beaucoup de sœurs! Et l'enfant que je ramenais, à qui j'avais donné le jour au milieu de tant de douleurs et d'inquiétudes, je devais arriver à la joie, à l'orgueil de le voir un homme, et un homme tel qu'il est, par bien des jours et des nuits passées dans les larmes et les angoisses d'une mère craignant pour la vie de son enfant. Mais ces Mémoires ne sont pas ceux de mes intérêts privés. Il faut poursuivre la narration de ceux qui sont publics.

Je trouvai en effet Paris extrêmement changé. La société avait pris une physionomie tellement différente que j'en fus frappée au point de me croire dans un autre pays que le mien. Je ne pus m'empêcher de le dire à mes amis, en demandant compte à plusieurs d'entre eux de cette cour si gaie, si aimable, que j'avais laissée charmante et que je retrouvais, je le répète, si différente d'elle-même.

Plusieurs causes avaient amené les choses à ce point. Mais le mariage de l'empereur était la plus puissante de toutes. Le faubourg Saint-Germain, dont il y avait déjà bon nombre de femmes parmi les dames du palais, mais qui jusque-là, quoique fort protégées par l'impératrice Joséphine, n'avaient pas reçu de cette protection une assez grande assurance pour être ce qu'elles étaient devenues, le faubourg Saint-Germain se crut assuré de sa prépondérance. Aussitôt que l'empereur eut épousé une princesse d'Allemagne, il devint arrogant, et malheureusement l'empereur le souffrit. Le faubourg Saint-Germain jouait son jeu et faisait bien. Napoléon faisait mal et ne jouait même aucun jeu.

A l'époque du mariage, la cour avait été présentée en masse à l'impératrice. Mais comme je n'étais pas à Paris à cette époque, je fus obligée de subir l'ennui d'une présentation *personnelle*. J'écrivis aussitôt après mon arrivée à M^me^ la duchesse de Montebello, pour qu'elle voulût bien me faire parvenir les ordres de l'impératrice.

Je reçus la réponse presque aussitôt, pour être présentée le surlendemain, Junot également. La cour était en grand deuil, pour le roi de Danemarck. Ma toilette devait donc être toute renouvelée, car du noir au grand jour est hideux pour peu qu'il ait six mois de date. Je fis faire un grand habit de crêpe noir doublé de satin noir, garni d'une grande blonde surmontée d'une tête en jais. La jupe était également garnie de deux rangs de blonde, avec une tête de jais. J'étais coiffée avec des plumes noires et j'avais au cou et aux oreilles de très beaux fers de Berlin, gravés et montés en émail noir. Le costume de cour

est fort beau ainsi tout en noir. C'était d'ailleurs le matin que j'étais présentée. L'audience était indiquée pour deux heures. Je me rendis d'abord chez le grand-maréchal avec Junot. Là nous attendîmes avec les autres personnes présentées que notre tour arrivât. Junot devait passer avant moi.

Lorsque je fus appelée, j'avoue que je marchai d'un pas plus rapide que de coutume en de pareilles occasions, par l'impatience extraordinaire que j'avais de connaître enfin par moi même notre souveraine, celle qui avait remplacé Joséphine, celle enfin chargée par Dieu et les hommes de faire le bonheur de celui que nous aimions, que nous vénérions à l'égal d'un dieu. Je ne dissimulerai pas que l'intérêt qu'elle excitait en moi était en ce moment porté au plus haut degré de force. Et lorsque j'entrai dans le grand salon jaune, qui était celui où l'impératrice Joséphine nous recevait toujours, non seulement le matin, mais le soir, j'étais vivement émue.

Marie-Louise était alors âgée de dix-neuf ans. Sa taille était ordinaire et, si ses épaules et sa poitrine eussent été d'un moins grand volume, elle aurait pu avoir une tournure agréable. Mais ce dont elle manquait entièrement, c'était de la grâce. Jamais femme n'en fut plus dépourvue. Il y avait bien en elle un ensemble, mais il était confus. Rien n'y était en harmonie. C'était un regard kalmouck avec une bouche autrichienne. C'étaient des parties de personne à la Rubens, et puis des bras et des mains d'une maigreur ou plutôt d'une petitesse ridicule, dès qu'il était question de proportions. Une grande fraîcheur, de jolis cheveux, tels étaient les charmes qui avaient séduit Napoléon, qui pourtant était habitué à regarder de

jolis visages. Quoi qu'il en soit, il a été amoureux, très amoureux de Marie-Louise. C'est un fait certain.

Si j'avais marché d'un pas rapide pour arriver plus vite devant l'impératrice, je dus ralentir ma démarche au moment de franchir la porte et me rappeler qu'elle était princesse allemande et que je ne devais oublier aucune des façons de cour que j'avais apprises dans mon étiquette étrangère. J'entrai donc aussi posément qu'une douairière. Je fis comme elle mes trois révérences et j'attendis en silence le bon plaisir de Sa Majesté.

On sait que ce bon plaisir n'était pas toujours celui de la causerie, surtout en public. Cependant nous ne pouvions pas, elle et moi, passer à nous contempler tout le temps de l'audience, et ce n'était pas à moi à commencer.

Ce fut elle qui, en effet, après m'avoir attentivement regardée d'un œil assez gracieux, me demanda combien j'étais demeurée de temps en Espagne? Puis si j'avais été à Madrid? S'il y faisait bien chaud? Si je nourrissais mon fils? Si je m'étais trouvée auprès de Junot lorsqu'il avait été blessé?

Oh! pour le coup, cette dernière question compléta l'enchantement! Il avait déjà beaucoup de puissance en commençant l'entretien par une demande qui m'était directement personnelle. Mon Dieu, que notre pauvre nature contient de misérables sentiments si faciles à émouvoir! Et combien on comprend Mme de Sévigné s'écriant, après avoir dansé avec Louis XIV :

— Quel grand roi nous avons!...

— Eh bien, qu'en dites-vous? me demandèrent plus de trente personnes que je vis dans la même journée.

— Charmante. Elle me paraît même jolie. Que me disiez-vous donc qu'elle ne l'était pas?

Celui à qui j'adressais ce reproche sourit et ne me répondit rien.

A quelque temps de là, il y eut cercle à la cour. On était encore en deuil. On m'avait dit le soir même de ma présentation, que l'impératrice avait témoigné que j'étais l'une des femmes qu'elle avait trouvées en France faisant le mieux la révérence. L'avait-elle vraiment dit, je n'en sais rien. Mais on pense bien en même temps que cela compléta ma prévention. Aussi lorsque je revis Marie-Louise au cercle, je la trouvai encore charmante avec ses blonds cheveux et son cou blanc comme un cygne. Elle me parla encore de l'Espagne pour me demander s'il y faisait aussi chaud qu'en France, et je trouvai l'à-propos de l'Espagne aussi aimable pour moi que spirituel pour elle, car une souveraine est doublement agréable par le sujet du discours qu'elle sait prendre. Un troisième cercle vint. L'Espagne fut encore le texte de la phrase impériale... Et je commençai cette fois à trouver la chose un peu répétée. L'empereur, la première fois qu'il m'avait revue, m'avait dit :

— Ah! ah! madame Junot, eh bien, vous avez donc été en Espagne? Avez-vous eu bien peur des guérillas? On dit que vous avez été brave comme un soldat!

Et puis ce fut fini. Il ne me parla plus de l'Espagne qu'une ou deux fois, mais pour des choses tout à fait étrangères au sujet de conversation qu'il fallait choisir.

Le jour de ma présentation, j'aperçus avec plaisir derrière l'impératrice la seule femme qui pouvait être

sa dame d'honneur. C'était la duchesse de Montebello. Je savais déjà sa nomination ; mais j'avoue que je fus heureuse en voyant sa belle tête me sourire avec une expression cordiale de bonne amitié et représenter en même temps auprès de Marie-Louise, dans sa personne, toute l'armée impériale. J'ai déjà donné mon opinion sur la duchesse de Montebello. Cette opinion est invariable, parce qu'elle est fondée sur la vérité. Je connais M^me^ la duchesse de Montebello depuis trop longtemps pour n'être pas fixée sur ce que je dois penser d'elle, et ce que j'en pense est bien *sous tous les rapports possibles.*

Quant à M^me^ de Luçay, elle avait certainement de la douceur, de la politesse, de la bonne volonté, pour en avoir même. Mais il y avait en elle une sorte de *guindage*, avec une excessive prévenance, si je puis employer ce mot, qui nuisait à la dignité simple et naturelle qu'il lui aurait fallu avoir dans une charge aussi éminente que celle de dame d'atours de l'impératrice du MONDE, car Marie-Louise l'était alors. Il faut non seulement du sérieux, mais un ensemble de convenances bien difficile à former. Au reste, l'impératrice parut ressentir l'effet que je viens de signaler, car elle n'avait pas pour M^me^ de Luçay l'attrait qui la portait vers M^me^ la duchesse de Montebello. Je dois dire, en parlant de celle-ci, que je trouvai en arrivant à Paris la clef d'une énigme renfermée dans l'une des lettres de M. de Narbonne et que j'avais reçue quelques semaines avant mon départ pour la France.

M. de Narbonne, cet ami si cher à moi, cet ami que j'avais défendu contre le caprice de l'empereur, quand il me disait : « *Je veux que vous lui fermiez votre porte. Il est mon ennemi* », eh bien, M. de

Narbonne justifiait en ce moment ma tendre amitié. Justice venait enfin de lui être rendue. L'empereur lui accordait non seulement de la bienveillance, mais une grande faveur. Il avait fort influé, comme chacun sait, dans l'affaire du mariage avec Marie-Louise. Aussi l'empereur attaché, je dirai presque subjugué par cet homme, *dont le cœur avait de l'esprit, dont l'esprit avait du cœur*, voulut avoir auprès de la jeune impératrice un homme comme M. de Narbonne, qui avait toutes les qualités requises pour faire un parfait grand-maître de sa maison.

Le maréchal Duroc, à qui l'empereur fit part de cette pensée, la trouva tout admirable et, pendant vingt-quatre heures, M. de Narbonne fut nommé grand-maître de la maison de l'impératrice Marie-Louise.

Lorsque j'arrivai à Paris, la chose n'était pas faite, mais elle était au moment de l'être. M. de Narbonne m'en parla comme il l'aurait dit à l'une de ses filles, en me demandant le secret, et je lui tins parole, car Junot lui-même ne sut pas un mot de l'affaire. La nomination devait avoir lieu le jour de la Saint-Louis. La veille, je revis M. de Narbonne le matin, et de meilleure heure que son heure habituelle[1]. Il paraissait soucieux, et lui, qui toujours était d'une humeur aimable et gaie, me sembla d'une préoccupation singulière. Je provoquai sa confiance, c'est-à-dire son abandon, et il me dit que dans ce même moment il prenait une étrange résolution, c'était celle de refuser la charge qui lui était offerte auprès de l'impératrice.

[1] Je le voyais tous les jours de ma vie, à cette époque.

Il me dit toutes ses raisons pour le faire et je l'approuvai.

Il avait su — n'importe par quel moyen, mais il le savait — que l'impératrice avait beaucoup pleuré en apprenant qu'elle aurait un grand-maître de sa maison. La duchesse de Montebello, qu'elle aimait tendrement, n'avait peut-être pas été étrangère à cette scène, et je trouve que dans ce pays *qu'on appelle la cour*, il est tout à fait de bonne guerre de s'examiner et de se défendre si l'on se croit attaqué.

La duchesse de Montebello se crut donc en danger, car son poste était le point important qui, de la place qu'on allait créer, allait être constamment attaqué et elle en parla à l'impératrice de manière à la faire agir avec efficacité. En effet, à peine l'empereur eut-il vu ses larmes, qu'il fut ébranlé. Cependant sa résolution n'était jamais subordonnée, *pour quoi que ce fût*, aux instances et aux pleurs d'une femme. Il ne céda en conséquence en rien, d'après ce que lui dit Marie-Louise. Mais Duroc ayant raconté l'histoire à M. de Narbonne, celui-ci prit aussitôt son parti et il vint me le communiquer. C'était un refus.

— Je ne veux pas me trouver là en dissidence avec la favorite, me dit-il. Elle est bonne, bienveillante même, et je crois la connaître assez pour être sûr que jamais je n'aurai rien à craindre d'elle. Mais on ne peut répondre d'aucune bonne nature dans le pays où elle vit. Cet intérêt personnel, qui partout ailleurs est déjà un poison qui altère les affections les plus saintes, devient ici un serpent qui nous contraint de mordre et d'étouffer père et mère. Jugez, moi, pauvret, ce que je deviendrais ! A peine distingué de l'empereur, il me faudrait tout à la fois reconquérir

sa bienveillance et lutter contre une ennemie, car la duchesse deviendrait la mienne. Et bien certainement que l'impératrice le deviendrait aussi. Non, non, je refuse et mon parti est bien pris.

Ce qui fut dit fut fait. L'empereur, charmé de plus en plus de l'esprit et des talents de M. de Narbonne, et voyant peut-être dans cette dernière partie de sa conduite une nouvelle preuve de sa force de raisonnement, l'empereur le nomma l'un de ses aides de camp. S'il n'avait jamais choisi que de cette manière dans le faubourg Saint-Germain, on ne le lui aurait pas tant reproché.

Quelque temps après, je vis dans les nominations de chambellans, celle de M. le comte Juste de Noailles, tandis que M^me^ la comtesse Juste de Noailles était nommée dame du palais de l'impératrice. Cela me charma. J'aimais la comtesse Juste depuis bien des années et je n'avais jamais voulu céder à l'empereur, non plus que pour M. de Narbonne, pour fermer ma porte à M^me^ de Noailles. Ceci me donna lieu de faire à l'empereur une observation que je tenais, au reste, en réserve depuis longtemps.

La cour était au bal chez la reine Hortense, je crois. Je ne dansais pas. J'étais assise sur une banquette en regardant danser. C'était une anglaise qui se dansait alors. M. de Narbonne portait *l'aiguillette* pour la première fois ce jour-là. Il était appuyé dans l'embrasure de la porte et regardait aussi danser. L'empereur l'avisa comme moi.

— Eh bien, me dit-il avec cette expression impossible à bien rendre pour qui ne l'a pas connu, eh bien, êtes-vous contente? Voilà un *de vos amis* près de moi?

Mme de Noailles dansait alors l'anglaise, et je crois que son mari la dansait aussi. Je regardai d'abord M. de Narbonne, vers lequel l'empereur dirigeait mes yeux, puis les ramenai vers mon amie. Je souris en regardant l'empereur et je lui dis :

— Et si j'avais strictement obéi à vos ordres, Sire, qu'en serait-il arrivé? Quel nom mériterais-je à l'heure même, si j'eusse rempli votre volonté ? Car Votre Majesté m'a recommandé plus de vingt fois de fermer ma porte à M. de Narbonne et à Mme de Noailles ainsi qu'à son beau-frère, M. de Mouchy ! J'ai eu l'honneur de lui répondre, qu'étant mes amis ils ne pouvaient lui être ennemis et que j'en répondais. Votre Majesté a jugé que j'avais raison probablement puisqu'elle les a placés près d'elle ?

L'empereur ne répondit pas un mot. Mais sa physionomie n'était pas à l'orage, malgré mon long discours. Au surplus, il y avait déjà quelque temps que je l'avais préparé.

Le jour de la Saint-Louis, il y eut une grande réception pour l'impératrice. Mais la cour fut convoquée à Trianon. Il paraît que l'impératrice montrait de la prédilection pour cet endroit plus que pour un autre, et l'empereur, toujours désireux de lui plaire, voulut que le jour de sa fête fût encore plus gai pour elle en se passant dans un lieu qu'elle aimait. En conséquence, sans regarder à l'ennui que les femmes devaient éprouver en faisant dix lieues en grande toilette, les billets d'invitation furent envoyés pour Trianon. Les circonstances qui se groupent autour de mes souvenirs de cette journée sont assez remarquables.

Nous nous trouvions ensemble, la maréchale Ney,

la duchesse de Raguse et moi, lorsqu'on vint à parler de cette fête de Trianon et de l'ennui de faire quatre lieues et demie dans une voiture, étant coiffée, habillée. Et tout cela pour une fête de la cour.

— Eh bien, dit la maréchale Ney, faisons une chose, allons à Versailles en robe blanche et en chapeau de paille, faisons porter nos toilettes par nos femmes. Quant à nous, nous partirons de Paris d'assez bonne heure pour nous promener dans le parc. Ensuite comme mon mari et le général Junot sont ici dans ce moment, ils nous donneront à dîner chez Raimbaud. Nous nous habillerons ensuite et nous arriverons belles et fraîches à Trianon.

Ce projet était trop agréable pour ne pas être accueilli. Seulement la duchesse de Raguse proposa un amendement qui fut accueilli à l'unanimité. Elle avait un vieil ami nommé Ricbourg, ancien maître d'hôtel du roi, autant que je puis me le rappeler, qui logeait à Versailles. Il était ami de M. Perregaux, le père, et connaissait M^me^ Marmont depuis son enfance. La duchesse nous proposa d'aller dîner chez lui, dans son établissement toujours confortable de vieux-garçon, de nous y habiller, et de là nous rendre à Trianon. On parla de ce projet à M. de Ricbourg, qui en fut enchanté, car il faut dire aussi que nous étions toutes de sa connaissance.

Le maréchal Ney et la maréchale, Junot et moi, la duchesse de Raguse et le bon La Valette qui, en sa qualité de notre ami à tous, occupait la place du duc de Raguse alors en Espagne, la baronne Lallemand et M. de Ricbourg, nous étions donc réunis dans la salle à manger de ce dernier le 25 août 1811, dans les meilleures dispositions de gaieté, et assis tous les

huit autour d'une table où était servi le plus succulent, le plus parfait des dîners.

Jamais il ne s'est vu de gens plus joyeux et d'une humeur plus cordiale. Junot et le maréchal Ney, heureux d'avoir quitté l'Espagne, de ne plus être sous la férule de la *vieille femme*, riaient et plaisantaient comme deux enfants. Ils nous faisaient rire nous-mêmes aux larmes. J'ai déjà parlé du charmant esprit de La Valette. Junot, quand il avait la volonté de plaire, était certainement aussi aimable qu'il est possible qu'un homme le soit. Le maréchal Ney, lorsqu'il joignait cette même volonté d'être aimable à cette auréole de gloire qui l'entourait, était également un convive remarquable et pouvait beaucoup plaire. Il en avait la volonté ce jour-là, comme je l'ai dit, et rarement alors on manque son but. Ce fut donc dans une parfaite disposition d'esprit que nous nous habillâmes tous pour aller faire notre cour. Toutefois, ce moment fut celui d'une scène qui, toute comique qu'elle était, avait son côté caractéristique et moral.

Lorsque nous fûmes sortis de table, la maréchale Ney nous dit que jusqu'à ce moment elle avait voulu faire porter à son mari l'habit habillé à la française, mais sans pouvoir y parvenir, et que dans l'espoir qu'il n'y prendrait pas garde au milieu de notre joyeuse journée, elle avait fait porter un habit habillé pour le maréchal et qu'il était là tout prêt avec les manchettes en points d'Angleterre, ainsi que le jabot. Mais l'important n'était pas de faire porter l'habit de Paris à Versailles par la femme de chambre de la maréchale, c'était de le faire porter par le maréchal lui-même, de Versailles à Trianon, et nous vîmes bientôt que la chose ne serait pas facile.

— Mon ami, lui dit la maréchale avec sa douce voix, en s'approchant de lui toute craintive d'être repoussée dans l'attaque, tu sais que nous n'avons pas de temps à perdre, et nous sommes presque prêtes. S'il y avait quelque chose à faire à ton habit...

— Comment! dit le maréchal, quelque chose à faire à mon habit ! eh ! je l'ai mis hier pour aller dîner chez l'archichancelier.

— Mais, mon ami, ce n'est pas celui-là. Tu sais que l'empereur veut que vous portiez tous des habits à la francaise, et tu dois...

— Comment! s'écria le maréchal, c'est encore de cette mascarade que tu veux me parler ! Bien certainement que je ne m'en affublerai jamais. Je me suis prononcé là-dessus. Je ne veux pas avoir la tournure ridicule de tant d'autres dont je me ris. Ne m'en parle plus.

— Mais, mon ami, c'est impossible ! L'empereur...

— Eh bien, que veut l'empereur? Que les manufactures de Lyon, que les ateliers de broderie gagnent, n'est-il pas vrai? Eh bien, j'achèterai dix habits habillés, s'il le veut. Mais qu'il me les fasse porter, pardieu ! c'est une autre affaire.

La maréchale, désespérant d'amener son mari à ce qu'elle voulait par la persuation *orale*, crut mieux faire en *opérant par les yeux*, et elle fit comparaître sa femme de chambre avec le fameux habit. Mais ce fut vraiment bien une autre affaire quand le maréchal l'eut aperçu. Il se récria comme si on lui avait montré un costume de chez Babin et en appelait à nous tous pour avoir notre avis. Cependant l'habit n'était pas mal. Seulement il était brodé avec des recherches de fleurs, des bouquets de boutons de roses,

des bluets même, je crois, qui en vérité n'allaient pas au maréchal Ney, non plus que la couleur claire de l'habit. Il était néanmoins de bon goût. Mais on comprenait que le maréchal préférât son habit de général brodé d'or et qui avait relui aux yeux de l'ennemi sous le feu de la mitraille, à ce costume qui était pour lui aussi incommode qu'étranger. M^me^ Ney eut beau dire en faveur de l'habit, son mari fut inflexible. Enfin, poussé à bout par nos représentations, car nous soutenions la maréchale, comme cela était de notre devoir, il court à la femme de chambre de madame Ney, lui prend les deux bras et, avant que la pauvre fille pût savoir ce qu'il voulait d'elle, il les lui passe dans les manches de l'habit brodé et, la plaçant en perspective, comme ces bâtons en croix qu'on voit dans les boutiques du Palais-Royal pour porter les habits et les manteaux, il nous demanda si nous pouvions sérieusement lui conseiller de s'affubler d'une pareille toilette de mardi gras. Dans le même moment Junot, qui avait été s'habiller, rentra vêtu d'un habit à la française extrêmement riche, mais où il n'y avait ni roses, ni bluets, par exemple. En le voyant, le maréchal se mit en colère.

— Comment ! lui dit-il, tu consens à porter ce harnais-là ? Oh ! Junot !

Et il joignait les mains comme si c'eût été une grande faute. Hélas ! peut-être avait-il raison. Du reste, Junot, qui était, comme nous, fort diverti de cette petite scène qui mettait dans un beau jour ce caractère noble et guerrier du maréchal Ney, Junot lui dit que depuis 1808 il portait à la cour fort souvent un habit habillé, ce qui était vrai. Mais rien ne put décider Ney à s'en affubler. Il mit son uniforme et

M^lle Julie, ou Sophie, je ne sais, enfin la Fatime de M^me Ney, fut libre de disposer de ses bras qu'elle tenait étendus depuis une heure comme un porte-manteau sans oser bouger. Et le bel habit brodé fut replacé dans son carton, au grand contentement du maréchal et à la grande peine de sa femme...

Toutes ces folies nous faisaient rire aux larmes. C'était plaisir, en vérité, de voir ces quatre jeunes femmes, gaies, rieuses, couronnées de roses, entourées de bonheur et de tout ce qui peut le donner avec excès, portant la vie avec légèreté, car tout y était bonheur alors! Eh bien, elles étaient quatre, ces femmes. Qu'on les suive *toutes* dans leur destinée! Comme elle est tristement accomplie aujourd'hui! Et pourtant, le temps qui s'est écoulé depuis cette époque est de peu de durée... La maréchale Ney a vu s'ouvrir pour son mari, pour celui dont la France devait défendre les jours, puisqu'elle avait épousé sa gloire, la maréchale Ney a vu creuser sa fosse par des mains françaises au nom des furies qu'on nomme *esprit de parti*. Et moi, moi? Comment la mort m'a-t-elle revêtue d'habits de deuil, ainsi que mes enfants? Et la duchesse de Raguse? Pauvre, pauvre femme! Combien elle a souffert, combien elle doit souffrir! Plus, oh! bien plus que si la mort l'avait touchée de son doigt de squelette! Et M^me Lallemand? Quelle existence fut la sienne pendant quinze ans! Si elle ne fut pas aussi lugubrement sinistre que le sort l'avait ordonné, c'est à son courage, à sa force de caractère qu'elle le doit. *Les quatre hommes n'existent plus!* Ainsi, la mort et l'infortune ont toutes deux promené leur équerre et leur faux, et ravagé dans l'espace de quelques années tant d'existences

brillantes et heureuses, moissonné tant de vies si fortes encore de feu et de volonté ! Oh ! il y a dans l'étude de malheurs si profonds bien plus de morale à recueillir que dans les paroles dites auprès du chevet mortuaire d'un roi seulement grand par les autres...

Mais pourquoi lever toujours ce rideau du passé ? N'est-ce donc pas assez de souffrir du malheur qu'il nous a légué ?

Nous nous rendîmes à Trianon, en nous promettant de ne pas nous quitter, Ce que nous fîmes. Peu de temps après notre arrivée dans la galerie, nous rejoignîmes la comtesse du Chatel, qui demeura avec nous, et qui parcourut aussi les belles allées de Trianon, qui étaient ce soir-là encore plus ravissantes qu'elles le sont habituellement, car elles recevaient un charme de plus, quand on y arrivait en sortant de cette galerie où l'on étouffait. C'était pour mourir. L'impératrice fut très longtemps à faire sa tournée, ce qui nous retint à nos places. Mais aussitôt qu'elle nous eut dépassées, aussitôt qu'elle m'eut demandé *s'il faisait aussi chaud que cela en Espagne*, nous quittâmes la galerie pour aller nous promener dans les allées embaumées du beau parc, disant entre nous quelle différence il y avait entre l'esprit agréable de l'impératrice Joséphine, qui savait toujours adresser un mot directement convenable à chaque personne à laquelle elle parlait, et ce répertoire éternel qui ne comprenait qu'un seul motif pour faire la gamme sur tous les tons.

C'est à cette fête de Trianon que je vis pour la première fois *tous* les hommes de la cour en habit habillé. Quelles singulières tournures il y avait, en effet,

bonté divine! Non, sans doute, rien n'approchera jamais, quelque mordantes que soient les caricatures, du ridicule de certains personnages. Une ressemblance étonnante et qui frappait tout le monde, ce soir-là même, c'était le général S..., en habit habillé comme tout le reste de la cour, mais ressemblant à Gavaudan, dans les *Evénements imprévus*, d'une si forte manière, qu'en vérité il y avait à s'y méprendre. L'une de nous (et je commence par dire que ce n'est pas moi) — observa qu'avec son nez au vent, sa petite personne toute ronde, et surtout le soin toujours apporté par lui d'être bien complet dans l'arrangement de sa petite personne, il y avait un nom qui lui allait à ravir, et ce nom était celui du général *Poupet*. Eh bien, le nom est joli. En vérité, il est joli, il l'est si bien que longtemps nous ne l'avons appelé que le général *Poupet*.

J'avais retrouvé Madame toujours aussi bonne pour moi que lorsque je l'avais quittée. Sa maison était plus nombreuse et les additions qu'elle y avait faites étaient toutes si bien que jamais elle ne fut plus convenablement. La belle M^me^ de Laborde, qui à cette époque était ravissante de beauté; M^me^ de Saint-Sauveur, fille du prince de Masserano; M^me^ de Rochefort[1], nièce du cardinal de Bayane, furent ajoutées au service d'honneur de Madame mère. C'était une vraie bonne fortune que d'avoir le brevet *de dame pour accompagner Madame mère*, car elle nous rendait bien heureuses.

Le nom de M^me^ de Rochefort me rappelle un mot

[1] Je crois que M^me^ de Rochefort n'y vint qu'en 1812 ou 1813.

du comte Louis de Narbonne. Nous disions un jour devant lui qu'elle était belle :

— C'est vrai, dit M. de Narbonne, elle est belle, Elle ressemble à l'impératrice *Poppée*.

Et cette manière emphatique de prononcer le nom de Poppée nous fit éclater de rire. Ce nom-là tenait bien plus de place qu'un autre dans sa bouche, et il allait très bien à la figure dont il parlait. Elle était belle, c'est vrai, mais tous les traits étaient trop grands, même les yeux. La nature avait pris trop d'étoffe pour la faire. C'était comme une robe trop longue.

Ce fut cette même année qu'il arriva chez Madame une aventure fort plaisante qui fit rire surtout aux dépens de celui qui s'en fit le héros.

On était en automne, Madame allait dîner chez la reine d'Espagne. M. de Beaumont, son premier écuyer, venait de donner ses ordres pour que les voitures fussent prêtes, et Madame était restée avec M^me^ de Fleurieu, qui se trouvait de service ce jour-là, dans le salon où est suspendu le grand *Bélisaire* de David. Le jour baissait et le salon était à peine éclairé par la lueur mourante du feu, lorsque les deux battants s'ouvrirent et le valet de chambre fit entrer un monsieur revêtu d'un uniforme richement brodé en argent, ayant bas de soie, escarpins, épée au côté, chapeau sous le bras, enfin tenue complète. Ce monsieur s'avance dans l'appartement, salue légèrement les deux femmes qu'il entrevoit dans la demi-obscurité, puis va à la cheminée, chauffe ses pieds, chante à demi-voix, tire sa montre, regarde la pendule, compare et dit enfin assez haut pour qu'on l'entende :

— Que diable, ce vieux fou-là, comment va donc sa montre ?

Mme de Fleurieu, furieuse de cette façon d'agir et, ne comprenant pas d'ailleurs ce que pouvait venir faire un préfet (car elle venait enfin de distinguer la broderie *préfectorale* sur le collet et les parements du monsieur) chez Madame mère, à cette heure de la journée, et surtout au moment où elle allait sortir, Mme de Fleurieu allait lui demander ce qu'il cherchait et ce qu'il voulait, lorsque lui-même, avançant d'un pas délibéré et la pointe du pied basse, la main dans le gousset, le jarret tendu, s'approcha du canapé et, s'adressant directement à Madame, il lui dit :

— Madame, savez-vous si Son Altesse Sérénissime viendra bientôt?

Et il serrait les dents en souriant avec malice. Ce qui donnait à sa physionomie une assez drôle d'expression.

Madame, quoique toujours fort convenable, n'était pas constamment sur ses gardes. Et cette visite, qui d'abord l'avait troublée, l'achevait entièrement en ce moment, en lui parlant de cette façon. Elle ne put que regarder le monsieur et lui dire à demi-voix :

— Monsieur, je vous dirai... que... je ne sais pas...

— Hein! Quoi? Vous n'entendez pas? Je vous demande, madame, si vous savez quand doit venir l'archichancelier?

Ce fut bien une autre affaire. Ici, Mme de Fleurieu ne comprit pas plus que Madame qui, plus stupéfaite cette fois que la première, regarda le monsieur brodé et ne put répondre une parole. Le monsieur brodé leva les épaules et s'en fut à la cheminée, posa ses pieds sur les chenets, les chauffa en sifflant toujours son air et marronnant par intervalles des mots qui

ressemblaient aux imprécations d'un homme qui a faim. M^me^ de Fleurieu, qui commençait à trouver la scène un peu longue en raison de sa singularité, se leva en vraie dame de cour et, s'avançant vers le monsieur brodé, elle lui dit avec cette majesté que nous lui avons tous connue quand elle se mettait à la première position pour une révérence :

— Monsieur, voudriez-vous me dire où vous croyez être?

Le monsieur se retourna vers elle, mais assez négligemment et laissant son pied sur le chenet :

— Comment, madame, où *je crois* être? Je crois être chez S. A. S. l'archichancelier de l'empire, qui m'a fait l'honneur de m'inviter à dîner, et que je suis étonné de ne pas voir ici, car l'heure est pour cinq heures et demie.

— Monsieur, répondit gravement M^me^ de Fleurieu, vous n'êtes point chez M. l'archichancelier, vous êtes chez MADAME.

— Chez Madame?... Comment avez-vous dit, je vous prie?

— Chez MADAME!

— Eh mais, madame?... madame, madame *qui?*

— Chez MADAME mère, monsieur, mère de Sa Majesté l'empereur et roi.

En entendant ces paroles sacramentelles, le monsieur se retourne, se précipite vers Madame, en s'écriant :

— Ah! Madame!... que je suis heureux, que je suis content! Comment puis-je vous témoigner *ma joie* de faire la connaissance de la mère d'un homme à qui j'ai tant d'obligations?

Et le monsieur, énonçant à la fin ses noms et qua-

lités, déclare se nommer *Desmousseaux* et être préfet de Toulouse, c'est-à-dire du département de la Haute-Garonne. *Madame*, qui était d'une extrême bonté, l'accueillit alors comme devait l'être un fonctionnaire public qui paraissait si attaché à l'empereur. Mais, comme elle était une personne ponctuelle et de beaucoup d'ordre, et que six heures sonnaient en même temps à la pendule :

— Monsieur, lui dit-elle fort gravement, je vous engage à vous hâter. L'archichancelier se met à table à cinq heures et demie, et il en est six. Je ne puis pas vous offrir de vous dédommager, car je dîne chez ma belle-fille. Mais j'espère avoir le plaisir de vous revoir.

Le monsieur s'en alla, après avoir recommencé dix fois les assurances de son bonheur d'avoir fait *ainsi la connaissance* de Madame. Quant aux excuses, il n'en fallait pas parler, car il n'y songeait pas, et le mieux de l'affaire, c'est qu'il n'y a jamais pensé depuis.

Mais l'aventure devait avoir un côté tristement sérieux pour lui. Lorsqu'il eut pris congé de Madame et qu'il fut sorti de ses appartements, il se mit en devoir de gagner le logis de l'archichancelier. Mais le cocher de sa voiture de remise, après l'avoir déposé sur le perron de Madame, qu'il n'avait pas reconnu pour ne pas être celui de l'archichancelier, parce que rien ne ressemble plus à un perron en pierre qu'un perron en pierre, s'en était allé sans s'inquiéter autrement de son préfet. Mais il pleuvait, il faisait du vent, de la boue. Tout cela n'était rien encore en comparaison de l'orage qui attendait le préfet, lorsqu'enfin il arriva chez l'archichancelier qui, bien que logé dans la même rue que Madame, était encore assez loin d'elle pour

que le pauvre préfet y arrivât mouillé, crotté, et par-dessus tout affamé, car il était six heures et demie. Le prince archichancelier n'aimait pas qu'on se fît attendre, et, du reste, il n'attendait que des femmes, ou bien des hommes du premier rang.

J'ai promis de raconter une histoire arrivée au prince d'Ess... Je vais terminer ce chapitre avec elle.

On sait que le prince était fort économe, pour ne pas dire un autre mot. Cependant il se mêlait à cet esprit d'avarice une volonté qui marche difficilement avec lui, c'était celle de *contenter en tout* les goûts d'une femme qui s'était attachée à lui bien plus qu'il ne s'était attaché à elle. Pour faire tout aller ensemble le mieux possible, le prince avait acheté à cette femme une fort belle maison dans la rue de Lille, l'y avait établie dans le plus bel appartement et souvent lui-même venait loger dans cette maison, lorsque l'envie lui en prenait. Mais ils étaient loin de tout occuper, et, je l'ai déjà dit, comme il était un homme d'ordre et d'économie, il songea que l'on pouvait louer la partie de l'hôtel qui était inhabitée et il le dit au notaire qui lui avait vendu cet hôtel, et qui ne connaissait de ses affaires que son nom et la vente qu'il lui avait faite.

Le moment où il fit cette communication au notaire était précisément celui où l'on ouvrait le Corps législatif. Il vit le même jour un député qui venait pour la session et avait avec lui sa femme et sa fille. Celle-ci était une jeune et agréable personne parfaitement élevée. A peine le notaire eut-il nommé le maréchal que le député, enchanté de la possibilité de voir fréquemment le prince d'Ess..., puisqu'il devien-

drait son locataire, conclut à l'heure même le marché, après avoir parcouru l'appartement avec le notaire, qui ne connaissait le prince que par sa réputation et, le sachant fort avare, ne cherchait seulement pas à s'expliquer l'exiguïté de son train.

Le jour même le député et sa famille s'installèrent dans la maison du prince. Ils passèrent le reste de la journée à terminer leur établissement. Et, lorsque vint le soir, ils se mirent à table pour souper, ainsi que devait le faire un vénérable député du Corps législatif du temps de l'empire.

Dans la pièce qui servait de salle à manger à la famille de province, il se trouvait une porte vitrée condamnée en apparence, et dont les carreaux étaient recouverts par un rideau de double mousseline, que chacun pouvait tirer de son côté. Lorsque le député avait demandé où menait cette porte, le concierge avait répondu qu'elle conduisait chez *madame*, mais qu'elle était *fermée* et que d'ailleurs il y avait deux verrous de ce côté qu'il fit même remarquer, et le député et sa femme n'y firent plus attention.

Mais tandis qu'ils soupaient, un bruit étrange sembla venir par cette porte. Ce bruit, d'abord lointain, s'éleva par degrés. Bientôt on distingua des gémissements, des plaintes, des cris. Tout était confus. Mais la rumeur devint enfin plus vive et tout à coup une dispute, un combat même violent, parut se livrer à peu de distance. On n'entendait aucune parole distincte, mais l'accent, le diapason élevé des voix l'indiquaient assez. Bientôt le *crescendo* devint tellement violent que la querelle semblait être dans la pièce voisine. Des porcelaines tombèrent. On appela au secours! Puis tout à coup

la porte vitrée fut presque brisée. En l'ouvrant, une femme échevelée, presque en chemise, se précipita dans la chambre, en s'écriant : « Sauvez-moi ! sauvez-moi ! » tandis qu'un homme assez âgé, en robe de chambre, en bonnet de coton et tenant à la main une paire de pincettes dont il paraissait avoir fortement corrigé la femme qui se lamentait et pleurait auprès de M^me^ De..., arrivait en blasphémant et le bras encore levé pour frapper. Le député se mit au-devant du personnage en bonnet de coton, avec tout le respect néanmoins qu'il pouvait apporter dans son opposition envers un grand-officier de l'empire, car il présumait bien qu'il en avait un devant les yeux. Et il ne se trompait pas.

En se réveillant de sa colère au milieu d'un groupe étranger, dont pas une figure ne lui était même connue, le bonnet de coton eut un moment de honte. Mais il fut court et il leva de nouveau le bras pour ajouter une nouvelle *zébrure* à celles qui rayaient en noir sur blanc la chemise et le jupon de la pauvre affligée. Comme M^me^ De... et son mari croyaient encore que c'était le noble ménage, M. De... retint le bras du maréchal, et sa femme emmena la battue zébrée dans sa chambre, en ayant soin de se mettre entre elle et les pincettes, car le vétéran espadonnait avec, comme s'il eût été devant l'ennemi. Mais à peine M^me^ De... fut-elle dans l'appartement de celle qu'elle prenait pour la patronne de céans, qu'elle fut au courant de l'affaire par une femme de chambre, vraie *soubrette de comédie*, une *de ces fatimes* qui feraient reconnaitre leurs maitresses entre mille.

— Eh bien, dit-elle en venant au coup de sonnette,

le vieux singe a donc encore fait son sabbat? Ah! mon Dieu! quelle vie il *nous* fait mener, cet animal-là! Si j'étais de madame...

Et elle faisait un signe qui ne laissait pas de doute. Mme De... sut à l'instant à quoi s'en tenir et son parti fut pris. Elle n'en dit pas un mot à cette femme, qui, du reste, en valeureuse amazone, savait fort bien affronter les coups de pincettes et même les coups de fusil, puisqu'on l'a vue plus tard à l'armée braver de vrais périls. Ce jour-là elle en fut quitte pour quelques contusions, que Mme De... lui conseilla de baigner dans de l'eau d'arquebusade. Puis elle se retira, après avoir froidement échangé quelques paroles avec la dame battue. Elle trouva son mari en grande conversation avec le bonnet de coton, qui se retira après avoir profondément salué Mme De... Elle surprit étrangement le député en lui apprenant où ils étaient. Mais leur parti fut arrêté tout aussitôt. Comme leur fille avait été renvoyée par eux dès l'entrée des combattants, elle ignorait totalement la chose et ne devait jamais l'apprendre. Le lendemain ils sortirent dès huit heures du matin et furent arrêter un logement dans un hôtel garni, d'où ils envoyèrent chercher leurs effets. Le bonnet de coton fut très courroucé, mais le père et la mère de famille étaient trop intéressés à éloigner de pareilles scènes des yeux de leur fille, pour que la crainte de blesser un homme qu'ils n'avaient jamais vu pût les arrêter.

La suite de cette anecdote est assez plaisante. Le député et sa famille demeurèrent à Paris une partie de l'hiver. Comme ils étaient fort recommandés, ils allèrent dans le monde et, le moment des bals étant arrivé, Mme De... passa peu de jours sans y conduire

sa fille. Se trouvant à une fête donnée par le ministre de la guerre, Mlle De... dansa dans la même contredanse qu'une jeune personne charmante, dont la fraîcheur, les jolis traits, la tenue parfaite, tout en elle enfin attirait et plaisait. Mlle De... fut curieuse de savoir le nom de cette jeune fille si bien mise et si charmante, et elle le demanda à son danseur.

— Comment, lui dit-il, vous ne la connaissez pas? C'est une des plus riches héritières de France, et son héritage de gloire est pour le moins aussi beau que celui d'or et de pierreries. C'est Mlle M.....

En entendant ce nom par lui-même si fameux, mais que des souvenirs particuliers lui rendaient encore plus remarquable, Mlle De... fit plusieurs fois manquer la figure de la contredanse, par son attention soutenue à regarder Mlle M.....

— Comme elle est jolie! dit Mlle De... Elle ne ressemble pas du tout à sa mère.

— Oh! la maréchale est bien plus grande.

— Non, dit doucement Mlle De... je la connais, et je vous réponds qu'elle est bien plus petite.

— Tenez, jugez-en vous-même, lui dit son danseur avec qui elle avait cette discussion...

Et dirigeant son regard, il lui fit remarquer une grande femme encore belle et fraîche auprès de laquelle s'asseyait la gracieuse jeune fille aux noms glorieux.

— Mais cette femme n'est pas la maréchale M..., dit avec impatience Mlle De...

Elle arrivait en ce moment auprès de sa mère et lui dit à voix basse — car on lui avait recommandé de ne jamais parler de cette histoire — qu'il y avait là une femme qu'on appelait Mme la maréchale Ma...

et que bien sûr ce n'était pas celle qu'elle avait vue un soir recevant...

Sa mère lui fit signe de ne pas poursuivre et Mlle De... lui demanda de regarder au moins celle qu'on prétendait lui faire prendre pour la maréchale...

— Mais je n'y vois pas de différence, dit Mme De... à sa fille, c'est la même personne.

Mlle De... fut confondue...

— Comment! Et toi aussi, maman! Mais regarde bien et songe donc que celle-ci aurait elle-même donné les coups de pincettes, bien loin d'en recevoir.

Elle avait raison, la jeune fille.

Une grande, une immense circonstance dans la vie de Napoléon était au moment d'y marquer sa trace par un sillon de feu. C'était la convocation *d'un concile national*. Il s'ouvrit à Paris, le 11 juin 1811, et plus de cent vingt évêques de France, d'Allemagne d'Italie y assistèrent. Et cette résolution, quoiqu'elle ait peut-être valu à l'empereur de cruelles représailles de la cour de Rome, est pourtant grande et noble, et marquera dans sa vie politique comme une de ces traces lumineuses destinées à éclairer après lui ceux qui marcheront dans sa route. C'était une lutte ouverte avec la cour de Rome et l'empereur était dans son droit pour la soutenir. S'il a fait une faute, ce n'est pas d'avoir entrepris.

Ce concile était convoqué pour régulariser l'ordre de l'institution canonique, que le pape refusait aux évêques nommés depuis 1809, époque où Napoléon avait touché au domaine de saint Pierre. Le concile, reconnu compétent, décréta *que les sièges épiscopaux*

ne pouvant demeurer vacants plus d'une année, pendant laquelle même la consécration, l'institution doivent avoir lieu, les nommés s'adresseront au pape pour obtenir l'institution canonique et six mois après la notification de la nomination, le pape sera tenu de donner l'institution, d'après la forme du concordat, ajoutant que... *les six mois écoulés, si le pape n'accorde pas l'institution, le métropolitain y procèdera ou bien le plus ancien évêque de la province.*

Les décrets du concile national furent envoyés à Savone, au saint-père. Ils avaient été rendus *le 5 août. Le 20 septembre* un bref du pape confirmant les décrets du concile, arriva à Paris. Mais par une ruse assez difficile à qualifier — car elle n'est pas digne de la cour de Rome — le bref est frappé de nullité le jour même où le saint-père le donne. La cour papale avait un système d'après lequel elle marchait et dont elle ne déviait que par une force majeure. Ainsi donc ce même système fit refuser l'institution promise par le bref du 5 août, et jusqu'à la fin de 1819 nous avons été presque privés d'évêques en France. L'empereur oubliait souvent que sa volonté demeurait insuffisante dans une lutte où ses adversaires n'avaient pour eux que la ruse. Dans cette circonstance, par exemple, il ne comprit pas qu'un concile national pouvait être récusé par le saint-père, étant surtout captif. Un concile œcuménique était à plus de droits que jamais nécessaire en pareille circonstance. Sans doute on pouvait accepter le concile national, mais le prétexte était bon et on n'avait garde de le repousser.

Le cardinal Galerotti, mandé une fois par l'empe-

reur dans son cabinet avec d'autres prélats et interrogé par lui sur une question théologique très délicate, ne répondit que par ce sourire bienveillant qu'ont si souvent les Italiens, et ce demi-haussement d'épaules, en avançant les mains et joignant à cela un air contrit, malgré le sourire. L'empereur répéta sa question. Et, comme il était fort animé, il le fit cette fois sur un diapason plus élevé et en regardant le cardinal avec son œil de faucon. Le cardinal parut désolé, mais ne répondit pas autrement, si ce n'est qu'il joignit à sa première *manière* un froncement de sourcils qui indiquait qu'il était prêt à pleurer.

— Ah çà! qu'est-ce donc que cela veut dire? demanda Napoléon avec une humeur marquée.

— Son sordo, maestà! son sordo! Misero me! e poi! vedi sacra maestà! Il Francese. Eh! non posso!

Et tout cela dit avec cette voix mielleuse que les cardinaux semblent prendre quand ils vêtissent la soutane rouge.

— Ah! dit l'empereur, en passant avec colère, s'ils m'envoient ici des sourds et des aveugles pour *voir* et pour *entendre!...*

Du reste le cardinal Galerotti entendait fort bien, même le français, et cela quand il le voulait. Un jour il disait:

— L'empereur Napoléon est le plus grand théologien du siècle. Il est plus habile qu'aucun de nous.

— Et comment cela?

— Voyez le cardinal Opizzoni. Il ne voulait entendre à aucune concession, l'empereur non plus. Ils ont discuté. Le cardinal Opizzoni disait non, l'empereur disait oui. Le cardinal ne voulait pas et Napoléon voulait. Qu'est-il arrivé? Que l'empereur a fait

mettre le cardinal Opizzoni à Vincennes, et tout de suite après le cardinal a bien voulu. J'ai donc raison de dire que l'empereur est un grand théologien.

Et moi, j'ai donc aussi raison de dire qu'avec de tels adversaires, dont l'attitude railleuse et rusée défie toutes les attaques, il ne faut pas songer à les combattre, mais bien à les gagner. L'empereur le comprit, mais trop tard.

Je le trouvai fort changé, *lui*, de sa personne. Mais une physionomie toute nouvelle sous laquelle il m'apparut divinement éclairé, ce fut celle *de père!*... une poésie admirable donne une juste idée de Napoléon regardant ou caressant son fils !

Car les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père [1] !

Et puis, qu'il était beau, cet enfant, lorsqu'il se promenait aux Tuileries, dans cette calèche faite en forme de conque et traînée par deux jeunes daims que Franconi avait dressés et qui lui avaient été donnés par sa tante, la reine de Naples ! Il ressemblait à ces amours d'Herculanum... Oh ! qu'il était beau ! Et que son père était heureux ! Ce fut le dernier sourire de la fortune, mais il fut bien doux.

Un jour j'avais été chez le jeune roi. L'empereur y était et jouait avec lui comme il jouait avec ce qu'il aimait, c'est-à-dire en le tourmentant. Il descendait de cheval et avait une cravache que l'enfant voulait avoir. Lorsque sa petite main l'avait attrapée, il riait

[1] Ce sont ces vers immortels de Victor Hugo, sur la mort du royal enfant. Il y a là toute une strophe à laquelle il faut des larmes. (*Napoléon* dans les *Cent-et-Un*.)

aux éclats et alors il embrassait son père, autant que l'autre le voulait. L'empereur se plaisait à ce jeu et l'on voyait dans ses yeux presque humides combien il était heureux.

— N'est-ce pas que mon fils est beau, madame Junot? me dit-il. Convenez qu'il est beau.

Je pouvais l'affirmer sans flatterie. Il était beau comme un ange.

— Vous n'étiez pas ici, poursuivit l'empereur, à sa naissance. C'était un beau spectacle ! J'ai vu ce jour-là combien les Parisiens m'aimaient ! Mais c'est une rude besogne pour vous autres femmes !

Il passa la main sur son front, comme pour éloigner un souvenir pénible. Puis il reprit, toujours en caressant les joues rosées de son fils :

— J'ai bien compris, ce jour-là, que Junot se soit sauvé de chez lui pour venir auprès de moi quand vous accouchiez ! Mais les Parisiens ont bien payé l'impératrice de ce qu'elle a souffert. Oui, ils étaient bien contents. Et à l'armée, comment ont-ils reçu cette nouvelle-là ?

Je lui dis la vérité, c'est que pendant quinze jours les soldats furent comme fous de leur joie. Junot le lui avait déjà dit, mais il était bien aise d'une confirmation. Il se promenait les mains derrière son dos, la tête baissée, mais en souriant. On voyait qu'il rappelait à sa mémoire un moment bien heureux pour lui. Puis il revenait à son fils, l'embrassait, lui pinçait le nez, les joues. Et quand il criait :

— Allons, allons, taisez-vous, monsieur, croyez-vous *que vous ne serez jamais contrarié?* Est-ce qu'un roi crie, d'ailleurs !

Il me parla ensuite de mon fils aîné, de mon plus

jeune fils, qui était alors fort malade. C'était la première fois depuis bien des années que je le voyais s'occuper ainsi de nos enfants. Cette circonstance me frappa. Je le dis à Junot, qui m'apprit également que l'empereur lui avait souvent parlé de la beauté de mon Napoléon, quand on l'avait conduit à Fontainebleau pour le baptême, et qu'une fois il lui avait demandé s'il était vrai que je fusse accouchée *seule et sans secours* à Ciudad-Rodrigo, comme l'avaient dit dans le temps les journaux anglais. Deux ans plus tôt l'empereur ne se serait jamais occupé de pareille chose.

C'est une particularité bien étrange que cette sorte de dénégation attachée à la naissance des héritiers d'un trône. Que pouvait-il y avoir d'étonnant à ce que Marie-Louise, jeune, belle, fraîche personne, eût un enfant après onze mois de mariage[1] ? Et cependant que de sottises, que de pauvretés furent dites à cette époque ! On m'écrivait ces belles choses-là et, lorsque j'arrivai à Paris, je fus stupéfaite d'entendre de la part de gens qui jamais n'auraient dû même en avoir la pensée, des paroles au moins fort ridicules à cet égard-là. Mais j'entendis aussi des *versions authentiques* et je ne conçois pas comment la plus absurde méchanceté n'a pas reculé devant l'impossibilité d'une accusation[2].

[1] Le mariage civil de l'empereur fut célébré à Saint-Cloud le dimanche 1er avril 1810, à deux heures après-midi. Ce fut le lendemain, 2 avril, qu'eut lieu, dans la grande galerie du Louvre, la cérémonie religieuse.

[2] Que n'a-t-on pas dit aussi de l'accouchement de Mme la duchesse de Berry ? Mais ici le cas était différent. Cette fois on pouvait en douter. Non pas que j'en doute, j'y crois au con-

L'Angleterre a pu empêcher, par son *geôlier-bourreau*, de mettre sur le cercueil de Napoléon une plaque qui indiquât que cette grande victime était morte sous les coups de son poignard le 5 mai 1821. La Restauration a pu rendre des décrets pour qu'on déchirât des gravures, qu'on brisât des bronzes, qu'on abattît des statues. Oui, la haine et la crainte jalouse ont pu tenter beaucoup de choses pour détruire la plus immense, la plus lumineuse mémoire que la postérité accueillera jamais. Eh bien, malgré tous ces efforts impuissants, il restera toujours une tradition orale, simple parce qu'elle est sublime comme son sujet, et que c'est le peuple, le paysan, qui conserveront cette tradition dans toute sa beauté. Le père dira à son fils, qui le redira à l'autre génération, laquelle elle-même le transmettra à ses fils, comment chacun allait à Saint-Cloud pour voir la jeune impératrice qui se promenait, pâle, souffrante, mais pour des maux qu'on chérissait, car ils indiquaient son nouvel état. Cette tradition racontera comment la *voix unanime* de tout un peuple demandait qu'elle eût un fils, un fils, pour qu'il héritât de la gloire de son père qui avait fait la gloire de sa patrie, pour qu'il héritât de l'Empire de France. Et ce vœu, savez-vous bien, il partait des palais, des chambres dorées, comme il était poussé sous le chaume et dans la mansarde, par le mendiant et l'ouvrier.

Une tradition qui demeurera éternellement vivante, sera celle du 20 mars 1811, lorsque le premier coup

traire. Mais il y a des circonstances au moins singulières qui ne sont pas même en apparence dans l'autre événement, auquel vingt-deux personnes assistaient.

de canon annonça enfin que Marie-Louise était mère. A ce premier retentissement, tout ce qui marchait s'arrêta[1]. Tout. Dans une seconde la grande ville fut frappée de silence comme par enchantement. Le mot d'affaires le plus important, la parole d'amour la plus délirante, tout fut suspendu. Et, sans le retentissement du canon, on aurait cru être dans cette ville des Mille et une Nuits, qu'un coup de baguette pétrifia. Puis un vingt-deuxième coup tonna enfin dans le silence! Alors *un seul cri, un seul!* — mais poussé par un million de voix, retentit dans Paris et fit trembler les murs de ce même palais où venait de naître le fils du héros, et autour duquel la foule était si pressée qu'un moucheron n'aurait pu se poser à terre... Et les chapeaux volaient en l'air, les mouchoirs flottaient. On courait, on s'embrassait, on s'annonçait la grande nouvelle en riant, et pourtant avec des larmes, mais des larmes de joie. Car les vieux soldats voyaient dans ce fils de leur général bien-aimé, de leur empereur respecté et chéri, ils voyaient tout un avenir. Et cet avenir était bien assez beau pour leur payer leur sang et leurs membres laissés sur tous les champs de bataille. Les lauriers achetés à ce prix allaient enfin grandir autour du berceau d'un fils de l'empereur.

Et LUI, cependant, caché derrière un rideau, il voyait ce peuple, il entendait sa joie, ses vœux. Et cette âme d'acier s'amollit sous ces accents d'amour. Il pleura! Il pleura d'émotion! Cette joie populaire fut trouver dans son âme tout ce que le ciel y avait

[1] Au premier coup de canon le bourdon de Notre-Dame et les cloches des paroisses, qui sonnaient depuis que l'impératrice était en travail, s'étaient arrêtés...

versé de tendre, de bienveillant, et ce qui jusqu'alors ne s'était pas développé en lui.

A onze heures M^me^ Blanchard monta en ballon et partit de l'École militaire, de cette caserne de la garde impériale, de ce lieu que Napoléon avait habité comme jeune homme et où dix ans plus tard il distribuait ses aigles à l'armée française, pour aller annoncer autour de Paris la naissance du fils *de l'empereur*, du fils de *Napoléon Bonaparte*.

Le télégraphe fut aussitôt mis en mouvement et Bruxelles, Lyon, Anvers, Brest, Bordeaux, Lille, toutes les grandes villes de l'empire furent instruites, et à quatre heures après-midi on savait que la joie des provinces était égale à celle de Paris. Des courriers, des pages, des officiers de l'empereur furent envoyés dans les cours étrangères pour remplir le même office. Le Sénat d'Italie, les corps municipaux de Rome et de Milan furent également prévenus. Les places de guerre reçurent ordre de faire tirer les mêmes salves qu'à Paris. Les ports de mer firent pavoiser leur flottes et partout, aussitôt que la nouvelle était connue, on illuminait sans ordre. Et ceux qui veulent trouver dans les démonstrations du peuple l'expression de sa pensée la plus secrète auront pu remarquer que dans tous les faubourgs et dans les autres quartiers les derniers étages des plus pauvres maisons étaient aussi éclairés que les plus beaux hôtels de Paris. Et les édifices publics, toujours resplendissants de lumières dans de pareilles fêtes, étaient à peine remarqués, tant la joie publique s'efforçait de tout effacer.

Il y eut une fête impromptue que les bateliers voulurent absolument donner ce même jour du 20 mars

et qui se prolongea fort avant dans la nuit. Eh bien, rien de tout cela ne fut ordonné. Tout venait du cœur. Et ce même peuple qui depuis trente-cinq ans avait subi tant d'émotions, avait pleuré sur tant de pertes, avait chanté sur tant de victoires, retrouvait encore des affections tout aussi vives, tout aussi fraîches qu'au matin de sa gloire, pour fêter et publier son enthousiasme.

Le roi de Rome fut ondoyé le jour même de sa naissance, à neuf heures du soir, dans la chapelle des Tuileries. Toute la famille impériale y suivit l'empereur, qui s'y rendit avec des émotions profondes. Il ne les a pas laissé voir à tout le monde. Mais le voile de cette grande âme a été quelquefois soulevé et un œil ami a pu y pénétrer. L'empereur fut donc à la chapelle, suivi de sa maison, de celle de l'impératrice, de celle de Madame mère et des princesses ses sœurs, ainsi que des rois ses frères. Il se plaça au milieu de la chapelle, sous un dais, à son prie-dieu. On avait mis un socle de granit sur un tapis de velours blanc brodé d'abeilles d'or et sur ce tapis était un vase de vermeil destiné à servir de fonts baptismaux. L'expression de la physionomie de l'empereur était admirable. Elle était grave et douce. Quand il s'approcha surtout pour présenter le roi de Rome à l'ondoiement, alors il y eut un moment de silence, un de ces moments uniques dans la vie. Ce silence était non seulement religieux, mais on comprenait qu'il n'était pas de parade comme il aurait pu l'être dans une pareille circonstance. Ce recueillement momentané formait aussi un contraste touchant avec le bruit joyeux des acclamations du dehors, qui faisaient vibrer les vitraux de la chapelle.

CHAPITRE XVI

Encore un mot sur la naissance du roi de Rome. — *Sauvez la mère !* — Le sacrifice. Douloureuse anxiété. — Mme de Montesquiou. — Premier cri. — Allégresse. — Gros garçon. — Henri IV et Napoléon. — Jeux d'enfance. — La figure barbouillée de sauce. — Maman *Quiou*. — Caractère de Mme de Montesquiou. — Sa conduite admirable. — Rivalité. — Marie-Louise. — *Bonjour! bonjour!* — MM. Paër et Isabey. — Voyage dans le Nord de la France. — Indifférence. — Baptême. — Napoléon-François-Charles-Joseph. — Souvenirs. — *Je prie pour mon père et pour la France. — Ouvrez, je suis le petit roi.* — Sa Majesté le roi de Rome ! — Son caractère. — La veuve et son fils. — Pétition recommandée. — Par qui. — Succès spontané. — Le Champ-de-Mars. — Hudson Lowe et Saint-Hélène. — Honte !

Encore un mot sur la naissance du roi de Rome.

On sait combien Marie-Louise souffrit pendant le travail. Les douleurs se firent sentir à sept heures du soir le 19 mars et ce ne fut qu'à six heures et demie — sept heures même, je crois — du matin, qu'elle fut délivrée.

Ce que l'empereur lui témoigna d'attachement, pendant ces heures de souffrances, ne peut être décrit. On croirait qu'on veut faire du roman. Mais ce qui est certain, c'est qu'il l'aimait, et qu'il l'aimait d'amour, surtout à cette époque. Aussi, lorsque le baron Dubois fut le trouver pour lui annoncer le danger de l'impératrice, il sortit du bain où il venait de se mettre pour calmer sa fièvre d'agitation. Sans donner le temps qu'on l'essuyât il passa une robe de

chambre et courut auprès de l'impératrice en criant à Dubois :

— *Surtout ne songez qu'à la mère! sauvez la mère!* Ne perdez pas la tête!...

Et lorsqu'il fut arrivé près d'elle, il l'embrassa en lui demandant de prendre courage, de songer à lui, à lui qui l'aimait tant! Et il prenait sa main, la baisait, la serrait doucement dans les siennes, la regardant avec un amour infini de cet œil si puissant qui lançait la foudre et qui venait fondre son regard tendre et caressant dans celui de *la mère de son enfant*, qui dans ce moment n'était pour lui qu'une maîtresse adorée. Bientôt ses gémissements lui brisèrent le cœur. Il devint pâle, pâle à faire croire qu'il allait mourir. Il ne put rester. Il quitta la chambre, passa dans un cabinet et, là, tremblant, oui *tremblant* de crainte, il passa vingt minutes dans des tortures inouïes, car il avait fallu employer les ferrements. L'enfant présentait les pieds et la tête paraissait tellement engagée que Dubois était inquiet.

— Parce que je suis impératrice, faut-il donc que je sois sacrifiée! dit Marie-Louise.

Eh! qui lui avait parlé de *sacrifice?* N'avait-elle pas vu le regard de désespoir et d'amour que Napoléon avait jeté sur elle? *Sacrifiée!* Quelle était la pensée qui pouvait surgir dans cette âme de femme qui ne fut, *quoique femme*, ni épouse ni mère? Était-ce l'amour qui entourait tous ses pas depuis une année? Etait-ce encore une fois le cri de ce cœur désespéré, qui était venu retentir tout à l'heure auprès de son lit de souffrance[1] ?

[1] M^me^ de Montesquiou, cet ange de vertus, de perfections, que

Lorsqu'elle fut délivrée, l'empereur, qui était au moment de se trouver mal, se précipita dans sa chambre et courut l'embrasser sans jeter d'abord *un seul regard sur son fils*, qui pouvait être cru mort, car il fut près de dix minutes sans donner aucun signe de vie. On l'enveloppa dans des serviettes chaudes, on lui souffla quelques gouttes d'eau-de-vie dans la bouche et, enfin le royal enfant poussa un faible cri.

Il faut avoir connu cette noble et sérieuse figure de Napoléon, pour se rappeler avec surprise l'expression de joie délirante qui l'anima dans le moment où le premier cri de son enfant, *de son fils*, frappa son oreille. Il courut avec l'impétuosité d'un jeune homme de vingt ans, auprès de ce fils que la fortune lui avait réservé pour la plus haute, mais aussi pour la dernière de ses faveurs ! Il l'embrassait avec une tendresse toute de cœur et d'effusion. Puis il retournait au lit de Marie-Louise. Il la remerciait de lui avoir fait un tel présent et il retournait à son enfant pour l'embrasser encore...

Lorsque l'impératrice fut remise dans son lit et que tout fut plus calme autour d'elle, l'empereur la quitta pour aller s'habiller. Il était presque nu. Lorsqu'il remonta dans son appartement, son front était rayonnant. Il souriait et chantait à demi-voix, ce qui, surtout chez lui, était une marque du plus grand contentement. Plusieurs personnes de son service étaient là et n'osaient pas approcher. Il les appela lui-même...

Napoléon avait si bien su deviner pour placer auprès du roi de Rome, était derrière Marie-Louise dont elle tenait la tête, et elle l'encourageait : « Allons, madame, du courage ! Vos précieux jours ne sont pas en danger. J'ai passé par là, moi. Je puis vous l'affirmer, vous ne courez aucun danger, n'ayez aucune crainte. »

— Eh bien, j'espère, messieurs, que nous avons un assez gros et un assez beau garçon? Il s'est fait un peu prier pour arriver, par exemple. Mais enfin le voilà!

On ne peut se faire une idée de la foule qui se pressait aux portes du château pour avoir des nouvelles du nouveau-né et de l'impératrice. L'empereur, en l'apprenant, ordonna qu'il y aurait toujours un chambellan dans l'un des salons des grands appartements, pour donner connaissance du bulletin que les médecins de l'impératrice donnaient de sa santé.

Oui, je le répète, qui n'a pas vu Napoléon sous l'influence de ses émotions intérieures, causées par des peines ou des joies domestiques, ne l'a pas connu comme il devait l'être. On a beaucoup parlé de Henri IV demandant à l'ambassadeur d'Espagne s'il avait des enfants, parce qu'il était à quatre pattes avec un des siens. Eh! mon Dieu, que de tableaux dans le même genre on aurait pu faire de l'empereur, car il adorait son fils et il en était dans une occupation perpétuelle. Il jouait avec lui comme si lui-même avait eu six ans. Il prenait le roi de Rome dans ses bras, le faisait sauter en l'air, le remettait à terre, puis l'enlevait encore avec une vivacité qui faisait rire l'enfant jusqu'aux larmes. Puis il se mettait avec lui devant une glace et lui faisait des grimaces, ce qui excitait la joie du jeune prince à lui faire faire des cris et des trépignements. Souvent aussi l'enfant pleurait, parce que la plaisanterie avait été trop vive. Alors l'empereur lui disait:

— Comment, Sire, tu pleures? Oh! Un roi qui pleure! Que c'est vilain! Fi! fi! c'est laid!

L'heure à laquelle on le lui menait n'était pas posi-

tivement réglée et ne pouvait l'être. Cependant celle du déjeuner était particulièrement adoptée. Il lui faisait boire du vin de Bordeaux, ou bien trempait son doigt dans le verre, et le lui faisait sucer. Quelquefois c'était dans de la sauce qu'il trempait son doigt, alors il en barbouillait le visage du jeune prince qui riait de tout son cœur, en voyant son père aussi enfant que lui, et ne l'en aimait que davantage. Les enfants aiment toujours ceux qui jouent avec eux.

Un jour l'empereur lui avait mis ainsi de la sauce au bout du nez, du menton et sur les joues. Le roi de Rome, que cela amusait beaucoup, voulait que l'empereur en fît autant à *maman Quiou*. C'est ainsi qu'il appelait M^me^ de Montesquiou.

Le choix que l'empereur avait fait d'elle pour gouvernante de son fils prouvait bien comme il savait juger les hommes. C'était le choix le plus excellent, le plus parfait que l'on pût faire. Encore assez jeune pour que son âge ne pût effaroucher l'enfant, elle avait pourtant la maturité nécessaire à la haute fonction que la confiance de l'empereur l'appelait à remplir. Noble de nom, noble de cœur, elle possédait réellement ce que le monde n'accorde souvent qu'à la fortune et à la faveur, l'estime de tous. On la respectait et on l'aimait.

M^me^ de Montesquiou avait été élevée d'une manière différente que les jeunes filles de son époque. Son éducation avait été fort soignée. Elle était pieuse et point dévote. Elle n'aurait jamais manqué d'aller à la messe un dimanche, mais elle y allait sans fracas. Et il en était de même de tous ses devoirs de religion, parce que sa piété était aussi éclairée qu'elle était vraie. Sa réputation était pure même de la plus légère

attaque. Elle était peut-être un peu froide avec quelques personnes qu'elle connaissait peu. Mais avant d'appeler cela de la froideur ou de la hauteur, il faut savoir ce que c'est que de la dignité Quant à moi, j'ai toujours trouvé M^me^ de Montesquiou, soit comme femme du grand chambellan, soit comme gouvernante du roi de Rome, toujours parfaitement polie, et même prévenante. Elle inspirait le sentiment que j'ai exprimé plus haut... on la respectait et on voulait en être aimé.

La conduite admirable qu'elle a tenue envers le roi de Rome à l'époque des malheurs de son père serait digne à elle seule d'inspirer amour et respect. Non seulement elle lui avait prodigué les soins d'une mère, et d'une mère tendre, depuis le jour de sa naissance, mais celui qui sépara le malheureux enfant de *toute sa famille*, qui lui ôtait et son père et sa mère, ce jour-là vit M^me^ de Montesquiou se dévouer à lui, puisque *seule* elle lui restait! Elle quitta pour le suivre, patrie, amis, famille. Et pourquoi? Parce que, jeune, faible, marchant à peine, le pauvre enfant avait encore longtemps besoin d'une main amie qui le soutînt et le guidât! Et cependant alors le front du noble enfant était découronné! Et ses espérances, on pouvait le voir, détruites sans retour.

M^me^ de Montesquiou n'était pas aimée de l'impératrice. La raison n'en a jamais été bien connue. On a dit que la duchesse de Montebello, favorite de Marie-Louise, était *jalouse* de M^me^ de Montesquiou. Je ne crois pas, à la vérité, à cette version. M^me^ la duchesse de Montebello est fort bonne personne. Elle était aimée de l'impératrice à un degré qui lui défendait toute jalousie envers une autre. Et puis, ce n'est pas

le caractère de M^me^ de Montebello. Elle est bonne, je le répète, et je suis moi-même caution qu'elle n'aura fait aucune intrigue pour éloigner Marie-Louise de la gouvernante de son fils.

Le fait dans toute sa vérité, *simple* et *nue*, c'est que Marie-Louise n'aimait pas M^me^ de Montesquiou, qu'elle aurait dû aimer comme une sœur, comme une mère, pour les soins qu'elle prodiguait à son fils. Mais Marie-Louise, dont on fait l'éloge en disant qu'elle ne faisait pas de mal, portait *en tout* une apathie de cœur et d'affection, dont la gouvernante de son enfant n'a pas été exempte plus qu'une autre. Cet enfant lui-même, comment était-il traité ? Je l'ai vue auprès de son fils. J'ai vu Marie-Louise arriver auprès de cet enfant, quand elle descendait de cheval ou qu'elle allait y monter, lui faire quelques signes de tête. Ce qui, presque toujours, faisait crier l'enfant, parce qu'elle portait un grand panache de plumes dont l'ondulation effrayait le pauvre petit et le faisait pleurer. D'autres fois, lorsqu'elle ne sortait pas, elle passait à *quatre heures* dans les appartements de son fils. Elle avait avec elle un ouvrage de tapisserie auquel elle travaillait par manière de contenance, en regardant le petit roi par intervalle et lui disant en remuant la tête :

— Bonjour! bonjour!

Et un quart d'heure était à peine écoulé qu'on venait avertir l'*auguste* mère [1] que M. Isabey ou M. Paër l'attendaient dans ses appartements, l'un pour sa leçon de dessin, l'autre pour sa leçon de musique,

[1] O les augustes mères, les augustes mères! Elles me font peur aujourd'hui. En vérité, les deux cousins germains ne sont pas heureux.

Elle aurait bien dû rester plus longtemps chaque jour pour prendre des leçons de maternité de celle qui la remplaçait si bien. Mais, au fait, elle avait raison de partir. Cela ne s'apprend pas.

Puis tous les matins, à neuf heures, on portait le jeune roi chez l'impératrice. Elle le prenait quelquefois, le caressait, ensuite elle le remettait à la nourrice. Et que croyez-vous qu'elle faisait après? Elle lisait les journaux, les *feuilles*, comme on dit en Allemagne. Et comme l'enfant prenait de l'humeur de ne pas être amusé comme par son père et qu'il se voyait entouré de figures sérieuses, il pleurait, devenait méchant, et on l'emmenait.

Lorsque j'arrivai à Paris, à mon retour d'Espagne, l'empereur et l'impératrice venaient de faire un voyage dans le nord de la France, dans les départements du Calvados et de la Manche. Dans cette course toute lumineuse d'enthousiasme, de bonheur et de joie, au feu de cette allégresse publique, comment Marie-Louise n'a-t-elle pas senti son âme tout entière s'échapper vers ce peuple qui savait aimer ainsi? Elle put voir dans ce voyage que la joie de la naissance du roi de Rome était vraiment toute française. Et pourtant!...

Le baptême se fit au retour de ce voyage. Les descriptions en sont si nombreuses qu'il est inutile de les rappeler ici par une nouvelle narration. Je dirai seulement que le jeune prince y reçut des noms qui prouvent que les alliances de souverains, le serment des fonts baptismaux, l'adoption religieuse, les liens du sang, tout cela n'est qu'erreur. Le jeune prince reçut au baptême les noms de Napoléon-François-Charles-Joseph! Ces noms sont ceux de ses parrains.

Ils se trouvent dans son extrait de baptême. Mais ils se trouvent aussi sur la pierre tumulaire posée sur lui à vingt-un ans!

Maintenant les souvenirs arrivent en foule pour l'époque à laquelle nous sommes! Qui de nous n'a pas présent encore à la mémoire cet enfant si beau, si charmant, si gracieux. Voyez-le dans cette gravure où il est représenté à genoux, ses petites mains jointes et entouré de joujoux.

— *Je prie Dieu pour mon père*[1] *et pour la France!* dit l'innocente créature.

Pauvre ange! Sa douce voix a été plus faible que celle des démons qui voulaient la perte de son père et la ruine et l'humiliation de cette belle France!

Le jeune prince n'avait encore qu'un an lorsqu'un jour, à Trianon, sur la belle pelouse qui était devant le pavillon, l'empereur jouait avec lui. Il ôta son épée, la mit à son fils et compléta sa toilette en lui mettant son chapeau. Ensuite il fut se placer à quelque distance, à demi-couché dans l'herbe et tendit les bras à son fils qui marchait vers lui tout en trébuchant, parce que ses petits pieds s'embarrassaient souvent dans l'épée et que le chapeau, lui descendant jusqu'au menton, le faisait ainsi *jouer à colin-maillard* avec son père. Mais comme l'empereur s'élançait avec la vivacité d'un jeune homme pour prendre son fils dans ses bras, afin de lui éviter une chute!!!

Tous les huissiers de la chambre l'adoraient. L'un

[1] Cette gravure est devenue fort rare. Je l'ai chez moi et j'ai ajouté au bas de cette première ligne : *Je prie Dieu pour la France et pour mon père!*
Nous, maintenant, prions pour toi!

d'eux, en me parlant de lui il y a peu de jours encore, pleurait comme une faible femme au souvenir si gracieux du roi de Rome, accourant le matin dans les grands appartements et arrivant seul à la porte du cabinet de l'empereur, car M^me^ de Montesquiou ne pouvait le suivre. L'aimable enfant levait sa belle tête blonde vers l'huissier et lui disait de sa voix argentine, mais impérative :

— Ouvrez-moi. Je veux voir papa.

— Sire, je ne puis ouvrir à Votre Majesté.

— Pourquoi cela? Je suis le petit roi!

— Mais Votre Majesté est toute seule.

C'était l'empereur qui avait donné l'ordre de ne laisser entrer son fils qu'avec sa gouvernante. Il était sans doute impossible que l'enfant y vînt sans elle, mais c'était pour donner au jeune prince, dont la disposition le portait assez à être volontaire, une haute idée de la puissance de sa gouvernante. Le premier jour que l'huissier du cabinet lui fit cette réponse, ses yeux se remplirent de larmes, mais il ne dit rien. Il attendit M^me^ de Montesquiou qui arriva *une demi-minute* après. Aussitôt il saisit la main de sa gouvernante et, regardant fièrement l'huissier, il lui dit :

— Ouvrez! Le petit roi le veut!

Et alors l'huissier ouvrait la porte du cabinet et annonçait :

— Sa Majesté le roi de Rome!...

On a beaucoup parlé de sa violence. Il est vrai qu'il était emporté dans ses vouloirs et qu'il se mettait facilement en colère, mais c'était un des caractères distinctifs de ses cousins. Presque tous étaient ainsi. J'ai vu Achille Murat avoir des accès de colère tellement violents qu'ils étaient suivis de convulsions,

Et cela, précisément à l'âge du roi de Rome. M^me^ de Montesquiou le corrigea une fois de cette violence dans ses volontés. Au milieu de l'accès le plus vif, elle fit fermer, quoique en plein jour, les volets de toutes les fenêtres. L'enfant, tout étonné de voir remplacer le jour par de la lumière, demanda à sa gouvernante pourquoi elle faisait ainsi tout fermer.

— Pour qu'on ne vous entende pas, Sire. Les Français ne voudraient jamais de vous pour leur roi, si vous étiez méchant.

— Est-ce que j'ai crié bien fort?

— Sans doute.

— M'a-t-on entendu?

— Je le crains pour vous.

Alors l'enfant se prit à pleurer... mais de repentance. Il jeta ses petits bras autour du cou de sa gouvernante.

— Je ne le ferai plus jamais, maman Quiou! Pardonne-moi!

Un jour il arriva que le roi de Rome, allant voir l'empereur, entra dans son cabinet comme le conseil venait de finir. Comme il aimait passionnément son père, il courut à lui sans faire attention à personne; Napoléon, quoiqu'il fût bien heureux de ces signes d'affection bien naturelle et venant du cœur, l'arrêta et lui dit :

— Vous n'avez pas salué, *sire*. Allons, saluez ces messieurs.

L'enfant se tourna et, se penchant légèrement en avant, il envoya un baise avec sa petite main à la troupe ministérielle. L'empereur l'enleva tout aussitôt dans ses bras et dit aux ministres :

— Ah çà, j'espère, messieurs, qu'on ne dira pas

que je néglige l'éducation de mon fils. Et il sait très bien sa *civilité puérile et honnête!*

Ceux qui avaient l'habitude et la familiarité de l'empereur savent que c'était un de ses mots favoris dans sa bonne humeur que celui de *civilité puérile et honnête.*

Le jeune Napoléon était bon, et l'on voyait qu'il l'eût été davantage plus tard. Je sais de lui une foule de traits touchants qui indiquent un bon cœur.

Lorsqu'il était à Saint-Cloud, il aimait beaucoup qu'on se mît à la fenêtre pour voir tous ceux qui passaient. Un jour, il aperçut à quelque distance, une jeune femme en grand deuil, tenant par la main un enfant, tout en noir comme elle et à peu près de l'âge du jeune prince. Il tenait à la main un grand papier, qu'il élevait souvent vers la fenêtre du roi de Rome.

— Pourquoi donc est-il tout en noir? demanda le jeune roi à sa gouvernante.

— Parce que, sans doute, il aura perdu son père. Voulez-vous savoir ce qu'il veut?

L'empereur avait ordonné que son fils fût très accessible de bonne heure à tous les malheureux qui le viendraient solliciter. Et, certes, il ne pouvait mettre alors auprès du roi de Rome une plus digne gouvernante. L'enfant et sa mère furent introduits. C'était en effet une jeune veuve. Son mari était mort depuis trois mois, des suites de blessures reçues en Espagne et elle sollicitait une pension. Son fils était à peu près de l'âge du roi de Rome. Elle pensa que cette conformité pourrait attendrir et elle mit sa pétition dans les petites mains de son enfant. Elle ne se trompa pas. Le roi de Rome, en voyant le jeune solliciteur, eu le cœur touché. L'empereur était à la

chasse et il ne pouvait lui remettre toutes ses pétitions que le lendemain à son déjeuner. Il fut triste tout le jour et, lorsque le lendemain il sortit de son appartement pour aller rendre ses devoirs à son père, il eut soin de mettre la pétition du petit garçon à part de toutes les autres. Et ce qui est bien remarquable, c'est que ce fut de lui-même.

— Tiens, papa, voici une pétition d'un petit garçon. *Il est habillé tout en noir*[1]. Son papa a été tué à cause de toi et sa maman demande une pension, parce qu'elle est pauvre et qu'elle a du chagrin.

— Ah! ah! dit l'empereur, en attirant son fils à lui, tu donnes déjà des pensions, toi! Diable! tu commences de bonne heure. Voyons un peu ce que c'est que ton protégé.

La veuve de l'officier avait des droits. Mais peut-être qu'ils n'auraient été reconnus qu'un ou deux ans plus tard. Le brevet de sa pension lui fut expédié dans la journée et une année d'arriéré ajoutée à l'ordonnance[2]. Si la veuve vit toujours, si le petit garçon, maintenant un grand jeune homme, est parvenu dans cette vie au terme que le fils de Napoléon n'a pas été assez heureux pour atteindre, qu'il songe à son bienfaiteur et prie Dieu pour lui et pour son père.

Qui de nous a oublié cette journée où l'empereur présenta son fils à une revue qui eut lieu au Champ-de-Mars? Il était radieux en entendant les cris de

[1] Il paraît que l'habillement lugubre de cet enfant avait frappé vivement l'imagination du jeune prince.

[2] L'empereur en agissait toujours ainsi avec les veuves de militaires. « Rien, disait-il, ne pouvait payer le sacrifice de la vie. » Et il fallait tout faire pour qu'au moins l'affliction trouvât une compensation dans la reconnaissance de l'État.

joie délirante de ses vieilles bandes, car c'était en partie la garde impériale, cette troupe vaillante parmi les vaillantes...

— A-t-il eu peur? demandait l'impératrice.

— Peur! Non vraiment. Il savait bien qu'il était là avec des amis de son père[1].

Une chose qui fut remarquée ce même jour, c'est que l'empereur tint son fils dans ses bras pendant des heures entières. Il semblait puiser dans les regards de cet ange un bonheur jusque-là inconnu pour lui. Après la revue, il causa longtemps avec M. Fontaine et parla du palais pour le roi de Rome qu'on devait construire en face de l'École militaire et du Champ-de-Mars. Et pendant ce temps l'empereur avait son fils sur ses bras et le caressait tout en le faisant jouer. On parla de Rome. M. Fontaine en fit l'éloge, parce qu'il est artiste et fait pour comprendre Rome. Napoléon se plaignit de n'avoir pas été jusqu'aux portes de cette cité-reine, lui qui avait attaché l'Italie à son nom et son nom à l'Italie!

— Mais j'irai bien sûrement un jour, dit-il à M. Fontaine, car c'est la ville de *mon petit roi*.

Et il arrêtait sur son fils cette prunelle ardente et fauve, qui dans ce moment couvrait d'amour et de vastes pensées cette tête chérie, objet de tant de soins.

Et voilà le père que ce bourreau d'Hudson-Lowe a torturé dans son cachot de Sainte-Hélène, en lui refusant pendant des semaines entières le buste de son

[1] Quelqu'un me disait que, se trouvant à l'École militaire, il avait été témoin de *l'ivresse* — c'est le mot — produite par la connaissance qu'eut la garde de cette belle parole de l'empereur.

fils, le portrait de son premier, de son dernier-né! de cette postérité condamnée par anathème parce qu'elle était grande! Ah! honte sur nous! honte sur tout ce qui porte le nom d'homme, puisque cet être fait encore partie de la création!

CHAPITRE XVII

Funestes présages. — Fautes à propos de MM. de Talleyrand et Fouché. — Cambacérès. — Le comte Dubois. — Le chambellan de service. — *J'en ai donc* MENTI? — *Vous l'avez rêvé.* — *Tous des imbéciles...* — *Ce Fouché est un grand misérable.* — Notes et instructions. — Papiers brûlés. — Château de Ferrières. — Ordre d'appositions des scellés. — *L'Abbaye.* — Fureur. — Accommodement. — M. Réal à Ferrières. — Duc de Rovigo, ministre. — La Russie et M. de Czernicheff. — Espionnage. — Antipathie d'Alexandre pour M. de Rovigo. — Le séducteur universel. — L'ovation. — Voilà M. de Czernicheff. — La valse. — J'y renonce. — L'empereur! — Le chien d'Alcibiade.

Ce moment vraiment lumineux dans la vie de Napoléon, parce que sa dynastie semblait enfin s'asseoir sur le trône impérial de France, eh bien, ce moment était celui où le destin rassemblait tous les nuages autour de sa tête pour l'écraser dans la tempête. Et pourtant il n'essayait encore aucun parti. Il ne cherchait toujours qu'à écraser et souvent il ne faisait que blesser.

Ce fut peu de temps avant la naissance de son fils que l'empereur commit une de ces fautes comme depuis il en fit encore. Non que je pense qu'il dût être cruel, mais je crois que M. de Talleyrand en 1814 et Fouché en 1810, tous deux éloignés des affaires avec tout l'entourage de la pitié d'une disgrâce et la possibilité de nuire, je crois qu'il y eut dans cette conduite

une immense faute de commise, et l'expérience l'a prouvé.

Lorsqu'en juin 1810 Fouché fut disgracié et que le ministère de la police fut confié au duc de Rovigo, l'empereur ne céda à cette époque qu'à une intrigue ourdie dans l'intimité de son cabinet intérieur, et il y céda sans le savoir. Cambacérès avait juré la perte de Fouché. Il le dénonça à l'empereur, ce qui le perdit. Je crois bien que dès lors Fouché conspirait contre l'empereur, puisque j'en ai eu la preuve pour l'époque de Marengo. Mais je ne pense pas que Napoléon ait su la chose comme elle était réellement. Il se borna donc à renvoyer Fouché du ministère et il le nomma même gouverneur de Rome. Cependant, soit que l'archichancelier voulût accomplir l'œuvre de la destruction de Fouché, il revint encore à la charge et un jour, après le conseil d'État, l'empereur étant rentré dans son cabinet avec l'archichancelier, comme cela lui arrivait assez souvent, on entendit bientôt sa voix éclatante remplir la pièce et faire trembler la voûte.

Le comte Dubois, conseiller d'État et alors préfet de police, sortait en ce moment du château[1] pour monter dans sa voiture. Il s'entend appeler, tourne la tête et voit l'empereur sur le balcon de son cabinet, qui l'appelait de la voix et du geste.

— Dubois! Dubois! Montez! Venez tout de suite, dépêchez-vous!

Le préfet fut presque alarmé de la précipitation de la voix et de l'extrême agitation qui paraissait dans

[1] On était à Saint-Cloud alors. C'est à l'époque de la première disgrâce du duc d'Otrante.

toute la personne de l'empereur, qu'il venait de quitter assez calme quelques minutes avant. Il s'empressa de remonter et se présenta à la porte du cabinet de l'empereur. Le chambellan de service s'opposa à ce qu'il entrât. C'était M. de Rémusat.

— L'empereur est avec l'archichancelier et mes ordres portent de ne laisser entrer personne, dit-il au comte Dubois.

— Mais cet ordre ne peut me concerner, dit celui-ci, puisque je viens d'être appelé dans l'instant par elle-même dans le cabinet de Sa Majesté.

— Eh ! monsieur, c'est impossible !

— Parbleu ! monsieur, j'en ai donc *menti* ?

— Non, mais vous l'avez rêvé. Qui diable voulez-vous qui ait été vous appeler, puisque je suis de service ?

— Quelqu'un, monsieur, qui se sert mieux lui-même qu'il n'est servi. C'est l'empereur !...

Et il marmottait entre ses dents quelques mots assez peu polis, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit violemment et l'empereur parut, le visage enflammé de colere.

— Savez-vous bien, monsieur, que j'entends qu'on obéisse à mes ordres à l'heure même où je les donne ? Ne vous ai-je pas dit *moi-même* de monter à l'instant ?

— Ma foi, Sire, il n'y a pas de ma faute. Quand vous voudrez être obéi, mettez à votre porte des gens qui n'empêchent pas de passer.

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est M. de Rémusat qui ne voulait pas que j'entrasse auprès de Votre Majesté.

— Hum ! dit l'empereur en poussant le comte Dubois

dans son cabinet, ils sont tous les mêmes ! *Tous des imbéciles.*

Et il referma lui-même la porte avec colère.

Il n'y avait dans le cabinet de l'empereur que l'archichancelier. Il paraissait, comme toujours, fort calme. Mais l'empereur était dans une agitation nerveuse qui le rendait incapable de rien faire. On voyait sur son bureau une grande feuille de papier sur laquelle étaient déjà quelques lignes de son écriture, mais plus illisibles que jamais il n'en fit. Pendant quelques minutes il se promena pour essayer de se calmer.

Enfin s'arrêtant tout à coup devant le comte Dubois :

— Dubois, lui dit-il, ce Fouché est un misérable !

Puis il reprit sa promenade en répétant deux fois encore :

— C'est un misérable ! un grand misérable ! Mais qu'il ne compte pas faire de moi ce qu'il a fait de son Dieu, de sa Convention et de son Directoire, qu'il a bassement trahis et vendus. J'ai la vue plus longue que Barras, et avec moi ce ne sera pas si facile. Qu'il se tienne donc pour averti. Mais il a des notes, des instructions *de moi* et j'entends qu'il me les rende.

Tout cela se disait avec une grande rapidité et tout en marchant.

— Je sais que vous êtes ennemis, Fouché et vous, ajouta Napoléon en s'adressant spécialement au comte Dubois. Mais c'est égal, je vous ai choisi pour aller auprès de cet homme remplir une importante mission. Importante surtout pour lui, car il y va de sa tête.

— Sire, s'écria le comte Dubois, que Votre Majesté daigne me dispenser de l'honneur qu'elle veut me

faire! Elle-même vient de le dire. Le duc d'Otrante est mon ennemi. Il croira que je vais chez lui pour le braver et j'avoue que cette pensée m'est pénible.

— Silence! dit l'empereur. Vous allez auprès de lui pour remplir une mission grave, que vous seul pouvez mener à bien. Écoutez-moi. Fouché, pendant son ministère, a reçu de moi beaucoup d'ordres, de notes, de lettres confidentielles de ma propre main! Eh bien! monsieur, quand je lui redemande ces papiers, qu'il devait me rapporter s'il eût été un honnête homme, savez-vous ce qu'il me fait répondre? Qu'il a tout brûlé! Lui, Fouché, brûler des papiers importants! Non, non, il n'est plus assez jeune pour faire une telle école [1]. IL A MES PAPIERS. J'entends qu'il me les rende. Vous allez partir pour son château de Ferrières[2] où il est maintenant. Vous lui demanderez, en MON NOM, tout les papiers qu'il tient de moi. S'il refuse?... s'il refuse, qu'on le mette dans les mains de dix gendarmes. Qu'il soit conduit à l'ABBAYE et, de par Dieu! je lui ferai voir qu'un procès peut se faire promptement. Eh bien, qu'attendez-vous? partez donc!...

— Mais, sire, quels sont les papiers qu'il faut que je demande? Votre Majesté doit en avoir une liste S'il m'en donne six et qu'il en ait trente...

— Vous avez raison. Écrivez.

Et poussant le comte Dubois sur la chaise qu'il avait occupée, il le mit devant la feuille de papier qu'il avait commencé à couvrir et, continuant sa pro-

[1] Ces propres paroles ont été dites à M. le comte Dubois, alors préfet de police, lorsque l'empereur l'envoya à Ferrières.

[2] Le château de Ferrières est près du Pont-Carré.

menade ou plutôt sa course, il se mit à dicter, mais avec une telle vitesse, qu'il vit lui-même que le comte Dubois ne pouvait le suivre.

Il m'est impossible de dicter comme il m'est impossible d'écrire, dit-il enfin en se jetant dans un fauteuil. Prenez cette liste, tout informe qu'elle est, elle vous servira. D'ailleurs, mettez les scellés sur les papiers qui resteront, je vérifierai et nous verrons. Partez ! Et partez à l'instant.

Le comte Dubois envoya sur-le-champ chercher des chevaux de poste et se mit en route pour Ferrières, où il arriva avant la nuit. Il trouva le vestibule, toutes les avenues de la maison remplis de ballots, de caisses, de malles sur lesquels était écrit : *A monsieur le gouverneur de Rome !* Et le gouverneur lui-même au moment de partir.

En voyant son ennemi ou plutôt son rival devant lui, Fouché devint tremblant. Car, pâlir[1] n'était pas pour lui chose facile ou plutôt possible. M. Dubois lui exposa le motif de sa visite, en enveloppant sa mission de tout ce qui pouvait en faire disparaître les aspérités. Mais le coup n'en fut pas moins rude.

— Que je LUI rende ses notes, monsieur, s'écria-t-il en se levant et parcourant la chambre comme un insensé, que je rende ses notes ! Et où voulez-vous que je les prenne ? Elles sont brûlées, vous dis-je. Je l'ai déjà juré... je le jurerai encore tant qu'on le voudra.

Ce n'était pas le serment qui l'embarrassait. Cependant le comte Dubois avait des ordres précis, formels.

(1) On sait que Fouché était excessivement pâle et même blême.

Avec Napoléon il n'y avait aucune plaisanterie à faire pour éluder l'exécution de sa volonté. Il FALLAIT obéir. Il fut donc obligé d'en arriver à prononcer le mot de l'ABBAYE !

A peine le duc l'eut-il entendu qu'une teinte livide se répandit sur tout son visage déjà si blême et le comte Dubois crut qu'il allait s'évanouir. Ses jambes plièrent sous lui et il retomba anéanti sur son fauteuil.

— A l'Abbaye ! Moi, à l'Abbaye ! Mais que veut-il faire de moi ? Me faire mon procès, dites-vous ?

Et il se relevait et courait par la chambre comme un insensé. Le préfet tenta de le calmer et de nouveau lui parla de la remise des papiers.

— Mais quand je vous répète qu'ils sont tous anéantis, brûlés ! Croyez-vous donc, monsieur, que j'aurais été garder des papiers qui pouvaient non seulement un jour me perdre, m'exterminer, mais faire pendre mes enfants et mes petits-enfants JUSQU'A LA QUATRIÈME GÉNÉRATION ?

Et il continuait sa course à travers la chambre, se heurtant contre les meubles, joignant les mains et dans une véritable agonie. Enfin il ne s'est jamais vu d'homme ayant aussi peur.

Le préfet en eut pitié. C'était bien à lui, car jamais Fouché ne lui avait montré que de la malveillance. Il s'approcha de lui et lui dit qu'il voulait faire pour lui ce qu'il pensait que lui-même ferait dans une semblable circonstance.

— Écoutez, dit-il au duc, je vais mettre les scellés sur quelques papiers que vous avez sans doute ici. Je dirai à l'empereur que vous n'avez voulu rien me montrer et que Réal n'a qu'à venir lever les scellés.

Je crois que Réal est votre ami... Avec l'empereur, il n'y a jamais qu'un premier mouvement à redouter. Une fois le sommeil sur sa colère, souvent il n'y en a plus de traces au matin. Calmez-vous donc et tout ira bien.

Ils rassemblèrent en effet une foule de vieux papiers, tous insignifiants, car il paraissait certain qu'il n'y en avait pas d'autres[1], et le comte Dubois mit son cachet sur toute cette belle collection, puis disant adieu au ministre disgracié, il s'en revint à Paris rendre compte de sa mission. L'empereur éclata d'abord en injures et persistait toujours à faire traduire le duc devant un tribunal. Mais le préfet lui parla de sa visite à Ferrières comme homme d'État, et comme homme d'esprit. *Tous deux* avaient examiné Fouché pendant cette sorte d'enquête qu'il lui avait fait subir et le résultat était, pour la conviction de M. le comte Dubois, que les papiers étaient bien effectivement brûlés.

— Il avait trop peur pour qu'ils ne le soient pas, disait-il. Que Votre Majesté envoie à Ferrières un autre conseiller d'État, car je ne puis faire une telle course tous les jours. Les affaires de mon département souffriraient. Que Votre Majesté envoie là Réal, ou tel autre qui lui plaira. Tout le monde d'ailleurs en fera autant que moi.

L'empereur consentit à ce que le comte Dubois ne

[1] Il me disait encore dernièrement qu'il était convaincu que les papiers étaient brûlés. Cependant, après la mort du duc d'Otrante, on remit de sa part une cassette fermée à Louis XVIII. Mais, au reste, après le jeu double que Fouché jouait, la cassette pouvait ne contenir que des papiers relatifs aux derniers temps de son ministère.

retournât pas à Ferrières. Ce fut Réal qui leva les scellés et fit le procès-verbal. Le résultat de tout ce fracas fut l'entrée du duc de Rovigo au ministère.

La même cabale qui avait culbuté Fouché fit à son tour sauter Dubois, mais six mois plus tard. Quant au duc d'Otrante, sa nomination de gouverneur de Rome n'eut pas une grande suite et il subit une sorte d'exil moral dans sa sénatorerie jusqu'au moment où, pour le malheur de l'empereur, il rentra aux affaires. Non pas que son savoir ne fût supérieur à celui de tous les autres, mais parce que Fouché, s'il avait en effet mérité d'être éloigné du ministère, le méritait encore davantage trois ans plus tard, car il avait été offensé et ne pardonnait jamais.

Cependant les plus graves intérêts s'amoncelaient autour de l'horizon politique, et semblaient empêcher de distinguer l'avenir. La Russie gardait un silence difficile à expliquer, malgré toutes les cajoleries de M. de Czernicheff, qui nous tenait dans une bien petite estime, car il faisait sa diplomatie à la façon de M. le régent. Et en bonne conscience, ceci était depuis longtemps passé de mode. Le peu d'importance du sujet qu'il poursuivait fit qu'il réussit à surprendre quelques détails sur la marche des troupes et sur les magasins de ses subsistances. Mais ce n'était pas avec un homme comme Napoléon qu'il était possible de le connaître par la perfidie, en cherchant à avoir ses plans huit ou dix mois d'avance. Passe pour la veille de la bataille, comme à Dresde ou à Waterloo! Et encore! Mais enfin, là on peut jouer son honneur et sa tête contre une espérance plus ou moins fondée. Tandis que M. Czernicheff a couru le danger très im-

minent, *pour eux*, de faire fusiller deux pauvres pères de famille, contre l'information très incomplète qui lui apprenait que le soldat emportait de sa garnison deux paires de bas, au lieu d'une, et trois chemises au lieu de deux. En vérité, ce n'est pas la peine de jouer ainsi avec la tête des autres pour une partie si peu importante ; il est vrai que la sienne aurait été compromise assez sévèrement, si le télégraphe de Strasbourg n'avait pas été endormi et s'il n'eût pas passé à étendre ses bras le temps qu'il devait employer à parler, pour dire qu'on arrêtât M. de Czernicheff.

Ce qui est à lui reprocher, non pas au télégraphe, mais à M. de Czernicheff, c'est d'avoir usé de la plus cordiale hospitalité, d'avoir accepté de riches présents comme envoyé d'un ami, et puis de faire une sorte d'espionnage, ce qui est toujours d'une couleur un peu honteuse. Il est vrai que l'empereur Alexandre m'a dit à moi-même, en 1814, qu'une des choses qui l'avaient offensé de la part de M. le duc de Rovigo, ce fut, lors de son dernier voyage à Pétersbourg, d'avoir tenté d'exercer dans l'intérieur du palais impérial la *police* de Paris. L'empereur Alexandre prétendait que c'était cette raison qui l'empêchait de voir M. le duc de Rovigo [1], ce n'était donc qu'une représaille !

Il serait difficile de donner une idée de l'*infatuation* où je trouvai toutes les femmes, relativement à M. de

[1] L'empereur Alexandre me parla beaucoup de son antipathie pour le duc de Rovigo. Il y mêlait aussi une autre personne... je donnerai les détails de cette conversation dans un autre volume.

Czernicheff. C'était une folie, une obsession qui pouvait faire croire à la magie. On m'avait bien écrit dans ce sens, et même quelques-unes des pauvres malades. Mais j'étais loin de croire le *mal aussi profond*; *elles ne mouraient pas toutes*, *mais toutes étaient frappées*. En vérité, la chose était burlesque, et, vue de sang-froid, elle l'était bien autrement. Je ne sais pourquoi M. de Czernicheff avait mérité *cette grande ovation*. Il était sans doute fort agréable, homme de beaucoup d'esprit, mais cherchant peu à plaire, et cela, non pas qu'il fût occupé de l'une plutôt que de l'autre, mais parce que toutes semblaient l'ennuyer. Voilà du moins l'effet qu'il me fit le premier soir de grand cercle où je le vis aux Tuileries. J'avoue que j'y portai toute la curiosité qu'avaient excitée les lettres où on me parlait de lui comme du mangeur de cœurs le plus glouton qui eût encore paru dans l'un de nos salons. Je me rappelle cette soirée, parce qu'il s'y joint une particularité assez singulière.

On m'avait donc non seulement écrit depuis l'arrivée de M. de Czernicheff toutes les histoires dont il était le héros, et cela avec mensonge ou vérité, il n'importe. Mais d'autres détails m'avaient été contés depuis que j'étais à Paris. Comme ces détails me paraissaient bien étonnants, en raison de la surveillance que l'empereur exerçait sous son *propre toit*, j'étais bien aise de juger par moi-même de la vérité de la chose.

— Parbleu ! me dit M. de Narbonne, vous êtes bien entêtée ! Quand on vous dit comment les choses se sont passées, vous ne voulez encore rien croire. Quand je vous répète que l'une des puissances belligérantes

a été au moment de battre l'autre, bien qu'elles soient d'anciennes camarades. Au reste, elles se regardent toutes comme des chattes sauvages, quand le Lovelace du Nord paraît au milieu d'elles. Attention! Nous entrons dans le sanctuaire. Regardez bien attentivement, car je suppose que l'étoile polaire est à l'horizon. Je ne veux rien vous dire. Voyons si vous le devinerez. Si vous êtes blessée à mort par un regard de ses yeux chinois, appelez-moi à votre aide.

Cette conversation se faisait en descendant mon escalier, dans ma voiture, et en traversant lentement tous les grands appartements des Tuileries. M. de Narbonne avait dîné chez moi et je l'avais conduit au château.

Lorsque je fus entrée dans la salle du trône, je regardai attentivement parmi la foule d'étrangers de distinction qui se trouvaient là presque courbés devant l'N brodé sur le fauteuil vide du trône, car l'empereur n'était pas encore arrivé, et les seuls visages qui fussent alors dans la salle impériale ne méritaient pas certainement le nom de mangeurs de cœurs. J'avais bien auprès de moi plusieurs femmes, qui seulement pour prononcer un nom m'auraient dit :

— Voilà M. de Czernicheff.

Mais je voulais deviner toute seule, et je ne regardais même plus du côté de M. de Narbonne, qui me faisait de gros yeux, pour diriger les miens vers un endroit de la salle où était un groupe assez nombreux qui s'ouvrit enfin, et me laissa voir un grand jeune homme, n'ayant point une jolie figure, mais ayant cette tournure qui n'était ni commune, ni distinguée, qui était ce qu'on appelait alors une tournure *étrangère* — c'était le mot — et il serait difficile en effet

de dire la chose autrement. M. de Metternich et M. de Czernicheff sont les deux types dans ce genre qui soient venus nous offrir une extrême élégance, avec des manières qui ne rappelaient en rien même celles traditionnelles des salons de 1787. M. le comte de Metternich, avec sa poudre mise sur une chevelure blonde, qui n'avait aucun cheveu blanc, mais pour se donner l'air un peu plus respectable avec son habit de chevalier de Malte, rouge, à revers noirs, et ses façons courtoises, ses manières si noblement aisées, était vraiment le grand seigneur dans sa plus extrême élégance. M. de Czernicheff avait également de l'élégance. Mais il y avait peut-être plus d'*étrangeté*, si l'on peut le dire. Tout en lui, jusqu'à son costume, cette façon *guêpée* d'être serré dans son habit, ce chapeau, ce plumet, ces cheveux jetés en grosses touffes, et puis cette physionomie tartare, ces yeux presque perpendiculaires, lorsqu'ils ont ordinairement l'habitude de venir horizontalement, tout cet ensemble, je le répète, était un type original et curieux.

Mais ce qui, pour moi, ne le fut pas moins, ce fut de retrouver dans M. de Czernicheff presque un vieil ami.

Deux ans avant cet instant où je voyais dans la salle du Trône du palais des Tuileries, un grand jeune homme qu'on appelait M. Czernicheff, aide de camp et favori du czar de Russie, j'avais été au bal chez M. le duc de Cadore, alors ministre des affaires étrangères, et j'avais été invitée pour la valse par un officier russe, qui, arrivé de la nuit même et repartant le lendemain, avait été invité par M. de Champagny à voir un bal français. Cet officier, alors fort jeune, n'étant pas d'un grade assez élevé à cette épo-

que pour essayer de danser avec l'une des princesses impériales, s'adressa à moi dans son orgueil d'envoyé d'un czar dont il était l'ami, parce qu'il m'avait vue ouvrir le bal dans la contredanse de la princesse Caroline et qu'il sut que j'étais gouvernante de Paris. Je ne sais comment il arriva que je n'étais pas engagée pour cette première valse et que j'acceptai, chose fort étrange, car pour la valse surtout j'avais l'habitude de ne danser qu'avec les personnes que je connaissais, et que je connaissais pour bien valser. Nous partîmes donc. Je n'étais pas une mauvaise valseuse — j'étais élève de M^me^ Demidoff — et quand je valsais avec M. de Lagrange[1], M. de Flahaut, ou deux ou trois autres de la même force, cela allait bien. Mais lorsque pour la première fois je me sentis tourner le poignet avec cette raideur de bonne grâce pourtant que les valseurs russes mettent à tenir le bras droit, que je me sentis soulever de terre et emporter comme une plume par le vent, je me sentis mal. Je priai l'officier de me déposer sur ma banquette, ce qu'il exécuta avec un demi-sourire de malice en hochant la tête par manière de salut, puis il s'éloigna. Quant à moi, il me fut impossible de reprendre la valse. Je dansai tout le reste de la soirée et je ne revis plus mon officier russe, qui, je crois, était reparti dès le lendemain du bal.

Or, cet officier russe, c'était M. de Czernicheff. Je le reconnus à l'instant, parce qu'il a un type de figure qui est trop caractérisé pour l'oublier. Ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il ne l'avait pas dit, ou du moins ne

[1] M. Charles de Lagrange : c'était, avec M. de Flahaut, l'homme de la cour qui valsait le mieux.

l'avait dit qu'à très peu de personnes. J'allais faire signe à M. de Narbonne pour qu'il vint près de moi, lorsque la porte du fond de la salle s'ouvrit et le mot: « L'empereur! » mit tout le monde au silence. Tous les dos, les épaules portant épaulettes d'or ou de diamants s'inclinèrent bien bas! Mais si bas! si bas! qu'il était à craindre que le front ne touchât la terre. Lui, s'avançait gravement, mais avec un regard doux, quoique superbe, quoique étincelant. Il s'arrêta longtemps devant mon officier russe et lui parla avec cette bienveillance qu'il devait porter au favori de son frère le czar! Sa faveur était fort grande également auprès de Napoléon et il en aurait peut-être plus obtenu en étant pour lui dévoué comme l'empereur aimait qu'on le fût — et toujours fidèlement à son prince — qu'en allant quêter de mauvais renseignements dans les vieux cartons du ministère de la guerre. C'est, du reste, un homme tout autre que ce qu'on l'avait jugé. Ses amours, ses valses, toutes ces coutumes presque orientales et tenant un peu du Potemkin, avaient encore plus d'habileté et de ruse que de mollesse et de volupté asiatiques. A propos de ses amours, je sais une chose qui peut donner une idée de lui-même. On sait qu'il faisait conduire sa voiture à la porte d'un club, ou bien d'une actrice célèbre comme aimant la joie, et lui, pendant ce temps, était tout autre part occupé d'intérêts bien autrement sérieux que des *amourettes*, comme aurait dit le marquis de la Vaupalière. Mais ici, il y a encore une petite note à ajouter. Tandis que l'empereur, d'après les rapports de police, croyait M. de Czernicheff le plus coureur des hommes, on sait qu'il était aux pieds d'une femme dont le mari connaissait les secrets les

plus intimes de l'empereur. Jusque là, c'est l'histoire du chien d'Alcibiade. Mais la note bonne à ajouter, c'est qu'au moment où M. de Czernicheff paraissait le plus amoureux du monde de deux femmes, dont l'une était charmante et l'autre la plus déplaisante, la plus méchante, la plus antigracieuse de ce monde, il en aimait une troisième, ravissante créature, faite toute de charme et de grâces, qu'il aimait avec ce redoublement d'amour que donne le mystère, et qu'il aime encore malgré l'éloignement — d'amour, je ne crois pas, mais au moins d'une bonne amitié.

CHAPITRE XVIII

Le roi d'Espagne. — Sa lettre à l'empereur. — Autre lettre à sa femme. — Beau caractère de Joseph. — Le ministre anglais Hamilton. — Le comte Charles de Châtillon. — La trahison britannique. — Le maréchal Suchet. — Le brevet — *Apporte !* — Ma conversation avec l'empereur. — M. Lagrard de Cherval. — M. de Talleyrand. — Les grands vicaires de Reims. — Mes ennemis. — M. et Mme Juste de Noailles. — Le comte Louis de Narbonne. — L'homme *malheureux* et l'homme *heureux*. — Mme Campan. — Victoires faciles en Espagne. — Revers de la médaille en allant à l'Ouest.

Dans le peu de moments que Junot avait passés avec le roi d'Espagne, celui-ci avait laissé voir combien il était malheureux de l'état où la guerre plongeait toute la Péninsule.

— J'ai parlé à mon frère, lui dit-il, je lui ai parlé avec une force dont je me sentais toujours capable, mais que lui-même peut-être ne me soupçonnait pas, parce que, jusqu'à présent, le désir de bien vivre avec lui l'emportait sur le plus ou moins de volonté d'action ; et puis ce qui me concerne est de moins grande importance que les intérêts d'un empire. Je suis chargé du sort de tout un peuple, et certes je ne faiblirai pas devant la tâche qui m'est imposée.

Déjà, en 1810, le roi Joseph avait tenu une conduite que peut-être on ignore dans quelques parties de l'Europe, parce que l'empereur laissait peu sortir

ces vérités de la boîte dans laquelle il les renfermait. Mais voici quelques mots d'une note remise par M. Azanza, ministre de Joseph, le 8 mars 1810, à l'ambassadeur de France à Madrid, qui était alors M. de Laforest. Cette note fut écrite à Malaga, à l'époque où l'empereur créa des gouvernements militaires dans plusieurs provinces d'Espagne.

Le roi d'Espagne représentait à son frère dans cette note :

« ..... Que, considérant les malheurs et le bouleversement qui résultent presque toujours d'un gouvernement purement militaire, il ne pouvait se dispenser de lui présenter que dans le moment qui paraissait le plus favorable pour organiser les provinces de la gauche de l'Ebre, conformément à la Constitution, pour qu'elles servissent d'exemple aux autres, il était douloureux de les voir au contraire traitées avec la rigueur d'un gouvernement militaire. Sa Majesté, instruite par l'expérience, depuis que quelques généraux français, sans l'autorisation expresse qu'on leur donnait aujourd'hui, avaient voulu ordonner la perception et l'emploi des revenus publics dans les provinces où ils commandaient, était persuadée que leurs dispositions devaient rencontrer à chaque pas des difficultés insurmontables et causer les plus grands désordres ; qu'il serait facile d'imaginer l'éloignement des contribuables, lorsque ce serait une autorité étrangère qui, sans s'assujettir aux formes établies et même sans les connaître, donnerait ses ordres pour la levée des impôts, etc., etc. Que l'on ne perde pas de vue — ajoutait cette même note du 8 mars — qu'on n'est pas parvenu sans peine à faire entendre au peuple qu'il n'était

pas question de le soumettre à la France, mais bien de le rendre INDÉPENDANT et de lui laisser la qualité d'Espagnol, comme auparavant, et que sans doute cette conviction qui commençait à s'opérer en lui, avait été l'agent le plus efficace pour l'engager à rentrer dans l'ordre. »

A cette même époque, le gouverneur militaire de Biscaye publia des écrits dans lesquels on donnait à entendre que l'empereur exerçait sa souveraineté dans cette province. Le roi Joseph était toujours en Andalousie. Il fit écrire le 17 mars 1810 par son ministre Azanza, de Grenade, où il était alors, une autre note dans laquelle il déplorait le système d'après lequel son frère lui prêtait appui et assistance, car c'était, selon lui, un secours trop chèrement acheté que de le payer avec *la honte de la nation.*

« Quels résultats ensuite peut-on attendre d'opérations exécutées de cette manière? Est-ce donc en méconnaissant l'autorité royale aux yeux de tous, en foulant aux pieds l'honneur national, en démembrant la monarchie? En agissant ainsi, on ne peut voir qu'un sinistre et terrible effet, et que déjà l'on commence à éprouver. L'inefficacité des efforts du roi d'Espagne pour arriver à une pacification générale, l'avilissement du caractère dont elle est revêtue, la ruine de la nation, la perte des Amériques, une émigration considérable d'Espagnols. Il est temps enfin d'arrêter cet embrasement, dont les progrès peuvent devenir épouvantables en peu de temps, faire renaître les obstacles et finir par dévorer une nation orgueilleuse de porter un nom illustre, douée d'un caractère indomptable, et qui préférerait son exter-

mination totale à une existence précaire et dégradée, etc. [1] »

Cette note, comme je l'ai dit plus haut, *fut passée* — pour parler en style diplomatique — au nom du roi d'Espagne, en date du 17 mars 1810, de Grenade, où il était alors, à l'ambassadeur de France. Maintenant, suivons toujours. Ceci est important, car justice doit être pour tous au monde, et combien n'ai-je pas entendu accuser le roi Joseph, *par des Espagnols eux-mêmes*, de lâcheté comme roi et n'étant qu'instrument servile des volontés tyranniques de son frère !

Eh bien, le 2 mars 1812, lorsque l'empereur ordonna la division de la Catalogne et y nomma des intendants, Azanza réclama toujours officiellement au nom du roi son maître auprès de l'empereur, et cela, non pas comme une chose purement de forme, car l'empereur lui-même a parlé bien assez haut contre ses frères lorsque les lois n'étaient pas exécutées par eux aussitôt qu'elles étaient prononcées.

« L'intention de Sa Majesté Impériale, dit le ministre espagnol dans cette même note, ne peut être que le roi passe aux yeux de sa nation pour consentir volontairement au démembrement de la monarchie espagnole, parce que cette coopération est incompatible, non seulement avec l'honneur du roi, mais avec ses engagements contractés avec sa nation...

[1] Lorsque, en 1811, le roi d'Espagne vint à Paris pour le baptême de son neveu, l'empereur lui promit positivement que l'autorité des gouverneurs militaires marcherait toujours de concert avec les autorités du pays, et il n'en fut rien. Oh ! que de causes se sont réunies pour perdre l'Espagne !

car il n'avait accepté la couronne que sous la garantie de l'intégrité totale de l'Espagne. Ainsi donc, ajoute le duc de Santa-Fé dans cette note, *que je garantis officiellement authentique*, Sa Majesté le roi ne peut donner son consentement ni explicite ni implicite à aucun démembrement de la monarchie, et en conséquence elle *proteste*.

Le 10 mai suivant, en apprenant que le comte Dorsenne, général en chef de l'armée du Nord, avait de *sa seule volonté* dissous le conseil et le tribunal *de Corte* de Pampelune, et donné *une nouvelle forme à la junte criminelle* CRÉÉE PAR LE ROI, Azanza réclama de nouveau et d'un style qui montrait l'ulcération profonde de son maître :

« C'est avec surprise et mécontentement, dit-il, que Sa Majesté a vu cette mesure lorsque, depuis son retour de France, elle était dans la ferme croyance que les Français ne devaient plus s'immiscer dans les affaires civiles et ecclésiastiques d'Espagne. Qu'ainsi donc il est fâché d'avoir à annoncer que le roi a non seulement désapprouvé le comte Dorsenne, mais lui a ordonné de rétablir dans son premier état le tribunal de Corte, le conseil et la junte criminelle de Navarre, etc., etc., etc. »

Toutes ces notes, qui certes à cette époque ne paraissaient dans aucun journal français, demeurèrent sans effet; mais elles ne prouvent pas moins le zèle avec lequel le roi Joseph et son ministère s'opposaient au démembrement de la monarchie espagnole et à tout ce qui pouvait blesser son indépendance. Azanza, envoyé à Paris à la suite de cette correspondance infructueuse, écrivait au roi des lettres qu montraient la loyale bonne foi de tous ceux qui vou-

laient en effet et ne voulaient que le bien de l'Espagne. On publia alors un paquet de dépêches que des guerillas interceptèrent à l'entrée de Madrid, et qui étaient adressées au roi par le duc de Santa-Fé [1], qui alors était à Paris. On publia des lettres des 19, 20 et 21 juin. Cette dépêche fit voir aux Espagnols que leur roi ne songeait qu'à eux. Mais voici une autre pièce plus curieuse sans doute encore, et que l'histoire doit conserver comme un monument touchant d'honneur et de bons sentiments.

N° I.

Le roi d'Espagne à son frère l'empereur Napoléon.

« Madrid, 23 mai 1812.

« Sire,

« Lorsqu'il y a bientôt un an [1], je demandai à Votre Majesté son avis sur mon retour en Espagne, elle m'engagea à y retourner, et j'y suis. Elle eut la bonté de me dire qu'au pis-aller, j'aurais le temps de la quitter, si les espérances qu'on avait conçues ne se réalisaient pas; que, dans ce cas, Sa Majesté m'assurerait un asile dans le midi de la France, où je pourrais partager ma vie avec Morfontaine.

« Sire, les événements ont trompé mes espérances. Je n'ai fait aucun bien et je n'ai pas l'espoir d'en

[1] Cette pièce et beaucoup d'autres, furent produites dans le Mémoire justificatif d'Azanza et d'O'Farrill, lorsqu'ils quittèrent les affaires. C'est le chef-d'œuvre de la loyauté et de la probité politique, car on peut en avoir dans cette carrière toujours occulte et toujours mystérieuse.

[1] Lorsque je le rencontrai à Poitiers après le baptême.

faire. Je prie donc Votre Majesté de me permettre de déposer entre ses mains les droits qu'elle voulut bien me transmettre sur la couronne d'Espagne, il y a quatre ans. Je n'ai jamais eu d'autre but en l'acceptant que celui de faire le bonheur de la monarchie, mais cela n'est pas en mon pouvoir

« Je prie Votre Majeste de m'agréer au nombre de ses sujets, et de croire qu'elle n'aura jamais de serviteur plus fidèle que l'ami que la nature lui a donné.

« De Votre Majesté impériale et royale,
Sire,

« L'affectionné frère,

« Joseph. »

Y a-t-il quelque chose à reprendre dans cette lettre remplie de dignité à la fois et des plus nobles sentiments, et ne craignant pas de les manifester sous la main d'acier qui alors comprimait tout élan, toute pensée !

Il faut maintenant lire ce qui suit :

Le roi Joseph à la reine Julie.

N° II.

« Madrid, 23 mai 1812.

« Ma chère amie,

« Tu dois remettre la lettre que je t'envoie pour l'empereur, si le décret de réunion a lieu et s'il est publié dans les gazettes. Dans tout autre cas, tu atten-

dras ma réponse. Si le cas de la remise de ma lettre arrive, tu m'enverrais par un courrier la réponse de l'empereur et les passeports.

« Renvoie-moi Remi, dont je suis assez en peine ; si on m'envoie des fonds, pourquoi tant tarder avec des convois, et ne pas se servir de l'estafette pour me remettre des traites du trésor public?

« Je t'embrasse ainsi que mes enfants.

« Ton ami,

« JOSEPH. »

P. S. « Si tu sais que M. Mollien ne m'a pas envoyé d'argent depuis les cinq cent mille francs que j'ai déjà reçus pour janvier, lorsque tu recevras cette lettre, remets à l'empereur ma renonciation. A l'impossible nul n'est tenu. Voici l'état de mon trésor. »

Ces deux lettres sont, selon moi, de curieuses pièces pour servir de matériaux historiques, d'abord parce qu'elles présentent les affaires d'Espagne sous un aspect un peu différent de celui que nous offrait le *Moniteur* et les diverses relations qui ne parlent du roi Joseph que *comme un préfet de son frère*[1]. Voici une autre lettre sous la même date que les deux précédentes.

[1] Il était aimé d'une partie des Espagnols et, si l'empereur eût voulu, il était l'instrument le plus utile pour opérer comme l'empereur voulait le faire.

N° III.

Le roi Joseph à la reine Julie,

AU LUXEMBOURG, A PARIS.

« Madrid, le 23 mai 1812.

« MA CHÈRE AMIE,

« M. Deslandes, qui te remettra cette lettre, te donnera tous les détails que tu pourras désirer sur ma situation. Je vais t'en parler moi-même, afin que tu puisses la faire connaître à l'empereur et qu'il prenne un parti quelconque. Tous me conviennent pour sortir de ma situation actuelle. 1° Si l'empereur fait la guerre à la Russie et qu'il me croie utile ici, je reste avec le commandement général et l'administration générale. S'il fait la guerre et qu'il ne me donne ni le commandement ni l'administration du pays, je désire alors rentrer en France.

« Si la guerre avec la Russie n'a pas lieu, soit que l'empereur me donne le commandement ou ne me le donne pas, j'espère bien qu'on n'exigera rien de moi qui puisse faire croire que je consens au démembrement de la monarchie, que l'on me laissera assez de troupes, et que l'on m'enverra le million[1] de prêt mensuel que l'on m'a promis. J'attends dans cet État tant que je peux, parce que je mets mon honneur autant à ne pas quitter l'Espagne trop légèrement, qu'à la

[1] On y voit aussi ce que depuis longtemps nous répétons et que l'on ne veut jamais croire, c'est que la France a toujours envoyé bien autrement d'argent en Espagne qu'elle n'en a retiré.

quitter dès que, durant la guerre avec l'Angleterre, ou exigera de moi des sacrifices que je ne peux ni ne dois faire qu'à la paix générale, dans le but du bien de l'Espagne, de la France et de l'Europe. Un décret de réunion de l'Ebre qui m'arriverait à l'improviste me ferait partir le lendemain.

« Si l'empereur ajourne ses projets à la paix, qu'il me donne les moyens d'exister pendant la guerre.

« Si l'empereur incline à ce que je quitte, ou à l'une des mesures qui me feraient quitter, il m'importe de le savoir et surtout de rentrer en paix avec lui, et avec son consentement sincère et entier. J'avoue que la raison me dicte ce parti, si conforme d'ailleurs à la situation de ce malheureux pays, puisque je ne peux rien pour lui, si conforme à mes relations domestiques, et puis n'ayant pas d'enfant mâle. Si donc l'empereur accepte la retraite, je désire obtenir de lui la permission d'acquérir une terre dans la Toscane ou dans le Midi, mais à 300 lieues de Paris. Je pourrai y passer une partie de l'année et l'autre à Morfontaine. Les événements et une position aussi fausse que celle où je me trouve, si éloignée de la droiture et de la loyauté de mon caractère, ont beaucoup affaibli ma santé. Il n'y a donc que le devoir et l'honneur qui puissent me retenir ici; mes goûts m'en chassent, à moins que l'empereur ne se prononce différemment qu'il ne l'a fait jusqu'ici.

« Adieu, je t'embrasse ainsi que mes enfants.

« JOSEPH. »

On trouve dans cette dernière lettre, comme dans les précédentes, une force admirable et une vertu positive. Tant de simplicité, de bons sentiments; et

puis toujours cette abnégation de soi-même! Ensuite que pouvait faire, je vous le demande, l'homme le mieux intentionné du monde, lorsqu'à chaque résolution prise il trouvait une entrave pour l'exécution? Il fallait agir comme il l'a fait. Maintenant, je vais ajouter une particularité intéressante.

En 1811, l'Angleterre avait à son ministère des affaires étrangères M. Hamilton. Ce M. Hamilton conçut le projet de former une alliance avec l'Espagne. C'était un plan hardi, mais excellent, et un plan à la *Chatham* ou à la *Pitt*. Il était difficile de le mettre ensuite à exécution, parce que nulles relations n'existaient alors entre l'Espagne et la Grande-Bretagne. Mais M. Hamilton se servit d'un moyen assez simple pour arriver à son but. Il choisit un Français[1] réfugié en Angleterre. Ce Français, que je connais beaucoup et qui m'a souvent raconté tout ce qui a rapport à cette affaire, devait aller à Madrid et proposer à Joseph, au nom de l'Angleterre, de le reconnaître comme le roi des Espagnes et des Indes, à la condition qu'il renverrait tout ce qu'il y avait de Français dans la Péninsule, dont la Grande-Bretagne s'engageait à assurer l'entière intégrité de territoire. M. Hamilton était ce même ministre qui avait fait proposer à Lucien de former une sorte *de ligue* contre la France et contre l'empereur. Je ne sais pas si M. Hamilton a des sœurs et des frères. S'il en a, je suis sûre qu'il doit plaider avec eux. Cet homme-là n'a rien de fraternel dans l'âme. Ce qui empêcha cette

[1] Le comte Charles de Châtillon, aussi remarquable par son esprit et ses talents que par les excellentes qualités de son cœur et surtout sa fidélité en amitié.

dernière mesure d'être mise à entière exécution fut le désastre de Moscou.

— Nous n'avons plus besoin d'autre aide pour le combattre que ses propres fautes, disaient les pygmées de Londres en parlant du colosse qui cependant leur faisait toujours peur et qui les avait fait trembler vingt ans ; ce LUI[1] que notre roi littéraire a désigné par ce seul mot et que chacun reconnaît. Et quels moyens employaient-ils? La perfidie, la trahison fraternelle!

Je crois être certaine que Joseph n'aurait pas accepté. Non, il aimait trop son frère et l'honneur.

L'empereur avait conçu de singulières idées sur cette guerre d'Espagne. J'ai déjà parlé de tous les avis que lui avaient donnés des hommes bien savants en tout ce qui pouvait l'éclairer à cet égard, et rien n'avait pu le tirer du charme fallacieux que l'appât de cette conquête avait jeté sur lui. Aussi la douleur qu'il ressentait d'un échec se fit voir dans l'accueil que reçut Masséna et la joie du triomphe dans la récompense de Suchet.

Ce fut au sujet de la prise de Tarragone que l'empereur avait dit :

— Suchet, le bâton de maréchal est dans Tarragone,

Et Suchet prit Tarragone.

L'empereur avait bien changé depuis l'armée d'Italie. A Lodi, à Arcole, c'était lui-même qu'il jetait au milieu des boulets ennemis pour y faire aller ses soldats. Aujourd'hui, c'est différent, c'est un bâton qu'il jette dans la tranchée en disant :

[1] Voyez la belle ode de Victor Hugo, avec ce seul titre : LUI!

— Apporte!

Et le bâton est rapporté. Sans doute le résultat est en apparence le même, et cependant quelle immense différence!

Le brevet du général Suchet est d'une teneur autre que les brevets de ses collègues. J'en ai eu une copie fidèle. La voici :

DÉCRET IMPÉRIAL

Au palais de Saint-Cloud, le 8 juillet 1811.

« Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, etc., etc., voulant donner une preuve de notre satisfaction et de notre confiance au général en chef Suchet, pour tous les services qu'il nous a rendus dans différentes circonstances, et notamment dans la prise de Lérida, Méquinenza, Tortose et Tarragone, avons décrété et décrétons ce qui suit :

« ARTICLE Ier. Le général en chef Suchet est nommé maréchal de l'empire.

« ART. II. Notre ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent décret.

« *Signé :* NAPOLÉON. »

Et ce brave et bon Suchet, pour reconnaître les bontés de l'empereur, prenait aussitôt le Mont Serra, cette montagne fortifiée dont chaque ermitage était devenu une redoute et chaque ermite un brave partisan. Le royaume de Valence s'ouvrit ensuite devant les canons de l'armée d'Aragon. Le fort d'Oropesa tombait au pouvoir des Français; l'antique Sagonte était encore captive et ses vieilles murailles se tei-

gnaient même du sang de Suchet; enfin il arrivait devant Valence et prenait Valence! Pour Suchet, la guerre d'Espagne n'a été qu'une promenade militaire, où il se reposait en plantant le drapeau national sur les antiques créneaux mauresques ou romains de toutes les vieilles cités qui jalonnent les provinces d'Espagne...

Lors de la prise de Valence, il parut dans le *Journal des Débats* (alors *Journal de l'Empire*) un article ainsi conçu :

« Les victoires du maréchal Suchet avaient sans doute fait prévoir la prise de Valence, mais la durée du siège de Saragosse et la défense opiniâtre de Tarragone pouvaient faire craindre que la marche triomphante de l'armée d'Aragon ne fût un moment ralentie et qu'une place fortifiée par tant de travaux, asile de tant de soldats, ne dût être achetée par des sacrifices proportionnés à son importance. Aussi, la nouvelle de cet événement a-t-elle causé une grande sensation dans Paris.

« La capitulation de Valence a été en même temps la prise d'une armée. Elle était composée des meilleures troupes qu'eussent les insurgés, comme troupes régulières, et de leurs plus habiles généraux[1].

« *L'esprit d'insurrection se refroidit et est au moment de s'éteindre*[2] *!...*

« ... Au retour du maréchal Suchet en Aragon, *où la paix a constamment suivi la victoire, aucune insurrection* n'a fait *revenir le général sur ses pas,*

[1] *Caro*, frère de La Romana, était dans Valence.

[2] Voilà comment l'empereur savait les affaires d'Espagne, car il croyait ce qu'il écrivait alors.

aucune place n'a survécu à ses efforts. La bataille de Sagonte lui a soumis le royaume de Valence, comme l'avait également fait celle d'Almanza. Mais il ne fit pas comme le duc d'Orléans, il n'arriva pas le lendemain du combat et prouva de son sang qu'il y était présent, etc. »

Il fallait que l'empereur connût qu'en effet le maréchal Suchet était un homme vraiment supérieur pour faire mettre de pareilles louanges dans un journal, car j'ai déjà dit, je crois, que l'article que j'ai cité était mis par ordre comme celui de Lérida. L'empereur prit une grande amitié pour le maréchal Suchet. Il le combla, l'accabla sous le poids des bienfaits les plus excessifs. Titres, fortune, grades les plus élevés, tout ce qu'on peut donner il le donna et récompensa avec une magnificence rare peut-être, même parmi les souverains les plus orgueilleux et les plus vains de leur puissance. Le titre de duc d'Albuféra fut accompagné d'un majorat de CINQ CENT MILLE LIVRES DE RENTES[1] ! S'il est vrai que la marchandise qui se paie le plus cher soit les bras et les jambes, on peut en vérité la mettre à la disposition d'un maître aussi généreux que l'empereur Napoléon, quand il y ajoute surtout un prix aussi glorieux que des articles tels que celui que je viens de citer.

« Ce que Suchet écrit vaut mieux que ce qu'il dit ; et ce qu'il fait vaut mieux que ce qu'il écrit : c'est le contraire de bien d'autres. »

C'est un mot de l'empereur sur le maréchal Suchet.

[1] Les Espagnols prétendent que l'étang d'Albuféra vaut, à lui seul, plus de 800,000 francs annuellement. C'EST LA PLUS BELLE dotation que Napoléon ait donnée.

Du moins m'a-t-il été donné pour être tel que je viens de le rapporter. Maintenant, je vais en dire un autre que je tiens, *moi*, directement de l'empereur.

Dans une audience que j'eus de lui à son retour de Russie pour lui demander celui de Junot, je le sollicitai pour une personne à laquelle je prenais un vif intérêt d'amitié. Je savais que l'empereur n'en avait pas pour cette personne et j'en eus d'autant plus de crainte de présenter ma requête. L'empereur la prit et me dit d'abord avec humeur :

— Pourquoi vous être chargée de cette demande? Vous savez que je n'aime pas que les femmes se mêlent d'affaires. Il fallait donner cela à Duroc...

Je rappelai à l'empereur que je remplissais là un devoir sacré.

L'empereur fit encore un geste d'impatience...

— Il fallait parler de cela à Talleyrand. Pourquoi ne pas lui en avoir parlé?

— Je l'ai fait, Sire.

— Eh bien?

— Eh bien, Sire, il m'a refusé de parler non seulement à Votre Majesté, mais au grand-maître...

— Mais Talleyrand et votre ami l'abbé de Lageard n'ont-ils pas été élevés ensemble?

— En partie, Sire. Ils ont été tous deux au séminaire dans le même temps et grands-vicaires de Reims également ensemble, et puis liés de la plus étroite amitié.

Tandis que je parlais, Napoléon se promenait et puis il s'arrêtait par intervalles à la fenêtre, pour regarder dans le jardin ou sur le pont. L'expression de sa physionomie n'avait rien de bon à ce moment.

— Est-ce que l'abbé de Lageard était l'ami de votre

mère, pour que vous preniez son parti comme vous le faites depuis qu'il est question de lui?

— M. Lageard de Cherval n'était point l'ami de ma mère, Sire. Il ne l'a même jamais connue, je crois, que comme une fort belle personne qu'on remarque au spectacle ou à la promenade. Je ne le connais moi-même que depuis son retour en France. C'est depuis cette époque qu'il est notre ami et que Junot et moi, sachant l'apprécier...

— Eh ! sans doute, interrompit vivement l'empereur.

Puis il poursuivit plus lentement :

— Vous deviez pourtant bien savoir que cet homme était mon ennemi !

C'était vraiment une chose bien extraordinaire que cette sorte de monomanie pour le reproche qu'il adressait à ses plus fidèles serviteurs, d'aimer à voir *ses ennemis.*

— Sire, Junot et moi nous avons déjà répondu à cette injuste inculpation, et il n'y a pas longtemps que j'eus l'honneur de faire remarquer à Votre Majesté M. et M^me^ Juste de Noailles, et M. le comte Louis de Narbonne !

L'empereur se mordit les lèvres et ne répondit pas. Seulement au bout de quelques instants de silence, il reprit :

— On verra. Mais, conseiller de l'Université ou préfet, qui a jamais fait une pétition tournée de cette manière ? Qui a fait cette belle pièce ?

— Moi, Sire.

— On le voit bien, mais il est inutile que vous appreniez à en faire. Cousez, brodez, et ne vous mêlez pas de vouloir placer les gens. Cela sent l'intrigue. Je

ne veux pas de cela dans ma cour, et encore moins parmi les femmes de mes généraux.

— J'ai déjà observé à Votre Majesté, Sire, que M. Lageard de Cherval n'était pas un ami ordinaire. Junot le connaît et peut en répondre à Votre Majesté.

— Et qu'est-ce que vous diriez à votre tour, madame Junot, si je vous prouvais que votre mari ne me répondra jamais de l'abbé de Lageard?

Je fus étonnée. L'empereur continua :

— Cet homme ne m'aime pas. Mais cela m'est bien égal, je l'emploierai *demain*, aujourd'hui même, avec la conviction de sa haine. Mon Dieu, il y en a bien d'autres qui ne m'aiment pas ! Quel est d'ailleurs le gouvernement un peu actif qui n'a pas d'ennemis? Mais votre abbé de Lageard, c'est autre chose. Il porte avec lui une sorte de charme malfaisant, ou plutôt un sort qui sera toujours un obstacle entre lui et moi.

J'avoue que je ne compris pas d'abord l'empereur. Il le remarqua sans doute, car il me dit avec cet accent que l'on donne à ce qu'on veut bien faire comprendre :

— Oui, cet homme est *malheureux. Rien ne lui réussit.* Et pourtant il a bien de l'esprit, à ce qu'on dit! C'est un homme supérieur, n'est-il pas vrai ? Eh bien, il ne peut arriver à rien, et cela dans tous les pays. Il est malheureux, vous dis-je. Son étoile est mauvaise.

C'est la seule fois que j'aie entendu Napoléon parler d'une manière aussi formelle sur l'influence de la destinée. Il dit encore quelques mots sur les événements de la vie de M. de Cherval qu'il connaissait à merveille, tout en donnant à ces mêmes événements une autre explication que la véritable. Puis tout à

coup il s'arrêta et me dit en me regardant avec colère :

— Est-ce l'abbé de Lageard qui vous a dicté la lettre que j'ai reçue de vous il y a huit jours et dont Duroc vous a apporté la réponse lui-même ?

— Non, Sire.

— Hum ! A la bonne heure ! et qui vous l'a dictée ?

— Personne, Sire. Moi-même.

Je vis qu'il se tournait pour cacher un sourire. Il était ce matin, ou plutôt ce soir-là, car il était six heures, de la plus charmante humeur du monde.

— Enfin, il n'importe. Votre abbé est *mal chanceux*. Il est né sous une mauvaise étoile, comme disent les paysans.

— Eh bien, Sire, la vôtre est bien assez belle pour prêter un peu de son bonheur à celle d'un autre, je crois.

Le moment était mal choisi et je fis une lourde bêtise, mais accablante, et je fus plus bête encore en m'arrêtant. Mais l'empereur était occupé et alors il suivait, comme toujours, au reste, l'idée qui le dominait. Il se promenait donc les mains derrière son dos, s'arrêtant par intervalle et regardant par la fenêtre. Il était bien curieux à examiner dans de pareils instants. Sa physionomie était alors d'une telle mobilité que ses sentiments s'y peignaient comme dans une glace réfléchissante.

— Tenez, me dit-il après un silence assez prolongé... voulez-vous connaître un homme *heureux*, né sous une étoile *heureuse* et répandant son bonheur sur toutes ses entreprises ? C'est Suchet ! Voilà

l'homme prédestiné. Il joue bien avec cela, et c'est encore une chance heureuse de plus de trouver un homme doué de talents dans un homme doué de bonheur. Il y a tant de gens qui gâtent la plus belle destinée !

La guerre avait constamment tenu le maréchal duc d'Albuféra éloigné de Paris. Il en fut absent pendant sept ans. Au bout de ce temps, il rentra en France, dont il était sorti général, commandant une division, possédant, il est vrai, une belle réputation militaire, mais enfin général divisionnaire. Et il y revenait maréchal d'empire, duc, colonel général de la garde impériale et commandant en chef les deux armées de Catalogne et d'Aragon. Aussi, quand l'empereur le revit, il lui dit :

— Maréchal Suchet, vous avez beaucoup grandi depuis que je vous ai vu.

Et il disait à Sainte-Hélène, pendant ces heures de captivité dont il cherchait à tromper la longueur en rassemblant tous ces souvenirs qui pouvaient lui donner de la joie :

— Suchet était quelqu'un [1] chez qui l'esprit et le caractère s'étaient accrus à surprendre.

Sans doute les paroles prononcées sur un lit de mort ont un caractère tellement solennel que le son, quoique faible, de la voix vibre à jamais dans l'âme. Eh bien, quoique ce que je vais citer ait été dit au docteur O'Méara, comme je considère que l'agonie de Napoléon a commencé le jour où son pied a touché le rivage maudit de Sainte-Hélène, je regarde toutes

[1] *Mémorial*, première édition, tome II, page 19.

les paroles qu'il proféra sur son roc calciné, comme celles d'un mourant à l'heure extrême.

Questionné un jour par le docteur O'Méara sur l'opinion qu'il avait (lui Napoléon) sur les généraux qu'il avait laissés en France, il répondit :

— *Il me paraît que c'est Suchet. Avant lui c'était Masséna, mais on peut le considérer comme mort. Suchet, Clausel, Gérard sont maintenant, à mon avis, les meilleurs généraux français*[1].

Dans les *Mémoires* de Mme Campan [2] on trouve un mot très joli de Napoléon sur le maréchal Suchet :

« Il est fâcheux, dit-il, que des souverains ne puissent pas *improviser* des hommes comme lui. »

Ce mot est charmant, mais ce qu'il a de curieux, c'est que Napoléon l'a dit naïvement, et cependant il répond à toute une suite de pensées.

— Si j'avais eu deux maréchaux comme Suchet, disait-il à Mme Campan (dans ce même souvenir), j'aurais non seulement *conquis* l'Espagne, mais je *l'aurais conservée.*

Et il ajoutait alors le mot que j'ai rapporté, et ce mot répondait au sentiment vague peut-être, mais excité au fond de l'âme par tous les malheurs d'une armée détruite, et détruite dans une entreprise tentée contre l'avis de tous, tentée contre le sort lui-même! Et il est bien vrai que dans de tels instants le souverain imprudent paierait de la moitié de sa couronne

[1] *Souvenirs d'O'Méara,* tome Ier, page 61.

[2] Spirituel et recommandable ouvrage, écrit tout à la fois par la femme de bonne compagnie et la femme profonde, sensée et vraiment remarquable.

les services du seul homme qui, par ses succès, justifie pleinement, ET SEUL, cette même imprudence. Il y a dans le cœur de tous les hommes des cordes qui répondent aux mêmes pressions.

L'état général des recettes effectuées dans les provinces d'Aragon, de Valence et de Catalogne depuis le 1er mars 1810 (date de la création du gouvernement militaire) jusqu'au 31 juillet 1814, époque de la rentrée du maréchal en France, s'élève à soixante-treize millions cent trente-trois mille six cent soixante-seize francs six centimes, et celui des dépenses à soixante-treize millions soixante mille six cent soixante-seize francs six centimes ; les soixante-treize mille formant la balance ont été versés dans la caisse du payeur général de l'armée du Midi.

Les armées du maréchal était donc bien payées, bien nourries, bien logées, heureuses enfin. Mais ensuite comment étaient les nôtres ? comment étaient les soldats et les officiers qui traversaient les montagnes et les torrents du Beira, sans trouver un toit pour y dormir en paix après une journée pendant laquelle il leur avait fallu se battre TOUJOURS ! Et puis, arrivant dans une venta abandonnée, dont le mur noirci par l'incendie cachait des assassins, ils s'endormaient là, fatigués, mouillés jusqu'aux os, sans vivres, sans secours enfin. Ils s'endormaient, les malheureux, et bien souvent d'un éternel sommeil.

Voilà quelle fut la contrée heureuse par laquelle passa l'une des armées de la Péninsule ! Quel fut le sort de celle qui quitta Oporto pour rentrer en Espagne par les déserts de l'Estrella et les Landes de l'Estramadure ? Toujours ces mêmes rochers, ces cavernes dont les flancs vomissaient sur nos soldats des

meurtriers sans pitié, tandis que la faim et la misère achevaient leur ouvrage. Et lorsque pour la troisième fois cent mille Français reçurent l'ordre d'aller vaincre, comme Sparte donnait celui de mourir, ce fut encore dans un désert ruiné, sans ressources, hérissé de rochers, qui, à leur tour, l'étaient de baïonnettes ennemies, coupé par des torrents, qui à cette époque de l'année roulaient des eaux glacées et mortelles, ce fut au travers de tous ces périls qui multipliaient la mort, qu'on jeta une nouvelle armée à la destinée, comme pour apaiser sa faim qui commençait à être insatiable. Dans cette Thébaïde, le soldat ne trouvait RIEN que le danger. Pas de pain, pas de vin, pas de bois pour se chauffer, pas même un peu d'herbe pour y dormir! Et puis pas d'argent! Dix-huit mois sans paie, sans qu'il eût au moins la possibilité de charmer ses longues heures de veille par des rêves, des projets de bonheur pour l'avenir de sa vieille mère, de sa sœur, de sa fiancée, et de lui-même enfin! Et pourtant quelque malheureux qu'ait été le soldat, quelque réprouvé qu'il fût du sort, jamais je ne l'entendis se plaindre. Et les rochers de Busaco peuvent rendre témoignage par les ossements français qui comblent leurs ravins, que, même privés DE TOUT, nos soldats savent toujours mourir pour la France

Sans doute les campagnes des armées d'Aragon ont été glorieuses et brillantes, et, comme Française, je tresserai avec joie la couronne civique que leurs généraux et leurs soldats ont tous méritée, car ils en furent dignes. N'oublions pas non plus, nous qui ne sommes pas souverains, nous qui n'avons aucune imprudence à expier où à cacher, que nous devons être compatriotes de tous *également*. Soyons Français

avec ceux qui combattirent à Sagonte, qui vainquirent à Lérida, mais soyons-le également avec ceux qui moururent à Busaco, qui capitulèrent à Vimeiro et ceux qui triomphèrent aussi à l'Arzobispo, à Rédinha, à Badajoz et sur les bords de la Gébora [1].

[1] Je ne cite pas ici une foule de glorieuses affaires qui font honneur à nos armes et aux généraux qui menèrent nos soldats à l'ennemi. Mais la place me manque et non la bonne volonté.

CHAPITRE XIX

L'Europe s'obscurcit. — Contre-coup dans le Nord. — M. Pitt se survivant. — Fêtes aux Tuileries. — La princesse Pauline, ravissante dans le costume de Clorinde. — Ridicule de celui de la reine de Naples. — Quadrille des *Heures* et des *Saisons*. — *Flore*, *l'Amour* et *Apollon*. — Mort d'une rose. — Le général Schérer. — M^me^ Legrand. — Le général Legrand. — Inaction terrible de la Russie. — Le boudoir de Catherine. — 1811. — La récolte. — Le duc de Bassano. — M. de Montalivet. — *Le pain ne manquera pas, mais il sera cher*. — Belles paroles de l'empereur.

Le drame politique prenait tous les jours une physionomie plus active et plus sérieuse en même temps. Mais par une conséquence toute naturelle du malheur que devait produire la guerre de la Péninsule, c'était alors qu'il se faisait sentir de ce côté des Pyrénées et que son contre-coup allait ébranler l'Europe et renverser le trône impérial.

Les efforts inouïs que fit Napoléon pour soutenir l'Espagne amenaient à la fin de 1811 et en 1812 un résultat qui aurait été sans doute la soumission de l'Espagne. Nous étions affermis en Catalogne et en Aragon par les victoires de Suchet, tandis que, nous avançant jusqu'aux portes de Cadix, nous achevions la conquête des quatre royaumes d'Andadousie. Le passage de la Sierra-Morena forcé en quelques heures, la

dispersion de la junte centrale [1], les cortès extraordinaires, assemblées dans l'île de Léon, rendant presque tous les jours des décrets contradictoires, le conseil de régence [2] toujours en dispute avec les autres autorités, tous ces troubles que les chefs du nouveau pouvoir n'avaient pas la force ou peut-être la volonté de maîtriser et de détruire, nous donnaient, à nous, une attitude plus respectable [3], et le roi Joseph l'avait pu remarquer dans son voyage en Andalousie. Il la traversa tout entière, fut même visiter les rives de la baie de Cadix et put se convaincre que partout on était fatigué de la guerre. Les Espagnols n'aimaient pas les Anglais, et cette union leur était odieuse. Ainsi donc, malgré nos revers devant lord

[1] Une assez curieuse remarque à faire, c'est *l'estime* dans laquelle une junte tenait l'autre. C'est une pièce rare à voir que la proclamation de la junte suprême, du 28 janvier, dans laquelle elle appelle les membres centraux *poltrons et fuyards*, abandonnant leur poste.

[2] Lorsque les Français approchèrent de Séville, la junte centrale s'étonna. Il y eut alors un beau mouvement de la junte suprême, qui reprit son nom au moment du danger. Les cortès s'établirent dans l'île de Léon, le 24 septembre de la même année, et nommèrent un conseil de régence composé de trois membres. Il exerça jusqu'au 22 janvier 1812. Puis les cortès les ôtèrent pour les remplacer par un autre conseil de cinq individus. Ceux-ci eurent le pouvoir jusqu'au 8 mars 1813. Alors il y eut encore un autre conseil composé de trois membres, qui conserva le pouvoir jusqu'au retour de Ferdinand VII. C'était absolument l'histoire de la France, depuis le 10 août jusqu'au 13 vendémiaire, tant il est vrai que l'anarchie porte partout les mêmes fruits.

[3] J'ai entendu des Espagnols d'un grand sens dire fort judicieusement que les événements heureux de l'Andalousie avaient placé la nation dans une position éminemment critique, parce qu'il fallut se déclarer *immédiatement*.

Wellington, notre retraite précipitée et tous les malheurs des Arapiles. je crois que nous aurions gardé l'Espagne. Au reste, elle était elle-même dans cette persuasion, car des milliers de familles rentraient dans la mère patrie, tout le monde non seulement acceptait des emplois près du nouveau gouvernement, mais, comme le disait un loyal et brave Espagnol (don Gonzalo O'Farrill), *les solliciteurs se multipliaient comme aux* jours les *plus paisibles de la monarchie.*

Une autre preuve de cette conviction dont je parle est la séparation des provinces américaines de la mère patrie et la proclamation de leur indépendance. Buenos-Ayres destitua son vice-roi don Francisco Cisnéros et créa une junte suprême au nom de Ferdinand VII! D'autres provinces jugèrent le moment favorable pour conquérir leur indépendance et elles la proclamèrent, toujours dans cette persuasion que la mère patrie était perdue pour l'Amérique.

Mais lorsque le contre-coup de la guerre d'Espagne alla frapper à l'autre bout de l'Europe, lorsque de cette même bouche fraternelle de l'empereur de Russie sortirent des paroles menaçantes, lorsque l'Autriche oublia que l'impératrice des Français était sa fille, lorsque la Prusse, qui n'oubliait, ELLE, jamais rien, surtout dans son intérêt, fit comme eux, lorsque enfin toute cette ligue formidable du Nord s'éleva pour compter ses phalanges et voir si elles pouvaient résister à Napoléon, alors la Péninsule reprit aussi sa robe maudite, se hérissa de nouveau de meurtres et de carnage. L'enfant dormant à l'ombre d'une haie fut égorgé s'il était Francais et le peu de confiance que nos troupes avaient reprise fut détruite pour ne plus revenir.

L'Angleterre fut ici ce qu'au reste elle fut souvent en agissant comme légataire de M. Pitt [1]. Elle prévit les désastres du Nord et porta de nouvelles forces dans la Péninsule. Ce n'était pas dans la coalition du Nord qu'était sa place et, lorsque après la bataille des Arapiles, les Francais, qui évacuaient Madrid et l'Andalousie, forcèrent les Anglais à se replier jusque sous le canon de Ciudad-Rodrigo, ils y furent sans peine, ils étaient certains de n'y pas demeurer longtemps.

Le ciel de la France était à cette époque partout nébuleux. C'était vainement que l'empereur ordonnait des fêtes, des quadrilles, qu'il réunissait autour de l'impératrice Marie-Louise une cour composée de jeunes femmes chargées de la distraire. Ces mêmes jeunes femmes étaient inquiètes. Elles avaient là autour d'elles des frères, des maris, des pères, des amants et la perspective d'une nouvelle guerre était odieuse. Mais on sait que lorsque l'empereur avait parlé il fallait obéir et quand il commandait d'être gai, il fallait rire et montrer un semblant de joie, quoiqu'on n'en eût pas au cœur.

Ce fut à peu près vers cette époque qu'il y eut à la cour, dans la salle de spectacle du château, un quadrille où les sœurs de l'empereur jouèrent le principal rôle. Le quadrille lui-même était insignifiant. Il n'y avait de charmant à voir que les deux princesses.

[1] M. Pitt ne fut jamais heureux dans ses dix-sept ou dix-huit tentatives faites contre la France. Mais si l'arbre fut long à venir, il grandit enfin, les fruits mûrirent et je crois que lord Castlereagh et lord Aberdeen ne travaillèrent que d'après ses propres instructions.

Mais la princesse Borghèse était idéale surtout de beauté.

Elle représentait l'Italie et, sous ce costume purement de fantaisie et créé avec le goût le plus parfait, elle était ravissante. Elle avait sur la tête un léger casque d'or bruni, sur lequel étaient quelques légères têtes de plumes d'autruche, d'un blanc éblouissant ; sa poitrine était couverte par une petite égide à écailles d'or, de laquelle partait une tunique de mousseline de l'Inde, brodée de lames d'or ; mais ce qui était ravissant, c'étaient ses bras et ses jambes. Ses bras entourés de larges bracelets d'or, où se voyaient les plus beaux camées de la maison Borghèse, la plus riche en ce genre de bijoux. Ses petits pieds étaient chaussés par des brodequins à bandes de pourpre brodées d'or, et dont chaque *croisement* sur la jambe était arrêté par un camée. La plaque qui réunit l'*égide* et la fixe sur la poitrine, était un magnifique camée représentant Méduse mourante. C'est sans doute un des morceaux les plus curieux de la belle collection de la maison Borghèse. Le costume de la princesse Pauline était complété par une demi-pique d'or qu'elle tenait à la main.

Il est impossible de rendre l'effet qu'elle produisit à son arrivée sur la scène, où elle joua une très courte pantomime avec sa sœur, qui représentait la France. La princesse Pauline avait l'air de ces apparitions fantastiques, évoquées comme une intelligence céleste. C'était un ange descendant du ciel sur un rayon lumineux. Cette idéale créature, toute suave, toute sylphide, avec ce casque et cette lance, et ce léger nuage blanc ondulant sur cette surface étincelante du casque d'or, et puis ces mouvements doux

et moelleux, parce que son corps fatigué et surtout paresseux n'avait pas la volonté de se mouvoir, tout en elle, jusqu'à cette nonchalance, était adorable. Ah! si jamais sa sœur fut jalouse de sa gracieuse beauté, cette soirée n'a pas dû éteindre son envie. J'ignore comment la reine de Naples a pu être assez mal conseillée pour adopter un costume aussi ridicule que celui qu'elle avait, surtout avec sa taille, qui était déjà à cette époque courte et ramassée. Elle avait une robe assez longue, avec un manteau de pourpre brodé d'or, avec lequel elle figurait la France[1]. Et puis sa tête était surmontée d'un casque, d'un panache. Tout cela était lourd, sans grâce. Et, si du milieu de ce monceau de dorures, de perles, de joyaux et de mauvais goût, il n'était pas sorti une charmante tête, bien fraîche et bien gracieusement jolie, c'était à faire un trop bizarre contraste avec cette apparition lumineusement belle dont sa sœur faisait le prestigieux effet. Elles dansèrent toutes deux une *manière* de pas que Despréaux leur composa et dans lequel la princesse Pauline eut encore tout l'avantage par la légèreté de son costume et la grâce qu'il permettait à ses attitudes.

Et puis il y eut aussi un autre quadrille, celui des Saisons, qui fut vraiment charmant par la fraîcheur des costumes, leur richesse, le soin avec lequel tout était fait. Et ce qui était bien aussi remarquable, parce que cette magnificence-là est impossible à imiter, c'était la multitude de ravissantes personnes qui

[1] Peut-être était-elle l'Italie et la princesse Pauline la France. Je n'ai pas le fait assez présent pour décider la chose, qui est, au fait, de bien peu d'importance.

formaient le groupe des Heures suivant le Soleil.

Ce soleil, c'était quelqu'un qui avait le surnom de *beau*, c'était un aide de camp de Berthier, M. Charles de Lagrange. Il était sans doute fort bien. Il avait une belle tournure, même une belle figure, quoique ses deux yeux ne fussent pas toujours d'accord. Enfin il était fort bien. Toujours est-il qu'il faisait Apollon, qu'il avait un tricot couleur de chair, qu'il était couronné de l'*alloro* obligé et qu'il portait la lyre. Par exemple, si les femmes étaient charmantes sous tous les costumes qui étaient mis en réquisition pour les quadrilles, rien n'était plus ridicule que les hommes. Ils avaient l'air de *mardis gras*, et depuis j'ai bien ri devant une caricature ravissante, qui est, je crois, du crayon admirable de Charlet et qui représente un Turc arrêté dans le carnaval par un gendarme, avec un *Pierrot de sa connaissance*. C'est absolument cela.

M. de Gals de Malvirade, aujourd'hui colonel de cavalerie, alors premier page de l'empereur, faisait Zéphyre. Une femme bien charmante et aussi pure qu'elle était belle, M^me^ de Mesgrigny, sous-gouvernante du roi de Rome, était son *Printemps* ou sa Flore, comme on voudra, et jamais plus joli visage, plus doux sourire, n'ont été à Flore, si tant est qu'il y ait eu une Flore.

C'était une gracieuse femme, en effet, que M^me^ de Mesgrigny. Si belle et pourtant si respectée des méchants! Une auréole si pure autour de ce charmant visage! Elle était sœur de M. de Rambuteau. M. de Narbonne m'apprit d'abord à la connaître, et ensuite je l'appréciai par moi-même et pour elle-même. Hélas! celle-là aussi a fait dire :

Et rose elle vécut ce que vivent les roses!

Elle est morte bien jeune ! Aimée, regrettée, et devant aussi bien regretter la vie !...

C'est ainsi que va le monde ! Les heureux n'y sont retenus que par un lien de fleurs, les malheureux par une chaîne de fer et jamais elle ne rompt sous la main de la destinée. Ceux qu'elle retient, ils ne peuvent pas mourir, ceux-là !

Ce fut au milieu de ce groupe de jeunes et jolies personnes qu'une femme également charmante fit son entrée dans ce monde dont le tribunal donne lui seul le droit d'appeler *belle*. Cette jeune femme était la comtesse Legrand, femme du général Legrand. Cette union avait un aspect bizarre. La jeune épouse vraiment charmante, était fille de Schérer, autrefois ministre de la guerre et général en chef de l'armée d'Italie pendant l'absence de l'empereur lors de la campagne d'Egypte. Cet homme, que beaucoup de voix ont attaqué, a été plus malheureux que coupable. Peut-être il fut contraint de suivre un torrent qui alors entraînait tout. Mais un fait positif, dont j'ai acquis la preuve depuis peu de temps, c'est que le général Schérer était un officier de la plus haute distinction comme savoir. C'était assez rare à l'époque où il commandait en Italie et où il eut le portefeuille de la guerre, et assez rare pour le dire, puisque cela est. Mais l'opinion était tellement contre lui à cette même époque qu'un officier de l'armée d'Italie me disait encore, l'autre jour, que l'armée, au désespoir de sa position et l'attribuant à Schérer — ce qui était faux — s'était soulevée tellement fortement que les canonniers avaient été jusqu'à pointer leurs pièces sur sa tente. Le fait réel est qu'il a été fort calomnié et qu'il est mort laissant une veuve et des enfants sans for-

tune. Mme Legrand, jolie et ravissante enfant, avait dû épouser, l'année précédente, un homme d'une grande distinction et vraiment supérieur. C'était le général Boyer, chef d'état-major de mon mari.

Mme Legrand avait d'abord dû faire l'*Amour* dans le quadrille des Saisons. Je crois qu'ensuite elle ne le fit pas. Comme il faut toujours qu'on plaisante sur tout dans notre chère France, on fit courir une lettre dans le temps, où le général Legrand faisait ses adieux à sa femme, et lui disait :

— *Songez surtout, madame la comtesse, que je vous défends de faire l'Amour dans les ballets.*

Parmi les Heures, c'étaient toujours les belles personnes connues. C'était Mme Regnauld de Saint-Jean-d'Angely, Mme de Rovigo, Mme Duchâtel, Mme Gazani, Mme de Bassano et une foule d'autres.

C'est donc au bruit des airs de danse, des concerts et des éclats joyeux que la France vit se lever lentement, mais menaçant, mais terrible, ce gigantesque empire, ce colosse aux cent bras qui nous devait insulter en nous donnant la mort ! Pour la première fois Napoléon avait été confiant et, pour lui, le réveil eut toute l'amertume d'une amère déception.

Il aurait dû voir cependant que la conduite de la Russie dans la campagne de 1809 était un terrible indice de la volonté de ne le pas soutenir, ou du moins de ne le faire qu'en parole. Napoléon ne vit pas à Tilsitt, malgré toute son habileté, que le cabinet de Pétersbourg avait *plié*, mais qu'il n'avait pas dévié de sa route. Il était seulement stationnaire. Le Nord, et par ce mot j'entends la Russie, n'ignore pas, depuis Catherine II surtout, que le levier qui doit ébranler l'Europe, la renverser peut-être, est *chez*

elle et *en elle*. Napoléon n'est pas remonté assez avant dans l'histoire de ce pays... S'il l'avait fait, il aurait aisément *traduit* l'inaction offensante, et par là presque hostile, des troupes d'Alexandre pendant la campagne de 1809. Et cependant ce fait avait lieu après les tendresses d'Erfurt ! Mais ces tendresses elles-mêmes, quoique vraies, car je n'en doute pas, comment ont-elles pu endormir la confiance d'un homme comme Napoléon ? Il savait que l'autocrate du Nord était entouré d'une troupe toujours prête à se faire justice avec le lacet ou le poignard, et le système continental, admirable sans doute comme moyen destructif dans la main d'un ennemi comme Napoléon, ne pouvait être compris par des gens qui n'ont de fortune que par le commerce d'échange et qui ne vivent que plongés dans toutes les jouissances procurées uniquement par la fortune provenant de ce même commerce. Si l'empereur était remonté dans l'intérieur du cabinet et non pas du boudoir des deux Catherines et d'Elisabeth, il aurait vu que ce qu'il exigeait en riant du jeune empereur c'était SA VIE ! Et cette promesse-là, quand on la fait en riant, on ne la tient pas.

Une des colonnes de son empire que Napoléon regardait comme admirable non seulement par la force mais par la nature, c'était la Confédération du Rhin. Cette œuvre, qu'enfanta d'abord le génie de Henri IV et qui fut exécutée par Bonaparte, eût été admirable si son emploi eût été autrement dirigé. Les Allemands aussi ont été méconnus par Napoléon. Les souverains confédérés ont été *seuls* caressés par sa main, tandis que leurs peuples étaient la vraie force qu'il fallait se concilier. Les princes ont eu des terres, des souve-

rainetés, des extensions de territoire, même des couronnes, mais ils n'avaient pas le pouvoir, mais les peuples grandissaient, s'éclairaient. Leur élan, pour n'être pas rapide, n'en était pas moins sûr, et c'était dans l'ombre qu'ils attendaient le jour de la vengeance. Plus franc d'ailleurs que l'habitant du Midi, l'Allemand ne mettra pas de poison dans les citernes, ne brûlera pas son blé, n'assassinera pas surtout son ennemi pendant qu'il dort, mais il ceindra l'épée, au jour de la vengeance il frappera de son glaive et ne le remettra dans le fourreau que lorsqu'il sera vengé. Le lien qui les unit porte un beau nom, c'est celui de la vertu (*Tugend bund*[1]) L'empereur Napoléon fit donc la faute de compter les peuples allemands pour rien *comme hommes* et de ne les admettre dans la politique que comme une valeur numérique, qui produisait tant d'hommes de plus ou de moins dans un traité. Maintenant nous sommes dans une époque où tout devient malheur, même nos gloires.

La Russie et la Porte avaient fait un traité. On a prétendu que Napoléon l'ignorait. On a dit bien des choses à cette époque mémorable, on a gardé le silence sur bien d'autres ! Depuis, tout a été trouble et confusion. Mais du milieu de ce trouble on peut tirer quelques vérités. Je vais tâcher de le faire.

Dès l'année 1810 et 1811 la récolte n'avait pas été bonne. L'empereur était vraiment paternel pour tous les besoins du peuple et, à cet égard, il avait soin qu'il ne lui manquât rien, comme un père de famille, je le répète, soignerait ses enfants. Les ordres les plus sévères furent donc donnés pour que non seulement

[1] Le lien de la vertu.

les greniers fussent remplis, mais que des approvisionnements fussent faits, afin que Paris ne manquât pas. Les provinces sont presque toujours sûres d'avoir du blé, par leur position d'abord et puis parce qu'elles sont plus prévoyantes. Jusqu'à présent, Paris et les grandes villes ont seules souffert de la famine.

C'était alors M. le conseiller d'Etat Maret, frère du duc de Bassano et honnête homme comme lui, qui était chargé de l'approvisionnement de Paris, en même temps qu'il était directeur général des vivres de la marine. Avant lui, M. Paulet, gendre de Wan der Berg, avait été à la tête de l'approvisionnement de Paris, moyennant la somme de cinq cent mille francs par mois, lequels lui étaient payés par bon du préfet de police sur les hôpitaux et les hospices. La chose alla quelque temps assez bien. Puis arriva 1812 et l'on vit qu'il n'y avait pas ce qui serait nécessaire. Déjà le pain haussait de prix et le peuple souffrait.

M. de Montalivet avait envoyé chercher un jour le comte Dubois, préfet de police, il lui avait dit :

— A dater de tel jour, vous ne donnerez plus *les bons* sur *les hospices* à M. Paulet, c'est M. Maret, conseiller d'Etat, qui est chargé de cette besogne.

Il existait, ainsi que je viens de le dire, une direction des vivres de la guerre et de la marine à la tête de laquelle était M. Maret, frère du duc de Bassano, homme peut-être moins spirituel que son frère, mais, je le répète, intègre comme lui et comme lui ne connaissant que son devoir. Comme l'empereur avait un coup d'œil d'aigle pour démêler dans chacun le mérite qui lui était propre, il sut, à ne pas en douter, que M. Maret était celui qu'il lui fallait dans la place où il était, et il joignit à sa direction des vivres la réserve

de Paris, à la tête de laquelle était avant M. Paulet et quelques autres. Cette explication est nécessaire pour arriver à ce que je vais dire.

On était alors au mois d'août 1811. Les plus graves affaires se traitaient. M. le duc de Bassano était ministre des affaires étrangères. Et si la confiance d'amitié que l'empereur lui portait, ainsi que celle qu'il avait dans les lumières du duc, eût égalé celle que Napoléon avait dans ses propres prévisions, nos affaires seraient aujourd'hui dans une autre position et l'empereur serait peut-être encore aux Tuileries.

Le duc de Bassano est un des hommes les plus remarquables de notre époque, et le plus en état de tenir le gouvernail d'un vaisseau en dérive. Il me prend une noble et généreuse indignation lorsque je vois que les affaires ont été confiées à des mains inhabiles, à des cœurs antifrançais, à des hommes ineptes dans la science si difficile de parler à des intérêts différents, de mettre d'accord ceux de la patrie, de la gloire, et pourtant ne pas blesser ceux qui sont en regard dans la question. Tout cela se peut faire sans fausseté. Le duc de Bassano, qui, par l'esprit, le talent naturel, joints à une grande finesse de tact, une grande habitude des affaires, avait bien paru à l'empereur le seul homme capable de porter le fardeau de ses confidences politiques, est devenu depuis un homme d'autant plus précieux pour un Etat que les trésors de son expérience sont remplis des faits qui rendront l'histoire de notre époque si importante. J'ai rarement rencontré d'homme plus aimable, plus spirituel et plus capable de charmer les loisirs de toute une soirée, dans un salon rempli de gens aimables et difficiles. Jamais on ne causa avec plus de grâce, plus

de charme, une parole plus gracieuse. C'est toujours le mot de la chose, c'est toujours ce qu'il faut dire et faire, jamais autrement. Et puis, comme cet homme est Français ! Ce qu'il aime, c'est le sol de cette France que tant de gens oublient, dont ils parlent pourtant et qu'ils connaissent si peu ! J'ai pour le duc de Bassano une profonde estime, et cette estime est fondée sur ce que je *connais*, sur ce que je *sais* de lui.

En confiant donc à son frère la direction des vivres de la guerre et de la marine, l'empereur montrait au duc de Bassano une confiance intime, car la connaissance de la marche des différents corps de troupes devait être à la disposition du directeur des vivres, et cette chose, déjà d'une immense importance, doublait encore de sa valeur, dès que le directeur était frère du ministre des affaires étrangères. M. de Montalivet était alors ministre de l'intérieur.

C'était le 15 d'août de l'année 1811. Les salons de Saint-Cloud étaient remplis par la foule de ceux qui venaient faire leur cour à l'empereur. Il souriait à tout le monde, mais il était facile de voir qu'un sujet grave l'occupait et que son esprit était envahi par une foule de grands intérets. Il fut préoccupé pendant tout le temps que dura le tour du cercle diplomatique. Puis, apercevant le duc de Bassano, il lui dit :

— Retenez à Saint-Cloud le ministre de l'intérieur, votre frère, Dubois, le comte Réal, Regnauld de Saint-Jean-d'Angely. Nous aurons un conseil après la messe. Vous direz à M. de Montalivet d'envoyer chercher à Paris toutes les notes qu'il peut avoir sur l'état de la récolte de cette année et sur les restes de l'année dernière. Si votre frère a également des notes prêtes à cet égard, dites-lui de me les apporter. Afin de leur

donner le temps nécessaire pour arriver, le conseil n'aura lieu qu'à trois heures.

M. le duc de Bassano s'acquitta sur-le-champ de cet ordre. M. de Montalivet envoya ou fut chercher les notes demandées par l'empereur, et à trois heures, le conseil s'ouvrit. L'empereur paraissait sombre et soucieux. Enfin il rompit le silence et demanda à M. de Montalivet dans quel état était la récolte cette année en France.

M. de Montalivet répondit que la récolte *était des plus belles*, et que jamais elle n'avait présenté une plus grande espérance.

L'empereur jeta un seul regard sur M. de Montalivet et passa à un autre conseiller, en lui adressant la même demande ; M. Maret répondit que ses notes n'étaient pas prêtes pour lui permettre de répondre à une question de cette importance, mais qu'il croyait pouvoir dire, cependant, qu'il ne croyait pas à ces espérances dont parlait M. de Montalivet. Dubois fut du même avis et quelques autres aussi. Mais le plus grand nombre *affirma* que la récolte était belle.

L'empereur écoutait, le coude appuyé sur le bras de son fauteuil, et son front supporté par sa main. Il ne jouait pas avec son canif dans un pareil moment ! Enfin, il releva la tête, parcourut l'assemblée avec le regard perçant et profond qui le rendait incisif comme un glaive et prononça lentement ce peu de mot :

— Et moi, messieurs, je vous dis qu'il *n'est pas vrai* que nous ayons une bonne récolte. Elle est mauvaise même [1] ! Elle est... ce que fut celle de l'année

[1] Lorsqu'un soleil précoce fait former trop vite l'épi, il en résulte que les pluies qui viennent ensuite font couler la fleur ;

dernière. Ceci est grave, messieurs. Vous savez tous de quelle importance il est pour la tranquillité de la France, et notamment de Paris, que le pain *surtout* soit assuré. J'ai vu dix émeutes qui n'auraient pas eu lieu si le peuple avait eu de quoi manger. Il faut s'occuper sérieusement de cette affaire. Songez bien que lorsque la récolte est médiocre il y a gêne, et que lorsqu'elle est bonne il y a souvent gêne encore[1].

Le conseil fut souvent tenu pour le même objet. L'empereur voyait approcher le moment où il devait quitter Paris, et sa sollicitude était grande pour l'état dans lequel il laissait la France, aussi fut-il de la plus extrême sévérité pour l'exactitude des séances de cette sorte de comité des subsistances, qu'il présidait toujours lui-même.

Un jour M. de Montalivet, en terminant son rapport, dit :

— Enfin, Sire, Votre Majesté ne doit avoir aucune inquiétude, *le pain sera cher, mais il ne manquera pas.*

A peine la dernière parole était-elle sortie de la bouche de M. de Montalivet que l'empereur fut debout devant lui et, le regardant d'un œil menaçant et sa lèvre frémissante, beau, admirable dans sa colère :

— Qu'est-ce à dire, monsieur ? Qu'entendez-vous par ces paroles : *Le pain sera cher, mais il ne man-*

et l'épi avec la plus belle apparence, n'a que des grains presque vides. Ce fut ce qui arriva en 1810 et 1811.

[1] Par la cherté des transports. L'empereur parlait ensuite des autres provinces de la France. La Beauce ne donne ses grains qu'à Paris. La Beauce, quelque abonnante que soit sa récolte, ne la verse que dans les greniers de Paris, qui toujours doivent être pleins.

quera pas? Eh! de qui donc croyez-vous, monsieur, que nous nous occupions depuis deux mois? Des riches? Je m'en occupe bien, vraiment! Et qu'est-ce que cela me fait à moi, monsieur, que vous ayez du pain ou que vous n'en ayez pas? Je sais qu'avec de l'or on en trouvera comme on en a trouvé, comme on trouve de tout avec l'or dans ce monde. Ce que je veux, monsieur, c'est que le peuple ait du pain, c'est qu'il en ait beaucoup, et du bon, et à bon marché. C'est que l'ouvrier, enfin, puisse nourrir sa famille avec le prix de sa journée!

Et sa voix de plus en plus tonnante était montée au plus haut degré de violence. Elle faisait trembler la voûte. Puis, il ajouta avec plus de calme:

— Messieurs, lorsque je serai loin de la France, n'oubliez pas que le premier soin du pouvoir que j'y laisserai sera d'assurer constamment la tranquillité et le bonheur public, et que les subsistances forment le principal mobile de cette tranquillité, pour le peuple surtout.

Et, dans le même temps que de si essentielles inquiétudes venaient à lui pour troubler son sommeil, il était tenu dans une sorte de question par la Russie, qui, jouant le jeu qu'elle avait adopté depuis Tilsitt et ne jugeant pas encore le moment favorable pour lever l'étendard avec le cri de guerre, montrait néanmoins sa mauvaise foi, car alors il y en avait. Non que l'empereur Alexandre n'aimât pas Napoléon, mais parce que sa position le contraignait lui-même à la duplicité. Avant de commencer le récit des événements arrivés en 1812 et 1813, il faut entrer ici dans quelques détails pour lesquels il est nécessaire de retourner dans le passé.

Lorsque le traité de Tilsitt fut signé par Napoleon et l'empereur Alexandre, il est étrange que le Russe ait pu abuser le héros au point de lui faire croire à une alliance qui n'eût été fondée sur des sentiments d'estime et d'amitié qui n'auraient eu qu'*un semblant*. Il faut donc qu'il y ait eu quelque chose de vrai dans cette affection proclamée de si haut par l'empereur Alexandre. Mais ici je raisonne comme une femme [1], et la question est trop sérieuse pour n'y pas mettre toute la gravité convenable. Il est de fait que depuis le jour où Napoléen força la Russie à signer un traité qui la déconsidérait aux yeux du monde entier, il dut s'attendre à une représaille. Déjà Masséna, en battant Korsakoff sur la Limmat [2], avait altéré le prestige brillant laissé par Catherine II, et Austerlitz avait achevé de le détruire. Enfin la guerre de Pologne et le traité de Tilsitt [3] avaient complété la déconsidération générale. Ce fut donc une imprudence, une faute réelle à Napoléon, de dégarnir le Nord, de lui livrer le *champ* pour aller en Espagne et en Italie. La faute est toujours *faute*. Soit qu'elle vienne de la pensée elle-même, soit qu'elle soit le résultat d'une grande confiance, la confiance est toujours impardonnable d'un souverain à un souverain. La mort de Paul Ier, d'ailleurs, faisait voir à Napoléon que la Russie, bien que gouvernée aussi despotiquement qu'un royaume de l'Inde, avait une manière de se faire justice devant laquelle il n'était aucun tribunal qui osât siéger pour la con-

[1] Parce que les femmes, ne vivant que d'affection, la voient comme une nécessité dans tous les actes de la vie.

[2] 24 septembre 1799.

[3] 8 juillet 1807.

damner. Peut-être l'empereur Alexandre eut-il en effet un moment d'entraînement vers Napoléon, surtout à Erfurt, où Napoléon exerça sur le tsar cet irrésistible empire que connaissent tous ceux qui l'ont approché. Mais il devait apprendre à connaître la nation russe, il devait le faire comme l'amant d'une femme doit parfaitement connaître tout ce qui est autour d'elle. Depuis Pierre-le-Grand, la nation russe — ce qu'on peut appeler corps de nation — n'avait fait aucun progrès dans la civilisation de l'Europe. Ses nobles, eux seuls, avaient pris de nous nos vices et nos besoins de luxe. Mais le peuple russe était ce qu'il était, il avait toujours cette même soif de conquêtes et non de gloire, donnée à un peuple barbare par un maître despote. C'est toujours cette même volonté de ne voir dans une frontière, quelque reculée qu'elle fût, qu'une limite qu'il fallait abattre, et cela avec cet orgueil qui caractérise le peuple barbare. Les Russes ont encore, même après être venus se plonger dans la lumière de l'Occident, toute la superstition des Scythes et cette haine pour tout étranger qui caractérise le peuple hébreu, dont le sang s'est mêlé au sien depuis plusieurs siècles. Tout ce que je viens de signaler devait donc devenir l'objet de l'attention de Napoléon, même en admettant, ce que je crois vrai, que l'empereur Alexandre lui fût d'abord dévoué. Mais encore une fois l'Angleterre était là pour rappeler à la noblesse russe qu'elle ne pouvait vivre sans elle.

Toute l'année 1811 se passa en pourparlers inutiles. Le 5 avril, M. le duc de Bassano fut nommé ministre des affaires étrangères. Le 6 il passa une note à M. le prince Kourakin, pour lui demander des explications. Le prince répondit des choses oiseuses,

ou bien parlait toujours de ce duché d'Oldenbourg. C'était à peu près comme s'il était venu parler du douaire de la reine Mandane. On lui demanda ce que signifiait cette armée de quatre-vingt mille hommes qui se rassemblait par les ordres du cabinet de Pétersbourg? L'ambassadeur, comme un homme tout pacifique qu'il était, répondit qu'on se raillait probablement de lui, qu'il n'était pas question d'une armée et que l'empereur son maître était lui-même fort peiné qu'on lui fît de semblables questions.

Maintenant, savez-vous quel fut le véritable motif de plusieurs malheurs peut-être même des plus grands malheurs de cette année? ce fut l'ambassade de M. le duc de Vicence. Alors que j'aurai raconté ce que j'ai à dire, on sera moins étonné.

L'empereur Napoléon avait envoyé à Pétersbourg le duc de Rovigo, mais non pas comme ambassadeur, seulement comme envoyé extraordinaire, la manière dont l'empereur Alexandre l'avait traité à Austerlitz et à Erfurt ayant fait présumer à Napoléon qu'il le verrait avec plus de bienveillance qu'un autre.

Mais il fallait songer à un ambassadeur. L'empereur, qui avait ses manies comme tout le monde, avait celle de faire entrer l'extérieur pour beaucoup dans ces sortes de choix. Le duc de Vicence avait une belle figure, une noble tournure. Il était homme de bonne compagnie autant qu'homme de France. Il était noble *par lui-même*, il l'était encore par *lui* Napoléon. Tout cela, joint à d'autres raisons que j'ignore, le firent nommer à l'ambassade de Russie. Mais, aussitôt que cette nouvelle fut connue dans les salons de Pétersbourg, il n'y eut qu'une voix pour s'écrier

que M. de Caulaincourt ne serait *reçu de personne.*

Le duc de Rovigo l'était partout, et fort bien. Ce n'était donc pas la France? Enfin, un jour qu'on en parlait, même devant le duc de Rovigo, il prit un ton sérieux et demanda ce qu'on pouvait reprocher à M. le grand écuyer. Alors plusieurs s'avancèrent et lui répondirent, aussi sérieusement, que M. de Caulaincourt ne serait reçu dans aucune maison de Pétersbourg, à cause de sa terrible affaire du duc d'Enghien! On l'avait résolu et le parti était pris.

Savary avait sans doute des défauts, mais il avait deux qualités qui, selon moi, effacent ou compensent bien des choses. Il était bon Français et aimait véritablement l'empereur. En entendant réveiller une histoire qui frappait directement sur son maître et dont le contre-coup atteignait son camarade, il fut irrité, et souvent il eut des scènes très vives avec plusieurs personnes de la cour de Pétersbourg. Enfin, un jour la chose en vint au point de le faire sortir de toute mesure et, s'adressant au plus offensant du groupe dont il était entouré :

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur, lui dit-il, le duc de Vicence n'est pour rien dans l'affaire du duc d'Enghien, car c'est MOI, moi qui ai l'honneur de vous parler, qui l'ai fait fusiller.

Et il regarda fixement l'homme à qui il s'adressait. Celui-ci demeura tout interdit et n'osa poursuivre.

A son arrivée à Paris, le duc de Rovigo trouva M. de Caulaincourt encore au milieu de ses préparatifs de voyage et il ne lui dissimula aucune des difficultés qu'il allait avoir à surmonter, sans lui en cacher le motif. M. de Caulaincourt fut effrayé. Quoique très

brave à l'armée, d'une honorable et remarquable conduite, il était d'un caractère craintif et ne pouvait prendre sur lui de braver un danger dans la vie privée. A la vue des difficultés qui s'élevaient devant lui, à cette cour où il se promettait tant de jouissances, il fut accablé et au moment de refuser. Mais le moyen de faire une pareille démarche? Comment aller dire à l'empereur :

— Sire, je ne vais pas à Pétersbourg, parce que l'on m'accuse *de vous avoir livré* le duc d'Enghien.

Dans sa perplexité, il se confia à B.... Celui-ci n'était pas fort en inventions pour sortir d'embarras, témoin ce qu'il fit en 1814, lorsque, pour conserver ses majorats, il ne trouva rien de mieux à faire que d'abandonner son bienfaiteur. Après avoir longtemps cherché une planche de salut pour le duc de Vicence, voici ce qu'ils imaginèrent à eux deux. Ils firent des instructions, comme si elles eussent été en effet données par B... au nom de l'empereur à l'époque de la mort du duc d'Enghien. Ces instructions, comme tout ce qui se donne après coup, avaient un caractère d'illégitimité vraiment curieux, et leur teneur seule suffisait pour les marquer d'un timbre douteux. Il y était dit que M. le général Caulaincourt devait se rendre à Strasbourg pour y observer la conduite d'une comtesse de Riecht, qui était assez suspecte. Et puis, il y avait d'autres pauvretés tout aussi ridicules. Entre autres choses, on remarquait qu'un chef d'escadron de gendarmerie avait l'ordre de rendre compte à M. le général Caulaincourt. Mais on n'avait pas songé que ce chef d'escadron dont on avait la maladresse de dire le nom ne l'était que depuis deux ans et que l'affaire du duc d'Enghien s'était passée en 1804. L'officier de

gendarmerie n'était alors qu'un jeune sous-officier. Ensuite, B..., quelque puissant qu'il fût, n'avait pas autorité pour conférer les pouvoirs dont M. de Vicence *se parait*. Quels qu'ils fussent néanmoins, ils parurent très bons au duc de Vicence, qui partit pour la Russie avec ses papiers dans sa poche.

Arrivé à Pétersbourg, il trouva, comme le lui avait annoncé Savary, une ligue formidable élevée contre lui. On ne lui rendit d'abord aucune visite et, lorsqu'on était obligé de le saluer, c'était le moins bas possible.

M. le duc de Vicence avait l'âme trop noble, trop bien placée pour supporter une pareille conduite. Il s'adressa au tsar lui-même et lui demanda justice.

L'empereur Alexandre se récria sur une pareille offense, au point de croire qu'il allait envoyer toute la cour à Tobolsk. Mais toute cette grande colère n'aboutit, en résumé, qu'à répéter qu'il était au désespoir. M. le duc de Vicence jugea que le moment était favorable pour présenter sa justification :

— Il m'est d'autant plus pénible, dit-il à l'empereur Alexandre, de me voir repousser pour une telle accusation, que je puis prouver que je ne suis pas coupable.

Et là-dessus il mit la main dans sa poche et en tira *ses papiers*, sans lesquels il ne marchait plus, les présenta à l'empereur, en le suppliant de les lire. Mais l'empereur Alexandre était plus que satisfait ! Un ambassadeur de Napoléon, un duc de l'empire, un grand-officier de la couronne de France venait *s'agenouiller* devant lui pour le supplier de lui accorder, non seulement son appui, sa protection, mais de lui rendre l'HONNEUR aux yeux de ses sujets ! Le malheu-

reux duc de Vicence ne comprit pas les différentes positions dans lesquelles l'empereur Alexandre et lui se trouvaient. Mais le tsar les jugea d'un coup d'œil et, en homme habile, il profita de ses avantages. Il releva M. de Vicence et crut ne pouvoir mieux le placer que dans ses bras, près de son cœur. Plus il aurait de droits sur l'amitié et la reconnaissance de l'ambassadeur de Napoléon, et plus sa position devenait une chose dont il pouvait disposer. Dès qu'il l'eut envisagée sous ce point de vue, rien ne fut épargné pour conquérir un homme d'autant plus difficile à gagner qu'il était impossible qu'il devînt jamais traître. Il était trop loyal, et c'est avec le plus entier dévouement pour l'empereur Napoléon que M. de Caulaincourt a perdu son maître.

— C'était une chose curieuse, en effet, me disait une personne qui était témoin de cette partie du grand drame politique de 1812, de voir M. de Caulaincourt entrer en furie lorsqu'on lui écrivait de France qu'il était urgent de faire expliquer le cabinet de Pétersbourg sur l'armée de quatre-vingt mille hommes qu'il organisait.

— Mais il n'y en a pas, écrivait-il au duc de Bassano, alors ministre des affaires étrangères. Je vous répète qu'il n'y a pas en Russie un homme portant fusil et giberne qui soit en marche pour se rendre à un camp.. Il est d'autant plus fâcheux que l'on permette à ces bruits d'approcher de l'empereur Napoléon, que l'empereur Alexandre est très irrité de l'apparence même de la méfiance.

Son entêtement était inconcevable pour qui ne savait pas tout ce qui avait été mis en œuvre, non pas pour le corrompre, mais pour le séduire.

— Monsieur de Caulaincourt, lui avait dit Alexandre, lorsque M. de Vicence lui présenta les fameuses instructions de B..., je ne veux rien lire de tout ce que vous me montrez là. Je sais depuis longtemps tout ce qu'on peut savoir sur cette malheureuse affaire du duc d'Enghien. Le duc de Bade est mon beau-frère. C'est pour ainsi dire une partie de ma cour que la sienne. Vous pouvez donc être certain que je connais, je vous le répète, la vérité de tout ce qui vous touche. *Je connais votre innocence.* Je l'affirme *sur ma parole d'honneur* et j'espère que ma caution sera admise, poursuivit-il en souriant de la manière la plus aimable et en présentant à M. le duc de Vicence une main sur laquelle celui-ci s'inclina sans pouvoir parler, car il était trop ému.

A dater de ce moment, M. de Caulaincourt fut acquis à jamais à l'empereur Alexandre. Celui-ci trop adroit, et en même temps trop généreux pour faire à demi la réhabilitation de celui qu'il voulait sauver, dit hautement ce qu'il avait dit dans son cabinet, fut le premier à aller chez l'ambassadeur de France. Et dès lors on ne parla plus de l'affaire du duc d'Enghien que pour affirmer l'innocence de M. de Caulaincourt dans tout ce qui pouvait y être relatif.

M. de Caulaincourt, ainsi que je l'ai dit plus haut dans ces Mémoires, avait du chevaleresque dans le caractère. Il avait été accablé par cette funeste aventure d'Ettenheim et longtemps ce regard accusateur que l'Europe lançait sur lui faisait un effet mortel sur sa vie même et, bien certainement, l'a rendue plus courte. Il est alors facile d'expliquer le sentiment, non seulement de reconnaissance, mais d'adoration qu'il voua pour jamais à l'homme qui employait son pou-

voir souverain à lui rendre l'honneur. Sans aimer moins l'empereur Napoléon, il fut dévoué à l'empereur Alexandre et devint sans s'en douter, comme je l'ai déjà dit, un des instruments les plus meurtriers qui mirent Napoléon dans le cercueil.

Lorsque le ministre des affaires étrangères de France lui adressait une note instante et vive, il y répondait, non seulement avec humeur, mais de cette humeur qui est enfin hors de mesure, parce qu'elle dit : *Je ne répondrai plus à des choses qui me paraissent absurdes.*

Et voilà pourtant comment agissait notre ambassadeur lorsque partout en Russie on faisait des levées d'hommes, lorsque le cabinet de Pétersbourg posait les bases d'un traité avec le divan, lorsque la Suède demandait et obtenait la promesse de la Norwège pour sa trahison, lorsqu'enfin tout était flagrant et positif.

Malgré sa prévention en faveur de M. de Caulaincourt, Napoléon vit que, si son cœur était droit, sa vue politique ne l'était pas, ou bien qu'elle était si basse qu'il valait autant qu'un autre prît sa place et M. de Lauriston fut envoyé à Pétersbourg pour remplacer M. de Caulaincourt, qu'il y trouva encore et qui ne partit même que quelques jours après son arrivée. A peine eurent-ils échangé quelques paroles, que M. de Vicence dit avec un sourire amer :

— C'est toujours la même chose à ce que je vois. L'empereur croit absolument à cette fable d'une armée que forme l'empereur Alexandre. C'est une monomanie répandue dans tout ce qui l'entoure ! En vérité, c'est fabuleux !

— Mes ordres portent, dit le général Lauriston,

d'avoir au plus tôt, et avec l'empereur Alexandre lui-même, un éclaircissement à cet égard surtout. Cette affaire est *spéciale :* l'empereur m'a parlé *lui-même*, et d'une manière si *positive*, que tu comprends que je ne puis en rien m'écarter de mes instructions. Et puis écoute donc, entre nous, je te dirai que je suis moi-même trop convaincu du fait pour ne pas chercher à mettre l'empereur Alexandre sur un terrain où des paroles évasives ne lui serviront de rien.

— Et toi aussi, dit le duc de Vicence en regardant Lauriston avec un sentiment de peine très vif, et toi aussi, tu crois aux intentions hostiles de la Russie ! Mais je t'en conjure, que ce ne soit pas à l'empereur lui-même que tu t'adresses ! Tu lui feras une peine profonde, je le sais.

Lauriston répondit avec mesure à M. de Vicence, mais avec fermeté, car son intention était de suivre les ordres de l'empereur Napoléon. Dès le jour même, il demanda et obtint l'audience qu'il sollicitait.

— Monsieur de Lauriston, lui dit Alexandre, il est bien fâcheux qu'on veuille jeter entre l'empereur Napoléon et moi des semences de discorde qui ne peuvent produire que de mauvais fruits. Il est aussi par trop étrange de me prêter des intentions aussi perverses, je puis le dire, que celles que l'on me suppose en France... J'assemble une armée, monsieur ! Mais où donc est-elle ? Quatre-vingt mille hommes ne se rassemblent pas dans le mystère ! Si vous voulez bien nommer des officiers qui guideront les miens, ils iront ensemble reconnaître cette armée qui entre sur mon territoire, qui s'y promène sans que j'en sois instruit, sans que mes sujets le sachent ! Vous conviendrez que c'est fantastique !

En sortant du cabinet de l'empereur Alexandre, Lauriston avait un trouble dans l'âme qui lui fit écrire la plus étrange lettre en France. Lui aussi avait été soumis à une sorte de fascination tout extraordinaire. Cette ironie, mêlée à une assurance si positive, si tranchée, dans ses assertions! Le moyen de douter? Mais ce ne fut pas long. L'empereur, d'ailleurs, savait à quoi s'en tenir et ne pouvait l'ignorer. Cependant il n'apprit que longtemps après le traité fait entre la Russie et la Turquie.

Maintenant il me faut placer ici la suite de cette histoire. Comme je n'écrirai pas mes souvenirs de l'époque à laquelle eut lieu ce que je vais dire, je veux le placer ici, où d'ailleurs il se trouve parfaitement en son lieu.

Croirait-on, si la chose n'était tellement constatée qu'il est impossible de la révoquer en doute, que M. de Caulaincourt ne fut pas détrompé par les événements qui se sont succédé depuis 1812 jusqu'en 1824! C'est pourtant un fait notoire, quelque fabuleux qu'il paraisse.

Un jour, le général Pe...t arrive chez une personne de ma connaissance, ayant deux volumes sous son bras, et fortement préoccupé d'une pensée qui paraissait l'absorber. On était alors en 1824, et le duc de Vicence était déja fort mal de la maladie dont il est mort.

— Croiriez-vous, dit le général Pe...t à la personne qu'il allait voir, que M. de Caulaincourt en est au point où nous l'avons vu en 1812!

— Allons donc!

— C'est la vérité. Tout à l'heure je suis allé chez lui pour le voir et lui parler de quelques affaires. Je

ne sais comment la conversation s'est tournée du côté de la Russie, et tout aussitôt M. de Vicence s'est mis dans un état presque furieux pour soutenir l'innocence de l'empereur Alexandre, disant toujours que ce qui avait perdu l'empereur Napoléon, c'était cette malheureuse volonté de guerre qu'il avait portée tout à la fois dans le Nord et dans le Midi.

— L'empereur Alexandre ne voulait pas la guerre, répétait M. de Vicence, il la voulait si peu, qu'il fit mettre en prison l'officier qui, le premier, lui annonça que l'armée française était entrée en Pologne[1]. Il l'accusa de répandre des bruits *totalement faux* et capables de troubler le pays.

— Monsieur le duc, lui ai-je dit — c'est le général Pe..t qui parle — j'ai la plus grande confiance dans tout ce que vous me faites l'honneur de me dire. Mais ici, il se trouve plusieurs événements qui contribuent à tellement brouiller nos idées, que je ne sais comment m'y retrouver. *Vous m'affirmez* que l'empereur de Russie ne voulait pas la guerre, n'est-il pas vrai? C'est également dans ce sens que vous avez écrit à l'empereur et au duc de Bassano? ..

— Oui, répondit le duc de Vicence, parce que j'étais convaincu, comme je le suis toujours que la Russie ne voulait pas la guerre.

Et en parlant ainsi, il plaçait la main sur son cœur et affirmait avec fermeté, parce qu'en effet il était brave et loyal.

[1] On verra plus tard que l'empereur Alexandre me répéta ce même mot, en 1814, lorsqu'il vint chez moi. Et ce qui est bien singulier, c'est que le tsar me frappa au point de me faire croire aussi et de me faire croire qu'il avait raison.

— Eh bien! monsieur le duc, dit le général Pe..t, j'ai entendu parler d'un ouvrage dont on fait assez de cas, parce qu'il est d'un homme très capable d'abord, et puis d'un homme *qui a vu*, et qui surtout a pu tout voir, c'est *le colonel Boutourlin*, aide de camp de Sa Majesté l'empereur Alexandre. On m'avait beaucoup parlé de cet ouvrage, et j'ai voulu le lire. Je l'ai acheté il n'y a pas deux heures. En venant chez vous, j'en ai coupé et lu plusieurs pages. J'ai trouvé dans la préface surtout quelques lignes qui sont bien contradictoires avec ce que vous venez de me dire. Vous en pourrez juger. L'ouvrage est dans votre salon où je l'ai déposé avant d'entrer chez vous.

Le général Pe..t fut prendre l'ouvrage du colonel Boutourlin et, l'apportant au duc de Vicence, il chercha le passage qui l'avait frappé et le lui donna à lire. Après avoir parlé de la campagne d'Iéna, des batailles d'Eylau, de Friedland, il arrivait enfin au traité de Tilsitt et il disait :

« Nous comprimes parfaitement, après ce traité si humiliant, que nous n'avions d'autre parti à prendre que celui de demeurer dans un repos apparent et dans une activité cachée. Il fallait se défendre enfin. Nous donnâmes des ordres aux troupes qui étaient sur le Pruth, et même à celles qui pouvaient nous être utiles sur des frontières ennemies. Tout fut habilement conduit, et au mois DE FÉVRIER 1812 nous avions *quatre-vingt mille hommes* sous les armes prêts à repousser une première agression. Et puis les esprits étaient travaillés par le clergé russe, qui est, comme on le sait, tout à fait *missionnaire* pour répandre la parole sainte. »

Enfin, l'ouvrage était tout entier dans cet esprit. A

l'heure qui sonnait alors, tout ce qu'on avait fait dans l'ombre réclamait un beau soleil pour se faire admirer. Autant la parole astucieuse avait cherché l'obscurité, autant la parole *bravante* chercha-t-elle le grand jour. M. Boutourlin avait parfaitement compris les deux positions et, en homme d'esprit, il en avait profité. Son ouvrage n'était pas agréable à lire alors pour un Français. Mais pour peu qu'on soit impartial et pour peu que quelques années aient adouci l'amertume de certains souvenirs, le livre du colonel Boutourlin est remarquable et intéressant. M. le général Pe..t en fit l'observation à M. de Vicence.

Mais celui-ci ne comprit rien à ce que lui dit le général. La plus funeste lumière lui apparaissait pour éclairer la vérité. Et quelle était POUR LUI cette vérité! Le malheureux fut atterré sous le poids d'une telle infortune! C'était trop aussi pour lui! Avec un cœur loyal, avec une noble pensée, quel rôle lui avait fait jouer sa destinée!... et pourtant, je le répète, M. de Caulaincourt avait en lui tout ce qui fait l'homme essentiellement comme il faut, le vrai gentilhomme, l'honnête homme et c'était seulement au bout de douze ans qu'il voyait qu'il avait été trompé, qu'il avait trompé surtout! Et qui avait-il trompé?

Lorsque le général Pe..t le quitta, après cette fatale communication, il était plongé dans une apathie apparente. Mais combien il devait souffrir!

CHAPITRE XX

Nuit de Noël. — Sermon. — L'abbé Fournier à Charenton. — Députations envoyées à l'empereur. — *Il serait mort martyr.* — Nouveau régime calmant. — Couvent des capucins. — L'abbé Fournier nommé aumônier de l'empereur. — Caractère. — M. de Boulogne. — L'abbé Bernier. — L'empereur Napoléon surnommé Théodose-le-Grand, Charlemagne, etc. — Par qui. — Son opinion sur le clergé en général. — L'évêque de Montpellier chez le préfet de police. — L'oubli des principes. — Christophe, roi d'Haïti. — L'oint d'huile de cacao. — Duc de Marmelade, etc. — Dessalines. — Parodie. — Retour aux affaires de l'Europe. — Lettre du duc de Bassano à M. de Krutsmarck. — Traité entre la France et la Prusse. — Junot reçoit de l'empereur la direction des troupes d'Italie. — Traité entre la Suède et la Russie. — La Norwège. — Bernadotte. — Suchet, *duc d'Albuféra*. — Nouveaux combats en Espagne. — Prochain départ de Napoléon. — Douces émotions. — Jeux et sommeil du royal enfant. — Réfutation d'une calomnie. — Dénombrement. — État des corps d'armée qui pénétrèrent en Russie. — Autre état de la cavalerie. — Mes relations avec la Russie. — Cérémonie religieuse à Moscou. Image miraculeuse de saint Serge. — Le tsar. — Réunies aux eaux d'Aix en Savoie.

Ce que j'ai dit dans les chapitres précédents du comte Dubois me rappelle une histoire assez drôle, dont le commencement remonte plus haut dans le passé, mais dont le dénouement a précisément eu lieu à l'époque où nous sommes.

On fit un jour un rapport au préfet de police sur un

fait qui avait eu lieu à Saint-Germain-l'Auxerrois, un jour ou plutôt une nuit de Noël. C'était un discours prononcé en chaire par un jeune prêtre rempli de talents, et ce discours, ou ce sermon, comme on voudra l'appeler, avait produit une vive sensation. L'empereur n'aimait pas cette sorte de bruit. Il fut irrité et ordonna les peines les plus sévères. Le discours était des plus vifs et ne concluait rien moins qu'à la révolte. Le préfet de police qui connaissait les têtes auxquelles il avait affaire, prit le parti d'agir avec une vigueur dont la nuance était assez originale. L'abbé Fournier, c'était le nom du jeune prêtre, fut arrêté dans le jour même et mis en prison. Mais où croyez-vous qu'il fut conduit? A Charenton! Il avait été arrêté comme fou!

A peine l'arrestation fut-elle connue que toutes les personnes qui s'intéressaient à l'abbé Fournier — et elles étaient nombreuses — formèrent un chœur de plaintes capables de rendre sourd Dieu lui-même. L'empereur fut assailli de demandes de toutes parts, et par tout le monde. Enfin, l'abbé Fournier produisait à lui seul plus de scandale que tout le clergé persécuté n'en aurait certainement amené. Une députation fut trouver le préfet.

— De quoi vous plaignez-vous? répondit-il. De ce que j'ai fait arrêter l'abbé Fournier? Mais, messieurs, pouvais-je ne pas le faire? Comment voulez-vous qu'on laisse prêcher l'insurrection aux portes des Tuileries, sans mettre ordre à de pareils abus? Vous vous plaignez encore qu'il soit à Charenton? Aimeriez-vous mieux qu'il passât à une cour d'assises? Mais à l'heure qu'il est, il serait déjà jugé, condamné, parce qu'il est coupable, et fusillé, ce qui, pour un abbé,

vous en conviendrez, n'est pas une belle ni une convenable mort.

— Monsieur, répondit un ecclésiastique de beaucoup de talents, mais très exalté dans sa manière de voir, M. l'abbé Fournier serait mort pour son Dieu et pour son roi! Il serait mort martyr, et pour de si grandes causes tous les trépas sont beaux.

— Parfaitement dit, monsieur l'abbé, répondit le comte Dubois en clignant un peu de l'œil gauche, merveilleusement répondu. Mais croyez-vous donc que l'abbé Fournier ne sera pas très joyeux en apprenant qu'il en est quitte pour avoir la réputation d'un fou? Nous le tiendrons là *en lieu sûr*, seulement pour lui imposer pendant quelques mois un régime calmant, et puis nous lui ouvrirons les portes. Ne pensez-vous pas qu'alors il sera sage?

La députation s'en alla comme elle était venue et M. l'abbé Fournier demeura plusieurs mois à Charenton — je crois même à Bicêtre. Pendant ce temps l'empereur était continuellement tourmenté pour lui donner sa liberté. Comme il ne voulait pas le laisser sortir de prison, il le fit partir pour Mantoue, où il fut recommandé au père gardien d'un couvent de capucins pour être sous sa surveillance immédiate et sous sa responsabilité. Quelques années plus tard le cardinal Fesch, allant à Rome, demanda à l'empereur de lui accorder une légère grâce. L'empereur sourit, en pensant que c'était probablement quelque tableau du palais *Quirinal* ou de la villa Borghèse. Mais pas du tout, c'était *la liberté de l'abbé Fournier*.

— Ah çà! dit l'empereur, qu'est-ce que c'est donc que cet abbé Fournier? En vérité il fait à lui seul plus de bruit que l'élection de dix députés. Mais que

voulez-vous en faire? demanda Napoléon à son oncle.

— Mon Dieu! dit le bon cardinal, je veux seulement lui faire revoir le ciel et les champs, au pauvre jeune homme! Quant au mal qu'il peut faire, *j'en réponds, Sire.* L'abbé Fournier ne quittera pas ma maison et vous me connaissez assez pour être certain que ce n'est pas de chez moi que sortira le vent qui fera venir la tempête autour de vous.

— A cette condition, je lui donne la liberté, dit l'empereur. J'espère qu'il vous en aura de la reconnaissance.

Le cardinal, en arrivant à Mantoue, s'en fut aussitôt au couvent des capucins et délivra le pauvre prisonnier en lui disant à quelles conditions il avait obtenu sa liberté.

— Je me suis engagé en votre nom, monsieur l'abbé, lui dit-il, et il faut me confirmer dans la persuasion où je suis, que vous êtes résolu à vous bien conduire. Cette condition est de rigueur, comme vous pouvez le penser, dès que vous faites partie de la grande-aumônerie. Mais aussi, cette condition fidèlement observée, vous pouvez compter que vous n'aurez jamais de plus chaud protecteur que moi.

L'abbé Fournier est tout à la fois un homme de cœur, d'esprit, et d'une grande piété. Il comprit tout ce que lui dit le cardinal et le comprit bien, parce qu'il l'entendit avec sa raison et avec son âme. Il partit pour Rome avec le cardinal Fesch, devint son secrétaire intime et plus tard M. l'abbé Fournier fut nommé aumônier de l'empereur. C'était, je le répète, un homme non seulement de beaucoup d'esprit, mais d'un esprit remarquable. Il sortait de la ligne dans laquelle on trouvait à cette époque tant de prêtres

intolérants, apportant eux-mêmes un obstacle puissant au maintien de la religion catholique en France, parce qu'ils y rapportaient, après quinze ans d'une entière liberté dans l'exercice de la religion, un despotisme intolérant, preuve d'un esprit étroit, et malheureusement commun parmi le clergé qui se répandait alors en France. Plusieurs ecclésiastiques oubliaient que Napoléon avait rouvert les églises, rappelé les prêtres, fait un nouveau traité d'alliance avec la cour de Rome et qu'enfin tout ce qui était chrétien en France lui devait *reconnaissance*. Mais les hommes habiles le comprirent. M. l'abbé de Boulogne fut même un peu trop loin dans ses prédications. Le cardinal Maury, M. de Frayssinous, M. Feutrier et M. l'abbé Guillon, une foule d'autres enfin que je pourrais nommer se groupèrent autour de l'empereur et l'appelèrent de tous les noms que les livres saints donnent au Cyrus qui fut bon pour le peuple de Dieu. M. de Boulogne, M. Bernier, jadis *le soldat* le plus déterminé de la sainte milice de la royale Vendée, l'abbé Bernier, nommé à l'évêché d'Orléans, avait bien compris la position DE TOUS, avec l'esprit et à l'avantage de chacun. Peut-être même lui comme beaucoup d'autres ont-ils été trop loin; M. l'abbé de Boulogne disait alors EN CHAIRE :

— *Toute puissance vient de Dieu. Quiconque résiste à la puissance, résiste donc à Dieu même!*

Plusieurs prédicateurs célèbres n'ont-ils pas donné à l'empereur les noms de Théodose-le-Grand, de Charlemagne, de Marcien! Et ceux qui parlaient ainsi étaient les plus habiles. Je ne parle pas du cardinal Maury, parce que l'on pourrait m'objecter que, sa conscience politique ayant cédé, il pouvait aussi

bien sacrifier ses opinions religieuses. Quoi qu'il en soit, à l'époque dont je parle, les ecclésiastiques avaient pris la route qui leur avait été ouverte et frayée par Napoléon. Il voulait des prêtres, mais il ne voulait pas *de clergé*. Il ne voulait pas que les prêtres prétendissent exercer sur les peuples une *tutelle* ecclésiastique; bien plus, il n'entendait nullement que des sermons renfermassent comme exemples des erreurs aussi absurdes que celles que M. de Boulogne avait introduites dans son sermon et que j'ai citées plus haut, bien qu'elles fussent en apparence à l'avantage de la puissance.

J'ai entendu souvent l'empereur se plaindre de ce que jamais le clergé de France — comme au reste celui de tous les pays — ne voulait abandonner sa prétention d'exercer une action directe dans les affaires humaines, et à faire servir l'Évangile pour établir des dogmes politiques. Un sacerdoce tout mondain ne peut s'allier avec les maximes purement évangéliques. Aussi, l'envahissement de tout pouvoir, voilà ce que prêchent les ecclésiastiques nourris de ces préjugés qui conduisent à l'idiotisme par la superstition. C'est ainsi que l'Espagne fut si longtemps dans les ténèbres, qu'elle eut tant de peine à produire des hommes supérieurs au jour du danger, parce que jusqu'alors le savoir, la philosophie, les agréments de la vie sociale lui avaient été refusés. Il fallut que la nation vraiment grande combattit ses propres entraves, les détruisit, et ce ne fut qu'à l'aide de cette force d'âme qui, s'unissant au bon sens et à la réflexion, constitue ce qu'on appelle *le caractère* et produit enfin l'homme vraiment supérieur.

Lorsque le concordat de 1803 parut en France,

nous fûmes inondés de cette foule de prêtres de tout âge qui, ayant vieilli, ou bien qui, ayant été élevés au milieu des malheurs publics de l'État et l'Église, ressentaient si profondément les blessures produites par eux, que nulle indulgence ne les accompagnait dans leur mission sainte. C'est ainsi que M. l'abbé Fournier avait prêché avec cette intolérance, cette volonté de domination qui était la passion dominante du clergé fugitif rentré dans sa patrie[1]. Cette sorte de fanatisme, au fond, n'avait rien de bien profondément enraciné, parce que la conviction n'y était pas, surtout chez les hommes supérieurs. L'abbé Fournier avait de l'esprit, il comprit ce qu'il avait à faire, et il le comprit même en bon ecclésiastique. Il prêcha et prêcha convenablement. Il le fit même si bien qu'un jour, l'empereur ayant à nommer au siège de Montpellier, ce fut l'abbé Fournier qu'il y envoya, celui-là même qu'il avait mis chez les capucins de Mantoue parce qu'on le jugeait fou.

M Dubois était un jour chez lui lorsqu'on lui annonça *Mgr l'évêque de Montpellier!*

Il connaissait celui que l'empereur avait choisi et le nom que prononçait l'huissier de son cabinet le fit sourire. Mais il s'empressa d'aller au-devant du nouveau prélat, qui, de son côté, l'aborda en souriant :

— Monsieur le comte, lui dit-il en lui prenant la main, je viens pour vous remercier! vous voyez que je suis tout à fait dans les principes évangéliques, l'oubli des injures! Mais au fait, toute plaisanterie cessante, je vous dois une éternelle reconnaissance, car enfin, si je n'avais pas été arrêté comme *fou* et enfermé

[1] Ce qu'on appelait *la petite Église*.

dans un lieu qui a failli me faire perdre en effet la raison, on n'aurait pas demandé pour moi d'être transféré à Mantoue, le cardinal Fesch ne se serait pas intéressé à ma situation, il n'aurait pas demandé à me voir, il ne m'aurait pas emmené à Rome et je ne serais pas aujourd'hui évêque de Montpellier et le plus dévoué de vos serviteurs.

C'est une drôle d'histoire, n'est-ce pas, que celle de l'abbé Fournier? Il est toujours en Languedoc, occupant le siège de Narbonne, qui, je crois, est réuni à celui de Montpellier[1]. Je trouve que c'est une attitude fort comique, surtout pour un prélat, que de le voir se rendre chez le lieutenant général de police pour le remercier de l'avoir fait enfermer comme fou!...

Pendant ce temps le pape était toujours prisonnier à Savone. Il ne vint habiter Fontainebleau qu'après le départ de l'empereur. Pendant ce temps il se passait des scènes étranges dans l'autre partie du globe. *Henri Christophe* était nommé roi d'*Haïti!* Un capucin, nommé *Corneille Brell*, le sacrait avec l'huile de cacao et, pour cette importante et solennelle fonction, il était créé grand-aumônier et *duc de Lance*. Déjà, en 1804, ce même capucin avait sacré l'empereur Dessalines. Les grands-officiers de la couronne s'appelaient *duc de Marmelade*, *comte de Limonade*, etc. Quant à la Constitution du royaume d'Haïti, elle est calquée sur la Constitution française de 1804. Cette parodie d'un grand empire et d'un grand homme, faite à la fois dans une province, pour ainsi dire, et par un esclave qui n'a pas même la grande âme de

[1] Autrefois l'archevêché de Narbonne comprenait Montpellier, et, je crois, deux autres évêchés. On le rétablit à la Restauration.

Spartacus, eh bien, cette parodie a pourtant donné lieu à de sottes et ridicules plaisanteries. Cette circonstance, toute naturelle en elle-même dès que l'île de Saint-Domingue est livrée à l'anarchie la plus complète, n'avait même rien de piquant. Christophe n'était que le singe noir des Antilles. C'est sans doute une singulière comédie, mais qui n'a aucun rapport *scénique* avec le drame qui se jouait alors en Europe.

La partie française de Saint-Domingue se trouvait, par le nouvel arrangement de choses, divisée en deux États, à l'époque de la mort du monstre des Antilles, de Dessalines. Les mulâtres, ainsi que je l'ai expliqué dans son temps, voulurent changer la nature du gouvernement de Saint-Domingue et établir un gouvernement républicain avec un président électif C'est alors que Christophe fut élu comme président de la République d'Haïti, pour quatre années seulement et que Péthion, un autre mulâtre, le mit hors la loi! Et puis voilà que maintenant Christophe met une couronne sur sa tête laineuse et joue aussi avec des sceptres, des couronnes et des hommes! C'est une triste chose que l'histoire du monde!

Tandis que les cérémonies du sacre de Christophe occupaient les noirs des Antilles, notre vieille Europe était menacée jusque dans ses gothiques fondations. Les empires s'ébranlaient et se menaçaient d'une destruction mutuelle. La France se préparait à la lutte en guerrière conquérante. Quant à la Russie, dont les intentions hostiles ne pouvaient plus enfin se cacher, non seulement elle acceptait le combat, mais elle semblait le provoquer et vouloir donner le signal. Les autres puissances étaient toujours craintives, car, au premier mouvement, les douleurs de leurs bles-

sures, fraîches encore, leur rappelaient que Napoléon punit sévèrement le parjure. Servant son pays qui fut toujours en première ligne dans son cœur, le duc de Bassano avait employé toute l'année qui venait de s'écouler à gagner des auxiliaires, c'est-à-dire à les amener à faire des promesses plus positives qu'évasives, ce qui jusqu'à présent avait été leur jeu. L'Autriche, quoique alliée, semblait avoir de la répugnance à poursuivre son frère de Russie. La Prusse se montrait encore plus rétive, et M. de Krusmarck, alors chargé de ses intérêts, paraissait ne vouloir rien accorder. M. de Krusmarck était un homme de mérite et d'une volonté très arrêtée. Cependant rien n'était plus important que de s'assurer de la Prusse, il fallait qu'elle fût pour nous, ou bien *qu'elle fût détruite.* Le moment approchait où le parti devenait extrême. Le duc de Bassano écrivit à M. de Krusmarck :

« MON CHER BARON,

« Le moment de prononcer sur le sort de la Prusse est enfin venu. Je ne puis vous cacher que cette question est pour elle une question DE VIE OU DE MORT. A Tilsitt, l'empereur, vous le savez, avait déjà des intentions bien sévères. Ces intentions sont toujours les mêmes, et ne peuvent être contenues que dans le cas où la Prusse serait notre alliée, et notre alliée fidèle. Les moments sont chers et la circonstance des plus graves, songez-y bien, etc., etc. »

M. de Krusmarck comprit enfin que la Prusse était perdue, si l'empereur Napoléon prenait seulement le toit d'une de ses chaumières, et le 24 de février un traité offensif et défensif fut signé à Paris entre la

France et le cabinet de Berlin. Quant à l'Autriche, elle était notre alliée naturelle, mais comme elle était bien plus encore notre ennemie *naturelle*, on sait ce qu'il advint de cette alliance contre laquelle l'empereur s'appuyait avec une si profonde sécurité. Puis le Danemark, la Confédération du Rhin, *tout* était pour nous au moment où le premier clairon sonna le chant du départ.

Junot avait pris des bains de Barèges, et il ne se ressentait plus de ses douleurs rhumatismales. Il avait sollicité avec ardeur, de l'empereur[1], un commandement, *quel qu'il fût, pourvu qu'il fît la guerre.* L'empereur lui en donna un très magnifique. Il l'envoya à Milan pour prendre la direction des troupes d'Italie et pour les conduire vers le Nord. Junot fut comblé de joie et partit de Paris au moment où l'on allait signer le traité de paix *offensif et défensif* avec l'Autriche[2]. Elle donnait un secours de trente mille hommes et soixante pièces de canon. C'était le prince de Schwartzenberg qui devait commander les troupes autrichiennes.

Dans le même moment, la Suède signait aussi son traité avec la Russie[3]! Un ancien maréchal de France allait pointer le canon sur ses compatriotes, sur ses frères d'armes, sur l'homme enfin dont on a dit si longtemps *qu'il était jaloux!* Eh bien, *il vend* son bras pour une province! La Norwège est promise à la Suède, et tout aussitôt la Suède arbore l'étendard

[1] J'ai le brouillon de sa lettre, et c'est une pièce qui montre combien il aimait et la *France* et l'*empereur*.

[2] 24 février 1812.

[3] Signé à Pétersbourg, le 26 mars.

de la guerre contre la France. Napoléon n'a pas hésité à faire le premier pas au-devant de son ancien frère d'armes. Mais ses propositions, quoique présentées par une main amie et que l'empereur devait croire être agréable au roi Jean [1] ne furent pas acceptées. Napoléon avait oublié qu'il est deux choses que les hommes ne pardonnent pas : l'une, que l'on soit plus grand qu'eux, l'autre, qu'on ait voulu les empêcher de le devenir Bernadotte oublia dans cette circonstance qu'il fût Français. Mais il n'était pas davantage dans les intérêts de la Suède, bien qu'il ait objecté les besoins de sa nouvelle patrie. Le prince de Suède voulut concourir à abattre le colosse et qu'un coup de hache de sa main le fit chanceler une minute plus tôt sur son piédestal. Je ne sais pas bien si c'est très beau cette conduite-là et peut-être eût-il été plus noble au successeur de Gustave-Adolphe de revenir sous les drapeaux nourriciers que d'aller faire alliance avec des hordes tartares et sauvages pour revenir en ennemi dans sa patrie. Il a donné pour raison que déjà, dès le 26 janvier, le général Friant [2] avait pris possession de Stralsund au nom de la France et s'était emparé de la Poméranie suédoise par les ordres de l'empereur. Mais ce qu'il ne dit pas, c'est que depuis dix mois des conférences continuelles avaient eu lieu et que *lui*, Bernadotte, avait rejeté tout arrangement proposé. L'Angleterre, aussitôt qu'elle apprit la *défection* de Bernadotte,

[1] C'était la reine de Suède, qui avait continué de demeurer à Paris. Elle se chargea, avec un grand désir de réussir, de tout ce que voulut l'empereur.

[2] Beau-frère du maréchal Davout.

s'empressa de reconnaître le traité de la Suède avec la Russie, par une convention qui constatera, aux jours à venir, que Napoléon a pu tomber par l'effet de ses propres fautes, mais que la trahison et la perfidie l'ont précipité au fond de l'abîme au bord duquel il marchait.

Tandis que le mouvement *réactionnaire* le portait vers le nord, l'Espagne était de nouveau le théâtre de victoires vraiment admirables remportées par le maréchal Suchet. La prise de Valence est une des plus belles choses qui aient été faites. C'était le général Ventura Caro, frère de La Romana, qui commandait les troupes qui étaient dans la place. Elles étaient au nombre dix-huit mille hommes, et, de plus, neuf cents officiers, vingt généraux, et quatre cents bouches à feu, ainsi que des magasins immenses. Valence était le dépôt central de toutes les forces, de toutes les ressources des provinces de l'Est. C'est une superbe conquête! L'empereur le sentit bien. Aussi un décret impérial a-t-il doté l'armée d'Aragon de DEUX CENT MILLIONS DE FRANCS! C'est après la prise de Valence que le maréchal Suchet reçut le titre de duc d'Albufera.

Mais, comme par une sorte de compensation, en même temps que Suchet nous cueillait de beaux lauriers dans les plaines riantes de Valence, Wellington était vainqueur dans les déserts de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida. Il était rentré à Ciudad-Rodrigo. Suchet lui répondit par la chute de tous les forts qu'il rencontrait. C'est ainsi que tombèrent *Déina*, *Péniscola*. Mais, peu de temps après, Badajoz est repris par les Anglais et le combat de Tarragone, où Suchet est vainqueur, est bien douloureusement expié par la

perte que nous éprouvâmes aux *Arapiles*. C'est une suite de revers que ne balancent plus des victoires inutiles maintenant. Un soldat qui tombe et qui meurt n'est pas remplacé, comme force morale, par la perte de dix ennemis.

Enfin, l'empereur quitta Paris. Ce fut un triste jour. Cependant le temps était beau, l'air était embaumé par ces mêmes violettes qui, plus tard, devaient nous rappeler la gloire et le bonheur de nos armes, bien plus que tous les lauriers du Ladon. Il est des souvenirs que le temps n'efface pas. Il en est même qu'il ne fait qu'accroître et *inciser* profondément au cœur. Celui que j'évoque en ce moment est de cette nature. Je vois encore l'empereur avec une expression telle que jamais je ne le vis aussi touché. Il était avec son fils. L'enfant, qui adorait son père, avait ses petits bras passés autour de son cou et paraissait le serrer contre son cœur, ce cœur qui devait cesser de battre à peine au matin de sa vie, et cela parce qu'il était le fils de Napoléon ! Pauvre cher ange, comme il était beau ! Comme son père jouissait de sa beauté ! Il était là, comme accablé par un bonheur trop grand ! Il était là, comme le plus grand, comme le meilleur des hommes ! Il joua d'abord avec son fils, et puis tout tranquillement l'enfant avait cessé ses jeux, il avait appuyé sa blonde tête sur la poitrine large et puissante de son père. Et là, après quelques douces caresses, le royal enfant s'était endormi et son père, après avoir fait un signe de la main, s'était assis bien doucement pour ne pas éveiller son fils ! Oh ! qui ne l'a pas vu dans cette attitude pleine de charmes ne le connaît pas ! Et comme il fut remettre l'enfant dans son berceau avec soin ! Sa

nourrice aurait eu la main moins légère ! Cette scène que je rapporte là n'est rien par elle-même. Je serais bien embarrassée de pouvoir dire comment c'est *une scène* même, comment c'est *un fait*. Un père qui embrasse son fils tandis qu'il dort, qui le regarde dormir et qui demeure en silence, quoi de plus simple, quoi de plus dépourvu d'accessoires étrangers à un sublime qui vous ravit? Et ce sublime, c'est Napoléon, ce roi du monde, cet homme que des paroles de prévention montrent souvent comme un être qui sacrifiait TOUT à ses penchants, qui n'aimait rien enfin. Et ce souvenir me le rappelle à moi beau comme une jeune mère le serait l'œil humide de cette première sensation maternelle, lorsque, pour la première fois, son enfant lui sourit ou la nomme. Sans doute que dans ce moment Napoléon songeait qu'une balle, un boulet pouvait le tuer, et alors ? Cette jolie, cette ravissante créature, comment serait-elle alors en ce monde ?... Hélas ! peut-être le rideau de l'avenir se soulevait-il en ce moment pour lui ! Il faut que ce soit, pour que *sa fauve prunelle* fût voilée par des larmes et que son noble visage fût ainsi animé d'une aussi étrange expression. Je ne l'ai pas vu le jour où il présenta ce bel enfant à toute cette garde nationale si belle, si aimante, si fidèle et surtout si enthousiaste pour son empereur ! Non, je ne l'ai pas vu, lorsque, se fiant à leurs cris d'amour, il leur confia et sa femme et son fils ! Ce fut un grand moment, sans doute, ce fut peut-être l'instant de la vie de l'empereur où il fut ému en parlant au peuple ! Eh bien, je ne crois pas qu'il l'ait été davantage que le jour que je viens de rappeler.

Enfin, il partit et fut en Allemagne pour donner les

derniers ordres et rassembler tout ce qui devait marcher ensemble. Il voyait, avec cet œil si profondément habile, que cette campagne était décisive et que rien ne pouvait balancer un revers. Il connaissait la Prusse. La Confédération du Rhin, qui aurait dû être reconnaissante pour son propre intérêt, au moins si ce n'est par honneur pour son serment, la Confédération du Rhin était toujours au moment de trahir. Et il le savait, et cependant il l'admettait à un partage d'affection pour ainsi dire avec la France!

Au moment où la vieille Europe s'ébranla sous la marche de tant de peuples, il vient dans la pensée de faire le calcul de ces mêmes peuples, et chercher à établir une balance dans laquelle les divers intérêts seraient pesés.

La population de l'Europe, d'après M. de Humboldt, est de 182,000,000, dont il faut déduire les 10,000,000 de la Turquie européenne. On comptait alors que la France avait bien 42,000,000 d'habitants. 42,000,000

Le royaume d'Italie	6,000,000
Les provinces Illyriennes . . .	1,100,000
Naples, Lucques, Piombino . .	4,600,000
L'Espagne (Europe)	10,500,000
Le Portugal (Europe).	3,000,000
Westphalie.	2,100,000
	69,300,000

Voici, sous la domination de l'empereur Napoléon ou de ses frères, plus du tiers de l'Europe. Maintenant je vais donner la somme des peuples soumis à sa domination. Ainsi :

La Confédération Rhénane . .	11,000,000
La Suisse	1,600,000
Le grand-duché de Varsovie. .	3,600,000
	16,200,000
	69,300,000
Total.	85,500,000

Voilà donc quatre-vingt-cinq millions d'hommes sous la domination de l'empereur Napoléon, et dans toute l'Europe nous n'en comptons, d'après le calcul de M. Humboldt, qui est, je pense, le plus juste de tous, que cent quatre-vingt-deux [1]. Si nous en retranchons dix pour la Turquie d'Europe, ce qui est, au fait, assez juste, il est évident que plus des deux tiers de l'Europe sont entraînés dans l'orbite de cette planète merveilleuse qui fait exécuter ses ordres dans un espace comprenant dix-neuf degrés de latitude, et trente degrés de longitude !...

Voici maintenant l'état des corps d'armée qui formaient cette masse terrible qui se rua sur la Russie, et dont la secousse ébranla l'Europe entière lorsque le monde sauvage repoussa le monde civilisé.

Maréchal Davout, 1er corps d'infanterie; maréchal Oudinot, 2e corps; maréchal Ney, 3e corps; le prince Eugène, 4e corps; prince J. Poniatowski, 5e corps; général Gouvion-Saint-Cyr, 6e corps; général Reynier, 7e corps; duc d'Abrantès, 8e corps; maréchal Victor, 9e corps; maréchal Macdonald, 10e corps.

[1] On pourrait objecter que l'Espagne, étant en guerre dans la plus grande partie de ces provinces, ne devrait pas figurer dens le calcul que je présente.

Toute la cavalerie de l'armée, formant quatre corps, était commandée par Murat, et les corps l'étaient par les généraux Nansouty, Montbrun, Grouchy et Latour-Maubourg. La vieille garde, cette masse d'hommes qu'on estime pour leurs hauts faits, leur belle conduite, était commandée par le duc de Danzig, maréchal Lefebvre. La jeune garde marchait sous le maréchal Mortier. La cavalerie de la garde agissait séparément de la cavalerie de l'armée. Enfin le total de cette immense réunion d'hommes était de quatre cent cinquante mille, parmi lesquels on peut compter au moins deux cent soixante-dix mille combattants! Dans les quatre cent cinquante mille hommes, je ne compte pas le corps autrichien, qui était de plus de trente mille hommes et se gouvernait lui-même, on s'en est bien aperçu.

L'armée russe était divisée en deux parties et une réserve. Les deux parties s'appelaient première et seconde armée d'Occident. Le général Barclay de Tolly commandait la première, le général Bagration la seconde. La réserve était confiée au général Tormasow. L'armée russe était, dit-on, de trois cent soixante mille combattants.

J'avais conservé des relations fort intimes en Russie et, malgré la rupture des deux empires, comme mes affections passent toujours avant les considérations politiquement flatteuses et que des lettres d'amies d'ailleurs ne pouvaient avoir aucune influence sur le destin même d'un écureuil, je recevais souvent encore des lettres de Pétersbourg et même de Moscou où j'avais également des relations d'amitié. Ce fut ainsi que je fus instruite de ce qui se passa à Moscou lorsque l'empereur Alexandre fut y chercher l'image

vénérée de saint Serge. Ce devait être un beau spectacle en effet que cette cathédrale antique, cette basilique chrétienne, dont les vitraux cachés par de vieilles bannières répandaient un demi-jour douteux sur la belle figure du jeune czar recevant des mains du métropolitain Platon, alors plus que centenaire, l'image miraculeuse qui devait conduire l'armée dans les périls et l'en faire triompher! Oui, ce devait être imposant en effet. Ce devait être bien beau surtout pour un Français, s'il s'en trouvait à Moscou! Que devait-il dire, que devait-il penser, en voyant s'humilier au pied d'une image le chef d'un grand empire, n'espérant de refuge pour sa défense, après seulement quinze jours d'hostilités, que dans la protection d'une relique, et cela en 1812?

A cette époque, Paris offrait un spectacle curieux, mais affligeant. Tout le monde partait. *Les maris*, *les fils*, *les frères*, *les amis*, tout cela s'en allait à la guerre, et *les femmes*, *les mères*, *les sœurs et les amies* pleuraient et, pour se distraire, allaient aux eaux, dans leurs terres, ou bien en Italie, ou en Suisse. J'étais alors bien malade, et des suites de mon voyage d'Espagne, et des inquiétudes que m'avait données mon fils Alfred. J'étais attaquée pour la deuxième fois d'une souffrance nerveuse au pylore, tellement douloureuse que je craignis un moment d'être mortellement attaquée. Les eaux de Cauterets m'avaient fait beaucoup de bien. Je résolus de prendre encore le même remède, mais Cauterets était trop loin. On me dit que les eaux d'Aix en Savoie avaient presque la même vertu et je me décidai à y aller. Étant à déjeuner à la Malmaison avec l'impératrice Joséphine, je lui parlai de mon projet de voyage.

— Oh, allez donc à Aix en Savoie ! me dit-elle. Je vais à Milan et, en revenant en France, j'irai à Genève et bien certainement à Aix. Je serai bien contente de vous y trouver.

L'impératrice Joséphine avait une parole si gracieuse, un regard si caressant et si doux quand elle voulait obtenir ce qu'elle demandait, qu'il était difficile de lui résister. Je lui promis donc d'aller à Aix, quoique je susse qu'il devait y avoir plusieurs personnes de la famille impériale. En effet, la princesse Pauline, Madame mère, la reine d'Espagne et la princesse de Suède devaient passer l'été à Aix en Savoie. C'était bien brillant pour un lieu où la vie la plus simple est la plus agréable. Mais enfin il pouvait bien y avoir quelque compensation dans la beauté du pays, et puis, avec la volonté d'être polie et point esclave, on est sûr d'être bien, en quelque lieu de la terre qu'on soit.

Je me déterminai donc à aller à Aix. J'emmenai avec moi mon fils aîné, qui avait trois ans, et je laissai le plus jeune avec sa nourrice, sous la surveillance d'une personne attachée à mon mari. Puis je plaçai mes deux filles avec leur gouvernante anglaise et leur bonne, dans un appartement de l'Abbaye-aux-Bois, sous la surveillance immédiate de M^me^ de Navarre, qui alors en était la supérieure. C'était une femme d'un esprit et d'un caractère remarquables, et que j'ai prise depuis dans une haute estime. Mes filles lui furent confiées et je partis tranquille pour mon voyage de Savoie. Je n'avais pas encore, ainsi que toutes celles qui avaient des intérêts à la grande armée, de puissants motifs d'inquiétude. Au contraire, cette force immense que nous venions

de déployer pour la première fois me paraissait devoir écraser la puissance qui s'opposait à nous. Hélas! la vie ne se compose que de déceptions, d'espérances trompées! Et l'on en vient au point même où je suis, de douter que la mort soit un bien!

CHAPITRE XXI

Entrevue de l'empereur avec François II. — *La Russie entraînée par la fatalité.* — Reconnaissance des Cortès d'Espagne par Alexandre. — Charles IV. — Lettre de M. de Rovigo. — Inconvenance. — Sollicitude de Napoléon. — M. de Cailhé. — 300,000 francs. — *L'Ours et la Pierre.* — Joséphine. — Toilette. — Vases fêlés. — Porcelaines du Japon. — *Bric-à-brac.* — Mauvais goût de Marie-Louise. — Madame mère. — Souvenirs de la patrie. — Chant du chevrier. — Savéria. — La demande à dîner. — Repartie heureuse. — M. d'Arlincourt.

Avant de tirer le premier coup de canon, l'empereur voulut tenter un dernier effort afin de connaître les dispositions définitives de la Russie. M. de Narbonne, malgré toute son habitude des cours, n'avait pu rendre aucun compte lors de sa mission de Wilna. Napoléon espéra mieux d'une entrevue avec l'empereur d'Autriche, devenu son beau-père, et surtout d'une entrevue avec M. de Metternich, car l'empereur François II ne garde pour lui que le ministère du bien à faire dans ses États. Il emmena donc l'impératrice à Dresde, pour la réunir en apparence à son père, mais bien certainement au fond pour connaître un peu la route du labyrinthe dans lequel il allait entrer.

L'entrevue ne servit qu'à épaissir et serrer le bandeau. La certitude de la guerre des États-Unis avec

la Grande-Bretagne acheva l'ouvrage. Le général *Bloomfield*, ayant son quartier général à New-York, proclama la guerre de son gouvernement avec l'Angleterre et, par une coïncidence assez singulière, car il ne pouvait y avoir accord en cela, l'empereur proclamait la guerre avec la Russie le même jour (22 juin 1812), à son quartier général de Wilkowsky, près *de Gumbinen* (Prusse orientale) :

— Soldats! dit Napoléon, la seconde guerre de la Pologne est commencée. La première s'est terminée à Tilsitt. A Tilsitt la Russie a juré alliance éternelle avec la France et guerre à l'Angleterre. Elle *viole* aujourd'hui ses serments. La *Russie est entraînée par la fatalité!* Ses destins doivent s'accomplir. Nous croit-elle donc dégénérés? Marchons en avant! Passons le Niemen, portons la guerre sur son territoire. La seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armes françaises comme la première.

Et pendant qu'il annonçait ainsi par avance le destin de la plus grande nation de l'Europe, comme nombre d'hommes, elle, de son côté, opposant la résistance à l'attaque, ou plutôt continuant l'attaque sourdement commencée, la Russie signait à *Weleky-Louky* un traité de paix avec la régence de Cadix agissant au nom de Ferdinand VII. L'empereur Alexandre reconnaissait la légitimité de l'assemblée générale et extraordinaire des Cortès, tenue à Cadix, ainsi *que sa Constitution*[1]. Une clause spéciale du traité portait qu'on devait se secourir mutuellement

[1] Cette remarque est assez utile à faire, car je ne pense pas qu'en 1823 l'empereur Alexandre ait été fort tenté de donner le moindre appui aux insurgés d'Espagne.

dans tout ce qui pouvait accélérer la chute de leur ennemi commun. Et cet ennemi, c'est Napoléon.

C'est maintenant que la trahison, qui plus tard ne craignit pas de se montrer avec impudence, entourait déjà Napoléon et l'empereur Alexandre. J'ai là-dessus des pensées qui *m'appartiennent*, qui sont le fruit de mes réflexions sur ce que *j'ai vu et entendu*. Il n'est pas possible que l'empereur Alexandre ait été subitement aussi mal pour l'empereur Napoléon sans un motif que le temps pourra faire connaître. Comme maintenant on ne *sait rien*, il faut se taire. Je dirai seulement les faits d'après lesquels j'ai formé mon opinion.

A cette époque il y eut en France un mouvement de famille, si l'on peut parler ainsi, bien important, s'il eût été connu, et dont personne ne s'inquiéta, parce que les intérêts étaient tous attentifs à suivre la boussole européenne. Ce mouvement fut le départ de la famille royale d'Espagne, qui habitait Marseille depuis son départ de Bayonne, ou à peu de chose près. Mon frère, qui alors était lieutenant général de police à Marseille et qui avait les nobles et malheureux prisonniers en partie sous sa garde et sous sa responsabilité, fut d'autant plus ravi de les voir partir que le roi Charles IV souffrait de cette vie sédentaire qu'il était forcé de mener, tandis qu'à Rome Albert espérait que le bon vieillard pourrait reprendre quelques-unes de ses habitudes de chasse. Et puis, comme il connaissait particulièrement le général Miollis, il était tranquille sur les soins et les égards qu'il aurait pour la noble famille exilée. Mais, en parlant de cela, il me faut mettre ici une lettre bien curieuse, écrite par le duc de Rovigo et par ordre de

l'empereur, au premier écuyer de Leurs Majestés le roi et la reine d'Espagne. La voici et je la transcris sur l'original lui-même. Je n'omets pas un mot, parce que tout y est à remarquer.

« Paris, le 4 mai 1812.

« Je m'empresse de vous apprendre, monsieur, que Sa Majesté l'empereur et roi vient de me donner l'ordre de tout disposer pour le départ du roi Charles IV et de sa famille, de Marseille à Rome.

« Si Sa Majesté désire voir l'escadre de Toulon, elle sera reçue à bord des bâtiments de l'empereur, *comme roi*[1], avec les honneurs qui seraient rendus à l'empereur lui-même, et pendant son séjour à bord, l'escadre arborera le pavillon.

« Sa Majesté *devra* revenir par Aix, se dirigera sur Avignon, Grenoble, Fort-Barreau, Chambéry, le Mont-Cenis. Les ordres seront donnés tant par le ministre de la guerre que par le ministre de l'intérieur pour les gîtes et les honneurs à rendre au roi, quand vous aurez fait connaître les stations où le roi désire s'arrêter.

« A Turin, le prince Borghèse, gouverneur général, ira à sa rencontre et le conduira dans le palais de l'empereur et roi. *Il lui a été écrit en conséquence.* Le roi pourra s'y reposer *si bon lui semble.*

« Le roi prendra ensuite la route de Parme et des ordres sont donnés à l'intendant des palais impériaux

[1] Le secrétaire qui a pu écrire d'un semblable style aurait eu besoin de faire un cours non seulement de politesse, mais de convenance.

d'Italie, pour que le palais de Parme et le château de *Colorno* soient en état de recevoir Leurs Majestés.

« Sa Majesté le roi se rendra de Parme à Florence, où elle est également attendue par Son Altesse Impériale M^me^ la grande-duchesse de Toscane.

« Leurs Majestés continueront leur route vers Rome à leur loisir, et j'écris dès ce soir à M. le général Miollis, pour que tout soit prêt à les recevoir.

« L'intention de l'empereur était de donner au roi son palais du Quirinal, mais les réparations considérables qui s'y exécutent cette année ne permettent pas d'en disposer. Sa Majesté vient de me donner l'ordre d'annoncer au prince Borghèse, à Turin, que son intention est qu'il mette provisoirement à la disposition du gouverneur général[1] son palais et *sa villa* pour l'habitation de ville et de campagne de Sa Majesté, et de toute la famille royale. Je viens d'écrire en conséquence pour qu'aucun des meubles, tableaux et objets précieux ne soient déplacés de ces deux palais *et qu'on les dispose à recevoir le roi.* La personne qui ira en avant, en s'annonçant de sa part, en sera mise en possession. Je désire, monsieur, que tout ce qui est relatif à la conservation de ces objets soit réglé dans les intérêts du prince Borghèse.

« Il serait convenable que vous puissiez accompagner le roi jusqu'à Rome et faire en sorte qu'avant son départ Sa Majesté se séparât d'une quantité d'Espagnols qui ne lui sont plus nécessaires et qui ne peuvent que diminuer les agréments de sa position par les frais considérables qu'ils lui occasionnent.

« L'empereur m'a chargé de faire connaître au roi

[1] Le général Miollis.

qu'il ne s'opposait en rien à ce qu'il vît sa fille[1] et le roi de Sardaigne autant de fois que cela conviendrait à Sa Majesté. Les mesures qui avaient été prises envers cette princesse cessant en grande partie d'avoir leur effet, lorsque le *roi peut reprendre son autorité sur elle.*

« Sa Majesté m'a fait connaître son intention que le roi et sa famille soient conduits par des chevaux de poste aux frais de l'empereur. J'écris en conséquence *au conseiller d'État La Valette*[2], avec lequel vous vous concerterez pour tout ce détail.

« Quant à vous, monsieur, quand vous aurez terminé tout ce qui concerne l'établissement de Leurs Majestés à Rome, je désire que vous reveniez à Paris continuer d'y gérer les affaires de Sa Majesté. La manière dont vous avez déjà suivi ici ses relations, rend ce désir commun à tous ceux qui ont eu à traiter avec vous.

« Recevez, monsieur, les assurances nouvelles de na considération très distinguée.

« Le duc de Rovigo. »

A Monsieur le colonel Cailhé, premier écuyer de Sa Majesté le roi Charles IV.

Cette lettre est fort remarquable, en ce qu'elle montre

[1] La reine d'Étrurie. Elle était dans un couvent de Rome. Elle avait été compromise dans je ne sais plus quelle affaire. Mais il n'importe, la formule est bizarre.

[2] Le style de cette lettre est parfois bien étrange. Comment imaginer que dans une lettre aussi officielle on va appeler un homme par son nom sans lui donner son titre, et surtout celui si commun de *monsieur* ?

toute la sollicitude de l'empereur pour le roi et la reine d'Espagne, sa volonté qu'ils soient traités honorablement, et même magnifiquement. *Le pavillon espagnol* est de bon goût et, en général, la lettre serait admirablement bien si elle était *traduite* autrement.

L'impératrice Joséphine avait fait une impression tout à fait profonde sur les souverains espagnols et je tiens de leur premier écuyer lui-même, qui était en même temps leur ami, que l'impératrice fut souvent un génie tutélaire pour la royale et malheureuse famille, lorsque, surtout en l'absence de l'empereur, les payements qui devaient se faire étaient lents à s'effectuer. Alors l'impératrice faisait mille démarches pour qu'ils fussent payés et, lorsqu'elle ne pouvait pas changer les ordres et les dispositions de l'empereur, alors elle disait à M. Caillhé :

— Mon cher colonel, il faut aller trouver l'empereur. Ce n'est pas lui qui fait ces mauvaises choses. Partez, je vais vous donner une lettre pour lui.·

Et M. Caillhé montait en chaise de poste, ne s'arrêtait que pour changer de chevaux, puis arrivait auprès de l'empereur, qui en effet, n'était jamais pour rien dans ces retards de payement. Il se mettait en colère, faisait faire une ordonnance *de* 300,000 *francs* par exemple, la remettait lui-même à M. Caillhé, en souriant de ce doux et bon sourire qui lui gagnait tant de cœurs, et puis se remettait à son travail comme si on ne lui avait parlé que des bastions ou des routes qu'il avait en ce moment sous les yeux.

Un homme d'État tout à fait supérieur[1], et du plus

[1] M. le duc de Bassano.

charmant esprit comme du plus profond mérite, étant avec moi il y a seulement quelques jours et, partageant mon émotion en parlant de l'empereur, parce que cet homme possède un cœur noble et une âme généreuse, me disait qu'il avait pu vérifier, dans la haute position où il était près de Napoléon, combien la fable de *l'Ours et la Pierre* avait de vérité !

— Mais, lui disais-je, sans doute l'empereur avait des amis. Mais a-t-il été bien servi?

— Ah ! madame ! s'écria-t-il, le plus grand malheur peut-être de l'empereur, c'est d'avoir été *trop* bien servi !

Et en effet, il avait raison ; lorsque l'on veut faire plus que la position ne comporte, l'extension donnée en bien comme en mal est tout aussi funeste, car elle fait également rompre.

Depuis, j'ai commenté cette idée, et je l'ai trouvée d'une justesse admirable ! Oui, l'empereur fut souvent même TROP BIEN SERVI !

L'impératrice Joséphine aurait bien pu certifier de la vérité de ce que je viens de dire là. Toute sa destinée brisée, sa vie détruite, c'était pour servir l'empereur !

Lorsque je revis l'impératrice Joséphine, ce fut assez longtemps après mon retour d'Espagne. Elle était à Navarre, lorsque j'arrivai à Paris, et n'en revint que dans l'automne, lorsque l'humidité l'eut chassée de Navarre où les eaux, les ombrages, les prairies causent des inconvénients qui ne sont balancés que pendant deux mois de la plus belle saison, c'est-à-dire de fin de juin jusqu'à fin d'août. L'impératrice en avait déjà beaucoup souffert.

Je la trouvai fort engraissée. Cela lui allait bien et

mal. Cela lui allait bien pour son visage, parce qu'une fois qu'une femme a passé quarante ans, il faut qu'elle engraisse pour que sa figure ait encore une illusion de jeunesse. Cela lui allait mal, parce que sa tournure si ravissante avait presque disparu et que c'était presque toute sa beauté. Elle était devenue fort grasse, et sa taille avait pris cette apparence *de matrone* qu'on trouve dans toutes les statues d'Agrippine, de Cornélie, de Livie, etc., etc. Il y avait surtout une portion de sa personne qui s'était accrue d'une manière tout extraordinaire, et la façon dont elle s'habillait, quoique son goût fût parfait, contribuait encore à la faire paraître plus forte.

Au reste, elle avait, le jour dont je parle, une toilette ravissante, avec laquelle je la trouvais mille fois mieux que dans une grande toilette du soir. On ne voit plus maintenant de ces *élégances matinales*, ou du matin pour parler plus juste, et ce n'en est pas mieux. Lorsqu'il y avait du luxe, les ouvriers travaillaient et les femmes étaient mieux mises. Maintenant ce n'est pas qu'elles économisent. Non. Elles achètent des magots, des vases du Japon fêlés, ébréchés, qui s'achètent des prix fous et n'ont aucune valeur[1].

[1] J'étais il y a quelques jours chez une de mes amies qui a cette manie même au degré de la folie. Sa chambre ressemble à une arrière-boutique de bric-à-brac; mais le curieux — ce n'est rien de ce qui est là — c'est que tous les objets étalés en grande pompe sur des étagères et presque sur la cheminée, sont cassés et presque hors de service. Ce sont des magots n'ayant qu'un bras, un dragon sans queue, des tasses sans leur soucoupe, des théières rattachées par un lien, des pots à crème appareillés seulement pour *la fêlure*. Et que croyez-vous qu'elle paie cela? Des niaiseries peut-être? Non pas du tout. La moindre

La toilette de l'impératrice était admirable de bon goût et de fraîcheur. Elle avait une robe de mousseline de l'Inde, de ces mousselines qu'on peut appeler un tissu d'air, que, cependant, malgré sa finesse, on avait brodée au plumetis d'un semis de petites étoiles dont le milieu était rempli par un point de dentelle fait à l'aiguille. La robe était montante et faite comme une redingote. Tout autour était une magnifique angleterre de la hauteur des deux mains et abondamment froncée. Le tour du col et le devant de la robe en avaient également. De distance en distance étaient des nœuds d'un ruban de satin bleu, si frais, si pur de nuance, bleu turquoise, que jamais on ne vit rien de si charmant. Le dessous de la robe était en satin du même bleu que les rubans; sur sa tête, l'impératrice avait un bonnet dont les *papillons* étaient en angleterre du même dessin, mais encore plus fine que celle de la robe, et gracieusement posé et coupé par des touffes de ce ruban bleu auquel ne venait se mêler aucune fleur. Jamais on ne fera une plus charmante toilette, et surtout elle ne sera jamais mieux portée. C'est un enchantement qu'un pareil costume[1]. Mais si vous voulez l'imiter aujourd'hui, n'allez pas garnir votre robe avec *un tulle, application d'angleterre*, parce que les plis seront raides et sans grâce. N'allez pas employer de mauvaise mousseline claire, sans être fine, parce que le reflet n'est plus le même

pièce lui coûte 300 et 400 francs. Et beaucoup ont été payées jusqu'à 3 et 4,000 francs.

[1] Mlle Minette m'a fait une pareille robe pour un jour de Longchamps, excepté que ce qui était bleu était jaune d'or. Mon chapeau avait été fait par Herbault. Il était en paille d'Italie, avec des girollées jaunes et des jacinthes bleues.

et en tout, si l'on veut imiter une fraîche et suave toilette d'un temps où le goût marchait avec une grande richesse, il faut ne rien mettre de faux et consentir à porter une robe toute simple. L'impératrice Joséphine avait un goût admirable pour sa parure. Je suis certaine que ce goût, tout naturel, au reste, et qui lui était inhérent, a contribué à la faire paraître longtemps jeune. L'empereur, qui certes ne faisait guère attention à la manière dont les femmes étaient mises, si ce n'est lorsqu'un habit de cour lui frappait trop souvent les yeux, s'occupait cependant souvent de l'impératrice Joséphine. On aurait dit qu'il en était fier !...

La meilleure preuve du bon goût de l'impératrice Joséphine, c'est le peu d'élégance de Marie-Louise. Elle avait les mêmes ouvriers, elle avait une somme très forte pour la dépense de sa maison. Eh bien, jamais je ne lui ai vu de ces costumes de cour étourdissants par une élégance magnifique toute charmante[1]. Je crois que la faute en venait d'elle. Quant à la duchesse de Montebello, qui sait très bien ce que c'est que de se bien mettre, comme elle était dame d'hon-

[1] Je revoyais hier dans une page de mon journal de 1809 le détail d'une robe que j'ai vue à l'impératrice Joséphine. La jupe et le manteau étaient pareils; tous deux en tulle brodé en lames d'or, mais avec une délicatesse infinie. C'était un carreau pris dans un autre, et pris par ses quatre côtés, ce qui formait, non pas un tissu d'or, mais un réseau admirablement fait. Une petite frange bordait le manteau et la robe. Puis le tour du corsage, les manches, la ceinture, tout était brodé en émeraudes entourées de diamants. Le diadème, le peigne, les boucles d'oreilles, tout en émeraudes. Une autre fois, l'impératrice mit la même robe avec la garniture complète de perles admirables. Je ne sais quelle est celle des deux parures que j'aime le mieux.

neur, et non pas dame d'atours, cela ne la regardait pas.

J'ai déjà dit que Madame était de la plus grande réserve relativement à l'impératrice Marie-Louise. Elle était pour la seconde de ses belles-filles ce qu'elle avait été pour la première, c'est-à-dire très silencieuse, et ne cherchant en général qu'à établir de bonnes relations entre ses nombreux enfants. Je répète ici ce que j'ai dit souvent, c'est que Madame mère est une des femmes les plus supérieures de l'époque. Mais ce que je puis dire aussi c'est qu'elle n'aimait pas Marie-Louise.

Madame était d'une grande réserve avec nous sur ces sortes de matières. Il y avait une femme dans sa maison qui avait sa confiance plus qu'aucune autre peut-être. C'était Savéria, cette femme qu'elle avait amenée avec elle de Corse et qui avait élevé tous ses enfants dans leur première enfance. Savéria avait non pas de l'attachement pour tout ce qui était *Bonaparte*, mais un culte, une idolâtrie. C'était une femme extraordinaire. Je n'oublierai jamais l'expression de sensibilité sauvage qui l'anima un jour à Pont. J'étais dans une vieille galerie abandonnée où se trouvait une épinette plutôt qu'un piano, sur laquelle Mlle de Launay et moi nous nous amusions quelquefois pour tromper le temps. Un jour, je chantais à demi-voix, tandis que Madame faisait son reversi et dans cette maison, où tout me rappelait la Corse bien plus que chez moi, il me revint en mémoire une chanson de chevrier, un chant montagnard, que ma mère m'avait appris en me le chantant, non seulement dans mon enfance, mais plus tard, pour qu'à mon tour je le disse auprès de son lit, pour endormir ses douleurs.

Je le chantais et je chantais doucement. Cependant Savéria m'entendit. Sa chambre n'était pas éloignée et elle s'approcha doucement de moi, tandis que j'étais au piano. Puis j'entendis des sons étouffés, des sanglots, c'était Savéria qui elle aussi voulait chanter le chant de ses montagnes et que les larmes de la patrie suffoquaient et empêchaient de parler. Elle me fit une impression vive, cette femme. Elle n'avait guère de bonté que pour ceux qu'elle aimait, et une expression douce semblait étrangère à ses traits. Du reste, je ne pouvais me plaindre, car elle m'aimait.

Madame avait pris une excellente attitude avec Marie-Louise. Celle-ci crut dans les premiers mois de son mariage qu'il n'y avait dans la nombreuse famille de l'empereur que lui dont elle dût s'occuper et la reine de Naples, qui avait été au-devant d'elle jusqu'au delà des frontières. Madame, dont l'excellent esprit lui faisait toujours voir l'inconvénient de mettre le trouble par des plaintes inutiles d'ailleurs, ne s'en rapporta qu'à elle-même pour se faire respecter de sa belle-fille. Et un jour, Marie-Louise ayant été chez elle, pendant une absence de l'empereur, et lui ayant dit :

— Madame, je viens vous demander à dîner. Mais ne vous dérangez pas. Je ne viens pas comme l'impératrice, je viens tout simplement chez vous.

— Mon Dieu, lui dit Madame en l'interrompant et l'attirant à elle en la baisant sur le front, je ne ferai non plus aucune façon. Je vous recevrai comme ma fille et la femme de l'empereur aura le dîner de la mère de l'empereur.

L'impératrice Joséphine avait été beaucoup moins soigneuse pour Madame que Marie-Louise, et elle

avait été mal conseillée. L'empereur ne rendait pas à sa mère autant de soins extérieurs que lui-même aurait voulu le faire, mais il était vivement blessé quand il apprenait qu'on avait eu des torts avec elle. Un homme, qui cependant était son favori, manqua avoir une vive semonce, dans une circonstance relative à une personne aujourd'hui bien fameuse dans le monde littéraire. C'est M. d'Arlincourt.

M. d'Arlincourt était à cette époque fort jeune homme, et très amoureux de M^me^ d'Arlincourt, qui alors s'appelait M^lle^ Chollet et dont le père était sénateur. Le mariage de M. d'Arlincourt dépendait d'une place dans la maison de l'une des princesses. On le nomma chez Madame sans réfléchir que son âge était un empêchement réel. Madame fut très irritée d'abord de cette nomination sans qu'elle eût été consultée. M. d'Arlincourt n'était pas alors une de nos gloires littéraires et *le Solitaire* n'avait pas fait son entrée dans le monde.

CHAPITRE XXII

Haute-Combe. — Talma. — *Je n'aime pas le grec.* — Comparaisons. — Bobèche et Desbureaux — M. de Forbin. — Bonnes façons. — Recette pour ne pas crotter ses souliers. — La reine d'Espagne. — Empire de la mode. — Mots de Louis XIV. — Les brouillards. — M. de Rambuteau. — Qualités essentielles d'un homme d'État. — Le cardinal de Retz. — *La borne de cuivre de la place Vendôme.* — La colonne Vendôme. — Colbert. — *Flamme tombée du ciel.* — M. de T... n'est pas un homme d'État. — Les vingt serments. — Opinion de l'empereur à ce sujet. — M^me^ de Mesgrigny, sous-gouvernante du roi de Rome.

Je partis donc pour Aix-en-Savoie, le 25 de juin 1812, avec M^me^ la baronne Lallemand, mon amie la plus intime, mon beau-frère, et mon fils aîné, qui avait alors trois ans. Mon logement avait été retenu d'avance, et cela avec raison, car la foule était immense cette année à Aix, et les buveurs d'eau et les baigneurs étaient en si grand nombre, qu'en vérité il était à craindre qu'on ne fût obligé d'aller se loger à *Haute-Combe*[1] ou bien à la *Dent-du-Chat*[2]. Non seulement il se trouvait à Aix beaucoup de personnes de la fa-

[1] Ancienne abbaye maintenant en ruines, où l'on enterrait les ducs de Savoie. C'est de l'autre côté du lac du Bourget On n'y peut aller que par eau, surtout d'Aix (1834).

[2] Montagne assez élevée immédiatement derrière Haute-Combe.

mille impériale, mais toutes celles qu'elles amenaient à leur suite encombraient toutes les maisons, d'ailleurs fort petites, de la bourgade appelée *Aix-en-Savoie*. Quant à moi, j'avais le bonheur d'être fort bien logée. J'étais chez M. *Dommanget*[1], dans une jolie maison située sur la place, et mes hôtes étaient, ce que j'espère qu'ils sont toujours, de bonnes et d'excellentes gens. La reine d'Espagne logeait en face de moi et n'était pas, à beaucoup près, aussi bien.

J'ai déjà dit que nous nous étions donné rendez-vous à peu près une vingtaine de personnes pour nous trouver *en masse* dans ce lieu presque toujours amusant, mais qui, cette année, nous menaçait d'un ennui tout *quintessencié*, en raison des princesses et des reines qui s'y trouvaient en si grand nombre, qu'on ne savait comment faire pour n'en pas rencontrer. Il y en avait même dans tous les genres. Reines *en exercice* comme la reine d'Espagne, reine en espérance comme la princesse de Suède, reine dans le passé comme l'impératrice Joséphine et roi de théâtre comme Talma, car pour le dire en passant, il était à Aix pour y boire de l'eau chaude et se faire du bien. Mais, au lieu de cela il faillit y faire une maladie qui aurait été mortelle. Le pauvre homme était condamné tous les soirs de la vie, par la princesse Pauline, à lire tout haut des scènes de Molière pour *nous faire rire !* Talma n'osa d'abord se refuser à une demande faite par la sœur de l'empereur. Il se mit donc à faire la petite voix, et à dire presque aussi bien que M^lle^ Mars :

[1] C'est sous tous les rapports le meilleur logement particulier qu'on puisse prendre à Aix. Je l'ai revu beaucoup plus tard. Il est toujours aussi bien.

— *Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec.*

Puis il reprenait en faux bourdon, pour gronder comme l'*Avare*. Enfin, c'était tous les soirs une joie nouvelle. Cela alla bien tant que Talma lui-même, fatigué de faire l'*empereur* et *le prince royal*, et même *le grand turc*, s'amusa de cette extrême différence dans ses personnages [1]. Mais le fait est que le pauvre homme en avait par-dessus sa tête, et encore par-delà, des tragédies, des comédies, tout cela fût-il chefs-d'œuvre, et plus que chefs-d'œuvre...

— Je n'y puis plus tenir, me dit-il un jour, je *tourne* à la mort. C'est aussi par trop fort, en vérité! Elle me forcera à quitter Aix, ce dont je suis fâché, car je m'y serais amusé, si ce n'était cette malheureuse obligation de faire le répétiteur tous les soirs. Car vous saurez qu'elle veut apprendre le rôle d'Agnès[2] et celui d'Angélique [3].

— Et que feriez-vous, dis-je à Talma, à la personne qui vous aurait valu cette belle gloire de vous entendre dire que vous *jouez* mieux Célimène que *Mlle Contat et que Mlle Levert* [4] ?

Talma prit un air furibond qui me réjouit extrêmement.

— Ce que je lui ferais, ce que je lui ferais, me répondit-il tout effarouché, eh bien, je lui dirais que c'est fort ridicule !

[1] A cette époque Talma jouait très souvent Nicomède et Héraclius.

[2] *L'École des Femmes.*

[3] *Les Femmes savantes.*

[4] Mlle Mars n'avait pas encore pris le rôle à cette époque. On sait que Mlle Contat ne le jouait pas bien du tout.

— Dites-moi donc alors que *c'est fort ridicule*, car c'est moi qui ai fait cette belle besogne en lui racontant combien vous nous aviez fait rire un jour à Bièvres, en jouant à vous seul toute une parade, avec un talent aussi supérieur que celui que vous mettez à jouer Hamlet.

Le pauvre Talma demeura confondu. Il n'osa plus reparler de cette affaire pendant quelques jours, et le fait est que la chose était réelle. Tous ceux qui connaissaient Talma et qui ont été dans son intimité, savent qu'il jouait *les Gilles* et les parades dans une perfection rare, qui rappelait le talent de Garrick. Mais, pour cela, il ne fallait pas qu'on lui apportât une planche sur laquelle il fît le Bobèche ou le Desbureaux. Il fallait qu'il se trouvât dans un salon de château, bien commodément assis sur un bon divan, dont il prenait un coussin pour se faire un enfant et auquel il parlait pour faire rire tout comme pour faire pleurer. J'avais raconté une scène de ce genre à la princesse Pauline et tout de suite la pauvre femme en avait demandé une représentation. Seulement, comme il n'y *avait pas d'affiches*, on ne pouvait pas metttre : PAR ORDRE, comme nous voyons que cela arrive tous les jours.

La princesse Pauline avait avec elle M^me^ de la Turbie, une personne que je fus fort aise de retrouver à Aix. Elle a de l'esprit, une grande réserve dans ses manières, ce qui la rend plus agréable pour ceux qu'elle préfère. Quant à moi, je la goûtais fort. Elle avait à cette époque un certain magot de mari qu'on appelait M. de la Turbie, gentilhomme sarde, ou du moins de Turin, où il était là avec le *prince gouverneur général*, avec lequel il devait s'arranger à ravir.

Depuis, cette bizarre union a été rompue et M^me^ de la Turbie a épousé M. le duc de Clermont-Tonnerre, qui, alors, était écuyer de la princesse Pauline. M. de Forbin passa un mois avec nous, mais non pas comme attaché à la maison de la princesse. Il s'arrêtait à Aix en revenant d'Italie.

M. de Forbin a été, sans contredit, l'homme le plus agréable de la haute société de France, ce qui veut dire de l'Europe ; et l'époque dont je parle est celle de sa vie qui le présente entouré le plus d'agréments. Il avait une jolie figure, une tournure distinguée et fort remarquable d'élégance, ce qui est regardé par les femmes comme la chose la plus obligatoire dès qu'il est question de dire :

— M. le marquis de ***, M. le duc de ***, voilà l'homme le plus agréable de la société, cet hiver.

Ce n'est pas d'*être extraordinaire* qu'il faut se piquer, c'est d'être élégant dans ses manières comme dans sa mise, et surtout dans cette dernière chose. On me citera lord Byron, qui ne mettait pas de cravate et portait des manteaux drapés. C'est vrai. Mais lord Byron est une de ces exceptions extraordinaires qui ne peuvent nullement être proposées pour modèles dans aucun temps. Il faut être *ce qu'il était*, un immortel génie, pour s'en aller ainsi *mascaradant* par le monde avec ses poules, ses chiens et ses têtes de mort. Il était original, parce qu'il le voulait bien. Il aurait au reste tout aussi bien fait de ne pas le vouloir et, si l'on doit admirer lord Byron, ce n'est pas du tout en cela. Mon Dieu, que les verres de lunettes sont difficiles à choisir pour avoir la vue claire ! Et encore, lorsque votre lunette est garnie de bons verres, c'est une autre besogne non moins difficile

que de la mettre au point juste, pour que votre rayon visuel rencontre parfaitement.

Pour en revenir à M. de Forbin, il était, comme je viens de le dire plus haut, un homme parfaitement aimable et de bonne façon surtout, ensuite entouré de cette recherche dans sa toilette et dans sa vie, qui composait un homme élégant.

Dans un salon, il y parlait mieux qu'un autre. Il y faisait, par exemple, une lecture comme il en fit une chez moi dans l'hiver de 1812 à 1813, et telle était *la mode* dans l'orbite de laquelle il faisait alors sa révolution, que je me rappelle que M^me^ Juste de Noailles me demanda comme grande faveur d'y être admise. Nous n'étions que douze à quatorze personnes. C'était pour entendre la lecture du *Quaker*, charmante nouvelle qu'il fit imprimer à quelque temps de là. Ensuite il peignait avec un talent positif et un succès qui était non discuté. Il avait enfin, au moment où je le *mets en scène*, tout ce qui peut le plus établir la réputation d'un homme à la mode, et d'un homme à la mode par ce qu'il est aimable et qu'il est supérieur. Il s'arrangeait assez peu de la frivolité de la cour de sa princesse, à laquelle il était néanmoins fort attaché. On disait même qu'il le lui avait été beaucoup plus encore. Mais dans le moment où nous sommes, c'était du colonel Du... qu'elle-même était fort occupée alors. Le colonel Du... qui n'était encore que *lieutenant-colonel*, c'est-à-dire chef d'escadron, était un grand garçon de cinq pieds sept à huit pouces, qui était toujours habillé en hussard, qui était *beau-fils* tout à fait. Je me mets hors de la question pour juger un pareil agrément. On peut être fort bien, fort beau, mais les tournures de ce genre me sont antipathiques. Voici un trait qui peut donner

une idée, à ce qu'il me semble, de toute sa personne. Aix est mal bâti, comme doit l'être en effet un lieu d'eaux au milieu des montagnes. La princesse Pauline habitait une petite maison appelée *maison Chevalay* et située sur le haut d'une montagne au pied de laquelle est bâtie la petite ville. Pour arriver chez la princesse, il fallait traverser *une vigne* assez étendue et, par conséquent, prendre un peu de terre après ses souliers, ce qui est l'un de ces inconvénients qui prêtent à rire plus qu'à tout autre chose. M. le colonel Du... n'en jugeait pas ainsi et nous le trouvâmes dans le salon de la princesse avec des bottes si bien cirées, si luisantes, que des souliers de femme en satin noir en eussent été jaloux. Comme j'avais plus de familiarité qu'une autre dans le salon de la princesse, je me chargeai de savoir comment il faisait pour se mirer ainsi dans les pointes de ses bottes, quand nous étions crottées quelquefois jusqu'à mi-jambes. Non seulement il n'y a pas de voiture à Aix, mais la maison de la princesse était inabordable autrement qu'à pied.

— Rien de plus simple, me répondit M. Du... J'ai pour domestique un ancien brigadier de mon régiment et, comme il est grand et fort, il me porte.

— Il vous porte ?

Et je demeurai immobile.

— Sans doute, il me porte, me répondit-il, tout étonné lui-même de mon étonnement.

— Mais comment se peut-il qu'il vous porte ? Car enfin vous êtes plus grand que lui.

— Je me mets sur ses épaules et je relève mes jambes.

Oh ! pour le coup, c'était trop fort ! Cette descrip-

tion était une peinture *raphaélique* dans son genre. Le colonel Du... me rappelait le vieillard des *Mille et une Nuits* que Sindbad le marin trouve dans une île déserte et qui s'élance à califourchon sur ses épaules, en le contraignant à galoper comme un cheval. Je fus longtemps à me représenter le colonel Du... comme le vieillard de Sinbdad le marin. Cela prouve qu'il faut éviter de donner de soi une impression extérieure qui frappe en ridicule.

Une autre personne de la maison de la princesse Pauline était aussi venue à Aix avec elle. C'était M^lle^ Millot, depuis M^me^ de Saluces. C'était une charmante personne, et même d'un esprit fort supérieur. Il y a d'elle un roman fort bien fait, intitulé *Foscarini ou le Patricien de Venise.*

Madame mère était, comme toujours, simple, convenable et bonne. M^me^ de Fontanges, sa dame d'honneur, était la seule femme de sa maison d'honneur qui l'eût suivie. Je me proposai pour faire mon service auprès de Madame, quoique alors j'en fusse entièrement dispensée. Mais Madame ne voulut pas en entendre parler et fut bonne pour moi, comme au temps où elle venait chercher la pauvre orpheline pour lui servir de mère. M. Rossi, ami de Madame plutôt que son secrétaire, était avec elle. Je crois, mais confusément, que M. de Beaumont vint après la saison.

La reine d'Espagne n'avait que peu de suite. C'était un ange repliant toujours ses ailes et ne sachant faire aucune chose qui jetât le moindre éclat. Sa sœur avait auprès d'elle une personne fort agréable grecque de naissance, fort belle, et qui mourut bien tragiquement peu de temps après.

On l'appelait M^me^ de Flotte.

Quant à l'impératrice Joséphine, je ne me rappelle pas quelles étaient les personnes qui étaient avec elle. Et puis elle ne vint que très tard. Je crois pourtant que c'est M^me^ d'Audenarde, mais je n'en suis pas sûre.

Nous avions ensuite beaucoup de personnes de la société de Paris, ce qui n'était pas sans mérite, car Paris lui-même était désert par la dispersion de chacun. Presque tous les hommes étaient en Russie avec l'empereur et les femmes dans leurs terres ou bien en couches. C'était une singulière époque que celle-là. Tout est mode à Paris, depuis les rois jusqu'à la façon d'être malade, de se saigner et même de mourir. Je ne désespère pas maintenant que voilà l'Espagne qui, en vrai coquette, quand elle a vu que son Alhambra commençait à vieillir et ses *romanceros* à devenir un peu communs, si tant est que ceux qui les traduisaient les aient jamais bien compris, s'est mise à jouer de la prunelle avec nous, en commençant une petite guerre civile, je ne désespère pas, dis-je, que nous ne nous fassions enterrer dans une jaquette de dominicain ou de franciscain. Eh bien, au temps de 1812 et 1813, temps auquel nous sommes arrivés dans ces Mémoires, il est bon de savoir qu'il était de bon goût d'aller aux eaux d'*Aix-en-Savoie*.

— Mais j'ai besoin des eaux de Vichy !

— Eh bien les eaux de Vichy, les eaux d'Aix, n'est-ce pas la même chose ?

— Mais les unes sont froides, les autres sont chaudes ?

— Qu'importe ! Elles conviennent comme les autres.

Et puis suivait une définition scientifique des eaux d'Aix et des eaux de Vichy, en vertu de laquelle on partait pour Aix-en-Savoie. On s'y entassait par vingtaines dans une chambre et tout allait bien. On n'en mourait pas moins, on n'en mourait pas plus, et tout allait comme tout ira, comme tout se fera en ce monde, dirigé, influencé par le véhicule le plus puissant, l'intérêt et le plaisir personnel.

Nous avions aussi à Aix une charmante personne, qui était Mme de Menou. Elle y était avec son oncle, *M. Perrochel.* Mme de Menou était alors jolie comme une Psyché. L'esprit agréable et ayant des talents très positifs, elle peignait comme un ange. Puis M. et Mme de Rambuteau. Ceux-ci étaient mes amis de cœur. Non seulement la bonne Adélaïde était la fille de M. de Narbonne, et par conséquent mon amie, quoique je la connusse moins que Mme de Brancamp, dont tous les goûts se rapportaient parfaitement aux miens, mais il y avait un lien de plus, c'était l'amitié que j'avais personnellement pour M. de Rambuteau, cette amitié qui a toujours été celle d'un frère pour sa sœur et d'une sœur pour son frère, et à laquelle *jamais* une autre pensée ne s'est venue mêler. Je dis cela parce qu'une amitié entre un homme jeune et une femme jeune est toujours suspectée, même par les meilleurs esprits. La mienne m'avait été *donnée*, si je puis me servir de ce mot, par M. de Narbonne lui-même, qui aimait M. de Rambuteau comme s'il eût été vraiment son fils. Il l'estimait très haut et m'a dit plusieurs fois :

— Mon gendre est un homme qu'il ne faut voir qu'un moment pour être convaincu de sa bonté de cœur. Mais il faut l'étudier pour trouver ce qu'il est

sous l'enveloppe d'un jeune homme du monde, aimant les plaisirs comme toute personne dans sa position et de son âge. Mais je ne vous demande que dix ans pour vous faire voir que Rambuteau est un des hommes les plus propres à l'exécution des projets de l'empereur, que pas un de ceux qu'il a autour de lui. J'ai pris la liberté de le lui dire et j'espère que cela lui procurera un bon serviteur de plus. Il n'a pas beaucoup de gens qui lui disent la vérité sur le compte des hommes qu'il doit employer.

M. de Narbonne avait raison. Sans doute l'empereur savait bien distinguer les hommes capables qu'il lui fallait employer ; mais quand ils ne se trouvaient pas dans son chemin, ils ne lui étaient pas offerts par d'autres mains. Ceci me rappelle un mot de M. de Saint-Germain à Louis XV, que me racontait précisément M. de Narbonne.

M. de Saint-Germain disait un jour à Louis XV :

— Sire, pour estimer les hommes, il ne faut être ni ministre, ni confesseur, ni lieutenant de police.

Et Louis XV ajouta :

— Ni roi...

— Ah ! Sire, Votre Majesté se rappelle-t-elle quel brouillard il faisait il y a deux jours. On n'y voyait pas à quatre pas. Eh bien, Sire, les rois, je parle en général comme Votre Majesté peut le croire, les rois sont environnés de brouillards bien autrement épais que font naître autour d'eux tous ceux dont l'intérêt est qu'ils n'y voient pas clair.

M. de Rambuteau fut donc apprécié de l'empereur, quand son beau-père le lui eut montré ce qu'il était ; il y avait alors un besoin réel de bons administrateurs surtout et de gens qui n'allassent pas au delà ni en

deçà des volontés de l'empereur. C'était surtout dans les préfets que cette qualité était essentielle et M. de Rambuteau la possédait d'autant mieux qu'il a au fond du cœur une autre qualité que je lui connais depuis longtemps et dont je réponds, c'est *l'amour du pays*. M. de Rambuteau est un vrai *patriote*. Il aime le sol de notre France, son bonheur, sa gloire. Il aime la France enfin. Ce mot dit tout, il n'est pas remplacé par des utopies, elles-mêmes illusoires.

Mais cet amour de la patrie n'est *pas tout;* il le faut accompagné de qualités qui le rendent alors ce qu'il est dans les hommes supérieurs, le plus puissant des moyens.

Parmi les hommes appelés autour d'un gouvernement *quel qu'il soit*, monarchique, républicain, constitutionnel, il n'importe, il faut distinguer plusieurs classes de personnages tout aussi nécessaires à la machine que la machine elle-même l'est au royaume, à l'État, à ce que vous voudrez ; il y a donc des hommes plus spécialement administratifs qu'autre chose. Un sens droit, de la fermeté, de l'activité, de l'esprit, et voilà des qualités pour faire un excellent administrateur et même un très bon ministre, en temps ordinaires, c'est-à-dire...

Viennent ensuite les hommes d'État, les ministres habiles comme Louvois et Colbert. Et puis il y a des hommes d'État comme Richelieu, comme Oxenstiern, comme M. Canning, comme M. de Metternich. Mais de ces hommes-là il y en a très peu, et les siècles en fournissent à peine un à des distances éloignées. Richelieu était par-dessus tout le grand ministre, l'homme d'État éminemment habile, l'homme démêlant un sentiment dans la masse de la multitude, une

circonstance favorable ou nuisible, ce que peut un homme en valeur négative ou positive. Il savait ensuite plier et briser après ce qui l'avait fait céder. Et pourtant il ne s'agitait pas dans un cercle tracé, il volait au loin dans des régions supérieures, puis revenait s'abattre sur le toit du logis et, là, prenait ces partis étonnants qui tiennent, comme nous le voyons encore, autant de l'inspiration du génie qu'ils étaient le résultat de la méditation.

L'empereur réunissait en lui le sublime idéal de l'homme d'État. Je sais bien qu'on a cherché à le frapper dans toutes les parties de son immortalité. Mais toutes sont invulnérables et chaque jour, par la justice du ciel, il nous apparaît ce qu'il était réellement, un être radieux de gloire et dont tous les rayons de cette gloire peuvent avoir un nom de chacune des brillantes qualités dont il était orné [1].

Je l'ai entendu souvent parler du cardinal de Retz.

[1] Depuis la chute de l'empire, j'ai vu et entendu bien des médiocrites donner le coup de pied de l'âne au colosse abattu. Mais rien de plus burlesque ne s'était encore montré qu'un mauvais roman à peine écrit en français, qui vient de paraître il y a trois semaines. C'est le sublime Duroc jappant de toute la faiblesse de voix piaillarde. Ce sont des injures pour des injures. C'est un homme croyant qu'on lira son livre parce qu'il dit du mal de l'empereur. Mon Dieu, c'est grande pitié! Et à quels propos s'en vient-il parler de la *borne de cuivre* de la place Vendôme? Le malheureux! Il y a plus de gloire dans l'une des feuilles cuivrées de ce monument immortel, qu'il y en a même en espérance dans toute l'encre destinée par lui a noircir du papier. La gloire de l'empire? Eh quoi! quand elle est chantée par des voix comme Victor Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Casimir Delavigne, toutes nos sommités littéraires, une voix s'en viendrait murmurer au bas des aigles triomphantes de la colonne! Ah! silence, silence!

Le cardinal Maury, qui avait aussi longtemps porté la soutane en même temps qu'il armait un pistolet et daguait le bon peuple, tout en paraissant le servir, le cardinal Maury prétendait que le cardinal de Retz était le plus habile de tous les hommes d'État.

— C'était un brouillon que votre cardinal de Retz, disait l'empereur. Il avait de l'esprit et aucun sens. Sans doute il faut de l'esprit pour faire un bon ministre, mais il ne faut pas que cela. Un homme qui n'aurait que *du génie même* serait un détestable ministre. Descartes, par exemple, Newton, Lavoisier, Racine, qui s'en croyait pourtant bien capable, eh bien, tout cela ferait de mauvais ministres. Votre cardinal de Retz donne dans ses *Memoires*, que je suis loin d'admirer comme vous, des maximes politiques avec lesquelles on ne gouvernerait pas l'empire des souris. Ensuite, je conviens que le même ouvrage en contient aussi de vraiment grandes et belles. Et comment cela n'eût-il pas été, vivant comme il l'a fait au milieu de troubles tous les jours renaissants. Les circonstances font les hommes et souvent ne font que les développer. C'est l'affaire de M. de Gondy, qui, du reste, a lui-même aussi provoqué les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé. Mais je conviens qu'il a écrit souvent des maximes fort belles, profondes de conception, d'étendue, et, ce que j'estime fort, susceptibles de servir en quelque lieu du monde que ce soit; mais ce sont des lueurs passagères, et le moyen alors de compter comme un grand ministre l'homme qui se couchera habile homme et se réveillera un *brouillon*, un véritable *enfant fou*. Non, non, j'aime mieux M. de Colbert.

A cela le cardinal Maury disait que M. de Colbert

n'était qu'un *intendant*, qu'un *homme d'affaires*[1].

— Je m'en arrangerais parbleu bien ! disait l'empereur. Je ne veux pas de ministres beaux parleurs, ni faiseurs de projets, *ni entrepreneurs de changements d'empire*. Nous avons vu que des hommes admirables à la tribune, devenaient pitoyables au ministère. Je n'admets qu'un ministère dont le chef soit plus en dehors de ce qu'on appelle *les affaires*, c'est celui des *relations extérieures*...

Et il s'arrêtait alors, souriait, se prenait le menton et ajoutait :

— Et encore !

Je suis sûre qu'il pensait alors à la finesse de M. de Talleyrand, dont certes il n'avait guère à se louer, et pourtant à cette époque, je parle de 1809.

Un jour l'empereur disait que le grand Condé avait raison de dire en voyant jouer *Sertorius :*

— Il faudrait à cet homme un parterre composé de ministres, pour qu'ils y vinssent à l'école.

— Corneille, disait-il un jour au cardinal qui voulait toujours lui opposer Racine, Corneille, voyez-vous, monsieur le cardinal, avait appris dans sa tête l'art de la guerre, car où l'aurait-il connu, et pourtant il le savait. Ses maximes d'État sont toutes d'une immense portée et aucune n'est de son époque. Ce ne sont pas les ruses de Mazarin, ce ne sont pas les cruautés de Richelieu, c'est la grandeur antique. Où avait-il encore pris tout cela ? Dans lui-même, dans son âme. Eh bien, savez-vous comment cela se nomme, mon-

[1] Ce que je rapporte ici est le résultat de peut-être trente conversations entendues comme cela en différentes occasions, et puis celles que le cardinal Maury me rapportait.

sieur le cardinal ? C'est du génie ! *Et le génie, voyez-vous, c'est une flamme tombée du ciel, mais qui trouve rarement une tête là toute prête à la recevoir.*

Le cardinal avait dîné à Saint-Cloud le jour où il eut cette conversation avec l'empereur, et il me dit :

— En rentrant chez moi je vais écrire ce que m'a dit l'empereur et ce que je lui ai répondu. Lorsqu'il m'eut dit le dernier mot que je viens de vous répéter, et cela avec la naïveté d'un enfant :

« — Sire, lui dis-je, tout le monde ne fait pas son *portrait aussi ressemblant d'après nature que Votre Majesté vient de le faire !*

Il me regarda, poursuivit le cardinal, et pendant quelques secondes il ne me comprit pas. Puis il me sourit avec ce charme qu'il met à tout ce qu'il fait de caressant. Cet homme-là, madame, est un homme qui soulèverait le monde bien mieux qu'Archimède avec son levier, en n'employant simplement que la séduction qu'il peut donner. Elle est immense ! Et celle de la femme la plus coquette ou plutôt la plus aimante pâlit auprès seulement de son sourire.

C'était vrai.

Bien qu'en apparence je me sois éloignée du point de départ, je suis toujours dans le même cercle, et mon sujet est toujours le même. J'ai voulu montrer l'empereur *administrant lui-même les hommes*[1] qu'il

[1] M. de T..., par exemple, voilà un homme que l'empereur ne pouvait pas regarder comme *un homme d'État.* De la finesse, de l'esprit, de la ruse ne sont pas des qualités suffisantes pour faire un grand ministre. Que de fois j'ai entendu l'empereur parler de lui, en disant : « La postérité ne lui donnera pas d'autre place dans l'histoire que celle exigée par le nombre

choisissait pour en administrer d'autres et montrant par sa façon de voir et de penser combien il était digne de remplir sa haute mission.

— Si j'avais trente préfets comme Rambuteau, disait-il une fois, la France serait bien tranquille, parce qu'elle serait bien administrée, car il est honnête homme et connaît son affaire.

M. de Rambuteau était fort jeune encore lorsque son père mourut et lui laissa une fort grande fortune. Il fit d'abord ce que font tous les jeunes gens riches et même ceux qui sont pauvres. Il s'amusa, il courut de beaucoup de côtés, excepté dans le bon, et pendant quelques années il fit joyeuse vie. La gourme une fois jetée, de lui-même et sans effort il se remit au pas, régla sa maison, ses revenus, améliora ses terres, les rendit les plus belles de la province et, en se mariant, eut le soin de choisir pour femme une personne qui, comme lui, fut d'un esprit d'ordre et d'arrangement, et pourtant qui aimât le monde et eût un beau nom. Il trouva tout cela dans M^lle^ Adélaïde de Narbonne, fille de mon ami le comte Louis. M. de Rambuteau fut nommé chambellan de l'empereur, et cette place lui convenait sous tous les rapports. Il était frère de la jolie M^me^ de Mesgrigny, qui fut sous-

de lignes qu'il faudra pour dire qu'il a été ministre sous tous les gouvernements, qu'il a prêté vingt serments et que j'ai été assez sot pour m'y laisser prendre. » Et dans le fait, Mirabeau disait que l'esprit de Sieyès était dans son silence et dans cette sorte de dédain avec lequel il accueillait les esprits les plus remarquables. Est-ce paresse ? est-ce insolence ? Dans tous les cas c'est sottise, car le fruit d'une pareille manière de cultiver sa terre est toujours âpre quand on en vient à l'œuvre, c'est-à-dire quand il faut se nourrir de soi-même.

gouvernante du roi de Rome et qui faisait le Printemps dans le joli quadrille des Heures, où Mme la comtesse Legrand faisait l'Amour et M. de Lagrange, Apollon. Mme de Mesgrigny faisait le Printemps et jamais plus frais visage n'avait porté sa fraîche couronne. Mme de Mesgrigny était un ange de pureté, comme elle en était un de beauté. L'empereur en savait bien que dire, car il l'avait trouvée ce qu'elle était, charmante, belle et vertueuse. Il voulut lui plaire d'abord, elle lui répondit en riant. Puis la seconde fois ce fut plus sérieux. Enfin elle lui dit :

— Sire, je serai forcée de m'éloigner, et j'en aurai de la peine, car j'aime Paris et j'y suis heureuse. Mais, si vous persistez, il me faudra dire à mon mari[1] que je veux aller dans ma terre de Champagne, et je mentirai pour aller mourir là d'ennui.

Elle était si charmante en parlant ainsi, elle était tellement dépourvue de cette pruderie à griffes et à dents qui déchire et qui mord pour faire bien voir les cicatrices et avoir un certificat de vertu, que l'empereur fut touché.

— Eh bien, lui dit-il, je vous nomme sous-gouvernante de mon fils.

La jeune femme fut étonnée. C'était une place d'une immense confiance. Elle fut bientôt convaincue que l'empereur avait voulu lui donner ainsi une preuve publique et marquante de son estime.

— J'accepte, dit-elle, et j'accepte avec reconnaissance, car maintenant Votre Majesté ne me reparlera plus d'une chose qu'elle sait ne pouvoir me convenir, l'asile qu'elle me donne elle-même est sacré.

[1] Il était écuyer de l'impératrice Marie-Louise.

CHAPITRE XXIII

M^me^ Doumerc. — Rires fous. — Ma DIGNITÉ. — Fenêtre ouverte. — *Amenez-moi M^me^ Doumerc.* — Thiémetz, l'improvisateur, chez sir Arthur Bowles. — Mystification. — Anecdote. — Soirée chez une princesse. — Amusement par ordre. — La colique. — Soupe sans sel. — Les jambes en forme de *grissins*. — Colonnes torses. — Talma à Chambéry. — Le caniche sur la scène. — Dîner à Bonport à l'occasion de ma fête. — Le bouquet. — Cordon de perles fines et de rubis d'Orient. — Concert sur le lac du Bourget. — Tableau pittoresque. — Feu d'artifice. — Réprimande. — Poésie italienne. — Abbaye de Haute-Combe. — La Dent de chat. — La duchesse de Raguse. — Pressentiments. — Nouvelles affreuses reçues au milieu d'un bal. — Bataille des Arapiles.

Il y avait à Aix-en-Savoie, dans l'année 1812, une personne dont j'avais dès l'année précédente apprécié tout l'agrément, et je puis dire le charme, lorsque je l'avais rencontrée à Saint-Sauveur dans les Pyrénées, c'était M^me^ Doumerc. Elle était femme de M. Alexandre Doumerc, autrefois attaché à Berthier, fils de M. Doumerc, entrepreneur général des vivres de la marine et de la guerre, et l'un des plus excellents et des meilleurs amis que j'aie eus en ma vie. M^me^ Alexandre Doumerc était alors fort jeune femme et venait seulement de se marier depuis deux ou trois ans[1]. Il y a sans doute de plus belles personnes, mais

[1] 1809. Elle venait de se marier l'année d'avant.

qui plaisent autant, je ne le crois pas. Ses traits ne sont pas réguliers, mais elle a de ces yeux qui font seuls toute la fortune d'un visage. Et puis, sans être grande, sa taille est élégante. Elle est moelleuse dans ses mouvements, elle est surtout gracieuse. Et puis son pied, sa main, tout cela est bien, tout cela est comme on veut que ce soit. Ensuite il y a dans elle une chose que je place en bien haut lieu, c'est un esprit si amusant, si varié, si bien approprié à toute chose, que lorsque je cause avec elle, j'éprouve un bien-être infini, un bien-être que je n'ai rencontré en ma vie qu'avec deux personnes, c'est la certitude d'être comprise en parlant, non pas certes que j'aie la bêtise de dire que mes idées ne soient à la portée que de peu de monde — ce serait une stupidité — mais je veux parler de cette intelligence fine et rapide qui fait que votre pensée est achevée lorsque vous ne l'avez pas encore expliquée. Il y a un rapport positif dans la conception qui établit alors un charme profond dans les relations. Ce charme, lorsqu'il manque, enlève alors tout ce qui peut rendre une relation soit d'amitié, soit autrement plus tendre et plus durable. Son absence est peut-être la seule cause de cette rareté de liaison survivant à d'autres plus intimes. Lorsqu'il se trouve aussi dans les rapports de deux femmes par exemple, il est la base d'un attachement que rien n'altère.

M^me^ Doumerc a un esprit amusant et paresseux, souple et impérieux, sérieux et gai, indulgent et mordant. Mais tout cela s'harmonise et ne se choque pas, tout cela est distribué avec un art parfait. Tout ce qu'elle entreprend elle le fait et le fait bien. Son talent de chant est le plus admirable que j'aie entendu. J'ai

écouté souvent des hommes comme Crescentini, comme Nourrit, comme Garat ; des femmes comme Mme Malibran, Mme Mainvielle-Fodor, la Grassini surtout, adorable femme, qui me faisait pleurer quelquefois en l'entendant chanter. Eh bien, Mme Doumerc me faisait un plaisir plus senti. Il y avait dans son chant une harmonie avec la pensée que je ne trouvais pas autre part. Il faut que ce soit ce motif-là qui me faisait demeurer à côté du piano où elle m'a si souvent chanté des romances et les airs italiens de Crescentini avec un charme tout divin. Quant à l'italien, quoiqu'elle chante d'une manière remarquable, elle rencontrera des rivales, tandis qu'elle n'en a *pas une seule* tant qu'elle se mettra en lice pour chanter les romances françaises.

La princesse Borghèse m'ayant entendu parler de Mme Alexandre Doumerc, comme je pouvais le faire d'une femme de mes amies qui arrivait aux eaux, ce dont j'étais ravie, et ayant surtout compris qu'elle était la plus charmante du monde dans un salon où se trouvaient des gens faits pour l'apprécier, me dit un jour :

— Amenez-moi donc *cette dame*.

Je ne fis pas semblant d'avoir entendu.

Quelques jours après, Mme Doumerc étant chez moi, il arriva que nous fîmes de tels rires que nous en fûmes malades. C'est littéral. Un chambellan du prince Borghèse, se trouvant chez la princesse le lendemain de cette journée rieuse, en parla à Talma, qui était aussi chez moi et qui certes n'avait pas été en reste pour se mettre à l'unisson des fous. Comme ma maison était sur la place et que les fenêtres en étaient ouvertes, selon la coutume de tous les pays

au mois de juillet, mais particulièrement des lieux d'eaux[1], nos joies avaient fait l'envie de ceux qui n'étaient pas admis au milieu d'elles, et de ce nombre fut le chambellan de Son Altesse impériale et royale, Camille Borghèse. La princesse qui s'ennuyait, mais qui s'ennuyait, me dit le lendemain :

— Madame Junot, savez-vous *que l'empereur serait très mécontent* s'il apprenait que l'on fait chez vous *des farces* comme celles qu'on y joue? Cela ne convient pas à votre DIGNITÉ...

— Bonté du ciel! madame, quelle est donc *ma dignité?* Je n'en ai d'abord aucune que je sache, car nous autres pauvres femmes, vous le savez, nous comptons pour bien peu dans ce monde. Mais s'il en est une qui m'empêche de rire, je déclare d'avance que je n'en veux pas!

Hélas! c'était une parole bien téméraire que je proférais là! Je l'ai bien expiée depuis!

Je connaissais l'esprit inquiet de la princesse. Je ne m'amusai pas à la questionner, parce que je savais que c'était une chose inutile avec elle, mais je m'adressai à M^me^ de la Turbie, qui était celle de ses dames qui l'avait accompagnée à Aix. M^me^ de la Turbie[2]

[1] Il y eut cependant cette même année à Aix-en-Savoie, une fenêtre ouverte qui pensa causer une grande rumeur. C'était chez M^me^ Verrier.

[2] M^me^ la duchesse de Clermont-Tonnerre est de Genève et de l'une des premières familles du pays. Elle est M^lle^ *de Sellon.* Son frère, le comte de Sellon, est renommé pour son goût pour les arts et ses goûts philanthropiques. La Société des Amis de la paix a été fondée par lui. Il est à la tête de tous les établissements remarquables en ce genre. Son cabinet de tableaux à Genève est une des plus belles choses que l'on puisse voir en col-

avait toute sa famille aux environs, étant de Genève même. C'était, comme je l'ai déjà dit, une personne que j'aimais fort à rencontrer.

Elle se mit à rire lorsque je lui parlai de la *semonce impériale* que je venais de recevoir au nom de l'empereur, qui en était aussi instruit que le roi lorsqu'on dit : « *Au nom du roi, je vous arrête !* » Mme de la Turbie, qui avait l'habitude de la vie intérieure et parfaitement sociale qu'on mène à Genève, trouvait que la maison Chevalay aurait pu être plus gaie. Mais elle était si remplie de convenance qu'elle ne me le dit que par un sourire très significatif, et je sus par elle que nos rires avaient été rapportés et *avaient fait envie*. C'est à la lettre. Or donc, la princesse se mit dans l'esprit de commander une soirée amusante comme elle commandait des gâteaux et des glaces. Elle me tira l'oreille, m'embrassa et me dit :

— Amenez-moi donc Mme Doumerc.

— Ma chère duchesse, me dit Mme Doumerc, je ne puis en bonne foi accepter *une invitation* faite de cette manière. Je ne suis pas une femme de la cour et, comme devoir, je ne suis donc aucunement obligée d'aller bâiller chez votre gentille princesse. Si elle veut augmenter sa société et qu'elle me fasse l'honneur de m'engager à passer la soirée chez elle, je serai fort heureuse d'y aller. Dire que je le serai autant que chez la reine de Hollande, qui est bonne et parfaite pour moi, ainsi que son excellente mère, non, mais je serai reconnaissante que la prince Pau-

lection. Son château d'Alaman est une des plus curieuses choses de la Suisse.

line veuille bien m'admettre chez elle, si toutefois chaque chose est dans l'ordre.

Je trouvai ces raisonnements parfaitement justes. Aussi n'y opposai-je rien et le lendemain je le dis à la princesse. Comme elle n'avait pas l'intention de blesser, elle fit aussitôt partir une invitation, qu'écrivit Mme de Saluces. Et le même soir, nous montâmes près de dix à douze personnes à la petite maison Chevalay, dont les murs tapissés de jasmins répandaient au loin jusque dans la vallée une odeur enchanteresse, apportant à la maîtresse du lieu ce dont elle manquait au milieu de ses richesses et de ses joies magnifiques, de la gaieté, et de la gaieté qui, malheureusement, ne se donne pas, mais qui pourtant se communique, au moins passagèrement, aux malheureux *assez malheureux* pour en être privés.

Je sais à ce propos une assez drôle d'histoire d'un Anglais et d'un homme fort connu chez nous au temps où les improvisateurs florissaient. C'était un nommé Thiémetz, rival de Musson, et son supérieur en charges et en mystifications.

Un jour Thiémetz reçoit une lettre pour aller dîner chez sir Arthur Bowles, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Comme ces sortes *d'invitations* lui arrivaient tous les jours, il mit celle-là dans son agenda et, au jour marqué, à cinq heures et demie, il s'achemina vers l'hôtel du noble Anglais. Il demande sir Arthur *Bowles*. On lui indique le premier, il monte, il trouve une antichambre où dix valets s'écrient en le voyant :

— Oh ! que milord va être content ! Il croyait que monsieur ne viendrait pas !

— Oh ! oh ! répétèrent en faux bourdon d'en bas et d'en haut les valets anglais en regardant le

pauvre Thiémetz, qui ne savait plus où il en était.

De l'antichambre, il entre dans une autre salle bien chaude, bien éclairée, où deux valets de chambre, vêtus de noir, le reçoivent comme un récipiendaire. L'un d'eux, prenant un flambeau, lui dit en bon français de vouloir bien le suivre et, marchant devant, lui fait traverser deux ou trois salons fort beaux, mais où il ne voyait pas un être vivant.

— Quelle diable de fête est-ce donc que celle-ci? disait-il en lui-même.

Enfin le valet de chambre ouvre une dernière porte et annonce :

— Monsieur Thiémetz !

Il entre et se trouve dans une grande bibliothèque arrangée à merveille et dans laquelle il voit, dans un immense fauteuil à oreilles, un homme de la capacité matérielle la plus immense, ayant un bonnet de velours noir encadrant une grosse figure réjouie, aux joues rebondies, aux yeux ronds et clairs, au triple menton et à l'aspect vraiment original. Ce digne personnage était enveloppé dans une vaste robe de chambre de soie de la Chine et fumait tranquillement et solitairement son chibouck. En apercevant Thiémetz, il mit sa pipe de côté et, avançant vers Thiémetz une large main bien blanche et bien potelée, il lui secoua la sienne à lui arracher le bras de l'épaule, en répétant avec l'accent le plus inouï et le plus prononcé :

— Oh ! monsieur Thiémetz, faites-moi rire, je vous prie ! Oh !

A cette singulière interpellation, Thiémetz regarda autour de lui avec étonnement. Il était seul avec son gros Anglais, qui le regardait comme un homme

extraordinaire. Du reste, personne. Lui et le gros Anglais, le gros Anglais et lui, voilà quels étaient les seuls convives. Thiémetz trouva l'aventure bouffonne. Il était là dans une excellente maison, auprès d'un bon feu, dans une belle et riche bibliothèque, ayant de bons tapis sous ses pieds, de doubles rideaux aux fenêtres pour empêcher le bruit du dehors et le vent de bise de venir troubler ceux qui étaient auprès d'une vaste cheminée, dans laquelle brûlait un feu clair et abondant. Et puis cette figure si remarquablement empreinte d'un sceau particulier, qui indiquait le besoin du bien-être et de la joie, mais à tout prix. Tout cet entourage, tout jusqu'à l'amphitryon, qui n'était pas la pièce la moins curieuse de la collection, tout électrisa Thiémetz et il se surpassa dans cette soirée. Il lui parut plaisant pour lui-même de se donner le plaisir d'une représentation et sa gaieté personnelle devint si bruyante et si complète, que le gros gentilhomme demanda grâce. Ils s'étaient mis à table vis-à-vis l'un de l'autre, ayant à côté d'eux des seaux d'argent, dans lesquels étaient des bouteilles de vin de Sillery frappées de glace. Ils en burent assez pour que Thiémetz fût *sublime*, dans sa partie de chasse surtout, mais pas de manière à être ivre. Thiémetz se mit à rire aussi, et à si bien rire, que sir Arthur Bowles en perdit la respiration. Il se renversa sur son grand fauteuil à la Molière, en criant d'une voix entrecoupée :

— Oh ! oh ! assez ! assez ! Monsieur Thiémetz, vous allez me faire mourir !

Et en racontant cette histoire, Thiémetz riait encore de manière à ce qu'elle devînt la meilleure de toutes les siennes.

Il y a tout un texte dans le seul fait de cet Anglais qui entend raconter qu'il y a dans Paris un homme qui fait rire pour de l'argent et qui, tout tranquillement, organise un dîner où *il veut* que cet homme LE FASSE RIRE. Je trouve que c'est merveilleusement fantastique.

Lorsque nous entrâmes chez la princesse Pauline, ce soir dont j'ai parlé, il ne me parut pas que notre gaieté, dont les éclats avaient fait résonner la montagne, fût de nature à se communiquer. La princesse était couchée sur un canapé, dans le plus élégant négligé. Je frémis en la voyant parce que je connaissais le genre de conversation qui était adapté à tel ou tel costume. Quand la princesse avait un demi-négligé, qu'elle était assise dans sa bergère, oh! alors cela allait bien! La causerie était sur un sujet pas trop ennuyeux. Et puis tout le monde parlait, ce qui ne laisse pas d'avoir son charme pour les bavards. Après venait un habillement fort élégant, quoiqu'il fût *costume de chaise longue*, mais pas pour les cas désespérés. Hélas! je venais de l'entrevoir. C'était un bonnet en angleterre avec des touffes de rubans roses, un peignoir en mousseline de l'Inde brodée à jour et doublée d'une marceline rose pâle, et rattaché avec des nœuds pareils. Les pèlerines, la garniture étaient en point d'Angleterre. Au milieu de ses mousselines, de ses dentelles, de ses nœuds, la princesse était jolie comme les anges. Mais *il ne fallait pas le dire. Lorsqu'elle voulait être malade*, elle voulait qu'on la plaignît et il fallait donner le diapason sur ce ton-là.

— Oh! oh! dis-je en moi-même, voici trois heures en perspective qui seront dures à supporter.

Il était arrivé la veille, à Aix, un homme de mes

amis, que nous avions d'abord entouré pour avoir des nouvelles. Il était de ma société intime et ce fut une vraie joie pour nous de le voir augmenter notre cercle. C'était le comte Perregaux. Non seulement c'est un homme spirituel, mais d'un esprit supérieur. Il a des talents distingués, une grande instruction, parle toutes les langues, a une figure ravissante, une immense fortune, une grande considération dans le monde, et pourtant, avec tous ces avantages, il s'ennuie de tout et partout. Il avait de plus à cette époque une de ces passions bien lourdes, bien sérieuses, qui font soupirer chaque fois qu'on veut rire. Et M. Perregaux en était presque malade. Je laisse à juger de l'effet qu'il produisit sur moi, malgré mon amitié pour lui, lorsque, en entrant, je le vis posté au pied du canapé de la princesse et engagé, en apparence, dans la plus sérieuse conversation... Mais, quelque attention qu'il prêtât aux confidences impériales, tout disparut à notre arrivée, parce que, dans la petite troupe que je conduisais, était *l'objet cruel* de cette passion qui le faisait tant soupirer. Il est naturellement fort distrait et je laisse à penser s'il se laissa entraîner à une distraction charmante, et s'il laissa là, du moins en apparence, la princesse et sa narration.

Mais elle tenait à parler de ses coliques tout autant que M. Argant. Et lorsque nous fûmes tous assis autour de son canapé, elle reprit la conversation où elle l'avait laissée :

— Comme je vous le disais, mon cher monsieur Perregaux, j'étais si mal, si mal, que, pendant plus de huit jours, ils m'ont mis à une diète absolue. Comprenez-vous ?

Et M. Perregaux, qui aurait voulu faire comprendre toute autre chose à deux beaux yeux bleus bien doux qui le regardaient fraternellement, répondait en s'inclinant et d'une façon souvent fort opposée à ce qu'il fallait dire. Enfin, la princesse, arrivée à la fin de son bulletin, lui dit :

— Imaginez-vous que ces malheureux m'ont mise à une diète si rigoureuse, si austère, que je n'ai mangé au bout de huit jours, qu'une soupe. Et encore cette soupe était-elle *sans sel!*

Et l'inflexion de la voix de la princesse, son ton si positivement accentué, *comme interrogatif*, pour demander de l'étonnement, frappant *seul* M. Perregaux, il se détourne un moment de sa contemplation, regarde vaguement du côté de la princesse et lui dit, en joignant les mains, mais avec un accent malheureusement qu'il est impossible de rendre :

— Sans sel !

Et la princesse, remuant la tête de bas en haut pendant plusieurs secondes, lui répondit :

— Oui, sans sel !

Ma foi, le sérieux du juif Mardochée n'y aurait pas résisté. Je donnai le coup de cloche en partant d'un de mes éclats de rire les plus bruyants de mes joyeux jours, et tout le monde suivit mon exemple. La princesse fut d'abord un peu étonnée. Mais comme nous avions dans notre parti, M. de F...., qui était peu de mois avant le souverain seigneur de la noble dame et qu'il rit plus haut que nous, tout alla bien. Je crois même que la princesse rit elle-même lorsque je lui racontai le motif de la distraction de M. Perregaux. Elle aimait le scandale et quoiqu'il n'y en eût pas du tout dans toute l'histoire, elle s'en amusa

fort. Je savais aussi qu'en lui disant un peu de mal de quelques personnes qui étaient là, son front se dériderait à l'instant.

— Madame, lui dis-je, regardez bien Mme de Th..., à quoi ressemblent ses jambes ? dites, le savez-vous ?

Elle ouvrit de grands yeux.

— Les jambes de Mme de Th...? eh ! ma pauvre Laurette, elles ressemblent à des jambes, peut-être mal faites, mais à des jambes...

— Non, pas du tout, M. de Forbin, qui les a vues, prétend qu'elles ressemblent *trait pour trait* à des *grissins*. Vous savez, ces petits pains qui croquent, qu'on mange dans le chocolat, qui ressemblent, *eux*, à des macaronis et que le prince Borghèse envoie dans des petites boîtes si bien arrangées.

Mais voilà-t-il pas que la princesse n'est frappée que d'une chose dans mon histoire, c'est que M. de Forbin a vu les jambes de Mme de Th...! Et la voilà qui appelle M. de Forbin avec un sérieux magistral. Comme il n'avait pas soufflé mot des jambes de Mme de Th... et que l'histoire était de moi, je le laissai venir, espérant que la chose allait s'embrouiller, quand la princesse, qui ne faisait jamais rien de complet, s'avisa d'appeler M. de Montléar pour le faire juge du prodigieux ridicule que se donnait M. de Forbin en donnant à croire qu'il connaissait des jambes comme celles de Mme Th....

— Pour Dieu, madame, m'écriai-je, n'allez pas parler de jambes à M. de Montléar[1] !... il est pied-bot et il est boiteux !

[1] M le comte de Montléar est un des hommes les plus spirituels que je connaisse. Il a épousé Mme la princesse de Carignan

— Ah ! vraiment ! Je ne l'avais pas vu.

Vous remarquerez qu'il boitait à ne pas marcher aisément. Dans le même instant, M. de Forbin arriva.

— Comment est-il possible, lui dit la princesse avec un sérieux qui n'eût pas été plus profond pour l'enquête du vol d'un minaret, comment est-il possible que vous, *étant mon chambellan*, vous alliez vous amuser à des jambes comme celles de M^me^ de Th...?

Le pauvre homme ne comprenait pas.

— Madame, lui dis-je, je vous demande pardon, c'est moi qui me suis trompée. M. de Forbin n'a pas parlé des jambes de M^me^ de Th... Ce sont celles de M^me^ de *** dont M. de Forbin nous a parlé ce matin et qui ressemblent, dit-il, aux colonnes torses de Saint-Pierre de Rome.

— Les jambes de M^me^ de *** ! s'écria l'accusé, eh ! grand Dieu, que voulez-vous que j'en fasse, non plus que de sa personne?

Son air terrifié mit le comble à ma gaieté, et la princesse se mit à rire d'aussi bon cœur que moi.

Oh ! le bon temps ! Et qu'il est loin, pour ne plus jamais revenir !

Un soir, Talma nous ayant dit quelques vers d'Abufar, avec cette perfection remarquable qu'il mettait à ses moindres paroles, nous lui dîmes qu'il devrait bien nous donner une représentation à Chambéry. Il y avait un théâtre et il pouvait y trouver quelques gens capables de lui donner la réplique. Il nous pro-

et se trouve par conséquent beau-père du roi de Sardaigne d'aujourd'hui. M. de Montléar est pied-bot.

mit d'y penser et en effet le surlendemain, en revenant de Chambéry, il nous annonça que tout était commandé et que la représentation aurait lieu dans quatre jours. Il avait choisi pour pièce *Iphigénie en Tauride*. C'était la seule tragédie qui ne demandât ni décorations, ni costumes, ni accessoires comme acteurs. Le rôle d'Oreste est tout. La lumière tombe directement sur lui et ce n'est qu'à lui que le spectateur fait attention. Toute la salle de Chambéry fut louée pour ce jour-là, comme on peut le penser et nous partîmes d'Aix après dîner au nombre de vingt-cinq personnes.

Talma jouait ce rôle d'Oreste d'*Iphigénie en Tauride* mieux qu'aucun autre de ses rôles. Il y mettait tout son talent et je conçois que le rôle lui plût. Aussi ne manquais-je presque jamais à Paris d'aller le voir quand il était annoncé. Ce jour-là, à Chambéry, il se surpassa. Mais il lui arriva deux accidents. Je ne me rappelle plus à quel acte. Ce que je n'ai pas oublié, c'est sa colère, surtout pour l'un d'eux.

Il arrivait rarement aux acteurs de Chambéry de jouer avec des talents comme Talma. Ils n'étaient déjà pas trop bons, il ne leur manquait plus que de n'avoir pas de mémoire. Ce fut ce qui leur arriva, mais par un singulier motif. Je ne me rappelle plus moi-même si ce fut Pylade ou Iphigénie. Le fait est que l'un des deux, dans une profonde admiration pour Talma, oublie son rôle, la salle, l'auditoire, se croise les mains, et regarde Talma sans songer à la réplique. Je trouve que cela fait encore plus l'éloge de l'acteur ou de l'actrice que de Talma. Cet homme sentait, comprenait son art.

Le second événement, par exemple, fut tout un désappointement. La salle de Chambéry était, du moins à cette époque, une espèce de manège en planches, presque à claire voie, situé sur la promenade, de façon que cette nuée de *gamins*, comme il faut les appeler, parce que c'est leur vrai nom, faisait un sabbat d'enfer. Ce tapage, qui perçait au travers des ais mal joints d'une enceinte extérieure, était accompagné d'une sonnerie des cloches qui étaient toutes en branle pour l'heure de l'*Angélus*. J'avais déjà remarqué plusieurs signes d'impatience sur le visage mobile de notre *Roscius*, lorsque tout à coup, et dans la scène la plus touchante, celle de Pylade et d'Oreste, un acteur, que jamais Guimond de la Touche n'a songé à placer dans sa pièce, parut dans le fond du théâtre. D'abord il avança à pas lents, leva la tête et parut écouter. Mais sa venue excita des rires tellement fous qu'ils le troublèrent et il s'enfuit dans les jambes de Talma et de Pylade, qui faisaient de l'amitié à qui mieux mieux et, comme un emblème de fidélité, il se mit au milieu d'eux. C'était un gros caniche blanc et noir, pas crotté, parce que nous étions au mois de juillet, mais, du reste, ayant toutes les conditions requises pour le chien le plus vulgaire du monde. Depuis, ce qu'il y avait de mieux à faire était de n'en pas parler à Talma, parce qu'il était impossible de le faire sans rire et que lui, il devenait pâle de colère seulement en y songeant.

A quelques jours de là Madame arriva à Aix, elle n'avait avec elle que M^me^ la baronne de Fontanges, sa dame d'honneur, M. Rossi, son secrétaire et M. de la Ville, son chambellan. C'étaient bien des altesses et bien des majestés, je l'ai déjà dit, pour la tran-

quille liberté d'un lieu d'eaux. Nous nous en aperçumes bientôt.

Le jour de ma fête approchait. C'est une époque que toutes les personnes qui venaient chez moi saisissaient, et cela se comprend, mes amis le faisaient par attachement, les simples connaissances pour reconnaître les politesses qu'elles recevaient dans une maison ouverte où chaque jour se renouvelaient une foule de cinquante visites qui toutes étaient accueillies comme elles devaient l'être dans la maison de la gouvernante de Paris. Cette même année il se trouvait à Aix plus de vingt personnes de ma connaissance, parmi lesquelles je comptais beaucoup d'amis, et même quelques amis très intimes, tels que M. et M^me^ Doumerc, M. et M^me^ de Rambuteau, M^me^ Lallemand, mon beau-frère M. de Geouffre et M. le comte de Brigode, et plusieurs autres personnes avec lesquelles j'étais moins intimement liée, mais qui étaient toujours de ma société intérieure. Toutes ces personnes voulurent me donner une petite fête, le 10 août, jour de la saint Laurent et de ma fête. On résolut d'aller dîner à *Bonport*[1], par le lac du Bourget, c'est-à-dire en nous embarquant et en faisant une double partie *de terre* et *d'eau*.

Le matin du 10 août, mon fils monta avec sa bonne chez la princesse Pauline pour la voir. Elle aimait beaucoup cet enfant, qui était beau comme le jour et avait vraiment l'air d'un amour d'ange avec sa petite

[1] Le village de Bonport est au bas du lac un peu plus bas que Haute-Combe : c'est une délicieuse position. On y va faire des parties, et manger des lavarets, poisson qu'on ne trouve qu'au lac du Bourget.

tête bouclée, ses lèvres comme un bouton de rose et toute sa petite personne remplie de gentillesse. Il l'aimait aussi tendrement et ne l'appelait *que sa femme princesse.*

— Pourquoi m'aimes-tu, Napoléon ? lui demanda-t-elle un jour ?

— Parce que vous êtes belle, lui répondit l'enfant en lui jetant ses petits bras blancs autour du cou.

Cette naïve réponse avait touché la princesse au cœur et, dans le fait il fallait que sa beauté fût bien entraînante pour qu'un enfant le sentit aussi fortement. Lorsqu'il fut près d'elle, ce matin du 10 août, elle lui donna beaucoup de bonbons, selon sa coutume, puis, faisant apporter un énorme bouquet qu'elle avait fait préparer :

— Tiens, lui dit-elle, tu donneras ce bouquet à ta mère de la part de la plus ancienne et de la meilleure amie qu'elle ait à Aix. Tu lui diras aussi qu'elle fasse attention au cordon qui attache le bouquet...

La bonne de mon fils me rapporta les mots de la princesse et, après avoir admiré le bouquet composé de fleurs très belles qu'elle avait eues dans le jardin d'un amateur de plantes rares dont la maison était sur la route d'Aix à Chambéry, je le développai et je trouvai que les fleurs étaient en effet retenues par une chaîne composée de petites perles fines en masse et arrêtée de distance en distance par des boules de rubis d'Orient. C'était un amour, ce bijou. Mais j'en fus moins touchée que de ces paroles :

— Dis à ta mère que c'est de la plus ancienne amie *qu'elle ait à Aix !*

Nous nous embarquâmes par un temps admirable et nous voguâmes longtemps avec sécurité. Mais le

lac du Bourget n'est pas du tout un lac de bonne foi sur lequel on puisse s'embarquer avec la certitude de s'en tirer sans avoir les pieds mouillés. Le moindre vent, le moindre changement au ciel, un simple nuage et aussitôt l'eau se trouble et se ride. Et malheureusement ce jour-là ce fut précisément notre affaire. Le vent s'éleva tout à coup et nous repoussa au large. Le ciel se couvrit et de larges gouttes de pluie tombèrent sur le tillac. Alors, tout ce qu'il y avait de femmes dans la barque commença à trembler. Quant à moi, le feu ne m'avait pas émue. J'avais reçu plus d'une fois celui de l'ennemi et je n'avais pas pâli. Je ne pouvais donc pas craindre sur le lac du Bourget. Mais en voyant la peur des autres, je devins craintive pour eux. Quant à moi, j'aurais voulu pour beaucoup être à bord d'un bâtiment plus solide, car j'aurais fort désiré voir une tempête sur ce lac dont les vagues commençaient déjà à *moutonner* en se brisant contre notre pauvre esquif, dans lequel nous étions vingt-trois personnes. Dans une barque de suite il y avait des musiciens piémontais, qui étaient arrivés la veille et qui avaient été sur-le-champ mis en réquisition par mes amis. C'était fort remarquable à voir, et surtout à entendre, que ces hommes penchés sur leurs harpes et cherchant à couvrir les mugissements du vent par leurs accords. Quelquefois, en passant entre les cordes encore vibrantes, le vent rendait un son plus doux, faisait de l'harmonie moins sauvage. Mais la tempête augmenta de force en très peu de temps et ils dûrent se taire. Alors nous vîmes... ce que dans ce moment bien des curieux en Europe auraient certes voulu voir. Talma monta sur le pont, et là, se tenant à un petit mât qui était près

de lui, il récita la première scène de la Tempête de Shakspeare... De sa voix profonde, pleine, sonore, il disait des vers sublimes, là, sur le pont d'une barque chargée de gens joyeux, que le moindre vent pouvait faire chavirer et jeter au fond de ces eaux tout à l'heure si belles et si claires, et maintenant troubles et presque bourbeuses, car la furie du vent soulevait les vagues avec violence et les poussait contre la barque. Souvent Talma secouait la tête pour faire tomber de ses cheveux l'eau que l'écume des vagues lui jetait. Il paraissait inspiré et, quoique je n'entendisse pas bien ce qu'il disait, l'expression de son visage m'apprenait tout.

Enfin, nous abordâmes à *Bonport*, où nous attendait le dîner, ce qui était fort important. On nous fit du feu, parce que le peu de pluie qui était tombé et les vagues *moutonnières* nous avaient mouillés au point d'en avoir besoin. Puis nous dînâmes, nous dînâmes bien. Il y avait de la bonté, de la cordialité. Et puis je ne sais pas si je me suis trompée, mais depuis j'ai réfléchi au sentiment qui nous rendait si gais et je ne l'ai trouvé que dans une chose, c'est l'éloignement où nous nous trouvions de ce village devenu une cour, un lieu d'étiquette, où notre temps n'était pas à nous, où, lorsque nous voulions faire une promenade, on nous envoyait chercher pour le plaisir des autres. J'ai toujours pensé que c'était là ce qui nous faisait une si grande joie, et je le crois encore.

Le soir, au moment où nous sortîmes de table, le ciel était beau, et le vent était devenu doux et tranquille. Il était parfumé par toutes les fleurs qui pendent en grappes le long des vieux murs de Haute-

Combe et qui croissent là au milieu des ossements, sans que leur parfum en soit altéré, sans que leur éclat en soit terni.

Partout il y avait à admirer. Partout l'œil se reposait avec délices sur quelque site pittoresque et digne de faire un tableau de Salvator ou bien de Claude Lorrain. Dans toutes mes *courses voyageuses*, j'ai rarement trouvé un lieu qui me plût autant que les bords du lac du Bourget. En parlant d'Aix j'ai négligé de faire sa description, je veux réparer ma faute.

Le lac du Bourget forme une sorte d'ellipse de trois lieues et demie de long, sur une de large à peu près. Le lac est enfermé dans la haute montagne de l'Épine, au pied de laquelle se trouve Haute-Combe.

Au nord du lac, ses eaux d'un bleu ardoisé baignent un rocher nommé le roc de Châtillon, qui se présente comme le gardien de la vallée de Chantagne. Tout au sommet de ce rocher, on aperçoit une tour dont la destruction n'est pas l'effet du temps, mais bien celui de 93.

C'est au midi que les regards sont charmés par la vue du coteau de Tresserve et le coteau de Saint-Innocent. C'est de là qu'on jouit de la vue du lac dans tous ses effets pittoresques, surtout le matin et le soir, dans les deux ou trois mois d'été. C'est alors que l'une des deux montagnes est dans l'ombre et que l'autre reçoit une vive lumière. Ce contraste est admirable.

Le lac du Bourget s'est d'abord appelé le lac de Châtillon, ensuite du Bourget. Il est probable que c'est en raison du château de ce nom que la maison de Savoie y possédait, et dont aujourd'hui il ne reste que quelques pierres informes.

L'antique monastère de Haute-Combe est une admirable décoration dans ce beau paysage. J'y suis souvent allée pendant mon séjour à Aix, et toujours avec un nouveau plaisir. Il y a dans ses ruines vraiment antiques, vraiment solennelles, toute une poésie qui répond à ce paysage, qui lui sert comme de cadre, qui m'a toujours vivement impressionnée.

Pour aller à Haute-Combe, on s'embarque au port de *Puer*. On est à peu près une heure en route avec de bons rameurs. Quelques jours après ma fête, nous fîmes encore une excursion à Haute-Combe, avec la princesse Pauline, nous eûmes le temps d'admirer les bords du lac ce jour-là. Quant à celui de ma fête, je vais finir sa relation pour arriver à l'autre.

J'ai bien dit que mes amis me donnaient à dîner à Bonport, mais je n'ai pas parlé de cette partie des environs d'Aix. En général, j'ai été trop entraînée par la description *des individus* et j'ai abandonné pour eux la belle nature qui m'environnait.

Le château de Bonport est au bas de Tresserve, sur la rive est du lac du Bourget. C'est à Bonport que vont les buveurs d'eau paresseux ou mal portants, qui veulent cependant faire ce que l'on appelle *une partie*. On arrive à Bonport en une heure de temps. On peut s'embarquer à Puer, mais il est mieux pour beaucoup de raisons d'aller chercher les bateliers d'un petit hameau situé sur la rive orientale du lac, et dont j'ai oublié le nom [1]. On est abrité, ombragé pendant toute la route par une magnifique forêt de châtaigniers qui est sur la pente de la montagne. La route est ravissante, et le jour de ma fête nous en

[1] C'est Cormin ou Cornin.

aurions bien joui si le temps eût été beau. Une autre fois je fus à Bonport dès le matin par un temps de délices, tel qu'on le trouve enfin aux mois d'août et de juillet à Aix et à Chambéry.

Le château de Bonport est situé sur une sorte d'esplanade baignée par les eaux du lac. Ce château, fort antique dans son origine, a souvent été reconstruit. Il appartenait jadis aux ducs de Nemours, qui avaient de grands biens sur les bords du lac du Bourget.

Bonport est dans une admirable position, quoique complètement isolé de tout voisinage. Il ne paraît accessible que par le lac et cette solitude rendue plus agreste encore par les arbres immenses qui l'ombragent, le sombre azur de ses eaux ardoisées, est un des lieux les plus charmants des environs d'Aix. Ce même soir, au moment où le temps devenu beau nous permettait d'admirer les variations du paysage des bords du lac, une surprise de mes amis me le fit voir sous un aspect tout à fait inusité. Comme je regardais avec charme, à la clarté douteuse d'une lune décroissante, les contours des rochers, les cavernes profondes qui se trouvent dans les sinuosités de la Dent-du-Chat[1], tout à coup je vis les eaux du lac étinceler de mille feux et les montagnes de l'Épine, le roc de Châtillon, illuminés par les étoiles brillantes, les soleils, les fusées d'un très beau feu d'artifice. Je ne puis dire combien j'ai joui en voyant ces lueurs étincelantes jeter un éclat éblouissant sur ces roches brunes, ces monts escarpés, puis venir mourir comme des mouches luisantes sur les belles prairies, les beaux ombrages qui entourent Haute-Combe

[1] Montagne en face de Tresserve.

C'était surtout un beau spectacle que cette montagne de la Dent-du-Chat illuminée tout à coup par une lumière radieuse qui la faisait contraster avec l'azur sombre des eaux du lac dans lesquelles baigne sa base. Souvent la lueur était assez vive pour faire distinguer les masses de fleurs grimpantes qui croissent dans les crevasses des ruines de Haute-Combe.

Cette soirée est dans mes souvenirs comme l'une des plus douces de ma vie.

J'étais loin de m'attendre, cependant, qu'elle dût être le sujet d'une sorte *de réprimande*. On avait vu *les fusées* à Aix et ceux qui n'étaient pas de notre réunion avaient ainsi été avertis qu'on s'amusait autre part que chez eux et sans eux.

Nous eûmes un temps charmant pour notre retour. Cependant il faisait sombre, mais les rameurs connaissaient le lac et, du moment qu'il n'était plus agité, il n'y avait rien à craindre. Je rentrai chez moi l'âme toute contente. Il est si doux de penser qu'on a des amis qui s'intéressent à vous, et *pour vous seule*, qui ne font la cour ni à votre rang, ni à votre influence. Car c'est la même chose au fait, et j'ai un instinct de cœur qui me donne la valeur de toutes les protestations qui me sont faites, bien plus que je ne l'ai par mon esprit.

Le lendemain, je fus voir Madame mère. Elle me reçut bien, à son ordinaire. Mais elle me dit avec une singulière expression que j'aurais dû faire attention à ce que faisaient mes amis et que je n'aurais pas dû leur laisser tirer un feu d'artifice dans un lieu où se trouvait la famille impériale.

Je devins stupide et ne sus que répondre. En effet, que dire? Il m'était démontré que Madame mère ne se

serait jamais formalisée *d'elle-même* d'une chose qui ne pouvait, en aucune manière, blesser sa dignité de mère de l'empereur. Il était clair que c'étaient des impressions données et peut-être ensuite trop facilement reçues. Je connaissais la bouche qui avait parlé C'était une femme. Mon respect pour Madame m'empêchait de le lui dire. Mais je la connaissais et, parmi les personnes qui avaient parlé de tout cela et fait paraître coupable ce qui était bien naturel, il en était une parfaitement bonne, simple naturelle, fuyant les honneurs, les grandeurs, une qui, bien sûrement, aurait refusé le feu d'artifice si on l'avait priée de l'agréer, et cette femme était la reine Julie. Mais elle était *aussi trop* bonne et on l'avait influencée.

Je répondis cependant à Madame que j'étais fâchée de lui avoir déplu en acceptant le feu d'artifice, mais que j'ignorais complètement que cela pût lui déplaire ; qu'au surplus, les personnes qui me l'avaient donné m'avaient fait une surprise. Et c'était vrai.

L'impératrice Joséphine arriva quelques jours après. Je lui contai l'histoire et elle en rit, parce que, dans le fait, il y avait de quoi rire de voir un mouvement de révolte pour condamner quelqu'un devant la fenêtre de qui l'on brûle une chandelle romaine.

Quelques jours après, la princesse Pauline qui était un grand enfant, voulant toujours tout imiter, voulut à son tour *avoir une fête* et elle nous invita *tous* à un déjeuner à Haute-Combe. Je me rappelle cette journée comme l'une de celles de ma vie où je me suis à la fois le plus ennuyée et le plus amusée.

Le rendez-vous général fut au port de Puer, à dix heures bien précises. Nous fûmes exactes. Mais la princesse ne le fut pas et il était plus d'onze heures

quand elle arriva. Comme elle ne marchait pas, ce qui n'était pas très commode pour une partie de campagne, nous la vîmes arriver en palanquin dans le plus singulier costume pour une excursion romantique au milieu des ruines. Elle avait une jupe de percale richement brodée et garnie de magnifiques valenciennes, et par-dessus une robe plus courte, ouverte par devant, dont j'avais inventé la forme et donné le modèle à Minette — la plus parfaite des lingères qui existeront jamais — et que nous nommions *un Polonais*. Cette seconde robe était également brodée et garnie de valenciennes. Jusque là rien n'était de trop. Mais elle avait sur la tête un chapeau de paille d'Italie, retroussé sur le côté, et sur lequel étaient trois plumes immenses rouges incarnates avec les rubans pareils. Ce chapeau avec les deux petites robes courtes lui donnaient un peu l'air de la *belle Malaga*.

Nous nous embarquâmes par un temps ravissant. Ce fut ce jour-là que se *proclama* la faveur de M. le colonel Du... Comme il croyait ne pas faire assez d'honneur à cette journée, il avait mis son bel habit d'officier d'artillerie[1], ce qui était prodigieux au milieu d'hommes les plus élégants de Paris, portant tous des redingotes, et cela par l'*étiquette* des eaux.

Le pauvre Talma avait été mis de la cargaison lors de l'embarquement, comme on peut le penser. Il me regardait avec des yeux si effarés qu'il me fit rire de bon cœur. Je n'eus pas le courage de parler devant la princesse des vers de la Tempête, Elle eût été capable d'ordonner au lac de *moutonner* et de le faire

[1] Ou de hussards, je ne suis pas sûre, je crois pourtant que c'est d'artillerie.

fouetter comme Xerxès fit au Pont-Euxin parce que ses eaux étaient tranquilles. Mais un autre incident nous tira d'embarras en nous jetant dans un autre. La princesse, qui aimait la poésie italienne, s'avisa de se rappeler que je m'appelais LAURE, et la voilà m'adressant tous les plus beaux sonnets que Pétrarque, le poète immortel, ait faits *in vita* et *in morte di madona Laura*. Pendant quelque temps cela fut assez bien, parce qu'elle récitait cette sublime poésie avec une voix harmonieuse qui se mariait mollement au balancement du bateau, et lorsqu'elle disait :

Che fai? che pensi?... che pur indietro guardi
Nel tempo che tornar non puote omai,
Amma sconsolata !

en vérité, on se sentait ému... et puis aussi à cet autre sonnet immortel :

Levomni il mio pensiere in parte ovvera
Quella ch'io cerca e più non trovo in terra.

Tout cela était admirable. Mais chaque chose a une fin, et lorsque le bateau arriva à Haute-Combe, je dis à M. de Forbin qui me donnait le bras qu'il était temps que nous arrivassions, car je tournais à la mort, et c'était vrai.

Nous étions à peu près vingt personnes, parmi lesquelles M. et M^me^ de Rambuteau, M. et M^me^ de Sémonville, dont l'amabilité à tous deux avait bien contribué à nous rendre Aix agréable, M. de Forbin, le colonel Duchand, M^me^ Lallemand, M. de Balincourt, Talma, M^me^ de Menou, M. le comte de Brigode, le comte de Sellon, M^me^ Doumerc, son mari et plusieurs

autres personnes d'Aix et de Genève dont j'ai oublié le nom. Toute cette troupe, qui *voulait* être joyeuse, se répandit aussitôt son arrivée dans les décombres, où nous trouvâmes autant de têtes de morts que de pierres, et cela dans le but *de nous amuser* comme on peut le croire. Au fait, Haute-Combe est un lieu remarquable pour les savants, et même pour ceux qui ne sont que curieux.

L'abbaye de Haute-Combe fut fondée en 1225, par Amédée III. Saint Bernard existait alors, et ce furent des religieux de l'ordre de Cîteaux qui peuplèrent le monastère dès la formation. Ces moines étaient auparavant de l'ordre de saint Basile et habitaient l'abbaye d'Aulps près de Rumilly, au village des Granges. M. de Forbin, qui était mon conducteur dans les ruines et qui connaissait parfaitement tout ce qui avait rapport à elles, me racontait une foule de traditions curieuses sur cet ancien monument, destiné à la sépulture des ducs de Savoie.

Nous fûmes ensuite sur la terrasse qui environne les bâtiments de l'abbaye. C'est de là que la vue est admirable. Déjà le jour était assez avancé pour que le soleil ne nous gênât plus, et nous pûmes jouir de la beauté de la vue du tableau qui se déroulait devant nous.

La Dent-du-Chat, qui domine le monastère, était déjà dans l'ombre; mais Tresserve, le coteau de Saint-Innocent, Bonport, étaient brillants de lumière, tandis que les eaux du lac, pures, cristallines, recevaient comme un miroir les étincelants reflets d'un soleil du mois d'août, dont le feu redoublait le parfum des plantes alpines qui nous entouraient de toutes parts, et que nos pieds foulaient au moindre

pas que nous faisions. Autour de nous une forêt de châtaigniers, dont les troncs noueux et couverts de mousse attestaient la vieillesse, étendaient leurs branches chargées de larges et vertes feuilles qui semblaient se pencher vers le lac pour se baigner dans ses eaux.

Lorsque nous fûmes remontés en bateau, nous eûmes le spectacle d'un autre tableau non moins ravissant. Ce fut la vue de Haute-Combe, de son promontoire, de ses châtaigniers couvrant de leur ombrage le monastère, l'église. Et puis tout ce tableau couronné par la Dent-du-Chat. Plus à gauche, mais à l'extrémité du lac, on distinguait au couchant le village du Bourget et son château en ruines. C'est là qu'est né le *comte Vert*, selon une vieille tradition. Vient ensuite le nouveau château du baron du Bourget, puis Cervoles, les montagnes de Lagratte, Montagnole et des Graviers. Tout à fait au bout de l'ellipse du lac est le rocher de Châtillon avec son pic aigu et la vieille tour en ruines. Puis le rocher de Vion qui domine le Rhône, tandis que de l'autre côté du fleuve s'élève l'immense montagne du Colombier.

Je le répète, je n'ai vu dans aucun des pays que j'ai parcourus autant de sites variés, autant de charme pittoresque dans le paysage, de ce charme qui fait aimer la solitude et qui embellit les heures qu'on passe seule au milieu d'une belle contrée.

Notre retour fut ravissant. La princesse récita encore des vers. Je ne l'écoutai plus. J'étais assise au bord de la barque, livrée à une sorte d'enchantement qui ne peut être provoqué que par l'aspect d'un pays lui-même enchanteur. Aussi le retour me parut-il

trop prompt. J'aurais voulu voguer toute la nuit sur ce lac si tranquille, aux flots d'azur, aux bords fleuris et ombragés, qui me présentait l'image d'une de ces délicieuses solitudes du nouveau monde, dans lesquelles on oublie tout, même sa patrie.

J'étais alors très liée avec la duchesse de Raguse. Nous nous étions donné rendez-vous à Genève, pour aller ensuite où nous voudrions. Notre projet était d'aller à Schinznach, Je reçus une lettre d'elle, par laquelle elle me prévenait qu'elle serait à Genève le 25 août, pour m'y attendre. Elle devait descendre à Sécheron chez Dejean, là où descend et loge tout ce qui est élégant et qui voyage en Suisse.

Je proposai à M^me^ Doumerc de la mener dans ma calèche, où je n'étais qu'avec M^me^ Lallemand. Elle accepta. Aussitôt que mon voyage à Genève fut connu, tous mes amis voulurent y venir. Je les y engageai, comme on pense bien, et nous partîmes pour Genève le 23 août, pour y être pour la fête du lac.

C'était alors M. Capelle qui était préfet de Genève. J'étais un peu Genevoise à cette époque, parce que mon mari, comme grand-officier de l'empire, avait un *collège électoral à vie* à présider. C'était celui du Léman.

Genève est une ville ravissante, en raison de ses alentours. Rien n'est plus agréable et plus vivant, plus agreste en même temps. Genève est la ville où je voudrais me fixer, si je ne me retirais pas en Italie ou en Espagne. Ces trois lieux-là font le but de mes rêves. Quant à la France, elle n'y entre plus pour rien.

En arrivant à Sécheron, j'y trouvai notre excellent ami, M. Van Berchem. Il était *là chez lui*. Il habitait

Genève et m'en fit les honneurs d'une manière charmante; il était toujours à chercher comment il pourrait ajouter à l'agrément d'une heure. Il fut pour moi, pendant ce petit voyage, l'ami le plus aimable et le conducteur le plus soigneux.

La fête du lac étant terminée, toutes les fêtes particulières devaient encore être longtemps l'objet des rêves des jeunes filles et des garçons de Genève. Toutes les familles riches reçoivent à cette époque et, comme les voyageurs abondent ordinairement à ce même temps de l'année, toute la ville était remplie de manière à n'y pas trouver un logement. M. le préfet me donna un fort beau dîner et, partant, fort ennuyeux. J'y mangeai peu et j'y bâillai beaucoup, quoique, certes, M. Capelle fût un homme aimable. Sans doute même il l'est beaucoup. Mais son esprit est un peu trop de cet esprit hors de mode depuis cinquante ans. Il paraît aujourd'hui non seulement de mauvais goût, ce qui est le plus à redouter, mais il est provincial et maniéré. Je n'aime pas cet esprit-là, et pourtant c'est de l'esprit.

J'étais engagée chez M. Saladin, celui qui était violet. Il donnait un bal à sa maison de campagne. Je me promenais dans le jardin, qui est au bord du lac, et je regardais par intervalle dans le salon, où je voyais Auguste de Staël jouer des contredanses. J'étais non pas triste, mais accablée. Si jamais il y eut des pressentiments, celui de ce soir-là en était un bien sûrement. J'aimais encore la danse alors, et cependant pour rien au monde on ne m'aurait fait faire un pas. Tout à coup je vois des groupes se former. J'entends prononcer le nom de l'Espagne, du roi Joseph, de Marmont. Je demande. J'arrête deux

hommes de ma connaissance qui passaient en parlant vivement. L'un allait me répondre, l'autre lui serra le bras en lui faisant signe, et ils s'éloignèrent. Alarmée au delà de ce que je puis dire, je dis à M. Perregaux, qui était près de moi, que je voulais savoir ce qu'il y avait et qu'il allât me chercher des nouvelles. Mme Lallemand, qui donnait le bras à M. de Rambuteau, vint me demander si je savais ce qu'il y avait. J'ignorais tout, et je tremblai un moment que les nouvelles ne vinssent du Nord. Enfin mon beau-frère revint. Je l'avais envoyé à la découverte. Il était avec M. Perregaux. Celui-ci était pâle comme un mort.

— Il y a eu une désastreuse affaire en Espagne, me dit alors mon beau-frère. Le maréchal Marmont est dangereusement blessé.

Et s'approchant tout doucement de moi, il me dit :

— On prétend qu'il est tué.

— Ah! mon Dieu! m'écriai-je, que Junot en sera malheureux!

Junot et lui étaient camarades de collège, et tous deux s'aimaient tendrement comme deux frères. Jamais l'ombre d'une jalousie, d'un mauvais procédé ne s'était placée entre leurs deux cœurs. Aussi Junot aimait-il Marmont, et celui-ci le lui rendait bien. A peine cette nouvelle de sa mort m'eut-elle frappé l'oreille que j'eus le cœur serré en pensant à Junot. Et la maréchale Marmont que j'attendais ce même soir! Quelle nouvelle pour notre première parole! Toutes ces pensées refoulèrent en moi et me donnèrent un tel étouffement, que je fus obligée de quitter le bal de M. Saladin. Je revins à Sécheron. M. Perregaux revint avec nous. Sa pauvre sœur allait

être heureuse encore, dans son affliction, de trouver des cœurs qui la comprendraient et partageraient sa peine. A cette époque, je l'aimais comme une sœur, et comme une sœur chérie.

Le premier moment fut affreux pour elle, néanmoins, quelques soins que nous missions pour lui épargner la rudesse du coup. On parlait diversement de l'affaire. On disait que le maréchal avait été tué. Et, comme sa blessure n'était pas une chose douteuse, la mort avait pu s'ensuivre. Et ce n'était pas ce qu'il y avait encore de plus à redouter dans la foule des bruits qui se répandaient dans Genève et que j'épargnais à la maréchale.

Cette fameuse bataille des Arapiles, livrée par Marmont à lord Wellington, est un des malheurs les plus terribles parmi tous ceux que la guerre d'Espagne a vus s'amonceler pour nous écraser. Cette bataille fut désastreuse pour tous, car le rapport du général ennemi porte sa perte à cinq mille hommes. La nôtre est, dit-on, de huit mille hommes hors de combat et six mille prisonniers. La perte de notre artillerie et le résultat de l'affaire, qui est une défaite complète, tel est le rapport particulier qui parvint à Genève comme une nouvelle confidentielle, le même jour où le *Moniteur* publiait la bataille de *Salamanque*, car nous ne l'avons jamais nommée que la bataille de *Salamanque*, tandis que les Anglais ne la nomment que la bataille des *Arapiles*.

Mais à mesure que les lettres particulières arrivaient, nous apprenions de nouveaux malheurs. Presque tous les officiers supérieurs avaient été blessés ou tués : c'était un vrai carnage. Mais le plus important dans la balance des destins de l'empereur,

c'est que cette bataille fut d'un poids immense dans la cause de Joseph. Tous ceux qui connaissent l'Espagne et qui avaient conservé des relations intimes avec le pays, savent comme moi que les Cortès étaient déterminés à faire leur soumission à Joseph si les Arapiles avaient vu notre victoire au lieu de notre défaite. Quelle immense différence! Quelle différence surtout dans la balance de l'Europe! Qui peut dire ce qui serait arrivé? Mon Dieu, ne pensons plus à ce qui aurait pu être. Il y a de quoi perdre la raison.

La maréchale ne songea plus à son voyage de Suisse, comme on peut bien le penser. Elle fit tous ses préparatifs pour aller à Bayonne sur-le-champ. La duchesse de Raguse est une de ces personnes qui peuvent faire des fautes, mais dont le premier mouvement sera toujours noble et beau. *Elle est bien née*, comme dit Brantôme. Aussi, dans cette circonstance, ne fit-elle pas de capitulation avec elle-même pour éviter un voyage pénible, long et n'ayant rien de doux dans sa perspective, puisque le maréchal et elle ne vivaient déjà plus très bien ensemble. Elle partit de Genève emportant tous mes vœux et bien accablée de tristesse, en portant ses yeux plus loin, me disait-elle! Hélas! hélas! pauvre femme, elle souffrait non seulement du présent, mais de l'avenir.

CHAPITRE XXIV

La reine d'Espagne. — M. Balincourt. — Conspiration contre Joséphine. — Je refuse d'y prendre part. — Persécution contre les femmes. — Exil de Mme Récamier. — Je vais la visiter à Lyon. — Intérieur. — Romance de Boieldieu. — Correspondance de Russie. — Le grenadier de la vieille garde au berceau. — La vierge *della Sedia*. — Funestes présages.

La reine d'Espagne fut accablée de cette nouvelle de la perte de la bataille. J'eus l'honneur de la voir à mon retour de Genève, elle était désolée. C'est une personne bien rare et bien parfaite que je vénère autant que je l'aime.

Sa cour était bien peu nombreuse à Aix. Elle n'avait avec elle que Mme de*** et M. de Balincourt son chambellan. M. de Balincourt est un de ces hommes dont on est fière d'être l'amie et dont tout homme s'honorera toujours de mériter l'estime, car il est lui-même un des hommes les plus remplis d'honneur que je connaisse. Il était jeune alors, mais malgré ses vingt-six ans il avait un jugement parfait, était bien placé dans le monde, où sa naissance et sa fortune le mettaient au premier rang, quand lui-même ne s'y serait pas maintenu par sa propre impulsion. Son caractère était doux, conciliant, et on devait lui en savoir d'autant plus de gré qu'il était d'une force

extraordinaire et porté par sa nature à se mettre promptement en colère. Mais il s'était maîtrisé surtout depuis qu'il avait acquis dans les armes une habileté remarquable. Ces avantages qu'il ne pouvait méconnaître lui imposaient, disait-il, l'obligation d'être plus circonspect qu'un autre. Cela ne l'empêchait pas d'avoir quelquefois des affaires. Mais il en sortait toujours avec bonheur, et surtout avec honneur. Il en est une, celle des mousquetaires, dont je parlerai plus tard, qui fut pour lui un brevet de fermeté de caractère et de conduite honorable.

Sa figure et sa tournure étaient également charmantes. On peut dire *qu'elles le sont*, car je n'ai jamais vu d'exemple d'une personne demeurant au même point sans changer d'une ligne, comme l'a fait M. de Balincourt. Il a des talents très remarquables et peint à l'huile de manière à faire un vrai cadeau à ceux à qui il veut bien donner ses ouvrages. Mais ce qu'il possède surtout et qui lui conservera des amis, c'est une âme généreuse et hautement placée, un cœur parfait et des qualités comme toute mère pourrait en souhaiter à son fils le plus chéri.

L'impératrice Joséphine vint à Aix avant mon départ. J'eus l'honneur de dîner chez elle avec M^me^ Lallemand et mon fils. A cette époque, il y avait une conspiration pour lui faire quitter la France. On voulut m'y mettre moi-même à Aix. Mais cela ne convenait ni à mon caractère, ni à ma façon d'être. Je repoussai jusqu'aux moindres ouvertures et je quittai Aix pour revenir en France le 28 septembre. On commençait déjà à être inquiet. Il arrivait des nouvelles de Russie qui contenaient des merveilles et puis des lettres particulières qui disaient tout autre chose.

On verra bientôt quel effet ces nouvelles diverses firent sur la nation.

A cette époque, les femmes avaient souvent les honneurs de la persécution. Je devais les obtenir plus tard. Alors, c'était une personne à laquelle je tenais par beaucoup de liens, parce qu'ils étaient à la fois personnels et relatifs par des gens que j'aimais. C'était M^me^ Récamier, M^me^ Récamier qui était exilée à Lyon, sa ville natale, mais qui n'était plus sa patrie. La patrie est aux lieux où sont les habitudes et les affections.

M^me^ Récamier était exilée pour avoir été voir M^me^ de Staël à Coppet. La cause de cet exil était trop honorable pour que cette femme, aussi célèbre par la bonté de son cœur que par la beauté de son ravissant visage, n'acceptât pas toutes les conséquences de son dévouement d'amie. Elle fut à Coppet, malgré les avertissements de Junot et de plusieurs autres de ses amis. A peine arrivée à Coppet, elle reçut l'ordre qui lui fermait les portes de Paris. Après le départ de M^me^ de Staël, M^me^ Récamier quitta la Suisse et vint à Lyon, pour être au moins plus près de Paris. Elle fut, *là*, compagne d'infortune d'une autre personne qui avait excité la colère de l'empereur, mais qui était moins digne d'intérêt, parce qu'elle voulait le braver et se singulariser, plutôt qu'elle n'était héroïne d'amitié. C'était M^me^ de Chevreuse. Celle qui, dans cette occasion, fut une véritable héroïne, ce fut sa belle-mère. La conduite de M^me^ la duchesse de Luynes est admirable de tous points.

En arrivant à Lyon, j'allai descendre à l'hôtel de l'Europe, parce que je savais que M^me^ Récamier logeait dans cette maison. Et comme je voulais la voir

aussi souvent que je le pourrais pendant mon séjour à Lyon, qui n'avait qu'elle pour objet, cela me parut le meilleur moyen.

Je ne puis rendre avec exactitude l'impression que j'éprouvai en entrant dans une vaste chambre dont un paravent marquait la distribution, et qui formait à elle seule *tout* l'appartement de M^me^ Récamier ! Elle que j'avais vue dans son magnifique hôtel de la rue du Mont-Blanc, entourée du luxe le plus recherché, je la trouvais dans cette chambre d'auberge, aussi calme, aussi belle, aussi gracieuse que par le passé. Ce fut de ce jour que je lui vouai un attachement qui jamais ne s'est démenti et qui durera autant que ma vie. Car, dans cette résignation, il y avait une grandeur d'âme qui ne se feint pas davantage qu'elle ne se détruit, parce qu'elle repose sur des bases qui sont d'airain, la foi, et la foi en Dieu.

Elle était là, comme je l'ai dit dans un article que j'ai écrit il y a quelques années, *toujours belle et bonne*[1]. Elle faisait du bien, elle voyait quelques amis qui quittaient Paris à leur tour pour venir passer plusieurs semaines avec elle. C'était de Montmorency (Adrien, aujourd'hui le duc de Laval), Mathieu de Montmorency, dans qui on trouvait — ce qui est si rare aujourd'hui — le *chevalier* et le *saint*, Benjamin Constant, M. de Catelan, l'un de ses plus anciens amis et une foule d'autres que je pourrais nommer si je n'aimais mieux parler d'elle.

Elle brodait lorsque j'entrai chez elle.

[1] Voir l'article intitulé *l'Abbaye-aux-Bois* dans le premier volume des *Cent et Un*.

— Ne vous ennuyez-vous pas? lui demandai-je tout émue, en voyant cette solitude animée.

— M'ennuyer! me répondit-elle de sa douce voix, je ne le puis. J'ai quelques occupations et, lorsqu'elles laissent retomber sur moi le poids de ma destinée, et je me retrouve à la vérité avec moi-même, et je pleure — car je ne me vanterai pas d'un stoïcisme que je n'ai pas. Je suis fort malheureuse loin de la France!

Elle était si belle, si naturelle en parlant ainsi, que je regardai Mme Alexandre Doumerc, qui était venue avec moi jusqu'à Lyon, et nos yeux échangèrent le sentiment profond d'attendrissement que nous inspirait une si touchante infortune, supportée avec tant de courage.

Elle avait un piano, des crayons, des métiers, des livres, tout ce qui aide à supporter la vie, mais qui ne la remplit pas.

— Ah! je le sens bien, me dit-elle lorsque je lui en fis la remarque.

Nous étions alors sur un balcon qui donnait sur la place. Elle était en cheveux, avec une robe blanche, et la plus ravissante personne qu'on puisse voir encore dans cet abattement et dans cette douleur. Mais cette douleur avait un caractère si touchant! Elle parlait si bas, qu'il fallait la deviner comme celle qui en souffrait. C'était bien un ange ici-bas dans un moment d'exil.

Mme Doumerc promena sa main sur le piano et en tira des sons, comme elle sait les donner, soit qu'elle accompagne, soit qu'elle chante.

— Ah! donnez-moi un peu de souvenirs qui me restent avec les vôtres! nous dit Mme Récamier.

Chantez un peu. Chantez une romance française Pas d'italien.

Il semblait que son exil de Paris la renvoyait par-delà les monts. Je ne sais plus où j'ai lu que Mme Récamier n'avait pas le cœur français. Eh! il serait à souhaiter que celui qui a écrit le livre qui dit pareille sottise fût aussi bon Français qu'elle! J'ai eu des preuves de son patriotisme, et des preuves que je puis affirmer. Lorsque nous serons en 1814, je les ferai connaître.

Mme Doumerc me demanda de lui accompagner une romance de Boieldieu, dont les paroles sont de M. de Longchamp, qui les composa lorsqu'il fut au moment de partir pour l'Amérique, exilé par le Directoire. Ces paroles sont remplies de tout ce que le cœur peut donner de vraie tristesse et de sentiment naturel. Mme Doumerc la chanta, comme tout ce qu'elle chante, avec une expression admirable. Mme Récamier la comprit si bien, qu'elle eut bien souvent l'œil humide, en écoutant surtout le dernier couplet.

Ces fleurs que je plantai moi-même,
Loin de mes yeux vont se flétrir.
Privé du bon maître qu'il aime,
Mon chien peut-être va mourir.
Touchés de ma triste infortune,
De moi mes amis parleront,
Puis, chassant l'idée importune,
Avant ma mort ils m'oublieront.

Oh! quelle profonde mélancolie il y a dans ces vers! Je conçois que l'exilé pleure en les écoutant.

Nous passâmes ainsi quatre jours à Lyon avec Mme Récamier. Je fus heureuse de remplir ce devoir

d'amitié et puis j'étais certaine que Junot me saurait gré de cette attention. Il était demeuré l'ami le plus dévoué de cette excellente femme; il l'estimait avec un cœur fait pour l'apprécier. Voici ce qu'il m'écrivit de Russie, en apprenant que j'avais vu Mme Récamier à mon passage à Lyon. Je vais citer le paragraphe de sa lettre.

N° XX de la Correspondance de Russie.

Mojaïsk, le 25 octobre 1812.

« . . . Je suis bien aise qu'en passant à Lyon tu aies vu la bonne et aimable Juliette. C'est un être bien pur et bien rare. Son âme est aussi généreuse et noble que sa figure est belle. Je voudrais bien qu'elle fût heureuse, s'il ne lui fallait pour cela qu'un bien bon ami, etc., etc. »

Junot n'est pas un homme que l'on pouvait abuser par une feinte bonté. Et, pour qu'un pareil éloge soit sorti de sa plume, il fallait qu'il fût dans son cœur.

Je quittai Mme Récamier avec regret. J'aurai voulu demeurer plus longtemps avec elle. Mais il me fallait revenir à Paris. J'avais hâte de revoir mes enfants. Mes deux filles avaient été mises à l'Abbaye-au-Bois par moi-même avant de quitter Paris. Je ne pouvais les laisser avec leur gouvernante anglaise, trop jeune elle-même, dans mon hôtel, tandis que j'étais absente. J'écrivis à Junot le parti que j'avais pris. Et comme je n'avais pas eu à me louer, sous aucun rapport, de celui que nous avions mutuellement adopté, croyant bien faire en les envoyant en Bourgogne lors de mon

voyage d'Espagne, Junot fut charmé de ce que j'avais fait. Voici ce qu'il me disait à ce sujet.

N° XII de la Correspondance de Russie.

Plock, le 20 mai 1812.

« . . . Ton projet de mettre tes filles au couvent est fort bon, et tu ne peux mieux faire. Il n'y a pas de mal qu'elles éprouvent un peu la différence qu'il y a entre une bonne mère et même une bonne maîtresse et, lorsqu'elles rentreront à leur première école, elles en sentiront mieux le bien. Seulement il faut bien faire connaître leur différent esprit à la supérieure. Ce sont deux enfants à qui les mêmes moyens d'éducation ne conviennent pas. Personne ne peut mieux que toi les faire connaître, personne ne les a mieux étudiées.

« Tu ne me dis pas ce que tu fais de mes fils. Resteront-ils à Paris? Quand sèvreras-tu donc Rodrigue? Songe qu'il a dix-huit mois.

« J'attends avec impatience le portrait de mon lancier, et dans quelques mois j'espère en recevoir un autre, qui me prouvera que Bacchus n'est qu'un sot et qu'il n'y a que l'eau de bonne. Mais je ne veux pas te dire de qui j'attends ce portrait. Devine-le si tu peux. Seulement, pour te faciliter le moyen de le deviner, je te dirai que je voudrais que ce portrait, imitant le tableau de la *Vierge della Sedia*, de Raphaël, eût comme lui deux figures bien ressemblantes surtout, et que la plus petite figure du portrait fût *une grosse boule blanche et rose, mangeant de tout, dormant*

bien, et qui se trouve content de sa petite nourrice.[1] »

J'ai transcrit toute cette partie de la lettre de Junot, parce que ces *Mémoires* étant destinés en grande partie à le faire connaître pour ce qu'il était véritablement, il est donc nécessaire de le placer dans toutes les positions les plus remarquables. Celle-ci l'est, il me semble, assez pour la saisir et la faire connaître. On y voit comment cet homme, que l'on jugeait comme un *parvenu par le sabre*, avait la volonté que sa fille reçût des leçons d'*égalité*, et qu'elle perdît l'orgueil et la hauteur qu'elle pouvait avoir comme enfant, ce qui est en général peu inquiétant pour l'avenir, mais qui l'alarmait, lui, parce qu'il était homme d'esprit et de cœur, autant que bon père. Et puis cette sollicitude pour son dernier enfant. *Quand donc fais-tu sevrer Rodrigue?* Oh ! Junot était un être d'une nature bien supérieure! Je le ferai voir plus loin sous le rapport de la sensibilité d'âme! Une femme n'est pas plus qu'il ne l'était sensible aux affections douces et aimantes. Hélas! le malheureux a succombé à ces affections elles-mêmes, quand elles ont été vivement froissées.

Je retrouvai toute ma jeune famille bien portante. Ce moment fut bien heureux pour moi. Je l'écrivis à Junot. Mais il m'avait devinée, car il aimait ses enfants aussi tendrement que je les aimais, et cela devait être. Il avait été si bon fils, si excellent, si respec-

[1] Il me rapportait les propres expressions dont je m'étais servie dans une lettre que je lui écrivais quelque temps avant. Mon fils avait été fort mal. J'avais été obligée de le changer de nourrice et, celle-ci lui réussissant bien, j'en donnais des détails à Junot.

tueux pour sa vieille mère! On n'est jamais bon père quand on a été mauvais fils. Il m'écrivait de Mojaïsk après avoir reçu la nouvelle de mon départ d'Aix, en Savoie.

N° XIX de la Correspondance de Russie.

« Mojaïsk, le 6 octobre 1812.

« ...Te voilà donc à présent réunie à tes enfants, entourée d'eux. Quel charme, quel bonheur pour ton ami quand il approchera de cette demeure, que vous embellissez tous pour lui! Je n'ai jamais éprouvé comme aujourd'hui l'impatience de revoir tous ces êtres que j'aime tant! Je n'ai plus d'autres vœux, d'autres désirs : ma Laure et mes enfants m'aimant bien, elle bien portante, bien bonne, bien aimable, et je ne désire plus rien au monde.

« Mais, ma Laure chérie, combien il y a loin d'ici à Paris! Tu ne peux t'en faire aucune idée. Les grands voyages ne sont qu'une promenade en comparaison de celui-ci, etc., etc... »

Et quelque temps après, il m'écrivait encore de Mojaïsk, en date du 15 octobre 1812 :

« ...Je craignais, comme tu as pu le voir par ma dernière lettre, ce que tu me dis du retard de Joséphine et de Constance, sur quelques points de leur éducation : cela ne pouvait pas être autrement. Mais tes soins répareront bien vite tout cela et elles profiteront bien mieux sous tes yeux qu'éloignées de toi. Pourquoi ne suis-je pas là aussi, moi, pour apprendre l'exercice et à jurer à Napoléon et à Rodrigue! Mais

il vaut mieux que je les trouve aussi un peu en retard sur ce talent-là à mon arrivée, quitte à multiplier les leçons, si vraiment cela est nécessaire, etc., etc...[1] »

Mais la chose n'était pas nécessaire. Aussi lui écrivis-je que ses fils ignoraient même *le son d'un jurement*. Quant à ce qu'il me demandait pour son *lancier*, voici le fait :

Lorsque j'accouchai de Napoléon, l'ainé de mes fils, Junot m'écrivit, en apprenant que l'empereur avait nommé son fils :

« J'ai une seconde faveur à demander à l'empereur. Il faut que toi ou Duroc vous lui remettiez la lettre que je t'envoie. Duroc comprendra le cœur d'un père; Berthier se moquerait de moi. Quant à toi, non seulement tu me comprendras, mais tu diras comme moi. »

Il s'agissait de demander à l'empereur de faire compter mon fils comme *grenadier dans la vieille garde*, à dater du jour de sa naissance. Je demandai donc une audience et je remis la lettre à l'empereur. Il se mit à rire...

— Quelle fantaisie a-t-il donc là? me demanda-t-il.

— Ma foi, Sire, si Votre Majesté ne la comprend pas, ce n'est pas moi qui la lui expliquerai.

[1] Jamais nous ne nous écrivions sans parler de nos enfants. Je lui en parlais longuement et je lui racontais toujours mes plans d'éducation, soit pour redresser le caractère, soit pour l'instruction. Je savais combien il était de bon conseil et combien il pouvait contribuer en bien à la perfection de mon œuvre.

Il rit encore plus haut et me dit :

— Mais il veut que son fils soit *enfant de troupe*, et il n'y en a plus, entendez-vous ?

— Oui, Sire, car s'il y en avait, Junot ne serait pas venu ennuyer Votre Majesté de l'enrôlement d'un grenadier qui tette. Il aurait fait *coucher* son fils sur le registre des contrôles d'un régiment, et puis le héros futur aurait grandi dans *la crainte de Dieu et du sergent*. C'est donc parce que la chose est de faveur qu'il faut que vous l'ordonniez, Sire.

— Voila bien une idée de femme ! C'est-à-dire que pour faire une chose qui est d'égalité, il faut commencer par contrevenir à la loi, hein!

Et il me tira l'oreille en me la pinçant.

Je n'avais pas songé à cela. Cette idée me fit rire à mon tour. Mais l'empereur était de belle humeur et il ajouta :

— Vous voyez bien, madame Junot, que vous ne savez ce que vous dites. Mais n'importe! Pour vous rendre tout à fait glorieuse d'avoir fait un garçon, j'en vais faire un soldat. Je parlerai à Bessières.

En effet, l'empereur ne voulant pas contrevenir à ce qu'il avait arrêté, parla au maréchal Bessières et l'on mit mon fils dans les lanciers polonais de la garde impériale.

Le maréchal Bessières lui envoya un *fourniment* complet, et un fourniment comme s'il s'était enrôlé à vingt ans. La lance elle-même était une lance comme celle d'un lancier polonais, avec la petite flamme à la pique. Je lui fis faire, quand il eut trois ans, un petit uniforme de lancier polonais, bien complet et bien fait, avec lequel je le fis peindre par Quaglia, l'homme qui, selon moi, a le mieux peint la

miniature[1]. Celle qu'il fit de mon fils est une des plus belles choses en ce genre que l'on puisse voir au monde; elle était pour son père et lui fut portée en Russie.

Maintenant voici les jours douloureux qui vont naître. Les heures de souffrance qui vont sonner. La dernière lettre que je reçus de Junot était du 20 octobre. Après celle-là je fus deux mois sans nouvelles! La première lettre que je reçus de lui — le malheureux — était d'Elbing. Elle me brisa le cœur. Mais il faut marcher avec plus d'ordre, et le mois d'octobre ne nous avait encore apporté que des inquiétudes. Le mois de novembre est venu les confirmer, et les confirmer d'une manière terrible. Quant à présent, il faut parler d'un événement bien extraordinaire, qui eut lieu à cette même époque du mois d'octobre et peu de jours après mon retour d'Aix à Paris : c'est l'affaire du général Malet.

[1] J'excepte Isabey, parce que son genre est tout autre, et tellement spécial dans son genre que personne ne l'a encore imité lui-même.

TABLE

DU HUITIÈME VOLUME

CHAPITRE PREMIER

Réflexions sur la destinée de Napoléon. — L'union *morganatique.* — L'Autriche. — Le père et la fille. — Lettre du marquis d'Alorna. — Le Portugal volcan. — Le beurre frais. — La laine des moutons. — *Le sébastianiste :* ce n'est pas le général Sébastiani. — La prophétie. — Napoléon et le maure de Ceuta. — Le noir du Japon. — Léonidas et les trois cents hommes faisant l'armée de défense. — Le gouverneur *patriarche.* — Murat et le jeune Polonais. — Admirable dévouement. — Le baron de Stregonoff. — Le jeune Russe prisonnier. — Castanos. — Les épreuves. — Admirable caractère. — Les guérillas et leur tribunal. — — Épreuves du sommeil et de la potence. — Le général Franceschi. — Le *Capucino.* — Le prisonnier. — Le mari mort d'amour. — La veuve morte d'amour. — L'excommunication. — L'enfant et le couteau. — *C'est pour tuer un Français !* — Victoire d'Espagne. — Le maréchal Suchet et le maréchal Ney. — Le chevalier Suchet, frère du général. — Le bulletin de Tarragone. — Le café brûlant. — Burgos. — Bal chez le général Solignac. — La Chartreuse. — Junot, Soult et Ney. — Départ pour Astorga. — L'assassin de Valladolid. — L'assassin de Lisbonne. — Junot est sauvé du poignard de l'un et de la balle de l'autre..... 1

CHAPITRE II

Évasion miraculeuse de six cents Français prisonniers. — Conduite admirable de M. *le chevalier de Faurax*. — Ils échappent aux tortures des pontons espagnols. — Réunion à la France de la Hollande et de l'Italie. — Nous sommes le premier peuple de l'univers. — Bernadotte, roi de Suède. — Prise d'Astorga par Junot. — Fêtes à Paris. — Chagrins qu'éprouve Marie-Louise de quitter Vienne. — Berthier la trouve en larmes. — Elle regrette ses parents, ses dessins, ses tapis, ses oiseaux et son chien. — Résolution subite de Berthier. — Arrivée de Marie-Louise. — Rencontre à Compiègne. — Saint-Cloud. — Enthousiasme du peuple aux Tuileries. — Journées de délices. — Le cabinet. — Les tapis, les dessins, les oiseaux et le chien sont ici. — Es-tu contente, Louise? — C'est Berthier qui en a le mérite. — Embrasse-la, mon vieil ami. — Et voilà cet homme qu'on a abandonné! — Fêtes à Valladolid. — La marquise d'Arabecca. — Elle aime à rire, elle aime à boire. — Elle me prête son piano. — Je trouve des cigaritas sur les cordes de basse. — Elle aime à rire, elle aime à boire..... 36

CHAPITRE III

Nomination du prince d'Essling. — Mécontentement de Junot et de Ney. — Arrivée du prince à Valladolid. — Réception. — Le jeune officier de dragons. — La croix de la Légion d'honneur sur un cœur de femme. — Le palais de Charles-Quint. — Le général Fririon. — Le général Éblé. — Scandale de Masséna. — *Diviser pour régner*. — L'ancien serviteur. — Le maréchal Ney. — Sa colère. — Il a raison. — Le sabre du vieux soldat de Gênes. — *Mes béguins*. — Portrait de Masséna. — *Fra Diavolo*. — Siège de Gaëte. — M. d'Almeida. — Son histoire. — Celle de Fra Diavolo. — Attaque d'Itri. — Le portrait en bracelet de la reine de Naples donné à Fra Diavolo. — M. de Haupt. — Il est fusillé.

— L'Ordre du Christ. — Les douze Corses. — Le sergent. — Fra Diavolo et sir *Hudson-Lowe*. — Capri. — Mort de Fra Diavolo. — Il est pendu..... 43

CHAPITRE IV

Le colonel Valazé. — Ses voyages. — Le maréchal Ney. — Sa lettre à Masséna. — *Michel Ney rebelle.* — *Le petit homme.* — *La vieille moustache.* — *On ne peut rien faire de cet homme-là!* — Le général en peinture. — Le général M... — *Holopherne.* — Copie du roi de Naples. — Les plumes et les *shapskas*. — M. de Metternich. — Le général Sainte-Croix. — Son caractère. — M. de Marioles. — M^me^ de Sainte-Croix. — Duel du général Sainte-Croix. — La *mère*. — La veille de la douleur. — Mort de M. de Marioles..... 66

CHAPITRE V

Correspondance de France avec Lavalette. — Fêtes de l'Hôtel-de-Ville et de l'École militaire. — L'empereur et l'impératrice en Belgique. — Abdication de Louis, roi de Hollande. — Projet de traité avec l'Angleterre. — Dispute de l'empereur et de Louis. — M. de Labouchère à Londres. — Louis accuse l'empereur. — Colère de Napoléon. — Dubois découvre le nœud de l'intrigue. — Fouché. — Le chevalier Fagau. — Il est au temple. — Trahison. — *L'impératrice répudiant l'empereur.* — Bernadotte en Suède. — Rêve de l'empereur. — Les deux vaisseaux. — Le brouillard. — Salamanque. — La petite orpheline. — Le jour de la Saint-Jean. — Le corrégidor. — Lettre du duc..... 84

CHAPITRE VI

Prise de Ciudad-Rodrigo. — Sévérité du maréchal Ney. — Indulgence de Masséna. — Almeida et les Portugais. — Silveira et les Suisses. — *Promenade militaire* de l'é-

poque de l'empire. — De la Saxe à Astorga. — Prise d'Astorga. — Départ pour le Portugal. — Désastre de Busaco. — Horrible carnage. — Les martyrs. — Les rochers et la mitraille. — Masséna sur le Mondego. — Wellington plus habile que l'empereur. — Le maréchal Ney. — Le général Mermet. — Les âmes françaises sont des âmes de braves. — Perte du 8e corps sans combattre. — Mort du général Sainte-Croix..... 149

CHAPITRE VII

Je reçois une lettre de Junot. — Ma joie. — Elle est courte. — Don Julian *geôlier* de la route. — Larmes et chagrins. — Mme Thomières. — Sa bonté. — Sa douleur. — M. Luuyt. — Ce qu'il était. — Impression de l'Espagne. — M. Lalance. — Ce qu'il était. — Sa femme. — Elle est jolie et bonne. — Son portrait. — M. Desanges, ami de M. Luuyt. — Son énergie le sauve. — Joie inattendue. — Arrivée du 9e corps. — Le comte d'Erlon. — M. de Montesquiou. — Le général Fournier. — Dîner burlesque. — Le 14 novembre. — Désespoir d'un homme brave. — Nous pleurons et pourtant nous chantons ! — Les premières douleurs... 166

CHAPITRE VIII

Le général Thiébault remplace le général Lagrange dans le commandement de Salamanque. — Motifs de ce changement. — Les généraux Coin et C... — Convoi de malades. — Bois de Matilla. — Imprudence. — HALTE ! — Inquiétudes affreuses. — Souvenirs du général Thiébault sur notre passage dans le bois de Matilla. — Lettre du maréchal Bessières. — Nouvelles de France. — Ouverture du canal de Saint-Quentin. — Les villes hanséatiques et la Hollande réunies à l'empire français. — Rapport de M. de Sémonville. — Cent vingt mille conscrits. — Prise de possession du duché d'Oldembourg. — Impression qu'elle produit sur l'empereur Alexandre. — ***Maintenant le bâton de maréchal est***

dans Tarragone. — Le duc de Galles est nommé régent par le parlement anglais. — Retraite du comte Dubois, prefet de police. — Duc de Rovigo. — Aperçu du général Thiébault sur les affaires de la Péninsule. — Don Julian..... 194

CHAPITRE IX

Marie-Louise. — Le cardinal Maury. — Enthousiasme ridicule. — Amour de l'empereur. — Lune de miel. — Soirées des Tuileries. — Avis différents. — L'oreille de Marie-Louise. — Ordre de l'empereur. — Exil des hommes. — Colère de l'empereur. — Biennais. — Le serre-papier. — *C'est toujours un homme.* — Reproche de l'empereur. — Masséna et le général Foy. — L'armée portugaise. — Le comte Sabugal. — Le marquis de Valence. — Le général Fournier. — Blessure de Junot. — Le nez de M. *de Ville-sur-Arse.* — Le cousin de Marmont. — Lettre du duc de Wellington..... 212

CHAPITRE X

Musique. — Autres passe-temps. — *Pauvre* voyageur! — M. Jules de Canouville. — Bal manqué. — *Armée perdue!* — Talma. — Gianni. — La princesse. — Notre gaieté redouble. — Caractère de M. Jules de Canouville. — Brevet de proscription. — Pourquoi. — Fourrure de zibeline. — La revue. — Berthier. — Départ. — Tendres adieux. — Position homérique. — Tête et jambe perdues. — M. de S... 229

CHAPITRE XI

Maréchal Jourdan. — Soult. — Ses succès sur les bords de la Guadiana. — Anecdote. — Oporto. — Ney évacue la Galice. — Ordre d'obéir. — Colère. — Lettre du maréchal Soult au maréchal Ney. — J'obeis. — Bataille de Talaveyra. — Campagne de Wagram. — *Mangeurs*

de cœurs. — Le colonel Bory de Saint-Vincent. — Coup d'œil sur son ouvrage intitulé : *Résumé géographique,* etc. — Combats de taureaux. — *Tu n'iras pas plus loin.* — Réflexions de Junot sur les opérations militaires. — Olivenza. — Force de caractère du maréchal Soult. — Siège de Badajoz. — Journée de Gebora. — Général Girard. — Noms des braves. — Menatcho. — Extrait d'une lettre de lord Wellington. — Lettre du major Hill 243

CHAPITRE XII

Retraite de Masséna sur le nord du Portugal. — Combat de la Barossa. — Général Ruffin. — Chaudron-Rousseau. — Je reçois enfin une lettre de mon mari. — Général F...r. — Caractère. — L'empereur ne l'aime pas. — Conspiration. — Aventure. — Déguisement en Maritorne. — C'est Toussaint-Louverture. — La ruelle du lit. — Quolibets. — Costume pittoresque. — *Je ne puis tuer cet homme après lui avoir pris sa maîtresse.* — Mon opinion. — M. C...t. — Égoïsme et dureté de cœur. — Le comte Sabugal. — Le calice d'or. — *Jésus! Sancta Maria!* — Les vêpres..... 267

CHAPITRE XIII

Aventure de deux sœurs. — La jeune religieuse. — Le grand maréchal. — L'empereur. — Le secret. — La duchesse de Frioul. — Masséna. — Le héros de Gênes et de Rivoli. — Retraite de Portugal. — Le bataillon de maraude. — Conférence de Gollegao. — Les trois avis. — Lettre de Junot. — Le maréchal Ney sauve l'armée. — Sa rare et belle bravoure. — Junot le considère comme ayant sauvé l'armée. — Départ de Ney pour la France. — Retour de l'armée. — Je revois Junot. — Désertion des Irlandais. — Nous allons à Toro. — Encore Masséna. — Projet de mariage, — Promenade à cheval. — Les brigands. — Le maréchal Clausel. — Chute de cheval.

— Retour en France. — Le maréchal Marmont. — Le général Caffarelli. — Vittoria et l'attaque du convoi. — Les têtes et les bras coupés. — Mina..... 283

CHAPITRE XIV

Espoz y Mina. — Son portrait. — Las partidas. — Un mot sur les chefs de guérillas. — Lettre du prince de la Paix. — Note à lire..... 331

CHAPITRE XV

Joie de la France. — Naissance du roi de Rome. — Mme Durand. — Ses Mémoires. — Ils sont excellents et vrais. — Mon arrivée à Sèvres. — Réception des dames de la Halle. — Conversation de Junot avec elles. — Leur bonté et leur esprit naturel. — Mes enfants. — Rencontre du roi Joseph à Poitiers. — Ma joie de le voir. — Ses mots sur l'empereur. — Je me sépare de Mme Thomières. — L'empereur et le roi de Rome. — La tête blonde et rose. — Victor Hugo..... 341

CHAPITRE XVI

Encore un mot sur la naissance du roi de Rome. — *Sauvez la mère!* — Le sacrifice. — Douloureuse anxiété. — Mme de Montesquiou — Premier cri. — Allégresse. — Gros garçon. — Henri IV et Napoléon. — Jeux d'enfance. — La figure barbouillée de sauce. — Maman *Quiou*. — Caractère de Mme de Montesquiou. — Sa conduite admirable. — Rivalité. — Marie-Louise. — *Bonjour! bonjour!...* — MM. Paër et Isabey. — Voyage dans le nord de la France. — Indifférence. — Baptême. — Napoleon-François-Charles-Joseph. — Souvenirs. — *Je prie pour mon père et pour la France. — Ouvrez, je suis le petit roi.* — Sa Majesté le roi de Rome! — Son caractère. — La veuve et son fils. — Pétition recom-

mandée. — Par qui. — Succès spontané. — Le Champ-de-Mars. — Hudson Lowe et Sainte-Hélène. — Honte! 381

CHAPITRE XVII

Funestes présages. — Fautes à propos de MM. de Talleyrand et Fouché. — Cambacérès. — Le comte Dubois. — Le chambellan de service. — *J'en ai donc* MENTI? — *Vous l'avez rêvé. — Tous des imbéciles... — Ce Fouché est un grand misérable.* — Notes et instructions. — Papiers brûlés. — Château de Ferrières. — Ordre d'apposition des scellés. — L'ABBAYE. — Fureur. — Accommodement. — M. Réal à Ferrières. — Duc de Rovigo, ministre. — La Russie et M. de Czernicheff. — Espionnage. — Antipathie d'Alexandre pour M. de Rovigo. — Le séducteur universel. — L'ovation. — Voilà M. de Czernicheff. — La valse. — J'y renonce. — L'empereur!... — Le chien d'Alcibiade 396

CHAPITRE XVIII

Le roi d'Espagne. — Sa lettre à l'empereur. — Autre lettre à sa femme. — Beau caractère de Joseph. — Le ministre anglais Hamilton. — Le comte Charles de Châtillon. — La trahison britannique. — Le maréchal Suchet. — Le brevet. — *Apporte!* — Ma conversation avec l'empereur. — M. Lageard de Cherval. — M. de Talleyrand. — Les grands vicaires de Reims. — Mes ennemis. — M. et Mme Juste de Noailles. — Le comte Louis de Narbonne. — L'homme *malheureux* et l'homme *heureux*. — Mme Campan. — Victoires faciles en Espagne. — Revers de la médaille en allant à l'Ouest.... 412

CHAPITRE XIX

L'Europe s'obscurcit. — Contre-coup dans le Nord. — M. Pitt se survivant. — Fêtes aux Tuileries. — La princesse Pauline ravissante dans le costume de Clorinde.

— Ridicule de celui de la reine de Naples. — Quadrille des *Heures* et des *Saisons* — *Flore*, *l'Amour* et *Apollon*. — Mort d'une rose. — Le général Schérer. — Mme Legrand. — Le général Legrand. — Inaction terrible de la Russie. — Le boudoir de Catherine. — 1811. — La récolte. — Le duc de Bassano. — M. de Montalivet. — *Le pain ne manquera pas, mais il sera cher.* — Belles paroles de l'empereur..... 436

CHAPITRE XX

Nuit de Noël. — Sermon. — L'abbé Fournier à Charenton. — Députations envoyées à l'empereur. — *Il serait mort martyr*. — Nouveau régime calmant. — Couvent des Capucins. — L'abbé Fournier nommé aumônier de l'empereur. — Caractère. — M. de Boulogne. — L'abbé Bernier. — L'empereur Napoléon surnommé Théodore-le-Grand, Charlemagne, etc. — Par qui. — Son opinion sur le clergé en général. — L'évêque de Montpellier chez le préfet de police. — L'oubli des principes. — Christophe, roi d'Haïti. — L'oint d'huile de cacao. — Duc de Marmelade, etc. — Dessalines. — Parodie. — Retour aux affaires de l'Europe. — Lettre du duc de Bassano à M. de Krutsmarck. — Traité entre la France et la Prusse. — Junot reçoit de l'empereur la direction des troupes d'Italie. — Traité entre la Suède et la Russie. — La Norwège. — Bernadotte. — Suchet, *duc d'Albuféra*. — Nouveaux combats en Espagne. — Prochain départ de Napoléon. — Douces émotions. — Jeux et sommeil du royal enfant. — Réfutation d'une calomnie. — Dénombrement. — État des corps d'armée qui pénétrèrent en Russie. — Autre état de la cavalerie. — Mes relations avec la Russie. — Cérémonie religieuse à Moscou. — Image miraculeuse de saint Serge. — Le tsar. — Réunion aux eaux d'Aix-en-Savoie..... 467

CHAPITRE XXI

Entrevue de l'empereur avec François II. — *La Russie entraînée par la fatalité*. — Reconnaissance des Cortès

d'Espagne par Alexandre. — Charles IV. — Lettre de M. de Rovigo. — Inconvenance. — Sollicitude de Napoléon. — M. de Cailhé. — 300,000 francs. — *L'Ours et la pierre.* — Joséphine. — Toilette. — Vases fêlés. — Porcelaines du Japon. — *Bric-à-brac.* — Mauvais goût de Marie-Louise. — Madame mère. — Souvenirs de la patrie. — Chant du chevrier. — Savéria. — La demande à dîner. — Repartie heureuse. — M. d'Arlincourt..... 488

CHAPITRE XXII

Haute-Combe. — Talma. — *Je n'aime pas le grec.* — Comparaisons. — Bobèche et Desbureaux. — M. de Forbin. — Bonnes façons. — Recette pour ne pas crotter ses souliers. — La reine d'Espagne. — Empire de la mode. — Mots de Louis XIV. — Les brouillards. — M. de Rambuteau. — Qualités essentielles d'un homme d'État. — Le cardinal de Retz. — *La borne de cuivre de la place Vendôme.* — La colonne Vendôme. — Colbert. — *Flamme tombée du ciel.* — M. de T... n'est pas un homme d'État. — Les vingt serments. — Opinion de l'empereur à ce sujet. — Mme de Mesgrigny, sous-gouvernante du roi de Rome..... 502

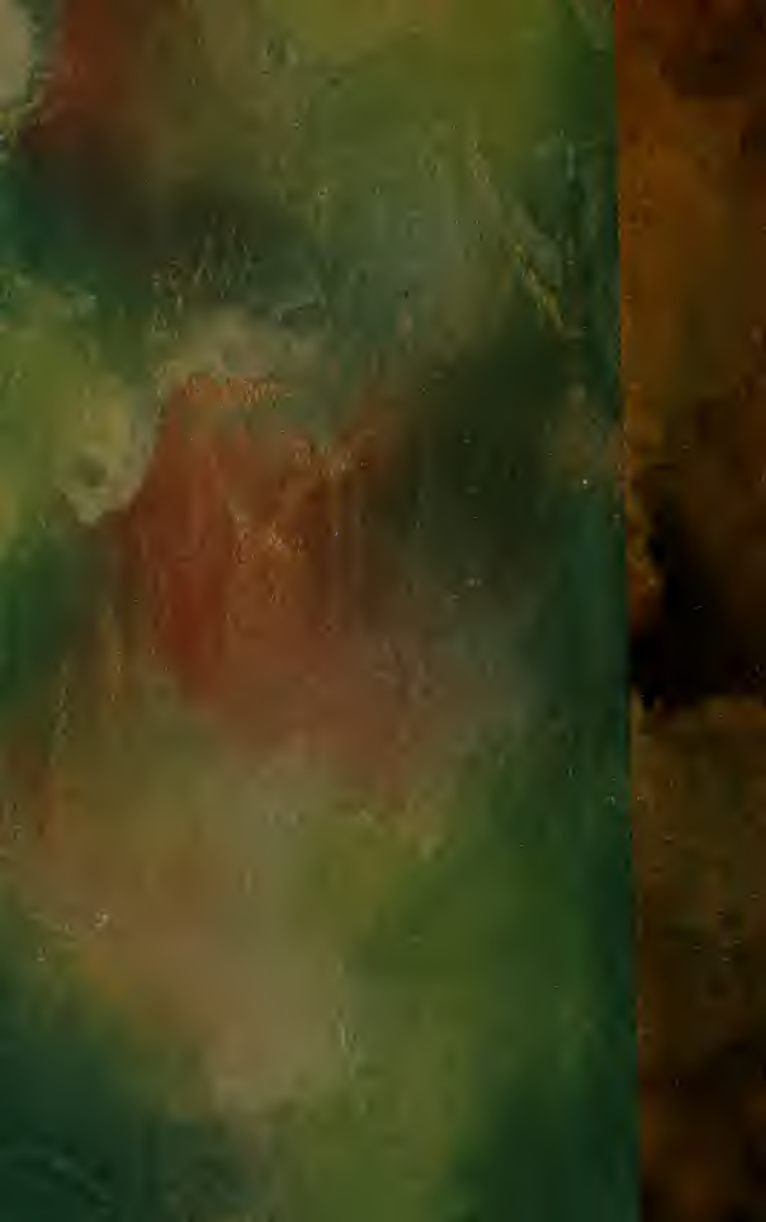
CHAPITRE XXIII

Mme Doumerc. — Rires fous. — Ma DIGNITÉ. — Fenêtre ouverte. — *Amenez-moi Mme Doumerc.* — Thiémetz, l'improvisateur, chez sir Arthur Bowles. — Mystification. — Anecdote. — Soirée chez une princesse. — Amusement par ordre. — La colique. — Soupe sans sel. — Les jambes en forme de *grissins.* — Colonnes torses. — Talma à Chambéry. — Le caniche sur la scène. — Dîner à Bonport à l'occasion de ma fête. — Le bouquet. — Cordon de perles fines et de rubis d'Orient. — Concert sur le lac du Bourget. — Tableau pittoresque. — Feu d'artifice. — Réprimande. — Poésie italienne. — Abbaye de Haute-Combe. — La Dent-du-Chat. — La duchesse de Raguse. — Pressentiments. —

Nouvelles affreuses reçues au milieu d'un bal. — Bataille des Arapiles..... 520

CHAPITRE XXIV

La reine d'Espagne. — M. Balincourt. — Conspiration contre Joséphine. — Je refuse d'y prendre part. — Persécution contre les femmes. — Exil de Mme Récamier. — Je vais la visiter à Lyon. — Intérieur. — Romance de Boïeldieu. — Correspondance de Russie. — Le grenadier de la vieille garde au berceau. — La vierge *della Sedia*. — Funestes présages..... 553

FIN DE LA TABLE DU TOME HUITIÈME

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). (France). — 08.12.1922